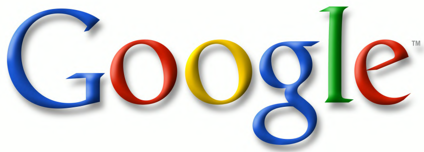





SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE
RI
TAS

HISTOIRE

CRITIQUE ET LITTÉRAIRE

DES

THÉATRES DE PARIS,

PAR A. P. CHAALONS D'ARGÉ.

ANNÉE 1822.



PARIS,
POLLET, LIBRAIRE-EDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE,
RUE DU TEMPLE, N°. 36, VIS-A-VIS CELLE CHAPON.

1823.

HISTOIRE

CRITIQUE ET LITTÉRAIRE,

DES

THÉATRES DE PARIS.

Cet Ouvrage se trouve aussi à Paris :

CHEZ
- PONTHIEU, Libraire au Palais-Royal, galerie de Bois, n°. 252.
- BARBA, Libraire, galerie derrière le théâtre Français.
- Mme HUET, rue de Rohan, n°. 21.
- MARTINET, rue du Coq Saint-Honoré, n°. 15.
- AIMÉ ANDRÉ, quai des Augustins, n°. 59.
- IGONETTE, quai des Augustins, n°. 27.
- LECOINTRE ET DUREY . . *id.* . . n°. 49.

Le Bureau de Souscription est toujours chez les petits-fils Cazin, rue Saint-Denis, n°. 293, près celle Thévenot. C'est là que doivent être adressés, franc de port, les notes, ouvrages, renseignemens, etc.

IMPRIMERIE DE HOCQUET.

HISTOIRE

CRITIQUE ET LITTÉRAIRE

DES

THÉATRES DE PARIS,

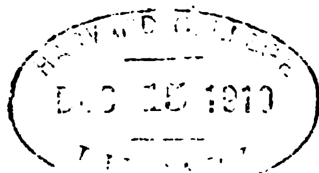
PAR A. P. CHAALONS D'ARGÉ.

ANNÉE 1822.



PARIS,
POLLET, LIBRAIRE-EDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE,
RUE DU TEMPLE, N°. 36, VIS-A-VIS CELLE CHAPON.

1824.



Duplicate money

PRÉFACE.

Il est facile d'expliquer les motifs qui ont pu m'engager à publier cet ouvrage. Le goût du théâtre est aujourd'hui généralement répandu, et bien que l'art dramatique proprement dit, n'ait point fait de grands progrès en France, il s'est toujours soutenu à une hauteur assez remarquable. Mais, pendant que le nombre des auteurs augmentait, que les spectacles recevaient de grandes améliorations, étaient encouragés; que plusieurs établissemens nouveaux étaient ouverts, on voyait avec peine que tous les résultats utiles qu'ils pouvaient présenter, étaient perdus pour l'avenir et même pour la génération présente. Aucun ouvrage propre à donner, chaque année au moins, une idée juste et vraie de la situation de l'art dramatique parmi nous, des progrès des comédiens, des heureuses innovations qu'ils avaient pu introduire dans leur art, n'était publié.

Les succès d'un auteur, quelque brillans qu'ils puissent être, n'intéressent souvent qu'un petit nombre d'amis, de gens de lettres et d'amateurs. Ses chûtes, ses fautes ne sont profitables à personne, car à peine le sort d'un ouvrage est-il connu, que l'ouvrage et l'auteur sont oubliés. Privés, par suite de cette indifférence coupable, des leçons les plus salutaires, des renseignemens les plus précieux, les écrivains dramatiques devaient à chaque instant commettre les plus graves erreurs. C'est ce qu'il était important de prévenir, c'est ce que je me suis efforcé de faire.

En entreprenant cette tâche difficile, en me chargeant de publier, chaque année, une histoire des théâtres de Paris, et en faisant mes efforts pour rompre le silence que gardaient des écrivains

qui auraient dû prendre ma place, je ne me suis pas dissimulé que ma témérité était extrême. Jeune et presque inconnu dans ce monde littéraire où tant d'intrigues et d'ambitions s'agitent, j'ai tout à redouter je le sais. Voltaire a dit à l'article *Critique*, dans son *Dictionnaire philosophique*. — « Un excellent critique serait un artiste qui aurait beaucoup de science et de goût, sans préjugés et sans envie. Cela est difficile à trouver. » — Et dans un autre endroit. — « Les inimitables tragédies de Racine ont toutes été critiquées, et très mal; c'est qu'elles l'étaient par des rivaux. Les artistes sont les juges compétens de l'art, il est vrai; mais ces juges compétens sont presque toujours corrompus. » — Cette opinion d'un auteur aussi célèbre devait me faire tomber la plume des mains; une simple réflexion m'arrêta. Étranger à toute espèce de parti et de coterie, je me persuadai facilement que si l'âge et l'expérience, ne m'avaient pas encore mis à même d'acquérir toutes les connaissances nécessaires pour devenir un bon critique, il m'était possible d'être toujours un historien vrai et exact. Ce motif et le désir que j'avais de me rendre utile, soutinrent mon courage, et malgré des peines, des obstacles sans nombre, malgré la lutte continuelle que la fortune me force à soutenir pour ne pas succomber sous ses attaques, j'ai pu mettre à fin cette entreprise que je place aujourd'hui sous la protection du public.

Je n'ai point eu la prétention, comme on a cherché à le faire croire, de marcher sur les traces de Laharpe, de Geoffroy, de M. Lemercier et de plusieurs autres critiques. Tant de hardiesse ne s'accorde pas avec la timidité bien connue de mon caractère. Les seuls auteurs que j'ai pris pour modèles, sont Grimm et Diderot qui, dans leur

Correspondance littéraire, m'ont presque fourni le plan de mon ouvrage. Forcé de parler d'une foule d'ouvrages, de faits, de personnages qui n'ont entr'eux aucun rapport, il m'a été impossible de les lier les uns aux autres, de les placer dans un récit soutenu. La marche établie par les auteurs de la *Correspondance littéraire*, me convenait parfaitement, c'est aussi celle que j'ai adoptée, et je la crois la meilleure pour présenter les faits avec clarté. J'ai même eu le soin de séparer les différens articles et d'indiquer chaque changement de matière par un filet placé en tête de chaque alinéa. La date de la représentation d'une pièce, d'une reprise, d'un début est ainsi placée entre deux filets, pour éviter par ce moyen des redites continuelles.

Placé sans cesse entre deux écueils, craignant de paraître ou trop bref, ou trop prolixe; recevant à ce sujet mille conseils différens, j'ai fait tous mes efforts pour adopter un juste milieu, et réunir dans cet ouvrage les qualités que j'aurais désiré rencontrer dans ceux que l'on publierait sur le même sujet.

Le plan que je me suis tracé me permettait aussi de traiter toutes les matières qui se rapportaient au théâtre, je l'ai fait toutes les fois que l'occasion s'en est présentée et je me ferai toujours un devoir d'augmenter, chaque année, ce recueil de recherches curieuses sur les théâtres français, leur origine, celle de l'art que l'on cultive avec tant de succès parmi nous et sur ses progrès.

L'expérience seule produit les bons ouvrages, avec des soins, du travail, en profitant des conseils de quelques hommes éclairés auxquels je m'adresse de préférence, je puis espérer que cet ouvrage satisfera les personnes qui, en France, s'intéressent à la prospérité de l'art dramatique. Il sera,

au moyen des citations nombreuses, des anecdotes qu'il renferme, une lecture curieuse et intéressante pour les étrangers, l'habitant de la province qui, loin de la capitale, assisteront, pour ainsi dire, à la représentation des pièces nouvelles, aux débuts des jeunes acteurs. Le directeur des spectacles d'un département y puisera des notes précieuses. Tous les auteurs enfin, les comédiens y trouveront comme dans l'*Histoire du Théâtre Français* pendant la révolution, de MM. Etienne et Martainville, comme dans le *Dictionnaire général des Théâtres*, et les ouvrages anciens qui parlent du théâtre, tous les renseignemens, toutes les notes qui leur sont continuellement nécessaires.

Le souvenir est souvent plus doux que l'espérance et la réalité même, a dit quelque part un écrivain célèbre. Cette vérité que quelques personnes pourraient traiter de paradoxe est souvent démontrée lorsqu'il s'agit de nos sensations intérieures. Si nous l'appliquons aux ouvrages de littérature, on pourrait encore l'admettre : le récit des choses passées nous attache bien plus que celui des choses présentes, dont mille événemens détruisent ou diminuent l'importance ou l'intérêt. Quelquefois encore le récit de l'historien leur prête un charme de plus. C'est à ce but que je me suis efforcé d'atteindre et je m'estimerai heureux si mes efforts ne sont pas tous regardés comme inutiles.

HISTOIRE

CRITIQUE ET LITTÉRAIRE

DES

THÉATRES DE PARIS.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

— 2 Janvier. — Aujourd'hui, la représentation de *Tarare*, et de *Tarare* tel qu'il est mutilé, ne peut causer une sensation pareille à celle qu'excita sa première apparition. Des souvenirs seuls pouvaient en rendre la reprise piquante; mais toutes les anecdotes qui se rapportent, soit à l'ouvrage, soit à l'auteur sont oubliées ou inconnues; et privés, qu'ils sont, du prestige qui les entourait tous deux, il ne nous reste plus qu'à les juger avec impartialité; malheureusement, un examen approfondi ne saurait leur être favorable.

Beaumarchais, pour qui l'intrigue était un besoin, était seul capable de faire représenter et de donner tant d'importance à un ouvrage aussi singulièrement informe. Follement persuadé que cette production devait opérer une révolution dans la littérature et le Gouvernement, que quelques esprits turbulens cherchaient alors à renverser, il sut avec adresse prendre ses mesures pour arriver au but qu'il se proposait d'atteindre; but qu'il eut cependant la prudence de cacher, car les personnes dont

HISTOIRE

CRITIQUE ET LITTÉRAIRE,

DES

THÉATRES DE PARIS.

gré des promesses si formelles, quelques mécontens se déchaînèrent contre l'auteur, et, en sortant, l'on répétait à l'envi les vers suivans, qui avaient été répandus dans la salle :

Pour mon écu je l'ai vu, ce *Tarare*,
Cet opéra tant lu de tout côté,
Cet opéra tant proné, tant vanté,
Cet opéra si merveilleux, si rare.

Quel succès fou ce célèbre poème
De ses pareils, le vrai nec-plus-ultra,
Quel succès fou je prédis qu'il aura !
Et mon garant c'est Beaumarchais lui-même.

Lui, qui dit-on, dit si peu de bétises,
Dans son mémoire imprimé récemment
Ne dit-il pas que, jusqu'à ce moment,
Tous ses succès sont dus à ses sottises !

Ce mémoire était une réponse au fameux libelle que M. Bergasse venait de publier. Habile à détourner l'opinion publique qui pouvait se fixer sur lui trop attentivement et le forcer peut-être à rougir, Beaumarchais s'avisa de trouver que son adversaire ne l'avait attaqué que pour arrêter les représentations de *Tarare*. En conséquence d'une si singulière idée, il fit circuler une lettre imprimée dans laquelle il s'excusait du retard qu'il serait forcé d'apporter aux plaisirs du public, mais qu'il était obligé de se justifier avant tout. Cette justification, qui n'eut pas manqué d'être des plus curieuses, eut sans doute été publiée, si l'administration de l'Opéra, qui avait déjà fait de grandes dépenses, n'eut résisté à ce nouveau caprice ; et si, forte du silence du ministre Breteuil, qui n'avait point voulu écouter Beaumarchais, elle n'eut annoncé la première représentation.

Ce fût donc deux jours après la dernière répétition, le vendredi 8 juin 1787, que *Tarare* fut joué, sans que ni l'auteur

ni le musicien eussent changé une seule parole ou une seule note. Quatre cents hommes de gardes aux portes de l'Opéra eurent beaucoup de peine à défendre les barrières qu'on avait élevées pour contenir la foule.

Tarare fut accueilli avec enthousiasme par les uns, avec d'amères railleries par les autres; douze parodies furent données aussitôt à Paris; les épigrammes, les couplets fondirent sur Beaumarchais en si grand nombre, que, rassemblés, ils formeraient un assez fort volume. On remarqua entr'autres la parodie du récit de Théramène, par Rivarol et Champcenetz, et le quatrain suivant :

Le public, que tu méprises,
Arme en vain contre toi ses vertueux *sifflets*;
Puisque tu réussis toujours par des sottises,
Ta *mémoire* et *Tarare* auront un grand succès.

Un pareil déchaînement ne pouvait effrayer Beaumarchais, il tint tête à l'orage et demeura vainqueur dans une lutte où les combattans avaient l'habitude du scandale. Enorgueilli de son succès, il entreprit lui-même son apologie; et s'il ne réussit pas à convaincre ses détracteurs, il donna du moins d'excellens conseils, qui mériteraient d'être pris en grande considération, aujourd'hui que l'Opéra est menacé d'une prochaine décadence.

Long-temps on attribua à Beaumarchais l'invention du sujet de *Tarare*, et probablement l'on n'aurait jamais su qui le lui avait fourni, si l'on avait attendu que cet aveu sortît de sa bouche; mais ses ennemis avaient de trop bons yeux pour ne pas découvrir promptement le larcin. *Tarare* est tiré du conte de *Fleur-d'Epine*, d'Hamilton; d'un autre conte imprimé dans la suite des *Mille et une Nuits*, et surtout d'un conte intitulé *Sa-*

dak et Kalasrade, inséré dans le *Cabinet des Fées.* Excepté le dénouement qui est un peu différent, toute la pièce de Beaumarchais s'y trouve.

Un succès si soutenu, si extraordinaire ne peut nous étonner à une époque où les idées des hommes tendaient, non vers une horrible catastrophe, mais vers une réorganisation morale et politique, devenue nécessaire. Le mot de liberté, nouveau alors, chatouillait agréablement l'oreille; les doctrines de l'égalité avaient d'innombrables sectateurs, on prenait avec chaleur le parti de Tarare opprimé; et ce n'était pas sans plaisir que l'on voyait vainqueur, dans une lutte si inégale, le soldat qui n'avait pour protection que ses vertus et son courage, lorsque son adversaire tenait de la main du hasard et des hommes, tous les moyens d'oppression et de tyrannie. Cependant, ce qui frappe bien davantage que les oppositions du poète, c'est la noble confiance du Gouvernement, qui permit la représentation d'un pareil ouvrage. Le succès même qu'il obtint est aussi honorable pour lui que pour le peuple qui, sans danger, pouvait recevoir de pareils présens. Le premier voyait applaudir, sans avoir à faire sur lui-même de tristes retours, le second applaudissait sans craindre de montrer au grand jour ses opinions et ses sentimens.

Les précautions que l'on a prises cette année pour déguiser l'œuvre de Beaumarchais, sont vraiment insultantes pour la Majesté royale. Supprimer des mots, des phrases, des passages, c'est donc faire comprendre que l'on pourrait les appliquer à celui qui nous gouverne. Dans ce cas, la prévoyance du censeur est mille fois plus outrageante, plus condamnable que les allusions de quelques malveillans obscurs et peu à craindre; les suites même de ce zèle nuisible au progrès des lettres, que des agens indiscrets montrent pour en tirer profit,

ne commencent-elles pas à être déplorées? Encouragés par l'exemple que vient de donner le premier théâtre de France, une foule d'arrangeurs se sont jetés sur les productions de nos anciens auteurs, les ont mutilées à leur profit, pendant que les héritiers de ces mêmes auteurs étaient peut-être privés du nécessaire : mais revenons à *Tarare*.

Le prologue, deux actes entiers ont été supprimés; des vers placés dans un acte l'ont été dans un autre; ceux que chantait un grand-prêtre le sont par une Odalisque. Enfin, forcé de changer le dénouement, et sans doute dans l'impossibilité d'en inventer un, l'arrangeur l'a été chercher aux Boulevards, dans les *Ruines de Babylone*, mélodrame qui, depuis douze ans, fait les délices des spectateurs de la Gaîté. *Tarare* pouvant donc être considéré comme une nouvelle pièce, à ce titre j'en parlerai plus longuement que d'une reprise.

Le roi d'Ormus Atar est jaloux de Tarare, soldat parvenu au grade de général après avoir sauvé la vie à son Roi, principalement parce qu'il trouve la félicité dans les bras d'une seule épouse; tandis que lui, souverain puissant, végète tristement au milieu des femmes les plus belles de la Géorgie. Pour satisfaire cette haîne injuste, il a ordonné à Altamort, jeune ambitieux, prêt à tout faire pour parvenir, d'enlever la belle Astasie, la compagne adorée de son libérateur. Cet ordre barbare a été exécuté, et il a recommandé à Calpigi, esclave italien, qui a essayé en vain de fléchir son maître en faveur de Tarare, auquel il doit la vie, de préparer des fêtes brillantes en l'honneur de la victime de son implacable haine. Astasie est amenée, mais elle ne répond que par des larmes et des sanglots aux empressemens du sultan; et, bien loin de se laisser séduire par les discours d'Atar, elle appelle à grands cris son

époux; et ne pouvant résister à sa douleur, elle s'évanouit dans les bras de ses femmes.

Pendant que l'on s'empresse auprès de la belle Astasie, et que le sultan, charmé de l'effet que ses déclarations viennent de produire sur elle, ordonne qu'à l'avenir on l'appelle Irza, ou la plus belle fleur des plus belles fleurs écloses aux premiers rayons du soleil du printems de l'orient de l'Asie, Tarare, accompagné d'un grand nombre d'habitans, pénètre dans le palais, lieu pourtant impénétrable! Il demande justice; on lui a ravi son épouse, on a incendié sa demeure. Atar lui permet avec empressement de courir après le ravisseur, et commande à Altamort de l'accompagner, en donnant à ce dernier de secrettes instructions. Mais avant qu'ils s'éloignent, Calpigi, reconnaissant des bienfaits qu'il a reçus du héros persécuté, lui fait part des dangers qui le menacent, et lui donne rendez-vous sous les murs du Sérail, en lui indiquant les moyens de surmonter tous les obstacles qu'on pourrait lui opposer.

Atar ne pense qu'au plaisir, qu'aux fêtes qu'il fait préparer, et compte bien, d'après les instructions qu'il a données à Altamort, ne plus revoir Tarare. On vient lui annoncer que, sans motif apparent, celui-ci a attaqué Altamort sur le rivage, qu'il l'a tué. — Tarare était donc instruit de mes projets, se dit le Sultan? — Cette nouvelle arrive mal à propos, au moment de se réjouir!... Mais Atar n'est pas homme à s'affliger bien profondément, l'avenir l'occupe peu, et il a bien vîte oublié cette légère contrariété. Comme il a voulu qu'on se réjouisse, il fait donner à la mourante Astasie une fête, au milieu de laquelle Tarare se glisse dans le Sérail. Déguisé en muet, il échappe à la cruauté du Sultan, qui, le prenant pour un véritable muet, ordonne, par un raffinement de barbarie, qu'il soit

l'époux d'Astasie, dont il n'a pu vaincre la constance et dont les dédains ont excité sa rage.

Instruite du sort affreux qui la menace, et ne pouvant soupçonner la ruse de Tarare, Astasie, par la promesse des plus belles récompenses, a décidé la femme de Calpigi, Spinette, qu'on lui a donné pour compagne, à prendre sa place, ses habits royaux, à devenir enfin la proie du muet dont on est venu lui annoncer la présence. Spinette y a consenti par dévouement, peut-être par le desir de faire fortune. Mais cette ruse cause la perte de Tarare, qui espérait retrouver sa bien-aimée; il se découvre, mais il est aux pieds d'une étrangère. Il veut savoir ce qui a causé son erreur; on vient l'arrêter par ordre du Sultan : celui-ci a changé d'idée; sa fureur est calmée; et trouvant Astasie trop belle pour subir le sort affreux qu'il lui réservait, il a ordonné que le muet fut jeté à la mer. Tarare, à la vue des soldats qui l'entourent, se nomme; Atar accourt, Calpigi se sauve, et le Sultan, furieux, fait conduire au supplice celui auquel il doit la vie, Cependant, instruit par Tarare, toujours dans l'erreur, qu'il ne possédait pas la véritable Astasie, Atar a commandé que cette Irza, qu'il paraissait tant chérir, fut aussi livrée aux bourreaux. Amenée près du bûcher sur lequel elle doit périr, Astasie a reconnu son époux : tous deux s'embrassent avec transport. Atar, furieux, veut faire saisir Astasie; elle menace de se frapper d'un poignard si l'on approche son époux. En ce moment les soldats révoltés, commandés par Calpigi, accourent, menacent à leur tour le cruel Sultan. Tarare les harangue, les force à tomber aux pieds d'un maître si peu digne de trouver un défenseur, mais qui, ému enfin de tant de grandeur d'âme et de modération, pardonne à tout le monde.

De tout le vaste échafaudage, élevé avec tant de soin

par Beaumarchais, on voit qu'il reste bien peu de chose; mais on a encore plus mutilé le dialogue que l'intrigue. Si les corrections n'avaient porté que sur des fautes de poésie ou de langage, on n'aurait que des remercîmens à faire à M. l'arrangeur. Le style de Beaumarchais est loin d'être pur et correct, mais ces corrections ont été faites dans un tout autre sens: par exemple, le mot *empereur* a été partout remplacé par celui de *sultan*; au lieu de, *ce peuple nous entendra mieux*; on a fait dire aux soldats qui viennent chanter la victoire de Tarare: *ailleurs on nous entendra mieux*. On a supprimé:

Qui, moi, je souffrirais qu'un soldat eût l'audace
D'être toujours heureux quand son Roi ne l'est pas!

. . . .

Mais nous l'aurons cet objet de ses vœux;
En la perdant il gémira peut-être.

CALPIGI.

Il en mourra.

ATAR.

Tant mieux!

. . . .

Le vulgaire indocile a remplacé *le vulgaire imbécille*, etc., etc. Atar si despote, si féroce, est devenu un mouton sous la plume du procuste de Beaumarchais. Il ne tue plus l'esclave qui criait qu'Astasie était morte; il ne chante plus par conséquent:

Un lâche esclave par ses cris,
M'alarmait sur ma bien-aimée;
De son vil sang la terre est arrosée:
Un coup de poignard est le prix
De la frayeur qu'il m'a causée.

Mais je m'arrête; il faudrait remplir dix pages de toutes ces corrections. Il paraît que l'on a eu pendant

quelque temps l'intention de les tenir secrettes, car, ayant écrit à M. le régisseur Dubois pour les obtenir, je suis encore à recevoir une réponse à la lettre que je portai moi-même à l'Administration du théâtre.

A cette reprise, le fils de Nourrit fit son premier début par le rôle de Calpigi. Ce chanteur, d'un extérieur agréable, quoiqu'affligé déjà d'un enbompoint qui ne va guère aux amoureux qu'il représente, a plus d'âme, plus d'énergie que son père, dont il rappelle souvent la bonne méthode et la voix agréable. Adolphe Nourrit a fait ses études au Conservatoire de Paris. Le rôle de Polynice, dans *OEdipe à Colonne*, est un de ceux qui lui ont fait le plus d'honneur; une qualité précieuse le distingue de ses camarades, les chanteurs, c'est qu'il se fait bien entendre. Je le crois appelé à remplacer dignement son père.

— 6 Février. — C'est encore dans ce pays brillant d'Ormus, célèbre déjà par les aventures d'Atar et de Tarare, que demeure le héros du nouvel opéra d'*Aladin* ou *la Lampe Merveilleuse*. Dans un incendie qui dévorait le Palais Impérial, au milieu du désordre et du tumulte que fit naître un pareil événement, Aladin a eu le bonheur de voir la princesse Almazie, l'héritière présomptive de l'empire d'Ormus, sans voile, et probablement

. . . . Dans le simple appareil
D'une jeune beauté qu'on arrache au sommeil.

Cette vue a fait sur lui la plus vive impression. L'image de la Princesse le poursuit nuit et jour; l'amour s'est emparé de son cœur, et devenu, grâce à ce dieu puissant, poète et musicien, il a composé des romances qu'il va chanter sous les murs du palais, en jetant ses filets à la mer. En vain Thémire sa mère, sa sœur Zarine, lui

rappellent-elles sans cesse, pour le ramener à la raison, la misère dans laquelle tous se trouvent, que le roi de Candahor, le terrible Timorckan, à la tête d'une armée victorieuse, demande la Princesse en mariage, rien ne peut convaincre Aladin; un secret pressentiment le rassure; et, dans l'espérance de voir celle qu'il aime, il va de nouveau jeter ses filets sous les fenêtres d'Almazie.

Pendant qu'il s'abandonne aux rêves de son imagination, le cadi de l'endroit, qui ne songe plus à l'amour, vient signifier à Thémire l'ordre de quitter la misérable cabane qu'elle habite : ses raisons sont sans réplique.

Le prince Timorckan arrive à l'instant même,
Il faut quitter votre maison !

. . . .

Elle est sur son passage; il en est trois ou quatre
Qui du Prince sublime arrêteraient les pas;
Mais je vais les faire abattre,
Pour qu'il ne se détourne pas.

. . . .

Je suis un homme juste, et je vous donne une heure.
Que tout soit prêt pour mon retour.
Je vous l'ai dit, avant la fin du jour
Tout ce quartier doit disparaître.

THEMIRE.

Mais il n'est habité que par des indigens!

LE CADI.

Justement : s'ils étaient ou riches, ou puissans,
On y regarderait peut-être.

Thémire et Zarine se désespèrent de cet ordre rigoureux. Aladin ne fait aucune attention à leurs plaintes; il est transporté, hors de lui. Un génie, qui s'était avisé de prendre forme humaine, était tombé dans la mer; le courant allait l'entraîner lorsqu'Aladin le voit, vole à son secours, le saisit, le ramène au rivage; et pour récompense d'un si grand service, reçoit d'Ismenor, c'est le nom de l'esprit céleste, une lampe antique, qui

doit lui procurer et la richesse et la puissance. Thémire refuse d'ajouter foi à ce récit; Aladin presse le ressort de la lampe; une musique délicieuse se fait entendre, des génies accourent servir leur nouveau maître, et Isménor lui-même descend du Ciel, pour répéter à son protégé qu'il ne cessera d'être reconnaissant; mais, lui dit-il, en lui expliquant le pouvoir du talisman,

Tremble que sa clarté ne vienne à disparaître,
Pour toi désormais plus d'espoir;
Un autre dans l'instant l'aurait en son pouvoir,
Et deviendrait mon maître.
Mais du souffle impur des humains
Elle n'a rien à craindre.
Aladin, tu peux seul l'éteindre,
Et ton bonheur est dans tes mains.

Aladin, bien instruit, remercie le génie; et pensant aussitôt à celle qu'il aime, fait une brillante toilette, pour être digne de lui être présenté. Cependant le Cadi, curieux de voir si ses ordres ont été exécutés, ne revient pas de sa surprise à la vue des génies qui servent et défendent le malheureux pêcheur qu'il voulait faire chasser de sa cabane. Dans cette circonstance son parti est bientôt pris; et comme

Un certain charme aussi l'attire
Toujours vers l'autorité,

il devient l'ambassadeur d'Aladin, qui, en quelques secondes, fait construire un palais magnifique, et y entre au milieu des nombreux sujets qu'il vient de se donner.

Malgré son rang et l'étiquette, la princesse Almazie n'a pas entendu sans émotion les chants du pêcheur; cachée derrière les jalousies de ses appartemens, elle a pu remarquer la bonne tournure de ce nouvel adorateur, qui lui paraît bien plus aimable, lorsqu'elle pense à Timorckan, qu'elle abhorre. Aussi n'est-ce pas sans

douleur qu'elle parle de son hymen avec ce cruel conquérant :

Il faudra que je sois la victime
De mon amour pour mes sujets.

Dit-elle en soupirant à sa confidente. Rien en effet ne recommande le roi de Candahor ; il n'entretient sa future que de combats, que de guerres ; et pour présent de noces, il compte déposer quelques têtes de souverains à ses pieds. Almazie, que de pareilles attentions ne touchent guères, dissimule son chagrin et ses larmes, et s'apprête à marcher à l'autel. En ce moment le Cadi, devenu ambassadeur, se présente et annonce le grand prince Aladin. Almazie à la vue de l'étranger, que son cœur croit reconnaître, revient à la vie, espère. Timorckan, furieux, menace ; et peu au fait des caprices du beau sexe, se retire dans son camp, laissant la place libre à son rival. Aladin met le temps à profit et obtient l'aveu de la princesse. Celle-ci curieuse de connaître celui qui se présente si à propos pour être son époux :

Ah ! Prince, hâtez-vous de me dire
Où sont situés vos Etats ?

ALADIN.

Ma puissance s'étend sur de vastes climats ;
Mais pour gouverner mon empire,
Je n'ai ni gardes, ni soldats.
Point de discordes, point de guerres,
Tous les peuples y sont unis,
Et tous les hommes y sont frères !

ALMAZIE.

Comment s'appelle ce pays ?

ALADIN.

C'est le royaume des Chimères !

La Princesse ne comprend pas trop cette allégorie, fort spirituelle mais déplacée ; aussi Aladin se hâte-t-il de lui dire qu'il est le pêcheur que l'on entendait chan-

ter sous les murs du palais. Almazie est au comble du bonheur, mais elle craint les soldats de Timorckan.

Ne soyez point alarmée
Du nombre de ses soldats,

S'écrie Aladin.

Ismenor! que soudain paraisse mon armée,

Et une armée de génies étincelante d'or se presse sur les pas du nouveau Prince.

Que faire contre des esprits célestes ? Timorckan a été vaincu; heureusement pour lui le génie du mal, car il exista toujours une certaine sympathie entre les conquérans et les démons, lui offre sa protection. Timorckan l'accepte avec empressement, et

Au centre de la terre
Il descend avec *lui*.

Pendant que l'enfer conspire pour troubler le bonheur des deux amans, on célèbre par des fêtes brillantes leur hymen, et bientôt Aladin a conduit son épouse dans la chambre nuptiale;

Mais jusqu'au jour il faut attendre,
Pour voir ses divins attraits.

C'est l'usage du pays, et le Cadi instruit son maître de cette coutume :

Tels sont nos sublimes décrets.
C'est une loi fort bien imaginée;
Aux femmes que l'on ne voit pas,
Jusqu'au moment de l'hyménée,
On peut supposer des appas.

ALADIN.

Ah! cette loi n'a rien qui m'épouvante;
Un doux mystère est propice aux amours.
D'ailleurs, je sais qu'Almazie est charmante!

LE CADI.

Une Princesse l'est toujours!

Quoiqu'il connaisse sa compagne, Aladin, brûlant d'amour, desire encore s'enivrer de la vue de ses charmes; il demande à arracher le voile importun qui les cache. Tout-à-coup la lampe, qu'il a déposée sur un guéridon, s'allume. Effrayée de cette clarté subite, Almazie demande à se retrouver dans l'obscurité, compagne de l'amour et de la pudeur. Aladin refuse d'abord; il sait quel danger il peut courir; mais voyant Almazie décidée à le fuir plutôt que d'enfreindre la loi, il obéit, pour ne pas lui déplaire. Les ténèbres l'environnent aussitôt; Timorckan à la tête des esprits infernaux s'empare du talisman; Aladin est séparé d'Almazie, et la pauvre Princesse transportée dans le palais de bronze des rois de Candahor. Que devenir en cet affreux malheur? c'est elle qui a conduit à la mort le malheureux Aladin: mais si l'amour l'a perdu, l'amour peut encore le sauver. Almazie feint de se laisser attendrir par Timorckan; demande à partager ses dangers, place un casque sur sa tête, et la lance à la main, élevée sur un pavois, est conduite à l'autel à la tête des guerriers. Le Cadi, qui suivant son système a laissé Aladin malheureux pour se mettre au service de Timorckan, ne revient pas de sa surprise....

Ah! comme de langage
Elle a changé soudain;
Le voilà bien ce sexe inconstant et volage!

Aussi ne sait-il comment annoncer à Aladin, qu'on amène, et l'infidélité de son épouse, et l'arrêt de mort qu'a prononcé Timorckan:

Ah! je n'ose vous dire
Avec quel froid mépris elle a parlé de vous.
Vous êtes malheureux, elle vous abandonne!
Mais c'est de moi, Seigneur, qu'il faut plaindre le sort,
Mon maître Timorckan m'ordonne
De vous préparer à la mort!

Bien loin de se désoler à cette nouvelle, Aladin voit sans crainte le supplice qui l'attend, il terminera tous ses maux. Mais au moment où il croit succomber, un grand bruit se fait entendre, on est transporté dans le palais du Dieu de la lumière. En faisant prendre à Timorckan un breuvage merveilleux, Almazie est parvenue à s'emparer de la lampe; les deux amans sont heureux, et Aladin devient roi d'Ormus, par la grâce de l'Esprit de lumière et de la Lampe Merveilleuse.

Le conte si connu de *la Lampe Merveilleuse*, a fourni le sujet de cet Opéra. Cependant M. Etienne, qui a gardé l'anonyme pendant long-temps, n'a pas servilement copié l'auteur arabe; il a placé même dans la nouvelle fable qu'il a imaginée, un personnage très plaisant, celui de ce Cadi, toujours de l'avis du plus fort. Sans ce rôle, qui égaie fort heureusement quelques scènes, l'ouvrage serait peu supportable. En général, quoiqu'écrit avec goût et esprit, il est long, froid, sans intérêt, comme toutes les pièces féeries dont les dénouemens sont prévus ou amenés par des coups de baguette ou des enchantemens. Une circonstance aussi triste que singulière le sauva, bien plus que les décorations beaucoup plus brillantes que correctes qui firent courir tout Paris, de l'indifférence qui le menaçait. Le souvenir de la perte cruelle de Nicolo, la mort récente de Benincori, expirant au moment du triomphe, avaient favorablement disposé les spectateurs à la première représentation. L'intérêt que ne pouvait manquer d'inspirer la mémoire de deux hommes unis par l'amitié la plus vive, et dont les talens avaient été si souvent appréciés, se porta sur la pièce elle-même; on n'en vit pas les défauts, et les eut-on vus, le moment n'était pas favorable pour les faire connaître. Toutes ces circonstances réunies assurèrent le

succès de *la Lampe Merveilleuse*, qui n'a cessé d'attirer la foule et a fait la fortune de l'Opéra.

La musique a quelquefois les défauts du poème, elle est froide, monotone, et offre souvent des contre-sens que les acteurs ont toujours paru prendre plaisir à rendre plus sensibles; on n'y trouve de remarquable que le duo du troisième acte entre Aladin et Almazie, et l'air : *Venez, jeunes Bayadères.* Il fut chanté par une jeune et jolie débutante, élève de Garat, Mlle Jawureck, nullement comédienne, mais chanteuse agréable. Depuis ce début, on ne lui a vu jouer qu'une seule fois un rôle entier. Jusqu'à présent Mlle Jawureck n'a donc pu être jugée, mais il est certain qu'elle réussirait mieux à l'Opéra-Comique qu'au grand Opéra. L'ouverture et les deux premiers actes sont de Nicolo, les trois derniers ainsi que tous les airs de danse sont de Benincori.

Le chant, la musique et la danse (car on a toujours compté la poésie pour rien), ont été depuis long-temps réunis pour faire briller l'Opéra français du plus vif éclat. La musique, après avoir eu ses différentes périodes, son temps de splendeur, se traîne aujourd'hui péniblement, sans force, sans caractère, comme accablée sous le poids de son ancienne réputation. Les compositeurs, en très petit nombre, qui font encore quelques efforts pour soutenir l'honneur de l'école française, sont écartés avec soin. Les autres, ou se sont réfugiés à l'Opéra-Comique, ou séduits par l'immense réputation que la mode a faite aux ouvrages de Rossini et de quelques-uns de ses compatriotes, sont devenus des imitateurs zélés de la musique italienne. Rien depuis plusieurs années n'a prouvé que notre école fut sortie de l'apathie qu'on lui reprochait sans cesse ; c'est toujours la même stérilité d'idées, la même sécheresse d'imagination; rien de hardi, de nou-

veau, ne donne même à penser que tout espoir n'est pas perdu, et que les protecteurs nés de tous les arts en France, aient encouragé les moindres tentatives. Les trois théâtres lyriques de la capitale sont abandonnés aux compositeurs italiens, leurs ouvrages ont le pas sur ceux des compositeurs français; et pour suivre les vains caprices de la mode, profiter d'une fortune momentanée et pernicieuse, on donne les derniers coups à la musique française, on sacrifie même avec la plus grande légèreté, les espérances que donne le présent et celles que peut receler l'avenir.

Le découragement et l'indifférence, en étendant leur maligne influence sur notre musique, ont aussi retardé les progrès du chant, du moins les chanteurs français ont une espèce d'excuse à donner pour répondre aux reproches qu'on leur adresse continuellement. Bien qu'on ait cherché à faire répandre le bruit que les méthodes du Conservatoire étaient changées, perfectionnées, rien n'a prouvé qu'on eut dit la vérité. Les cris sont toujours regardés comme l'expression de l'âme, la lutte entre les acteurs et l'orchestre, existe encore; c'est à qui fera le plus de bruit. Par suite du même système, et pour prouver que le genre italien triomphait tout-à-fait, on est tombé dans un excès aussi ridicule que la routine reprochée à nos ancêtres; l'amour, la colère, la joie, la douleur, tout s'exprime en roulades, et pour augmenter encore la confusion, les auteurs et les compositeurs semblent prendre à tâche de manquer eux-mêmes aux premières règles de l'art qu'ils cultivent.

Qu'est devenue aussi cette sévérité salutaire qui présidait aux examens des débutans, que l'on n'écoute plus aujourd'hui, et que plus bas, j'aurai occasion de regretter plus vivement encore. Maintenant la plus excessive indifférence la remplace. Dès qu'un élève a passé quel-

ques années au Conservatoire, il est jetté sur la scène, sans qu'on ait fait le moindre essai de ses talens; il sait à peine marcher, n'a aucune habitude du théâtre, point d'aisance, de tenue; livré à lui-même, il va perdre en peu de temps les dispositions qu'il pourrait avoir et qu'on devrait le mettre à même de cultiver d'une manière plus profitable pour l'art, n'importe! le Conservatoire doit fournir des élèves aux théâtres royaux, et il en fournit tout autant que l'on en peut désirer. On a seulement oublié, en rédigeant les articles de cette espèce de marché, de spécifier qu'en sortant de leurs classes les élèves devaient être au moins des acteurs supportables.

A l'exception d'Adolphe Nourrit, qui peut-on citer cette année? Ce n'est pas Mlle Jawureck, dont j'ai déjà parlé. Pourquoi avoir rappelé Henrard qui faisait autrefois partie de l'Académie Royale de Musique. Son départ n'avait été que faiblement remarqué, et sa rentrée ne le fut pas davantage. Après avoir joué Télasco, de *Fernand Cortez*; Cinna, de la *Vestale*; Husca, de la *Caravane*, il ne reparut plus.

Puisque l'on répète chaque jour que l'Opéra manque de premières chanteuses, ce n'étaient pas mesdemoiselles Ney et Dussard, qu'il fallait aller chercher. Deux mots sur ces dames les feront bien vîte apprécier à leur juste valeur. Mlle Ney est petite, assez bien faite; sa figure est expressive, mais elle en gâte la régularité par des efforts qui ne produisent que des grimaces et pas le moindre effet. Elle a de plus un tic assez singulier; c'est de baisser la tête à chaque instant, et d'enfoncer son menton dans son estomac, sans doute pour reprendre de la force. Sa voix est juste et elle chante avec assez d'âme et de goût, quoiqu'elle attaque difficilement les notes élevées. En général, sa méthode rappelle l'affectation de son maître Garat. On lui a vu jouer sans désagrémens,

mais sans succès, Amazili, de *Fernand Cortez* (le 26 juillet.) *Iphigénie en Tauride*, et Almazie, de la *Lampe Merveilleuse*.

Mlle Dussart, qui troisou quatre jours après le premier début de Mlle Ney, se montra dans le beau rôle d'Antigone, *d'Œdipe à Colonne* était du nombre de ces demoiselles qui, grecques, romaines, asiatiques, africaines, etc., pendant trois soirées de chaque semaine, chantent en levant machinalement les bras, et en regardant les loges où se rendent leurs amants; ou, pour parler plus clairement, elle faisait partie des chœurs de l'Opéra. Animée d'un beau zèle, elle voulut quitter le côté qu'elle parcourait depuis quelques années, et fouler sous ses pieds toutes les parties de la scène. On retrouva dans son jeu, dans son chant, un peu de la monotonie et de la distraction inhérente à son premier état. Mlle Dussart est inférieure à Mlle Ney, qui elle-même l'est de beaucoup, assure-t-on, à plusieurs chanteuses de la province, dont on vante les talens, et qui par cette raison devraient être à Paris. Des plaisants disaient, que ce motif déciderait peut-être les gentils-hommes qui dirigent l'Opéra, à recevoir Mlle Dussart la première et Mlle Ney la seconde.

Dans ce triste état de choses, il est fort heureux que la danse puisse supporter seule un fardeau qui devrait être partagé. Autrefois elle n'était qu'accessoire, et ne faisait que contribuer à la pompe et à la magnificence des représentations théâtrales; aujourd'hui elle est presque l'unique ressource de l'Opéra et l'attrait seul des ballets et des danses suffit pour y maintenir l'affluence. Jamais, en effet, la cour de Therpsychore n'a été mieux composée, n'a possédé autant de sujets distingués dans tous les genres; et quoiqu'on puisse faire justement des reproches à quelques-uns d'entr'eux, on n'en a pas moins

rendu justice aux talens du plus grand nombre, dans tous les pays qu'ils ont fréquentés. Le mal, c'est qu'on paraît trop dédaigner la danse noble et sévère d'Albert et de Mlle Fanny Bias, pour adopter le genre brillant mais peu correct, de Paul; et la plupart des jeunes gens, séduits par les succès étonnans qu'obtient ce danseur remarquable, se sont égarés quand ils avaient sous les yeux les meilleurs modèles. La détestable manie de placer des pirouettes à chaque instant, a fait aussi de nos danseurs et de nos danseuses, autant de rivaux des saltimbanques, que l'on voit dans les rues tourner des quarts-d'heure entiers avec des épées appuyées sur le sein. Les femmes semblent également vouloir renoncer à la grâce qui doit leur être naturelle, pour imiter la vigueur des hommes. Sauter, tourner, voilà à quoi se réduit l'art de la danse, et si le bon goût de quelques maîtres ne vient arrêter à temps toutes ces extravagances que des admirateurs salariés applaudissent avec fureur, nous ne pouvons manquer de voir bientôt les grotesques italiens, applaudis à outrance sur nos théâtres. C'est avec la Lampe Merveilleuse qu'arrivèrent cette année les plus jeunes et les plus jolies nymphes.

Mlle Lefèvre Ferdinand, la première en date, est la fille de M. Lefèvre, chargé depuis long-temps de composer des divertissemens pour le théâtre de la Gaîté, et nièce de Ferdinand, que l'on place avec raison bien près de Paul et d'Albert. Elle débuta (le 27 février) par un pas de deux dans *Nina*, avec son oncle; (le 6 mars) elle dansa un autre pas avec le même dans les *Pages du duc de Vendôme*; elle reparut encore dans *Nina*, et joua Flore dans le ballet de *Psyché*; Mlle Lefèvre-Ferdinand avait déjà dansé à Marseille, avant de se faire voir à l'Opéra. Dès son premier début elle ajouta à son nom celui de Ferdinand, comme un hommage qu'elle rendait

à son oncle, qui avait joint ses conseils et son exemple aux excellentes leçons du seul élève de Gardel que l'on puisse citer, de M. Coulon, l'homme qui depuis trente ans a fait faire le plus de progrès à la danse.

Une figure aussi jolie qu'expressive, une taille bien prise, firent remarquer Mlle Emilie Lacroix, élève et filleule du chorégraphe Milon, auquel nous devons les meilleurs ballets d'aujourd'hui. Elle se montra pour la première fois dans le rôle de *Psyché*; mais bien qu'elle soit loin de pouvoir être regardée comme une danseuse ordinaire, on parut lui préférer, aussi bien qu'à Mlle Lefèvre-Ferdinand, qui a de la vigueur et du brillant, une jeune élève de M. Maze, Mlle Idalise Grenier, qui fit son premier début (le 18 mars) quelque temps avant Mlle Emilie Lacroix, dans le ballet de *Nina*, par un pas de trois avec Paul et Mlle Noblet. Beaucoup de danseuses ont plus de vigueur, plus d'assurance, que Mlle Idalise Grenier, mais aucune n'a sa grâce et son voluptueux abandon. Très-jeune encore, elle peut acquérir ce qui lui manque, mais elle possède des qualités extrêmement précieuses et que l'art donne rârement. Tous ses mouvemens ont une douceur, un moëlleux, qui enchantent. Mlle Idalise Grenier ne produira, peut-être, que peu d'effet sur la multitude, mais elle plaira aux connaisseurs, et ce triomphe est toujours plus flatteur que l'autre.

MM. Simon et Armand Desforges suivirent de très près ces dames. L'un, élève de M. Coulon, dansa (le 27 mars) dans les *Danaïdes*, avec Mlle Fanny Bias, et quelque temps après, dans *Fernand Cortez*, avec Mlle Aimée. L'autre, élève de Vestris, parut (le 1er. mars) dans *Clary*, avec Mlle Fanny Bias, (le 15) dans les *Pages du duc de Vendôme*, aussi avec Mlle Fanny Bias. Ces deux Messieurs obtinrent peu de

succès; cependant le premier est resté à l'Opéra, le second, trouvé trop petit, est allé parcourir les départemens et l'étranger.

Comme mimes, nos danseurs sont loin d'avoir fait tous les progrès que l'on serait en droit d'attendre d'eux et des encouragemens qui leur sont sans cesse prodigués. Peu de femmes, en France, ont porté l'art de la pantomime à un bien haut degré; les Bigottini, les Quériau, ne seront pas promptement remplacées, on le craint; aussi le début de Mlle Legallois, dans l'emploi de l'excellente actrice qui fait couler tant de larmes dans *Nina* et dans *Clary*, produisit-il une espèce de sensation. Il paraît fort douteux que cette demoiselle soit jamais une danseuse remarquable, quoiqu'à titre d'élève de M. Coulon, elle soit garantie contre la médiocrité; cependant quiconque l'aura étudiée avec attention, lui conseillera de se livrer exclusivement et avec ardeur à la pantomime; un jour, j'en suis certain, elle réunira tous les suffrages.

Il eut été à désirer qu'elle pût débuter dans un rôle nouveau : délivrée de la crainte d'une comparaison redoutable, elle se serait abandonnée davantage à sa sensibilité naturelle et son intelligence eut été mieux appréciée; malgré cela elle joua (le 6 septembre) *Clary*, à la satisfaction générale. Depuis, dans *Nina*, elle a montré les mêmes heureuses dispositions. Il est à souhaiter que les usages, les réglemens si ridicules des théâtres, ne puissent étouffer le germe d'un si heureux talent; il faut espérer aussi que M. Milon, maître de Mlle Legallois, nous conservera une jeune actrice faite pour contribuer puissamment un jour à nos plaisirs.

Si Mlle Legallois avait été aussi bien vantée et protégée, qu'une autre élève de M. Coulon, Mlle Aurellie, qui débuta (le 11 septembre) dans le ballet de la *Servante Justifiée*, par le rôle d'Alix;

bien qu'elle fût à l'Opéra depuis long-temps, elle serait aujourd'hui à la place qu'elle mérite de tenir. Mlle Aurellie, à laquelle en un mois de temps on a fait une très-grosse réputation, est tout le contraire de Mlle Legallois; elle est très-faible mime, et danseuse agréable. C'est une des faiseuses de pirouettes de l'Opéra. Engagée peu avant tous ces triomphes préparés d'avance au grand théâtre de Bordeaux, elle voulut sans doute se faire précéder d'une réputation capable de donner d'elle une bonne opinion aux habitans qu'elle devait honorer de sa présence. Tout ce grand étalage n'augmenta pas le talent de la danseuse et fit rire à ses dépens.

Mlle Perceval, à l'exemple de Mlle Dussart, fatiguée de ne se faire voir que dans les chœurs, dont elle faisait, dit-on, partie depuis long-temps (ce qui n'est pas un certificat de jeunesse) résolut de tenter la fortune d'un seul coup. *Audaces fortuna juvat*, a dit le poète, pour les danseurs comme pour les auteurs! Elle débuta dans *Fernand Cortez* (le 13 novembre) par un pas de deux, et elle ne craignit pas de se montrer à côté du plus beau, du plus correct de nos danseurs, d'Albert, qui la présenta au public. Soit effet de la peur, soit manque de talent, elle n'obtint qu'un faible succès dans l'Opéra, et quoique dans le rôle de Vittoria du *Carnaval de Venise*, qu'elle joua le soir même, elle se soit un peu relevée, elle ne peut être pour l'Opéra qu'une acquisition fort ordinaire. On la préférerait cependant à cinq ou six prétendus talens, que la faveur, ou les faveurs, protégent en dépit du public.

M. Aniel, premier danseur du théâtre de Bordeaux, partagea les idées et presque le sort de Mlle Perceval; il crut tout effacer en arrivant à Paris, ne se donna pas même le temps de penser à ses débuts, il semblait craindre que la gloire qu'il rêvait d'avance ne lui

échappât. Un pas dans la *Caravane*, le rôle du comte dans *Clary*, lui offrirent inutilement les moyens d'établir sa réputation. On lui trouva une belle taille, mais un physique ingrat ; sa danse fut critiquée aussi bien que sa pantomime, et avec quelque raison. De toutes façons, enfin, il n'aurait pas dû quitter Bordeaux où il était très aimé. On prétend de plus que fort de la protection particulière d'une des puissances de l'Opéra, il avait oublié le chapitre, si important à connaître, des égards et des considérations, et c'est une grande faute surtout quand on n'a pas un mérite transcendant pour imposer silence à toutes les observations de la médiocrité ou de l'amour-propre blessé.

— 26 JUIN. — M. Delrieu donna à Feydeau, conjointement avec le compositeur Dourlens une tragédie lyrique, *Marini*, dont la destinée fut des plus malheureuses. Mécontent du jugement du parterre, et persuadé sans doute que son ouvrage méritait un autre sort, il résolut d'en appeler d'un public ordinairement tumultueux et difficile, à un public beaucoup moins exigeant ; l'intrigue de sa tragédie fut changée, et le Conseil de Venise vint transporter ses assises au palais de l'Opéra, sous le titre de *Florestan* ou *le Conseil des Dix*.

Florestan, chevalier français devenu amiral de Venise, a remporté une victoire éclatante sur les Turcs, commandés par Soliman ; la nouvelle de cet événement est arrivée à Venise. Tous les habitans préparent à l'envi une fête brillante ; répandus sur le rivage, ils chantent la gloire du vainqueur des Turcs :

A jamais vive Florestan !
Par son courage il éternise
Le nom, la gloire de Venise !
Il est vainqueur de Soliman.

Ces transports joyeux sont interrompus par l'arrivée d'Orséo, capitaine des gardes du Conseil.

Séparez-vous soudain, et quittez ce rivage.

s'écrie-t-il ; tous les Vénitiens se sauvent et Orséo, à la tête de ses soldats, entre dans un bosquet voisin d'où l'on peut tout voir et tout entendre. Placé là en sentinelle, il est témoin de l'arrivée des villageois qui chantent aussi la victoire de Florestan et son hymen avec Octavie, veuve d'un Doge qui avait été battu par les Turcs; de l'arrivée d'Octavie elle-même qui se réjouit d'un retour qui fait son bonheur, et enfin de celle de Florestan, monté sur son vaisseau amiral, entouré de soldats qui font retentir les airs de cris de victoire. Orséo ne se dérange pas ; sans doute il a été chargé d'examiner jusqu'au bout la conduite du chevalier français auquel les soldats présentent un char triomphal comme un gage de leur dévouement et de l'amour d'Octavie. Florestan le refuse :

Florestan, à l'honneur fidèle,
Veut devoir le prix de son zèle
A l'équité du tribunal.

Et il en a besoin ; car, ayant reçu de l'Inquisiteur d'Etat Pézari l'ordre de ne point combattre, il a cru de son devoir de désobéir aux volontés d'un homme qui depuis long-tems se montrait jaloux de sa gloire. La victoire a été le résultat de cette témérité, mais le Sénat l'excusera-t-il ? c'est ce qui inquiète Octavie. Malgré cela ils n'en assistent pas moins à la fête qu'on leur a préparée ; et Orséo, jugeant que le moment est favorable pour donner plus d'éclat à l'arrestation qu'il est chargé de faire, s'élance hors de sa retraite, et trouble les chœurs de tous ces honnêtes seigneurs qui se fatiguaient à répéter :

Charmante fête ! heureux asile !
Tout est joyeux, tout est tranquille,
Tout respire dans ce séjour,
La paix, le plaisir et l'amour !

En un instant tout change de face :

Suspendez soudain cette fête !

a dit Orséo d'une voix terrible. A ces mots, le peuple mécontent de voir interrompre ses plaisirs, veut se révolter, Orséo menace, et demande à Florestan son épée.

Du sang des Musulmans elle est encor trempée,

reprend le chevalier français, fort étonné que l'on fasse une pareille réception au libérateur de Venise; il refuse donc de la rendre et ce n'est qu'après s'être bien persuadé que sa résistance peut causer mille maux à ses partisans qu'il se décide à se livrer aux satellites du Conseil, et jette son épée brisée aux pieds d'Orséo. Les gardes l'entraînent; Octavie au désespoir, excite les soldats à venger son futur époux; tous jurent de mourir ou de le sauver.

Avec le second acte, commence une nouvelle intrigue. On se trouve sous le vestibule de la salle du Conseil des Dix. Un jeune Africain, suivi d'esclaves noirs, entre et examine tout ce qui l'entoure avec inquiétude ! — Quels cris au loin ai-je entendus? je tremble, se dit-il à lui-même :

Vers le pont des Soupirs, quel guerrier est traîné.

. . . .

Dans cette enceinte redoutable
Malheur à qui porte ses pas !
L'innocent comme le coupable,
Y peut entrer : il n'en sort pas !

On apprend que Noradin, ce jeune Africain, a vu tomber son père sous les coups de Florestan ; il désire se venger, bien qu'il doive la vie à ce même Florestan qui l'a rendu orphelin et esclave; Pezari succède à Noradin, il est charmé de la faute qu'à commise Florestan, il pourra le perdre plus sûrement, et profitant avec adresse de l'absence de Marcello, président du conseil, homme bienfaisant et généreux, il fait passer dans l'âme des conseillers toute la rage qui dévore son cœur. — C'est un traître, un rebelle, s'écrie-t-il, que

mérite-t-il. — La mort! répètent tous les conseillers. — A cet arrêt sévère, Marcello accourt fort à propos, il demande quels sont les forfaits de Florestan.

Florestan seul nous a sauvés !
Contre un Français si magnanime,
Pourquoi montrer tant de courroux ?
Il a combattu malgré nous !
Je vois sa gloire et non son crime,
Il est vainqueur; il est absous!

Cette opinion très-raisonnable, ne plaît nullement à Pezari, qui craint de voir échapper sa victime; mais Marcello, jaloux de prouver son pouvoir, ordonne que Florestan soit amené devant le conseil pour être interrogé. Les réponses du chevalier sont plus fières que péremptoires, il répond toujours qu'il a remporté la victoire et donne pour excuse de son retard dans sa présentation au Sénat, l'amour qu'il ressent pour Octavie. Le résultat de cette séance, est d'irriter encore plus l'orgueil de Pezari et des juges; la mort sera le partage de Florestan. En vain le peuple, qui à Venise ne pénétrait pas facilement dans le palais de ses maîtres, M. Delrieu devrait bien le savoir, puisque trois scènes plus haut, il dit que l'on peut bien entrer dans ce lieu redoutable, mais qu'on n'en sort jamais. En vain, dis-je le peuple, conduit par Octavie, se précipite sous le vestibule; les juges, sans témoigner le moindre étonnement d'une pareille conduite, se retirent dans un lieu secret, suivis de Marcello, qui a promis à Octavie de prendre la défense de Florestan. Pezari est venu examiner les révoltés, espérant que leur zèle indiscret contribuera à assurer la perte de son ennemi, de son rival; à sa vue, Octavie reprend toute sa colère, l'accuse de la mort de son époux, demande à partager le sort qu'on lui prépare. Pezari furieux ordonne aux gardes de veiller sur elle et à Noradin de rester près

de lui. Il connaît la haine que le jeune Africain porte à Florestan, et lui promet la liberté, des trésors immenses s'il veut aller poignarder le chevalier français dans sa prison. Noradin, nullement habitué au crime, hésite d'abord; mais le souvenir de son père expirant, l'espérance de revoir le pays qui l'a vu naître, tout le décide et il promet de frapper la victime.

Tout en pensant à sa chère Octavie, Florestan s'est endormi sur le banc de pierre auquel il est attaché. En ce moment Noradin pénètre dans la prison, le poignard à la main. A la vue du héros endormi, il frémit, il hésite; mais enfin, croyant voir l'ombre de son père qui lui demande vengeance, il s'avance... Florestan se réveille. Surpris en reconnaissant Noradin dans son bourreau, il l'engage cependant à frapper un guerrier *désarmé*. Ce mot rappelle l'humanité dans le cœur de l'Africain, il jette son poignard, détache les fers du chevalier et lui propose de fuir par une secrette issue dont l'entrée doit se trouver dans la prison; il la cherche, l'aperçoit, mais Florestan ne veut pas fuir; il faut que Noradin lui parle d'Octavie, de Pezari, qui la tient en son pouvoir, pour le décider à se précipiter dans le canal et à fuir leurs persécuteurs. Cette fuite était à-peu-près inutile, car Marcello est parvenu à faire casser le premier jugement du conseil, qui a proclamé l'innocence de Florestan, en admirant la générosité de Noradin. Le théâtre change et laisse voir la place de Saint-Marc, disposée pour une fête triomphale. Florestan accompagné des sénateurs, de Noradin sous les habits de prince, est amené sur le char qu'on lui avait présenté. Octavie est bientôt dans les bras de son époux, auquel elle remet une épée que Marcello offre de la part des Vénitiens à leur libérateur. On chante, on se réjouit de nouveau, et les époux débarrassés du traître Pézari, qui a été puni de n'avoir pas su réussir, quittent

la fête pour entrer dans la cathédrale et faire bénir leur union.

Florestan tomba comme *Marini*, mais avec cette différence, qu'à l'Opéra on ne siffla pas, et que le public se contenta de fuir le théâtre sur lequel on représentait un mélodrame si vieux et dont l'intrigue était si usée. La musique est de Garcia, bon acteur, bon chanteur italien, mais qui, comme compositeur, a rârement obtenu de véritables succès en France. On reproche à Garcia une vivacité naturelle, qu'il porte dans tout ce qu'il entreprend; ses ouvrages ne peuvent donc manquer de se ressentir d'un défaut que l'âge corrige tous les jours, mais que la raison cependant devrait parvenir à tempérer. Dans le choix de plusieurs opéras que Garcia a fait représenter au théâtre Italien, il a montré un goût, un discernement, qu'il devrait, dans l'intérêt de sa réputation, apporter dans ses travaux; et les amateurs l'en prient d'autant plus, que dans plusieurs de ses compositions, on trouve quantité de passages qui annoncent un véritable talent.

— 18 SEPTEMBRE. — D'après le vaudeville des *Pages du duc de Vendôme*, M. Aumer a dessiné un fort joli tableau; c'est encore dans une pièce du vaudeville, dans *Alfred le Grand*, et l'histoire d'Angleterre, qu'il est allé chercher le sujet du tableau militaire en trois actes qu'il a décoré du titre de ballet-pantomime.

Le nom d'Alfred est célèbre dans les fastes de l'Angleterre, et dans l'histoire des Troubadours. Poète, guerrier, tour-à-tour, ce prince sut mériter par mille travaux la couronne que les Anglais assurèrent sur sa tête, lorsqu'ils eurent apprécié et ses vertus et son courage. Il avait succédé à Ethelred, son frère, tué dans une bataille qu'il avait livrée aux Danois. Jaloux de venger la mort de son frère, Alfred les attaqua à son tour. Vaincu, accablé par le nombre,

abandonné même des siens, il conçut tout-à-coup l'étrange projet de sauver ses sujets par sa fuite, d'aller s'ensevelir dans une retraite ignorée et d'attendre le moment favorable pour se remontrer. Il se déguisa en berger, se cacha chez un laboureur dans l'île d'Athelney, comté de Sommerset; se livra aux travaux les plus fatigans, formant toujours des vœux pour une patrie qu'il ne pouvait défendre. Cependant la destinée changea pour lui; le comte de Devons, qui seul avait le secret de son maître, fit parvenir un signal d'espérance dans la cabane solitaire. Le royal fugitif était depuis six mois dans l'attente; d'après les avis qu'il reçut, il pénétra sous l'habit d'un musicien dans le camp des Danois. Ceux-ci croyant n'avoir plus rien à redouter des Anglais se livraient à la mollesse; Alfred sortit une nuit de leurs retranchemens, revint les surprendre avec une partie de ses fidèles soldats, et en fit un massacre épouvantable. Il n'échappa que ceux qui eurent le temps de se réfugier dans une forteresse, encore furent-ils obligés de se rendre; Alfred leur fit grâce, à condition qu'eux et leur chef Gothrun embrasseraient le christianisme.

Ce qui lui attira le plus l'attachement des Anglais, ce fut la puissante protection qu'il accorda aux lettres et aux arts; il fonda l'université d'Oxford, établit l'institution des jurés, et fit administrer la police avec tant de sévérité, qu'on pouvait, disent les historiens de son temps, laisser des bracelets d'or sur la route et être sûrs qu'on les retrouverait le lendemain. Alfred monta sur le trône en 872 et mourut en 900.

L'anecdote la plus intéressante de sa vie, et que l'on pourrait rendre dramatique, est ainsi parodiée. On prépare une fête en l'honneur de la jeune fille d'Athelney qui remportera le prix de sagesse. Le comte Edelbert, dont le château est voisin, distribue, ainsi que sa fille Alswithe des présens aux villageois qui l'accompagnent

pour aller au château présider au choix de la plus sage. Pendant qu'ils s'éloignent, Alfred et son page Olivier, poursuivis par des soldats Danois, viennent se réfugier près de la demeure de Denulphe, ancien militaire. Ils ont évité les regards des soldats, mais que devenir ! le prince tombe de besoin et de fatigue, Olivier frappe à la demeure de Denulphe, et bien que le moment ne soit pas favorable pour faire des espiégleries, il embrasse la jeune fille qui lui ouvre la porte, et s'est déjà fait une ennemie de la mère qui a vu cette scène de la fenêtre. Cependant ils obtiennent l'hospitalité. Alfred s'est fait reconnaître de Denulphe; il a trouvé dans ce brave militaire, un serviteur fidèle et dévoué qui lui offre un asile et lui promet des jours plus heureux. On se livre aux plaisirs de la table; toutes les jeunes filles reviennent le choix a été fait, c'est Bertha, cette fille de Denulphe qui s'est laissée embrasser par le page, qui a obtenu le prix de sagesse. Elle doit devenir la compagne de celui des jeunes gens qui montrera le plus d'adresse dans les jeux. Adelmo, l'amant de Bertha, espère, mais il ne fait qu'approcher de l'oiseau qu'il faut abattre, Alfred demande la faveur de concourir, on la lui accorde, il abat l'oiseau. Adelmo se désole, mais Alfred unit les deux amans. Vainqueur dans tous les jeux, il est placé sur un trône de verdure pour présider la fête, et ce rapprochement l'attriste. Pendant la danse, on aperçoit sur la colline des soldats, qui entraînent, on ne sait pour quel motif, Edelbert et sa fille; Alswithe reclame le secours des paysans qui l'entourent. Alfred, oubliant ses propres dangers, vole au secours d'Edelbert, à la tête des paysans qui s'arment de tout ce qu'ils trouvent sous leurs mains.

Alfred et ses nouveaux soldats ont remporté la victoire. Edelbert est délivré; on le ramène dans son château, où sa fille revenue, on ne sait encore comment, déplorait sa destinée. Mais, dans les combats qu'on vient de livrer, Alfred

a été blessé; Alswithe, quoique fiancée au jeune guerrier Odun, n'a pu voir le Roi, qu'elle ne connaît pas encore, sans éprouver pour lui un tendre sentiment! un héros blessé a si bonne grâce! Cependant Edelbert pense que son libérateur peut avoir besoin de repos, et tout le monde s'éloigne, aussi bien qu'Alswithe qui se propose de veiller sur le jeune inconnu. Alfred, devenu amoureux de son côté, fait l'aveu de sa nouvelle passion à son page; mais au milieu de cette confidence, ils aperçoivent Alswithe qui, oubliant et son rang et les convenances, car l'amour fait tout oublier, entre dans la chambre de deux hommes qui feignent de dormir pour voir tout ce qui va se passer. Bien plus, quoiqu'un homme blessé et qui s'est battu toute une journée ait besoin de repos, et craigne surtout les odeurs, elle se fait suivre d'une trentaine de femmes, qui couvrent son lit de fleurs, et dansent au son des instrumens qu'elles ont apportés. Alfred feint de se réveiller, arrête Alswithe pendant que le page, en homme qui connaît les usages des cours, emmène les femmes qui avaient accompagné la jeune comtesse. Alfred lui peint son amour, et Alswithe y répond en se chagrinant de le voir couvert d'habits qui lui font craindre qu'Alfred ne soit d'une condition trop inférieure à la sienne. C'est en ce moment qu'Edelbert revient avec le fiancé Odun; celui-ci s'est inutilement donné la peine de battre les Danois, de leur enlever des drapeaux qu'il fait déposer aux pieds de celle qu'il aime, on ne l'aime pas; il est même prêt à s'irriter des regards langoureux que lance Alswithe à Alfred; mais Edelbert le calme, en lui disant que cet inconnu est son libérateur. Alfred cependant n'est pas encore satisfait de ces marques extérieures de tendresse, il veut obtenir de la jeune comtesse un aveu positif, il veut être aimé pour lui-même. Alswithe, s'oubliant tout-à-fait, lui avoue ce qu'une jeune fille ne saurait

trop cacher; mais lui faisant sentir la distance qui les sépare, elle l'engage à mériter le titre de chevalier par sa bravoure. Alfred lui jure qu'il le méritera, et qu'il contribuera à rétablir le Roi d'Angleterre sur son trône.

Avant de commencer cette glorieuse entreprise, on célèbre, par des fêtes, la réception du nouveau chevalier et le triomphe d'Odun qui, mauvais général sans doute, n'a pas pensé aux suites de sa victoire. Les ennemis sont revenus, cherchant Alfred, incendiant tout sur leur passage; des fenêtres du château on voit la demeure de Denulphe en flammes; on se désespère, on jure de se venger. Edelbert, frappé de la majesté et du calme d'Alfred, conçoit quelques soupçons, fait découvrir un tableau qui ornait la salle d'armes, et cachait un portrait d'Alfred; plus de doute, le Roi est dans son château; Denulphe, Olivier sont aux pieds de leur maître; Odun, très-honoré de se voir supplanté par un monarque, ne fait plus les gros yeux, ne pense plus à sa fiancée, et Alswithe, de son côté, charmée d'être aimée par un Roi, et jalouse de lui prouver son amour, saisit un casque, une épée, et court avec Alfred et tous les guerriers à la rencontre des Danois.

La bataille a été livrée, probablement les partisans d'Alfred l'ont perdue, car Edelbert est fait prisonnier et amené devant Gothrun, chef des Danois. Celui-ci l'engage à quitter la cause d'Alfred, Edelbert préfère la mort à une pareille trahison; tous les glaives sont levés sur lui, sa fille arrive à temps pour le préserver. Comment est-elle venue? c'est ce qu'on ignore! Gothrun veut de nouveau les engager à quitter le parti d'Alfred, ils refusent; il est prêt à ordonner leur trépas, la présence d'un troisième personnage qui a le costume d'un Danois, et qui annonce la mort d'Alfred, les sauve une seconde fois; cette nouvelle met Gothrun et ses officiers de si bonne hu-

meur, qu'ils oublient leurs prisonniers et les laissent libres de faire ce qu'ils veulent. Le Danois se fait reconnaître, c'est Denulphe qui s'est ainsi déguisé pour faire croire aux ennemis, fort bonnes dupes, à ce qu'il paraît, qu'Alfred était mort; il emmène sans façon les deux prisonniers et les fait sortir du camp, sans qu'on pense seulement à s'opposer à leur départ.

Après ce bel exploit, on se trouve au milieu des Danois, les soldats se livrent à la joie. Alfred, déguisé en troubadour aveugle et suivi de son page, profite du tumulte pour épier les dispositions de l'ennemi. Les Danois reçoivent fort mal, tant la licence est devenue grande, les observations de leur général Gothrun, qui fait mettre hors du camp, Alfred et Olivier. Mais bientôt le prince reparaît à la tête de ses troupes, un combat s'engage: après avoir couru mille dangers, Alfred est vainqueur; sur le champ de bataille, il révèle à Edelbert la passion qu'il ressent pour sa fille, et avec le consentement d'Odun, il donne sa main à Alswithe sur la tête de laquelle il place la couronne royale. Pour la trouver aussi à propos, il paraît qu'il avait eu la précaution de s'en faire suivre dans ses voyages.

Tout en convenant que la pantomime a des licences, je suis loin d'approuver ce dévergondage que M. Aumer ne connaissait pas autrefois, et qu'il ne doit qu'à ses voyages en Italie; son goût s'est gâté, et on est fâché de ne plus lui reconnaître le talent dont plus d'une fois il a donné des preuves. On disait avec raison, que pour comprendre le ballet d'*Alfred le Grand*, il fallait apporter un abrégé d'Hume et Smolett, dans sa poche; je ne sais trop encore, si avec deux pareils guides il serait possible de s'y reconnaître. La musique de ce ballet est encore d'un étranger, de M. le comte Robert Gallemberg, long-temps attaché aux Théâtres royaux de

Naples, sous la direction du fameux Barbaglia. Il était chargé de composer, par an, la musique d'un certain nombre de ballets et de pas. En 1819, Armand Vestris, engagé à Naples comme danseur et maître de ballets, fit représenter une *Macbeth*, dont la musique avait été confiée à M. R. Gallemberg. Cette partition, regardée comme son chef-d'œuvre, se trouve presque toute entière dans le ballet de M. Aumer. Cet auteur a pensé que de belles marches pour son camp et ses cérémonies, que des chants gracieux pour ses pas, enfin, qu'une foule de beaux morceaux pour sa danse et son action, quoique connus à Naples, n'en seraient pas moins nouveaux pour Paris, et ne pouvaient que contribuer au succès de son ouvrage. Au moyen de quelques changemens et déplacemens qui ont été faits par M. Gustave Dugazon, la partition de *Macbeth* s'est donc trouvée adaptée au ballet d'*Alfred*.

— 4 OCTOBRE. — L'opéra d'*Aspasie* et *Périclès*, fut donné pour la première fois à la salle Favart, lorsqu'on y transporta l'Opéra après la catastrophe du 13 février 1820. Le sujet en est des plus légers, et il est assez singulier que de toutes les actions attribuées à Périclès, M. Viennet ait justement été mettre sur la scène, celle qui me paraît la moins propre à faire honorer la mémoire de cet homme, l'un des plus extraordinaires qu'ait vu naître la Grèce. Athénien de naissance, élève de Zénon, d'Anaxagore; comblé de tous les dons de la nature, habile politique, excellent orateur, Périclès fit servir ses talens à l'asservissement de sa patrie, que cependant il rendit heureuse. Les derniers mots qu'il prononça en expirant font honneur à son cœur. Ses amis entouraient son lit funèbre, se rappelaient toutes les belles actions de sa vie, les victoires qu'il avait remportées. Il se releva: — « Je m'étonne, dit-il, que vous conserviez si bien dans

votre mémoire, et que vous releviez des choses qui me sont communes avec tant d'autres capitaines, pendant que vous oubliez ce qu'il y a de plus grand dans ma vie et de plus glorieux pour moi... Il n'y a pas un seul citoyen à qui j'aie fait prendre le deuil! » —

On dit que le poète Sophocle, son collègue, s'étant écrié à la vue d'une femme : — « Ah! qu'elle est belle! » — « Il faut, lui dit Périclès, qu'un magistrat ait non-seulement les mains pures, mais les yeux et la langue! » — Cette sentence si grave est assez remarquable dans la bouche de Périclès, qui faisait si publiquement tant de folies, et répudiait sa femme légitime pour épouser la courtisanne la plus fameuse du temps.

Aspasie de Milet, dans l'Ionie, se fit d'abord connaître par ses débordemens; puis, son éloquence et ses talens pour la politique, la firent distinguer des autres femmes. Socrate suivait son école. Pendant la vie de Périclès, elle gouverna Athènes; après la mort de ce héros qui l'avait tirée de l'obscurité, elle ne se piqua pas d'être fidelle à sa mémoire; elle épousa une autre personne qu'elle fit monter aux premières dignités de la république.

Voilà la femme et la belle action de Périclès, que M. Viennet offre à ses contemporains. Il suppose le maître d'Athènes, encore amant de la belle Aspasie; il n'a pas osé parler de mariage, mais une circonstance imprévue va l'amener au but ardemment désiré par la courtisanne. La conduite d'une nouvelle guerre et le commandement général des troupes que l'on doit y employer, viennent de lui être confiés; avant de s'occuper des moindres préparatifs, il a pensé à venir faire ses adieux à sa maîtresse. Quoique certain d'être aimé d'elle, la vue de Cléon, autre général athénien, qui a cherché et cherche encore à s'emparer du cœur d'Aspasie, réveille

sa jalousie; sa présence dans la demeure de celle qu'il veut nommer son épouse, lui semble un cruel affront. Euripide l'engage à imposer silence à ses soupçons ridicules et surtout à ne pas troubler par des plaintes déplacées, le jour de fête d'Aspasie. Périclès promet de se contenir; mais Cléon, furieux de se voir dédaigné, jure qu'il se vengera des dédains de la belle Milésienne; et secondé par Hermippus, il va bien vite la dénoncer à l'aréopage, et l'accuser d'élever dans son école une secte hardie qui insulte les Dieux; en un mot, d'être une impie. Nous sommes assez Athéniens de ce côté, car de nos jours, le meilleur moyen de perdre un homme, c'est de l'accuser d'impiété. La pauvre Aspasie, sans s'en douter, prête elle-même des armes à ses accusateurs; Phidias a fait construire un petit temple dans lequel il l'a représentée sous les traits de Minerve. Ce temple est orné de peintures, ouvrage de Xeuxis, et Euripide en a fait ainsi hommage à la nouvelle divinité...

Pour fêter Aspasie, empruntant son image,
Minerve abandonne les *cieux*.
Vous protégez les arts, et les arts *glorieux*
S'unissent pour vous rendre hommage.

. . . .

De Pallas et du Dieu, qui règne sur les nues,
Si Phidias a créé les statues,
Vous avez guidé son ciseau.
D'Hélène et de l'enfant à qui tout rend les armes,
Si Xeuxis nous a peint les charmes,
Vous avez guidé son pinceau.
Si d'Œdipe et d'Iphigénie,
Mes vers ont retracé les illustres malheurs;
Si pour Electre ils font couler des pleurs,
Vous avez guidé mon génie.

Comme l'on voit Euripide entend assez bien le madrigal; il est fort douteux cependant que M. Viennet ait trouvé

des vers aussi musqués, dans les œuvres de l'auteur de l'Œdipe et de l'Iphigénie grecques. Alcibiade déguisé en amour, à la tête des jeux et des ris, vient augmenter le désordre et le charme de la fête. Il anime tout par son aimable folie... Socrate accourt et trouble la joie générale.

Suspendez vos plaisirs... un horrible danger
Menace les jours d'Aspasie.

. . . .

On l'accuse de propager
Les coupables erreurs d'une doctrine impie.
On dit qu'en son palais Minerve est avilie;
Qu'elle s'égale aux Dieux, et qu'il faut les venger
Du temple qu'en ce jour l'amitié lui dédie.
Le peuple la condamne, et sans l'interroger,
L'aréopage est prêt à la juger.

On se doute bien que Cléon et Hermippus sont *les monstres qui la calomnient.* Périclès court se présenter à l'Aréopage pour plaider la cause de sa maîtresse, et tous ses amis le suivent. Socrate est resté près d'Aspasie, craignant que son témoignage ne lui fût nuisible. Il cherche à la consoler, mais de nouveaux dangers la menacent; pendant que Périclès pérore devant le tribunal, Cléon qui devrait y être aussi pour appuyer l'accusation, profite de l'absence de son rival pour entrer chez Aspasie.

. . . . Madame, j'apprends quels dangers vous menacent,
Et quels que soient vos torts, ces dangers les effacent.
Je viens vous offrir un *appui*.

ASPASIE.

J'ai choisi mon vainqueur et me confie à *lui*.

CLÉON.

Dans mon palais, plus sûre et plus tranquille,
Vous attendrez la fin de ces débats;
De la foudre qui gronde évitez les éclats,
Et de Cléon acceptez un asile.

Aspasie ne croit pas à ces propositions insidieuses, et elle agit prudemment ; Euripide lui annonce que tout va pour le mieux, que Cléon a été démasqué par ses complices, qu'il est l'auteur de la dénonciation : — « Eh bien! oui... s'écrie ce dernier... »

. . . . Cléon renonce à feindre.
Mon amour outragé saura se faire craindre,
Et se venger de tes dédains.
L'Aréopage peut t'absoudre,
Périclès, *conjurer la foudre*,
Mais non, t'arracher de mes mains.
Qu'on la saisisse, qu'on l'entraîne,
Que dans mon palais on l'amène,
Amis, secondez mon courroux.

On s'élance sur Aspasie, on veut l'entraîner, malgré les efforts d'Euripide et de Socrate, qui, pour des philosophes, se trouvent jouer de singuliers rôles dans cette pièce. Périclès arrive à temps...

Arrête, malheureux ! de ta fureur jalouse
Suspends les criminels desseins.
Vous, qui sur Aspasie osez porter les mains,
Lâches ! respectez mon épouse !

. . . .

C'est le prix de l'amour, je le dois à ton cœur,
Je t'unis à ma destinée ;
Et ce peuple, abjurant une injuste rigueur,
Veut célébrer notre hyménée.

. . . .

Des méchans, qui prêtaient leurs voix à l'imposture,
Par le remords le crime est effacé.
Sur son auteur retombe ton injure,
Et de Cléon l'exil est prononcé.

Cléon décontenancé et poursuivi par les reproches des assistans, se retire furieux en prédisant à Périclès un sort pareil au sien.

Quel but s'est proposé d'atteindre l'auteur d'une pareille

pièce? quel intérêt présente-elle? trouve-t-on seulement quelques détails capables de faire oublier la nullité du fonds et du sujet? On rit des opéras que les Italiens laissent représenter sur leurs théâtres, ils peuvent bien nous rendre la pareille, en voyant jouer des ouvrages tels qu'*Aspasie et Périclès*, tels que *Sapho*, dont j'aurai à m'entretenir tout-à-l'heure.

Morel a donné, en 1789, à l'Opéra, une *Aspasie* en trois actes, la musique était de Grétry; celle de l'*Aspasie* de M. Viennet, est de M. Daussoigne, neveu de Méhul. Le dessein de Morel avait été de présenter dans un seul tableau tous les grands hommes qui firent l'honneur de la Grèce, mais il n'avait pas la force nécessaire pour mettre à fin une si grande et si noble entreprise. On applaudit seulement dans son poème l'imposant et magnifique lever du rideau, qui représentait en action, un des chefs-d'œuvre de Raphaël, l'*Ecole d'Athènes*. Ce tableau offrait les philosophes Anaxagore et Zénon au milieu de leurs disciples, occupés les uns à étudier la géométrie, les autres à considérer une sphère; Anacréon entouré des jeunes filles d'Athènes; Phidias terminant la statue de Vénus. L'amour d'Alcibiade pour Aspasie, faisait le fonds de la pièce qui n'était pas assez développée, et semblait n'être faite que pour amener des danses. On fut même obligé à la seconde représentation de supprimer le rôle d'Aristophane, qui avait été désapprouvé. C'est dans cette pièce que M. Gardel plaça ses premiers divertissemens.

— 6 NOVEMBRE. — *L'Enfant Prodigue* a fait cette année deux apparitions à Paris, l'une à l'Opéra, l'autre au second Théâtre Français, où la comédie de Voltaire a été mieux appréciée qu'elle ne l'avait été dans sa nouveauté. Le ballet de M. Gardel n'a pas été si heureux. Le premier acte offre des situations intéressantes, des

tableaux gracieux, naturels, comme en présentent presque toutes les compositions de cet habile Chorégraphe ; mais dans le second, on ne trouve plus la même imagination, le même talent. L'épisode de Lia est froid et trop secondaire, l'apparition de l'Ange au troisième ne produit qu'un médiocre effet. En général l'intrigue n'est pas assez claire, elle est souvent moins intelligible que celle d'*Alfred*.

— 16 DÉCEMBRE. — Si la conduite de Périclès, répudiant son épouse légitime, pour se jetter dans les bras d'une femme connue par ses déréglemens, est peu digne de la scène lyrique, que sera-ce donc des aventures de cette Lesbienne repoussée par son sexe qu'elle déshonorait; exprimant hautement ses désirs désordonnés, et courant après un homme qui la fuyait et la méprisait !

Quand on pense que Boileau reprochait à Lully d'avoir *réchauffé du feu de sa musique, les lieux communs de morale lubrique*, qui ont placé Quinault au rang de nos bons poètes ; que dirait-il donc aujourd'hui de ces opérettes, sans âme, sans chaleur, sans action, n'offrant pour toutes ressources, au très petit nombre de compositeurs qui cherchent encore à faire de la musique, que des situations molles et efféminées, ou pour tout moyen de donner l'essor à leurs talens, deux ou trois ariettes à roulades ! ! ! Et l'on protége encore ouvertement ce genre abâtardi! On reçoit, on joue de préférence de pareils ouvrages ! Où sont donc ces réglemens sur la réception des pièces de théâtres, tant de fois promis et jamais accordés! où sont ces concours qui ont fourni les meilleurs ouvrages que possède la scène lyrique ? Mais, nouveau Saint-Jean, je parlerais vraiment dans le désert, si j'essayais de prouver que les faveurs qu'on accorde si injustement tous les jours, perdront nécessairement le chant, la musique et la poésie

lyrique : aussi, malgré les témoignages d'un grand nombre d'artistes recommandables que cette conduite afflige et dont je pourrais publier les réflexions, je bornerai là mes observations. Les plaintes qui s'élèvent de toutes parts, seront peut-être entendues quelque jour.

Ce que les historiens disent de Sapho, se réduit à fort peu de chose. Tous s'accordent à la présenter comme une femme de mœurs aussi déréglées, que célèbre par ses talens poétiques. Elle naquit à Mytilène, ville de l'île de Lesbos. La beauté de son génie la fit surnommer la dixième Muse; on grava son nom et son image sur les monnaies; ses ouvrages ne sont pas fort connus, on n'en a conservé que quelques-uns qui peuvent donner une idée de ses talens et de son imagination. S'étant éprise de Phaon et n'ayant pu venir à bout d'enflammer ce jeune homme, elle se précipita du haut du promontoire de Leucade dans la mer. Elle florissait vers l'an 600 avant notre ère.

Cependant une discussion s'est élevée dernièrement au sujet de la dixième muse. D'honnêtes personnes n'ont pu se décider à croire qu'une femme d'esprit, pût être en même temps une dévergondée, quoique les preuves en faveur de cette opinion soient très nombreuses; et grâces aux commentateurs, on eut bientôt découvert qu'il avait existé deux Sapho. M. Visconti est le premier qui, dans son *Iconographie* Grecque, ait constaté l'existence de deux Sapho; l'une qui vint au monde, selon Suidas, six cent douze ans avant notre ère; l'autre dont la naissance remonte, suivant Athénée, à plus de trois siècles avant l'ère chrétienne. Ce célèbre antiquaire prétend que la première naquit à Mytilène, et s'illustra par ses talens poétiques, et que l'autre vit le jour à Eresos, et se fit un nom comme courtisanne. La découverte d'une médaille apportée nouvellement de la Grèce, sert à confirmer une semblable opinion : cette médaille présente d'un côté,

le nom et la tête de la Sapho d'Eresos; de l'autre, le nom et la tête de l'empereur Commode.

M. de Hauteroche, ancien consul au Levant, a publié à ce sujet, une dissertation très curieuse, dans laquelle il éclaircit un point historique long-temps obscur à cause de la confusion que les auteurs anciens et modernes, tels qu'Ovide, Suidas, Fabricius, Hardion, Bayle, Gédoin et Barthélemy, ont jettée sur les deux Sapho, soit en attribuant à la première ce qui est relatif à la seconde, soit en réunissant sur la même les caractères distinctifs de chacune. Selon lui, malgré la quantité de médailles, dont la collection enrichit les cabinets des souverains et des particuliers, le portrait véritable de l'une et de l'autre Sapho, ne s'est encore rencontré que sur la seule médaille qui fait l'objet de sa notice, parce qu'elle est la seule où le nom de Sapho se lise à côté de la tête. Ce n'est donc pas sur de simples conjectures, mais avec des preuves matérielles qu'il ressuscite la seconde Sapho, la Sapho d'Erésos. Quant à ses titres à la célébrité, ils sont suffisamment prouvés par son nom et son effigie, gravés sur la monnaie des Erésiens: comme aucun auteur ancien ne parle de ses talens poétiques, et qu'Athénée la qualifie, *une de ces belles de grand renom*, on peut, pour justifier cette célébrité consacrée sur un monument public, lui attribuer l'épisode de Phaon et le saut de Leucade, avec d'autant plus de raison qu'Hérodote et Hermasianax ne disent pas un mot de ces deux événemens, dans leur récit détaillé des moindres circonstances de la vie de Sapho la Mytilenienne. Il est donc évident que cet amour malheureux pour Phaon, et l'acte de désespoir auquel il donna lieu, doivent être restitués à son homonyme d'Erésos. Si l'on s'étonne que les Erésiens aient jugé une courtisanne digne du culte monétaire, qu'on se rappelle que les médailles de Corinthe présentent le portrait de la

courtisanne Laïs : les courtisannes de la Grèce n'étaient point, comme les nôtres, vouées au mépris et au déshonneur. L'existence de deux Sapho n'est donc plus une question. La première, née à Mytilène, est le célèbre auteur lyrique; la seconde, née à Erésos, est la courtisanne fameuse par ses aventures romanesques.

Malgré ces éclaircissemens donnés sur ce point fort intéressant de l'histoire ancienne, presque tous les auteurs qui ont parlé de Sapho, ont suivi la première version. Mme la comtesse de Salm, entre autres, qui en 1794 donna une *Sapho* en trois actes; et un auteur allemand, dont le nom m'échappe en ce moment, mais qui, il y a trois ans, obtint sur plusieurs théâtres de l'Allemagne, un grand succès, pareillement avec un opéra de *Sapho*.

Les auteurs anonymes du nouvel opéra, se sont bien gardés de prendre connaissance de la notice de M. de Hauteroche; leur Sapho est encore plus amoureuse qu'elle ne l'a été réellement, et l'intrigue qu'ils ont imaginée, ne ressemble en rien aux récits qui sont venus jusqu'à nous. C'est un opéra historique, dans le genre des romans historiques de Mme de Genlis, où l'on ne trouve que des noms de personnages connus, sans qu'aucuns des faits qu'on leur attribue soient constatés par l'histoire.

Tout le commencement du premier acte est étranger à Sapho, aussi bien qu'une grande partie des deux autres. Il fait nuit, la mer est agitée par une horrible tempête; d'un côté, des pirates espèrent en profiter pour capturer un vaisseau qu'ils ont vu dans le lointain; de l'autre, des pêcheurs conjurent les Dieux d'appaiser les orages. Le temps se calme enfin, les pirates se cachent en attendant leur proie; et Phaon, poursuivi par la douleur, vient adresser ses plaintes aux échos du rivage. Néris, la jeune épouse que l'on accorde à son amour, surprise de voir

son amant, le jour de l'hymen, fuir de si bonne heure la maison, accourt inquiète, tremblante; elle veut savoir le motif d'une pareille froideur. Phaon hésite, craint; mais enfin, le jour des noces est ordinairement celui des confidences; eh bien! dit-il :

Eh bien! vous allez tout apprendre :
Avant le jour, où mon cœur éperdu
Vous jura de brûler d'une ardeur éternelle,
Une autre avait reçu mes sermens...

NÉRIS.

Quelle est-elle!
Une autre.. nommez-la?

PHAON.

Sapho!

NÉRIS.

Qu'ai-je entendu!

. . . .

PHAON.

Sa voix chantait l'amour, et j'appris à redire
Les vers harmonieux que soupirait sa lyre;
Docile à ses leçons, à chaque instant du jour,
Ma bouche disait : je vous aime,
Et mon cœur ignorait l'amour.
Elle m'aimait... je crus l'aimer moi-même!
Je vous vis... ce moment dissipa mon erreur.
Un sentiment nouveau vint agiter mon cœur :
Je m'accusais en vain de perfidie;
Pour voler sur vos pas je changeai de patrie,
J'oubliai mes sermens, j'abandonnai Lesbos...

Phaon est extrêmement irrésolu, il assure Néris qu'il l'aime... mais il serait bien capable de l'abandonner pour une autre femme... Il connaît Sapho, et il craint beaucoup, malgré l'espace et la mer qui le séparent de son ancienne maîtresse, qu'elle ne s'avise de courir après lui et de troubler la fête de son hymen. Ses pressentimens ne l'avaient pas trompé, car à peine avec Narbas, le père de Néris, a-t-il pris le chemin du tem-

ple pour achever la cérémonie, que montée sur un vaisseau, une lyre à la main, Sapho paraît, aperçoit l'ingrat, l'appelle, hélas en vain! Furieuse, elle s'élance sur le rivage, veut courir après son amant, mais les pirates ne lui en donnent pas le temps, barrent le chemin et se proposent d'enlever Sapho aussi bien que les élèves qui l'accompagnent. L'histoire dit que plusieurs femmes de Lesbos suivirent les leçons de Sapho; mais malgré cela, il est difficile de croire que les parens ou les époux de ces mêmes femmes, aient été assez insensés pour les confier à une pareille extravagante; qui, au lieu de leur apprendre à chanter ou à composer des vers, je ne sais lequel des deux, les faisait courir continuellement après un jeune et beau garçon, sans doute pour leur donner, par ses propres exemples, des leçons de décence et de vertu.

— « De l'or, crient les pirates, ou nous partons ; » — L'un d'eux a même l'audace de s'emparer de la lyre de Sapho. A cette vue, la muse de Lesbos se désespère; elle se plaint à Vénus de l'affront qu'elle reçoit, et chante avec tant d'âme et de goût, qu'au premier couplet les pirates crient un peu moins fort; au second, *leur colère s'éteint et leur cœur s'amollit*; au troisième, *des pleurs viennent mouiller leurs yeux*; au quatrième, *ils ne résistent plus à ses sons ravissans* et lui rendent sa lyre; elle chante encore, ils tombent à ses pieds: — *non, tu n'es pas une mortelle,* s'écrient-ils; — et Sapho, profitant de cette circonstance, leur ordonne, de par Apollon, de s'éloigner; au nom du Dieu, vainqueur du serpent Pithon, les pirates se croient déjà atteints de ses traits, et s'enfuient de toutes parts en désordre.

Joyeuse d'avoir recouvré sa liberté d'une façon aussi commode et aussi peu ruineuse, puisque les pirates ont respecté ses trésors; Sapho pense à Phaon, et à la tête

de ses compagnes, se met de nouveau à courir les champs pour tâcher de le découvrir. C'est en vain qu'elles ont parcouru les environs de la côte; accablée de lassitude, Sapho cherche un refuge dans un temple abandonné, et s'endort sur un fût de colonne, pendant que ses élèves vont pour la seconde fois à la recherche de l'infidèle. Là, un songe lui fait voir son amant, mais cette illusion est bientôt détruite; ses compagnes reviennent, elles n'ont rien vu, et une idée terrible vient encore augmenter ses tourmens. — « Il n'était pas seul, se dit-elle; — et cette réflexion excite son désespoir. En présence de ses élèves, elle se livre à de nouvelles extravagances; elle croit voir son amant, lui adresse de violens reproches, se propose d'avance de lui donner un successeur, et ce dernier s'offrant à son imagination exaltée: — « viens, s'écrie-t-elle, avec l'accent d'une bacchante en délire... »

Viens partager mes transports, mes fureurs;
Mon cœur t'appelle, il s'élance, il soupire...
D'un feu nouveau je me sens consumer...
Que tardes-tu... viens, viens... comme je vais t'aimer.

Cependant, Cydno l'une de ses élèves, a été plus heureuse dans ses recherches, que ses compagnes. Elle approchait d'un temple où se faisait une cérémonie, et elle a bien cru entendre prononcer le nom de Phaon... A ces mots, Sapho oublie ses fatigues, ses sermens, et pour la quatrième fois la voilà en campagne.

Tout est prêt en effet dans le temple pour les fêtes de l'hymen. On chante, on danse, et le pontife s'apprête à bénir les amans, lorsque Sapho se précipite au milieu d'eux, trouble la cérémonie, réclame la foi de Phaon, explique ses raisons, et le Grand-Prêtre jugeant que l'ancienneté a des droits sacrés qu'il faut respecter, même en amour, malgré la rareté du fait, refuse d'unir Néris et Phaon.

Continuellement poursuivi par Sapho, l'irrésolu Phaon ne sait plus que devenir. Une épouse l'attend, une amante réclame une tendresse qu'il ne peut plus accorder, lui rappelle le temps de leurs premières amours, les sermens qu'il a faits, lui offre un tableau séduisant des plaisirs qui l'attendent. Phaon est touché, attendri, il va céder, et Sapho, prête à s'emparer de sa proie, fait avancer son navire pour fuir au plus vîte. Néris arrive fort à propos pour s'évanouir. Cette vue rappelle Phaon à la raison; Sapho le supplie de venir, il n'entend rien. Les matelots prennent alors parti pour Sapho, et prétendent enlever Phaon. Les Siciliens, gens assez pacifiques, se rangent du côté de Néris, et jurent qu'il ne sera fait aucune violence à leur nouveau compatriote. Sapho met fin à leur querelle en se précipitant dans la mer... On vole à son secours, il n'est plus temps... elle est morte!.. Mais les Dieux veillent sur elle, la foudre gronde, les nuages s'entr'ouvrent, et les Muses, rangées sur le Parnasse, la reçoivent au nombre des divinités célestes. Le Dieu de la lumière dit aux amans :

Vous, dont Sapho causa la peine,
Jeunes amans, cessez de craindre son courroux,
Les Dieux méconnaissent la haine,
Soyez unis, c'est son vœu le plus doux.

On ne peut être que froid et impassible à la représentation d'un pareil ouvrage. Sur qui l'intérêt peut-il se porter? Ce n'est ni sur Neris, ni sur Phaon. Est-ce sur Sapho? Mais ses continuelles jérémiades excitent plutôt le dégoût que la compassion; et d'ailleurs aucune des situations intéressantes de sa mort n'est rappelée. Où sont ces imposantes cérémonies qui précédaient les épreuves du saut de Leucade? Je n'entends pas les chants plaintifs qu'elle adressait à l'infidèle Phaon avant de se précipiter dans la mer. Je ne vois pas cette foule de prêtres, de spec-

tateurs réunis sur le promontoire, faire des vœux pour qu'elle soit guérie de la passion qui la tourmente. Furieuse de se voir dédaignée, elle se jette dans les flots; pour quel motif! ce n'est pas pour revenir à la raison, mais pour se donner une mort affreuse. Et se tuer pour un homme qui la fuit, n'est-ce pas le comble de l'extravagance? il est vrai que dans ce cas Sapho est conséquente avec elle-même, car elle extravague pendant tout le cours de la pièce.

Il était donc inutile d'intituler *Sapho*, un opéra qui donne une idée aussi imparfaite de cette femme célèbre et la présente sans cesse sous un faux jour. On se plaît à reconnaître dans l'exécution quelque talent des vers bien faits, les auteurs ont même intercalé avec adresse un morceau de la traduction du *traité du sublime* de Longin. Cependant, novices encore dans l'art de disposer les différentes parties d'un Opéra, ils ont été forcés pendant le cours des répétitions de refaire un bon tiers de leur ouvrage.

Le poème est le début de deux jeunes gens, employés, dit-on, dans les bureaux du ministère de la maison du Roi; la musique est de M. Reicha, compositeur qui jouissait déjà d'une certaine réputation. Ses quintetti, exécutés par les premiers artistes de la capitale, dans plusieurs occasions remarquables, l'avaient fait avantageusement connaître, et dans la nouvelle *Sapho*, il n'est pas demeuré au-dessous de sa réputation. Plusieurs airs furent généralement applaudis, mais particulièrement les chœurs de la fin du troisième acte. On n'entend pas souvent de musique aussi suave, aussi harmonieuse.

THÉATRE FRANÇAIS.

A force de répéter et d'entendre dire que le Théâtre Français est le premier théâtre du monde, on a fini par se le persuader, avec quelque raison, je l'avoue; et croyant sans doute que l'immortalité est une conséquence de cette brillante réputation, ceux que doit intéresser davantage notre gloire littéraire, ont oublié que les générations se renouvellaient, que la carrière d'un comédien était ordinairement bien courte, et qu'il n'est permis qu'à de grands talens de faire oublier sur la scène, les rides de la vieillesse.

Pour prévenir la décadence dont est menacée, plus qu'on ne le croit, la comédie française, puisqu'aujourd'hui plusieurs comédiens de mérite viennent encore de prendre leur retraite, on devrait encourager les jeunes gens qui se sentent des dispositions pour l'art dramatique, et surtout modifier les réglemens, plus tyranniques les uns que les autres, qui semblent n'avoir été faits que pour protéger la médiocrité et écarter le talent. Je sais qu'il est des droits que l'on doit respecter, des intérêts qu'il faut ménager; l'ancienneté mérite des égards; mais enfin, il est possible de concilier la justice et la protection que l'on doit accorder à l'art dramatique. Avec de nouveaux réglemens, plus sages, mieux raisonnés, on serait peut-être déjà parvenu à former une jeune troupe capable de

remplacer celle qui, dans dix ans, n'existera plus que dans notre souvenir. Sans eux, il n'est pas possible de conserver le moindre espoir.

L'école de déclamation ne remplit que très-imparfaitement les intentions du gouvernement. Depuis dix ans, il n'est pas sorti un élève rémarquable de ces classes où l'on entretient à grands frais des professeurs qui feraient bien de prendre pour eux les conseils qu'ils adressent si bénévolement à leurs auditeurs. Une autre remarque à faire, c'est que, presque toujours les élèves admis dans cette école, si triste copie des conservatoires d'Italie, ont tous quelques défauts physiques. Il serait donc important, avant même de s'assurer s'ils savent lire et écrire, d'examiner leurs personnes avec attention. Au théâtre on exige peut-être plus la perfection physique que la perfection morale; et pour satisfaire les juges les moins exigeants, on devrait s'étudier à mettre plus de sévérité dans le choix des sujets que l'on admet aux concours des théâtres royaux. Ces réflexions, que l'on ne saurait trop publier, trouvent place d'autant plus naturellement ici, que la comédie française a, comme à l'ordinaire, prodigué des débutans dont la plupart ne donnent aucune espérance.

Demouy, qui se présente le premier et qui débuta le 7 janvier par le rôle de Cinna, joua ensuite Tancrède (le 16), Horace (le 25), etc., quoique doué de quelques qualités estimables qu'il n'a pas puisées au conservatoire (car on le dit aussi élève de M. Fusil), est une preuve bien frappante de ce que je viens d'avancer. Appartenant à une famille honnête, riche et ayant reçu, assure-t-on, une bonne éducation, il a sacrifié un état brillant, et mieux encore, l'indépendance que procure la fortune, pour se livrer tout entier à l'art vers lequel il se croyait entraîné par un sentiment secret. Malgré des avantages extérieurs, une taille élevée, qui l'empêcheront de pa-

raître déplacé dans l'emploi qu'il a adopté, il ne sera toute sa vie qu'un comédien ordinaire. De bons conseils, un examen sévère, lorsqu'il se présenta à la comédie française, l'eussent peut-être engagé à prendre une autre route; mais des considérations particulières firent passer sur toutes les difficultés qu'on aurait pu opposer à sa réception et le voilà lancé dans une carrière, que sous aucun rapport, il n'aurait jamais dû parcourir.

Alphonse Geniés, qui joua pendant près d'un an à l'Odéon sous le nom d'Alphonse, se fit peu remarquer dans ses premiers essais. Il a beaucoup gagné pendant le repos forcé auquel on le condamna. Moins beau, moins noble que Demouy, il possède ce qui manque à ce dernier, de l'âme, une véritable chaleur; sa figure, ses yeux, expriment bien ce qu'il sent. Après deux ou trois débuts aux Français, dans la tragédie et la comédie, il fut rappelé à l'Odéon et depuis son retour il a fait preuve d'un talent qui a étonné, surtout dans la tragédie. Il avait débuté (le 14 janvier) par Nerestan, de *Zaïre*; et avait ensuite joué Dormilly, des *Fausses Infidélités*.

— 15 JANVIER. — Un de ces aristarques quotidiens, qui cachés derrière le plus strict incognito, frappent avec d'autant plus d'assurance, qu'ils savent bien qu'on s'inquiète peu des coups qu'ils cherchent à porter, me faisait un crime d'avoir rappelé que l'on avait refusé une tombe à Molière, et de l'avoir nommé le premier des poètes dramatiques. Je l'engage à désigner celui qu'il place au dessus de l'auteur de *Tartuffe*. Il peut être certain qu'une pareille découverte sera dignement récompensée. Quoi qu'il en soit, la fête touchante qui avait été célébrée l'année dernière, l'a été cette année, et les comédiens n'oublieront pas, il faut l'espérer, le jour de la naissance de leur fondateur et de l'auteur de leur fortune.

Il est à remarquer que jamais un auteur dramatique

connu, ne s'est chargé d'offrir à Molière l'hommage de la publique reconnaissance; ce sont toujours des jeunes gens qui, dans l'espoir de réussir à l'aide d'un nom justement immortel, ont entrepris cette tâche difficile. Lorsque l'on célébra la première centenaire en l'honneur de Molière, l'abbé Lebeau de Schosne et Artaud, auteurs inconnus aujourd'hui, apportèrent deux ouvrages. La pièce du premier, l'*Assemblée*, comédie en un acte et en vers, fut donnée le 17 février 1773; celle du second, *la Centenaire de Molière*, en un acte, en vers et en prose, fut représentée le lendemain 18. Toutes deux étaient suivies d'un divertissement ou ballet héroïque, où l'on faisait l'apothéose de Molière. Ces ouvrages, comme toutes les pièces de circonstance, furent joués quelquefois et ensuite oubliés; sort qu'ils méritaient assez, car tous deux sont très-faibles. Cependant ils avaient voulu honorer la mémoire de Molière, et tant bien que mal, ils y étaient parvenus; mais MM. Justin, Gensoul et Naudet, ont-ils cru élever un monument bien durable en son honneur, en le représentant dans leur comédie du *Ménage de Molière*, en butte à mille tracasseries domestiques, et tourmenté de nouveau par la passion qui fit le malheur de sa vie. Dans un jour consacré à célébrer la naissance de l'un des hommes que la France doit s'enorgueillir de compter parmi ses enfants, on aurait aimé voir éloigner tout souvenir capable de rappeler que son existence fut toujours inquiète et malheureuse. De jolis détails, des mots heureux, ne sauvent pas, en pareil cas, l'inconvenance du sujet, et l'on s'attriste beaucoup plus que l'on ne pense à se réjouir, à la représentation d'un pareil ouvrage.

Les premières fois, la pièce fut précédée d'un prologue, qui ne manque pas d'esprit, et que par la suite on a sup-

primé. L'Auteur et Monrose, le Semainier de la comédie, en sont les acteurs. Le Semainier est fatigué, furieux d'être à chaque instant dérangé.

Grand Dieu! quel tourment! quel supplice!
Parler à chaque acteur, écouter chaque actrice;
Suivre la répétition;
Sans offenser des camarades,
Noter avec précaution
Ceux qui se portent bien et ceux qui sont malades;
Répondre à droite, à gauche, à messieurs les auteurs,
Aux ouvreuses, aux fournisseurs
Et même aux garçons de théâtre;
C'est le travail opiniâtre
Qu'un semainier huit jours doit supporter.
Heureusement la semaine s'avance:

. . . .

Quelque ennuyeux encore ici porte ses pas!
Je n'en puis pas douter, c'est vers moi qu'il s'approche.
Un manuscrit sort de sa poche:
C'est un auteur! . . . .

L'auteur a justement dans sa poche, un manuscrit dont la vue fait frémir le semainier. Comme d'ordinaire M. l'Auteur trouve sa pièce excellente, en fait l'éloge, demande de suite lecture, et prétend entrer le lendemain même en répétition. Le semainier est surpris d'une pareille assurance. Mais au nom de Molière, le héros de l'ouvrage, il change de ton et conçoit l'impatience de l'auteur, car, dit celui-ci:

Pour célébrer sa double centenaire,
J'ai d'une faible main esquissé son portrait.
C'était de le louer la plus sûre manière;
Mais, une centenaire est une occasion
Qu'on trouve rarement, et vous devez comprendre
Qu'un siècle encor je ne puis pas attendre.

Une seule crainte arrête le semainier.

Vous n'avez qu'un seul acte sans doute?
— Qu'un seul. — Il vous faudrait de dix à douze acteurs.
— Mais, à peu près. — De vous l'annoncer, il m'en coûte,
Je vois pleuvoir sur vous les plaintes, les clameurs.
— Comment! — Chacun de nous, pour payer au génie
Son modeste tribut de zèle et de talent,
Voudra jouer dans votre comédie.
Près de vous l'on sera pressant,
Et vous ne pourrez pas contenter tout le monde.
Mais, avant que je vous seconde,
Du rôle que Monsieur veut bien me destiner,
Pourrais-je savoir quelque chose?
Des conseils que l'auteur voudra bien me donner,
Je ferai mon profit. D'avance je suppose
Que mon rôle... — Pardon, mon cher monsieur Monrose,
Je n'en ai pas un seul qui soit de votre emploi.
—Comment! point de rôle pour moi!
Je vous en veux beaucoup. L'on fêterait Molière
Et je n'en serais pas? Oh! bien certainement
Je prétends m'y trouver... — La comédie entière
Doit se montrer au dénouement.
— A la bonne heure!.. — Cependant,
J'ai pour ma pièce encore plus d'inquiétude.
Il reste peu de jours pour la mettre à l'étude;
Je crains... — Rassurez-vous; pour un aussi beau jour,
Ne craignez pas qu'aucun de nous oublie
Ce qu'il doit à la fois de respect et d'amour
Au père de la comédie.
Je vous réponds de chaque acteur.
Le public indulgent jugera notre zèle,
Et nous aurons pour nous la mémoire du cœur:
Celle-là n'est jamais rebelle.

L'auteur se rassure un peu et va lire sa pièce au comité, après s'être recommandé à Molière.

Mme Molière, Henriette sa nièce, la bonne Laforêt, font les préparatifs d'une petite fête en l'honneur de l'anniversaire de la naissance de Molière. Lafontaine, Mignard, Chapelle, doivent par leur présence augmenter

le charme de cette journée. Molière est loin de se douter de ce qui se fait dans sa maison ; la comédie des *Femmes Savantes* l'occupe beaucoup; on la répète au théâtre et les acteurs ne lui donnent pas toute la satisfaction possible. D'autres contrariétés l'assiégent, il est jaloux, et quoique sage, Mme Molière est coquette et jolie. Le Roi n'a pas ri à la représentation du *Bourgeois Gentilhomme*, les courtisans y ont bâillé, et pour achever de le chagriner, un grand seigneur qui avait promis d'être parrain de son dernier enfant, semble chercher à retirer sa parole. En vain Lafontaine qui est venu le voir, car allant à l'Académie, il avait du temps à perdre, en vain, dis-je, Lafontaine cherche à le consoler. Hé! quoi, dit-il ;

. . . . . Molière aussi jaloux?
Je ris de ton peu de courage.
Faible roseau, le moindre orage
Te fait plier au moindre vent,
Et malgré toute sa sagesse,
Le bon Molière, trop souvent,
A peint, d'après son cœur, notre humaine faiblesse.

Molière n'en est pas moins triste, chagrin ; il a vu ses meilleurs ouvrages accueillis froidement par le public.

Le public quelquefois aussi me désespère,
Pour Scaramouche il m'a souvent quitté;
Le *Misantrope* avec sévérité
Fut condamné par le parterre.

LAFONTAINE.

Et le parterre y reviendra.

. . . .

— J'aurai fermé les yeux quand on l'applaudira,

répond Molière, avec le triste pressentiment de ce qui devait arriver.

Pendant qu'il ne songe qu'à ses ouvrages, Henriette file secrètement une intrigue amoureuse dont Laforêt se trouve la seule confidente. L'amant chéri, c'est le

jeune Brécourt, l'amoureux de la troupe, qui, ne sachant comment parvenir à intéresser M. et Mme Molière à son amour, s'est avisé de faire la cour à la tante de sa maîtresse, espérant rencontrer une occasion favorable pour faire adopter ses projets de bonheur. Au théâtre, séjour ordinaire des propos, des médisances et des calomnies, on n'a pas manqué de faire attention à la conduite de Brécourt; Mme Molière même, trompée comme les autres, commence à se fâcher de la chaleur de ses expressions, lorsque Brécourt et Henriette la mettent dans la confidence. Mme Molière promet de les protéger, mais tout ce jour, on le doit à son époux : elle remet donc après la fête, à s'occuper de cet hymen, et charge Brécourt d'aller chez son peintre chercher un portrait qu'elle a fait faire pour surprendre agréablement son mari.

Ce portrait va mettre un instant la désunion dans le ménage; Molière est revenu de la répétition avec Baron et Lathorillière. Il leur a fait part d'une lettre que lui adresse le prince de Conti, pour le conjurer de quitter le théâtre, afin de pouvoir entrer à l'Académie française qui le demande. Sachant combien il est nécessaire à ses camarades, Molière refuse les offres de ce prince généreux; — ils apprendront, ajoute-t-il, en parlant des académiciens obscurs, qui refusaient de recevoir un comédien dans leur sein,

Ils apprendront du refus de Molière,
Que j'ai trouvé chez vous l'honneur et l'amitié.
. . . . . Je vous dois ma gloire toute entière;
Mon sort au vôtre est pour jamais lié.
Si par un préjugé, né de la barbarie,
On prétendait flétrir un art qui fut le mien :
Vous répondrez alors que j'étais comédien,
Et vous raconterez ma vie.

Mlle Ducroisy vient rompre cet entretien; elle est

furieuse, et ne veut pas jouer le rôle d'Armande dans les *Femmes savantes.*

Du commencement à la fin,
Ce rôle est plein d'extravagances.
. . . .
Au parterre croit-on que j'aurai le courage
De parler *des plaisirs des sens*
Et des *suites du mariage*...
Je ferais rire à mes dépens.

et puis elle prétend qu'elle ne peut être applaudie dans ce rôle; qu'il n'y a seulement pas quatre vers à effet, qu'on ne donne aucun éloge à sa beauté. Molière lui fait en vain les plus sages objections; Mlle Ducroisy n'en écoute aucune, et rend enfin le rôle. — Tant mieux, dit Molière, *une autre le prendra.* — *Une autre*, reprend aigrement Mlle Ducroisy, et donnant alors un libre cours à sa langue et à sa méchanceté:

En vérité, je vous attendais-*là*.
Et cette autre sans doute est madame Molière,
Femme du directeur, pour elle on doit tout faire.
Aux rôles de coquette elle prétend, dit-on;
Et pourquoi pas? elle a raison,
De réussir elle doit être sûre:
Elle jouera du moins d'après nature.
. . . .
Cependant, pour cette fois-ci,
Laissez-lui, croyez-moi, son rôle d'amoureuse,
Avec plaisir elle s'en chargera,
Car c'est le cher Brécourt qui la secondera.
En vérité, la troupe est bien heureuse
D'avoir deux amoureux de cette force là!
Quelle âme! quel ton vrai, lorsqu'aux pieds d'Isabelle
Le fortuné Brécourt vient déclarer ses feux!

Ces sarcasmes cruels ont réveillé toute la jalousie de Molière; il se plaint, se dépite, se rappelle, en effet, que Brécourt vient bien souvent chez lui sans motif

apparent. Plus de doute, sa femme le trahit; et, pour l'arracher aux piéges dans lesquels elle pourrait tomber, il prend la résolution de lui faire quitter le théâtre. Jamais proposition ne pouvait être faite plus mal à propos. On doit jouer le *Misantrope* chez le Roi, et Mme Molière est chargée de représenter Célimène dans cette occasion remarquable; elle venait même prier son mari de lui faire répéter son rôle. Molière prétexte mille occupations, lui fait entendre que le sort d'une bonne épouse, d'une bonne mère de famille est cent fois préférable à toutes les illusions d'un art mensonger. Mme Molière étonnée, demande si elle manque de talent pour qu'on lui fasse de pareilles difficultés; et Molière, ne pouvant cacher sa mauvaise humeur, va jusqu'à lui dire qu'elle jouerait ce rôle fort mal, qu'elle ne sut jamais jouer la comédie, et ne la jouera jamais. Ce reproche est cruel !

Douter de mon amour, c'est mal assurément;
Mais mettre en doute mon talent !
Ceci passe la raillerie
Et je le punirai, j'espère. . . . .

Brécourt arrive fort à propos pour l'aider dans ses projets de vengeance : il apporte le portrait, reçoit de nouvelles assurances de protection, et au moment où, remerciant Mme Molière, il lui baise la main, Molière, que la jalousie a ramené bien vîte, paraît, et se trouve spectateur de cette scène qui le remplit d'indignation. Il reproche à sa femme sa coquetterie; et celle-ci profitant, avec adresse, de la circonstance, se met dans la même situation que Célimène vis-à-vis du Misantrope. Elle refuse de montrer le portrait que le pauvre Molière croit être celui d'un amant, se fâche, menace; et, ramenant son époux à de meilleurs sentimens, le force à demander à genoux pardon de son extravagance. Enfin, en présence de ses amis, et satisfaite de la vic-

toire qu'elle a remportée, elle lui avoue qu'elle jouait la comédie, lui remet le portrait objet de la querelle, lui présente les deux amans qu'il unit, et reçoit les complimens les plus flatteurs et les plus mérités. Tout vient encore contribuer à rendre heureuse pour Molière la fin de cette journée, si malheureusement commencée. Le Roi a parlé avec éloge, à son lever, du *Bourgeois Gentilhomme*, et les courtisans ont fait chorus; de plus, il a voulu être le parrain de l'enfant de Molière; et le poète, au comble de ses vœux, oublie les chagrins qu'on lui a causés.

On serait satisfait si l'on pouvait se persuader que le dénouement de cette comédie est pris dans la vie de celui qui en est le héros. On sait trop que Mme Molière remplit la vie de son époux d'amertume et de tourmens. On ne voit pas même, dans le récit que l'on a fait de sa mort déplorable, qu'elle ait assisté à ses derniers instans : il mourut entre les bras de deux sœurs de charité.

Goldoni et ensuite Mercier, son traducteur, ont fait paraître ce poète dans une comédie connue, *la Maison de Molière*. C'est un recueil des traits les plus remarquables de la vie de ce grand homme. On sait que Mercier avait eu l'idée de faire jouer le *Tartuffe* entre le troisième et le quatrième acte de sa pièce ; cette singularité ne fut pas approuvée. MM. Justin Gensoul et Naudet n'ont pas fait difficulté de mettre en vers quelques-unes des phrases de leur prédécesseur.

— 4 FÉVRIER. — Mlle Gros est, dit-on, la fille d'un ancien militaire, qui obtint un petit emploi au théâtre de la rue de Richelieu. Née dans le théâtre, pour ainsi dire, elle prit bientôt le goût de la comédie, et, protégée par Dugazon qui fut son premier maître, elle débuta, en 1801, à la Comédie Française avec quelque

succès. Dugazon se piquait de former des acteurs tragiques, et destinait M[lle] Gros à l'emploi des reines et des jeunes princesses. Forcée, par le besoin, de supporter toutes les humiliations qui attendent toujours ceux qui se destinent au théâtre; réduite aux confidentes et aux simples utilités, elle parut se dégoûter de son état, et le public ne lui tint nullement compte de ses essais dans la comédie, où alors sa beauté pouvait lui attirer des suffrages. Elle quitta les Français à cette époque, parcourut les départemens, où, loin de l'influence des grands talens et des petites tyrannies de coulisses, elle fut assez bien appréciée; elle aida même, plusieurs fois, et surtout à Bruxelles, Talma et M[lle] Mars. Pendant quelques années elle abandonna le théâtre, et reparut ensuite à Bruxelles : c'est de là qu'elle se rendit à l'Odéon où M. Picard la fit débuter.

Son retour à Paris ne causa aucune sensation. Elle fit son premier début, dans *Andromaque*, par le rôle d'Hermione, joua ensuite Agrippine de *Britannicus*, Jocaste d'*Œdipe*, *Sémiramis*, *Camille* d'Horace, Clytemnestre d'*Iphigénie en Aulide*, etc., etc. Il serait injuste de lui refuser la connaissance de la scène, l'art de se bien poser; mais ces qualités purement accessoires, ne pourront jamais rendre supportables son grasseyement et son manque de chaleur. Remerciée par l'administration du second théâtre Français, elle fut accueillie de nouveau par le premier, qui, jusqu'à présent, ne lui a pas mieux fourni que par le passé, l'occasion de se faire remarquer. Elle fit sa rentrée, dans *Sylla*, par le rôle de Valérie.

Si de beaux traits, des vertus pouvaient faire oublier les défauts d'un acteur, certes M[lle] Gros mériterait une place près de nos plus grands talens. Le motif qui lui fit quitter momentanément le théâtre est aussi noble que touchant, il ne pouvait partir que de

l'âme d'une femme. Attachée par les liens les plus forts comme les plus doux, à un officier supérieur de l'armée française, qui manie aussi bien la plume que l'épée, Mlle Gros, n'apprit pas sans frémir qu'il était proscrit, menacé de perdre la liberté, la vie même, par suite des dernières révolutions qui bouleversèrent la France. Avec cette adresse, ces égards, ces soins, qu'une femme qui aime véritablement peut seule trouver, elle se consacra au service de celui qui lui avait confié sa vie. Forcée de quitter Rouen, elle parcourut avec lui toutes les provinces du Rhin, habillée tantôt en vivandière, tantôt en paysanne. A Bruxelles, elle le cacha dans un grenier, vendit tout ce qu'elle possédait pour le faire vivre, et subvenir aux frais des nombreux déplacemens que les recherches de mille polices plus actives les unes que les autres, nécessitaient à chaque instant. Enfin, tous deux revinrent en France. Tant de générosité, de dévouement, mérite une récompense que Mlle Gros ne peut manquer de recevoir de la main de celui dont elle a sauvé l'existence et consolé l'exil.

— 5 MARS. — Baptiste cadet, dont il faut annoncer maintenant le départ, commença au théâtre de Mlle Montansier, au Palais Royal. *Jocrisse* et d'Anières du *Sourd*, le rendirent bientôt célèbre. Il débuta au théâtre de la rue de Richelieu, le 5 mars 1792. Depuis cette époque, il est sociétaire de la comédie Française.

Cet acteur exerça une grande influence sur le parterre; son jeu était toujours spirituel, quelquefois chargé, mais la gaîté est chose si bonne, si rare, et le talent de Baptiste cadet pour la produire, était d'un effet et si prompt et si sûr, qu'il fallait bien lui passer quelque chose. En se retirant du théâtre, il nous a attristés pour la première fois. Les Baptiste, faisaient dans le temps à eux seuls la moitié de la troupe Richelieu. Un étranger

qui se trouvait au théâtre, demandait le nom des acteurs à son voisin. — Pourriez-vous me dire le nom de l'acteur qui joue le premier rôle? — C'est Baptiste aîné. — L'amoureuse? — Mademoiselle Baptiste. — Cet acteur qui se grime si bien? — Baptiste cadet. — Et l'actrice qui représente la mère? — Madame Baptiste. — Ah çà! dit l'étranger, c'est donc une pièce de Baptiste! — Malgré cette plaisanterie, les Baptiste ont rendu de très grands services à leur société, surtout Baptiste cadet, dont le talent original sera vivement regretté, et que l'on ne remplaçera pas promptement.

Une représentation à bénéfice, bien qu'il pût s'en passer, était une justice à son égard; malheureusement elle n'était nullement composée de manière à attirer une grande affluence. *Hamlet* est généralement connu: qui n'a pas applaudi au jeu si vrai, si terrible, de Talma et de Mlle Duchesnois dans cette tragédie. Une pièce nouvelle, *une Aventure du Chevalier de Grammont*, que l'on pouvait voir le lendemain pour beaucoup moins, et la reprise du *Sourd*, n'étaient pas capables de piquer assez vivement la curiosité. Aussi, le bénéficiaire s'est-il ressenti de sa négligence à imiter plusieurs de ses confrères qui, en pareil cas, composent des spectacles plus bisarres qu'intéressans.

La comédie anecdotique a fait beaucoup de progrès dans ce siècle-ci. Mais ces progrès, et les succès que quelques auteurs ont obtenus en ce genre, nuisent encore à la prospérité de l'art dramatique. Séduit par une apparente facilité, attaché par le sujet que l'on a l'intention de traiter, on ne s'aperçoit pas que la chaleur, la rapidité de style qui nous charment dans un récit, ne peuvent plus exister sur la scène qui ne vit que de détails, et on quitte la bonne voie pour prendre la mauvaise. On oublie que c'est dans le cœur humain et la société qu'il

faut aller prendre ses notes et ses modèles, ou si l'on se rappelle les préceptes des maîtres, c'est lorsqu'une chûte a calmé l'effervescence de l'imagination, et fait tomber le voile qui couvrait nos yeux. Presque toujours aussi les anecdotes employées par les auteurs, sont ou fausses, ou contredites, ou présentées sous un aspect qui n'est pas le véritable. N'avons-nous pas vu, par exemple, M. Raynouard donnant un démenti formel à l'histoire, charger la mémoire de Philippe Auguste d'un horrible forfait; Monvel, dans son *Lowelace français*, faire de Richelieu un scélérat; M. Bouilly, dans l'*Abbé de l'Epée*, changer en personnage intéressant, un homme que les tribunaux désignaient comme un intrigant, et aujourd'hui Mme Sophie Gay, placer le galant Grammont dans une intrigue inventée, pour lui faire jouer un personnage indigne de lui. Il en est des romans comme des anecdotes: rarement on fera une bonne pièce avec un bon roman, plus souvent on fera un bon roman avec le sujet d'une mauvaise pièce. En général, il faut le plus possible qu'un auteur dramatique soit l'inventeur de l'intrigue qu'il prétend développer.

Je connais peu de lecture aussi agréable, aussi divertissante, que celle des *mémoires du chevalier de Grammont*. Partout on y trouve un ton de plaisanterie décent, et d'autant plus difficile à soutenir que les aventures qui y sont rapportées, sont presque toutes fort immorales. Une réserve que l'on ne saurait blâmer, a peut-être engagé Mme Gay à faire des changemens à la partie des mémoires qu'elle voulait dialoguer, mais alors, il n'eût pas fallu donner pour titre à sa pièce, le nom d'un homme connu par ses bonnes fortunes et son amabilité.

Le chevalier fit ses premières armes et ses premières folies au siége de Trin; de là, il se rendit à Turin, bien long-temps avant que le roi de France pensât à avoir des

maîtresses. C'est dans cette ville qu'il traîna Matta, bon et brave militaire, bien éloigné de ressembler au portrait qu'en a tracé Mme Gay. On avait en Savoie, à l'époque de ce voyage, la manie de mettre en pratique les mœurs chevaleresques. Il fallait avoir une dame de ses pensées, et l'on était tenu de se parer de ses couleurs. Grammont choisit une demoiselle de Saint-Germain, qui voulait prendre un mari avant d'avoir des amans, et sut résister aux instances de son *cavalière servante*. Matta se para des couleurs de Mme de Sénantes. Cette dernière était une coquette et peut-être quelque chose de plus. Fatigué du cérémonial amoureux de Turin, Matta brusqua une déclaration, demanda grossièrement des faveurs qu'on était disposée à lui accorder, mais qu'on refusa à son impatience. Grammont, rejetté par Mlle de Saint-Germain, et trouvant sans doute Mme de Sénantes plus à son gré et moins sévère, mit tout en usage pour plaire à la dame de son ami, y parvint, et joua à ce dernier et à M. de Sénantes les tours les plus cruels, jusqu'à les faire arrêter tous deux, pour arriver à la fin d'une aventure dans laquelle il fut très heureux, et Mme de Sénantes, loin d'être aussi vertueuse que le prétend l'auteur de la nouvelle comédie.

Dans l'anecdote inventée par Mme Gay, le chevalier de Grammont, exilé de la cour pour avoir osé être le rival de Louis XIV, événement qui n'arriva qu'avant son second voyage en Angleterre, le fameux valet de chambre Terme et l'ami Matta se trouvent à Turin, où ils fréquentent avec assiduité la maison de ce marquis de Sénantes, qui se piquait, disent les mémoires, d'être stoïcien et faisait gloire d'être sale et dégoûtant en honneur de sa profession. L'érudition et la brutalité semblaient être ses talens favoris; l'une et l'autre brillaient, tantôt ensemble, tantôt tour-à-tour, mais toujours mal à propos:

il n'était pas jaloux; cependant il ne laissait pas que d'être incommode. Il voulait bien qu'on eût de l'attention pour sa femme, pourvu qu'on en eût davantage pour lui. A ces qualités il unissait beaucoup de confiance, ne pouvait croire que sa femme pût lui être infidèle et la laissait entièrement maîtresse de ses actions. M. de Sénantes a une nièce, M[lle] Delphine, personnage de l'invention de l'auteur, et jeune coquette qui donne des espérances; elle est recherchée par un officier de la maison de Madame Royale, par Merville, et elle partage les sentimens de cet amant jaloux à l'excès. M. de Sénantes qui n'est point instruit de ce qui se passe dans sa maison, a résolu d'unir Delphine au chevalier de Grammont, à condition cependant qu'elle se montrerait sensible aux attentions qu'il aurait pour elle. Cette affaire est encore secrète, le chevalier tient à ce qu'elle le soit. Il a toujours eu un faible pour la marquise, et n'ayant pas encore perdu tout espoir de vaincre sa rigueur, il prétend cacher son intrigue pour ne pas l'irriter. Afin de mieux détourner tous les soupçons, il a fait accroire au pauvre Matta, que lui Matta, était aimé de la marquise; par ce moyen, il espère que son ami servira d'épouvantail aux amans qui seraient tentés de se présenter. Dupe de cette ruse, Matta fait franchement sa cour, et pour captiver les bonnes grâces de madame, et ne pas exciter la défiance du mari, il s'est chargé de l'emploi un peu plus que fatigant d'amuser le marquis et de lui tenir tête à table.

M[me] de Sénantes n'a pas été dupe de ce stratagème; la conduite du chevalier l'amuse : elle trouve plaisant de résister à un homme qui jusqu'à ce jour n'a pas encore trouvé de cruelles, de se venger en même temps de sa suffisance et de raccommoder Delphine et Merville qui se querellent et se brouillent toujours. Pour mettre à fin cette difficile entreprise, la marquise feint

de se laisser prendre aux douceurs et aux sermens du chevalier. On donne une fête à la cour; la marquise ne voulait pas s'y présenter; le chevalier et Matta, qui cependant s'est plaint à son ami qu'on ne l'écoutait guère, la supplient de ne pas priver l'assemblée de son plus bel ornement; Mme de Senantes, paraissant céder aux prières du chevalier, consent à s'y rendre. Instruit de plus de quelques circonstances, par Terme que la marquise a trompé le premier, Grammont se croit sûr de sa conquête, mais il faut la voir seule pour achever la victoire, se débarrasser du mari et du rival qu'il s'est donné. Le moyen est bien vîte trouvé; Matta tiendra compagnie au marquis, et soupera avec lui. Matta se défend vivement de cette nouvelle complaisance. « — C'est la marquise qui t'en prie, ajoute le chevalier à voix basse » — Et toujours dupe de sa bonhommie Matta consent à tout.

Le chevalier voit encore plus loin; pour égayer leur souper, il s'est avisé de prévenir le marquis que Matta était fort savant sur l'histoire, mais en même temps très-modeste et ne convenant qu'avec peine de ses talens. Cette confidence, faite à un homme aussi bavard, aussi curieux que M. de Senantes, doit nécessairement produire quelque querelle, et Grammont se prépare à la faire contribuer à la réussite de son projet. Terme fait porter, par son ordre, au capitaine des gardes de Madame Royale, une lettre anonyme par laquelle on prévient son Altesse que M. de Matta et le marquis de Senantes, s'étant pris de dispute, s'étaient donné rendez-vous sur les remparts et devaient se battre. La cour punit sévèrement les duels, et le chevalier compte bien que l'on mettra de suite en prison les deux témoins qui pourraient gêner l'entretien qu'il veut avoir avec la marquise. Terme enchérit encore sur son maître, fait mille histoires à Matta pour rendre la

querelle inévitable; il est d'autant plus intéressé à ce que le projet de son maître réussisse, que Matta veut entamer auprès du marquis l'affaire du mariage de Delphine et du chevalier, et que l'idée seule de ce mariage fait déjà trembler Terme.

Pendant que la marquise, Delphine, Merville et le chevalier sont à la cour, voilà donc les deux victimes assises paisiblement à table, et soupant en causant de choses et d'autres. Ce souper, si plaisamment raconté dans les mémoires, est triste et froid sur la scène. Curieux de faire briller ses connaissances et de mettre au jour celles de Matta, le marquis veut entamer une dissertation historique. N'enviant nullement la réputation qu'on lui suppose, Matta se défend vivement d'être un savant; le marquis insiste avec une égale vivacité; en ce moment toute la compagnie revient. Grammont saisit avec empressement le moyen qui se présente, va de l'un à l'autre, leur parle, cherche à les appaiser, et fait tant, par son sang-froid et ses mots à double entente, que le marquis et Matta ont vraiment l'air d'être brouillés. Une nouvelle querelle, survenue entre Merville et Delphine, a forcé la marquise à revenir plus promptement. Delphine, extrêmement irritée de la jalousie de son amant, promet à son oncle de prendre l'époux qu'on lui donnera. Ce grand ressentiment a bien vîte été calmé. Delphine, affligée de sa précipitation, supplie sa tante de faire sa paix avec Merville; mais le marquis ne veut pas entendre parler de tout cela; Delphine a promis qu'elle obéirait, il faut qu'elle obéisse. C'est en vain qu'elle se désespère, que Merville, sûr de l'amour de sa maîtresse, cherche à attendrir le marquis, celui-ci ne veut rien entendre, il faut que Delphine soit l'épouse du chevalier. Matta est aussi revenu; ne concevant rien à tout ce qu'a dit Grammont, il désire avoir une explication franche avec le marquis, se réconcilier avec lui.

C'est au moment où tous deux, après s'être donné des marques réciproques d'estime et d'amitié, s'embrassent cordialement, qu'un officier vient les arrêter, et malgré leurs réclamations, les conduit en prison pour les empêcher de s'aller battre. Cette scène, la seule qui présente une intention comique fut vivement applaudie. Merville étonné de cet événement et comptant bien le mettre à profit, vole à la cour demander leur liberté, et Delphine tremblante annonce cette nouvelle à la marquise. M[me] de Senantes voit bien de suite d'où le coup part, et se prépare à en tirer une vengeance éclatante. En effet, le chevalier accourt joyeux du tour qu'il a joué. Mais, malgré son adresse, il se laisse prendre aux piéges de la marquise. Pour l'obtenir, il signe une renonciation à la main de Delphine, et se croyant sur le point de triompher, il va tomber aux pieds de sa nouvelle conquête, lorsque Matta et le marquis reviennent. Merville les a fait délivrer. La marquise remet de suite à son mari la renonciation du chevalier à la main de Delphine. Croyant que c'est un acte de générosité, le marquis remercie le chevalier et donne sa nièce à Merville. Pris comme un sot, Grammont annonce qu'il va retourner à Paris pour oublier sa mésaventure, et ne se venge de la marquise que par une grossière impertinence, nullement déplacée dans son rôle; car il est continuellement aussi fat, aussi impertinent que, dans ses mémoires, on nous le montre séduisant et aimable.

Des vers agréables et spirituels, un style toujours correct, de l'observation, des pensées fines, la présence de Baptiste cadet, qui jouait le petit rôle de l'Officier aux Gardes, le calme qui règne ordinairement dans de pareilles représentations, le nom et le sexe de l'auteur que l'on connaissait d'avance, ne purent conjurer l'orage; la pièce fut trouvée froide, triste et longue; les sifflets com-

mencèrent avec le second acte, et l'on ne put entendre la fin du troisième, où Mlle Mars et Armand avaient pourtant une scène filée avec beaucoup d'art. On disait que ce qu'il y avait de plus *gai* dans l'ouvrage, c'était le nom de l'auteur. Cette comédie n'eut qu'une seule représentation, depuis elle a été imprimée et malgré la sévérité assez juste du parterre, elle n'a pas fait tort à la réputation de l'auteur, l'une des femmes les plus aimables et les plus spirituelles de Paris.

Desforges a composé un grand nombre de petites pièces dont une seule a obtenu un succès de vogue, *Le Sourd*, ou *l'Auberge pleine*; dans laquelle le rôle de Danières a fait la réputation de trois acteurs, de Baptiste, de Brunet et de Potier. Chacun à son tour refit presque la pièce et tous les jeux de scène, les calembourgs qu'ils y ajoutèrent se trouvent même imprimés aujourd'hui sous le nom du premier auteur. C'est à la campagne et pendant ses loisirs que Desforges composa cette bluette, à laquelle il n'attachait pas grande importance. Elle fut représentée avec succès sur le théâtre de la Montansier, en 1790, et au théâtre de la République, en 1793. Baptiste cadet la fit représenter, pour un bénéfice, au théâtre de la Porte Saint-Martin, elle ne fit pas plaisir, et depuis on ne l'avait pas revue. Après sa représentation de retraite il joua encore quelques fois le principal rôle, à la demande d'un grand nombre de spectateurs.

— 17 MARS. — En pensant à sa représentation de retraite, Mlle Volnais eut des idées beaucoup plus vastes que Baptiste cadet, et ce fut dans la salle de l'Opéra qu'elle prétendit faire ses adieux au public, qui l'oubliait depuis quelque temps. Mlle Volnais est la fille unique d'un riche négociant de Bordeaux. Des circonstances imprévues la séparèrent de son père et la forcèrent à monter sur le théâtre. Elle fut élève de Larive, et Da-

zincourt perfectionna les heureuses dispositions que cet acteur avait ébauchées. Mlle Volnais avait quatorze ans quand Dazincourt la présenta au ministre de l'intérieur d'alors; un ordre de début lui fut donné le jour même, et le ministre se rendit à Versailles pour voir le premier essai de la débutante. On a eu très grand tort d'abolir cet usage d'essayer les dispositions des débutans avant de leur permettre de se montrer sur le théâtre de Paris. Mlle Volnais réussit complètement dans *Zaïre*, Junie de *Britannicus*; Azéma, de *Sémiramis*; Palmyre, de *Mahomet*, etc., etc.

Ses débuts se prolongèrent beaucoup, et cette prolongation fut presque cause des débats qui occupèrent alors le public, déjà fort attentif aux querelles de Mlles Georges et Duchesnois. Mlle Bourgoin débutait en même temps que Mlle Volnais. Les deux aspirantes étaient jeunes, belles à ravir, et deux partis se formèrent bientôt en leur faveur. Mlle Bourgoin devait jouer à Paris *Eugénie*, et Mlles Duchesnois et Volnais, dans *Phèdre* à Versailles. Mlle Volnais, rendue où son devoir l'appelait, s'habille, descend de sa loge pour jouer Aricie, quel est son étonnement de trouver une autre Aricie assise sur le théâtre dans le fauteuil de Phèdre, et attendant tranquillement l'arrivée des acteurs de la pièce. En vain on veut faire entendre raison à Mlle Bourgoin qui, manquant à son devoir, avait quitté Paris en costume de théâtre; elle annonce qu'elle veut entrer en scène, et qu'elle y entrera à la replique d'Aricie, que Mlle Volnais y entrera si elle veut en même temps. Plus sage que sa rivale, Mlle Volnais remonta dans sa loge, se déshabilla et laissa le champ libre à Mlle Bourgoin. Mais bien loin de lui nuire, ce singulier événement lui fut profitable, on la reçut aussitôt.

Un organe doux et enchanteur, une figure céleste firent applaudir Mlle Volnais pendant sa jeunesse; mais

bientôt sa déclamation lente et ampoulée, dans la tragédie surtout, éloignèrent les spectateurs les plus bienveillans; aussi obtint-elle toujours plus de succès dans la comédie, et principalement dans le drame où elle était mieux placée que partout ailleurs. Les rôles de *la Mère rivale*, de Mme *de Sévigné*, de miss Magdonald dans *Edouard en Ecosse*, *la Mère coupable*, *la Comtesse Almaviva* semblaient avoir été faits pour elle. Sa représentation fut long-temps annoncée, puis retardée; le jour même où les affiches furent répandues dans Paris, on n'était pas certain qu'elle aurait lieu; et ce ne fut qu'après mille soins, et avoir passé la nuit en visites et en recherches, que Mlle Volnais parvint à réunir tout son monde.

La composition du spectacle était assez curieuse. *Raoul Barbe-Bleue*, que la musique de Grétry n'a pu sauver de l'oubli, était joué par Dérivis, Mme Paradol, Lemonnier et Mme Rigaut; le second acte de *la Gazza Ladra*; le drame à prétention de Mme *de Sévigné*, dans lequel parut, pour la dernière fois, l'héroïne de la Fête, et le Divertissement obligé de M. Gardel, exécuté par les premiers sujets de l'Opéra, venaient après l'Opéra-comique ressuscité. La recette s'éleva à 10 ou 12,000 francs.

Pour terminer dignement sa carrière théâtrale, on répandit le bruit que Mlle Volnais allait épouser Saint-Aulaire, acteur assez médiocre de la Comédie Française, qui, disait-on, avait hérité d'une fortune assez considérable. Mlle Volnais fit circuler le billet suivant : — « Plusieurs journaux ont annoncé mon mariage avec M. Saint-Aulaire de la Comédie Française; j'ai l'honneur de vous prévenir que, n'étant point destinée à porter ce nom, il m'importe beaucoup que vous démentiez cette nouvelle, qui peut me flatter, mais qui n'est pas exacte. » —

— 21 MARS. — M. Lamareille est beau-frère de Monrose. Il ne se montra qu'une fois à la Comédie Française, devant une très-petite assemblée, dans le rôle de Don Diègue du *Cid* : on assure qu'il faisait plaisir en province.

— 29 MARS. — *Le Folliculaire* de M. de Laville de Mirmont, fut joué, pour la première fois, avec succès, le 6 juin 1820 : c'est de sa reprise que je veux parler aujourd'hui. Cette comédie, si toutefois on peut donner le nom de comédie à une satyre ou à une critique d'une manie déplorable qui afflige la littérature, et en particulier l'art dramatique, a fait assez de bruit, pour que je lui consacre quelques instans. M. de Laville, le premier sans doute, a senti que l'intrigue qu'il avait développée était vieille et connue : c'est la pièce de Cailhava, *les Journalistes Anglais*, remise en vers, avec des changemens et corrections. Il n'a pas dû se dissimuler que la position de son Folliculaire, était celle de tous les hypocrites que l'on présente depuis cent ans sur la scène; c'est encore un homme qui convoite la fille et la fortune de son ami, cherche à éloigner un rival par des moyens peu dignes d'un homme qui passe pour spirituel et intrigant; c'est un père modèle de tous les Géronte passés et futurs, un fils qui n'a pas le sens commun; tous les caractères, en un mot, manquent de vérité, même de vraisemblance. Mais, en revanche, que de jolis détails, que d'épigrammes! On serait tenté de croire que M. de Laville a été journaliste, ou a surpris les secrets du plus terrible de ces messieurs, tant le tableau qu'il a fait de leur intérieur est ressemblant. Maniant parfaitement l'ironie, d'une main il tient le fouet, de l'autre, il lève le voile dont cherchent en vain à se couvrir ces modernes et si plaisans aristarques; chacun de ses vers les livre au ridicule, et d'autant

mieux qu'il les désigne parfaitement : il fait avec une égale justice la part des bons et des mauvais.

. . . . Il en est, j'en convien,
Qui sont tout à la fois savans et gens de bien;
Qui forment notre goût, nous plaisent, nous intruisent,
Jugent en conscience, et pensent ce qu'ils disent.
Ceux-là, je les distingue, et comme tout Paris,
J'estime leur personne et prise leurs écrits.
Mais un tas de censeurs, ignorans et frivoles,
Qui n'ont jamais passé sur le banc des écoles;
Qui jugent un auteur sans en sentir le prix;
Qui lui veulent montrer ce qu'ils n'ont point appris;
Qui, cherchant des succès à force de scandales,
Ramassent leur esprit sous les pilliers des halles,
Sont sans frein, sans scrupule, et n'ont d'autre métier
Que d'user une plume à salir du papier.

Malheureusement les premiers sont rares, et les seconds nombreux. En général, toute la septième scène du troisième acte est remplie d'esprit. La discussion qui s'élève entre le folliculaire Valcour et le frère Dormeuil est pleine de vérité.

DORMEUIL.

Les journaux! quel bien leur voit-on faire?
Dites? . . .

VALCOUR.

Pourquoi vous emporter.
Je ramasse le gant qu'on ose me jetter;
Et laissant à Monsieur les froides railleries,
J'oppose des raisons à des plaisanteries.
Nîra-t-il des journaux les utiles effets?
Partout leur affluence atteste leurs bienfaits.
Les lumières, les biens que partout ils répandent!
Vrais organes du peuple, objet de tous leurs soins,
Ils expriment ses vœux, dénoncent ses besoins;
Poursuivent sans pitié l'imposture et le crime;
Font entendre la voix du faible qu'on opprime.
Des agens du pouvoir, leur sévère équité
Signale l'incurie et l'incapacité;

Et *devançant* pour eux le burin de l'histoire,
Elle attache à leur nom l'infamie ou la gloire.
Par eux chacun apprend ses devoirs et ses droits :
Des abus qu'on leur cache, ils instruisent les Rois ;
Des citoyens, froissés à l'insu d'un bon maître,
Ils tarissent les pleurs en les faisant connaître.
. . . .

DORMEUIL.

. . . . Soit, vous m'avez vaincu;
Je suis, si vous voulez, tout à fait convaincu.
Oui, Monsieur, j'en conviens, les auteurs de gazettes
Des vœux des nations sont les seuls interprètes ;
La vérité toujours est leur suprême loi,
L'accord qui règne entr'eux prouve leur bonne foi;
Ils n'ont tous qu'un seul but : le bien de la patrie;
Ils ne sont les échos d'aucune coterie ;
Bien loin d'entretenir l'aigreur des factions,
Ils rapprochent les cœurs, calment les passions.
A de vils intérêts toujours inaccessibles,
Ils sont impartiaux, sans fiel, incorruptibles...

Cette cruelle ironie désespère Valcour qui reprend : — Monsieur...

Voudra-t-il avouer que la littérature
Reconnut de tout temps notre magistrature?
Héritiers de Champfort, Laharpe, Marmontel,
Du Dieu du goût, comme eux, nous desservons l'autel ;
Nous opposons le frein d'une saine critique
A l'école tudesque, au style romantique ;
Et du Pinde français, prévoyant les dangers,
Nous en fermons l'approche à tous Dieux étrangers.
Des jeunes écrivains nous dirigeons l'audace;
Nous éclairons pour eux les écueils du Parnasse ;
Nous soutenons leurs pas, nous échauffons leurs cœurs
Et tressons des lauriers pour le front des vainqueurs.
D'après nos jugemens la gloire se dispense,
Le mérite modeste obtient sa récompense ;
Et le plat écrivain, sous nos traits accâblé,
Aux fouets du ridicule est par nous signalé.

DUBUISSON.

Voilà parler! ce sont des faits qu'il vous présente!
Que répondre à cela?

DORMEUIL.

Mais, que Monsieur plaisante.
Il parle de justice et de sincérité!
C'est qu'il veut éprouver notre crédulité.
Qu'en province du goût on vous nomme interprètes,
Passe; on y croit encore aux arrêts des gazettes.
Mais ici, nous savons à quoi nous en tenir,
A nous en faire accroire on ne peut parvenir.
On sait par quel moyen les éloges s'obtiennent;
Que Messieurs tels entr'eux se vantent, se soutiennent;
Que vous ne jugez plus l'auteur sur son *talent;*
Qu'il est loué selon qu'il pense noir ou blanc.
On dit même tout haut, excusez ma franchise,
Qu'un mauvais écrivain que Plutus favorise,
Des journaux quand il veut, peut respirer l'encens.

Tout Paris connait ce monsieur,

. . . . Qui trois fois par semaine . . . . . .
Jugeant dans un journal le théâtre Français,
Obtient aux boulevards de très-jolis succès,

Au second acte, l'interrogatoire de Belval et les instructions que donne Valcour au sujet de la place de Rédacteur ambulant qu'il lui accorde, sont d'un véritable comique. Je donnerais cependant la préférence à la scène entre Valcour et Elmire, où cette dernière vient faire une démarche que beaucoup d'artistes ont la faiblesse de faire. Elle est le type de toutes les conversations qui peuvent s'établir à ce sujet entre un acteur et un journaliste. Après avoir invité Valcour à dîner et s'être plaint que ses amis ne l'aient pas mieux servie auprès de lui, elle en vient au sujet de sa visite :

. . . . . . Ah! çà, vous pensez, j'en suis sûre,
Qu'avide de louange et craignant la censure,
Je veux à votre plume imposer un tribut?
Hé bien, vous vous trompez, ce n'est pas là mon but.

Vous le savez, Valcour, dans l'art que je cultive,
Jamais jusques à nous la vérité n'arrive;
Tantôt nous rencontrons d'injustes détracteurs;
Tantôt il faut souffrir les sots adulateurs,
Dont chaque soir l'essain, qui remplit notre loge,
En frondant nos rivaux entame notre éloge.
Mais un ami qui sache indiquer une erreur,
Louer sans complaisance et blâmer sans aigreur,
Qui dans notre intérêt, sur nos défauts s'explique,
Et toujours nous instruise alors qu'il nous critique.
Un ami, protecteur de nos pas chancelans,
Dont la sévérité croisse avec nos talens,
Et qui vienne au besoin, poussé d'un zèle austère,
Opposer sa franchise aux bravos du parterre;
Voilà ce qui nous manque! et pour ne rien cacher,
Auprès de vous voilà ce que je viens chercher.

Rien de mieux certainement; Elmire s'empresse de choisir Valcour pour *cet ami* si utile et elle n'a rien de plus pressé que de le consulter.

Vous m'avez vue hier dans la pièce nouvelle;
Que pensez-vous? voyons. — Que vous avez chanté
Comme un ange!—D'honneur! —Vous m'avez enchanté.
. . . .
— Si vous avez été, Valcour, un peu content,
Demain dans le journal dites en quelque chose.
— Comment donc! c'est aussi ce que je me propose
. . . .
— Quel ami plus sincère aurais-je pu choisir!
Mais oserai-je aussi vous parler sans réserve.
— C'est m'obliger!— Hé bien, dans le monde on observe
Que vous êtes par fois un peu trop indulgent.
— Croyez-vous! — Qu'il faudrait être plus exigeant.
Florise est grimacière, Eglé n'a point de grâce.
Toujours dans ses points d'orgue Aminte s'embarrasse;
N'en convenez-vous pas, vous les louez pourtant,
Cela vous fait grand tort. . . . .

Voilà le grand mot lâché! tout le sujet de la visite expliqué, aussi Valcour répond-il :

Dire du bien de vous, du mal de vos rivales,
En quatre mots voilà ce que vous demandez.

Tous ces détails sont remplis d'esprit et de vérité, le style en est bref et rapide; malgré cela M. Delaville n'a point fait une bonne comédie, et quoiqu'il puisse m'adresser ces vers par lesquels il désigne les critiques du jour:

Imberbes professeurs, il tiennent la férule,
Et naguère on a vu Ducis en cheveux blancs,
Essuyer les brocards d'un censeur de vingt ans.

je ne crains pas de lui dire la vérité, persuadé qu'il sera entièrement de mon avis.

— 8 avril. — D'après ce que j'ai dit plus haut, de la légèreté et de l'indifférence que l'on apportait dans l'examen et le choix des jeunes comédiens qui se présentent à la Comédie Française, on conviendra qu'il est quelquefois pénible d'avoir à parler des tentatives de quelques artistes, poussés par la nécessité dans une carrière, qui ne leur offre aucune espérance de fortune et de réputation. Dans les arts, on a établi des juges pour discerner le mérite. Le choix, fait par ces juges, doit donc honorer celui qui en est l'objet: persuadé de cette incontestable vérité, un acteur, admis après avoir été entendu, se croit meilleur qu'il n'est ordinairement; et, trompé par ceux-là même qui auraient dû l'éclairer, il gagne souvent, par suite de ces pernicieuses condescendances, des défauts qu'il n'avait pas, une confiance qui l'empêchera, toute sa vie, de se corriger. Aussi, le moyen de concilier le respect que l'on doit au malheur avec la sévérité que méritent la jactance et l'amour-propre, c'est d'être historien vrai et exact, c'est ce que je serai toujours.

— M. Lafitte qui a fait, je crois, une ou deux apparitions au théâtre de la Porte St.-Martin, joue don Alonzo d'*Alzire*. Placé modestement jusqu'à ce jour, dans les

rangs des dernières utilités, il paraît décidé à n'en pas sortir.

— Le nom de Brocard est connu dans nos théâtres de Paris. Terpsychore compte, non pas au nombre de ses meilleures, mais de ses plus jolies, de ses nymphes les mieux faites, Mlle Brocard; le corps des ballets de l'Opéra en offre une seconde; Thalie réclame la dernière. Tout doit intéresser dans cette jeune actrice; elle fut un peu persécutée, et se trouve être l'élève d'un maître que nous regrettons et que nous pleurerons long temps, de Fleury. Mlle. Brocard joua d'abord sur l'ancien théâtre de l'Odéon et débuta aux Français (le 15 juillet 1817), par Henriette des *Femmes Savantes* et Isabelle de l'*Ecole des Maris*. Elle ne resta pas à la Comédie Française et fit partie du nouvel Odéon, Second Théâtre Français. Elle y parut dans *Tartuffe* par Marianne, dans l'*Ecole des Maris*, par Isabelle, et créa avec quel que succès le rôle d'Irma dans le *Présent du Prince*. Rentrée aux Français (le 10 avril), par Junie de *Britannicus* et Rosine du *Barbier de Séville*, elle fait aujourd'hui partie des pensionnaires et peut se rendre utile, surtout dans la comédie, en se défaisant de quelques minauderies qui nuisent à la vérité de son jeu. Elle a besoin de travailler encore beaucoup pour se rendre entièrement digne de son illustre maître.

— Stockleit, acteur fort aimé des habitués des Boulevards et qui eut la ridicule prétention de vouloir débuter, l'année dernière, aux Français, commença aussi son service de pensionnaire, à la même époque que Mlle Brocard. Il aurait beaucoup mieux fait de rester aux Boulevards où il faisait plaisir, et surtout de se rappeler ce vers si connu :

Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier.

— Mlle Desprez est élève du Conservatoire; elle y remporta même un prix, et en 1820, débuta à la

Comédie Française, mais sans être admise. Après de nouvelles études, elle reparut (le 1er. mai) par Eriphyle d'*Iphigénie en Aulide*. Mais avec le même degré d'intelligence, de talent, car elle en a un véritable, elle apporta la même faiblesse d'organe, les mêmes défauts qui l'avaient sans doute empêchée d'être d'abord reçue. Il est fâcheux que la nature n'ait pas mieux favorisé cette jeune actrice, elle eût été justement remarquée.

-- Comédien de province, M. Hamel qui s'était déjà fait voir à la Comédie Française... joue Harpagon de l'*Avare* (le 5 mai); il s'en tint à ce début assez insignifiant.

— Lagardère débuta, le 6 février 1805, au théâtre Français, par le rôle de Xipharès dans *Mithridate*. A cette époque, il annonçait vingt-deux à vingt-trois ans et paraissait en avoir plus de trente. D'après ce compte, Lagardère pourrait être aujourd'hui un homme de quarante ans bien passés. Avant d'obtenir son premier ordre de début, il était déjà connu dans la capitale et avait joué sur plusieurs des petits théâtres qui alors se rencontraient à chaque pas dans Paris. Rien n'annonce en lui le héros tragique; sa stature est au-dessous de la médiocre, et lors de son apparition sur la scène française, on lui avait donné le surnom assez ridicule de Jockey tragique; puis ensuite de petit Talma, parce qu'on prétendait que son jeu n'était souvent qu'un composé de réminiscences et en particulier du jeu de Talma. Lagardère précédait alors Philippe maintenant acteur du théâtre de la Porte St.-Martin, et M. Merville qui depuis a quitté le théâtre pour se livrer à des travaux qui lui ont fait obtenir une place distinguée parmi les auteurs vivans.

Dans ses premiers débuts, Lagardère n'obtint que peu de succès; quelques-uns mêmes des rôles qu'il joua, lui attirèrent des désagrémens qui s'adressaient plus à son

physique qu'à son jeu; car, malgré ses défauts, on ne peut lui refuser de la chaleur et de l'intelligence. Forcé par les années de changer d'emploi, il abandonna les jeunes premiers pour les premiers rôles, et se montra dans *Œdipe* (le 9 mai). De nouveaux motifs s'opposèrent à ce qu'il traitât avec la Comédie Française, bien qu'il n'eût pas eu à se plaindre du public.

— C'est pendant la nouvelle et injuste guerre qu'on chercha, l'année dernière, à susciter à Mlle Duchesnois, au sujet de Mlle Georges, sans doute pour donner aux parties belligérantes le temps de s'accorder, ou peut-être pour ne pas laisser Talma dans l'inaction, que le Comité lança Mme Valmonzey sur la scène. Peu de débutantes ont fait, pour commencer, un service aussi fatigant que cette jeune et belle actrice; on lui vit jouer successivement, Hermione d'*Andromaque*, Agrippine de *Britannicus*, Emilie de *Cinna*, Jocaste d'*Œdipe*, Clytemnestre et Eryphile d'*Iphigénie en Aulide*, Aménaïde de *Tancrède*, Sémiramis, etc., etc. Ses débuts furent assez suivis, On lui trouva plusieurs qualités précieuses, de l'intelligence, de la chaleur, une diction aussi pure que sa démarche et ses poses étaient nobles et majestueuses. C'est probablement pour reconnaître son zèle et la mettre à même de développer ses heureuses dispositions qu'on l'engagea pour une année et qu'on ne la laissa jouer que très rarement. Elle reparut, le 12 mai, par Sémiramis; mais il paraît que ses camarades ont de son talent, une toute autre opinion que le public; car on ne parle pas de la conserver.

— M. Bernard a presque toujours été directeur du théâtre Royal de Bruxelles, un des mieux composés après ceux de Paris. Jeté dans le théâtre de bonne heure, il commença par chanter et fut long-temps première bassetaille à Marseille. Cet acteur est grand, bien fait, a la

voix claire et nette, une bonne diction et mérita les applaudissemens des connaisseurs dans les rôles de Pharasmane de *Rhadamiste* et *Zénobie*, de Burrhus de *Britannicus*, etc., etc. Il paraît que les offres, qui lui furent faites pour le décider à se fixer à Paris, n'étaient pas capables de balancer les avantages qu'il retirait de sa direction de Bruxelles. Le voilà donc encore directeur, jusqu'à ce qu'il plaise aux sociétaires de la rue de Richelieu de s'attacher un sujet utile et recommandable.

— 5 juin. — Lorsque Dorat eut terminé sa tragédie de *Régulus*, il la porta à Diderot, demandant des conseils que d'avance il était décidé à ne pas suivre. La lettre du philosophe au poète est remarquable. — « Si je me proposais de faire un *Régulus*, dit-il, je commencerais par travailler sur moi, je me remplirais de l'histoire et de l'esprit des premiers temps de la République, et avant que d'entamer mon sujet, je me serais si bien planté à Rome, au milieu du sénat, dans la famille de mon héros, que je ne serais pas tenté de me retrouver sur les planches ou dans les coulisses d'un théâtre». — Cet avis, que Diderot adresse à ceux qui veulent composer une tragédie, regardant aussi le critique qui prétend la juger, je ferai mes efforts pour paraître moins bref que cette dame qui faisait l'analyse de *Régulus*, par ce seul vers qu'elle mettait dans la bouche du principal personnage :

ACTE PREMIER.

Romains, je veux partir.

ACTE SECOND.

Je dois partir.

ACTE TROISIEME.

Je pars.

Aux temps de Régulus, les Romains vivaient encore dans la plus grande simplicité : il n'y avait pas quinze

ans que, pour la première fois, on avait frappé de la monnaie d'or et d'argent. Un sénateur, qui avait été deux fois consul, une fois dictateur, Cornelius Rufinus, avait été retranché du sénat, parce qu'on avait trouvé chez lui dix livres d'argent en vaisselle pour le service de sa table. Les traits de désintéressement et de vertu de Fabricius étaient encore présens à la mémoire. Les Romains venaient de vaincre Pyrrhus, le descendant d'Achille; avaient puni les Tarentins de leur insolence, et assuré leur domination dans toute l'Italie. On était enfin au temps où Curius Dentatus, vainqueur des Samnites, faisait cuire lui-même les mets qu'il mangeait à son repas.

L'enfance de Régulus avait été témoin de tous ces traits d'héroïsme, de désintéressement et de grandeur d'âme. Son bras avait dû s'exercer dans les nombreux combats que Rome livrait aux peuples qui l'entouraient, et cette éducation vigoureuse n'avait pas manqué de disposer son âme à la pratique de toutes les vertus. Mais je passe de suite à l'époque de sa vie qui fait le sujet de la tragédie, et que l'on trouve, ainsi que les discours qu'il prononça au Sénat, dans les supplémens de Freushemius sur la seconde décade de Tite-Live.

Après avoir remporté les plus grands avantages sur les Carthaginois, Régulus, victime, comme on sait, de sa trop grande confiance dans la puissance des Romains et dans le bonheur qui l'avait accompagné jusqu'alors, fut vaincu à la bataille qu'il donna sous les murs de Carthage, fait prisonnier et eut à supporter les plus cruels tourmens. Selon les historiens de sa nation, les Carthaginois ne lui donnaient qu'une faible nourriture, l'injuriaient sans cesse, lui amenaient ordinairement un éléphant qui l'épouvantait par son cri, et le tourmentait par son aspect, de sorte qu'il ne pouvait prendre aucun

repos; enfin ils le mirent dans les fers, et dans la prison publique.

Les Romains, pendant cette captivité, essuyèrent encore quelques défaites, tant sur terre que sur mer; mais bientôt la victoire vint de nouveau se fixer dans leurs rangs. Sous le consulat d'Attilius Régulus, cousin germain du prisonnier, et de Manlius Vulson, les Carthaginois se virent dans une position tellement critique, qu'ils demandèrent la paix. Comptant que Régulus aurait grand intérêt à l'appuyer, ils l'envoyèrent à Rome avec leurs ambassadeurs. Régulus refusa d'entrer dans la ville, disant qu'on recevait toujours hors des murs les étrangers, et n'entra au Sénat qu'avec la permission des ambassadeurs. Là, bien loin de souffrir qu'on parlât de racheter sa vie, il engagea les sénateurs à continuer la guerre.

Quelques personnes voulurent le retenir de force dans la ville; et, parce que Marcia son épouse et ses enfans encore en bas âge, faisaient retentir le forum de leurs cris, les consuls, gens qui, à ce qu'il paraît, connaissaient déjà le système de bascule, prononcèrent qu'ils ne livreraient pas Régulus, s'il voulait demeurer, et qu'ils ne le retiendraient pas, s'il voulait partir. Les uns disaient que, puisqu'il était revenu chez les siens avec tous ses droits, il devait demeurer dans la ville et qu'on pouvait l'y retenir. Le grand pontife ajoutait qu'il ne serait pas parjure, quand il demeurerait dans la ville. Régulus n'écouta rien, et pour qu'on ne l'arrêtât pas, il assura que les Carthaginois lui avaient fait prendre avant de partir un poison lent, pour le faire mourir, si on le rendait aux siens. Ce singulier motif, que les historiens rapportent sans y joindre aucune explication, et qui aurait dû décider les Romains à garder, pour le soigner et le guérir, le héros qui voulait se sacrifier malgré eux, prévalut cependant. Il partit sans voir sa femme et ses enfans.

Pradon, qui a traité presque tous les beaux sujets que l'on admire au théâtre, a fait le premier une tragédie sur la mort de Régulus. Metastase vint ensuite, puis Dorat, qui tout en imitant le poète italien, et en profitant des beautés de sa pièce, ne craignit pas de le décrier publiquement. Peu d'auteurs ont été traités avec une plus révoltante et une plus ridicule opiniâtreté que Pradon. Boileau lançait sur lui tout le venin dont il cherchait à couvrir les hommes célèbres de son temps; et la satyre et l'envie ne brisèrent même pas leurs traits sur son tombeau. Les biographes et les faiseurs de notes semblent enchérir encore sur ses contemporains, et le présentent sans cesse comme un ladre, un parfait imbécille; c'est à qui s'égaiera sur son compte; j'ai lu même une anecdote qui prouve jusqu'à quel point on poussa, à son égard, la sottise et la partialité. On prétend qu'il ne savait pas un mot de géographie, qu'il transportait les scènes en Asie, en Afrique, en Europe, avec une aisance sans pareille, et qu'un jour le prince de Conti lui faisant quelques reproches à ce sujet, Pradon lui répondit : —« Monseigneur, cela ne fait rien à l'affaire; d'ailleurs, je ne sais pas la *chronologie* ! » — Et une pareille absurdité est imprimée, commentée, répétée, et on l'attribue à un homme qui, de son vivant, était aimé d'un grand nombre de princes et de seigneurs, et l'emportait sur Racine. Pradon n'avait pas assez de talent pour soutenir la réputation qu'on voulait lui faire; mais il ne méritait pas d'être traîné dans la boue, par une foule de censeurs qui prétendent le juger et ne connaissent seulement pas ses ouvrages. Il n'y a pas un auteur dramatique aujourd'hui, capable de tracer un plan aussi bien que lui.

Dans sa tragédie de *Régulus*, Pradon a fait un roman qui ne manque ni de mouvement ni d'intérêt, et pour le composer, il a réuni une foule de traits connus de la vie

de ce grand capitaine; son action embrasse l'histoire de toute la première guerre punique, depuis la bataille navale d'Œcnome, jusqu'à sa mort. Il suppose que Régulus est campé sous les murs de Carthage avec Métellus, proconsul d'Afrique. Fulvie, fille de ce dernier, n'a pas voulu abandonner son père, elle est passée en Afrique, et là, est devenue l'amante de Régulus, qui se trouve veuf de la fille de Scipion, dont il a eu un fils, le jeune Attilius, qui, fier du sang qui coule dans ses veines, a demandé à se rendre à Carthage. Là, il est opposé au jeune fils d'Amilcar, à Annibal :

> Il murmure déjà de la lenteur de l'âge,
> Et le fils d'Amilcar, qui sert à l'exciter,
> Lui fait prendre le fer qu'il a peine à porter.

La prise de la capitale de l'Afrique est très importante pour Rome ; aussi, Régulus fait-il les plus grands efforts pour s'en emparer. Des secours ont été envoyés à Régulus, et Priscus fier de combattre sous un pareil héros, les commande. On va donner l'assaut à Carthage, et malgré les observations de Métellus et de Régulus, on n'a pu décider Fulvie et Attilius à sortir du camp. Dans cette circonstance critique, un traître cherche à rendre inutiles la prudence et le courage des généraux. C'est Mannius; le ressentiment qu'il garde contre Régulus, date de l'embarquement des troupes pour Carthage :

> Les soldats, effrayés de notre embarquement,
> Semblaient nous menacer d'un grand soulèvement ;
> Tous les Romains, saisis d'une terreur panique,
> Redoutaient et les mers et les monstres d'Afrique.
> Le tribun Mannius autorisait leurs cris,
> Régulus s'avança sans en être surpris,
> Et l'épée à la main, et d'un air intrépide,
> Aborde le tribun, le saisit, l'intimide;
> Jusque sur un vaisseau l'entraîne, et sur ses pas
> On vit sans murmurer marcher tous nos soldats.

Mannius ne put pardonner cet affront fait en présence de l'armée, (le commencement de cette anecdote est vrai, la fin en est inventée.) Il fit serment de se venger, et un autre motif de mécontentement vint encore se joindre au premier. Il aimait Fulvie, et la préférence que celle-ci accorde à Régulus, a redoublé sa rage. D'accord avec Xantippe, général au service des Carthaginois, il fait tomber Régulus dans une embuscade, près de laquelle il allait faire une reconnaissance. Prisonnier des Carthaginois, il est renvoyé sur sa parole près des siens, à condition qu'il rapportera la paix, ou qu'il viendra subir la mort cruelle dont il a vu faire les préparatifs. Régulus s'oppose à ce qu'on fasse la paix aux conditions demandées :

Ils demandent la paix, qu'on leur fasse la guerre ;
Que la flamme et le fer désolent cette terre ;
Et quoi qu'à Régulus il en puisse coûter,
Continuez la guerre, il vient vous y porter.
Romains, je vous l'avoue, en ce péril extrême.
Pour vous persuader, je suis venu moi-même ;
La paix plus que la mort m'a donné de l'effroi,
J'ai tremblé des bontés que vous auriez pour moi.

On s'oppose en vain à son départ, insensible aux pleurs de son fils, aux regrets de son amante, de ses amis, il fait accroire qu'il a été empoisonné avant de partir, s'échappe, rentre dans Carthage; ses ordres s'exécutent, on livre l'assaut, et il est égorgé à la vue des Romains victorieux.

Régulus fut donné, en 1688, et eut autant de succès que le *Tamerlan* du même auteur en eut peu. Un seigneur faisait allusion au sort de ces deux pièces, lorsque rencontrant Pradon couvert d'un beau manteau, sur un mauvais juste-au-corps, il lui disait, voilà le manteau de *Régulus*, sur le juste-au-corps de *Tamerlan*.

L'Attilio Régolo, est regardé en Italie comme le

chef-d'œuvre de Métastase, il n'obtiendrait que peu de succès en France. Cette action si simple, est extrêmement compliquée dans l'italien; tout se passe en conversations, et le dénouement toujours prévu n'arrive qu'après une foule de scènes fatigantes, d'intrigues amoureuses entre les personnages secondaires, qui n'ajoutent rien à l'intérêt qu'inspire le personnage principal. Si Pradon a fait la tragédie la plus intéressante sur ce sujet, Dorat a du moins fait la plus historique; il ne présente pas Régulus veuf, il le laisse père d'enfans en bas âge, et quoique quelques vers, rappellent le ton fade, et plus brillant que solide de l'école qu'il avait voulu fonder, presque toujours il a du nerf, de la chaleur, et ses personnages parlent comme ils doivent parler. Dans la préface dont il a cru nécessaire de faire précéder son ouvrage, M. Lucien Arnaut, dit que c'est à Horace qu'il doit le sujet de sa tragédie; je crois plutôt que c'est à Métastase qu'il en est redevable, et les critiques qui se sont avisés de dire qu'il avait pris pour modèles Pradon et Dorat se sont trompés. Quoique cependant quelques passages de sa tragédie et de celle de Dorat offrent souvent des points de ressemblance.

Comme Métastase, M. L. Arnaut, suppose que Régulus est veuf de Marcie : pendant son esclavage, Publius son fils, Attilie, sa fille ont grandi. Attilie est aimée de Licinius, jeune guerrier formé par Régulus, et qui vient d'être élevé aux fonctions de Tribun; il a promis à son amante d'employer le pouvoir dont il jouit pour sauver son père de l'esclavage. Attilie consent à se servir de l'appui qu'on lui offre, car lui-même est maître du Forum, Publius de l'armée, mais avant d'en venir aux moyens violens qu'on lui propose, elle veut décider le consul Manlius a parler au sénat en faveur de son père. Tous les projets qu'elle a pu former se trouvent bientôt

détruits, on annonce l'arrivée d'un ambassadeur de Carthage, et Régulus le suit.

Dorat et M. L. Arnaut font entrer Régulus au premier acte, mais avec quelle différence! M. L. Arnaut a su mettre à profit les conseils de Diderot : — « Régulus, « dit celui-ci, serait arrivé dans sa patrie libre sur sa « parole, et résolu de garder le silence sur son projet. Il « serait triste, sombre et muet au milieu de sa famille, « de ses amis; soupirant par intervalle, détournant ses « regards attendris de sa femme, et les arrêtant quel« quefois sur ses enfans : c'est ainsi que je le vois et que « le poète me le montre; *fertur pudicæ conjugis* « *osculum*, etc., etc. »

Viens sur mon cœur.... consul, amis, enfans, patrie,
Qu'il m'est doux de revoir cette terre chérie,
Ces murs, ce capitole, habité par nos dieux,
Et ces champs paternels qu'illustraient nos aïeux!
Venez tous. . . dans mes bras, venez que je vous presse!
O ma fille! ô mon fils! objets de ma tendresse,
J'oublie, en vous voyant, ma longue adversité.
Voilà donc ces remparts, cette noble cité,
Où l'homme libre et fier n'a, sous un ciel propice,
Pour maîtres que les Dieux, pour frein que la justice.
Salut digne séjour des plus mâles vertus,
Salut berceau d'Horace et tombe de Brutus,
Autel où je jurais, plein d'espoir et de zèle,
Ou de vaincre pour Rome, ou de périr pour elle;
Vains sermens. . . je respire et suis vaincu! . .

Pradon ne s'est pas servi d'ambassadeur Carthaginois; on le retrouve dans Dorat et Métastase, mais aucun de ces deux auteurs ne le maltraite autant que M. L. Arnaut; il le rend injustement méprisable. Pour faire briller Régulus, il était inutile de présenter Amilcar sous d'aussi odieuses couleurs.

Amilcar s'est bien douté que Régulus ne tiendrait pas la promesse qu'il avait faite en partant; il veut cepen-

dant l'y forcer, et distribue dans Rome, pour cette entreprise, les émissaires qui l'ont suivi; l'un doit répandre le bruit que Métellus est vaincu, pendant qu'il est vainqueur; l'autre doit faire entendre, que si le sénat refuse la paix, les plus grands malheurs attendent Régulus à son retour; lui-même, par le desir qu'il a de voir libres les prisonniers Carthaginois, se donne la tâche de séduire Licinius : (dans le *Régulus* de Dorat, c'est à Marcie qu'il fait la même confidence;) il prévient le tribun des malheurs qui menacent son ancien général, si l'échange n'a pas lieu. Licinius frémit, et bientôt Attilie, Publius, instruits des mêmes dangers par les émissaires d'Amilcar qui ont bien fait leur devoir, se proposent de réunir tous leurs efforts pour s'opposer à ce funeste départ.

Le sénat s'est assemblé pour recevoir Amilcar. L'ambassadeur expose les motifs de sa mission, répond à toutes les objections qui lui sont faites, accorde tout ce que peut desirer le sénat, la liberté des mers, le départ des troupes carthaginoises de la Sicile, la liberté de Régulus : Manlius est satisfait

. . . . Sénat, vous l'avez entendu.
Non moins propice aux droits qu'à la gloire de Rome,
Cette paix sauve encore la tête d'un grand homme;
Et, quand de l'accepter tout nous fait une loi,
A cet heureux accord qui s'opposerait....

Moi! répond Régulus...

. . . . Moi-même. O Rome, ô ma patrie!
Il y va de ta gloire, et l'on pense à ma vie!
Des dieux du capitole enfans dégénérés,
Ces dieux vous verront-ils, dans leurs temples sacrés,
Fléchir devant le sort qui n'a pu vous abattre?
Vainqueurs vous traiterez, vaincus il faut combattre.
Après tant de maux, quoi! prompte à les oublier,
Rome à la foi punique oserait se fier!
Sur vos vrais intérêts, faut-il qu'on vous éclaire?

Puisqu'elle veut la paix, Carthage craint la guerre.
Ecrasés sous le poids de succès imprévus,
De semblables vainqueurs sont à moitié vaincus ;
Et ce même Amilcar, qui cherche à vous convaincre,
Vous combattrait encor, s'il espérait vous vaincre.
Par des discours trompeurs vous laissant abuser,
En subissant la paix, vous croyez l'imposer !
Jugez mieux à quel prix les vainqueurs vous la rendent ;
Sur la terre et les flots vos drapeaux vous attendent ;
Oui, quelques jours encor, la Sicile est à vous ;
L'Afrique sans défense est ouverte à vos coups ;
L'Espagne se révolte, et Carthage alarmée
A pour la contenir divisé son armée.
Ces avis sont certains, qu'attendez-vous de plus?
Ah ! dussiez-vous tenter des efforts superflus ;
La victoire fut-elle et moins sure et moins prompte,
Romains, c'est en bravant le sort qu'on le surmonte.
Oui, pour venger vos maux et présens et passés,
N'eussiez-vous que du fer, sénateurs, c'est assez;
Le fer seul peut sauver les droits d'un peuple libre.
Entre deux nations maintient-on l'équilibre
Par ces trèves d'un jour, inutiles traités
Que rompent en espoir ceux qui les ont dictés?
Non, songez à Brennus : parjure à sa parole,
Un Gaulois rançonnait les dieux du capitole ;
Mais Camille exilé reparut ; tout changea :
La paix eut perdu Rome, et le fer la sauva.
Imitez cet exemple, et d'un esprit plus sage,
Comparez les appuis de Rome et de Carthage :
Tandis que vos guerriers, laboureurs et soldats,
S'élancent tour à tour du travail aux combats,
Voyez-vous l'Africain, inhabile aux batailles,
D'une horde étrangère entourant ses murailles,
Payer au poids de l'or, par un trafic honteux,
Et sa propre défense et celle de ses dieux ?
Ce peuple sans vertu, ces soldats sans patrie,
Sont-ils faits pour dicter des lois à l'Italie !
Non, non, vous possédez de plus fermes soutiens.
Carthage a des soldats, Rome a des citoyens;
Et l'Afrique dut-elle avec mille cohortes,
Menacer vos remparts et heurter à vos portes ;

Tandis que chaque jour, en ses murs envahis,
Où tout homme est soldat pour sauver son pays,
Rome verrait grandir ses forces rajeunies;
De Carthage, bientôt, les hordes affaiblies
Périraient sous le poids d'un désastre éternel.
On détruit une armée, un peuple est immortel.

Sa fougueuse éloquence étonne les sénateurs, et bientôt les entraîne; on se réunit à lui pour déclarer la guerre à Carthage, pour refuser l'échange des prisonniers. Amilcar furieux veut partir; Régulus va le suivre. Licinius, à la tête du peuple, s'oppose à son départ; Régulus s'irrite, le repousse, se fait un passage à travers le peuple; mais Amilcar s'efforce en vain de l'accompagner. Victime de l'entêtement de Régulus, il est forcé de supporter les menaces du peuple et de Licinius, qui l'accuse d'avoir méconnu les droits des nations. C'est lui seul, Licinius, qui les méconnaît en se permettant de faire arrêter un ambassadeur sans l'autorisation des consuls et des sénateurs, et en disant que la tête d'Amilcar répondra des jours de Régulus, qu'il a cherché fort inutilement à sauver.

La délibération du sénat, le projet de départ de Régulus, ont mis le désordre dans Rome. Attilie, Publius, Licinius, ont profité du zèle de leurs concitoyens pour faire retenir le héros qui veut se perdre; et qui se trouve forcé de revenir dans le temple de Mars qu'il ne croyait plus revoir. Là, il frémit en apprenant que tous les Romains s'opposent à son embarquement. Les soldats sont mutinés, le peuple entoure le temple; Publius commande pendant que Licinius fait monter Amilcar sur son vaisseau, et qu'Attilie échauffe le zèle des citoyens. Régulus, à cette nouvelle, engage Manlius à tempérer l'ardeur des soldats par quelque ruse, et s'apprête à détacher Publius, son fils, de l'alliance qui vient d'être formée : cette scène est dans *Métastase;* M. L. Arnaut

l'a parfaitement rendue. Regulus décide enfin son fils à calmer lui-même l'effervescence des soldats, et à faire sentir que son départ est utile.

. . . . Il le faut. Lève les yeux ! rougis
De l'affreux désespoir où ton cœur s'abandonne.
Les héros dont l'image ici nous environne,
Quand le salut public ordonnait leur trépas,
Au devant d'un tel sort précipitaient leurs pas.
Vois Décius, sa mort va sauver Rome; il tombe!
Et la victoire en deuil s'élance de sa tombe !
Imitateurs zèlés de tant de vrais Romains,
A force de vertus commandons aux destins.
Sur l'autre plage envain mon supplice s'apprête:
Le glaive en la frappant flétrira-t-il ma tête ?
Non, toujours pur, mourant ainsi que j'ai vécu;
Captif, mais libre encor, mais fier, quoique vaincu,
Auprès de Décius, d'Horace et de Clélie,
De mes derniers regards saluant l'Italie,
Immortel, je pourrai m'élancer vers les cieux.
Ma vie est aux bourreaux, mais mon ame est aux dieux.

Pendant que son fils lui obéit et va calmer les soldats, Amilcar, poursuivi par le peuple qui veut l'assassiner, vient se réfugier dans le temple de Mars! Pour quelle raison le poursuit-on ainsi? Amilcar n'est nullement coupable de l'aveugle dévouement de Régulus. Cependant, celui-ci le protège; et, saisissant l'épée d'un Romain, menace de s'en frapper, si l'on veut tenter le moindre effort pour le retenir, aussi bien qu'Amilcar. Toujours armé de cette épée, il brave les observations de Licinius et d'Attilie, jusqu'au moment où Publius lui annonce que ses ordres sont exécutés et que les soldats sont calmés. A ces mots, Régulus s'élance sur le rivage, il exhorte les Romains à prendre les armes....

. . . . Rien ne m'arrête plus;
Nous nous retrouverons bientôt sur l'autre plage,
Soldats, peuple, adieu donc. . . . à Carthage? . . .

A Carthage! répètent tous les Romains excités par l'enthousiasme de Régulus.

Beaucoup d'auteurs ont douté du supplice de Régulus; M. L. Arnaut n'est pas de cet avis, généralement partagé par les littérateurs les plus distingués; il cherche à prouver que Voltaire n'a pas essayé d'élever le plus léger doute sur cet horrible événement; et, pour donner plus de poids à son opinion, il rappèle un passage du traité de Cicéron, *de finibus,* qu'il prétend être concluant. Cette citation de Cicéron prouve que M. L. Arnaut connaît ses auteurs, mais non pas l'authenticité du supplice de Régulus. Cicéron, comme tous les Romains, était intéressé à couvrir Carthage d'un opprobre éternel, et il était trop bon politique pour ne pas, lui-même, donner le plus grand poids aux récits qu'il avait entendu faire dans son enfance.

Sous le rapport de l'invention et de la conduite de l'intrigue, si M. L. Arnaut est loin de ses devanciers, il se place au-dessus d'eux sous celui de l'exécution. Son style, comme celui de son père, est mâle et fier. Bien qu'il ait sacrifié quelquefois au goût du jour, et se soit abandonné à l'enflûre et à l'exagération pour captiver la masse des spectateurs, on ne peut que bien augurer de ce premier essai : qu'il choisisse un meilleur sujet, et nul doute qu'il ne se tire, avec honneur, de cette nouvelle tentative. Le brillant tableau qu'il a tracé (car on ne peut pas donner le nom de tragédie à *Régulus*), élève l'âme, la transporte : on ne peut s'empêcher de se croire au milieu de Rome, et de Rome fière alors de sa simplicité et de ses vertus.

En comparant les différens *Régulus* donnés jusqu'à ce jour, il est impossible de ne pas trouver entr'eux beaucoup de points de ressemblance. Chaque auteur, se servant des mêmes documens historiques, a dû néces-

sairement reproduire les mêmes paroles, les mêmes pensées; mais c'est principalement Métastase que M. L. Arnaut a mis à contribution. Ce qu'Attilie, dans la tragédie de M. L. Arnaut, dit à Licinius dans le temple de Mars, elle le dit dans Métastase à la porte du consul. La déclaration d'amour est traduite de l'italien : écoutons le Licinius français :

Jusqu'ici, de nos lois, observateur austère,
J'ai su, guerrier docile, obéir et me taire.
Tribun du peuple roi, ce peuple a désormais
Remis entre mes mains ses plus chers intérêts,
Je les défendrai. Fier des devoirs qu'il m'impose,
D'un retard alarmant j'éclaircirai la cause,
Et ma voix proclamant ses décrets absolus,
Vous jure de changer le sort de Régulus.

—« Hé! qu'ai-je pu faire pour lui, dit Métastase, tant que j'étais dans un état privé? Ce n'est pas l'ambition qui m'a fait chercher la puissance tribunitienne, je n'ai voulu l'obtenir que pour servir Régulus; tribun, je vais demander au nom de tout le peuple......» — Dans Métastase, Attilie répond à cette tirade, ce que M. L. Arnaut lui fait dire dans la seconde scène de son premier acte. — « Réservez ce remède violent pour une extrême nécessité. Ne réveillons pas les dissentions entre le peuple et le sénat. Chacun de ces deux corps est, vous le savez, trop jaloux de l'autorité suprême, et en abuse tour-à-tour : ce que l'un demande, l'autre le refuse . . . .

. . . .

Mais différons encor; par un funeste éclat,
Craignons de diviser le peuple et le sénat,

. . . .

Rome a vu trop long-temps les partis inquiets
Rallumer les combats, même au sein de la paix;
Et chacun d'eux, jaloux des droits dont il abuse,
Se plaire à prodiguer ce que l'autre refuse. . .

Attilie veut supplier Manlius pour son père : — « Oubliez-vous, dit le Licinius italien, que de tout temps, la gloire de votre père excita la jalousie de Manlius? N'attendez rien de lui, il est son rival. » — « Manlius est Romain, répond Attilie, je ne puis croire qu'il veuille armer du pouvoir public son inimitié particulière ! » — M. L. Arnaut fait ainsi parler les deux mêmes personnages :

LICINIUS.

D'un rival qui long-temps maitrisa le destin,
Manlius est jaloux.

ATTILIE.

Manlius est romain.
Contre mon père absent je ne crains plus sa haine.

Je bornerai là ces citations. M. L. Arnaut avoue qu'il a profité de la lecture de Métastase, et il l'a prouvé avec bonheur; rarement il est resté au-dessous de son maître. Quant aux défauts, aux irrégularités que j'ai pu signaler, et qui sont inséparables d'un premier essai, ils devaient disparaître et disparurent devant l'admirable acteur qui joue Régulus.

En voyant Talma dans cette tragédie, on peut se faire une juste idée de Régulus; c'est la tête, le maintien, la démarche du prisonnier de Carthage. Oui, l'homme qui sacrifiait sa vie pour conserver l'honneur de sa patrie, pour lui procurer la victoire; qui ne craignait pas d'abandonner sa famille pour des supplices dont le seul récit est capable de faire trembler les hommes les plus braves, devait avoir ce brûlant enthousiasme. Je vois Régulus descendre sur le rivage qu'il a quitté depuis si long-temps, approcher de Rome. Le manteau qu'il porte, il le reçut de la pitié de ses vainqueurs. Comme il a l'air humble et confus! des mots entrecoupés s'échappent de sa bouche; il n'ose regarder ces murs dont

son orgueil, si cruellement puni, a compromis la sûreté; il redoute les regards de cette multitude accourue sur son passage, et qui peut lui demander compte du sang d'un père, d'un frère, d'un fils ou d'un ami; c'est bien l'homme qui a souffert toutes les privations, qui, pendant long-temps, a vécu dans une prison infecte. Mais, comme le mot de patrie a ranimé tout son être! à ce nom si cher il a tout oublié, peines, douleurs, esclavage. Il ne voit pas le tonneau hérissé de pointes, et la croix des criminels qui l'attendent sur la montagne de Carthage. Dans ce temple du dieu de la guerre qu'il implore quoique vaincu, au milieu des sénateurs, il a recouvré toute sa vigueur, toute son énergie; ce n'est plus Régulus esclave qui parle, c'est Régulus vainqueur à la tête d'une armée formidable; il traite Amilcar, dont il doit redouter le ressentiment, comme il l'aurait traité après la bataille d'OEcnome ou la prise de Tunes.

Le succès de *Régulus* fut des plus complets. Placé dans une loge, M. Arnaut père, entouré de sa famille, jouit du triomphe de son fils et le présenta aux spectateurs, curieux de connaître le jeune poète qui débutait dans la carrière dramatique par un pareil ouvrage.

— La salle qu'occupent actuellement les Comédiens Français fut commencée en 1787, d'après les dessins de l'architecte Louis qui avait bâti le Palais Royal, et terminée en 1790. Dans les deux volumes que publièrent MM. Etienne et Martainville, sous le titre *d'Histoire du Théâtre Français*, on trouve les détails les plus intéressans sur les dissentions qui agitèrent la troupe des Comédiens Français, et finirent par opérer une scission. En 1791, les acteurs s'étaient séparés; en 1793, après la représentation de *Pamela* de M. de Neufchâteau, le théâtre fut fermé.

Un ancien comédien, nommé l'Ecluse, ayant obtenu

la permission de faire valoir à la Foire le talent particulier qu'il avait pour imiter divers personnages comiques, fit ensuite construire le théâtre de la Rue de Bondy et y établit son spectacle des *Variétés amusantes* auquel *Jeannot* ou *les Battus paient l'amende* fit courir tout Paris. Cependant l'Ecluse se ruina; son spectacle, mis à l'enchère, fut adjugé aux directeurs du théâtre de Bordeaux, Dorfeuille et Gaillard, qui le transportèrent au Palais Royal, en se soumettant à une redevance de 60,000 livres envers l'Opéra et de 50,000 livres pour les hôpitaux. Le duc d'Orléans ayant fait bâtir le théâtre qui existe aujourd'hui, Dorfeuille et Gaillard s'y établirent et l'ouvrirent sous le nom de théâtre du Palais Royal, le 15 mai 1790. Leur troupe s'augmenta des déserteurs de la Comédie Française, et l'établissement prit le nom de théâtre Français de la Rue de Richelieu, qu'il changea ensuite pour celui de théâtre de la République.

La première décoration de la salle consistait en cinq balcons circulaires; mais, en 1799, à la réunion des deux troupes françaises, M. Moreau, chargé de la restauration du théâtre, réduisit de quelques pieds l'étendue de la salle, et la décora comme on la voyait, il y a quelque temps; M. Palaiseau dirigea ces travaux qui, en général, étaient tous d'un style sévère. Il y avait fort peu de dorures, toute l'architecture était peinte en marbre; les camée du plafond étaient en rouge. L'ensemble de la décoration était grand, noble et magnifique; on lui reprochait seulement sa grande élévation; mais il fallait des places et lorsqu'on ne peut s'étendre, il faut les trouver dans la hauteur, de cette manière on est parvenu a en disposer plus de deux mille. Depuis plus de vingt ans, la salle n'avait pas été réparée; et cependant elle en avait le plus grand besoin. Les tapisseries des loges tombaient en lambeaux; les peintures se dégradaient. Les Comédiens Français

sentirent enfin que les observations qu'on leur adressait continuellement, étaient justes et raisonnables; et pendant le temps nécessaire aux réparations, ils allèrent jouer au théâtre Louvois où ils alternèrent avec les Comédiens Italiens. Pour l'ouverture, on donna *Jeanne d'Arc* et le *Barbier de Séville*.

C'est là que, le 5 juillet, M. Rousselle, acteur gros, court, assez sans façon sur la scène, joua Francaleu de la *Métromanie*, et le 14, *Turcaret*. Après avoir fait partie de l'ancien théâtre des *Jeunes Elèves*, cet acteur passa à Louvois, et de là partit pour la province et l'étranger. On l'avait vu débuter dans les Amoureux, et jouer avec assez de succès Therigny de l'*Entrée dans le monde*, comédie de M. Picard. N'ayant pas trouvé assez brillant le sort qu'on lui proposait à la Comédie Française, il alla au Gymnase où il ne fit pas grande figure. C'est aussi dans la salle Louvois que fut donnée la première représentation des *Quatre Ages*, comédie en cinq actes et en vers de M. Merville.

Par une fatalité assez singulière, les deux meilleures pièces de cet auteur furent représentées par des comédiens en état d'émigration: la *Famille Glinet*, lorsque les acteurs de l'Odéon, après l'incendie qui détruisit leur salle, vinrent s'établir à Favart; et les *Quatre Ages*, lorsque les Comédiens Français se rendirent à Louvois pour faire réparer la leur.

Le sujet de cette comédie est vaste : mettre en opposition les différens âges avec leurs passions, leurs intérêts, leurs physionomies si dissemblables, était une idée aussi heureuse que profonde. Elle demandait de grands développemens, beaucoup d'observations; chaque personnage doit se peindre dans ses gestes, dans ses actions, dans ses moindres paroles. Mais une difficulté devait s'opposer à la parfaite exécution d'un si beau projet,

la permission de faire valoir à la Foire
lier qu'il avait pour imiter divers per
fit ensuite construire le théâtre de
y établit son spectacle des *Variét*
Jeannot ou *les Battus paient l*
Paris. Cependant l'Ecluse se ru
l'enchère, fut adjugé aux di
deaux, Dorfeuille et Gaill
Palais Royal, en se so …nthe
60,000 livres envers l'Or … reçu de ses
hôpitaux. Le duc d'Or … n intendant,
existe aujourd'hui, … er en se servant
et l'ouvrirent sous … son maître. Son
le 15 mai 1790. … ; le petit-fils de Pé-
de la Comédie … usique, et Flavien, le
de théâtre Fr … ux de cartes que sa bonne
gea ensuite

La prem … , avare, aimant à rappeller le
cons circ … isant dans l'idée que sa carrière sera
pes fra … ie, l'homme fait, se laisse égarer par
théât … prétend aux honneurs et brigue une nomi-
la d … la chambre des Députés. Jules, le jeune homme,
M … brave, étourdi, amoureux, ne pense qu'à briller,
fait des dettes. L'enfant, lui, n'est heureux qu'au milieu de ses joujoux, est curieux, bavard, fuit toujours l'école et le travail. Voilà les quatre personnages que M. Merville a mis en action.

Périanthe a donné l'une de ses filles en mariage à Volrade ; cette fille est morte, mais Volrade espère toujours qu'une bonne partie des grands biens de son beau-père reviendra à son fils Flavien ; c'est une de ses ambitions, et celle-là est commune. Le grand-père veut marier Jules, qui est orphelin et qu'il a retiré chez lui, à une demoiselle d'Orbèle. Ce mariage sourit fort à Vol-

hat ne sera pas livré, le géné-
fera point usage des pièces
le et du neveu est très
olrade ne pense pas
et ne peut être re-
mployer l'inter-
combat et le
dans cette
de l'o… rien de
… dans la pièce p… ue de
la récompense de son … ie.
…; il vient d'être élevé au Ministère, …
…on, qui est connue, anime diversement Périan-
… Volrade. Le premier espère que le nouveau Mi-
nistre lui fera obtenir la liquidation d'une dette de dix mille écus; le second rêve d'avance de nouvelles sinécures, de nouvelles faveurs.

Julie, qui fréquente souvent la maison de Périanthe, a écouté sans colère l'aveu que lui a fait Jules. Le jeune homme est certain d'avoir touché le cœur de sa maîtresse; mais la nouvelle de cette passion subite est venue, grâce au petit bavard Flavien, jusqu'aux oreilles du grand-papa; il est furieux, et menace Jules de mettre sur son compte tous les frais du procès qui l'occupe sans cesse. Volrade, de son côté, voyant ses espérances détruites, car il ne sait pas encore quelle est celle qui a touché le cœur de son neveu, tonne contre Jules; mais lorsque Périanthe a nommé la nièce du Ministre, il ne trouve plus les prétentions de son parent si ridicules; il les appuie même, et, jaloux de prouver à la nouvelle Excellence son zèle et son amitié, il va, ainsi que son beau-père, lui rendre visite. La fortune, les honneurs n'ont pas changé Suzeval; il est toujours simple, modeste, et il le prouve en venant voir son vieil ami, chez lequel

c'était l'impossibilité de généraliser chaque âge. Ce ne sont donc pas les quatre âges de la vie que M. Merville a présentés sur la scène, mais bien quatre individus de différens âges. Ce sont quatre originaux pris au milieu de la foule des originaux qui remplissent le monde, et dont les travers, les ridicules peuvent nous divertir un instant, sans, pour cela, nous donner une idée des vices ou des défauts de la masse.

L'exposition est en action; le vieux Périanthe pese dans son trébuchet l'or ét l'argent qu'il a reçu de ses fermiers, pendant que Charençon, son intendant, calcule d'avance les intérêts qu'il va gagner en se servant secrètement des fonds que lui confie son maître. Son gendre, Volrade, lit les journaux; le petit-fils de Périanthe, Jules, compose de la musique, et Flavien, le fils de Volrade, fait des châteaux de cartes que sa bonne s'amuse à renverser.

Périanthe est vieux, avare, aimant à rappeller le temps passé, se plaisant dans l'idée que sa carrière sera longue. Volrade, l'homme fait, se laisse égarer pàr l'ambition, prétend aux honneurs et brigue une nomination à la chambre des Députés. Jules, le jeune homme, est brave, étourdi, amoureux, ne pense qu'à briller, fait des dettes. L'enfant, lui, n'est heureux qu'au milieu de ses joujoux, est curieux, bavard, fuit toujours l'école et le travail. Voilà les quatre personnages que M. Merville a mis en action.

Périanthe a donné l'une de ses filles en mariage à Volrade; cette fille est morte, mais Volrade espère toujours qu'une bonne partie des grands biens de son beau-père reviendra à son fils Flavien; c'est une de ses ambitions, et celle-là est commune. Le grand-père veut marier Jules, qui est orphelin et qu'il a retiré chez lui, à une demoiselle d'Orbèle. Ce mariage sourit fort à Vol-

rade, qui voit de nouvelles créatures dans chaque nouveau parent qu'il va avoir, et bien plus encore à Périanthe, qui, par cette union, compte mettre fin à un procès très ruineux. Jules dérange ces beaux projets, formés par l'avarice et l'ambition; il déteste Mlle d'Orbèle, et aime avec passion la nièce d'un ami de sa famille, de M. de Suzeval, vieillard aussi bon, aussi aimable et généreux que Périanthe l'est peu; c'est, en un mot, tout l'opposé de l'obstiné grand-père de Jules.

Suzeval, jeté dans la pièce pour arranger le dénouement, a reçu la récompense de son intégrité et de son dévouement; il vient d'être élevé au Ministère, et cette nomination, qui est connue, anime diversement Périanthe et Volrade. Le premier espère que le nouveau Ministre lui fera obtenir la liquidation d'une dette de dix mille écus; le second rêve d'avance de nouvelles sinécures, de nouvelles faveurs.

Julie, qui fréquente souvent la maison de Périanthe, a écouté sans colère l'aveu que lui a fait Jules. Le jeune homme est certain d'avoir touché le cœur de sa maîtresse; mais la nouvelle de cette passion subite est venue, grâce au petit bavard Flavien, jusqu'aux oreilles du grand-papa; il est furieux, et menace Jules de mettre sur son compte tous les frais du procès qui l'occupe sans cesse. Volrade, de son côté, voyant ses espérances détruites, car il ne sait pas encore quelle est celle qui a touché le cœur de son neveu, tonne contre Jules; mais lorsque Périanthe a nommé la nièce du Ministre, il ne trouve plus les prétentions de son parent si ridicules; il les appuie même, et, jaloux de prouver à la nouvelle Excellence son zèle et son amitié, il va, ainsi que son beau-père, lui rendre visite. La fortune, les honneurs n'ont pas changé Suzeval; il est toujours simple, modeste, et il le prouve en venant voir son vieil ami, chez lequel

il arrive fort à propos pour entendre le récit des folies de M. Jules, reçevoir ses confidences et promettre assez légèrement de s'intéresser à l'amour qu'il prétend avoir pour Julie. Entre gens de la qualité de Suzeval et de Périanthe, un mariage n'est pas si promptement conclu, surtout lorsque l'on voit de ses propres yeux le gendre qui se propose, jurer qu'il n'a plus de dettes, et se trouver entre deux créanciers.

Jusqu'ici, tout va bien dans la maison; l'un espère de l'argent, l'autre une nomination, le troisième une femme, jeune, riche et aimable. Cependant Jules est fort embarrassé. Mlle Julie a parlé d'une partie de bois de Boulogne qu'elle doit faire avec une amie. On espère bien voir M. Jules dans l'élégant tilbury qu'il vantait à la dernière assemblée. Malheureusement, le tilbury est au pouvoir d'un avide créancier. Comment faire, pour éviter un affront? recourir à la providence ordinaire, à l'effronté Charençon, qui prête à gros intérêt au petit-fils l'argent que lui a confié le grand-père. On a peine à concevoir que chez un maître aussi soupçonneux, aussi avare que Périanthe, un domestique puisse imiter la conduite de cet intendant de bonne maison, dont parle Gil Blas de Santillanne. Chez le maître de ce dernier, on ne pensait pas à soupçonner; chez l'autre, au contraire, tout est soupçon. Aussi, Charençon prend-il beaucoup de précautions pour ne pas être découvert; il prête à Jules par l'intermédiaire d'un usurier de sa connaissance, nommé Rufin.

Par suite d'une de ces résolutions qui ne peuvent venir que d'une grande âme, parce qu'elles sont rares, Suzeval a refusé le Ministère. Cette nouvelle est un coup de foudre pour Périanthe et Volrade; adieu la fortune, adieu la protection! nouveau Cincinnatus, Suzeval ne s'est décidé à s'arracher au repos dont il jouissait à la

campagne, que pour prêter son appui à la nomination de son frère le général, le père de julie, qui se trouve être le concurrent de Volrade à la chambre des Députés. Fier et arrogant, ce dernier se croyant les talens nécessaires pour administrer, rêve déjà la possession du ministère que Suzeval abandonne : une seule crainte trouble sa joie. Dans un âge moins avancé, il a publié un libelle dans lequel il exprimait des opinions bien différentes de celles qu'il professe aujourd'hui. L'ouvrage ne portait pas son nom, mais le libraire chargé de le vendre possède un acte signé de sa main. Comme quelques gens de son métier, le libraire cherche à profiter de cette circonstance pour gagner de l'argent. Il a écrit à Volrade, qu'en échange d'une assez forte somme il rendrait cet acte ; dans le cas d'un refus, qu'il le livrerait au père de Julie. Cette menace déconcerte Volrade. Généreux, plein d'ardeur, et ayant appris que l'élection de son oncle était des plus douteuses, Jules lui avait proposé de céder ses droits au général, et, par cette noble conduite, d'empêcher que tout ce qui l'entourait ne se ressentît de la chûte qui le menaçait. Volrade avait repoussé ce conseil avec hauteur et indignation ; mais la conduite du libraire change ses premières résolutions. Pour parer le coup qu'on lui porte il faut de l'argent ; il prie Périanthe de lui en procurer. Périanthe se fait long-temps tirer l'oreille, demande enfin Charençon et l'argent qu'il lui a remis. L'embarras de chaque personnage est extrême ; heureusement, Jules les rassure tous un moment, en promettant d'aller chez le libraire et de chercher à arrêter les suites d'une si scandaleuse persécution.

Mécontent de Jules, qui refuse de se marier avec Mlle d'Orbèle, mécontent de Volrade, qui lui soutire continuellement de l'argent, Périanthe, pour se venger de tous deux, prétend épouser lui-même la belle dé-

laissée. Ranimé par cette bizarre idée, il a fait venir le notaire. Mais la présence de l'homme de loi, un peu de réflexion, l'ont ramené à la raison. Il a pesé également les peines, les plaisirs qui attendent un vieillard dans le mariage. Ces nouvelles réflexions l'occupaient même, lorsque Suzeval, envoyé par Volrade, que le mot seul de mariage a fait trembler, vient lui parler de cette folie. Périanthe embarrassé, répond au contraire qu'il pense à faire son testament et à déshériter son petit-fils. Suzeval parvient à le ramener à de meilleurs sentimens, lui fait sentir qu'il ne peut priver ses enfans d'un bien qui leur appartient; il le calme, surtout en lui donnant l'assurance que le général verrait avec plaisir l'hymen de sa fille et de Jules; que la dot de Julie serait considérable, et que peut-être enfin, l'on paierait les frais du procès que l'on espérait terminer en même temps.

Jules, comme il l'avait promis à Volrade, a été chez le libraire. Il est arrivé trop tard! ce misérable avait déjà livré au général le libelle et l'acte signé. Que fait-il dans cette circonstance, pour tirer Volrade d'embarras et rétablir ses affaires? On peut le donner en cent à deviner! Il se dit chargé par Volrade, d'un cartel pour le général. Singulier moyen pour exciter la générosité d'un rival! Il est même impossible de deviner quel peut être le but d'une pareille extravagance. Il oublie, à ce qu'il paraît, qu'il s'adresse au père de sa maîtresse, au frère d'un homme qui l'honore de son amitié et de sa protection; il lui propose enfin un duel, qui est accepté avec une égale légèreté. Périanthe ne conçoit pas trop comment un duel peut tirer son gendre d'embarras, le faire nommer député, et il a grandement raison; mais Volrade, sans expliquer plus que Jules sa façon de penser, est à peu près du même avis que son neveu. Il compte même mettre sa folle conduite à profit, en ce sens qu'il

espère que tant que le combat ne sera pas livré, le général, retenu par l'honneur, ne fera point usage des pièces qu'il possède. L'opinion de l'oncle et du neveu est très différente sur un autre point. Volrade ne pense pas comme Jules qui prétend que le combat ne peut être remis, il a l'espoir au contraire, de bien employer l'intervalle qui doit exister entre la proposition du combat et le combat lui-même; mais, Jules qui croit voir dans cette hésitation le déshonneur de sa famille, ne trouve rien de plus naturel, puisque Volrade court à ses affaires, que de prendre sa place et d'aller se battre avec le père de Julie. L'inquiétude de Périanthe est extrême, mais elle n'est pas plus grande que celle de Charençon. Pour seule sûreté de la somme qu'il a avancée et que Périanthe demande à chaque instant, il ne possède qu'un simple billet payable à l'époque de la majorité de Jules; ce temps est encore éloigné, il peut mourir dans cette maudite affaire, il faudra donc payer la somme entière et les intérêts; il veut le retenir, cherche à lui barrer le chemin, mais inutilement. Ne devinant pas le secret motif d'effroi de Charençon, Périanthe l'attribue à son dévouement pour la famille de son maître, mais ce dévouement ne diminue pas ses alarmes, et Julie vient les augmenter en demandant des nouvelles de son père qu'elle a vu sortir avec des armes. Elle se plaint à Volrade du défi qu'il a envoyé. Volrade ne conçoit rien au départ précipité du général; d'autres soins plus importans l'occupent en ce moment; ses affaires prennent une très mauvaise tournure, ses doléances augmentent encore la confusion générale, et Flavien y met le comble en criant, malgré les représentations de son grand-père, que Jules est allé se battre contre le général. Une nouvelle aussi extraordinaire est bien capable de confondre Julie, elle ne peut croire à une pareille extravagance de la part de

celui qui lui jurait un amour éternel. La présence de Jules met fin aux conjectures, il raconte son duel : le sort lui avait donné l'avantage de tirer le premier, mais la vue de ce vénérable guerrier affrontant si tranquillement la mort l'a étonné, mille souvenirs ont arrêté son bras, au lieu de tirer il s'est jeté aux pieds du général, demandant pardon de sa folle conduite. Toutes ces aventures romanesques et invraisemblables n'avancent les affaires de personne ; Jules ne peut plus penser à épouser Julie ; Volrade, voué au mépris et au ridicule, a perdu toute espérance ; Périanthe pleure d'avance l'argent qu'il lui faudra donner pour terminer son procès. La présence de Suzeval ramène le calme. Le général, touché de la conduite de Jules, (il est difficile de la trouver et louable et héroïque,) ne s'oppose pas à l'union des deux amans ; il fait remettre à Volrade les papiers qui l'inquiétaient tant, et celui-ci, courant toujours après sa chimère, prévient ses amis qu'il va aller briguer une nomination dans les départemens.

Tout cet épisode du duel qui amène le dénouement, est mal imaginé, peu naturel. En général, si M. Merville a fait preuve de talent dans les détails, il a échoué dans l'ensemble et la composition de son ouvrage. Les oppositions qu'il a sû faire naître de la différence des caractères, sont presque toujours fort heureuses. Au moment, par exemple, où Volrade exalté par les espérances que lui fait concevoir la nomination de Suzeval, voit dans l'avenir les honneurs et les dignités pleuvoir sur lui ; Flavien qui a fait un grand château de cartes, le montre à sa bonne. — « Tiens ! tiens !.. comme il est haut !.. » — Plus loin, lorsque son père assure Julie du respect, de l'amitié, de l'estime qu'il a pour Suzeval, — « viens voir ma lanterne magique, » — dit l'enfant à la jeune fille, sans penser à faire une application.

C'est bien malgré lui que Flavien va à l'école, la lecture surtout l'ennuie; mais, Périanthe voulant juger des progrès de son petit-fils, lui ordonne de lire un passage du livre que lui a donné le maître d'école. C'est l'*Abrégé de l'Histoire naturelle.* L'enfant tombe sur le tableau des quatre âges de la vie. Périanthe sourit à la description de la jeunesse; mais que devient-il en entendant parler ainsi de la vieillesse. — « Le dépérissement commence dès » avant quarante ans; il augmente par degrés assez lents » jusqu'à soixante, par degrés plus rapides jusqu'à » soixante-dix. La caducité commence à cet âge, elle va » toujours en augmentant, la décrépitude suit, et la mort... — « Quel livre! s'écrie Périanthe en l'arrachant des mains de Flavien.

Quel galimathias! comme c'est imprimé!
Que l'œil d'un pauvre enfant doit en être charmé.

— « Il me fait mal aux yeux, ajoute l'espiègle qui voit déjà son maître d'école en défaveur.

PÉRIANTHE.

. . . . Je voudrais bien connaître
Le sot qui l'a pu mettre en tes mains!

FLAVIEN.

C'est mon maître.

PÉRIANTHE.

Hé bien, oui, c'est un sot.

FLAVIEN, *comme entendant un blasphême.*

Ah!.. (*à part*) bon, je le dirai.

Le vieillard tire alors de sa poche un livre doré sur tranche. Quel est ce livre? l'*Almanach des centenaires*!!!

Une autre scène qui est assez comique, et qui a été supprimée par la censure, parce qu'elle donnait une idée des turpitudes électorales, est celle où Rupert et St.-Albin, deux électeurs, viennent rendre à Volrade la

visite qu'ils ont reçue de M. le Candidat. Rupert est électeur libéral; Volrade s'est fait inscrire chez lui, sous le simple nom de Volrade. St-Albin est royaliste, la carte qu'on a déposée chez lui, portait pour suscription, Achille Louis Hector de Volrade, écuyer. En faisant sa cour à chaque parti il espérait réunir toutes les opinions en sa faveur; mais, St-Albin et Rupert en présence, se sont bien vite douté qu'on les jouait; tous deux se retirent en prévenant M. le Candidat que la franchise vaut encore mieux qu'une pareille prudence.

— En 1769, Molé, qui vivait depuis long-temps avec Mlle d'Epinay, actrice de la Comédie française, demanda la permission de se marier; toujours on lui avait refusé la bénédiction nuptiale. L'excomunication dont jouissaient les comédiens en France, ne leur permettait pas plus de tâter du sacrement du mariage que de tout autre. Alors, lorsqu'un comédien voulait se marier, il renonçait au théâtre. En vertu de cette renonciation, l'Archevêque ou l'Ordinaire accordait la permission de bénir le mariage; et cette cérémonie faite, le premier Gentilhomme de la Chambre envoyait au nouveau béni, un ordre du Roi de remonter sur le théâtre, et le nouveau mari obéissait à l'ordre du Roi. L'Archevêque, pour mettre sa religion à couvert de toute surprise, fit dire à Molé, que malgré toutes les renonciations possibles, il ne donnerait plus à aucun comédien, la permission de se marier, à moins qu'il ne lui apportât une déclaration signée par MM. les quatre premiers Gentilshommes de la Chambre, comme quoi ils ne donneraient plus un ordre du Roi pour remonter sur le théâtre. Molé se voyait donc obligé de continuer à vivre dans le libertinage, lorsqu'on trouva le moyen de glisser à l'Archevêque cette permission de mariage à signer avec plusieurs autres; le prélat, sans défiance, signa sans lire; le vicaire de la paroisse, en vertu de

cette décision, bacla l'affaire, et Molé et Mlle d'Epinay escamotèrent le sacrement. L'Archevêque fut bientôt instruit de la supercherie, et pour se venger, ne pouvant reprendre le sacrement, il fit interdire le prêtre, pour lui apprendre à s'en rapporter dans des cas de cette importance à une permission signée. L'Archevêque, héros de cette aventure, était le fameux Christophe de Beaumont.

Ces principes d'intolérance ne doivent pas nous étonner; le Clergé d'alors ne se piquait pas d'être exempt de ridicules! mais ce qu'on ne peut concevoir, c'est qu'à la même époque, où l'on punissait un prêtre pour avoir marié Molé, avec une permission signée; où l'on refusait aux comédiens français un droit dont tout citoyen doit jouir, et où on les forçait à vivre dans le concubinage, on l'accordait aux comédiens italiens! Laruette venait de se marier à la paroisse Saint-Sauveur; Trial avait suivi cet exemple et épousé Mme Comolet d'abord Mlle Mondeville. Ainsi l'on n'était pas coupable en jouant la comédie sur la rive droite de la Seine, et on était à tous les diables lorsqu'on la jouait sur la rive gauche.

Faire le mal, exciter le scandale, est à ce qu'il paraît un grand bonheur pour quelques gens, car rarement on laisse passer plusieurs années sans chercher à mécontenter les esprits, à les exciter et à rompre la paix que chacun désire. On avait déjà essayé de ressusciter de vieux préjugés et de rétablir une tyrannie insupportable, lors de la mort de Mlle Raucourt; on avait repoussé ses dépouilles mortelles du temple qu'elle comblait de bienfaits; mais l'indignation publique avait fait justice de cette barbare conduite, et l'on espérait qu'un exemple aussi mémorable arrêterait toutes nouvelles tentatives; on s'est trompé, nous allons le voir; mais ce qui doit étonner en pareil cas, c'est le silence de l'autorité. Il

semble que l'on dédaigne de prendre des mesures pour arrêter les progrès d'un fanatisme et d'une intolérance dont les effets et les suites doivent inspirer les plus grandes craintes.

M. Moreau, jeune acteur que l'on a pu voir à l'ouverture du Gymnase dramatique, et première haute contre du théâtre de Bruxelles, devait s'unir à Mlle Sainty, actrice de la troupe de Lille, estimée sous tous les rapports. Deux bans furent rachetés, l'autre publié. Le mariage civil eût lieu, et préalablement les deux époux furent admis au confessionnal et à la sainte table. Au moment de se rendre à l'autel on leur signifie qu'ils ne pourront recevoir la bénédiction nuptiale, qu'autant qu'ils renonceront expressément à leur état. Qu'on juge de l'étonnement des époux et de leurs parens! Un des témoins se charge d'être médiateur, va trouver le curé dans la sacristie, s'efforce de le persuader par les meilleurs raisonnemens; le curé répond qu'il a des ordres et qu'il faut s'y conformer. L'heure fixée pour le mariage était arrivée, l'église pleine de curieux; le témoin retourne vers les époux, leur apprend ce qui s'est passé; alors ils adressent la lettre suivante au curé.

« Monsieur, élevés dans les principes religieux et » moraux, nous nous faisions un devoir et même un » bonheur de voir sanctifier par l'église notre heureux » mariage, et c'est avec un vif regret que nous nous » voyons forcés de renoncer à cette auguste cérémonie, » pour laquelle vous exigez que nous renoncions à notre » état. C'est attendre de nous un parjure, et nos principes » se refusent à de pareils détours. Nous espérons plus » tard être plus heureux. »

Quelque temps après cette aventure, Mme Moreau-Sainty reçut un ordre de début pour la Comédie française. Se présenter à Paris dans une pareille circonstance,

eut été un coup de maître pour certains acteurs, et si Mme Moreau-Sainty avait eu moins de timidité, c'était le cas d'obtenir un succès d'enthousiasme. Malheureusement aussi pour elle, d'autres événemens plus importans en apparence occupaient alors le public; on parla peu de la petite persécution de Lille, et cette indifférence nuisit aux débuts de la nouvelle actrice; il est vrai qu'elle ne donna qu'une très faible idée de son talent. Elle joua (le 30 août) à Louvois, Julie de la *Coquette corrigée*, et Mlle Beauval de *Bruëis et Palaprat.*

Ce scandale excité véritablement dans le seul but de faire du mal, me conduit naturellement à parler du ridicule préjugé qui poursuit encore les comédiens. Toutes les professions ont des envieux et des détracteurs, mais aucune n'a été plus en but aux calomnies et aux persécutions qu'il a plu au fanatisme ou à la sottise d'inventer. On a établi à leur égard une censure aussi active que celle des censeurs romains. En tous temps, en tous lieux, ils sont le sujet des conversations, leurs moindres actions, leurs paroles les plus insignifiantes sont racontées, commentées, et véritablement ils occupent plus l'histoire du jour que les Rois et les grands de l'État, ce qui n'est pas toujours un mal, malgré l'injustice de cette espèce d'inquisition. Cependant, quel serait le sort d'un homme qui s'aviserait de jouer dans le monde le rôle d'un pareil censeur, il serait exclu, chassé même avec ignominie de toutes sociétés; et voilà comme mes compatriotes sont conséquens dans leur manière de voir.

Dans l'origine de la Tragédie et de la Comédie, c'était les auteurs qui jouaient leurs pièces. Il n'y avait pas plus de honte à ces époques à déclamer de belles tirades sur un théâtre, à se bien pénétrer d'un rôle, qu'à prononcer une harangue à la tribune, ou qu'à chanter des hymnes sacrées dans les temples. Ces nobles pensers

avaient annobli l'art du comédien chez les Grecs; ceux qui le cultivaient occupaient comme les autres citoyens, les principales places de l'Etat. Aristodème fut nommé l'un des dix ambassadeurs chargés de conclure la paix avec Philippe. Sophocle, qui se dispensa le premier de lire ses ouvrages, ne le fit que par le défaut de la voix et du talent. Eschine, grand orateur Athénien, n'avait pas rougi de monter sur le théâtre. Eschyle, avant lui, n'en fit pas difficulté.

A Rome, leur destinée fut différente. Les premiers spectacles furent donnés par des esclaves échappés de la Toscane; ils faisaient pour vivre différens tours de force et d'adresse. Long-temps ils demeurèrent à Rome, leurs enfans les aidèrent, firent le même métier par la suite, et habituèrent les Romains à ne voir que des esclaves sur la scène. Le mépris dont ils accablaient ces malheureux se porta nécessairement sur l'art qu'ils cultivaient, et pour eux la comédie et les comédiens furent une même chose. Leur orgueil n'avait pas de bornes, et dans la crainte qu'un homme libre eut la bassesse de se mettre sur la même ligne qu'un esclave, ils rendirent des lois très sévères contre les comédiens. Ceux-ci n'avaient pas rang de citoyens; et même, lorsqu'un citoyen montait sur le théâtre, il était chassé de sa tribu et privé du droit de suffrage. Quoiqu'ils se fussent engagés sous caution et même par serment, ils pouvaient se retirer: ils étaient déclarés infâmes, n'étaient pas reçus en témoignage. Tibère fit un réglement qui défendait à tout sénateur d'aller chez les comédiens, et à tout chevalier de paraître avec eux dans les rues de Rome.

Les Romains étaient excusables d'en agir ainsi; leur fierté naturelle les engageait à employer tous les moyens pour empêcher un citoyen de se dégrader. Ce n'était pas la profession qu'ils pouvaient mépriser, c'étaient ceux qui l'exercaient, et l'éloquent discours de Cicéron en

faveur de Roscius en est bien une preuve. Au reste, toutes les nations ont fait voir la même légèreté ; chez toutes, les professions que personne ne veut exercer, qui méritent le plus d'encouragement, d'être entourées de tous ces riens qui flattent et attachent les hommes, sont méprisées, tandis que presque toutes celles qui sont inutiles sont honorées.

Les anglais ont hérité des idées des Grecs ; et nous, qui nous vantons d'être les élégans descendans d'Athènes, de celles des Romains. En Angleterre, les cendres de Garrick, de Mlle Olfids et tout récemment celles de Kemble, reposent dans Westminster, près de la tombe des Rois ; et la religion du pays n'exclut pas de la communion des fidèles, les enfans de Melpomène et de Thalie. Faisant dès long-temps partie des Romains, les Gaulois durent prendre et leurs mœurs et leurs habitudes. Les comédiens, c'est-à-dire, les faiseurs de tours qui parurent du temps de Charlemagne, étaient pour la plupart, des vagabonds et des bandits qui profitaient de l'attention ou de la confiance qu'on leur donnait pour commettre tous les crimes; Charlemagne fit bien de se servir de la religion pour en débarasser ses états; mais de ce que de pareils misérables étaient réprouvés par la justice des hommes, fallait-il que dans des temps plus modernes, le préjugé poursuivit ceux qui les remplaçaient. D'ailleurs, lorsque le théâtre Français sortit de l'obscurité dans laquelle il était plongé, quels furent les premiers acteurs? des prêtres, des seigneurs! Les Rois et les Princes regardaient comme un de leurs plus grands amusemens de paraître et de danser sur le théâtre, et malgré cela, le préjugé subsistait toujours! Il fallut attendre l'époque désastreuse de la révolution, pour faire revenir les hommes à des sentimens plus nobles, plus humains ; et ce fut presque du sein de la terreur, que s'échappa le décret qui rendait aux co-

médiens le titre que la nature leur avait donné, et dont pour l'honneur des nations on n'aurait pas dû les priver.

— Les gens de l'art avaient donné leur approbation à la coupe, et à la disposition générale de l'ancienne salle, tout en en blâmant avec raison quelques défauts. Ils furent loin de tenir le même langage en parlant de la nouvelle. Tout y est sacrifié au clinquant et à l'oripeau. Ce sont de petites colonnes grosses comme le poing, dorées depuis le haut jusques en bas; les loges sont garnies de tentures fond rose, imitant les étoffes écossaises; partout brille l'or, comme si répandu avec profusion, il contribuait à donner plus de majesté à une décoration; force amours, force guirlandes qui donnent à l'ensemble de la salle un air grêle et colifichet qui convient mal au premier théâtre d'une nation. Une pareille salle serait bonne pour le Vaudeville; mais il paraît décidé que Paris ne possédera jamais un théâtre véritablement digne de ce nom. Les avant-scènes, les balcons, les loges grillées, n'ont point été changées, seulement l'ouverture de ces dernières a été augmentée, et les grilles, formées élégamment de lattes croisées, sont dorées. En faisant disparaître les anciennes colonnes, on a laissé à jour toutes les secondes loges de côté, qui, maintenant, ont presque l'air d'une galerie; au-dessus on a fait un amphithéâtre dans le genre de ceux que l'on voit aux théâtres des boulevards. En général, les changemens n'ont été considérables que dans les corridors et les dépendances du théâtre, on est parvenu à multiplier les sorties et les dégagemens; le foyer est toujours le même; la loge de monseigneur le duc d'Orléans est au milieu de la salle, au rang des premières loges; dans le fond, on a pratiqué un salon et une communication avec les appartemens du Palais-Royal.

Le 31 août, on en fit l'ouverture par *Cinna* et *Amphytrion*, et le 3 septembre, M. Camille, jeune acteur

qui s'était déjà essayé à l'Odéon avec quelque succès, débuta dans *Œdipe*, dans *Tancrède*, le 15, et fit assez inutilement preuve d'âme et d'intelligence car on l'a relegué dans les dernières utilités. Mais passons à Mlle Mante, l'actrice à la mode, la rivale de Mlle Mars, comme le disaient, sans pouvoir s'empêcher de rire, plusieurs amis indiscrets.

Tout ce qui peut nuire aux progrès d'une actrice, qui se montre pour la première fois sur la scène, fut employé, non avec de bonnes raisons, on le verra tout-à-l'heure, pour arrêter Mlle Mante au commencement de sa carrière, pour l'éblouir, lui faire perdre la tête, lui donner enfin un amour-propre qu'une femme, et surtout qu'une actrice est si bien disposée à avoir. Dès son premier début, un enthousiasme, excité justement quelquefois, presque toujours commandé d'avance, lui fit obtênir une réputation colossale. Elle devint le sujet de toutes les conversations de la capitale; mais pendant que ses succès augmentaient, une cabale, heureusement impuissante, cherchait à exciter une guerre entre elle et Mlle Mars. On répandait avec affectation que l'actrice la plus admirable que nous possédions, était jalouse des applaudissemens que l'on accordait à Mlle Mante, qu'elle faisait ses efforts pour lui nuire; les quolibets, les calembourgs, accompagnèrent successivement ces ridicules imputations. On disait que Mlle Mars pensait à se défaire de sa garde-robe, et entr'autres d'une *Mante* qui lui déplaisait beaucoup. On imprima même ce mauvais impromptu:

A Mlle MANTE.

Elle est Vénus, elle est charmante,
On l'applaudit de toutes parts,
Pourtant elle n'est pas l'amante
De Mars.

Ces attaques étaient aussi ridicules qu'injustes; comment avait-il pu venir dans le cerveau de quelques individus de comparer une timide débutante avec la perfection même? Vingt années de travaux, de soins, d'études et de succès, devaient donc être comptés pour rien? Il suffit donc de monter sur un théâtre pour être tout d'un coup sublime? et n'était-ce pas le comble de la déraison que de persévérer dans de pareils sentimens? L'auteur des vers suivans, adressés encore à Mlle Mante qui venait de jouer dans le *Misantrope* et la *Gageure imprévue*, était un peu plus raisonnable.

Que sous tes traits Célimène est jolie,
Plus d'un Alceste est soumis à ta loi,
Et dut-on même être trompé par toi,
De t'adorer on ferait la folie.

D'un ton décent, sans jamais t'éloigner,
Peins-tu Clainville, on croit voir la nature
Qui ne perdrait mille fois la gageure,
Pour le plaisir de te la voir gagner.

Ainsi que Mars, par la grâce embellie,
Tu fais valoir un mot, un trait saillant;
Et si j'en crois un début si brillant,
Tu nous promets la seconde Thalie.

Pendant quelque temps, on s'amusa de ces petites dissensions qui procurèrent de bonnes recettes à la Comédie française, surtout lorsque Mlle Mars jouait avec Mlle Mante, ce qui arriva trois ou quatre fois. Ses débuts furent aussi nombreux que suivis. Elle parut pour la première fois, le 12 septembre, par Célimène du *Misantrope*, et Hortense de l'*Amour et la Raison*; le 14, elle joua Céliante du *Philosophe marié* et la Comtesse du *Legs*; le 18, Julie de la *Coquette corrigée* et Mme de Clainville de la *Gageure imprévue*; le 21, Elmire de *Tartuffe* et Rosine du *Barbier de Séville*; le 26, Julie du *Dissipateur* et

Mlle Beauval de *Brueis* et *Palaprat*; le 17 octobre, Armande des *Femmes savantes*; dans l'intervalle, elle joua plusieurs fois les mêmes rôles.

Cette jeune actrice est élève du Conservatoire; elle y remporta même un prix, l'année dernière. Elle est grande, bien faite, d'une figure agréable; on la dit instruite et spirituelle, je le croirais assez; son jeu est facile, et à chaque instant elle fait sentir qu'elle comprend bien tout ce qu'elle dit. Quoique jeune, son physique convient mieux aux premiers rôles de la comédie, qu'aux jeunes Coquettes et aux Ingénuités. Son organe est un peu rauque et dur, elle aura grand besoin de le travailler pour arriver à posséder cette voix mélodieuse et pure qui transporte quand on entend Mlle Mars. En général, on ne peut encore que fonder des espérances sur le talent de Mlle Mante. On remarque avec plaisir qu'elle n'imite personne; que sur la scène elle est bien elle; ses défauts, ses qualités lui appartiennent. On prétendait, mais je ne crois plus à la plupart de ces *on dit*, qu'elle avait eu le bon esprit de n'être point touchée et de l'éclat qui avait accompagné son entrée dans la carrière théâtrale, et de l'indifférence dans laquelle on la laissait quelquefois. Aujourd'hui, on doit la féliciter d'avoir eu ce courage, si toutefois certaines anecdotes récentes peuvent être regardées comme fausses, et l'engager à persévérer. Elle peut devenir, en continuant, un des ornemens de la scène française.

Il fallait ou un bien grand talent, ou des avantages extérieurs bien recommandables, pour venir à bout de partager un instant la vogue qu'avait excitée Mlle Mante, et sous ces deux rapports Mlle Cornélie Beaumont n'était pas heureusement partagée. Cette actrice est d'une taille ordinaire; d'un physique ingrat et paraît âgée. Ce qui lui nuit surtout, c'est un grand nez, et un signe très

visible placé sur la lèvre supérieure. Du reste, quoiqu'elle affectionne assez les cris et les grands gestes, fort à l'usage dans l'école moderne, elle ne manque ni de chaleur, ni d'intelligence; mais tout, dans son jeu, semble être calculé d'avance; et l'acteur, qui est obligé de mettre la réflexion à la place de l'inspiration, ne peut que difficilement être un bon comédien. Mlle Cornélie Beaumont est élève de Joanny et elle a beaucoup des défauts de son maître. On a pu s'en apercevoir lorsqu'elle débuta, l'année dernière, à l'Odéon, les 8 et 11 septembre, dans *Cinna* par le rôle d'Emilie, et dans *Andromaque* par celui d'Hermione. Aux Français elle débuta le 24 septembre, par le rôle d'Aménaïde de *Tancrède*. Elle joua ensuite, le 3 octobre, Hermione; Aménaïde, le 9; Eriphyle, le 22; Camille d'*Horace*, le 5 novembre, etc. etc.

M. Henry Varnet, qui s'était aussi montré modestement, l'année dernière, dans les petits rôles de Curiace d'*Horace*; d'Eraste dans le *Dépit amoureux*; de Valère dans l'*Ecole des Maris*, etc., etc., pouvait encore moins que Mlle Cornélie Beaumont. Il se montra sans rien dire, le 5 novembre, dans le rôle de Flavian d'*Horace*, et depuis ce temps, il semble destiné à jouer les dernières utilités du théâtre.

— 7 NOVEMBRE. — Les scènes déplorables dont tout Paris fut témoin, lors de la première représentation du *Germanicus* de M. Arnaut père, sont encore présentes à la mémoire. Les honnêtes gens que cet événement avait affligés, aimaient à se persuader que l'esprit de parti ne causerait plus de débats aussi funestes, aussi ridicules, et dont les récidives peuvent entraîner la perte de l'art dramatique. Un nouvel événement a prouvé qu'il ne fallait pas si promptement se flatter de voir d'aussi douces espérances se réaliser. Si un homme de lettres est assez malheureux pour suivre les bannières d'un parti, ce

n'est pas au théâtre qu'on doit le punir de ses opinions vraies ou fausses. La haine doit se taire dans le temple des muses.

Lorsque la tragédie d'*Oreste* tomba au second Théâtre Français sous les coups d'une puissante cabale, les plaintes de M. Mely-Janin, furent généralement approuvées. Secondé par des amis peut-être un peu trop zelés, les applaudissemens qu'il reçut d'abord devinrent le motif de sa défaite, et cependant, qui méritait mieux d'être entendu que l'écrivain qui osait mettre sur la scène un héros déjà célébré par tant de poëtes; par Sophocle, Euripide, Sénèque, Baïf, Leclere, Pradon, Crébillon, Voltaire, Longepierre, Alfieri, le baron Walef, Guillard à l'Opéra, Chénier qui a laissé des fragmens d'une *Electre*, et d'autres encore.

La tragédie de M. Mely-Janin était beaucoup trop sage; aujourd'hui, la simplicité des tragiques grecs n'est point appréciée, semble même ridicule. On a reproché à l'auteur la manière dont il avait fait désarmer Oreste en présence d'Egiste. Cette scène même a fait redoubler les clameurs, et ce qu'il y a de très singulier, c'est qu'elle a été employée par M. Soumet, et qu'on l'a applaudie aux Français avec autant de fureur qu'on en avait mis à la siffler à l'Odéon. Les trois premières représentations de ce premier ouvrage dramatique de M. Mely-Janin furent des plus orageuses, et l'occasion d'un grand nombre de rixes entre les spectateurs. On annonça pendant près d'un mois la quatrième; l'autorité la défendit.

Après une catastrophe aussi mémorable, et après tant d'ouvrages de mérite composés sur cette famille des Atrides *qui ne finit jamais*, il était permis de croire que les auteurs se lasseraient de mettre ses infortunes à contribution: il fallait encore entendre la *Clytemnestre* de M. Soumet, qui rappelle, à quelques changemens près,

qui ne sont pas heureux, le plan et le dialogue de la tragédie de M. Mely-Janin. Ce dernier peut donc croire avec quelque raison que sa tragédie aurait été vivement applaudie, puisqu'on a fait obtenir à celle de M. Soumet un aussi grand succès.

Electre, esclave dans le palais de son père, chargée de chaînes qui ne l'empêchent pas de parcourir librement Argos, passe la plus grande partie de ses jours dans le tombeau d'Agamemnon. Sans cesse, elle appelle sur la tête des assassins de son père la malédiction des Dieux. Elle leur demande aussi le retour d'Oreste, sur lequel elle fonde l'espoir de sa vengeance, mais elle ne reçoit plus de ses nouvelles, et peut-être doit elle aussi pleurer sur lui.

Quinze années se sont écoulées depuis le meurtre du père d'Iphigénie. Egiste a consacré des fêtes en commémoration de cet horrible événement, et Clytemnestre qui y assistait toujours, commence après quinze années à avoir des remords; un songe terrible lui a fait peur. Elle prétend que l'ombre d'Agamemnon la poursuit depuis long-temps; souvent elle se rappelle que l'oracle l'a condamnée à périr de la main d'Oreste et elle refuse malgré les menaces d'Egiste de se rendre au temple, et d'offrir elle même les présens aux Dieux. Préoccupée, inquiète pour l'avenir, elle descend même jusqu'aux supplications auprès de sa fille, elle la conjure de prier, d'implorer pour elle les mânes d'Agamemnon, et lui demande comme une grâce, de la précéder dans le tombeau de son époux, sur les cendres duquel elle veut déposer des présens funèbres.

Dès le commencement, le caractère des trois principaux personnages se fait remarquer. Clytemnestre, que dans l'histoire on nous représente comme une femme vindicative, passionnée, entière dans ses projets, dans

ses résolutions, est ici une femme faible et sans courage, tremblante pour ses jours, n'osant résister à son époux : — « dans Argos, dit-elle à sa fille :

Dans Argos, à toute heure, et d'autels en autels,
Ta gémissante voix, s'adresse aux immortels ;
Ne pourrais-tu trouver une seule prière,
Pour reculer d'un jour le trépas de ta mère ?

Egiste est un excellent tyran de théâtre, se laissant à chaque instant, et sans mot dire, insulter par Electre, et duper ensuite on ne peut mieux. Quant à Electre, c'est un continuel mélange de sensibilité, d'imprudence et de folie.

Invite tout Argos à ta fête adultère,

dit-elle, à Egiste sans respect pour sa mère qui l'entend,

Et que du sang versé *ta soif s'y désaltère*.

Clytemnestre malgré ces impertinences, veut lui ôter les fers qui couvrent ses mains, on ne sait trop pourquoi, et qui ne lui en imposent pas beaucoup, ses discours en sont la preuve.

Je quitterai mes fers sur le tombeau d'Egiste !
Sa mort réjouira des manes apaisés...
Le jour vengeur approche, où vos liens brisés!...

Clytemnestre la supplie de demander aux Dieux qu'elle ne meure pas de la main de son fils.

Oh ! ne me chargez point de ces présens profanes,
Madame ; Atride est mort : n'éveillez pas ses manes.

Toujours inséparables, Oreste et Pylade ont quitté la Phocide et la cour de Strophus, et chargés des cendres de Plystène, fils d'Egiste, qui était allé en Phocide pour assassiner Oreste et qui a été tué, ils comptent à l'aide du bruit de la mort d'Oreste qu'ils répandent, tromper Egiste, le poignarder, venger Agamemnon et délivrer

Electre. En parcourant Argos, ils sont arrivés près du palais du tyran; un tombeau frappe leurs regards, et cette vue commence par troubler Oreste.

Pylade se montre ami fidèle et prudent; Oreste extravagant, audacieux et dénaturé, toutes ses paroles le prouvent; et il est à remarquer que ces mouvemens brusques que produit l'espèce de folie dont il est atteint, étaient déjà dans la pièce de M. Mely-Janin. Pylade engageait Oreste à se modérer devant Egiste. Celui-ci répondait :

Il me reconnaîtra.—Mais comment ?—A ma haine!

Et plus bas, lorsqu'il ajoutait que le seul moyen de ne pas donner de soupçons au tyran, c'était d'affecter beaucoup de calme. Il disait

J'en connais un plus sûr.—Quel est-il? —mon épée.

Dans la tragédie de M. Soumet, Oreste s'indigne des entraves que Pylade veut opposer à sa fureur, il ne veut pas temporiser.

Non, moi seul, au tyran je me présenterai.
— Eh! que lui diras-tu ?—Rien, je l'immolerai.
. . . .
— Comment frapper Egiste, ici, sans se tromper.
— Comment le voir, Pylade, et ne pas le frapper.
. . . .
Assez de noirs complots ont souillé ce séjour,
Qu'on y meure une fois à la clarté du jour.

Tous ces discours expriment assez le trouble qui l'agite, et on peut l'excuser. Le souvenir d'Agamemnon, le nom d'Egiste, doivent le mettre hors de lui; mais à cette horrible prédiction....

Un ascendant fatal m'entraîne au parricide;
J'en crois les *noirs transports allumés* dans mon sein,
Ma mère, on l'a prédit, j'en serai l'assassin?

Que penser de l'homme qui se la rappelle et ne fuit pas!

A la vue d'une esclave qui paraissait gémir, les deux amis allaient s'éloigner, mais ils lui ont entendu prononcer le nom d'Atride, et Pylade a jugé à propos de l'aborder et de l'interroger. — Ils sont étrangers, réclament l'hospitalité, et apportent des nouvelles interessantes pour Egiste et Clytemnestre. — L'esclave répond à leurs questions, elle désirerait connaître ces nouvelles? — Quel est ce tombeau, ajoutent-ils? — C'est celui d'Agamemnon! — A ce nom, Oreste divague à un tel point, qu'Electre, car c'est elle qu'ils ont rencontrée, ne peut s'empêcher de reconnaître son frère :

. . . . . Quel es-tu ? si tu n'es point Oreste.
— Oreste ! . . qui m'appelle ! . . . .

M. Mely-Janin, avait déjà fait dire aux mêmes personnages.

— O ! dieux ! qui donc es-tu, si tu n'es point Oreste ?
— Oreste ! . . qui m'appelle ? . . . .

S'entendant nommer, Oreste, malgré les représentations de Pylade, s'est retourné ; il est dans les bras de sa sœur. Leurs projets de vengeance sont confiés à Electre qui les approuve ; mille confidences réciproques sont faites, et Oreste demande ensuite ce que fait Clytemnestre !

— Mais ma mère, dis-moi ; ma mère, épouse impie,
Que fait-elle ? — Elle attend que le crime s'expie.
— Comment ? — Des dieux vengeurs sont venus la troubler !
— Que lui prédisent-ils ? — Que tu dois l'immoler.
— Je vois aussi les dieux, contre mon indulgence
S'armer toutes les nuits. . . . .

Quels que soient les crimes d'une mère, un fils doit la plaindre et non la condamner, et de quel œil peut-on voir celui qui prétend que les Dieux blâment son indulgence !... de l'indulgence, quand il s'agit de frapper une

mère !! et pour la seconde fois il arrête sa pensée sur cette horrible prédiction ! il s'occupe avec sa sœur des moyens d'exciter une révolte dans Argos, et d'en profiter pour égorger le père de Plystène.

Pylade qui se trouve être l'âme du conseil, a résolu de se présenter à Egiste, de lui offrir l'urne qui contient les cendres de Plystène, comme contenant celles d'Oreste. Ce projet est raisonnable, il est souvent nécessaire d'avoir recours à la ruse. Mais, nous qui connaissons Oreste, nous devons frémir de le voir en présence du tyran; bien certainement, il va le poignarder, on s'attend à ce meurtre. Car, lorsque Pylade lui a demandé ce qu'il dirait à Egiste ! — « Rien a t-il répondu, je l'immolerai ! » — Et plus bas :

Comment le voir Pylade et ne pas le frapper.

Point du tout, au lieu de combler la distance si courte qui le sépare de son plus implacable ennemi, il divague de nouveau, donne des soupçons à Egiste; il est entré dans le tombeau d'Agamemnon; Egiste que cette démarche inquiète, demande qui il est? Oreste, perdant toute prudence, va se nommer; Pylade se hâte de dire que son ami est Pylade, que tout entier à sa douleur, il a oublié qu'il était en présence du puissant Roi d'Argos; Egiste se paie de ces raisons, mais ordonne cependant que l'on veille sur eux. Clytemnestre pleure sur l'urne de son fils, et Egiste va ruminer quelque nouveau forfait. Ce dévouement de Pylade consacré par l'histoire est aussi dans la tragédie de M. Mely-Janin, exprimé à-peu-près de la même manière.

Un scélérat tel qu'Egiste ne doit pas être fort religieux; cependant, et dans le dessein d'amener une situation, l'auteur lui donne l'envie de dévouer aux Furies les cendres qu'il croit être celles d'Oreste. Des prêtres apportent

l'autel des Euménides, il agite un flambeau, accumule toutes les malédictions sur l'ombre de celui dont il croit tenir les restes entre les mains. Cette scène devrait se passer dans le temple des Furies, plutôt que sur une espèce de place publique, mais quand bien même elle se passerait dans le temple, elle n'en serait pas moins ridicule, car jamais, d'après les principes religieux des anciens, les malédictions d'un scélérat n'étaient funestes à un innocent; était-il possible que les divinités de l'enfer punissent le malheureux Plystène, d'avoir été pris pour un autre après sa mort. De pareils effets en imposent au vulgaire, mais font rire les gens sensés, qui du premier coup-d'œil aperçoivent le charlatanisme de l'auteur.

Pendant qu'Egiste satisfait sa vengeance, Oreste et Pylade surveillés ont été arrêtés. On a découvert les soldats qu'ils avaient cachés près du rivage, et malgré les réclamations de Clytemnestre, les deux amis chargés de chaînes sont amenés devant le tyran. Ils doivent être jetés d'abord dans un cachot, et ensuite conduits au supplice. Electre a entendu cet ordre, elle croit son frère reconnu, se jette aux pieds de Clytemnestre, lui demande si elle pourra bien laisser conduire son fils au supplice.—« Qui? mon fils! Demande Clytemnestre... — Electre s'aperçoit mais trop tard, qu'elle a commis une grande imprudence: en vain Pylade cherche t-il à la réparer en affirmant qu'il est Oreste, Oreste assure que son ami en impose, et Egiste, pour éviter de nouvelles discussions, ordonne qu'on les conduise tous deux à la mort. En vain Clytemnestre supplie son époux, il la repousse; elle veut serrer son fils dans ses bras:

> Moi votre fils [répond Oreste] vous êtes son épouse,
> Et ce n'est pas pour vous que j'ai repris mon nom;
> Moi, votre fils! je suis le fils d'Agamemnon!

Cependant, il daignera être encore le sien, si elle veut

faire quelque chose pour mériter le titre de mère. Clytemnestre, demande ce que c'est? — « Tuez Egiste! » — Reprend Oreste en lui offrant le poignard qu'il avait si bien destiné au tyran. Clytemnestre ne se sent pas la force de commettre ce meurtre, et le poignard est pris par les gardes d'Egiste.

Il est encore à remarquer que l'imprudence d'Electre, la reconnaissance d'Oreste, se trouvent aussi dans la pièce de M. Mely-Janin. M. Soumet a fait la même faute que son prédécesseur pour désarmer le fils d'Agamemnon. Tout-à-fait furieux, Oreste avoue alors à Egiste qu'il a tué Plystène, et que les cendres qu'il a devouées aux Furies étaient celles de cet infortuné. Pour mettre fin à tous ces débats, Egiste ordonne les apprêts du supplice d'Oreste, de Pylade et d'Electre. Clytemnestre émue par le danger qui menace ses enfans, sent toute sa tendresse se réveiller, elle presse, elle supplie Egiste en leur faveur; elle lui rappelle tous les crimes qui ont rendu célèbre sa trop malheureuse famille, elle le conjure de ne pas en augmenter le nombre, Egiste est inflexible. Clytemnestre ne met point de bornes à sa tendresse pour Oreste. — « *Qu'il m'immole, et qu'il sauve sa vie.* S'écrie-t-elle. » — Mais inutilement, Egiste a soif de vengeance.

Cependant il faut la retarder; la révolte de rigueur a eu lieu; au nom d'Oreste, les Argiens se sont levés en masse, ils menacent le palais. Egiste s'empresse d'aller calmer les séditieux, et Clytemnestre pense aux moyens qu'elle pourra employer pour sauver son fils. Elle a réussi dans ses projets, trompé Egiste, séduit les gardiens, enfin Oreste est libre; elle le conjure de fuir et lui en donne les moyens. Oreste jette les hauts cris à cette proposition, dit qu'il faut qu'Agamemnon soit vengé, qu'Egiste meure; il veut que sa mère livre son second époux; celui pour lequel elle a tout sacrifié, repos,

honneur, vertu, conscience. La seule réponse à une pareille demande, c'est un refus; Clytemnestre n'y peut consentir et tout s'y oppose. Oreste irrité de ce qu'il appelle la faiblesse de sa mère, et averti par Electre que la révolte est commencée, court chercher sa victime; en vain Clytemnestre s'efforce d'arrêter ses pas et d'aller prévenir le forfait qui va se consommer; couverte du sang de son époux, elle revient se préparer à la mort, et attend que son fils l'appelle au tombeau d'Agamemnon pour l'assassiner. Elle donne même d'avance tous les détails de cet affreux moment..,

Au fond de cette tombe Oreste descendra;
Atrée, Agamemnon, tout l'enfer y sera.
Appuyant sur mon sein le glaive parricide,
Mon fils me trainera jusqu'à l'autel d'atride,
Invoquera son père, et d'un bras irrité,
Déchirera mes flancs. . . les flancs qui l'ont porté.
Son effrayante voix devrait se faire entendre,
Pour frapper mon époux je me fis moins attendre.

Oreste *se fait entendre* et en victime soumise Clytemnestre va le trouver...

De son père, dans l'ombre, il invoque le nom;
L'arrêt est prononcé, son bras vengeur se lève,
Une invisible main m'entraine sous son glaive;
Je cède, et la victime offerte au coup mortel,
Pour apaiser les dieux va tomber sur l'autel.

Oreste accomplit le parricide, et en sortant du tombeau couvert du sang de sa mère, il s'évanouit dans les bras d'Electre et de Pylade, accourus pour prévenir ce crime abominable.

Un pareil dénouement est affreux. Hé quoi! Oreste s'est senti pressé dans les bras de Clytemnestre, il a vu couler les pleurs de sa mère; il remerciait les Dieux du bonheur qui lui arrivait, et de sang froid il court égor-

ger celle qui lui a donné le jour ; et Clytemnestre se rend elle même au lieu qui doit être témoin de son assassinat, avec une tranquillité sans égale et comme à un rendez-vous convenu long-temps d'avance entre elle et son fils. Si M. Soumet a cru augmenter la terreur en imaginant ce nouveau dénouement, il s'est trompé, il n'inspire que l'horreur et le dégoût.

Que devant des Grecs élevés dans les doctrines du fatalisme, on présente Oreste conduit par les Dieux vengeurs, et forcé de plonger un poignard dans le sein de sa mère, je le conçois : mais, que devant des spectateurs nourris de principes et d'idées un peu moins absurdes, on rappelle une pareille scène, c'est une maladresse qui n'a pas d'exemple. Comment n'est-il pas venu dans l'esprit de quelque auteur, de sauver l'horreur des derniers instans de Clytemnestre; pourquoi, puisque cette malheureuse Reine a encore un reste de tendresse pour Egiste qu'elle cherche à sauver, ne courrait-elle pas sur l'annonce de la révolte des Argiens et du danger qui menace le tyran, se placer entre lui et les révoltés; alors, au milieu du tumulte, dans l'obscurité du temple, au moment où Egiste frappé du coup mortel succomberait; où Clytemnestre ne le croyant pas expirant, se précipiterait pour détourner de nouveaux coups, elle tomberait sous celui qu'Oreste destinait à son ennemi; blessée, à demi-morte, elle se traînerait sur la scène, viendrait tomber près du tombeau de son époux, demandant un pardon que le ciel ne peut refuser d'accorder à ses nombreux malheurs. Rien ne serait perdu en se servant de ce moyen; Oreste épouvanté du forfait qu'on lui aurait dit qu'il venait de commettre sans le savoir, et véritablement alors poussé par la fatalité, se précipiterait sur la scène en proie au plus violent désespoir. Il presserait sa mère défaillante sur son cœur, il blasphêmerait

contre les Dieux barbares qui lui réservaient le parricide. Les derniers instans de Clytemnestre attendriraient alors, on pleurerait sur son sort, sur Oreste qui, suivant le caprice de l'auteur, se livrerait à autant de fureurs que l'on voudrait, puisqu'il semble qu'on ne puisse faire une tragédie sur ce célèbre infortuné sans qu'il en ait un accès ou deux.

On peut d'autant plus s'étonner de la destinée différente qui attendait les tragédies de MM. Mely-Janin et Soumet, que leur ressemblance est extrême et dans le plan et dans le dialogue, comme on pourra le voir tout à l'heure. Mais l'on sait qu'aujourd'hui les salles de spectacles, sont pendant les premières représentations, livrées aux cabales de différentes espèces; que le mérite y est souvent outragé pendant que la médiocrité triomphe. C'est donc aux suffrages des honnêtes gens que les auteurs doivent s'en rapporter, et non aux applaudissemens et aux cris d'une foule de claqueurs à gages et d'amis indulgens. M. Soumet avait su, comme tous ses confrères, se munir de tous ces moyens de réussite. Mais il avait encore un bien plus grand avantage sur son rival. Talma jouait Oreste, dans sa pièce; Mlle Duchesnois, Clytemnestre; Mlle Bourgoin, suivant un habitué, s'était *électrisée* dans Electre, et sortait de son apathie accoutumée; Ligier représentait Pylade, avec âme et châleur. Que pouvait opposer M. Mely-Janin à un aussi puissant renfort. Joanny toujours faux et criard; Mlles Percillié et Guerin; ajoutez à de pareils acteurs la mauvaise volonté du public, et une chûte est inévitable.

Comparer les deux ouvrages scène par scène, vers par vers, serait un travail assez curieux à faire; je l'ai commencé et de cette façon j'ai obtenu beaucoup de rapprochemens remarquables. Dans la troisième scène du premier acte de M. Mely-Janin, Egiste fatigué des insolences d'Electre, ordonne qu'on la saisisse.—« *Ou-*

bliez-vous, s'écrie Clytemnestre pour faire cesser ce scandaleux débat

(*à Electre*)

Quelle est ma fille et vous qu'Egiste est mon époux.

EGISTE.

C'est la fille d'Atrée ?

ELECTRE.

Et moi, dans ce perfide,
Je ne verrai jamais que l'assassin d'Atride.

Dans la tragédie de M. Soumet, la même situation est ainsi présentée.

CLYTEMNESTRE.

Electre, crains ton roi, prends pitié de ta mère;
C'est mon époux. . . Egiste, elle est ma fille enfin.

EGISTE.

Elle est fille d'Atride !

ELECTRE.

Il en est l'assassin.

Dans les deux pièces et dans la même scène, Electre dit aussi, à-peu-près dans des termes pareils, qu'elle espère voir bientôt leurs liens brisés. C'est aussi dans le premier acte, que les deux Clytemnestre racontent les songes qu'elles ont eus. La ressemblance, dans les deux premiers actes, est plus grande que dans les trois derniers. L'entrée d'Oreste est la même dans les deux pièces; à peu de choses près, ce sont les mêmes pensées, les mêmes paroles :

Es-tu venu chercher la mort ou la vengeance ?

Dit le pylade de M. Mely-Janin ;

Viens-tu chercher ici la mort ou la vengeance ?

Dit celui de M. Soumet. Lorsqu'ils aperçoivent Electre, le Pylade de M. Mély-Janin dit encore :

. . . . Silence !
J'entends du bruit, vers nous, une femme s'avance.

Le Pylade de M. Soumet dit :

. . . . Silence!
Vers ces lieux à pas lents une esclave s'avance.
. . . .
— Quels sont ces étrangers! ils observent mes pas!
— Mais pourquoi ces deux Grecs observent-ils mes pas?
. . . .
— Et sur quel bord le bruit n'en est-il pas venu.
—. . . . . Est-il un pays inconnu
Où le bruit de sa mort ne soit pas parvenu?
. . . .
— Ce tombeau l'a troublé. . Mon ami pleure un père.
— Madame, de son père il a vu le trépas, etc., etc., etc.

— 23 NOVEMBRE. — Deux retraites, celles de Baptiste cadet et de Mlle Volnais, avaient déjà vivement affligé les amis de l'art dramatique, lorsque l'on annonça celles de Damas et de Talma; c'était, tout d'un coup, priver le Théâtre Français de ses deux plus fermes appuis. Heureusement, dans cette circonstance fâcheuse, l'on n'a eu à regretter que l'éloignement momentané d'un seul de ces comédiens.

Damas, encore enfant, entra dans la troupe des Beaujolais; il joua ensuite le mélodrame à l'Ambigu-Comique, et, de ce théâtre, il se hasarda sur celui de Mlle Montansier, au Palais Royal. Il débuta, en 1791, par Egiste de *Mérope*, et joua ensuite Hypolite de *Phèdre*, Illus de *Zelmire*. etc., etc. L'année suivante, il fut reçu au théâtre de la rue de Richelieu, et depuis cette époque, il ne l'a plus quitté.

Privé de ces avantages extérieurs qui seuls font souvent tout le mérite d'un comédien, Damas, excité par le desir de parvenir, fut forcé de se livrer à des études sérieuses, à un travail opiniâtre. La constance et le zèle lui firent acquérir plusieurs qualités, que la nature accorde souvent à des hommes qui ne savent point en faire usage. Il prit de l'assurance, et sut enfin se faire remarquer après avoir eu d'assez médiocres commen-

cemens. Bien inférieur à Fleury, contre lequel il intrigua, dit-on, il soutint cependant, avec avantage, une partie de l'héritage laissé par ce grand comédien; mais, en général, il s'est toujours trouvé mieux placé dans le répertoire moderne, que dans les anciennes comédies où Fleury excellait : les rôles qu'il joua dans *la Fille d'Honneur*, *Edouard en Ecosse*, *la Manie des Grandeurs*, etc., lui ont fait honneur.

Damas était extrêmement utile à la comédie Française; peu d'acteurs soutiennent avec autant de zèle que lui, les intérêts de la société, et il n'était pas aisé de prévoir de quelle façon on pourrait le remplacer. Sa représentation de retraite n'offrait rien de bien attrayant; on donnait *Hamlet*, et la première représentation d'une comédie en cinq actes et en vers, *l'Amour et l'Ambition* : malgré cela, l'assemblée était nombreuse, bien composée, et la recette s'éleva à quinze ou dix-huit mille francs.

L'Amour et l'Ambition (M. Riboutté, par une lettre qu'il fit publier dans les journaux, avait fait pressentir la vérité), n'est autre que le *Ministre Anglais*, représenté en février 1812. Ce que Geoffroy en disait, à cette époque, est assez curieux. — « Ce *Ministre Anglais*, écrivait-il, en paraissant sur le théâtre de Paris, vient d'être assailli de la plus furieuse cabale. Si elle ne l'a pas renversé tout-à-fait, il en a du moins été fort ébranlé... On s'était porté à cette représentation avec une fureur dont il y a peu d'exemples; la foule a triomphé des sages précautions établies pour maintenir l'ordre; la porte de la comédie est devenue un champ de bataille... Les acteurs s'attendaient à un violent orage; ils sont entrés en tremblant sur la scène; plusieurs avaient la voix altérée; souvent ils étaient forcés de s'interrompre et de recommencer. »

« Les premiers signes de la tempête ont éclaté au troisième acte, et le tumulte n'a fait que s'accroître dans les deux derniers. Cependant, il n'a jamais été assez fort pour empêcher de suivre la pièce; les applaudissemens n'ont jamais cédé à l'opiniâtreté des sifflets. A la fin, on a demandé long-temps et vivement l'auteur; les instances ont redoublé quand on a levé la toile pour la petite pièce : cependant, l'auteur n'a point été nommé. »

Pour donner un air de nouveauté à sa pièce, M. Riboutté a changé le lieu de la scène; elle se passait en Angleterre, elle est transportée en Allemagne. Les Mortimer, les Wilson, les Spincer, les Clarandon, les Sommerset, les Amanda et les Arabelle sont devenus des Mellefont, des Verner, des Amédée, des d'Holborn, des Staremberg, des Amélie, etc. presque rien autre chose que ces noms n'a été changé. Eclairé par les critiques un peu sévères de ses premiers juges, l'auteur a retranché les passages qui avaient été improuvés; d'autres ont disparu pour des raisons politiques, et dans la crainte des allusions qu'on semble redouter plus que la vérité elle-même. Mais toutes ces corrections ont nui à la nouvelle pièce, ont embarrassé la marche de l'action; on n'y retrouve plus cette vigueur qui l'avait soutenue autrefois; *le Ministre Anglais*, en un mot, après avoir valu quelque chose, est tombé au rang des comédies les plus ordinaires.

C'est un ambitieux, sacrifiant tout à la passion qui fait le tourment de sa vie, que l'auteur a voulu peindre. Le développement du caractère principal remplit toute la pièce, et ne laisse guère de place à une intrigue peu vive. Le danger du ministre Mellefont, attaqué de toutes parts et luttant contre la cabale, forme seul le nœud de la pièce; son triomphe en est le dénouement. On a essayé plusieurs fois d'élever Thalie jusqu'à la hauteur

d'un ambitieux. Destouches, le premier, tenta l'entreprise dans sa comédie de l'*Ambitieux*. Depuis lui, une foule de petits auteurs, croyant avoir étudié l'ambition dans les antichambres de quelques Excellences, augmentèrent le nombre des auteurs tombés.

M. Riboutté s'est efforcé de nous ouvrir le cœur d'un ambitieux, et de nous le faire voir en proie aux soucis et aux inquiétudes. Son Mellefont n'est point un scélérat; c'est un homme noble, généreux, fidèle, qui sacrifie tout, excepté l'honneur, pour se faire des partisans : il s'est même, dans de louables intentions, engagé avec le Trésor public, pour une somme de trois millions. Le malheur des grands, c'est de ne pas connaître souvent leurs vrais amis, quand ils en ont, et de se livrer à des flatteurs. Mellefont a un secrétaire nommé Verner, jeune homme vertueux, sensible, vraiment attaché à sa personne. Il lui donne son congé parce qu'il a composé un discours sur l'ambition, qui a été couronné par l'académie de Veimar; (autrefois, c'était un discours sur la liberté des mers, couronné par la Société royale d'Edimbourg. Le ministre était d'une opinion opposée à celle de son secrétaire, et c'est ce qui excitait son courroux). Ici, on lui a persuadé que Verner l'avait pris pour modèle, surtout dans ce portrait :

. . . . Esclave d'une erreur,
Un homme ambitieux ne sent jamais son cœur;
Il immole à la fois, et toujours à lui-même,
Son repos, sa vertu, tous les êtres qu'il aime.

Mellefont compte parmi ses flatteurs Amédée, jeune libertin qui ne pense qu'aux plaisirs, et qu'il a mis à la place de Verner; et un traître, le baron d'Holborn, qui spécule sur sa disgrace. Un autre motif engage encore ce scélérat titré à causer la perte du ministre, son rival. Mellefont doit l'existence au général de Vorlen,

mort en combattant pour la patrie. Ce Vorlen, en mourant, a confié sa fille Amélie aux soins de celui dont il avait sauvé les jours. Une tendre intimité s'est établie entre le protecteur et la protégée; l'amour lui a succédé, et Mellefont, empressé de faire son bonheur, doit épouser Amélie, que cet hymen comble de joie. D'Holborn n'y peut penser sans frémir, et pour le rompre, il a recours aux machinations les plus diaboliques. Il a étudié le cœur humain, et croit le Comte assez ambitieux pour oublier Amélie, si l'on parvenait à la mettre en balance avec la perte de ses honneurs et de ses dignités. Pour arriver à ce résultat, qui le rendrait heureux, il parle souvent avec affectation, du mariage de la fille du comte de Staremberg avec le comte Frédéric. Ces deux hommes sont les ennemis déclarés du ministre. Mellefont sait qu'ils cabalent contre lui, et font cause commune pour le renverser.

Mellefont a pour sœur la Baronne ***, espèce de folle, fort entêtée des prérogatives de son sexe; se croyant très habile en intrigue et en politique, et persuadée que la coquetterie a une grande influence sur les affaires. Il a encore un frère, marin un peu brusque, mais franc et loyal, qui donne de bons conseils et répand un peu de gaîté dans le dialogue, par le contraste de son caractère simple et droit avec celui des courtisans du ministre. Il revient d'un grand voyage, et n'est pas médiocrement étonné de l'accueil froid qu'on lui fait généralement. Peu de ces démonstrations amicales qui font oublier les fatigues d'une longue traversée, mais beaucoup de compliments, de grands mots, voilà ce qu'on lui adresse. A la Cour a-t-on le temps d'aimer! Chacun le quitte pour aller à ses affaires, excepté Verner, auquel il annonce la mort d'un oncle qui habitait les îles, et laisse à son neveu une fortune considérable.

D'Holborn, qui dirige à-peu près la Baronne, et sait employer les passions et les faiblesses des autres à son avantage, engage cette dernière à donner une fête, pour couvrir certains projets ambitieux dont il attend le résultat avec impatience. Ils se rattachent à l'intrigue ourdie contre le ministre. Mellefont est, en effet, bien près de succomber sous les efforts de ses ennemis. Ceux qu'il honorait de sa confiance sont les premiers à le trahir et à l'amener au point que desire secrètement d'Holborn, pour profiter ou de sa chûte ou de sa puissance. Le Comte s'est rendu à la Cour; le Prince, occupé avec le comte de Staremberg, n'a pu le recevoir. Cette circonstance fort ordinaire l'inquiète; de plus, dans le même instant le Prince reconnaissant les talens de Verner, l'a nommé conseiller d'Etat. Mellefont se croit perdu; et ses prétendus amis, par leurs fausses craintes, ajoutent encore à son effroi. Une lettre lui est apportée de la Cour.... plus de doute, sa disgrace est certaine.... point du tout, c'est le titre de Duc qu'on lui confère, pour récompense de ses travaux et de ses services! En un instant tout est changé; il a oublié ses inquiétudes, ses peines; livré de nouveau à l'ambition, il devient facilement la proie de ceux qui veulent mettre à profit sa faiblesse. D'Holborn et la Baronne l'entourent, lui inspirent mille craintes chimériques, et font tant qu'ils le décident à signer une promesse de mariage en faveur de la fille de Staremberg. A peine a-t-il signé, qu'Amélie se présente à son souvenir. Il veut reprendre la funeste promesse, mais d'Holborn, trop intéressé à la conserver, est déjà bien loin. Mellefont se désespère, et la présence d'Amélie ne fait qu'augmenter le trouble dans lequel il se trouve. Les moindres paroles de son frère, de Verner, qui vient aussi lui demander un pardon généreux et l'assurer de son dévouement, y ajoutent

encore. Mais c'est aux larmes d'Amélie que l'amour devra le triomphe qu'il va remporter ; Mellefont a juré de fuir les grandeurs, de ne plus écouter l'ambition.

Ce nouveau changement a révolté d'Holborn, qui voit tout le fruit de ses machinations perdu. Possesseur des secrets du Comte, il devient son accusateur ; répand partout le bruit qu'il a dilapidé le trésor public, qu'il est débiteur d'une somme de trois millions ; et, pour completter la vengeance, il s'offre pour époux à Amélie, en lui faisant connaître la conduite de Mellefont ; pour la convaincre davantage, il lui envoie même la promesse signée par le Comte. Ce qu'on a appris du mariage de Mellefont, de la trahison de d'Holborn, a mis toute la famille en allarmes. Amélie se désespère de nouveau, d'Hermann et Verner la consolent ; et jaloux de prouver au Comte leur zèle et leur dévouement, ils volent à son secours. L'un se prive de sa fortune, l'autre sacrifie l'immense héritage qu'il vient de recevoir. Verner a, de plus, pris la défense du Comte auprès du Prince, l'a justifié ; et pendant que le ministre obtenait son pardon d'Amélie, d'Holborn était confondu, banni de la Cour. Heureux cette fois, Mellefont conserve sa place et épouse Amélie. Verner trouve sa récompense dans la possession de la nièce du Comte, de la jeune Sara, ingénue qui égaie quelquefois la scène par d'aimables naïvetés.

On a prétendu, à tort, que *l'Amour et l'Ambition* était une imitation de la comédie de Schiller, *l'Amour et l'Intérêt*. M. Riboutté, sans que l'on puisse pénétrer ses motifs, paraît même avoir accrédité ce bruit ; mais une comparaison attentive prouve que cette comédie n'est autre, comme je l'ai dit, que *le Ministre Anglais*, revu et corrigé. En supprimant les passages qui avaient excité des murmures l'auteur a oublié de corriger son

style presque toujours inégal; ses vers sont durs et coupés d'une manière désagréable; ses scènes ne sont pas assez filées; il règne même, en général, dans l'ensemble de l'ouvrage, un décousu, suite peut-être des corrections qui y ont été faites, et une froideur qui, pour la seconde fois, ont compromis le salut de la pièce : après s'être traînée péniblement pendant huit à dix représentations, on ne l'a plus revue.

En annonçant la représentation de retraite de Damas, on parlait aussi, et peut-être pour la vingtième fois au moins, de celle de Talma. Une pareille nouvelle était bien capable de mettre en émoi tout ce qui s'intéresse encore à la prospérité de l'art dramatique; mais tant de fois un pareil malheur nous avait en vain menacés, que tout espoir ne semblait pas encore perdu, malgré les bruits sinistres que l'on répandait à ce sujet. On savait que des propositions extrêmement brillantes avaient été faites à Talma, pour le décider à entreprendre le voyage des Etats-Unis; d'un autre côté, il était vivement tenté par le directeur de Bruxelles. Quelques tracasseries qu'on lui faisait éprouver en France rendaient encore son irrésolution plus grande, et il paraissait décidé à quitter la Comédie Française. On avait même annoncé, lors de la représentation de Damas, qu'il jouerait, pour la dernière fois, *Hamlet*. Les affiches de sa représentation de retraite, dont il avait reçu d'avance le prix, circulaient dans Paris; le jour, le spectacle étaient désignés : on devait donner *Manlius* et *l'Intrigue Epistolaire*, comédie dans laquelle il devait jouer le rôle de Cléry, qu'il avait créé dans la nouveauté. Quelques concessions, l'intervention, à ce qu'on assure, d'un auguste personnage, mirent fin à tous ces débats qui affligeaient le public. Les affiches furent déchirées, la représentation, d'abord remise indéfiniment, tout-à-fait ajournée; et

l'on eut la certitude que Talma resterait encore au théâtre pour être le modèle de toute perfection.

— 21 DÉCEMBRE. — Toutes les craintes commençaient à être calmées, lorsqu'un nouvel incident vint les faire oublier entièrement : Je veux parler du grand succès qu'obtint le roman, en trois actes, de *Valérie*. Quelque flatteur, quelque lucratif qu'ait pu être ce succès pour les auteurs et les comédiens français, il n'en serait pas moins dangereux de laisser représenter souvent des ouvrages de ce genre, surtout avec les moyens dont on se sert aujourd'hui pour les faire réussir. La chûte de *Faliero* était encore trop présente aux esprits, pour qu'on ne s'empressât pas d'éviter le scandale de la récidive. Aussi, toutes les précautions furent prises, et l'admirable talent de Mlle Mars aidant, on vit un de ces succès de vogue, qu'obtiennent souvent à-la-fois d'excellens ouvrages et de très faibles compositions.

Valérie, c'est le nom de la nouvelle héroïne, est aveugle depuis l'âge de trois ou quatre ans; Orpheline, elle habitait le village d'Olbruck en Allemagne, avec la jeune Emilie de Ronsberg, chez la mère de laquelle elle était retirée. Un jour qu'avec Emilie elle était allée à une fête, des jeunes gens les insultèrent. Sa compagne s'était enfuie. Seule elle restait exposée, malgré son infirmité, à leurs grossiers propos, lorsqu'un étranger prit sa défense. Les jeunes gens s'éloignèrent; un grand silence succéda à la scène bruyante qu'ils avaient excitée; puis un bruit qui lui était inconnu, mais qui l'effraya, vint frapper son oreille. Déjà intéressée en faveur de son protecteur, elle se précipita du côté d'où partait le bruit; quelque chose de froid pénétra dans son sein et elle s'évanouit. On conçoit que l'étranger avait été forcé de tirer l'épée contre ceux qu'il avait écartés. Valérie s'était précipitée au milieu des combattans, et avait reçu le coup

qu'Ernest, son protecteur, destinait à son adversaire. Tout cela est de la plus grande invraisemblance; mais enfin, il faut bien faire commencer la connaissance d'Ernest et de Valérie. Celle-ci guérit; Ernest fut reçu dans la maison de Mme de Ronsberg; il donna des leçons d'italien et de français à Emilie; Valérie en profitait, s'exaltait aux récits du jeune homme et bientôt son âme et celle d'Ernest s'entendirent. Malgré cette passion, il abandonna pourtant secrètement la maison de Mme de Ronsberg; mais, avant de partir, il promit à Valérie de n'aimer qu'elle, de n'appartenir jamais qu'à elle.

Ernest était le dernier rejeton d'une grande maison. On voulut le forcer a entrer dans les ordres; il refusa, se brouilla avec sa famille; mais, ayant fait de brillantes études, jaloux de vivre dans l'indépendance, il voulut ne devoir qu'à lui-même sa fortune. Il était parti sans prévenir personne, et arrivait à Olbruck au moment où Valérie était insultée par des étourdis. Doué d'une imagination romanesque, il forma le projet de guérir celle pour laquelle il s'était épris du plus vif amour. Le village qu'il habitait ne lui offrait aucun moyen d'acquérir les talens nécessaires pour arriver au but qu'il se proposait d'atteindre : il résolut donc de partir, prit la poste, se rendit à Paris, et entra chez un fameux médecin oculiste. Soutenu par son amour, il ne craignit pas de descendre aux soins les plus bas; il devint même presque le valet de celui dont il voulait dérober le secret. Tant de soins eurent leur récompense; au bout de deux ans, il était capablede rivaliser avec son maître, et même il avait fait l'expérience la plus heureuse sur un aveugle, habitant d'Olbruck, qui était venu à Paris chercher sa guérison.

Cette longue exposition se trouve divisée en trois ou quatre récits placés d'actes en actes pour préparer les

événemens. Valérie, en sortant de chez Mme de Ronsberg, a été recueillie par une de ses parentes, Caroline veuve de M. Blomfild. Cette Caroline, vive, légère, étourdie, a les plus grands soins de la jeune aveugle, et se trouve avoir à son service, par l'effet du hasard, cet homme auquel Ernest a rendu la vue. Ambroise est vieux, bavard, il aime à raconter, et Valérie ne pouvant le récompenser des attentions qu'il a pour elle, *le paye en écoutant ses histoires*. Ambroise, quoiqu'il soit singulier qu'étant si bavard il n'ait pas instruit plutôt Valérie d'un fait aussi intéressant pour elle, lui raconte la cure merveilleuse que le jeune médecin opéra sur lui, l'engage à conserver quelque espoir. Mais Valérie depuis qu'elle est séparée de celui qu'elle aime, ne pense plus à recouvrer la lumière.

Caroline est recherchée par le jeune Henri Milner qui n'a pas osé se déclarer encore; toute aveugle qu'elle est, Valérie s'est bien aperçue de l'amour de Henri pour sa cousine, elle s'est même chargée de la pressentir à ce sujet. Quoique Caroline ait été la dernière à s'apercevoir de la passion de Henri, les vœux de ce jeune homme la flattent, elle consentirait assez à lui donner sa main, si un obstacle insurmontable ne venait contrarier sa volonté. Veuve d'un homme qui avait de la fortune, mais qui dépendait de quelques parens, elle se trouve dans la singulière situation d'opter entre un procès ou l'hymen avec le dernier de ces parens, le comte de Hatzbourg, qui s'est fait annoncer et que l'on attend.

Le Comte arrive, ses équipages sont dans la cour, entourés de malheureux. Ambroise réclame pour eux quelques secours, on ne l'écoute pas, il a ajouté qu'un aveugle était au milieu d'eux; à ces mots le Comte lui met une bourse dans la main. Cette action bizarre surprend le vieux domestique, il considère l'étranger, plus

de doute ! c'est celui qui lui rendit la vue à Paris, il voudrait en vain s'en défendre. Bientôt Ernest, car c'est lui qui, après avoir appris l'état qu'il brûlait de professer, a hérité de tous les biens de sa famille, a fait le voyage pour avoir un entretien avec Mme Blomfild qu'il faut qu'il épouse ou qu'il ruine, apprend que Valérie est dans la maison, il est aussitôt dans ses bras et à force de prières il la décide à se laisser opérer ; mais craignant une émotion trop vive, il la prévient qu'un ami qui l'a suivi, sera chargé de l'opération. Valérie consent à tout, et la pièce pourrait finir en cet endroit, mais un nouvel incident aussi invraisemblable que les autres vient la prolonger.

Henri qui est très jaloux, frémissait à la seule idée de l'arrivée du Comte ; son désespoir est extrême lorsque celui-ci est arrivé. Il fait part de ses craintes à Valérie, lui dit ce dont elle devrait bien se douter puisqu'elle est si pénétrante, et qu'on attend le Comte, que son amant est le comte de Hatzbourg, qu'il va épouser Mme Blomfild, et que le notaire a été mandé pour tout régler. Au lieu d'aller demander une explication qu'il est si facile d'obtenir, ou d'Ernest ou de sa cousine, Valérie laisse entrer la jalousie dans son cœur, traite Ernest d'ingrat, de perfide, ne veut plus se laisser opérer, et suivant les conseils de Henry, se cache dans un cabinet pour entendre la conversation que le Comte et sa cousine doivent avoir ensemble. Dans cette scène Ernest raconte toutes ses aventures, dit qu'il est revenu pour rendre la vue à son amante, qu'il ne veut nullement désespérer Mme Blomfild et Milner, qu'ils n'auront pas de procès et qu'elle gardera sa fortune. Valérie a tout entendu, sûre de la constance et de l'amour d'Ernest, elle revient ; demande à se faire opérer de suite, et entre dans une pièce voisine. Mais au moment de la suivre, Ernest tremble ; est prêt à se trouver mal ; il a besoin de toutes

les exhortations de Caroline pour se remettre un peu. Henry se trouve justement témoin de toutes les marques d'affection que celle-ci prodiguait à Ernest; sa jalousie redouble, il gronde, mais pendant qu'elle lui fait sentir tout le ridicule de ses soupçons, un cri terrible se fait entendre, Ernest pâle, effrayé, sort du cabinet, Valérie est opérée; mais l'opération a-t-elle été heureuse? Le cri qu'elle a jetté l'a tellement mis hors de lui, qu'il a fui sans savoir ce qu'il faisait. — « *Je vois!* s'écrie Valérie, — et elle se précipite à genoux pour remercier Dieu. Après Dieu, elle devrait songer à son amant, point du tout, elle adresse de jolies phrases aux plaines, aux côteaux qui l'entourent, fait des complimens à sa cousine. Enfin elle se retourne et tremble en apercevant deux hommes; son cœur lui a bientôt désigné son sauveur et elle se précipite dans ses bras.

Jamais Mlle Mars n'avait été si belle, si entraînante, La longueur de la pièce, sa froideur, les invraisemblances qu'elle offre à chaque instant, l'actrice fit tout oublier. L'enthousiasme était au comble, et rappelée par la salle entière, elle vint recevoir un honneur qui pour elle seule n'a pas été encore prodigué.

MM. Scribe et Melesville, ont trouvé le sujet de leur pièce dans quelques ouvrages connus, mais surtout dans le conte de *la jeune Aveugle*, imprimé dans un recueil intitulé *Contes à ma Sœur*. Un orphelin élevé chez un homme recommandable, devient amoureux de Marie, la fille de son protecteur. Au moment où de l'aveu des parens il lui est permis d'épouser sa maîtresse, un incendie terrible détruit la maison et la fortune du père de Marie, celui-ci trouve même la mort dans cet horrible événement; et de toute cette famille heureuse auparavant, il ne reste que Marie et Édouard qui devient à son tour le protecteur de la fille de celui qui l'avait

protégé. Retirée dans la chaumière de deux parens éloignés, chez lesquels Édouard l'avait conduite, Marie se livrait aux travaux du ménage, tandis que son amant par des soins assidus, s'efforçait d'augmenter le bien être de celle qu'il aimait. Un mal affreux vint tout à coup réduire au désespoir la pauvre orpheline.

Long-temps elle avait pleuré la perte de ses parens, souvent encore elle donnait des larmes à leur mémoire; mais, comme si le ciel eut résolu d'éprouver de nouveau sa constance, un mal subit et auquel on ne put apporter de remède, vint en tarir tout-à-coup la source. Ses regards devinrent immobiles: ses yeux si doux, si grâcieux, se couvrirent d'un voile épais; étonnée de se trouver ainsi dans les ténèbres, Marie fixa le ciel avec effroi, elle cherchait l'astre dont les rayons brûlaient son visage, elle ne vit plus rien; hélas! Marie était aveugle.

Ce qui affligea le plus la jeune fille, ce fut le départ précipité d'Édouard, quelque temps après ce cruel événement. Deux années s'écoulèrent pour elle dans la douleur et dans les larmes. Aucune lettre, pas la moindre nouvelle ne venait calmer son chagrin. Ce temps écoulé, un médecin arriva au village, il assura que Marie pouvait être opérée. Celle-ci ne voulait plus voir la lumière puisque Edouard avait été assez ingrat pour s'éloigner d'elle; mais elle ne put résister aux prières de sa vieille parente, elle consentit. Le médecin avait demandé le plus profond silence pendant l'opération, elle se fit. Marie remarqua que la main du docteur tremblait, et quand il eut achevé, elle l'entendit murmurer ces mots: — « Grand Dieu! je te remercie! » — Pendant huit jours on ne quitta pas la malade dont les yeux étaient couverts d'un bandeau que l'on soulevait quelquefois pour lui laisser entrevoir la lumière. Le huitième, le docteur parla pour la première fois, Marie frémit en

entendant sa voix qu'elle crut reconnaître; le bandeau fut enlevé et ses yeux reconnurent dans son sauveur, son amant qui pendant deux années s'était livré aux travaux les plus pénibles pour acquérir le pouvoir de lui faire recouvrer la vue.

Le sujet de cette comédie n'appartient donc pas aux auteurs; le plan, on n'en saurait trouver; ce sont des scènes sans suite et sans liaison. Quant au style, il est agréable, spirituel parfois, renfermant beaucoup de mots heureux, qui méritent d'être applaudis. En général cependant, il convient mieux à un roman qu'à une pièce de théâtre.

Le larcin de ces messieurs fut bientôt connu; mais en maraudeurs habitués à nier effrontément leurs pillages, ils cherchèrent à décliner l'accusation; firent répandre, par leurs amis, que *Valérie* était tirée d'un roman d'Auguste Lafontaine, intitulé : *Welf-Budo* ou les *Amans Aréaunautes*, de *Valérie*, charmant roman de Mme de Krudener. On cita une pièce de Camillo Federici, auteur dramatique Italien, peu connu malheureusement en France; cette pièce s'appelle l'*Aveugle né.* Puis enfin, une comédie traduite de Kotzebue, jouée au théâtre de Molière, sous le titre de l'*Epigramme.*

J'ai lu avec attention le roman d'Auguste Lafontaine; c'est l'histoire d'un enfant trouvé, élevé dans la maison d'un grand seigneur d'Allemagne. L'un des enfans de ce seigneur devient aveugle à la suite d'une goutte sereine. Chassé du château où il a été recueilli, par suite d'aventures assez romanesques, Welf-Budo se trouve à Rome, après avoir erré assez long temps en Italie. Là, il entend parler d'un fameux oculiste; l'idée lui vient de rendre la vue à son ami; il étudie long-temps avec assiduité, surprend le secret de son maître, opère avec le plus grand bonheur un mendiant de Rome, et sûr de son fait va sauver son ami.

MM. Scribe et Melesville ont pris dans leur pièce, le récit de tout ce que Welf-Budo eut à souffrir chez l'oculiste Italien, sans changer un seul mot au style du traducteur d'Auguste Lafontaine. Voici ce passage que l'on peut comparer avec celui de la pièce :

« Je me jetai aux pieds du médecin ; et le suppliai de m'enseigner son art ; le prix qu'il y mit était exorbitant, n'importe, je vendis tout ce que je possédais..... Mon maître était le plus cruel, le plus avare de tous les hommes ; je fus son patient esclave ; je supportais avec joie, les caprices, la mauvaise humeur, l'orgueil et le mépris de cet homme vain et barbare ! Ah ! quand me glissant la nuit, en secret, dans son cabinet, pour surprendre sa science, si le souvenir de mes humiliations soulevait mon âme, je pensais aussitôt à mon ami... Je déchiffrais des manuscrits précieux que l'avare et cruel oculiste dérobait avec soin à ma connaissance ».

« Après ma première année de travail, je fis ma première épreuve sur un pauvre aveugle que mon maître avait renvoyé inhumainement, parce qu'il n'avait pas la somme exigée pour l'opération ; je l'essayai d'une main tremblante et je réussis... figurez-vous mes transports... Depuis je fis vingt expériences, toutes réussirent. etc. etc. »

La *Valérie* de Mme de Krudener, n'a pas le moindre point de ressemblance avec la pièce. C'est un roman à trois personnages ; un ambassadeur, sa femme et le jeune Gustave de Linan, secrétaire de l'ambassade ; Gustave meurt d'amour pour la femme de son protecteur, sans avoir osé déclarer sa passion.

SECOND THÉATRE FRANÇAIS.

Par suite de l'organisation peu réfléchie du second théâtre Français, cet établissement se trouve être l'égal et le rival du premier, bien loin de lui servir de succursale et presque de pépinière, comme ses fondateurs en avaient eu le projet. Je conviens qu'il eut été difficile, pour ne pas dire impossible, d'établir une école dramatique, car ce nom est celui que l'on paraissait d'abord vouloir imposer à l'Odéon, et qu'il eut été ridicule de la placer dans une salle magnifique que l'on venait de bâtir à grands frais, tandis que le premier théâtre était privé d'un monument digne de lui. Dans cette alternative il fallait prendre un juste milieu et ne pas s'écarter de la route que l'on avait d'abord tracée; il fallait élever un théâtre qui put être utile au premier, aux auteurs, aux comédiens, agréable au public; et le seul moyen d'arriver à ce but, c'était de ne point permettre que les deux théâtres Français exploitassent le même répertoire. Si la troupe de la rue de Richelieu possède à peine les moyens de représenter dignement les chefs-d'œuvre de nos grands maîtres, comment pouvait-on espérer qu'à l'Odéon on fit mieux. Chaque jour on a la preuve du contraire; et de plus, n'a-t-on pas singulièrement abusé de cette concession faite si maladroitement. Par cette innombrable quantité de représentations d'anciens ouvrages, on a fatigué le

public, on l'a forcé, pour ainsi dire, à fuir Corneille, Racine, Voltaire, Molière, Regnard, etc. etc.; car tout admirables que sont les ouvrages de ces hommes célèbres, ils ne peuvent être l'objet d'une admiration constante; ce sentiment s'use comme les autres. Un peintre ne passe pas sa vie à considérer seulement l'Apollon du Belvédère et la Vénus de Médicis; un littérateur qui connaît ses auteurs, aimera mieux lire leurs ouvrages, que les voir représenter souvent plus mal que dans une petite ville de province. Je le répète, l'administration du second théâtre Français ne devrait pouvoir donner que des ouvrages nouveaux. De cette façon le théâtre aurait eu un répertoire précieux et attrayant; le public n'eût jamais été repoussé de son enceinte; les auteurs eussent obtenu les moyens de se faire connaître et d'augmenter leur bien être, et les comédiens n'ayant à redouter aucune de ces comparaisons qui peuvent blesser l'amour-propre ou nuire au mérite, auraient pu apprendre leur art. Tous enfin, si l'on avait adopté ce système, auraient trouvé honneur et profit. En suivant une marche contraire, on n'a formé qu'un établissement onéreux pour le Gouvernement, puisque rarement il a fait ses frais; très peu utile aux auteurs, on n'admet que les ouvrages des privilégiés et des protégés des grands seigneurs; funeste aux comédiens, en ce qu'accordant tout à quelques-uns, on nuit aux progrès, aux intérêts des autres; en ce que favorisant sans motif comme sans but, une grande quantité de débutans, on lasse le public, jamais on ne lui a présenté que des sujets médiocres; enfin, en ce que permettant que les artistes des deux premiers théâtres se regardassent comme égaux, on a souffert le passage et l'échange réciproque des mécontens. Par cette nouvelle imprudence on a ouvert un chemin aux intrigues, aux prétentions exagérées, aux caprices

de l'amour-propre, et pourtant il eût été bien facile de prévenir de pareils inconvéniens.

— 5 JANVIER. — Je disais que des auteurs en faveur se servaient de leur influence pour éloigner ceux qui n'ont d'autre recommandation que leur mérite, pour faire jouer des ouvrages plus que médiocres, reprendre des pièces oubliées ou déjà représentées sur d'autres théâtres : les exemples ne me manqueront pas, c'est par là que l'Odéon a commencé l'année. *L'Hôtel garni*, comédie en un acte de MM. Désaugiers et Gentil, fût donné au théâtre Français, le 25 mai 1814. Parfaitement jouée par Damas, Michelot, Baptiste cadet surtout, Mmes Mars et Mézerai; cette pièce obtint un succès qu'elle méritait assez. C'est l'ouvrage dramatique le plus correct de MM. Désaugiers et Gentil. Mais enfin, elle avait eu son temps, elle n'était nullement susceptible d'attirer la foule, et il valait beaucoup mieux, puisqu'on voulait reprendre d'anciens ouvrages, obliger un auteur moins heureux que ces chantres fortunés de toutes les circonstances; ou, ce qui était encore préférable, donner une pièce nouvelle, que de perdre son temps à remonter un ouvrage qui n'eut même que peu de représentations.

Le héros de cette comédie, le colonel Sainville, est un homme de quarante ans, marié à une femme charmante qui l'a rendu père d'une fille. Fatigué sans doute de ce bonheur domestique et habitué au tumulte du monde, à la compagnie des roués, le colonel a abandonné sa femme, depuis dix ans même il ne l'a pas vue. Il se trouve à Paris avec son régiment, et habite un hôtel garni. Mme Sainville, ainsi délaissée, s'est occupée de l'éducation de sa fille qui, à seize ans, possède tous les talens. L'envie lui a pris de rejoindre son mari; elle a su qu'il était à Paris et aussitôt elle est partie, a été occuper avec sa fille, mais sous le nom de Mme d'Hérigny,

un des appartemens de l'hôtel ou demeure Sainville. Là, elle a fait là connaissance d'un jeune homme, poète pour se désennuyer, peintre par goût et qui a mis ce dernier talent à profit pour faire le portrait de Mme d'Hérigny et de Jenny qu'il aime avec passion et dont il est aimé avec candeur.

Cet amour a été la cause d'une provocation en duel; le colonel, habitué à ne rencontrer que des femmes faciles, a plaisanté sur les deux dames, objets des attentions de Blincourt, c'est le nom du jeune peintre, et a même parié qu'il en viendrait à ses fins auprès d'elles. Cette présomption a irrité Blincourt, on s'est dit de gros mots, on s'est fâché, bref il y a eu un rendez-vous de donné. Sainville qui s'est pris d'amitié pour Blincourt, malgré sa querelle, a résolu pour obliger ce jeune homme, de mettre fin à son aventure, et de ne se battre qu'après avoir triomphé des deux dames qui, dit-il, veulent tromper Blincourt et le mettre dans leurs filets. Par l'entremise de Gaillard, le maître de l'hôtel garni, personnage fort comique, qui ne se doutant nullement de ce qui se passe, voit du mal dans chacune des actions de ses locataires, il fait demander une entrevue à Mme d'Hérigny. Gaillard fait un portrait affreux du colonel; il est bien persuadé qu'on n'acceptera pas son rendez-vous; quel est son étonnement! on l'accepte.

Sainville triomphe et veut aller plus loin; il parie qu'il écrira à la jeune personne et qu'on lui répondra! défi de Blincourt; aussitôt dit, aussitôt fait; la lettre est écrite. C'est encore Gaillard qui est chargé de la remettre, mais qui se promet bien d'éclairer la mère sur les projets du colonel. Nouvelle surprise, Mme d'Hérigny reçoit le billet, le remet à sa fille devant lui, et fait même faire une réponse que Gaillard tout confus reporte à Sainville. L'entrevue suit bientôt: Jenny avoue au colo-

nel un amour dont celui-ci est aussi charmé que surpris; il demande un gage, Jenny lui donne un portrait, puis feignant aussitôt de s'être trompée, le reprend et donne le sien. Mais la vue du premier a fait une vive impression sur le cœur de Sainville, il a reconnu les traits de son épouse; Jenny lui a dit que c'était le portrait de sa mère; plus de doute, sa femme, sa fille sont près de lui, il a bien vîte oublié ses égaremens pour voler dans les bras de celle qu'il abandonnait et qui pardonne généreusement à l'infidèle. Sainville a voulu éprouver la délicatesse de Blincourt; il lui annonce ses bonnes fortunes, qu'il possède la mère et la fille, qu'il garde la mère et lui cède la jeune personne. Blincourt refuse un pareil arrangement; Sainville charmé, lui avoue quel est son bonheur, et l'unit à Jenny.

— Le 15 janvier, fête chômée dignement depuis deux années à la Comédie Française, et même dans de petits théâtres qui ne doivent à Molière ni leur fortune, ni leur existence, ne l'a pas encore été à l'Odéon avec l'éclat convenable. Quelques vains que puissent paraître tous ces honneurs rendus si tardivement à la mémoire des grands hommes dont on a presque toujours abreuvé la vie de chagrins et de dégoûts, ils sont devenus aujourd'hui un devoir dont on ne peut plus se dispenser. On s'était contenté l'année dernière de donner ce jour là deux pièces de Molière, cette année, on a fait encore mieux : le spectacle se composait des *Fourberies de Scapin*, précédées du *Paria* de M. C. Delavigne. Quelques soit le mérite de cette tragédie, elle n'était pas de circonstance. Des couplets de MM. Désaugiers et Gentil, chantés près du buste de Molière, terminaient cette triste solennité, dont la mesquinerie attira à M. Gentil les mêmes repróches que l'on avait adressés précédemment à M. Picard. Cependant, comme ces couplets ont fait plaisir, je les ai cités ici, parce qu'ils sont peu connus à présent.

AIR : *Vaudeville de Mad. Scarron.*

CHOEUR GENERAL.

Célébrons, célébrons le jour où molière,
D'un astre nouveau,
Sur nous répandit la lumière!
Célébrons, célébrons l'astre tutélaire,
Dont l'ardent flambeau
Survit à la nuit du tombeau!

Honneur de notre patrie,
Dont un sort prématuré,
Vint trancher la noble vie,
Toi, par deux siècles pleuré.
Toi, dont l'esprit nous enchaîne,
Père de tous nos talents;
Grand maître de la scène,
Souris à tes enfants.

A l'héritier de Térence,
Cité qui donna le jour,
Tu vois l'orgueil de la France
Dans l'objet de ton amour,
Une ivresse non moins chère,
Pour lui vient nous enflammer,
Il vivait pour te plaire,
Nous vivons pour l'aimer.

Le miroir où tu retraces
Au faux ami sa laideur,
Au faux dévot ses grimaces,
Au faux brave sa pâleur;
Leurs efforts, leur rage extrême,
Qu'ils ne savaient déguiser,
Le bras du temps lui-même,
Rien n'a pu le briser.

A ta muse enchanteresse,
Même en ses premiers essais,
Plus d'un fou dut sa sagesse,
Plus d'un auteur ses succès,

L'époux sa philosophie,
La prude sa guérison,
L'artiste son génie,
Et l'homme sa raison.

L'orgueil et l'hypocrisie,
Et l'avarice et l'erreur,
De ta satyre hardie,
Ont senti le fouet vengeur.
Plus d'un vice qu'on abhorre,
Maint, travers, par toi vaincu,
Chez nous vivrait encore,
Si tu n'avais vécu.

Quand tu naquis pour la France,
On vit naître en même temps,
Des héros en espérance,
Tous les genres de talents.
O toi ! de l'âge où nous sommes,
Le modèle et le soutien,
Le siècle des grands hommes,
Devait être le tien.

— 16 — Après la comédie de *l'Hôtel Garni*, c'est celle de M. Hofmann, le *Roman d'une Heure*, qui vient augmenter le nombre des exemples que je me proposais de citer, lorsque je me plaignais de l'influence qu'exercent plusieurs auteurs sur les administrations théâtrales. Jouée par trois des plus beaux talents de la Comédie Française, par Fleury, Mlles Contat et Devienne, cette pièce fut sifflée dès les premières scènes, et terminée au milieu des ris et des huées ; les acteurs même furent forcés de battre en retraite avant la dernière scène. Après une pareille chûte, il était permis de croire qu'elle ne paraîtrait jamais, on se trompa. Les Provinciaux recusèrent le jugement des Parisiens, réputés jusqu'alors infaillibles, et soit envie de contredire, soit qu'ils eussent encore le goût du marivaudage ou de cette métaphysique

de sentiment, si fort à la mode dans les derniers temps, ils applaudirent à outrance ce qui avait été hué à Paris avec une égale ardeur. C'est après plus de deux cents représentations, dans les principales villes de France, que l'on s'est décidé à reprendre le *Roman d'une Heure* à l'Odéon.

On l'a déjà dit avec raison, les romans sont faits pour les boudoirs des femmes; la scène doit-être l'image de la société : les romans gâtent l'esprit et le théâtre. L'auteur par son titre promettait une mauvaise pièce, il a presque tenu parole, mais plus heureux que sage dans sa nouvelle entreprise, M. Hofmann, vit réussir à Paris, une pièce qui, il y a vingt ans, avait mérité une chûte complette. Que faut-il conclure de ces singulières contradictions? que l'ouvrage est bon ou que le goût a changé; non! mais que les circonstances ne sont plus les mêmes, qu'aujourd'hui l'on apporte beaucoup d'indifférence dans tout ce qui intéresse la littérature, que l'apparition d'une pièce de théâtre n'occupe qu'un très petit nombre de personnes, et qu'enfin, il est une destinée aveugle pour les livres comme pour les hommes, les mauvais réussissent les bons succombent; ainsi va le monde, et je ne prétends pas arrêter sa marche, toute ridicule qu'elle puisse paraître.

— 25 — Le grand succès d'*Esther*, comme le disait Mme de Caylus, avait mis Racine en goût; il l'engagea à travailler de nouveau dans ce genre, et il eut le bonheur de rencontrer un sujet encore plus tragique, encore plus imposant, que le premier. Après avoir achevé sa tragédie d'*Athalie*, Racine la présenta à Mme de Maintenon, qui en fut très satisfaite; il semblait qu'il n'y eut plus rien à faire qu'à monter la pièce au théâtre de Saint-Cyr. L'éclat et la magnificence des représentations d'*Esther*, faisaient espérer qu'*Athalie* n'aurait pas une destinée

moins brillante; mais cette célébrité même d'*Esther*, cette pompe théâtrale dans une maison religieuse; de jeunes pensionnaires produites sur la scène aux yeux de toute la cour, et de ce qu'il y avait de plus grand à la ville; la dissipation, le luxe inséparables de ces fêtes, tout cela fut regardé par les gens sages et pieux comme la profanation d'un lieu sacré; on cria de tout côté que de jeunes demoiselles, à qui l'on devait donner une éducation chrétienne, n'étaient point faites pour se montrer en plein théâtre; que la modestie et la pudeur étant les vertus principales du sexe, il ne convenait pas d'exposer aux regards avides des courtisans et des grands seigneurs, les filles de Sion, les vierges innocentes et timides qui croissaient à l'ombre du sanctuaire.

Les gens sages et pieux furent écoutés cette fois; on ne les traita pas de vieux radoteurs, de tristes pédants à maximes antiques, comme cela n'arrive que trop souvent. Le Roi le plus absolu de l'Europe, sacrifia son plaisir et sa fantaisie à la crainte de scandaliser les hommes honnêtes et religieux; et quoique les dévotes soient peut-être encore plus impérieuses que les souverains, M[me] de Maintenon, respecta la censure des rigoristes qui blâmaient le relachement de sa morale, elle fit bien plus, elle s'y soumit, en supprimant les spectacles de St.-Cyr.

Cependant, il faut bien payer tribut à la nature, et le diable, comme on dit, ne veut pas tout perdre. M[me] de Maintenon, qui se privait du plaisir de voir représenter *Athalie* à St.-Cyr, dans tout l'éclat et la pompe que ce spectacle exige, ne put se refuser la consolation de voir jouer cette tragédie dans la chambre du Roi, par les demoiselles de St.-Cyr, avec les habits ordinaires de la communauté. Racine le fils, prétend que la pièce ainsi déclamée, sans apprêt et sans ornement, parut froide, et ne produisit aucun effet. M[me] de Caylus, au contraire pense

que la pièce avait été mieux jouée par ces aimables pensionnaires, qu'elle ne le fut depuis par les comédiens de Paris. Mme de Caylus, pourrait bien être meilleur juge d'un fait de cette espèce, que Racine le fils.

Athalie fut réprésentée deux fois devant Louis XIV, avec la plus grande simplicité, pour ainsi dire à huis-clos et de plein pied, dans une chambre sans théâtre. Quelque vertueux que fut Racine, il n'eut pas été faché qu'on fit un peu plus de cérémonie pour sa pièce. Le suffrage de Louis XIV et de Mme de Maintenon, ne suffisait pas à l'auteur, tout grand courtisan qu'il était, il prit le parti de faire imprimer sa tragédie pour lui donner plus de célébrité; et, pour le repos de sa conscience, il fit seulement insérer dans le privilége une défense expresse aux comédiens de la jouer; précaution qu'on avait également prise pour *Esther*, et qui fut également inutile. Malheureux dans tout ce qu'il entreprenait, Racine vit sa tragédie demeurer chez le libraire; on en parla peu, et s'il en fut question, ce fut seulement dans les critiques amères qui parurent à son sujet, on alla même jusqu'à publier cette épigramme révoltante par sa grossièreté:

Gentilhomme extraordinaire,
Et suppot de lucifer,
Pour avoir fait pis qu'Esther,
Comment diable as-tu pu faire?

En vain consolé par Boileau, qui ne cessait de prédire à son ami la future prospérité d'*Athalie*, Racine descendit au tombeau, sans avoir aperçu le premier rayon de la gloire qui attendait son chef-d'œuvre dans la postérité.

Après sa mort, en 1699, *Athalie* commença un peu à se relever; Louis XIV s'en souvint, lorsque le public parut la traiter plus favorablement. En 1702, environ trois ans après la mort de Racine, il prit fantaisie au Roi

de la faire jouer à Versailles, non par les Demoiselles de St.-Cyr, mais par les seigneurs et les dames de la cour. Cette idée ne lui serait pas venue, si la pièce eût toujours été également méprisée à la ville. La duchesse de Bourgogne se chargea du personnage de Josabeth; le duc d'Orléans prit celui d'Abner; Athalie fut jouée par la présidente de Chailly; le second fils du comte de Guiche fit Joas, et M. de Camperon, Zacharie; le rôle de Salomith fut rempli par la comtesse d'Agen, mère de Mme de Maintenon, et celui d'Azarias, par le comte d'Agen. Mais il ne se trouva personne à la cour qui osât représenter le grand prêtre Joad; il fallut avoir recours à un acteur de profession, et l'on choisit le célèbre Baron; ce choix ne contribua pas à guérir la vanité de ce comédien; la tête lui tourna tout-à-fait, lorsqu'il eut l'honneur de jouer avec d'aussi illustres camarades.

On donna trois représentations d'*Athalie*. La cour y prit un grand plaisir; ce qui n'empêcha pas que la pièce ne fût encore oubliée jusqu'en 1716. Quelques connaisseurs qui l'avaient lue, eurent le courage d'en parler au Régent qui aimait et protégeait tous les arts. Ce prince ordonna aux comédiens de la jouer; la défense insérée dans le privilége ne l'arrêta pas; on sait qu'il n'était pas scrupuleux. *Athalie*, quoique médiocrement jouée sur le théâtre de Paris, eut un succès prodigieux : c'est alors que tout le mérite de la tragédie, tout le génie que Racine y avait répandu, se révéla au public, étonné de trouver un chef-d'œuvre où il n'avait long-temps soupçonné qu'une chétive rapsodie. C'est de cette époque que date la gloire d'*Athalie*, qui depuis n'a pas souffert la moindre éclipse.

Le spectacle le plus beau, le plus imposant que l'on puisse donner est certainement celui d'*Athalie* avec les chœurs. Jouée de cette manière aux Français avec la musique de M. Fétis, lorsque Talma se chargea du rôle

de Joad, elle produisit un effet impossible à rendre. Le jeu de cet admirable acteur, celui de Mlle Duchesnois, excitèrent un enthousiasme général. Jamais Racine n'avait trouvé de plus dignes interprètes; jamais aussi l'on n'avait été plus à même d'apprécier le chef-d'œuvre de ses chefs-d'œuvre. Ce spectacle fut ordinairement celui des représentations à bénéfice, des grandes solennités dramatiques : peu à peu on le rendit plus populaire, et l'Odéon, singe du premier théâtre, voulut aussi avoir son *Athalie*. La musique des chœurs est de Schultz, qui l'avait fait exécuter pour la première fois, en 1788, devant le prince Henri de Prusse, dans le château de Rhensberg.

— 28 — Dans la préface qui précède leur nouvel ouvrage, *le Père et le Tuteur* ou *l'École de la Jeunesse*, MM. Théodore et Achille Dartois attribuent à l'esprit de parti, la chûte qu'ils ont éprouvée : ils auraient dû dire, à l'esprit de justice. — « On s'étonne que nos auteurs, et surtout nos auteurs dramatiques, ajoutent-ils, mettent aujourd'hui d'aussi longues préfaces en tête de leurs moindres ouvrages; la chose nous paraît cependant toute naturelle. Ceux qui s'affublent du nom de libéraux, ont presque tous à justifier, aux yeux du public, les succès qu'ils obtiennent; et ceux qui s'honorent du titre de royalistes, ont sans cesse à se plaindre des intrigues que le parti libéral forme contre leurs succès. » — Cette accusation banale est aussi injuste que déplacée. Parce que M. Mély-Janin a été la victime d'une cabale dirigée contre lui, s'en suit-il que tous les écrivains dramatiques, tombés à plat, qui partagent ses opinions, doivent accuser l'esprit de parti du peu de succès de leurs ouvrages? M. Mély-Janin avait évidemment le droit de se plaindre; l'affront qu'on lui fit essuyer, en expiation de quelques paroles imprudentes, était préparé d'avance; et, ce qui le prouve mieux que

tous les raisonnemens possibles, c'est le succès de *Clytemnestre*, tragédie inférieure à *Oreste*. D'après aussi le singulier raisonnement de MM. Dartois, tous les gens qui *s'affublent d'un nom*, sont *des sots et des ignorans*, tandis que ceux qui *s'honorent d'un titre*, sont seuls *des aigles et des génies*. La modestie n'a certainement pas présidé à ce partage, puisque MM. Dartois se disent du nombre de ces derniers; il eût été d'ailleurs bien plus raisonnable de n'admettre aucune distinction de cette espèce. Dans la république des lettres, le talent seul met quelque différence entre les hommes, il doit être honoré dans quelque parti qu'il se trouve, et l'on devrait toujours se rappeler que les Muses sont rivales, mais jamais ennemies. Heureusement, la fin de cette préface offre plus de vérité que le commencement. — « Tous les succès que l'on obtient en flattant les passions du temps où l'on vit, ajoutent les auteurs, ne sont que des succès de circonstances; voilà pourquoi tant d'ouvrages applaudis avec fureur à leur naissance, sont morts même avant leurs auteurs. » — Bien que la comédie qui a donné lieu à cette préface, n'ait point été applaudie avec fureur, qu'elle ne flatte pas les passions de notre temps, puisqu'elle n'en peint aucune, il est probable que, dans deux ans, MM. Dartois seuls se rappèleront qu'il a existé une comédie intitulée : *le Père et le Tuteur*.

Ce titre même ne convenait pas à la pièce; il semble indiquer un parallèle entre un père et un tuteur, et faire espérer qu'on y a traité des devoirs que tout homme doit remplir dans chacune de ces situations importantes. Les auteurs n'ont seulement pas eu l'idée d'aborder une question si intéressante. Cette addition de, *ou l'Ecole de la Jeunesse* est encore fausse et inutile. Peut-on dire qu'une comédie dans laquelle deux jeunes gens, amoureux de deux jolies filles, parviennent à les

épouser après quelques contrariétés fort ordinaires, offre une leçon à la jeunesse. Ah! que Molière était bien plus conséquent dans ses moindres actions! ce n'était point sans motif qu'il donnait à deux de ses ouvrages, les titres de l'*Ecole des Maris* et de l'*Ecole des Femmes!* Mais, aujourd'hui, on pense tout différemment; et cette indifférence pour les premières règles de l'art, ne peut manquer de conduire à l'oubli total de toutes les autres. Aussi, bien loin de trouver, dans cette pièce, une leçon de morale, l'application des principes les plus sages, on n'y voit qu'une intrigue ordinaire, qui tourne dans le cercle commun adopté par les auteurs dramatiques. Héloïse est la fille unique d'un colonel, homme brusque, mais assez ordinairement bon. Elle aime tendrement le chevalier d'Alvil, jeune homme protégé, et un peu parent du vieux Saint-Clair, original, espèce de bourru bienfaisant, intimément lié avec le colonel; jurant souvent, et toujours en querelle avec une certaine comtesse, tante d'Héloïse, et l'un des caractères les plus faux qui aient jamais été présentés sur la scène. Cette femme, jeune encore, a été courtisée par d'Alvil; elle a même été la victime de cet étourdi, et le souvenir de la faute qu'elle a commise lui en rend l'auteur tellement odieux, qu'elle a fait tous ses efforts pour empêcher un mariage entre sa nièce et lui. Elle y a réussi, en faisant agréer, par le colonel, un autre prétendant, le marquis d'Arricour, que les attraits d'Héloïse avaient d'abord séduit, mais qui ensuite a donné la préférence à la pupille de Saint-Clair, à la jeune Hortense. Cette dernière, pendant un voyage que son tuteur a fait en Angleterre, a été confiée aux soins et à l'amitié du colonel; c'est dans sa maison qu'elle a fait la connaissance du marquis. Voilà donc quatre personnes réunies par hasard, pour s'opposer aux projets de vengeance de la comtesse.

Cependant, bien loin de mettre en commun leurs efforts pour éviter les malheurs qui les menacent, les quatre amoureux se parlent à peine, agissent deux par deux, comme s'ils ne se connaissaient pas; les deux femmes même se traitent avec froideur et indifférence ; tous, sans dire comment, ni pourquoi, espèrent en Saint-Clair, entre les mains de qui les affaires n'iront pas mieux que dans les leurs. Le colonel pense comme doit penser un bon père. Il veut que sa fille ait pour époux un honnête homme, mais il ne prétend pas gêner son choix; il le lui dit, en la prévenant cependant, qu'une fois ce choix fait, elle ne pourra plus se dédire. Un seul mot d'Héloïse et tout embarras va cesser. Qu'elle avoue que d'Avricour lui est indifférent, son père ne lui en témoignera aucun ressentiment ; et, avec un peu de patience, elle peut espérer de vaincre les préventions que sa tante a fait naître sur le compte de d'Alvil; mais aussi, avec ce mot, la pièce doit finir. Pour éloigner l'aveu d'Héloïse, les auteurs se sont servis du plus pauvre des moyens qui se trouvaient à leur disposition; c'est parce qu'une soubrette, dont le rôle extrêmement court, est rempli d'inconvenances et de grossièretés, a conseillé à sa maîtresse de se taire, sous le prétexte que le colonel pourrait se fâcher, que celle-ci cache à son père la véritable situation de son cœur, et consent à recevoir pour époux un homme qu'elle ne saurait aimer. Après ce consentement, les remontrances, les recommandations de Saint-Clair, les prières de d'Alvil sont devenues inutiles : cela était facile à prévoir.

La Comtesse a triomphé, et elle laisse éclater la joie qu'elle éprouve de voir les projets de d'Alvil échouer, d'une manière aussi fausse qu'inconvenante. Jamais femme qui veut se venger d'un amant, ne le prévient des moyens qu'elle a l'intention d'employer pour arriver

à ce but ; ne l'insulte, ne le poursuit hautement et sans relache. En pareil cas, elle emploie autant de finesse que de persévérance. La vengeance de la Comtesse est celle d'une femme ordinaire et sans éducation. D'Alvil n'a pas non plus toute la délicatesse convenable ; d'un ton tranchant et décidé, il prévient Saint-Clair qu'il a tout pouvoir sur Héloïse ; et que, dans la situation où il se trouve, un enlèvement peut seul le tirer d'embarras. C'est faire injure à Héloïse, que de la croire ainsi disposée à adopter de suite un pareil projet. D'Alvil, persuadé qu'elle ne peut refuser, prend d'avance la maison de la sœur de Saint-Clair pour refuge après la réussite de son entreprise ; et Saint-Clair, ne voyant aucun moyen de le calmer, car il le suppose dans le délire, et comptant bien sur un refus de la part d'Héloïse, consent à tout si d'Alvil obtient l'aveu de sa maîtresse. Doublement excité, ce dernier a mis en jeu tous les moyens de séduction, et, plus heureux que Saint-Clair ne le prévoyait, a remporté la victoire. L'heure du rendez-vous est fixée, et Héloïse a consenti à fuir la maison paternelle.

Heureusement pour elle, un témoin invisible, suscité par la Comtesse, se trouve le confident de tous ces projets. C'est son père ! Le colonel après cette scène devrait pardonner à sa fille, car, tout en cédant dans la crainte que son amant ne se livre à un funeste désespoir, elle manifeste le plus grand amour, le plus grand respect pour l'auteur de ses jours. Elle n'a promis de fuir que parce que d'un côté elle voit un malheur certain, et de l'autre l'espérance d'y échapper et de rentrer en grâce auprès de celui qui fait son malheur, et qui va persévérer dans sa colère avec d'autant plus d'injustice, qu'il connaît les secrets sentimens de sa fille, et doit bien savoir que le premier consentement n'était arraché que par la crainte.

Héloïse est exacte au rendez-vous, mais au lieu d'y trouver d'Alvil c'est son père qu'elle y rencontre. Mieux amenée et entourée de scènes moins froides, moins insignifiantes, cette scène assez dramatique pouvait produire un grand effet. Le colonel fait sentir a sa fille toute l'horreur de sa conduite; il lui présente un tableau vif et animé de tous les chagrins, de toutes les douleurs auxquels ce départ va le livrer. — « Puisque vous voulez me fuir, ajoute-t-il, partez, éloignez-vous, mais je veux que mes bienfaits vous suivent encore dans votre exil volontaire; prenez cet or, je double votre dot; on ne saurait avoir trop d'argent pour se dédommager de la perte de l'estime publique et de l'amour d'un père. » — Toutes ces paroles sont autant de coups de poignard pour la malheureuse Héloïse. En vain elle se jette aux pieds de son père! — « Va trouver ton amant, reprend le colonel en s'éloignant, et préviens-le que pour faire son bonheur, tu as donné la mort à ton père! » — Après un pareil entretien, d'Alvil arrive mal à propos pour rappeler à Héloïse sa promesse. —« J'ai vu mon père! » — s'écrie-t-elle, pour s'excuser de ne pas suivre son amant, et elle le fuit pour mourir aux pieds de celui qui fait si froidement son malheur, ou pour obtenir son pardon. Le colonel met un prix à ce pardon; il faut qu'elle épouse d'Avricour. En victime résignée, Héloïse consent de nouveau à cette union qu'elle déteste. Mais ce qu'il y a de singulier dans cette circonstance, c'est de voir d'Avricour se laisser conduire comme un véritable enfant. Il est inconcevable qu'il consente si facilement à un hymen qui fait son désespoir et dont il peut se dégager, n'ayant point d'aussi puissans motifs pour céder que la pauvre Héloïse.

La Comtesse qui ne pense qu'au dénouement de cette triste fête, a fait prévenir le notaire. Pour hâter sa ven-

geance, elle s'empresse de dicter elle-même les conditions du contrat. On peut tout croire désespéré, mais Saint-Clair ne veut pas laisser à la Comtesse le plaisir de triompher aussi complettement. Après avoir entendu la conversation de d'Alvil et d'Héloïse, le colonel était resté convaincu que son ami était de moitié dans le projet d'enlèvement : il avait traité Saint-Clair avec la plus grande froideur ; aussi celui-ci pensant bien que le colonel refusera de le voir s'il demande une entrevue, prend un singulier parti pour le forcer à descendre au salon. Il lui fait remettre un billet dans lequel il lui demande raison de la conduite qu'il a tenue à son égard le matin même. Le colonel affligé de ce nouveau message vient au rendez-vous, mais y voit d'Alvil à la place de son ami. C'était ce que voulait Saint-Clair. Le chevalier cherche à se justifier, fait sentir au père d'Héloïse que la Comtesse a poussé le zèle un peu loin dans cette circonstance, que d'Avricour avait peut-être d'autres sentimens, que Saint-Clair, enfin, le protége et compte lui donner Hortense en mariage. A toutes ces confidences le colonel n'a qu'une réponse à faire.—Pourquoi d'Avricour ne m'avoue-t-il pas tout cela ? — Mais il se contente de faire observer au chevalier que Saint-Clair aime Hortense pour son compte, qu'il a le projet d'unir son sort à celui de sa pupille ; enfin il l'engage à ne plus se présenter chez lui. D'Alvil est atterré ; mais Saint-Clair revient, conduisant par la main Hortense et d'Avricour qu'il présente au colonel en les nommant ses enfans, ce qu'il pouvait faire bien plutôt pour éviter beaucoup de chagrin à son ami. Le colonel est étonné de la resolution de Saint-Clair, mais tout autrement quele lecteur ne pourrait l'être, car la conduite du prétendu bourru est assez singulière ; il ne sait pas que Saint-Clair a pressenti sa pupille avec adresse, qu'il a découvert son amour

pour d'Avricour et son éloignement assez naturel pour un mari d'un âge disproportionné au sien. Voyant que le rôle d'amant ne lui convenait pas, il a pris celui de confident, d'ami, de père; et c'est ce changement qui surprend le colonel; il le regarde comme un trait de grandeur d'âme, et ne voulant pas demeurer en reste, il se décide à pardonner à sa fille aussi légèrement qu'il a sévi contre elle avec dureté et injustice. D'Alvil épouse donc Héloïse, d'Avricour Hortense, et la Comtesse en est seule pour sa courte honte.

— 12 Mars. — Une ballade anglaise, déjà imitée en nouvelle dans les *Amusemens comiques* de Dufresny, a fourni l'idée de la petite comédie en un acte *l'Ami du mari* ou *la Bague*. L'auteur M. Alphonse Denis, jeune militaire, je crois, ne s'est donné d'autre peine que celle de dialoguer la nouvelle; quelques détails seulement lui appartiennent. Voici la traduction de la ballade.

Frédéric était amoureux d'Evelina, dont la beauté était ravissante et l'esprit brillant.—Evelina voyait Frédéric avec indifférence, non pas qu'elle manquât de sensibilité, mais son cœur était de glace pour tout autre que son mari.—Frédéric mit tout en jeu pour attirer l'attention et pour gagner, s'il était possible, l'affection d'Evelina; il fit jouer un diamant qu'il avait au doigt.—Evelina regarda fixement le bijou, soupira et prit la main de Frédéric.—Frédéric était ravi, il en tremblait; il fixait Evelina, le feu brillait dans ses yeux! elle lui ôta doucement la bague du doigt.—« Portez-là pour l'amour de moi, lui dit-il avec extase! »—Elle la contemplait avec un air d'étonnement, les espérances du jeune homme augmentèrent.—Il lui baisa la main, son sein palpitait. —Evelina mit la bague à son doigt.—Frédéric comptant sur le bonheur prochain, quitta le siège sur lequel il était assis, Evelina se leva au même instant.—« Monsieur,

lui dit Evelina, je suis enchantée de ce diamant, et je le prends sans scrupule, parce qu'il m'appartient. »—Frédéric resta immobile, les yeux ouverts et la bouche béante.—« Mon époux, continua Evelina, le prit sur ma toilette il y a environ trois mois, et depuis il m'a toujours fait accroire qu'il était perdu. »—« Vous êtes dans l'erreur, madame, je l'ai eu de lady ***. »—« C'est la chose du monde la plus vraisemblable, reprit Evelina, car mon mari est intime avec cette dame; il m'a emprunté ma bague, la lui a donnée; elle vous en a fait présent, et je reprends mon bien. Mais si elle n'eut pas été la mienne, soyez sur monsieur, que je n'aurais pas voulu l'acheter au même prix que lady *** ! » — Comment Evelina se conduisit-elle avec son époux ?—Pendant qu'il dormait elle lui remit la bague au doigt.—Et qu'en fit-il ? —Il la remit sur sa toilette.—Et que s'en suivit-il ?—Une réconciliation qui détermina l'époux à rompre son commerce illicite avec lady ***, et à ne jamais regarder Frédéric comme son ami.

Les quatre personnages en scène dans la pièce, sont le mari Alfred d'Orfeuil, sa femme Evelina, l'ami Florville et une soubrette, personnage mal placé, trop semblable aux soubrettes de nos anciennes comédies, et dont le ton, les manières lestes et le jargon enfin, contrastent trop avec le langage tout moderne, tout hérissé de pointes, des autres personnages. A chaque instant l'on rencontre de petits portraits peu ressemblans, beaucoup de fadeurs sur l'amour, la galanterie, les devoirs réciproques des époux, sur la coquetterie, et pas un vers remarquable.

L'auteur, dans une lettre qu'il fit imprimer dans plusieurs journaux, fit savoir qu'il prétendait se soustraire à l'humiliante protection des cabaleurs salariés par les théâtres, et qu'il mettait sa pièce sous la protection du

véritable public. Cette conduite était honorable, cependant l'ouvrage tout froid qu'il est, fut vivement applaudi le premier jour; par qui? c'est le secret de M. Alphonse Denis. J'aime mieux m'occuper de l'analyse de sa pièce, que de chercher à le découvrir.

Les plaisirs, la dissipation ont vivement uni Alfred et Florville. Mari peu délicat, Alfred est quelquefois plusieurs jours sans voir son épouse. Comme dans la *Nouvelle école des femmes*, comme dans le *Secret du ménage*, Rosine, la soubrette, conseille à sa maîtresse d'appeler à son secours la coquetterie pour ramener un volage. En les inquiétant, on conduit si bien les hommes! Evelina consent à tout, et se met à sa toilette. Plus jolie, plus aimable, plus spirituelle que certaine baronne qui retient Alfred dans ses filets, le trompe aussi bien que Florville qui s'en croit seul l'amant, elle espère d'autant mieux réussir dans ce projet, que son mari peu accoutumé à la voir parée, la regarde déjà avec plus d'attention qu'il ne l'avait fait depuis long-temps. Mais toujours captivé par Florville, il met fin à ce court moment de bonheur; un dîner de garçons le réclame, il y vole en recommandant toutes fois à Evelina de traiter plus favorablement l'ami de son mari, ce bon Florville qu'elle déteste sans motif. Plus adroit que son ami, et aussi rusé que le Valsain du *Tartuffe de mœurs*, Florville a quitté le dîner de garçons pour revenir chez Evelina, il a séduit la soubrette et enfin il se trouve en tête à tête avec la jeune femme. Expliquant en sa faveur le trouble qu'a éprouvé Evelina à la vue d'une bague qu'il porte au doigt, il se croit près d'être heureux, hasarde une déclaration vive et tendre, offre le bijou qu'on semble lui demander, mais Evelina, dès qu'elle en est maîtresse, le prévient qu'il est son bien et qu'elle le garde; donne en même temps une leçon salutaire au fat et rend la bague à son mari qui

promet de la garder, de ne plus croire aux amis, et surtout de ne plus faire de folies.

On a dit que cette comédie avait été présentée et refusée à la comédie Française, je n'en serais pas surpris. A l'Odéon on montra plus d'indulgence et même au détriment de trois auteurs dont la conduite en cette circonstance, mérite d'être connue. L'idée principale de *l'Ami du mari*, avait fourni avant l'époque de sa réception, une scène de la comédie des *Deux ménages*. M. Picard et ses collaborateurs MM. Wafflard et Fulgence se hâtèrent de la retrancher de leur pièce, laissant ainsi le champ libre au jeune auteur dont la comédie reposait toute entière sur cette situation. Ce trait leur fait plus d'honneur que leur nouvelle comédie.

— 21 — Autant le Dieu d'hymen a eu à se plaindre des auteurs dramatiques, autant il leur devra d'éloges et de remerciemens cette année. Jamais on ne vit en si peu de temps un aussi grand nombre d'apologistes du mariage et des vertus conjugales, tant d'ennemis du célibat si vanté pour ses douceurs. A *l'Ami du mari* succèdent les *Deux ménages*, pièce dans laquelle un mari infidèle est traité de monstre! Vient ensuite le *Pour et le contre*, le résultat du procès sera en faveur de l'hymen. Puis pour consommer une si noble entreprise, le *Célibataire et l'Homme marié*, réhabiliteront entièrement le Dieu que depuis si long-temps l'on immolait à la risée du parterre. Malheureusement ce changement de conduite a été funeste au théâtre, jamais il n'a été si triste, si abandonné que depuis sa récente conversion.

C'est encore une mystification qui fait le fonds de la comédie des *Deux Ménages*, comme dans le *Voyage à Dieppe*, comme plus tard dans le *Célibataire et l'Homme marié*. Les auteurs, à ce qu'il paraît, ne connaissent qu'un seul genre de comique et ne veulent pas

sortir du cercle fort étroit dans lequel ils se sont placés.

Bourdeuil et Dorsay ont été élevés dans le même collége et l'amitié qui les unissait, ne s'est pas éteinte dans le monde. Tous deux ont suivi la carrière du commerce, ont associé leur zèle, leurs talens, leur fortune. Le sort a favorisé leurs entreprises; leur nom est cité partout avec honneur; et, pour mettre le comble à leur félicité, ils se sont mariés à des femmes charmantes. La même maison leur sert d'habitation, jamais ils ne se quittent: ce sont enfin deux ménages comme on en voit rarement à Paris, surtout dans la haute société.

Bourdeuil est la franchise, l'honnêteté mêmes. Aimant son état pardessus tout, il préfère ses calculs aux plaisirs, et a des idées fort bonnes, mais très peu communes, sur la fidélité conjugale. Il ne conçoit pas que l'on puisse tromper sa femme; à ses yeux, une infidélité est un crime. Dorsay, au contraire, est homme du monde; il est affable, courtois auprès des dames et, quoiqu'il adore sa chère Clémentine, il croit qu'en mariage on peut se permettre des *distractions*; c'est le nom qu'il donne à ces doux commerces que l'on se permet, sans mettre l'hymen dans sa confidence. Ce qui ne peut manquer de paraître singulier après ce portrait des deux maris, c'est que Mme Bourdeuil, jalouse à l'excès, soupçonne toujours son mari, en enviant le sort de Mme Dorsay, mangée continuellement de caresses par le sien, qui la trompe, et dont elle vante l'attachement et la fidélité.

Dorsay s'est trouvé dans quelques réunions avec une jeune et jolie femme, veuve d'un général Français, Mme de Montalan. Il en est devenu amoureux, est parvenu à se faire présenter chez elle sous le nom de M. de Brémont et offre ses services pour une liquidation dont elle poursuit le remboursement au ministère de la guerre. Mme de Montalan, quoique jeune, veuve, et jolie, est

sage. Elle a accueilli froidement Dorsay qui a pris le parti de se retirer; mais une circonstance assez singulière a ranimé sa passion. En visitant les peintures du nouveau salon, il a vu le portrait en pied de Mme de Montalan. Le désir d'en revoir le modèle l'occupe vivement et, en attendant cet heureux instant, il a fait faire d'après le tableau du salon, une miniature qu'il a placé dans son porte-feuille. Au moyen d'un ressort, il peut la cacher à tous les yeux. Avant cet incident, quand il passait avec son ami, qui ne se doutait de rien, rue Chantereine où demeure Mme de Montalan, il s'arrêtait et priait Bourdeuil de l'attendre sous la porte, complaisance qui déplaisait beaucoup à ce dernier, car il trouvait les heures aussi longues qu'elles paraissaient courtes à Dorsay.

Ces promenades ont été remarquées, et vont mettre le trouble dans la maison. Mme Hypolite, revendeuse à la toilette, bavarde dont les plaisanteries auraient pu être moins communes et de meilleur ton, a été recommandée à Mme Dorsay. Elle serait venue plutôt si elle n'avait attendu pour se présenter, l'échéance d'un billet qu'elle possède, et que doit payer M. Bourdeuil qui l'a signé. Ce billet, elle l'a reçu d'une fort jolie femme en échange d'une parure. — Un bon de M. Bourdeuil à une jolie femme! — Voila déjà la tête de Mme Bourdeuil qui travaille; mais c'est bien pis quand Mme Hypolite, qui demeure rue Chantereine, et a vu Bourdeuil impatienté se promener comme un jaloux sous sa porte, raconte cette singularité, et de plus, qu'elle a eté fort étonnée de le trouver à la Caisse, quand elle a été toucher le montant de son billet. Plus de doute, Bourdeuil est un volage, un parjure, un infidèle! En vain Mme Dorsay cherche a consoler son amie, celle-ci est furieuse, traite son mari avec la dernière froideur, ne repond à ses prévenances que par des questions qu'elle croit être comprises, et qui

jettent le pauvre Bourdeuil dans le plus grand étonnement. Non-seulement il est grondé par sa femme, mais il l'est encore par Mme Dorsay, par Dorsay lui-même, qui n'ayant presque rien appris de sa femme, croit que son ami a une maîtresse et est enchanté de l'événement. Bourdeuil, qui n'a jamais plaisanté sur un pareil sujet, se fâche d'autant plus qu'il ne peut rien comprendre à tout ce que l'on semble connaître autour de lui.

On doit tirer à vue sur leur maison, une traite de quatre-vingt mille francs. Bourdeuil a remis cette somme en billets à Dorsay, qui les a serrés dans son porte-feuille. Pendant que celui-ci sermonnait si bien son ami, on est venu leur annoncer qu'un homme qui leur doit cent mille fr., était sur le point de faire banqueroute. Dorsay court chez ce malheureux, et remet précipitamment son porte-feuille à Bourdeuil, pour qu'il puisse acquitter la traite quand on se présentera. Ce porte-feuille, comme le portrait dans la *Femme Jalouse*, comme la bague dans l'*ami du mari*, va être un nouveau sujet de discorde. C'est sur lui que va rouler toute l'intrigue de la pièce. Il est rare, pour ne pas dire impossible que la femme d'un négociant ne connaisse pas le porte-feuille de son mari : cependant, Mme Bourdeuil est dans ce cas. Elle s'est empressée de regarder celui que Dorsay a confié à son mari, et que celui-ci a déposé sur un meuble. A force de le tourner et de le retourner, elle a mis le doigt sur le secret qui s'est ouvert, un portrait a frappé ses regards ! voilà donc tous ses soupçons réalisés, Bourdeuil est décidément infidèle ! Mme Dorsay est encore la confidente de ce nouveau chagrin, et elle est d'autant plus courroucée de la conduite de Bourdeuil, qu'elle craint pour son époux les exemples et les conseils d'un pareil ami. Pauvre femme, elle seule est véritablement à plaindre, on la trompe et elle ne s'en doute pas ! mais un nouvel incident va encore

augmenter sa sécurité et la douleur de Mme Bourdeuil. La veille, Mme Dorsay a rencontré au spectacle une de ses amies de pension, Stéphanie. En société toutes deux, elles n'ont pu échanger que quelques mots, et l'on a tant de choses à se dire après plusieurs années de séparation! on s'est donné rendez-vous, et Mme Dorsay attend Stéphanie à dîner. Celle-ci n'est autre que Mme de Montalan, cette jeune veuve, dont Dorsay est si amoureux, et près de laquelle il faisait le célibataire, sous le nom de Brémont. Mme Bourdeuil, voyant l'original du portrait caché dans le porte-feuille, perd tout-à-fait la tête; Dorsay reconnaissant celle qu'il courtisait dans l'amie de sa femme, ne sait quelle contenance garder, et Bourdeuil ne comprenant rien à tout ce qui se passe, reste impassible aux reproches qu'on lui adresse.

Le dîner auquel était invité Mme de Montalan, n'a pu être fort gai, l'esprit de chaque convive était trop désagréablement occupé. Mme Bourdeuil, persuadée que son mari la trompe, lançait à chaque instant quelque trait, qu'elle seule pouvait comprendre; Mme Dorsay se promettait bien d'empêcher son mari de fréquenter un aussi mauvais sujet que Bourdeuil; Dorsay cherchait un moyen pour sortir de l'embarras cruel dans lequel il était; Bourdeuil déguisait son impatience, et Mme de Montalan s'efforçait en vain d'accorder les éloges que Mme Dorsay donnait à son mari, avec la conduite singulière que celui-ci avait tenue à son égard. Dans le dessein de faire cesser toutes les inquiétudes de son amie, Mme Dorsay a pris le parti de mettre Mme de Montalan au fait des soupçons jaloux de Mme Bourdeuil. Mécontente de se voir ainsi compromise, Mme de Montalan entreprend aussi Bourdeuil, lui demande de quel droit il a osé faire prendre copie de son portrait, et exige formellement qu'on lui remette la miniature du porte-feuille. Tout-à-fait poussé

à bout, Bourdeuil s'imagine enfin qu'on a l'envie de le mystifier, de tourner en ridicule son rigorisme conjugal, et prend le parti de jouer à son tour un rôle dans la comédie qu'il croit lui être donnée. Il avoue avoir fait faire le portrait de Mme de Montalan, promet de le rendre, mais à une condition ; c'est qu'on lui remettra le sien et les lettres qu'il a écrites. Mme de Montalan irritée d'une pareille impertinence, se fâche alors véritablement ; Bourdeuil redouble ses plaisanteries et s'amuse même aux dépens de Dorsay, qu'il effraie beaucoup sans s'en douter en l'accusant aussi d'infidélité. Un instant, on a demandé Mme Dorsay pour quelques soins domestiques. Pendant son absence, on vient toucher la traite de quatre-vingt mille francs ; Bourdeuil la paye et rend à Dorsay son porte-feuille. — « Ce porte-feuille n'est donc pas le vôtre, s'écrie Mme Bourdeuil joyeuse ! » — « Non, c'est celui de Dorsay ! » — et la pauvre femme saute au col de son mari, lui demande pardon de ses soupçons, et s'excuse auprès de Mme de Montalan. Dorsay voit bien alors qu'il est cause du quiproquo qui a tourné toutes les têtes, il avoue sa faute ; mais comment disculper Mme de Montalan et Bourdeuil aux yeux de Mme Dorsay, en avouant tout, c'est l'avis du mari coupable. Avec les femmes d'esprit, il y a toujours de la ressource. Ce M. de Brémont, cet être imaginaire, que Dorsay seul connaît bien, est accusé par Mme de Montalan. — « Mais comment se fait-il ?... interrompt Mme Dorsay. » — « Silence ! lui répond son amie » — et ce *silence !* est interprêté différemment par les deux femmes. — « Cette pauvre Mme Bourdeuil, comme on l'abuse, dit à part Mme Dorsay. » — « Cette chère Mme Dorsay, si elle savait... répète de son côté Mme Bourdeuil. » — La seule personne interressée à ne rien savoir, ignore ainsi la vérité. Mais un pareil événement, ne peut qu'exciter un jour du refroidissement entre les

deux ménages, car il ne peut y avoir de solide liaison sans estime et sans confiance réciproque. Il est vrai que les auteurs n'étaient pas forcés de voir plus loin que leur dénouement, mais il ne contente pas le spectateur, on aime souvent à suivre l'intrigue au-delà de la fin de l'*ouvrage*.

M. Picard, dit-on, était le premier auteur de cette comédie. Présentée telle qu'il l'avait conçue, mise même en répétition, elle ne fut pas approuvée par ses amis. Cédant à de sages conseils, il la remit en porte-feuille. Quelque temps après cette résolution, il la confia aux deux seuls auteurs qui cherchent aujourd'hui à marcher sur ses traces. Corrigée, augmentée ou diminuée par MM. Wafflard et Fulgence, la comédie des *Deux Ménages* fit plaisir, mais elle est loin de valoir *le Voyage à Dieppe*. En général, les ouvrages de ces messieurs ne sont que de pâles esquisses. Rien de grand, rien de hardi dans leurs vues. M. Picard peignait bien le ridicule ; ses associés se sont adonnés aux *croquades*, et paraissent ne pas vouloir abandonner ce genre : ils promettaient plus à leur début.

— 26 AVRIL. — L'*Attila* de Pierre Corneille, n'est connu d'un très grand nombre de personnes que par l'épigramme de Boileau.

J'ai vu l'Agésilas,
Hélas !
Mais après l'Attila,
Hola !

Corneille avait échoué en mettant sur la scène un homme dont les actions, les grandes entreprises étaient dignes d'occuper les veilles d'un historien, mais dont la mort n'avait rien de tragique. M. Bis n'a pas mieux réussi en prenant ce fameux conquérant pour le héros de son second ouvrage. Connu par une tragédie de

Lothaire, non représentée, et pour la composition de laquelle il s'associa un jeune Lillois son compatriote, dont le nom m'échappe en ce moment, M. Bis avait donné quelques espérances qui ne se trouvent que faiblement réalisées. Son style est assez pur, mais, comme la plupart des auteurs modernes, il n'entend rien encore à la composition d'une pièce de théâtre.

L'ouvrage de l'archevêque de Ravennes Jornandès, sur les Goths et les Huns, est des plus curieux. Ce saint personnage a essayé de prouver, tant son amour était grand pour les Goths, les Visigoths, les Ostrogoths, etc., que ces noms donnés à des hommes sans goût, sans lois, étaient ceux de plusieurs peuples plus polis et plus savans que le reste des Barbares, allant presque de pair avec les grecs. Pour donner plus de poids à ses éloges, il n'a pas ménagé les contes absurdes sur l'origine des Huns que sans doute il n'aimait pas. Selon lui, après que Jélimer, fils de Gonderic le Grand et cinquième roi des Goths, se fut rendu maître du pays des Scythes, comme il faisait la revue de ses peuples, il y trouva des sorcières qu'il bannit de ses états, et relégua dans les déserts de la Scythie. Le bon archevêque ajoute, bien sérieusement, que ces femmes, errant dans les solitudes affreuses du Caucase, furent reconnues par les démons qui les habitaient, qu'elles leur plurent, et que des détestables embrassemens qui suivirent cette union, sortit la race des Huns. Ils étaient, ajoute-t-il, d'une petite taille, contrefaits; au lieu d'une voix humaine, ils ne poussaient que des cris aigus et des paroles inarticulées : ils demeurèrent longtemps dans les marécages, s'occupant de chasse et faisant le métier de brigands.

Un jour qu'une troupe d'entr'eux poursuivait une biche le long des palus-méotides, ils la virent s'élancer dans l'eau, suivre une route guéable. Ils continuèrent

leur poursuite, et se trouvèrent bientôt sur les bords dela Scythie. Enchantés à la vue de ce pays qui leur parut un lieu de délices en comparaison du leur, ils eurent bientôt égorgés ceux qui l'occupaient. Le gué devint une route battue; les Huns se précipitèrent sur les pas de leurs compagnons, et, comme un torrent, se répandirent de tous côtés, immolant tout ce qui tentait de s'opposer à leur passage. L'effroi qu'ils excitèrent fut tellement grand, qu'on alla jusqu'à leur donner une configuration particulière. Ils avaient, dit toujours l'archevêque de Ravennes, une tête comme une boule d'os et de chair aplatie sur le devant, où il paraissait deux forts petits trous qui leur servaient d'yeux; et à peine leurs enfans étaient-ils nés, qu'ils leur faisaient des incisions sur le front pour les rendre encore plus affreux : voilà le peuple au milieu duquel naquit Attila.

Dans Corneille, ce prince, revenu dans la Norique pour exécuter ses projets de vengeance, traîne à sa suite deux rois, qu'il traite plutôt comme des vaincus que comme des alliés : Ardaric, roi des Gépides, et Valamir, roi des Ostrogoths, dont il a incorporé les troupes dans son armée; et deux princesses, Honorie, sœur de l'empereur Valentinien, et Ildione, sœur de Mérovée, roi des Francs. Toutes deux ont été demandées par lui en mariage. Honorie lui apporte pour dot des droits à l'empire Romain; Ildione lui assure l'alliance de Mérovée, roi des Francs, dont la puissance s'élève sur les débris de l'empire. L'ambition lui parle en faveur d'Honorie, mais l'amour l'entraîne vers Ildione. Eblouies par sa puissance, toutes deux consentent à partager son trône, quoiqu'elles aient disposé de leurs cœurs, Honorie en faveur de Valamir, Ildione en faveur d'Ardaric : c'est ainsi qu'Attila, qui prend ses deux rivaux pour conseillers, leur expose ses projets :

Rois, amis d'Attila, soutiens de ma puissance,
Qui rangez tant d'Etats sous mon obéissance,
Et de qui les conseils, le grand cœur et la main
Me rendent formidable à tout le genre humain;
Vous voyez en mon camp les éclatantes marques
Que de ce vaste effroi nous donnent deux monarques.

Chacun des deux rois lui conseille, d'après l'intérêt de son amour, de choisir la princesse dont il n'est pas l'amant. Attila trouve fort mauvais qu'ils soient d'un avis opposé, leur commande de s'accorder, ou les menace de toute sa colère. Les deux rois se font alors confidence de leur amour, et sans cesser d'être amis, conviennent de s'en remettre au sort, pour désigner la compagne de leur persécuteur. De leur côté, les princesses ne sont pas plus décidées; elles aiment toutes deux, mais toutes deux sont fières, ambitieuses, et seraient humiliées de voir Attila préférer l'une d'elles à l'autre : Honorie déclare à Valamir qu'elle aime la gloire et la grandeur...

Régnez comme Attila, je vous préfère à lui,
Mais point d'époux qui n'ose en dédaigner l'appui;
Point d'époux qui m'abaisse au rang de ses sujettes!
Enfin je veux un Roi, regardez si vous l'êtes?
Et quoique sur mon cœur vous ayez d'ascendant,
Sachez qu'il n'aimera qu'un prince indépendant.
Voyez à quoi, Seigneur, on connaît les monarques,
Ne m'offrez plus de vœux qui n'en portent les marques;
Et soyez satisfait qu'on vous daigne assurer,
Qu'à tous les Rois ce cœur voudrait vous préférer.

Ildione fait part à Ardaric d'idées bien différentes.

Il faut donc qu'avec vous tout-à-fait je m'explique?
Ecoutez : et surtout, Seigneur, point de réplique.
Je vous aime, ce mot me coûte à prononcer,
Mais puisqu'il vous plaît tant je veux bien m'y forcer.
Permettez, toutefois, que je vous dise encore
Que si de ce grand choix votre Attila m'honore,

Je recevrai sa main d'un œil aussi content
Que si je me donnais ce que mon cœur prétend.
Je l'épouserai donc. . . . .
. . . .
Mais comme j'aurai lors sa vie entre mes mains,
Il a lieu de me craindre autant que je vous plains.
Assez d'autres tyrans ont péri par leurs femmes,
Cette gloire aisément touche les grandes âmes!
Et de ce même coup qui brisera mes fers,
Il est beau que ma main venge tout l'univers!
Voilà quelle je suis, voilà ce que je pense,
Voilà ce que l'amour prépare à qui l'offense.

C'est sur ce double amour que roule toute la tragédie de Corneille. Attila, après avoir balancé entre Honorie et Ildione, les avoir alternativement sacrifiées l'une à l'autre, finit enfin par céder à l'amour et par choisir Ildione. Il la conduit à l'autel, mais prêt à recevoir sa main, une hémorragie lui fait perdre tout son sang. Valamir vient en faire un long récit qu'il termine ainsi:

Son élancement perce, ou rompt toutes les veines,
Et ses canaux ouverts sont autant de fontaines,
Par où l'ame et le sang se pressent de sortir.
. . . .
Il frissonne, il chancelle, il trébuche, il expire,
Et sa fureur dernière épuisant tant d'horreur,
Venge enfin l'univers de toutes ses fureurs!

Corneille, en rendant Attila amoureux et en le faisant continuellement soupirer entre deux femmes qui le jouent, a manqué son sujet; puis, sa tragédie parut malheureusement la même année qu'*Andromaque*. La comparaison qu'il était facile d'établir entre les deux ouvrages, ne contribua pas à faire remonter Corneille à ce haut point de gloire où il s'était élevé. Il baissait et Racine s'élevait; c'était alors le temps de la retraite, la plaisanterie de Boileau l'en avait averti.

M. Bis n'a pas pris comme Corneille, la mort d'Attila

pour dénouement de sa tragédie; mais suivant cette coutume fort usitée aujourd'hui, qu'un auteur peut mettre sur la scène un personnage historique, sans le présenter sous ses véritables traits, et lui attribuer des actions et des paroles qui n'ont jamais été les siennes, M. Bis a fait un roman dont un Attila de sa façon se trouve être le héros, et qu'il entoure de personnages qui n'ont jamais eu le moindre rapport avec le personnage principal. Quelqu'un prétendait que les meilleures leçons d'histoire se donnaient au théâtre; jamais assertion ne reçut aujourd'hui de démentis plus formels.

C'est la défaite d'Attila dans les plaines de Châlons, par les troupes commandées par Aetius, Théodoric et Mérovée, le chef de la branche des Mérovengiens, qui est le principal sujet de la tragédie nouvelle. La scène se passe dans le camp du Roi des Huns. Il s'apprête à combattre les ennemis qui l'entourent. Différens Rois barbares composent sa cour, entr'autres le Roi des Gepides Ardaric, personnage très jaloux du crédit apparent qu'Attila accorde à Marcomir, frère de Mérovée. L'histoire ne donne aucun éclaircissement positif sur la parenté de ce Marcomir et de Mérovée. Des dissertations ont été publiées pour prouver que Mérovée était fils de Clodion; d'autres qu'il était seulement son parent; d'autres enfin, qu'il avait été élu Roi par le peuple. Ce dernier fait paraît plus vraisemblable. Il est dit dans une vieille chronique, que de deux fils de Clodion qui se disputèrent le trône, l'un alla implorer le secours d'Attila, l'autre celui des Romains. Probablement Mérovée, plus habile que ces deux compétiteurs s'empara du trône. Quoi qu'il en soit c'est sur la première de ces données que M. Bis a bâti sa fable. Marcomir est contre les Francs, il cherche toujours à se venger de ceux qui lui ont enlevé son trône; toujours il sollicite l'occasion de

les combattre, il vient même de s'emparer de Soissons, mais tout ce zèle est inutile. Attila qui l'emploie pour faire réussir ses projets, est bien décidé à le perdre avec tous ses ennemis, sitôt qu'il n'aura plus besoin de ses services. On trouve encore dans le camp, Vigilius, ambassadeur de l'empereur d'Orient et son fils Marcus. Ce Vigilius est un homme tantôt faible, tantôt arrogant, presque toujours sombre, qui poignarderait volontiers Attila, si une femme n'avait changé ses résolutions. Cette femme, c'est la patrone de Nanterre, sainte Géneviève, qui, faite prisonnière par Ardaric, ainsi que la belle Elphège, l'épouse de Mérovée, a été amenée près d'Attila qu'elle épouvante par ses prédictions. La présence de Géneviève dans cette pièce est assez singulière. Jamais cette sainte n'eut aucune occasion de se trouver en présence du terrible fléau de Dieu ; elle était seulement dans Paris lorsque Attila pénétra dans les Gaules. Les Parisiens effrayés voulaient fuir leur ville; Géneviève leur prédit qu'Attila ne leur ferait aucun mal : en effet, le fléau de Dieu alla porter ses armes d'un autre côté.

Le portrait que les historiens ont laissé d'Attila, n'est pas celui d'un homme aussi affreux qu'on a bien voulu le présenter. Il avait l'air grand, mais farouche, la démarche superbe; ses yeux petits, pleins d'un feu sombre et dans un mouvement continuel, lançaient des regards foudroyans; sa taille était beaucoup au-dessous de la médiocre. Il avait la poitrine large, la tête grosse, la barbe claire et mêlée, le nez court et aplati, le teint noir. Rempli d'une grande confiance en sa fortune, en son mérite, et surtout en la fameuse épée de Mars qu'il prétendait posséder, son inclination dominante était la guerre. Il aimait à combattre, mais sage et retenu, il ne s'exposait que bien à propos et dans une extrême

nécessité. Voltaire, dans ses commentaires sur Corneille, a pris sa défense avec zèle. — « Il est très vraisemblable, dit-il, que cet Attila très peu connu des historiens, était un homme d'un mérite rare dans son métier de brigand. Un capitaine de la nation des Huns, qui force l'empereur Théodose à lui payer tribut, qui savait discipliner ses armées, les recruter chez ses ennemis mêmes, et nourrir la guerre par la guerre; un homme qui marcha en vainqueur de Constantinople aux portes de Rome, et qui dans un règne de dix ans fut la terreur de l'Europe entière, devait avoir autant de politique que de courage; et c'est une grande erreur de penser qu'on puisse être conquérant sans avoir autant d'habileté que de valeur. » —

M. Bis en a fait un véritable Matamore, un brutal; car d'après ce que dit Vigilius, quel autre nom donner à l'homme,

> Qui, dès qu'il voit briller une femme à sa cour,
> Rugit et sent du tigre et la rage et l'amour !

En apprenant que l'épouse de son frère avait été faite prisonnière, Marcomir touché de sa situation, était allé demander sa liberté à Attila, celui-ci refusait.—« Elle est jeune, elle est belle, a dit Marcomir.» — « Elle est belle, qu'elle s'éloigne, s'écrie le Roi des Huns, qui craint sans doute d'en tomber amoureux.»— Elphège veut bien jouir de sa liberté, mais elle ne veut pas partir sans Géneviève à laquelle Attila réserve le supplice. Les deux femmes pénétrent dans la tente du Roi, (il est assez invraisemblable que les cinq actes de la tragédie se passent dans un lieu dont il devait être très difficile d'avoir l'accès,) et Géneviève y joue continuellement le rôle d'une inspirée. Elle a prédit que les Gépides seraient taillés en pièces, et en effet, les Gépides ont été détruits. Ardaric déplore le

sort de ses fidèles soldats et demande que pour venger leur mort on lui livre un prisonnier de distinction qui vient d'être conduit au camp. Ce prisonnier c'est Mérovée. Trahi par des soldats vendus à Marcomir, il s'efforce de cacher son rang et son nom; mais Attila éclairé par le trouble d'Elphège, s'est douté de la qualité de son prisonnier. Il a piqué son amour-propre et Mérovée s'est nommé. Attila veut bien lui rendre la liberté, (ce qui n'est pas admissible; Attila ne pouvant pas renvoyer à la tête de ses soldats, le seul homme qu'il craigne parmi ses ennemis), à la condition qu'il dira devant témoins : *Je suis vaincu !* quoique ses troupes aient été victorieuses dans le dernier combat. Mérovée ne peut pas trop dire qu'il est vainqueur puisqu'il est prisonnier, cependant il refuse d'accéder à la ridicule et inutile proposition d'Attila, et préfère, ainsi que son épouse, rester dans les fers.

Attila croyant les Francs sans appui parce qu'ils sont privés de leur chef, veut les attaquer; et la pièce pourrait finir en cet endroit aussi bien qu'au cinquième acte, mais une nouvelle intrigue commence. Vigilius avait reçu l'ordre de sortir du camp; ayant jugé à propos d'y demeurer, il a été arrêté par suite de cette désobéissance. Attila, auquel il parle encore avec jactance, le prévient qu'il sait dans quel dessein il est venu à sa cour, qu'il voulait l'assassiner; et en même temps il lui commande de nommer ceux qui lui ont donné une pareille mission. Vigilius refuse, Attila s'indigne de tant de résistance, et fait venir Marcus qu'entourent des soldats armés et prêts à frapper. Emu par la vue des dangers qui menacent son fils, Vigilius se jette aux pieds d'Attila, avoue que seul il avait formé le projet de le tuer, que Marcus, au contraire, voulait le détourner de cette horrible résolution. Attila, pour seule vengeance, les fait de nouveau chasser tous deux du camp.

Témoin de cet acte de modération, Elphège a cru pouvoir demander de nouveau sa liberté, celle de son époux. Attila tient à la condition qu'il a imposée d'abord. Elphège lui fait sentir que l'honneur empêchera toujours Mérovée de s'abaisser à ce point, Attila ne l'écoute plus ; elle l'insulte, il s'irrite ; et bien loin d'avoir excité la compassion du vainqueur, elle a redoublé sa colère.

Ces allées, ces venues, ces différentes actions qui ne se lient que fort difficilement entr'elles, forment les trois premiers actes, et l'on arrive au quatrième sans que rien encore indique quel a été le but de l'auteur. Attila a fait donner le signal du combat; les armées vont s'ébranler, les chefs l'entourent. Il distribue à chacun son poste et confie à Marcomir la garde du camp; c'est la remettre en des mains peu sûres; Ardaric le fait observer, mais Attila a son projet, et il espère que Marcomir maître de son frère se vengera sur lui, et que, par ce moyen, il pourra se débarrasser de deux ennemis dont l'existence nuit à la réussite de ses projets. Il ne s'est pas entièrement trompé dans ses soupçons; les deux frères se sont rencontrés par hazard dans la tente d'Attila. Dans cette entrevue, Merovée se montre grand, noble et généreux ; Marcomir n'écoutant que sa haine, insulte, injurie son frère, va même jusqu'à le menacer. Merovée oublie enfin son sang-froid; tous deux arrachent des armes aux trophées suspendus autour d'eux et vont s'égorger. Géneviève s'offre à temps à leurs regards ; les calme, parvient à les réunir, les exhorte à mettre en commun leurs efforts pour abattre leur ennemi. Les deux frères s'embrassent et quittent avec Géneviève le camp d'Attila, sans que personne s'oppose à leur départ. Cette facilité qu'ont tous ces prisonniers, dont la conservation est d'une si haute importance, de faire toutes leurs volontés

dans la demeure même de leur ennemi, cette imprévoyance d'Attila, tout cela vraiment est inexplicable, mais se trouve bien d'accord avec tout ce qui précède. M. Bis, en traçant un plan aussi défectueux, en réunissant des épisodes qui n'ont et ne pouvaient avoir entr'eux le moindre rapport, à été conséquent avec lui-même lorsqu'il prodiguait ainsi les invraisemblances.

Attila a vu fuir les Romains, les Francs s'entr'égorgent, il croit la victoire certaine et la laisse achever par ses soldats. Mais le sort le punit de son orgueil; tout vient de changer! les Huns fuient à leur tour. Ardaric lui annonce que Marcus et Vigilius ont échappé à leurs gardes et se sont rangés au milieu des ennemis. Ces nouvelles inquiètent Attila; il tremble, se rappelle les prédictions de Géneviève. Cependant un homme comme lui ne doit pas céder à la destinée; il court rallier ses soldats et ordonne que l'on mette à mort Marcomir et Merovée, que l'on poursuive Marcus et son père. Quelques-uns de ces ordres ont été exécutés, Vigilius a été tué; et Marcus au désespoir et résolu à venger la mort de son père, rentre dans le camp des Huns aussi facilement sans doute qu'il s'en était éloigné, et pénètre dans la tente d'Attila. Il fait nuit, l'obscurité l'environne; il avance, un poignard à la main... Des gémissemens se font entendre... qui se plaint? c'est la malheureuse Elphége, oubliée et livrée aux plus grands dangers par l'inexplicable indifférence de son époux, de Marcomir et de Géneviève, qui, pour une sainte, se montre peu reconnaissante des services que la Reine a pu lui rendre. Elphège croit son époux égorgé ou prêt à devenir la victime de ses ennemis. La présence de Marcus ne la rassure pas; elle lui emprunte le poignard dont il était armé et prétend s'en servir contre Attila ou contre elle-même, si l'on essayait de lui faire la moindre violence. Géneviève prévient ce suicide

inutile ; les Francs sont vainqueurs, Attila et les Huns sont en fuite. Mais cette victoire a été achetée par le sang de Marcomir, qui a été tué. Maître du trône par cette mort, Mérovée va régner sur le peuple qu'il a si vaillamment défendu.

Attila fut aussi vivement sifflé qu'applaudi la première fois qu'on le vit paraître. Des allusions nombreuses furent faites. Des gens qui voient dans tout l'idole qu'ils n'ont su ni apprécier, ni défendre, cherchèrent en vain à renouveler le succès de *Sylla* ; des vers brillans mais vides de sens, qui flattaient les idées du jour, soutinrent seuls la nouvelle tragédie, et, cependant, faillirent la faire défendre. Les censeurs, lynx de l'espèce la plus rare, s'étaient bien douté de l'effet que produiraient plusieurs passages, et, pour prévenir toute maligne interprétation, ils en avaient supprimé beaucoup. Trois fois *Attila* avait été appelé devant leur ridicule et terrible tribunal, et l'un des acteurs, fatigué des corrections que l'on apportait sans cesse, laissa échapper à la représentation ce vers censuré :

Les Francs suivent un chef, ils braveraient un maître.

Par ordre, la pièce fut suspendue le lendemain, et reprise seulement quinze jours après cette mesure rigoureuse. Il est à remarquer que l'on fit aussi beaucoup de difficultés à M. Bis lorsqu'il voulut faire représenter *Attila* sur le théâtre de Lille, sa patrie.

— 28. — La destinée de Mlle Georges est, à ce qu'il paraît, d'être continuellement en guerre avec les comédiens français, et souvent avec ses camarades. L'année dernière, tout Paris fut occupé des difficultés que l'on fit naître pour empêcher son entrée à l'Odéon. Cette année, nouvelle querelle au sujet d'une représentation à son bénéfice, qu'elle sut obtenir de l'autorité, même dans la

salle de l'Opéra ; et dont elle aurait pu se passer mieux qu'une foule d'auteurs, dont jamais administration théâtrale n'a pensé à récompenser le zèle et les travaux. Il est assez curieux en effet de voir depuis huit ou dix ans ces espèces de solennités se renouveler d'une manière ridicule, je dirais presque indécente. Des comédiens, après avoir joui pendant long-temps d'un sort prospère, arrangent leurs représentations à bénéfice comme une affaire de devoir, comme une dette que le public semble forcé d'acquitter. Il faut que ces Messieurs et ces Dames, après avoir reçu pendant nombre d'années un traitement de quinze, dix-huit ou vingt mille francs, avoir été gratifiés d'une pension de retraite, trouvent encore dans une seule soirée une trentaine de mille francs, pour acquérir la paisible demeure où le bénéficiaire ira se moquer du public et des auteurs qui ont contribué à lui faire avoir une fortune qu'il n'était pas appelé à connaître. Et quelle peine se donne-t-on pour parvenir à un aussi brillant résultat ? On réunit des acteurs qui ne se sont jamais vus, ne se connaissent souvent pas ; on remonte quelque vieille pièce bien bizarre, et plus on s'est montré extravagant, plus on est certain d'amener des spectateurs.

Cependant, les obstacles que l'on opposait à M[lle] Georges firent connaître un fait assez curieux. Le spectacle annoncé devait se composer de *Britannicus*, joué par Talma, Lafon, David, Eric-Bernard ; M[mes] Georges, Bourgoin, Gersay, etc., etc. ; du *Billet de Loterie*, très faible opéra-comique, de MM. Roger et Creusé de Lesser, dans lequel M[me] Mainvielle-Fodor, qui allait quitter la France, jouait un rôle auprès de M[me] Rigaut, de Ponchard et de Vizentini ; enfin de la comédie des *Deux Pages*. Cette pièce a toujours été attribuée à Dezede ; c'est même sous le nom de ce compositeur qu'elle est imprimée dans la *suite du répertoire du Théâtre*

Français, recueil publié par Mme veuve Dabo, et rédigé, dit le titre, par un M. Lepeintre, commis-libraire, qui, pour le malheur des auteurs dont il compose les notices, s'est avisé de se croire littérateur. La Comédie Française s'opposa à la représentation de cette pièce, prétendant qu'elle lui appartenait. Il fallut des preuves, elle les donna. On apprit alors que l'auteur des *Deux Pages* était vivant et qu'il se nommait le baron de Mansfeld. La discussion que cet incident fit naître, fut suivie de l'insertion dans quelques journaux, d'une lettre de M. Ch. de Miller, compatriote de M. de Mansfeld.—«M. le baron de Mansfeld, mon ami, dit M. de Miller, auteur de la comédie des *Deux Pages*, en confia dans les temps la musique à Dezède; et la pièce était sur le point d'être jouée aux Italiens, quand les Comédiens français la desirèrent et l'obtinrent sans peine; mais il fallait dédommager le musicien de la perte de sa partition, et la moitié des droits, sur les paroles mêmes, lui fut donc généreusement cédée. C'est par suite de ces droits, et en vertu d'une autorisation spéciale du baron de Mansfeld, que les *Deux Pages* furent vendus à une époque où l'on ne pouvait pas espérer de jouir de sitôt de la faculté de présenter un Roi sur la scène, et où mon ami, de retour en Pologne, ne pensait faire qu'un bien faible sacrifice pour Dezède, alors dans le besoin. L'auteur ne fut pas nommé après la première représentation. Le journal de Paris, du 7 mars 1789 en fait foi, et plus encore une lettre que Dezède et le baron de Mansfeld écrivirent dans cette feuille, le 19 mars de la même année. Le nom de cet auteur, pourtant, fut loin d'être un mystère, et le prince Henri adressa au baron de Mansfeld une lettre flatteuse qu'il a conservée précieusement. Revenu en France, mon ami s'empressa loyalement de ratifier le

traité conclu par Dezède, et les *Deux Pages*, si productifs pour la Comédie Française, ne lui valurent plus que les entrées à vie, stipulées expressément et contestées seulement depuis six mois. Mais la Comédie reviendra sur une mesure qui serait plus que de l'ingratitude. Le baron de Mansfeld étant absent de Paris, l'amitié m'impose le devoir de rendre publics ces détails, auxquels d'ailleurs il se refuserait peut-être, car, éprouvé par plus de vingt années de chagrins profonds, il ne peut attacher qu'une importance relative à ce début dans la carrière, quand sa misantropie dérobe au jour des ouvrages jugés bien supérieurs. »

On donna le second acte du *Mariage de Figaro* à la place des *Deux Pages*. Jamais plus singulière parade ne fut jouée à l'Opéra : et la manière seule dont elle était montée, suffisait pour attirer tous les oisifs de la capitale. A côté de Mlle Georges, dont les formes athlétiques sont connues, marchait la toute petite, mais si jolie, si spirituelle Jenny-Vertpré, sous le costume du page Chérubin; Mlle Bourgoin représentait Suzanne, et lorsqu'elles chantèrent la romance, jamais ces deux dames ne purent s'accorder. Perlet était froid comme à l'ordinaire, sous les traits du sémillant Figaro; Eric-Bernard ridicule en Bazile, Gonthier déplacé dans le rôle du comte Almaviva ; Lepeintre seul, naturel et vrai dans celui d'Antonio. Pour ajouter encore à cette cacophonie, au milieu d'un joli divertissement de M. Gardel dansé par les premiers sujets de l'Opéra, Mlle Georges et Gonthier se permirent de quitter la scène. Bon nombre de coups de sifflets les accompagnèrent dans leur retraite; et en effet, c'était de la part de Mlle Georges, manquer grossièrement au public dans cette circonstance; mais la vue d'une trentaine de sacs de mille francs

chacun, font oublier bien des désagrémens. Ceux de cette soirée mémorable durent être bientôt effacés de la mémoire de Mlle Georges.

— 14 JUIN. — « Le sujet des *Machabées* est peu fait pour le théâtre, dit Laharpe dans son *Cours de littérature dramatique*; il y règne un sublime dévouement, trop au-dessus des sentimens naturels pour être soutenu pendant cinq actes. On souffre trop à voir si long-temps une mère qui ne fait autre chose que de demander la mort... et une mort cruelle pour ses enfans, comme la faveur la plus signalée et le plus rare bonheur; qui, après avoir perdu six enfans, ne souffre pas même que le dernier qui lui reste, attende le martyre qu'on lui destine, mais lui fait un devoir de le provoquer et d'aller au-devant du plus affreux supplice. C'est ainsi, je l'avoue, qu'elle est représentée dans l'histoire sainte, mais ces actions extraordinaires que la religion elle-même ne présente pas comme des modèles, mais comme des exceptions très rares, au-dessus des forces humaines et comme des prodiges de la grâce, ne sont point dans l'ordre des objets qui peuvent nous occuper long-temps sur la scène ». —

Malgré cela, ce sujet, tout horrible qu'il est, a été quelquefois mis sur la scène. Nous avons de Jean de Virey, poète du 16e. siècle, une tragédie barbare, dans le goût des mystères et intitulée : la *Machabée* ou *Martyre des sept Frères et de Salomone leur mère*, puis les *Machabées* de Lamotte, une des bonnes pièces de cet auteur. On y trouve d'heureux détails, une versification soutenue. Les sujets de la bible étaient à la mode alors; *Athalie* avait obtenu le plus grand succès, et les *Machabées* en obtinrent beaucoup plus qu'à la reprise, en 1745, où la chûte qu'ils éprouvèrent, présagea celle de *Romulus* qui valait cependant mieux. Lamotte garda l'*incognito*; c'est ce qui fit croire, pendant quelque temps,

que les *Machabées* étaient un ouvrage posthume de Racine; du moins on lui en attribuait les trois premiers actes. Enfin, on voulut juger par comparaison, et l'examen des vers détruisit cette opinion. Ce qui fait voir combien il est facile de se tromper dans les jugemens littéraires, c'est que Rousseau disait alors : — « On donne cette pièce à Lamotte; mais s'il n'y a ni pointes, ni pensées fleuries, ni petites finesses d'esprit, elle ne saurait être de lui ». — On vit même une chose assez remarquable aux représentations de cette tragédie; à l'âge de soixante-dix ans, Baron, tellement faible qu'il fallut l'aider à se relever quand il se jeta aux pieds de Salomone, jouait le rôle du jeune Misaël. C'est à son sujet qu'une pièce de vers se terminait ainsi :

Et le vieillard Baron pour l'honneur d'Israël,
Fait le rôle enfantin du jeune Misaël;
Et pour rendre la scène exacte,
Il se fait raser d'acte en acte.

Tous les auteurs du temps s'accordent à dire que Mlle Lecouvreur était admirable dans le rôle de la mère des Machabées.

En 1817, on donna, à l'Ambigu-Comique, un mélodrame de MM. Cuvelier et Léopold, intitulé aussi : les *Machabées* ou la *Prise de Jérusalem*, et qui fit courir tout Paris. Ces deux auteurs ont arrangé le supplice des sept frères à leur manière, ont inventé une nouvelle fable dans laquelle ils ont encadré, du mieux qu'ils ont pu, l'action horriblement héroïque des enfans de Salomone. Ce drame, à quelques bizarreries près, que le genre excuse, est plus intéressant que la tragédie avec laquelle il a quelques points de ressemblance.

C'est le récit épouvantable qui se trouve dans le chapitre VII du second livre de la bible, qui a guidé M. Guiraud. — « Or il arriva, est-il dit dans le livre saint,

que l'on prit aussi sept frères avec leur mère, et le Roi voulut les contraindre à manger, contre la défense de la loi, de la chair de pourceau, en les faisant déchirer avec des fouets et des escourgées de cuir de taureau. Mais l'un d'eux, qui était l'aîné, lui dit : Que demandez-vous? et que voulez-vous apprendre de nous? Nous sommes prêts à mourir plutôt que de violer les lois de Dieu et de notre pays. Le Roi, entrant en colère, commanda qu'on fît chauffer sur le feu des poëles et des chaudières d'airain; et lorsqu'elles furent toutes brûlantes, il ordonna qu'on coupât la langue à celui qui avait parlé le premier, qu'on lui arrachât la peau de la tête et qu'on lui coupât les extrémités des mains et des pieds, à la vue de ses frères et de sa mère. Après qu'il l'eût fait mutiler ainsi par tout le corps, il commanda qu'on l'approchât du feu et qu'on le fît rôtir dans la poële pendant qu'il respirait encore. Et dans tout le temps qu'il était tourmenté, ses autres frères s'encourageaient l'un l'autre avec leur mère à mourir constamment, en disant : Le Seigneur Dieu considérera la vérité, et il sera consolé en nous, selon que Moïse le déclare dans son cantique, par ces paroles : Et il sera consolé dans ses serviteurs. Le premier étant mort de cette sorte, ils menaient le second pour le faire souffrir avec insulte : et lui ayant arraché la peau de la tête avec les cheveux, ils lui demandaient s'il voulait manger des viandes qu'on lui présentait, plutôt que d'être tourmenté dans tous les membres de son corps. Mais il répondit en la langue de ses pères : Je n'en ferai rien. C'est pourquoi il souffrit aussi les mêmes tourmens que le premier. Et étant près de rendre l'esprit, il dit au Roi : Vous nous faites perdre, ô très-méchant prince, la vie présente; mais le Roi du monde nous ressuscitera un jour pour la vie éternelle après que nous serons morts pour la défense de ses lois. Après celui-ci,

on insulta encore au troisième. On lui demanda sa langue, qu'il présenta aussitôt; et il étendit ses mains constamment, et dit avec confiance : J'ai reçu ces membres du ciel; mais je les méprise maintenant pour la défense des lois de Dieu; parce que j'espère qu'il me les rendra un jour : de sorte que le Roi et ceux qui l'accompagnaient, admirèrent le courage de ce jeune homme, qui considérait comme rien les plus grands tourmens. Celui-ci étant aussi mort de la sorte, ils tourmentèrent de même le quatrième. Et lorsqu'il était près de rendre l'esprit, il dit : Il nous est plus avantageux d'être tués par les hommes, dans l'espérance que Dieu nous rendra la vie en nous ressuscitant : car, pour vous, votre résurrection ne sera point pour la vie. Ayant pris le cinquième, ils le tourmentèrent comme les autres; alors regardant le Roi, il lui dit : Vous faites ce que vous voulez, parce que vous avez reçu la puissance parmi les hommes, quoique vous soyez vous-même un homme mortel; mais ne vous imaginez pas que Dieu ait abandonné notre nation. Attendez seulement un peu, et vous verrez quelle est la grandeur de sa puissance, et de quelle manière il vous tourmentera, vous et votre race. Après celui-ci, ils menèrent au supplice le sixième, et lorsqu'il était près de mourir, il dit : ne vous trompez pas vainement vous-même; car, si nous souffrons ceci, c'est parce que nous l'avons mérité, ayant péché contre notre Dieu; et ainsi nous nous sommes attiré ces fléaux si épouvantables. Mais ne vous imaginez pas que vous demeuriez impuni, après avoir entrepris de combattre contre Dieu même. Cependant leur mère, plus admirable qu'on ne peut dire, et digne de vivre éternellement dans la mémoire des bons, voyant périr en unmême jour ses sept enfans, souffrait constamment leur mort, à cause de l'espérance qu'elle avait en Dieu. Elle exhortait chacun d'eux avec des paroles fortes dans

la langue de ses pères; étant toute remplie de sagesse, et alliant un courage mâle avec la tendresse d'une femme. Elle leur disait : Je ne sais comment vous avez été formés dans mon sein; car ce n'est pas moi qui vous ai donné l'âme, l'esprit, la vie, ni qui ai joint tous vos membres pour en faire un corps; mais le Créateur du monde, qui a formé l'homme dans sa naissance, et qui a donné l'origine à toutes choses, vous rendra encore l'esprit et la vie par sa miséricorde, en récompense de ce que vous vous méprisez maintenant vous-mêmes. Or, Antiochus croyant qu'on le méprisait, et voyant toutes les insultes qu'il avait faites à ces jeunes hommes, devenues inutiles, comme le plus jeune de tous était resté, il commença, non-seulement à l'exhorter par ses paroles, mais à l'assurer avec serment qu'il le rendrait riche et heureux, qu'il le mettrait au rang de ses favoris, et lui donnerait toutes les choses nécessaires, s'il voulait abandonner les lois de ses pères. Mais ce jeune homme ne pouvant être ébranlé par ces promesses, le Roi appela sa mère, et l'exhorta à inspirer à son fils des sentimens plus salutaires. Après donc qu'il lui eût dit beaucoup de choses pour la persuader, elle lui promit d'exhorter son fils. Elle se baissa en même temps pour lui parler, et se moquant de ce cruel tyran, elle lui dit dans la langue de ses pères : Mon fils, ayez pitié de moi qui vous ai porté neuf mois dans mon sein, qui vous ai nourri de mon lait pendant trois ans et qui vous ai élevé jusqu'à l'âge où vous êtes. Je vous conjure, mon fils, de regarder le ciel et la terre et toutes les choses qui y sont renfermées, et de bien comprendre que Dieu les a créées de rien, aussi bien que tous les hommes. Ainsi, vous ne craindrez pas ce cruel bourreau; mais vous rendant digne d'avoir part aux souffrances de vos frères, vous recevrez de bon cœur la mort, afin que je vous reçoive de nouveau avec vos frères dans cette misé-

ricorde que nous attendons. Lorsqu'elle parlait encore, ce jeune homme se mit à crier : Qu'attendez-vous de moi ? Je n'obéis point au commandement du Roi, mais au précepte de la loi qui nous a été donnée par Moïse. Quant à vous, qui êtes l'auteur de tous les maux dont on accable les Hébreux, vous n'éviterez pas la main de Dieu. Car, pour nous, c'est à cause de nos péchés que nous souffrons toutes ces choses. Et, si le Seigneur notre Dieu s'est mis un peu en colère contre nous pour nous châtier et nous corriger, il se réconciliera de nouveau avec ses serviteurs. Mais pour vous, qui êtes le plus scélérat et le plus abominable de tous les hommes, ne vous flattez pas inutilement par de vaines espérances, en vous enflammant de fureur contre les serviteurs de Dieu ; car vous n'avez pas encore échappé le jugement de Dieu qui peut tout et qui voit tout. Et quant à mes frères, après avoir supporté une douleur passagère, ils sont entrés maintenant dans l'alliance de la vie éternelle. Mais pour vous, vous souffrirez au jugement de Dieu la peine que votre orgueil a justement méritée. Pour ce qui est de moi, j'abandonne volontiers, comme mes frères, mon corps et mon âme pour la défense des lois de mes pères, en conjurant Dieu de se rendre bientôt favorable à notre nation et de vous contraindre par les tourmens et par plusieurs plaies, à confesser qu'il est le seul Dieu. Mais la colère du Tout-Puissant, qui est tombée justement sur tout notre peuple, finira à ma mort et à celle de mes frères. Alors, le Roi, tout enflammé de colère, fit éprouver sa cruauté à celui-ci encore plus qu'à tous les autres, ne pouvant souffrir que l'on se moquât de lui. Il mourut donc dans la pureté de son innocence, comme les autres, avec une parfaite confiance en Dieu. Enfin, la mère souffrit aussi la mort après ses enfans ».

Cette horrible catastrophe devait nécessairement tenter

un auteur tragique, car, aujourd'hui, on est parvenu à rendre notre tragédie aussi horrible qu'abominable. Rién ne dessèche et n'endurcit l'âme, rien ne flétrit le cœur comme l'habitude de contempler les objets les plus effroyables, les plus terribles attentats de la rage et de la faiblesse humaine. Cette familiarité continuelle avec les horreurs, conduit à une apathie morale qui dégrade une nation et la précipite vers la plus funeste espèce de barbarie, celle qui résulte de la corruption des arts et de l'excès de la civilisation. C'est ce que n'entendent pas ces petits fanatiques, qui croient avoir tout dit quand ils ont crié : — Mais il faut émouvoir, produire de l'effet!, — On a tant accoutumé le public à ces brillans effets que l'on vante, que l'on prodigue, que les plus grandes monstruosités peuvent, aujourd'hui, tranquillement passer sur la scène. L'effet du dernier acte des *Machabées* a toujours été certain; on ne sortait de la salle que le cœur serré, l'âme navrée du spectacle affreux dont les yeux avaient été les témoins. Si l'on destine un prix à l'auteur qui a su le mieux faire frissonner les spectateurs, M. A. Guiraud peut certes le réclamer avec assurance; cependant, il s'est placé au-dessus de MM. Bis et Soumet d'une manière plus honorable. Les quatre premiers actes de sa tragédie ne sont pas de la force du cinquième, ce sont en général des conversations un peu longues; mais malgré ce défaut de mouvement et d'intérêt, car on ne peut en prèndre aucun à ces malheureux dont le sort est connu d'avance, l'action se suit bien. Elle est une, aucun incident déplacé ne vient entraver sa marche; et en se proposant de traiter le sujet des *Machabées*, M. Guiraud n'a pas fait comme ses confrères, il a tenu parole.

Maître de Jérusalem, et furieux de la résistance qu'apportent les Juifs à l'exécution de ses ordres, Antiochus a fait mettre à mort le grand-prêtre Eléazar, qui avait

refusé de sacrifier aux faux Dieux. C'est le ministre Héliodore qui a été chargé de veiller à l'exécution de cette sentence, et c'est par le récit de la mort du vieillard que la pièce commence. Un événement, singulier en apparence, inquiète Héliodore. Un soldat s'est approché du lieu de l'exécution avec mystère, a assisté avec recueillement au supplice d'Eléazar. On a cherché à l'arrêter, mais inutilement. Antiochus craint que cet homme n'appartienne

. . . . A ces hébreux épars,
Qui, de Jérusalem, désertant les remparts,
Reste impur des tribus en *son* pouvoir tombées,
Aux sables de Maon suivent les Machabées :
Ces sept frères soldats, de Lévi descendus,
Par l'éphod solennel dans le temple attendus,
Qu'une armure environne avant le lin suprême,
En qui Juda retrouve une race qu'il aime. . .

Antiochus ne peut entendre sans colère le nom des fils de la veuve d'Onias; il voudrait découvrir leur retraite, se venger. Mais il n'a pu voir encor réussir ses projets; les recherches d'Héliodore ont été vaines. Le hazard vient les servir au-delà de leurs voeux.

Mizaël, le plus jeune des Machabées, grandissait à l'abri de l'autel. Confié aux soins du grand-prêtre, il était élevé dans les devoirs de la religion. Il a vu Eléazar emmené par les soldats d'Antiochus. Inquiet sur le sort de celui qui lui tient lieu de père, il a suivi le cortége jusqu'à l'enceinte terrible destinée au supplice des Juifs révoltés; mais ne pouvant y pénétrer, ni deviner quelle mort affreuse était réservée au pontife, il promenait sa douleur sous les vestibules du palais, demandant à chacun des nouvelles d'Eléazar. Ses larmes, sa figure avaient intéressé, et bientôt Antiochus avait été instruit de cette circonstance. Convaincu que pour parvenir à son but, les plus faibles moyens ne doivent pas être négligés, An-

tiochus fait venir l'enfant et l'interroge avec douceur. Elevé dans la crainte de Dieu et de ses commandemens; instruit de bonne heure qu'il ne faut jamais mentir, Mizaël n'a pas eu besoin d'être séduit par la douceur et la flatterie, et, pour ne pas pécher aux yeux de la Divinité, il trahit toute sa famille, la livre à la vengeance d'Antiochus, et toujours dans l'espoir de revoir Eléazar, se laisse conduire dans le palais du Roi qui, pour lui, va devenir une prison.

Ce soldat, cet inconnu, qui a trouvé moyen d'assister au supplice du grand-prêtre, a été annoncer cet affreux événement aux Juifs assemblés dans le temple de Sion; et là, par le vœu unanime du peuple d'Israël, il a été décoré des marques distinctives de la dignité dont on avait honoré la vieillesse d'Eléazar. Héliodore a été le témoin des transports du peuple à la vue de cet étranger, couvert encore du sang d'un vieillard vénérable. D'après les ordres d'Antiochus, il a voulu dissiper les Juifs, et leur rappelle les défenses qui leur ont été faites.

L'édit d'Antiochus est venu jusqu'à moi!

A répondu le successeur d'Eléazar,

J'irai, je me rendrai dans le palais du roi.

Antiochus espère beaucoup de cette démarche du nouveau grand-prêtre; peut-être pourra-t-elle, d'un seul coup, consommer la ruine de ses ennemis. Mais cette espérance ne l'empêche pas de penser à sa vengeance; on vole par son ordre arracher les Machabées de l'asyle dans lequel ils s'étaient retirés.

Voilà donc Salomé et six de ses fils au pouvoir de leur persécuteur; Ephraïm seul, l'aîné, n'a pas été découvert. Ignorant tout ce qui s'est passé en leur absence, ils ne peuvent deviner par qui ils ont été trahis; Mizaël leur avoue toute la vérité. — « *Enfant*, dit Salomé,

Enfant, qui t'obligeait à trahir ce mystère?
— Le roi m'interrogeait.—Pourquoi le satisfaire,
Pourquoi lui découvrir la trace de nos pas?
— Ma mère, il est écrit, tu ne mentiras pas!

Salomé n'a rien à répondre, ses questions même sont de trop. Ce sont les principes qu'elle a donnés à son fils; et tout barbares qu'ils sont, elle ne peut les blâmer sans danger, sans faire faire à ses enfans des réflexions dangereuses, par le résultat qu'elles pourraient avoir. Si le mensonge est un crime dans plusieurs circonstances, ne devient-il pas un devoir quand il s'agit de sauver les êtres les plus chers à nos cœurs? Quel fils refuserait de mentir pour sauver les jours de sa mère? L'on a grand tort de vanter les préceptes contraires, ils ne sont propres qu'à faire oublier les plus doux sentimens de la nature, qu'à dessécher le cœur. Séduit par les caresses d'Antiochus, ne pouvant soupçonner le mal, Mizaël félicite sa mère de la protection que l'usurpateur du trône d'Israël veut bien accorder à sa famille. Dans la joie de l'heureux changement qu'il croit prêt d'arriver, il fait même à sa mère et à ses frères le récit d'un songe qui le confirme dans l'idée que le bonheur n'est pas éloigné pour eux.

C'était l'heure sacrée, où des hymnes d'amour,
Accueillent aux autels les premiers feux du jour.
Moi qui dans les déserts ai commencé ma vie,
Dont les palais jamais n'excitèrent l'envie,
J'étais près d'un palais, dont le soleil naissant,
Faisait étinceler le faîte éblouissant.
Ces murs qui de nos rois attestent la puissance,
N'ont rien de tant d'éclat et de magnificence.
J'appris à n'admirer que les œuvres de Dieu,
Et rien ne m'attirait vers ce superbe lieu,
Lorsqu'une voix me dit: « Entre et bannis la crainte;
« L'ordre du Tout Puissant t'appelle en cette enceinte. »
C'était Eléazar. . . je ne le voyais pas;
Mais absent de mes yeux il veillait sur mes pas,

Sa voix (je l'entendais) jadis forte et sévère,
Comme la voix d'une ombre était douce et légère.
Je me rendis enfin, docile, mais tremblant,
Car de ce beau palais le seuil était sanglant;
J'entrai. . . rassurez-vous: des voutes éternelles,
Descendirent vers moi deux chérubins fidèles,
Dont la robe flottante, en ses longs plis d'azur,
Avait le doux éclat qui colore un ciel pur.
Tandis que j'admirais. . . O merveille suprême!
Du même vétement j'étais paré moi-même;
J'étais au milieu d'eux, sur leurs aîles porté,
Respirant l'allégresse et l'immortalité;
Retrouvant assemblés sous leur sainte bannière,
Mes frères, le grand prêtre, et vous aussi, ma mère,
Vous tous, des séraphins partageant le bonheur.
Me nommant Mizaël et louant le seigneur.
Oh! que rapidement nous échappe un doux songe?
Celui-ci, toutes fois, n'est pas un vain mensonge;
Eléazar l'a dit: j'allai, dès mon réveil,
Lui raconter joyeux les erreurs du sommeil;
Le vieillard, de ses pleurs, inonda mon visage,
Des tuniques d'azur bénit l'heureux présage,
M'appela son enfant, et, tombant à genoux,
S'écria: « Dieu du ciel, ressouviens toi de nous. »

Salomé ne se rassure pas aussi facilement que son jeune fils; la présence d'Antiochus et la secrète joie qui brille dans ses regards, lui inspire même de nouvelles craintes. Les yeux du tyran comptent les victimes qu'il a enfin en son pouvoir; mais il n'en voit que six: la septième échapperait-elle à sa vengeance? Le grand-prêtre, fidèle à sa promesse, est venu au palais. Mizaël, Salomé, tous les Machabées s'attendent à revoir Eléazar: c'est Ephraïm qui se présente à leurs yeux. Voilà donc cet étranger qui osait braver les ordres d'Antiochus; mais il est venu dans l'intention de faire connaître au roi les motifs qui ont nécessité la démarche des Lévites; et Antiochus, empressé de l'entendre, fait éloigner tout le monde.

Persuadé que l'exemple de l'homme qui a le plus d'influence sur les juifs peut produire de bons résultats, Antiochus va droit au but; il propose à Ephraïm la couronne de la Judée, s'il veut renoncer à son Dieu. Ephraïm, sans trop se faire prier, ce qui devrait donner des soupçons au roi, promet tout ce que veut ce dernier, mais en termes ambigus, et de façon à persuader celui qui l'interroge, sans pourtant se préparer de remords pour avoir menti. Cette conduite, cette dissimulation est indigne d'un héros, d'un Machabée; elle a aussi l'inconvénient de faire prévoir ce qui va se passer dans la cérémonie qu'Antiochus fait préparer pour rendre plus solennelle la renonciation d'Ephraïm.

Dans la pièce de MM. Cuvelier et Léopold, la même situation se trouve, selon moi, mieux rendue. Antiochus cherche aussi à séduire un des Machabées, espérant, par ce moyen, l'emporter tout-à-fait sur les juifs; il lui offre, non seulement un trône, mais la main de sa fille Théonice, que le jeune Mizaël a vue à la cour, et qu'il aime avec passion. Mizaël voit dans son abjuration, le moyen de devenir heureux, de sauver sa famille, ses concitoyens; cependant il résiste et refuse de s'agenouiller devant l'autel de Jupiter que le roi a fait préparer, dans l'espoir qu'il ne résisterait pas à tant de séductions!

Le peuple, les soldats, les juifs qui se trouvent à Jérusalem sont réunis; le roi est monté sur son trône; il attend qu'Ephraïm, fidèle à la promesse qu'il a faite en apparence, donne l'exemple éclatant qu'il lui a demandé. A la nouvelle de ces apprêts, Salomé et ses enfans, effrayés des bruits qui se répandent, ne pouvant croire qu'Ephraïm puisse devenir parjure, s'exhortent tous à ne pas suivre son exemple; et, se rappelant toutes les belles actions de la vie de leur frère, se rangent, en tremblant, autour de la statue de Jupiter, dont les prêtres

attendent le serment du parjure. Salomé doutait presqu'encore, mais elle a vu son fils marcher près du roi.... Il va donc se rendre criminel ! Antiochus triomphe, mais cette joie ne sera que de courte durée. Ephraïm s'est approché de l'autel de Jupiter, il a pris l'encens, l'a foulé aux pieds, en rendant hommage au vrai Dieu. A cette vue, Salomé a reconnu son fils; et Antiochus, d'autant plus irrité qu'on l'a trompé, et que l'on s'est joué de son autorité, fait arrêter les sept frères.

En s'écartant du récit de la Bible, M. A. Guiraud a beaucoup affaibli l'horreur que doit inspirer la conduite d'Antiochus. Ce ne sont plus des juifs qu'un tyran punit de la mort la plus cruelle, pour avoir résisté à ses ridicules volontés, ce sont des fanatiques partageant la folie d'un insensé, qui vient insulter un monarque puissant dans son propre palais. Le dernier des roitelets ne punit-il pas sévèrement la plus légère insulte faite à ce qu'il appèle sa majesté ! Antiochus est donc excusable de vouloir se faire respecter. Cependant, avant d'en venir aux dernières extrémités, il s'efforce de vaincre la résistance et l'opiniâtreté de Salomé. Pour obéir à son Dieu, celle-ci oublie enfin qu'elle est mère, et ne demande d'autre grâce que celle de suivre ses enfans au supplice. Tout semble motiver la rigueur du roi. Excités par l'exemple du grand-prêtre, les juifs se révoltent, se retirent dans le temple de Sion d'où ils insultent les vainqueurs. Héliodore conseille à son maître, il sollicite la grâce de mettre lui-même le feu au temple, et de détruire ce peuple de rebelles : Antiochus y consent, et ordonne que l'échafaud soit dressé aux portes du palais.

Rassemblés dans une même prison, le courage des jeunes Machabées est soumis à de rudes épreuves; l'inquiétude les consume; que vont-ils devenir? quelle est la destinée de leur mère, d'Ephraïm? Dans l'espoir que

le desir de conserver la vie à ses enfans la rendra plus traitable, Antiochus renvoie Salomé au milieu de ses enfans; mais, bien loin de remplir les vues du tyran, elle les exhorte à tout faire pour publier la gloire du Dieu vivant, et à se rendre digne de leur nom. Mais un affreux spectacle vient exciter leur douleur; Ephraïm, torturé, brisé, est amené devant eux pour leur faire voir quel sort leur est réservé.

Pour vous épouvanter, Antiochus m'envoie,

leur dit-il, et il remplit bien sa mission. Zabulon, Nephtali sont consternés; l'un regrette la jeune épouse qu'il laissa loin de Jérusalem; l'autre, une maîtresse adorée, à laquelle il allait unir son sort. Salomé, Ephraïm relèvent les courages abattus, font passer, dans les cœurs des jeunes Machabées, les transports qui les animent.

Devant Antiochus ils brûlent de paraître,

reçoivent la bénédiction du grand-prêtre mutilé, et attendent le trépas. Un évènement imprévu vient encore ranimer leur zèle et leur courage. Héliodore, brûlant de remplir sa mission, s'est rendu au temple...

J'allais, (dit-il), déjà saisir les vases de l'autel:
Déjà même, à travers la foule gémissante,
Mes soldats promenaient la hache menaçante;
Quand la voute du temple, entr'ouverte soudain,
Me fait voir un guerrier qui, tout couvert d'airain,
Avec un cri semblable à la voix d'une armée,
Apparaissait immense en l'enceinte enflammée.
Ce guerrier n'était point un fantôme imposteur;
Et je ne sais quel dieu. . .—L'ange exterminateur.
— Son bouclier de feu gardait le sanctuaire;
J'ai voulu fuir, mon front était dans la poussière,
Et de mon corps meurtri, les membres flagellés,
Se débattaient en vain sous ses coups redoublés;
Son pied divin pressait ma poitrine sanglante. . .
Que dis-je, il plane encor sur ma tête tremblante,

Dans mon sein palpitant il étouffe ma voix ;
Me poursuit à tes pieds. . .—Je le sais, je le vois.
— Oh ! chasse loin de moi ce fantôme implacable ;
Si tu peux m'arracher à son bras redoutable,
J'irai, j'accablerai d'offrandes et d'encens,
Ton Dieu, le Dieu jaloux qui glace tous mes sens,
Je publierai sa gloire et son pouvoir suprême.

Ephraïm pardonne au nom du Dieu souverain, et Héliodore court employer son crédit auprès du roi pour sauver les Machabées.

Héliodore a tenu parole; il conjure Antiochus de se contenter de la mort d'Ephraïm, des deux autres Machabées que l'on vient d'immoler aux portes du palais; il va même jusqu'à se jeter à ses pieds.

Tu me vois à tes pieds, daigne me pardonner
Les funestes conseils que j'ai pu te donner :
Ils flétrissent ta gloire, ébranlent ta puissance,
Et moi seul, ô mon roi, mérite ta vengeance,
Détourne là sur moi, je bénirai tes coups,
Si mon sang répandu désarme ton courroux.
— Tu veux que ma faiblesse, encourageant le crime,
Oppose à la révolte un cœur pusillanime !
Le sang m'est en horreur, versé loin des combats;
Mais un prince avant tout doit sauver ses états.
Si je cède aux hébreux, si loin de ces rivages,
J'emporte mes drapeaux chargés de leurs outrages,
Quel peuple désormais reconnaîtra mes lois,
Quand un peuple si faible échappe à mes exploits?
Non, puisqu'Héliodore ose oublier son maître,
Que son cœur s'épouvante aux vains discours d'un prêtre,
Je vais m'offrir moi-même à ce peuple insensé,
Et punir les ingrats qui m'auront offensé.

Héliodore frémit de l'observation de son maître; les Machabées sont donc perdus sans retour. Cependant, il espère encore que leur jeunesse, les prières de Salomé qu'il veut essayer de ramener à de meilleurs sentimens, les

sauveront de la mort horrible qu'on leur prépare; il la voit accourir pâle, échevelée, couverte du sang de ses fils qu'elle assistait dans ces affreux momens : il l'engage à sauver ceux qui lui restent encore.

Pour vos propres enfans, c'est moi qui vous implore;
Voyez quels fruits sanglans vos conseils ont portés.
Si, modérant leurs cœurs, d'un faux zèle emportés,
Vous eussiez à leurs vœux prescrit l'obéissance,
Au lieu de les pleurer partageant leur puissance...
— Je ne les pleure pas; leur destin est trop beau,
Trop d'honneur les couronne et les suit au tombeau.
Il est vrai que les pleurs inondent ma paupière,
Mais je pleure sur moi, qui mourrai la dernière.
Malheur, malheur à moi, dans ce jour criminel!
Malheur au sein fécond des mères d'Israël!
Trop heureux seulement les pères de nos pères,
Qui laissèrent leur cendre aux rives étrangères,
Ils y dorment en paix . . . .

Deux de ses fils passent, conduits par des gardes, ils marchent à la mort, et cet horrible vue ne diminue pas son courage; accablée par le désespoir, elle semble inanimée, et ne sort de cet anéantissement passager qu'au moment où Elcias et Zabulon ne sont plus. Mizaël seul lui reste, et encore les soldats le conduisent au supplice. C'est l'enfant chéri de Salomé, c'est le plus jeune de tous les Machabées. Sa tendresse se ranime aux cris, aux pleurs du jeune Mizaël qui, s'arrachant des bras des bourreaux, court chercher un refuge dans le sein de sa mère, — « *contre mes bourreaux*, s'écrie-t-il,

. . . Contre mes bourreaux, protèges ma jeunesse.
— Enfant, au nom du ciel, cache moi ta faiblesse. . .
Tu pleures .. malheureuse... et je pleure avec toi...
— Hélas! je l'avouerai, vivre était doux pour moi;
C'est le seigneur, c'est vous que tour-à-tour j'implore,
Et pour être immolé je suis trop jeune encore.
— Oui, mais pour te sauver, mes vœux sont impuissans,
Il n'est plus qu'un moyen... un crime... j'y consens...

Entraînant Mizaël à l'autel des faux dieux.

Proscrit, abandonné par le Dieu de tes pères,
Mon fils, voici l'autel. . . .

Le retirant tout-à-coup avec force et lui montrant le ciel.

. . . . Mon fils, voilà tes frères !

Antiochus met fin à cette scène déchirante; il veut bien sauver Mizaël, Salomé, mais à une condition. Mizaël restera à sa cour, y sera élevé, instruit dans des principes différens de ceux qui ont formé sa jeunesse. Mizaël supplie sa mère, Salomé balance, mais enfin l'idée que son fils serait perdu pour l'éternité, la transporte. — « *Viens mourir*, lui dit-elle !

ANTIOCHUS.

. . . Puis-je, ô ciel, en croire vos discours?
Vous repoussez la main qui protège vos jours.

SALOMÉ.

Et d'où naît dans ton cœur cet orgueil sacrilège ?
Qui! toi nous protéger !.. l'échafaud nous protège...

ANTIOCHUS.

Frémissez, imprudente, et pour vous et pour lui.

MIZAEL.

Il nous perdra, fuyons.

SALOMÉ.

Tes frères ont-ils fui?

ANTIOCHUS.

Enfant, sépare toi d'une mère cruelle.

SALOMÉ.

Fils d'Onias, regarde où le Seigneur t'appelle.

ANTIOCHUS.

Je t'ouvre mon palais.

SALOMÉ.

Les cieux s'ouvrent aussi.

ANTIOCHUS.

Ton roi parle.

SALOMÉ.

Et ton Dieu.

MIZAEL, *se jettant dans les bras de sa mère.*

Ma mère, me voici.

ANTIOCHUS.

Que fais-tu, malheureux?

MIZAEL.

Tous mes frères m'attendent.
Ma mère, voyez-vous les palmes qu'ils nous tendent?
Leurs tuniques d'azur. . . Je suis digne de vous;
Je maudis les faux dieux!

ANTIOCHUS.

Tombez donc sous leurs coups.

SALOMÉ.

Tu tomberas aussi, tu tomberas sans gloire,
Précipité tremblant de ton char de victoire.
Dieu signale à mes yeux tes horribles destins,
Et j'en frémis moi-même... écoute, ils sont certains.
Aux cris de mes enfans, la justice éternelle,
Montre à l'ange de mort ta tête criminelle.
C'en est fait de ton règne, et tes jours sont passés,
Et les vers du cercueil, sous ta pourpre amassés,
Y réclament déjà leur pâture vivante.
Tu pâlis, roi timide, et ton cœur s'épouvante;
Ecoute jusqu'au bout, je n'ai plus qu'un moment,
Mais toi, tu dois mourir long-temps et lentement...
Ta puissance finit et la m'enne commence!
Entends-tu la révolte armer un peuple immense;
Le lion de Juda pousse des cris vainqueurs.
Ephraïm expiré revit dans tous les cœurs;
Ce peuple a recueilli notre exemple suprême,
Il se lève, il saisit ton sanglant diadême...
Tremble, je te maudis, et mon dernier adieu
Te laisse palpitant entre les mains de Dieu.

Les gardes d'Antiochus les conduisent, elle et son fils, au supplice. Le rideau aurait dû tomber après cette effrayante prédiction; les remords prématurés d'Antiochus sont déplacés.

J'ai parlé un peu longuement de cette pièce, mais elle

méritait un examen approfondi et je ne crois pas avoir trop multiplié les citations. La tragédie des *Machabées* est bien certainement, malgré l'horreur du sujet, malgré les nombreux défauts qu'on a pu lui reprocher, l'ouvrage le plus marquant de l'année, et l'auteur s'est placé trop avantageusement dans l'opinion publique pour ne pas obtenir une mention remarquable dans cette histoire. — Si les personnes qui font marcher l'Odéon sous l'influence de leurs caprices ont souvent montré peu de discernement dans le choix des anciennes pièces dont ils ont cru nécessaire d'augmenter le répertoire, ils ont aussi mérité plus d'un reproche dans le choix de la plus grande partie des débutans qu'ils ont jetés cette année à la tête du public. Leur nombre est assez considérable pour arrêter la marche que je me suis tracée jusqu'ici, aussi, ai-je pris le parti de les réunir et d'en former une espèce de galerie théâtrale que l'on pourra parcourir rapidement et avec plus de facilité. Cependant, avant de commencer, il me faudra regretter le départ de deux actrices nécessaires et que peut être on a laissées partir bien légèrement, je veux parler de Mlles Fleury et Delia.

Mlle Fleury qui, jeune encore, se retire du théâtre, et s'est fait connaître depuis trois ou quatre ans par quelques productions littéraires qui annonceraient qu'elle a su mettre à profit des dispositions naturelles, a commencé par jouer l'opéra-comique à Amsterdam. Admise ensuite au théâtre de l'Odéon, elle réussit complettement dans les rôles d'amoureuses et d'ingénuités. Une jolie figure, une mine éveillée, une taille petite mais élégante, de la grâce, quelquefois du naturel, firent oublier la monotonie de son ingénuité. Bien placée dans la comédie de genre, elle s'est aussi montrée avec avantage dans l'ancien répertoire; elle jouait bien Angélique de l'*Epreuve nouvelle*, Rosine du *Barbier de Séville*, Isabelle de

l'*Ecole des Maris*, Victorine du *Philosophe sans le savoir*, Cateau de la *Partie de Chasse de Henri IV*, etc.

Mlle Délia est née à Smyrne, Fleury fut son premier maître pendant plusieurs années, et il la fit entendre au comité de la rue de Richelieu dans Elmire du *Tartuffe*. Pour lui marquer le contentement que l'on avait de ses dispositions, on lui conseilla d'aller se former en province. Elle allait partir, lorsque M. A. Duval, alors directeur de l'Odéon, la fixa à Paris par des offres avantageuses et la fit débuter à son théâtre, le 8 mai 1812. Elle joua Araminthe des *Fausses confidences*, Mme de Randan des *Amours de Bayard*, Sylvia des *Jeux de l'Amour et du Hazard*, Roxelane des *Trois Sultanes*, seules pièces du grand répertoire que l'on pouvait alors donner à l'Odéon.

Le succès de Mlle Délia fut des plus brillants; elle le méritait et elle sut depuis en obtenir de nouveaux. Après Mlle Mars, c'est la seule actrice que l'on puisse citer dans l'emploi des coquettes et des premiers rôles de la comédie. Il paraît que depuis long-temps elle avait à se plaindre, ou de l'administration, ou de ses camarades. L'année dernière elle fit une longue maladie, et voulant sans doute prolonger sa convalescence, elle employa la ruse et demandait toujours, quand on lui parlait de reprendre son service, à faire sa rentrée dans des ouvrages qui n'étaient point au courant du répertoire. Ces difficultés irritèrent l'administration qui désigna elle-même la pièce dans laquelle Mlle Délia devait reparaître, c'était *Tartuffe*! A cette nouvelle, l'actrice récalcitrante fut malade de nouveau; mais comme on ne voulut pas croire à cette rechûte, il y eut un rapport de fait au Ministre de la maison du Roi, et il ne s'agissait de rien moins que d'une exclusion. Heureusement Mlle Délia avait, comme l'on dit, le bras long, elle conjura l'orage, fit mettre le

rapport de côté, et resta malgré les opposans jusqu'au moment qu'elle-même avait fixé pour sa retraite. Je ne connais rien de cette intrigue, seulement quoiqu'on ait dans Mlle Dutertre une actrice capable de remplacer Mlle Délia, la perte de cette dernière n'en sera pas moins sensible et d'autant plus encore, qu'aucune des actrices que l'on a admises a débuter, ne donne la moindre espérance; a commencer par Mlle Clermont, figurante de ce théâtre, qui, un beau matin, se réveilla chargé d'un rôle de confidente, et que depuis ce temps on jette sur la scène, je ne sais trop pour quel motif.

Je voudrais être encore au jour où je vis Mme Milen jouer pour la première fois à Paris la soubrette de *Guerre ouverte*. Elle arrivait alors de Strasbourg où elle était très aimée, et elle obtint du succès. Le talent de cette actrice est agréable et flexible, mais mieux placé dans la comédie de genre que dans le grand répertoire, quoique cependant elle ait bien joué quelques servantes de Molière. Mme Milen a de la verve, de la gaîté, peut être un peu trop, car elle a la mauvaise habitude de rire la première des plaisanteries qu'elle va dire. Son physique un peu marqué, quelques réflexions sur son âge lui firent donner le triste conseil de quitter un emploi dans lequel de jeunes actrices, avec moins de talent peut être, mais avec plus d'avantages extérieurs, brûlaient de se montrer. Bien qu'avec peine, elle consentit enfin à quitter le tablier et la cornette pour les rides et le vertugadin, et pour son premier début dans l'emploi des caractères, elle choisit le rôle de la *vieille Tante*, comédie de M. Picard, que l'on reprit pour cette circonstance, et dans laquelle Mme Molé, qui avait créé le rôle de Mme de St.-Clair, avait laissé des souvenirs difficiles à effacer. Malgré le danger de la comparaison, Mme Milen ne doit avoir qu'à se louer d'un changement qui paraissait géné-

ralement approuvé, et dont son amour-propre seul a pu souffrir quelques instans.

Je passe rapidement sur le seul début que fit M. Desbordes, jeune, beaucoup trop jeune acteur, pour l'emploi auquel il paraît se destiner; il joua dans le *Misantrope* le rôle d'Alceste, (le 12 avril), et j'arrive à ceux plus importans de Mlle Venzel et d'Arnaud. L'arrivée à l'Odéon de Mlle Venzel, est un des résultats du mauvais réglement imposé au second Théâtre Français, réglement qui tolère des échanges réciproques que l'on ne devrait pas souffrir, et qui semble autoriser les comédiens à écouter leurs caprices ou les plus légères insinuations. Mécontente, à ce que l'on dit, de quelques passes-droits, ne se trouvant pas assez récompensée, enfin ne pouvant s'accorder avec les sociétaires de la rue de Richelieu, Mlle Venzel alla prendre la place de Mlle Brocard, pendant que celle-ci se rendait à la place de Mlle Venzel aux Français. Y avait-il compensation? je ne le crois pas! le talent de Mlle Venzel est plus formé que celui de Mlle Brocard. La bonne éducation qu'elle a reçue, lui donnait un continuel avantage dont elle a profité pour épurer sa diction, et se bien pénétrer de l'esprit de ses rôles; cependant, il serait assez difficile de dire à quel genre Mlle Venzel doit s'attacher de préférence. C'est le 4 octobre 1816, qu'elle débuta à la Comédie Française, par Andromaque et Agnès de l'*Ecole des Maris*. Peu de jours après, elle joua Iphigénie et Rosine du *Barbier de Séville* avec succès, elle fut redemandée et rien ne manqua à son triomphe. Le même succès couronna ses efforts dans Zaïre et Angélique de l'*Epreuve Nouvelle*. A l'Odéon, son premier début eut lieu dans *Iphigénie en Aulide*, et la *Femme juge et Partie* de Mont-Fleury que l'on reprit en même-temps, Arnaud jouait Bernadille. Ce début fut aussi brillant que ceux des Français,

mais on sait aujourd'hui quelle estime on doit faire de toutes ces ovations théâtrales. Bien, dans les jeunes princesses de la tragédie, dans quelques rôles de comédie, Mlle Venzel doit éviter ceux qui exigent de grands moyens et de l'énergie. Elle a échoué dans le rôle de coquette du *Corrupteur*, et a obtenu du succès dans David de la tragédie de *Saül*, rôle pour lequel une excellente diction était nécessaire. Mlle Venzel ne sera jamais placée en première ligne, mais elle tiendra une place remarquable parmi les actrices du second ordre.

Arnaud a joué pour la première fois la comédie à Montpellier, en 1794. Né à Marseille, ville dans laquelle sa famille est très considérée, il se fit connaître avantageusement sur plusieurs théâtres de Province, et débuta, en 1808, à la Comédie Française. Il joua Sganarelle du *Festin de Pierre*, Labranche de *Crispin rival de son Maître*, Sosie d'*Amphytrion*, Frontin du *Muet*, etc, etc. A la mort de Larochelle, Arnaud et Thénard furent appelés pour recueillir son héritage. On les admit, mais Thénard eut seul les faveurs, et Arnaud dégoûté se retira de la comédie et alla en Province; prit la direction du théâtre de Nantes, vint débuter à l'Odéon, et y resta jusqu'au dernier incendie de cette salle. Il avait fondé à Paris une agence théâtrale, qu'il tient encore. Le comique d'Arnaud est froid mais de bon goût, quoique gros, il est assez bien placé dans les grandes livrées.

C'est au poète Vigée, fameux par ses fables, ses petits vers et surtout par l'almanach des Muses, que l'on doit Mlle Petit. Ayant vu jouer en société un rôle tragique à cette actrice, il assura qu'elle promettait d'avoir du talent. Baptiste aîné fut du même avis que Vigée, et devint le maître de Mlle Petit. Le 10 août 1814, elle débuta aux Français par Amenaïde de *Tancrède*; elle joua ensuite Camille des *Horace*, Hermione d'*Andromaque*, Idamé

de *Gengis-Kan*, Alzire, Emilie de *Cinna*, Roxanne de *Bajazet*, et fut engagée pour doubler Mlles Georges et Duchesnois. Talma et Mlle Georges donnaient alors des représentations en Province, Mlle Petit profita de cette circonstance pour paraître dans les principaux rôles de son emploi, mais lorsque son chef fut revenu, elle rentra dans l'obscurité, et n'ayant pu obtenir ce qu'elle désirait, elle partit pour la Province, revint encore au Théâtre Français, en 1817, après le départ de Mlle Georges pour la Russie, puis repartit pour la Province, n'étant pas satisfaite des offres qu'on lui faisait. Long-temps, elle joua dans plusieurs villes de France avec Talma, mais rarement elle a donné l'espoir qu'elle vérifierait la prédiction du poète Vigée. Rentrée à l'Odéon, le 29 avril, par le rôle d'Emilie de *Cinna*, elle tourne encore dans le même cercle qu'elle a parcouru précédemment, sans y produire plus de sensation.

On se rappelle sans doute M. Rocroy, qui sous le nom de Roland, était vu avec bienveillance à l'ancien Odéon. Sa fille, Mlle Eugénie Roland, jeune et jolie personne, se trouva jetée, dit-on, dans la carrière d'une façon assez singulière. Ayant pour céder à une invitation, joué par hasard le rôle de la *Fille d'Honneur*, à Marseille, elle y eut assez de succès pour se croire une vocation décidée pour le théâtre, et aborda de suite les grands rôles de la comédie. On l'a vue successivement à l'Odéon dans Célimène du *Misantrope* (le 30 avril), Céliante du *Philosophe Marié*, Sylvia des *Jeux de l'amour et du Hasard* (le 8 mai.) Ces tentatives n'eurent point un heureux résultat.

Le rôle de St.-Alme dans l'*Abbé de l'Epée*, celui de Gaston dans *Gaston et Bayard*, de Brueis dans *Brueis et Palaprat*, fournirent à M. Boccage l'occasion de se faire connaître l'année dernière à la Comédie Française;

il fut même admis à l'essai. Ses nouveaux débuts à l'Odéon, dans le *Menteur*, par le rôle de Dorante, par Folleville des *Etourdis* (le 4 mai), Don-Juan du *Festin de Pierre* (le 10), Lorédan des *Vêpres Siciliennes*, Léandre du *Babillard* (le 15), le montrèrent avec les mêmes défauts, peu de tenue, un débit sec et trop rapide, une taille élevée sans embompoint. De la chaleur, quelques éclairs de sensibilité ont de la peine à les faire oublier. Il est resté à l'Odéon.

Il est inutile de suivre les cours du Conservatoire, de venir débuter sur un Théâtre Royal, pour finir par entrer dans un Théâtre des Boulevards. Cette observation s'adresse à Mlle Alignier, sœur de Mme Boulanger, un des beaux talens de l'Opéra-Comique, aussi bien qu'aux directeurs du Conservatoire. La conduite de ces messieurs sert à prouver chaque jour, qu'ils ne portent aucun intérêt aux élèves dont l'éducation dramatique leur est confiée. Une fois jetés dans le monde, leurs succès, leurs revers ne les touchent en aucune façon, on les laisse à leur choix jouer la tragédie ou le mélodrame. Aujourd'hui, en effet, les théâtres secondaires sont remplis d'élèves du Conservatoire. Or, il est inutile d'entretenir à si grands frais un pareil établissement, si l'art dramatique n'en tire pas plus de profit. Il est pareillement inutile de distraire tant de jeunes gens de professions utiles et lucratives, pour les lancer dans une carrière au bout de laquelle ils ne trouveront que la misère. Dès son premier début (le 9 mai), Mlle Alignier, laissa bien voir qu'elle était élève du Conservatoire, elle récita le rôle d'Eriphile, d'*Iphigénie en Aulide*, comme on le lui avait appris. Dans les autres débuts, qui n'eurent lieu que long-temps après le premier, parce qu'elle avait été malade, elle joua Andromaque, Isabelle de l'*Ecole des Maris* (le 20 décembre), Nanine, Henriette des *Femmes Savantes*, toujours

sans défauts, sans qualités remarquables, et avec une désagréable profusion de gestes qu'elle a conservée à l'Ambigu, où elle se trouve à présent.

MM. Grimaldi Thomas et Lajowsky, avaient débuté l'année dernière à-peu-près à la même époque à la Comédie Française. Le premier par Coriolan et OEdipe, le second par Hypolite dans *Phèdre*, et Dormilly des *Fausses Infidélités*. Aucun d'eux n'avait été admis. Après avoir joué OEdipe (le 19 mai), Coriolan (le 24), Oreste d'*Andromaque* (le 28), Procida des *Vêpres Siciliennes* (le 7 juin), M. Grimaldi Thomas, partit pour Lisbonne. M. Lajowsky se montra dans Maxime de *Cinna*, (le 1er août), dans Dorante du *Menteur*, (le 18 septembre), Egiste de *Mérope*, Valere de l'*Ecole des Maris*. etc, et ne reparut plus.

Charles faisait partie de la première troupe de l'Odéon, il créa même le rôle de Floridor dans les *Comédiens* de M. C. Delavigne. Il jouait les comiques; en très peu de temps, il changea d'emploi, et prit celui des premiers rôles de la comédie. Il joua Alceste du *Misantrope*, et s'en tint à ce premier début qui n'avait pas été trop malheureux, mais qui était loin de promettre à l'Odéon un talent du premier ordre : on a trouvé mieux dans la personne de Dellemence. Cet acteur débuta par le rôle du Glorieux (le 20 juin), joua successivement Don-Juan du *Festin de Pierre*, Cléon du *Dissipateur*, Dorsan de la *Femme Jalouse*, Alceste du *Misantrope*, etc. etc. Ce comédien qu'un goût naturel porta vers le théâtre, est d'une famille distinguée, le nom de Dellemence n'est pas son véritable nom. Après avoir joué long-tems dans les theâtres de société, il se risqua sur une scène plus élevée et il fit bien. Dellemence possède d'heureuses qualités que l'habitude de la scène ne peut manquer de développer. Engagé au second Théâtre Français, sa présence a dit-

on donné de l'ombrage à Perrier. Si elle pouvait forcer cet acteur a corriger la sécheresse de son débit et l'affectation de son jeu, Dellemence serait doublement agréable au public.

Mlles Simonnet et Chantal (nom de théâtre) se sont montrées à peu de distance l'une de l'autre dans les mêmes rôles et l'emploi que Mlle Delia a quitté. L'une a joué Mme Dorsan de *la Femme Jalouse* (le 11 juillet), Célimène *du Misantrope*, Sylvia *des Jeux de l'Amour et du Hasard* (le 18); l'autre, Célimène *du Misantrope* (le 5 octobre), Julie, de *la Coquette Corrigée* (le 8), Mme Dorsan de *la Femme Jalouse* (le 2 novembre). Mlle Simonnet était déjà connue à Paris : on l'avait vue à l'Opéra-Comique. On lui reconnut quelques qualités, mais, entr'autres défauts, un grasseyement assez désagréable. J'ai connu Mlle Chantal ex-élève du Conservatoire. Elle est grande, jolie, bien faite, pleine d'instruction, mais trop jeune encore pour les rôles qu'on lui a fait aborder : de longues études lui sont nécessaires.

J'ai déjà parlé de Camille à l'article de la Comédie Française. Il débuta à l'Odéon par Œdipe, Vendôme *d'Adélaïde Duguesclin*, Tancrède, Coriolan, etc., etc. Refusé par ce théâtre, il fut admis aux Français. Isidore Flamarion, sorti aussi des théâtres bourgeois, ne se montra, quoique jeune, que dans des rôles de rois et de pères; le Vieil Horace (le 9 juillet), Procida *des Vêpres Siciliennes* (le 14), Agamemnon *d'Iphigénie en Aulide* (le 17), etc., etc.

Je n'ai qu'un mot à dire de Mme Vanhove, grosse dame, qui donnait une tournure fort comique aux rôles de mères nobles qu'elle jouait au théâtre de la Porte-Saint-Martin, et qui, pour tout début, joua Œnone dans *Phèdre* (le 11 septembre); de Mlle Saint-Félix, qui, ne portant ses prétentions que jusqu'au rang de

confidente, joua Cléone *d'Andromaque* (le 16 septembre), Elfride *des Vêpres Siciliennes* (le 14 octobre); mais je m'arrêterai davantage sur le compte des trois dames qui vont suivre. Mlle Héloïse, qui fit longtemps les enfans à la Comédie Française, changea d'emploi en province et devint soubrette, mais soubrette aussi leste que vive : on a même trouvé qu'elle l'était un peu trop. Aussi, après l'avoir vue dans Martine *des Femmes Savantes*, Lisette des *Folies Amoureuses* (le 24 juillet), Lisette *du Dissipateur* (le 3 septembre), Dorine *du Tartuffe*, Lisette *des Jeux de l'Amour et du Hasard*, la laissa-t-on retourner en province : là, sans doute, elle perfectionnera son jeu. Mme Gabriel Deharmes s'est déjà montrée, je crois à l'Odéon. C'est par le rôle de Clytemnestre *d'Iphigénie en Aulide* qu'elle reparut (le 14 décembre). Elle a encore joué quelques rôles de tragédie et de comédie, Aménaïde *de Tancrède*, Mme de Clainville de *la Gageure Imprévue*, etc., mais tout cela sans succès. Mlle Ozouf est, dit-on, la fille d'une ouvreuse de loges de la Comédie Française. Il paraît que le goût de la comédie lui vint dans les corridors du théâtre, et long-temps avant ses débuts, on parlait d'elle dans tous les théâtres bourgeois. Une tournure agréable, une voix douce, de la mémoire (souvent elle paraissait plutôt réciter que jouer), lui firent obtenir quelque succès dans les rôles d'*Iphigénie en Aulide* (le 26 septembre), d'Andromaque (le 4 octobre), d'Aricie de *Phèdre* (le 17) de Zaïre (le 6 novembre), etc. Cependant, elle n'a point été engagée, quoiqu'elle donne des espérances pour l'avenir.

Enfin, pour terminer, MM. Dubois et Delaunay parurent; le premier, dans le rôle d'Egiste : il est allé ensuite, je crois, jouer le vaudeville et le drame dans les théâtres de la banlieue; le second se montra sous les traits de Tancrède : quoique doué de quelque chaleur,

de quelque énergie, il ne fut pas plus admis que son compaguon.

De compte fait, l'Odéon a permis cette année à vingt-trois comédiens de se montrer sur la scène. Douze à quatorze d'entreux sortaient du Conservatoire; le reste s'était formé en province ou sortait de la Comédie Française : quelques-uns même revenaient à l'Odéon qu'ils avaient quitté. Pas un seul de ces élèves du Conservatoire n'a été admis ; j'avoue franchement que peu méritaient cet honneur ; mais enfin, qui devait d'abord apprécier leurs dispositions, si ce n'est le comité qui dirige le Conservatoire? Grâce à l'indifférence, à la faiblesse, peut-être bien à l'ignorance des membres qui le composent, voilà près de douze jeunes gens, lancés dans la carrière du théâtre, sans talent, sans appui, sans espoir d'avancement! Quel sera leur avenir? Je n'ose y penser; mais je forme sincèrement des vœux pour que le Conservatoire cesse d'être inutile à l'art dramatique, et nuisible à la société qu'il prive d'un grand nombre de sujets dont on pourrait, d'une autre façon, utiliser les dispositions.

— 8 JUILLET. — J'ai défendu les comédiens; j'ai cherché à combattre le ridicule et barbare préjugé qui pèse sur eux. Cependant, ce qui m'a toujours aussi vivement étonné qu'indigné, c'est que, sans respect pour eux-mêmes, la plupart d'entr'eux aient pu, très-souvent, consentir à jouer des ouvrages dans lesquels on les couvre de ridicule et de mépris ; il est absurde alors de se plaindre de l'injustice de l'opinion, si l'on fournit des armes à cette même opinion que l'on blâme. Je ne prétends pas accuser les auteurs qui croient trouver un sujet de comédie dans les aventures de quelque héros de théâtre; je blâme seulement les comédiens de jouer des pièces qui, comme celle de *M. Tourniquet* ou *la Sœur retrou-*

vée, ne peuvent que leur nuire dans l'esprit du public. Je sais qu'au théâtre il existe des libertins, des femmes qui, comme beaucoup de celles qu'on honore dans le monde, sont sans mœurs, sans pudeur; mais comme mon habitude est de ne jamais généraliser ni le mal ni le bien, je ne prétends rien conclure des anecdotes dégoûtantes que l'on fait circuler chaque jour et dont je pourrais augmenter le nombre si la fantaisie m'en prenait; car j'en ai moi-même entendu raconter d'assez curieuses. On disait entr'autres que la mère d'une actrice dont je n'ai pu savoir le nom, sans cela j'aurais cherché à m'assurer de la vérité du fait, accompagnait toujours sa fille au théâtre, et portait un pistolet dans son ridicule, pour effrayer les galans les plus audacieux. Aujourd'hui, la mère s'est humanisée, a déposé les armes, et repose tranquillement pendant que sa fille donne audience aux nombreux amans qui composent sa cour. Que faut-il penser de tout cela? car si j'ai cité ce trait j'en pourrais trouver facilement vingt autres qui font honneur aux comédiens; que le vice et la vertu sont, dans toutes les classes de la société, à-peu-près également répartis. S'il y a un peu de vertu quelque part, étendons ce peu sur la masse entière pour l'honneur de l'humanité.

La comédie de *M. Tourniquet* est faite, tout porte à le croire, d'après *le Roman comique* de Scarron. L'auteur a seulement rajeuni les situations, le lieu de la scène, et son Ragotin, aussi ridicule que celui du Roman, a seulement le mérite d'avoir un peu plus de ressemblance avec les fats de nos jours. La manie de fréquenter les auteurs et les comédiens; de voir, de réunir des artistes, est plus répandue que jamais, à Paris aussi bien qu'en province. Il semble à tous ceux qui recherchent ces liaisons, auxquelles l'orgueil et la sottise président presque toujours, qu'ils doivent trouver au milieu

des auteurs et des comédiens, l'esprit et la gaîté qu'ils n'ont pas, ou qu'ils ne sauraient faire naître. Comme si le plaisir, la folie suivaient partout ceux qui s'adonnent aux arts, à la littérature ou au théâtre! En se joignant à des hommes qui jouissent d'une réputation de science, d'esprit, ou d'un talent quelconque, ils croient sans doute partager l'éclat qui les environne, ils s'énorgueillissent de leurs succès, s'affligent de leurs revers... Pauvre faiblesse humaine, quels misérables ressorts te font agir!

Angoulême est le lieu de la scène de la nouvelle pièce. S'il faut en croire les auteurs dramatiques, les habitans de cette ville doivent être bien singuliers et bien curieux à voir; car, dans une foule d'ouvrages, on nous les donne pour des Cassandre et des imbécilles. M. Tourniquet, sous ce dernier rapport, est bien un véritable habitant d'Angoulême. Riche, et assez répandu dans la société de la ville, il a rejeté toutes les alliances honorables auxquelles il pouvait prétendre, pour se lier avec les comédiens de la ville qu'il héberge continuellement, et surtout pour s'attacher au char d'une certaine Léontine, véritable dévergondée, qui vit publiquement avec Armand, le directeur de la troupe (sans que Tourniquet veuille s'en douter), et trompe ce malheureux avec une rare impudence. Tourniquet a même parlé d'épouser, et l'adroite soubrette (car Mlle Léontine tient cet emploi dans la troupe d'Angoulême), n'a garde de rebuter un amant qui a d'aussi bonnes intentions. On peut juger par la lettre suivante, lettre que je cite littéralement, et que Tourniquet communique, pendant un déjeûner, à ses confidens ordinaires, pour leur prouver qu'il est tendrement aimé; on peut juger, dis-je, d'un seul coup, l'auteur, le style, le ton, et les principaux personnages de sa pièce.

— « A mon lever, mon cher, dit Mlle Léontine, j'ai

reçu la visite de mon propriétaire, il me parle toujours de son amour et de sa quittance; que cet homme est insipide... Combien je vous désirais auprès de moi pour m'en débarrasser. » (Tourniquet répète : *Combien je vous désirais auprès de moi...*) « A midi, nouvelle contrariété, un méchant usurier est venu me réclamer le paiement d'un billet que j'avais souscrit avant votre arrivée en cette ville. Hélas! me suis-je dit, pensant encore à vous? » (*Pensant encore à vous!!..*) « Tourniquet, s'il eut été près de moi, m'eut empêché cette folie... Ah ! mon ami, cet usurier me fait une peur !.. il se nomme Grécour, demeure sur la grande place, maison du café ; mais ne le voyez pas, je vous supplie, je tremblerais pour vous!!.. » (Que d'amour!... Si parbleu je le verrai, mais à son insu.) « Il y a des hasards bien extraordinaires; en revenant de la répétition, j'ai vu chez le marchand de bronzes, à côté du théâtre, deux candelabres charmans, ils m'ont rappelé votre galanterie, ils sont en tout semblables à la pendule que vous m'avez donnée, mais semblables au point, que depuis cet instant, ma pendule paraît dépareillée, j'en éprouve un chagrin à pleurer. » (Ses larmes seront séchés. Non, les femmes sont généralement comme cela, elle surtout, elles préféreraient souffrir, plutôt que de demander une bagatelle, autant de délicatesse que d'amour.) « Non, monsieur, je ne vous verrai pas ce soir, et c'est pour un jour avoir trop pensé à vous... Comment, mais je n'ose me l'avouer... à toute heure vous retrouver dans mon imagination. C'est à votre tour maintenant, et demain je verrai bien si vous êtes un ingrat. » —

Dans l'auberge où M. Tourniquet régale les acteurs et vante ses exploits amoureux, auberge qui communique au théâtre, et dont une des pièces sert de foyer et de

salle de répétition aux comédiens, sont descendus deux voyageurs. L'un est Dorival, riche propriétaire; l'autre Saint-Léon, jeune auteur dramatique, qui vient d'obtenir un grand succès à Paris, où il a fait représenter une comédie intitulée *Clarisse* ou *l'Inégalité de naissance*. Dorival s'est rendu à Angoulême pour des affaires dont il n'a pas fait part à son ami, et Saint-Léon a suivi Dorival par complaisance et pour passer le temps. En jetant les yeux sur le tableau des répétitions, celui-ci a été singulièrement surpris de voir sa pièce annoncée pour le spectacle du lendemain. Son amour-propre est flatté, mais il est désolé en même temps, que le rôle principal soit confié à une demoiselle Clémence qui débute dans les ingénuités. Pourra-t-elle rendre toutes les finesses, exprimer toutes les parties de son rôle avec un égal talent? Il a bien vîte changé d'idée à la vue de la jeune personne et de sa mère qui entrent dans la salle pour se rendre à la répétition. La figure céleste, l'air doux et modeste de Clémence le séduisent; il se présente à elle, se disant un ami de l'auteur de la pièce nouvelle, demande la permission d'assister à la répétition et s'y rend, amoureux fou de l'ingénuité qu'il dédaignait auparavant.

Le motif qui a conduit Dorival à Angoulême est assez singulier. Héritier d'une grande fortune, il faut qu'il la partage avec une sœur qu'il n'a jamais vue, et sur l'existence de laquelle il n'a que des renseignemens fort incertains. Il sait seulement que dans un incendie qui consuma le village qu'habitait la nourrice de sa sœur, celle-ci fut confiée à la femme d'un Directeur de spectacle qui passait dans ce moment; que ce Directeur se nommait Méricour; enfin, après grand nombre de recherches, il est parvenu à être certain que sa sœur fait partie de la troupe dramatique d'Angoulême. Mais pour ne point

faire un voyage inutile, long-temps avant de partir il avait chargé un nommé Stylé, notaire en cette ville, de prendre les informations nécessaires. Ce Stylé est le rival et le digne pendant de Tourniquet. A ses fonctions de notaire royal, qui devraient lui donner un peu de raison et de gravité, il joint celles de rédacteur de la Feuille départementale. C'est en cette qualité qu'il se jette dans les intrigues de théâtre. Il déteste la jeune débutante Clémence qui refuse d'écouter ses ridicules complimens, et s'avoue l'adorateur sincère de la soubrette Léontine qui a la faiblesse de craindre la plume du petit Aristarque. Stylé jugeant d'après ses passions, a conçu le projet de présenter Léontine comme cette sœur que l'on cherche partout et qui va hériter d'une grande fortune. Il ne voit point de mal dans cette action fort condamnable, et s'efforce de convaincre Dorival que cette rencontre afflige. Tout ce qu'il apprend de la conduite et des mœurs de Léontine, est en effet bien capable de le faire rougir.

Stylé voyant que l'on peut gagner de l'argent dans cette affaire, pressent Léontine sur l'entretien qu'il veut lui faire avoir avec Dorival, et lui touche même quelque chose des confidences qu'on doit lui faire; puis, pensant au mariage que Tourniquet a déjà voulu conclure avec la soubrette, il tourne tout-à-fait la tête à ce dernier en lui parlant des nobles parens et de la grande fortune qui arrivent à Léontine. Dans son transport Tourniquet croyant qu'il est de l'honnêteté de demander le consentement du parent, et prenant Saint-Léon qu'il a trouvé le matin à la répétition, pour le riche frère dont Stylé lui a parlé, s'adresse à lui. Etonné de cette singulière confidence, mais pensant tout-à-coup qu'il s'agit peut-être d'une mystification, St.-Léon reçoit parfaitement les communications de Tourniquet, et lui promet de ne s'opposer nullement à ses projets de mariage.

Cependant une pensée soudaine arrête Stylé. Pourquoi n'épouserais-je pas Léontine? se dit-il à lui-même. Elle est jolie, elle est aimable, elle va se trouver riche, très riche, et l'argent est bien capable de faire oublier les sottises qu'a pu faire une femme! Bref, il se trouve fort ridicule d'avoir songé aux affaires de son rival; et il prend la résolution de s'occuper un peu des siennes. Le hasard même va le servir. Dorival avait eu le projet de donner sa sœur à St.-Léon; mais il a complètement changé d'idée, après avoir entendu les propos que l'on tenait sur le compte de Léontine, et dans cette circonstance la proposition de Stylé lui paraît convenable. La gravité d'un homme de robe peut en imposer à l'opinion; et, si Léontine consent à quitter le théâtre, ce mariage peut se faire très facilement. Dorival a consenti avec d'autant plus de plaisir à cet arrangement, qu'il n'a pas compris (tout occupé qu'il était de St.-Léon et de ses projets) ce que Stylé pouvait dire de défavorable pour Tourniquet. Pendant que ce dernier court les magasins, pour faire préparer la corbeille de mariage, Stylé se trouve bien près de réussir; mais un incident vient renverser toutes ses espérances. Il n'avait pas pensé que, dans cette affaire, le consentement de Léontine était de toute nécessité, et la fortune ne tente point du tout la sœur de Dorival, aux conditions qu'on veut lui imposer. Elle ne veut point d'époux, et encore moins quitter le théâtre; Dorival parle de l'y contraindre. — « Je suis majeure et j'ai vingt-trois ans, s'écrie-t-elle ». — « Vingt-trois-ans, répète Dorival ! Vous n'êtes donc pas ma sœur, car celle que je cherche n'en doit avoir que dix-huit! » — Stylé est justement confondu; Léontine assure que de tous les noms que sa mère a pu porter dans sa vie, elle ne connaît pas celui de Méricour. Ce mot met fin à tous les quiproquos; la mère de Clémence, de cette

jeune débutante si intéressante, que l'on ne connaissait à Angoulême que sous le nom de Mme Detournay, se trouve être justement cette Mme Méricour. La reconnaissance est bientôt faite, Clémence est dans les bras de son frère, et devient la compagne de St.-Léon. Sous prétexte de donner quelques conseils sur la nouvelle pièce, il s'est si bien mis à la place du personnage principal, qu'il a oublié de se cacher. Il a été reconnu pour l'auteur, et Clémence n'a pu douter de l'impression qu'elle avait faite sur son cœur. Tourniquet sert de pis-aller à Léontine; le seul public d'Angoulême doit souffrir de tous ces arrangemens, car Clémence quittant le théâtre, bien certainement la première représentation de *Clarisse* n'aura pas lieu pour le lendemain.

Cette analyse doit donner une idée exacte de la comédie de *Tourniquet*. Toutes les gravelures, les grossières équivoques qu'elle renferme, et que je ne pouvais citer, l'auraient peut-être fait supporter un jour de carnaval, j'en doute encore cependant; mais devant un public honnête la chûte devait en être complète; c'est ce qui est arrivé. *M. Tourniquet* n'eut qu'une seule représentation. L'auteur, homme d'esprit, et qui était connu dans les affaires, a un peu, dit-on, la manie de M. Tourniquet; ses aventures avec quelques comédiennes du genre de Mlle Léontine ont fait du bruit; cependant il aurait dû être un peu plus sobre de traits d'observations, et quoiqu'il eût peut-être sous les yeux les modèles de ses personnages, dans son propre intérêt, il était nécessaire d'affaiblir la vérité. Dans certains cas, il est du devoir d'un honnête homme de la voiler.

— 7 AOUT. — Sans le vouloir, on fait souvent de bien singuliers rapprochemens. Donner après *M. Tourniquet*, la reprise d'un ouvrage aussi moral que le *Père de Famille*, c'est presque vouloir réparer le mal qu'on

a causé, et donner singulièrement à penser sur la façon de voir, d'écrire et de se conduire, des deux époques que l'on met sans cesse en opposition. Après avoir assisté à la représentation du *Père de Famille* et de pièces dans le genre de ce drame, il est difficile de concevoir que leurs auteurs fussent des êtres plus dépravés que les auteurs de l'époque actuelle, qui nous donnent des *Tourniquet*.

Diderot était un homme d'un esprit sain, d'une imagination vive et bouillante, il sentait la comédie comme la conçoit un grand génie et un cœur sensible; malheureusement il ne pensait pas que la plupart des hommes, ne faisant du spectacle qu'un amusement, y cherchent peu des leçons de morale et d'honnêteté, mais bien de la gaîté, des farces, un sujet de dissipation. Le projet qu'il avait formé était aussi grand que sublime; placer les différentes situations de la vie sur la scène, les offrir sous le point de vue le plus convenable et le plus philosophique, donner aux pères, aux enfans, les leçons de morale les plus sages, tel était son but; mais que d'obstacles s'opposaient à son exécution! Pour pressentir sans doute ses contemporains, Diderot avait déjà fait paraître le *Fils Naturel*. Cette pièce est longue, froide; mais, d'après le plan adopté par son auteur, il eût été difficile de faire autrement. D'ailleurs, il ne destinait pas cet ouvrage au théâtre. *Le Père de Famille*, au contraire, produisit le plus grand effet. De sévères critiques ont trouvé moyen de condamner les principes de Diderot, en analysant quelques passages de sa pièce. Leurs efforts n'ont pas servi à convaincre les gens sages et sans passions. Le drame du *Père de Famille* attache, émeut profondément, et dans l'intérêt de la morale, il serait à désirer que tous les ouvrages modernes eussent avec lui quelques traits de ressemblance. Le rôle du père fit infiniment d'honneur à Lafargue.

— 17. — Voltaire disait : — «Plus vous aurez d'hommes mariés, moins il y aura de crimes. Voyez les registres affreux de vos grefs criminels ! vous y trouverez cent garçons de pendus ou de roués, contre un père de famille. » — Montaigne a écrit aussi : — « Que le mariage avait pour sa part, l'utilité, l'honneur et la constance. C'est une douce société de vie, pleine de fiance et d'un nombre infini de bons et solides offices et obligations mutuelles : à le bien façonner, il n'est pas de plus belle pièce dans la société. Aucune femme, qui en savoure le goût, ne voudrait tenir lieu de simple maîtresse à son mari. » —

Je multiplierais à l'infini les citations, si je voulais parler de tous les philosophes ou moralistes anciens et modernes, qui ont écrit en faveur du mariage. Tous l'ont peint comme la sûreté des empires, comme nécessaire au maintien des mœurs et de la morale. En vain l'on a vanté les douceurs du célibat, et sur le théâtre et dans une foule d'ouvrages ; on a ri des traits nombreux lancés contre le mariage et les maris ; et, cependant, tous les hommes finissent par sentir qu'une compagne est nécessaire à leur bonheur, à leur existence : tous se marient.

M. Sewrin, à ce qu'il paraît, n'a qu'à se louer du lien qu'il a formé depuis long-temps. L'hymen même semble l'avoir mieux inspiré que l'amour ne l'avait jamais fait. Jusqu'alors les espiègleries, les petites vengeances, les bons tours du dieu de Cythère ne lui avaient fourni que la matière de petits actes, presque tous froids. Mais en prenant la défense d'une divinité qui lui était connue, sa verve se trouva excitée, et cinq actes lui parurent à peine suffisans pour faire sentir, et mettre dans tout leur jour, les avantages et les plaisirs de l'hymen.

Le Pour et le Contre ou *le Procès du Mariage*,

n'est pas une pièce sans mérite. Malheureusement, l'auteur a pris la sécheresse pour la simplicité. Sa plaidoirie, on peut donner ce nom à la nouvelle comédie, est partagée en quatre parties. Dans le premier et le troisième acte, il est contre le mariage; dans le second et le quatrième, il est pour; au cinquième, on prononce le jugement en faveur du mariage. On pourrait prononcer le contraire sans plus de difficulté, et même augmenter le nombre des actes à volonté; les exemples pour et contre ne manqueraient pas. Cette division jette du froid sur l'ouvrage, étouffe tout l'intérêt, tout le charme que l'on pourrait trouver à la représentation. On croit assister à la discussion d'un procès; et comme l'on sait sur quel sujet les avocats vont parler, le seul plaisir que l'on puisse éprouver en pareille circonstance, dépend du plus ou du moins d'éloquence des orateurs. M. Sewrin s'est tiré de ce pas en homme d'esprit, mais non en auteur dramatique.

Survière, le principal personnage de la pièce, est un homme d'un âge mûr, mais d'un caractère aussi faible qu'indécis, recevant avec une grande facilité toutes les impressions qu'on peut lui donner. C'était le seul homme qui put convenir à M. Sewrin. Survière a l'intention de se marier avec M[lle] Eugénie de Linière, qu'il aime beaucoup. Il n'est pas indifférent à la jeune personne, et le mariage serait bientôt conclu, s'il ne le regardait pas lui, comme une affaire excessivement importante, et à laquelle on ne saurait trop penser. Un certain d'Aigremont, son ami, ou qui du moins s'efforce de le paraître, a aussi des vues sur Eugénie, dont la beauté et la fortune le tentent vivement. Il a en vain essayé de séduire Germain, le valet de Survière et Marton, la suivante d'Eugénie; mais il a quelque pouvoir sur l'esprit de Survière, et il s'en sert avec adresse pour le détourner du mariage, et

pour lui donner des inquiétudes sur les suites de l'hymen qu'il s'apprête à former. — « Quoi ! lui dit-il,

Quoi ! vous osez, trompant la femme qui vous aime,
Sur vos goûts, vos penchans vous abuser vous-même !
Et pourquoi, répondez, oublier un instant
Ces principes d'honneur que vous vantiez tant?
Pourquoi vous écarter sitôt de votre route ?
Pourquoi vous engager si, toujours dans le doute,
En prenant une femme, en enchaînant son cœur,
Vous n'êtes pas certain de faire son bonheur?
Si votre attachement doit n'être pas durable,
Songez, songez combien vous devenez coupable!
Et vous le deviendrez, je vois d'ici l'amour
S'envoler. . . la froideur arriver à son tour.
Je vous connais; bientôt les soins, l'inquiétude,
Vont vous faire gémir de votre servitude,
Bientôt vous reprendrez votre sauvage humeur,
Vous serez taciturne, impatient, boudeur;
L'épouse exigera la même complaisance,
Elle ne verra plus chez vous qu'indifférence,
Vous vous éviterez, un autre arrivera,
Et plus doux, plus soumis. . . il la consolera.

Sur un homme d'un caractère ferme, un pareil discours n'influerait en rien; mais sur un caractère tel que celui de Survière, il produit un grand effet. Le mariage qui lui souriait tant, ne lui paraît plus qu'une chaîne insupportable, il ne veut plus s'y soumettre; et dans une lettre, qu'il veut faire remettre à Eugénie, il expose le plus honnêtement possible, les motifs qui lui font renoncer à sa main. Mais un regard, quelques mots d'Eugénie, les éclaircissemens que lui donne Marton, ont bien vîte changé ses résolutions; il est tout pour le mariage.

Non, je le sens, mon ame est bien déterminée
A goûter les douceurs d'un heureux hyménée.
Quel état en effet que celui de garçon !
Passer ses plus beaux jours dans un triste abandon !

Ne savoir un instant que devenir, que faire,
Et ne pouvoir compter sur un ami sincère !
S'il a quelque plaisir on vient les partager ;
S'il a quelques chagrins, vient-on les soulager ?
Dans son isolément pour lui seul il existe,
On le traite bientôt comme un froid égoïste,
On l'évite, on le fuit, et lui-même, à son tour,
Lorsque le poids des ans vient l'accabler un jour,
Il gémit, mais trop tard, il se plaint qu'on l'oublie,
Et voit avec douleur qu'il lui manque une amie !
Eloignons cette idée, et sage désormais,
Ne nous préparons plus de semblables regrets.

Germain reçoit des ordres pour aller acheter les présens de noces, retenir un hôtel ; et il ne se le fait pas répéter, car son mariage avec Marton dépend de celui de son maître.

Survière habite un hôtel garni. Sur le même carré que lui demeurent deux époux qui se querellent sans cesse ; on les nomme M. et Mme Ragon. Tous deux, dans le fort d'une dispute, prennent Survière pour juge de leur différent, se disent mille injures en sa présence ; la femme demande à grands cris une séparation, le mari supplie Survière de venir chez le commissaire de police, déposer contre sa femme !

Trente ans de mariage.... et voilà leur destin,

dit Survière, stupéfait et tremblant sur le sort qu'il croit l'attendre un jour ! Ses résolutions sont bien ébranlées ; les discours de d'Aigremont augmentent encore son trouble, mais une conversation qu'il a avec le frère d'Eugénie, procureur dans l'âme et processif comme vingt Normands, lui fait perdre entièrement son sang-froid. Décidément il ne veut pas se marier, et, pour fuir le précipice qui menace de l'engloutir, il ordonne à Germain de retenir de suite des chevaux de poste et d'aller faire ses malles. — « Mon maître serait-il fou ? » —

se dit le valet, qui revenait chargé des présens de noces, après avoir loué un hôtel magnifique. Il cherche à combattre les griefs que son maître peut avoir contre le mariage. L'exemple de ces bons voisins qui se querellent, ne doit lui donner aucune inquiètude. car, ajoute-t-il,

Ils se fâchent ainsi, mais c'est pour leur santé.
Ces bonnes gens, d'humeur quelquefois difficile,
Ont besoin de laisser évaporer leur bile;
Et quand on les entend crier dès le matin,
Songez que c'est par ordre exprès du medecin.

Quant à ce M. de Linière, si processif, ce n'est pas lui qu'on épouse. Germain épuise en vain toutes les ressources de son éloquence pour engager son maître à ne point quitter Paris, rien ne peut changer le dessein que celui-ci vient de former. Il ne reste donc plus au valet qu'un parti à prendre, celui d'aller préparer les malles et de se mettre en état de partir.

Survière est seulement fâché de la précipitation de son valet qui, d'avance, a donné cent louis pour le prix du loyer de l'hôtel; il voudrait envoyer chez le propriétaire. Celui-ci, que l'on nomme Dermon, et qui a éprouvé des malheurs, vient justement le trouver; il est forcé de quitter sa demeure et d'en prendre une plus modeste. Mais au milieu des revers qui l'accablent, il ne se trouve pas tout-à fait malheureux.

. . . . Oui, chez moi je possède un trésor,
Un être bon, sensible, aimant et doux, un ange,
Qui des rigueurs du sort me console et me venge,
Dont l'esprit et le cœur n'ont jamais varié...
Ma femme enfin, Monsieur! — Vous êtes marié?
—Oui, Monsieur, grâce au ciel! et ma femme est jolie!
Ah! si vous connaissiez mon aimable Julie!
Je bénis l'heureux jour où j'ai reçu sa foi.
Vous parlez de courage, elle en a plus que moi.
Lorsque par des malheurs qu'on ne prévoyait guères,
Un désordre subit se mit dans nos affaires,

Nous pouvions à l'exemple encor de bien des gens,
Tromper nos créanciers et vivre à leurs dépens;
Mais, grand Dieu ! loin de faire une chûte aussi prompte
De l'estime au mépris, de l'honneur à la honte;
Ma femme la première engagea tout son bien,
Vendit ses diamans... elle ne garda rien !
« Mon ami, me dit-elle, avec cette franchise,
Avec ce noble orgueil qui la caractérise,
« L'honneur par dessus tout, songeons à nos enfans.
— Vous avez des enfans ?—Deux et qui sont charmans !
Une fille, un garçon... le portrait de leur mère !
Vous ne connaissez pas le bonheur d'être père,
Monsieur!.. Venez, venez me voir au milieu d'eux;
Entouré, caressé, je prends part à leurs jeux,
C'est en les amusant que j'instruis leur jeune âge.
Quand je sors on est triste, on cesse le tapage;
On est gai quand je rentre, et si j'ai du chagrin,
J'ai bientôt malgré moi repris un air serein;
Ma femme d'un côté, mes deux enfans de l'autre,
Aucun plaisir n'égale en ce moment le nôtre !
Plus de soucis, de soins, de tourmens, d'embarras,
J'ai perdu ma fortune et je ne m'en plains pas.
Je jouis de la paix au sein de mon ménage,
Il n'est de vrai bonheur que dans le mariage !

Ce tableau enchanteur séduit Survière, il n'y tient plus; pour la troisième fois il change encore d'idée, et se décide à épouser Eugénie. Le voyage est contremandé, et, dans son enthousiasme, il devient le protecteur de Dermon, qui se trouve justement être plus tourmenté par de Linière que par ses autres créanciers.

Le cinquième acte est beaucoup plus faible que les autres. Il n'y est question que de la signature du contrat et de la petite vengeance que tire Survière de d'Aigremont et de son futur beau-frère, le procureur. Pour s'amuser un peu à leurs dépens, il feint d'être toujours dans l'intention de partir, d'abandonner la capitale. Dupe de cette fausse confidence, d'Aigremont lui parle

du chagrin que lui fait éprouver cette résolution; et ne perdant pas de vue l'objet principal de sa conduite tortueuse, prie même Survière de ne pas lui en vouloir s'il cherche à obtenir Eugénie. Le procureur Linière, que d'Aigremont a secrètement excité contre son ami, prétend que Survière ne s'en ira pas sans avoir épousé, ou que, sans cela, il lui intentera un procès en rapt et en séduction. Pour mettre fin à ces débats, froids et peu comiques, Survière signe et Marton épouse Germain.

Le ton de cet ouvrage est convenable et décent. Le rôle de Germain est le plus comique de tous, parce qu'il est plus naturel. Ragon et sa femme, le procureur Linière sont des caricatures un peu chargées, que l'auteur aurait dû garder pour quelque théâtre du boulevard. Le style, en général, n'est pas assez soigné; on voit que M. Sewrin s'est gâté à faire des couplets et des airs d'opéra-comique.

— 24 — Quatre auteurs se sont réunis cette année pour composer la pièce de circonstance : ce sont MM. Gentil, Fulgence, Ledoux et Ramond. Il y avait quelque temps que le Roi avait été visiter les braves qui trouvent une retraite aux Invalides; cette circonstance leur donna l'idée d'intituler leur nouvel à-propos : *Une Visite aux Invalides* ! La scène se passe, en effet, à l'Hôtel-Royal. Vieille-Lame et Lavaleur, deux vieux soldats, finissent tranquillement leur carrière, en se reposant sur leurs lauriers. Victor, petit-fils du premier, vient prendre des leçons d'art militaire et d'histoire. Pendant ce temps, on apporte une lettre du père Morin, ancien officier de ces braves, qui est nommé maire de sa commune. Ce père Morin a trois fils : Adolphe, Eugène et Prosper; l'un est avocat, l'autre est officier dans la Garde-Royale, et le dernier, peintre. Adolphe

aime une jeune personne nommée Sophie, dont le père, innocent, est accusé d'une faute grave, et il veut remettre au Roi un mémoire à ce sujet. Morin arrive, tout le monde le fête, ses enfans l'entourent. Restés seuls avec lui, ils lui racontent ce qui leur est arrivé d'heureux et de malheureux; l'un, son amour; l'autre, sa nomination au grade de lieutenant, et le troisième, l'obtention du prix de peinture. Le canon de l'esplanade annonce l'arrivée du Roi; on vole à sa rencontre, et bientôt tous reviennent heureux; chacun a obtenu ce qu'il desirait. On chante, on danse autour du buste du Roi, que Lavaleur couronne de fleurs!

— 4 OCTOBRE. — M. Caigniez n'était guère connu qu'aux boulevards, dont on l'avait surnommé le Racine, lorsqu'il donna *le Volage* ou *le Mariage difficile*. Cette jolie comédie représentée, en 1807, à Louvois, obtint le plus honorable des succès, celui que l'on accorde à un dialogue spirituel, à des détails gracieux, à une intrigue bien conduite. Docile aux conseils de la critique, l'auteur s'était décidé de bonne grâce à simplifier l'action, qu'un trop grand nombre de petits détails étouffait, à diminuer quelques scènes un peu longues. Aussi la pièce était-elle restée au répertoire, et la reprise en fut généralement goûtée.

— L'année dernière, M. Picard a abandonné la direction de l'Odéon; cette année c'est M. Gentil, et, si cette manie de changer ainsi les directeurs continue pendant quelque temps, il faudra, dans chaque volume, consacrer une notice à chacun des favoris que le ministère voudra mettre en évidence. Lorsque M. Picard donna ou reçut sa démission, on pensa que l'Odéon profiterait de la perte qu'il faisait; et, tout en s'étonnant qu'une place, aussi importante que celle de directeur de ce théâtre, fût donnée au mince auteur de quelques portions de

vaudevilles et de pièces de circonstances, on applaudit à la nomination de M. Gentil. Ne faisant que des vaudevilles, il n'imitera pas, disait-on, son prédécesseur et ne chargera pas le répertoire de ses pièces. Point du tout, à peine entré en fonctions, le nouveau directeur fit jouer *l'Hotel garni.* Heureusement c'était la seule comédie qu'il eût composée; de graves affaires sans doute l'ont empêché de profiter de la circonstance pour en composer de nouvelles.

En très peu de temps, toutes les faveurs avaient plu sur lui; on l'avait vu décoré de la croix de la Légion d'Honneur, chevalier de St.-Michel et du St.-Sépulchre, honoré de lettres de noblesse, et enfin nommé lecteur honoraire du Roi. A peine cette dernière nomination fut-elle connue, qu'on apprit le nom du successeur de M. Gentil. Pendant près de quatre mois, on s'en était occupé. Il devait être nommé aujourd'hui, puis demain, cependant il n'arrivait jamais. Les cotteries mettaient leurs protégés en avant; les journaux citaient toujours quelque nouveau candidat. Tantôt c'était M. St.-Romain, directeur du théâtre de la Porte St.-Martin, tantôt M. Lefeuve son adjoint, une autrefois M. Taylor, administrateur du Panorama Dramatique, puis Lafon du théâtre Français, M. Langle, régisseur de l'Odéon. Enfin, l'on apprit que c'était M. Gimel! — « Qu'est-ce que M. Gimel? » se demanda-t-on de toutes parts. — « Est-ce un auteur? » — « Non! » — » Est-ce un acteur? » — « Non! » — « A-t-il déjà dirigé quelque théâtre? » — « Nullement! » — « Qu'est-il donc enfin? » — « Lieutenant-Colonel d'Etat-Major! »

Un auteur, ni un acteur, ne seront donc pas à la tête du second théâtre Français, c'est déjà quelque chose! Voilà même deux motifs pour se féliciter d'un changement. Grâce au ciel, le directeur n'aura pas de pièces à

faire jouer, à moins qu'il ne lui prenne envie de devenir poète, ou d'acheter des ouvrages tous faits. Malheureusement cela ne suffit pas encore, il faut des talens administratifs, une volonté ferme. L'avenir seul nous apprendra si M. Gimel est capable de remplir avec distinction et profit pour l'art dramatique et ceux qui le cultivent, l'emploi qui vient de lui être confié.

— 9 NOVEMBRE. — Saül, David, Goliath, ont déjà été les héros d'un assez grand nombre d'ouvrages dramatiques. Il a existé une tragédie de Scaurus, intitulée: *David combattant Goliath*; plusieurs autres encore de Jean Lataille de Bondaroy, en 1562, de Billard de Courgenay, en 1608, et de Du Ryer, en 1639. La tragédie de *David et Betzabée* de ce bon curé de Mont-Chauvet, qui amusa si bien tous les impies du 18e siècle, est une des plus singulières. Vient ensuite le *David* d'un avocat dont le nom est resté inconnu. Cette prétendue tragédie commence par le récit du viol de Thamar, que cette innocente colombe fait à son frère Absalon. L'homme selon le cœur de Dieu, car c'est le nom que l'on donne à David, y fait ainsi son portrait:

Ton bras, ô Dieu puissant! s'appesantit sur moi,
J'ai semé le scandale et méprisé ta loi;
Des rois j'ai profané l'auguste caractère;
Je confesse mon crime. Assassin, adultère,
Faux et perfide ami, par les plus noirs forfaits,
J'ai reconnu tes dons et payé tes bienfaits.
Au demeurant le plus joli garçon du monde.

Le plan et l'exécution du *David Combattant et du David Triomphant*, ouvrage de Desmazures, en 1565, sont aussi bizarres que le titre. Au premier acte, David et Saül se disputent la victoire. Au second, David est fugitif. Au troisième, Saül est vaincu à son tour, et abandonne le trône à son heureux rival. Dans ce troisième

acte, David termine ainsi une harangue qu'il adresse à ses soldats :

> L'ennemi n'aura pas, j'en jure par mon chef,
> La victoire toujours et nous autres méchef,
> Soudars, marchez, suivez-moi à la gloire,
> Et puis nous irons boire.

Montchrétien a donné, en 1600, *David ou l'Adultère*. C'est le trait de l'amour du saint Roi pour Betzabée. La mort d'Urie, les remords de David, les prédictions de Nathan, qui dit à David, en lui parlant de la grossesse de Betzabée :

> L'enfant qui lui naîtra d'un tel engrossement,
> De son propre berceau fera son monument.

remplissent les actes de cette singulière composition. De tous ces ouvrages, le plus connu, celui de l'abbé Nadal, est rempli de défauts qui n'étaient pas ceux du temps, puisque sa pièce fut donnée au commencement du 18e siècle, et qu'alors la tragédie brillait du plus grand éclat. Cet auteur n'a pas, comme les autres, présenté David berger, David enfant et rival inconnu de Saül, mais bien ennemi déclaré du Roi des Juifs, que l'on fait, suivant les récits des livres saints, presque fou. Pendant les premiers actes, Saül et David se brouillent, se raccommodent, sans que l'action avance le moins du monde. Au troisième, Saül va consulter la pythonisse, qui lui prédit les affreux malheurs qui vont tomber sur lui et sur sa famille. Saül a fait part de ces horribles prédictions à son fils Jonathas, auquel il donne l'ordre de faire périr David. Jonathas prévient David et lui conseille de s'éloigner. Ce dernier est arrêté dans sa fuite, délivré ensuite par ses troupes. Les Philistins attaquent le camp des Hébreux. La victoire est long-temps indécise ; enfin Jonathas périt et Saül, en apprenant cette nouvelle se tue, en recommandant sa famille au vainqueur.

Les opinions d'un grand nombre de littérateurs diffèrent beaucoup de celles des auteurs sacrés, au sujet des principaux personnages de ces tragédies. L'histoire des crimes de David étant trop connue, je ne dirai qu'un mot de Samuel et de Saül surtout, dont on a étrangement défiguré le véritable caractère. Samuel succéda à Heli lorsque les menaces du seigneur s'exécutèrent. Il fut à 40 ans établi pour juger le peuple de Dieu. Etant devenu vieux, il établit Joël et Abia ses fils, pour juges sur Israël. Au lieu de marcher sur les traces de leur père, ils se rendirent odieux par leurs prévarications et leur avarice. On demanda alors un Roi à Samuel, et celui-ci donna Saül, homme riche et puissant de Gabaa, dans la tribu de Benjamin. Saül fut sacré par Samuel, et sut se rendre digne du trône par sa valeur et sa prudence. Après avoir remporté un grand nombre de victoires sur différens peuples qui menacèrent souvent la liberté des Juifs; il perdit le fruit de ses victoires par sa désobéissance. Dans une guerre contre les Philistins, il offrit un sacrifice sans attendre Samuel, et il conserva ce qu'il y avait de meilleur dans les troupeaux des Amalécites, avec Agag leur Roi, contre l'ordre exprès du seigneur. Toujours en guerre avec les ennemis secrets de l'intérieur, avec la plupart des peuples ses voisins, Saül consulta la pythonisse pour savoir quel serait le résultat d'une bataille qu'il allait livrer aux Philistins: elle fit apparaître l'ombre de Samuel qui annonça la défaite du Roi et la mort de son fils. Jonathas périt en effet; et voyant son armée taillée en pièces sur la montagne de Gelboé, Saül crut la mort inévitable, il pria son écuyer de le tuer. Sur le refus que fit celui-ci, il se jeta sur son épée, et périt misérablement.

Cette différence d'opinions dont je parlais tout-à-l'heure, donna naissance à une brochure extrêmement

curieuse. En 1761, un pauvre diable de chapelain Anglican, se trouvant chargé de faire le panégyrique du Roi Georges II, crut ne pouvoir mieux s'en tirer qu'en établissant un parallèle entre ce prince et le Roi prophète David. Un honnête Anglais, scandalisé par l'oraison funèbre du chapelain, entreprit de lui prouver qu'en voulant honorer la mémoire du Roi Georges II, il l'avait outragé; que ce qu'un prince avait principalement à redouter serait de ressembler à David; que la vie de cet homme selon le cœur de Dieu n'était qu'un tissu d'infamies, de trahisons, de débauches, de cruautés, d'abominations de toutes espèces; et que David, bien loin d'être proposé comme un modèle, méritait toute notre exécration. Cet écrit, extrêmement curieux, donna à Voltaire l'idée de la plaisante tragédie de *Saül*, que le Roi de Prusse fit jouer sur le théâtre Royal de Berlin. Toute la Synagogue juive fut invitée à la représentation qui ne pouvait manquer d'être très intéressante, surtout par ses frappans coups de théâtre, comme celui où Samuel coupe le Roi Agag par morceaux, et celui où David danse tout nu devant les filles de Sion, etc. etc.

Être joué, dans l'espace de deux jours, sur les deux premiers théâtres de la capitale, est un honneur qui n'a jamais été accordé à aucun de nos grands génies; on l'a ménagé à M. Soumet, avec une extrême complaisance. Mais le sort ne l'a pas aussi heureusement servi, que MM. les Gentilshommes ses protecteurs. La tragédie de *Clytemnestre* n'avait pas reçu les applaudissemens des véritables connaisseurs; le jeu des acteurs avait tout fait, et il était impossible de juger M. Soumet, d'après ce premier ouvrage, dont le plan ne lui appartenait pas, et dont beaucoup de détails nouveaux ne donnaient pas une idée avantageuse des ressources de son imagination. Dans *Saül*, il devait être plus lui-même, les auteurs qui

l'avaient précédé, ne pouvaient pas lui être utiles. On jugea *Saül* avec plus de sévérité que *Clytemnestre*, et ce jugement ne fut pas favorable à l'auteur.

En opposant l'un à l'autre deux personnages si différens par leur âge, leur naissance et leur caractère; l'un faible, l'autre puissant, M. Soumet pouvait faire naître de cette opposition, de ce combat entre le fort et le faible, qui ne finit que par la chûte de celui que Dieu ne protége pas, des situations dramatiques! Mais son mauvais génie sans doute, lui a conseillé de se jetter dans une intrigue romanesque, qui le privait des ressources que le premier projet ne pouvait manquer de lui procurer, et dans une foule de détails, de descriptions poétiques déplacés dans une tragédie.

Saül, pour avoir blasphêmé Dieu, mais surtout pour avoir résisté aux prêtres qui auraient voulu gouverner sous son nom, est en proie à l'esprit de ténèbres, un démon le tourmente sans cesse. Espérant profiter de la triste situation dans laquelle se trouve leur Roi, quelques Israélites ont fait entendre des cris séditieux; ils ne veulent point être gouvernés par l'homme qui, publiquement, a un commerce avec l'horrible pythonisse d'Endor, dont la présence dans le camp de Saül, près du tombeau de Samuel, excite partout l'effroi et l'indignation. Quelques-uns même, en présence de Jonathas et de Michol, les enfans de Saül, ont demandé pourquoi ce Roi, promis par Achiméleck, sacré par Samuel mourant, n'était pas montré aux regards du peuple. On craint même qu'Achiméleck n'ait été la victime des fureurs de Saül; mais sauvé par un officier de ce prince, il a promis de venir dans le camp réconcilier Israël avec son Dieu.

Cet Achiméleck, que l'auteur ressuscite, fut égorgé long-temps avant la mort de Saül, avec quatre-vingt-cinq autres prêtres, pour avoir donné asile à David. Il

est aveugle, et pour remplir sa promesse, il s'est fait conduire au camp par un jeune berger, dont on admire la grâce et la jeunesse. On adresse de nombreuses questions au vieillard sur cet aimable inconnu. — « Letemps n'est pas encore venu de le faire connaître, répète-t-il souvent. » — Mais l'occasion s'en présente bientôt. Goliath a répandu l'épouvante dans l'armée ; il a défié les soldats d'Israél, et tous ont reculé à la vue de l'affreux Géant. Jonathas saisit son épée, il veut venger son peuple; mais Achiméleck l'arrête, ce n'est pas lui que Dieu désigne! — « Il faut abaisser l'orgueil du superbe! » — Goliath ne doit pas tomber sous le fer d'un noble guerrier; et c'est David, ce berger que l'on voulait connaître, qui sera chargé de cette importante mission. On lui offre des armes, il n'en a pas besoin. Une simple fronde armera sa main ; et fort de la protection du Tout-puissant, il marche à l'ennemi.

Goliath a été renversé, et David ramené dans le camp au milieu des soldats qui chantent sa victoire. Ces cris ont réveillé Saül assoupi dans sa tente : revenu un instant à lui, il apprend de Jonathas quels événemens se sont passés pendant son pénible sommeil : il croit d'abord que le Philistin est tombé sous les coups de son fils! Quel est son étonnement, et bientôt sa fureur, en apprenant que le vainqueur de Goliath a été amené par Achiméleck. Le vieillard et le jeune homme périront. En vain Jonathas s'efforce-t-il de le calmer, Saül au nom du prêtre, se livre à ses fureurs, l'esprit de ténèbres s'est de nouveau emparé de lui, il vomit contre le ciel d'horribles blasphêmes et va tomber inanimé sur le tombeau de Samuel. Tout-à-coup des sons harmonieux se font entendre; c'est David qui vient, entouré de Lévites et de joueurs d'instrumens, chercher à calmer l'agitation du Roi. Il adresse ses vœux au ciel, et bientôt ces prières harmo-

nieuses ont été exaucées. Saül est sorti de sa léthargie, il est devenu calme; et bien loin d'avoir des idées de mort et de vengeance, il ne parle que de clémence et de bonheur, et élève David jusqu'à lui, en lui accordant la main de sa fille Michol.

Jamais mariage ne se présenta sous de plus heureux auspices; Michol et David se sont rencontrés par hasard sur les montagnes; ils s'aimaient sans se connaître, et leurs cœurs ont volé au devant l'un de l'autre avec une égale ardeur. Cependant, quoique réconcilié avec le Seigneur, Saül est continuellement dévoré par une crainte secrette. — « Ce Roi désigné par Samuel mourant, quel est-il? David que Dieu inspire, peut le connaître! » — Il consulte le jeune berger, mais David ne sait rien, et Achiméleck se laisserait égorger plutôt que de livrer le secret qui lui a été légué par Samuel. Les paroles de David, quoique peu satisfaisantes, ont pourtant ramené la paix dans l'âme de Saül. Il espère que son fils, que son cher Jonathas ne sera pas privé du trône; et pour fléchir entièrement l'ombre de Samuel, il a dit à David de faire préparer l'autel auprès du tombeau. Il compte sur les prières des deux jeunes époux pour obtenir du ciel le pardon qu'il sollicite depuis long-temps.

Mais la pythonisse n'a pas perdu de vue la proie à laquelle elle semble attachée. Elle a senti que Saül allait lui échapper, et qu'il était temps de frapper les grands coups pour le ramener sous sa puissance: elle le peut d'un seul mot. Elle connaît le successeur que le ciel et Samuel ont donné à Saül; elle le nomme, c'est David!..c'est l'époux que le malheureux roi des Juifs donnait à sa fille... Un moment de réflexion arrête la fureur de Saül...la pythonisse l'a toujours trompé; toujours elle s'est fait une secrette joie de troubler ses plus courts instans de bonheur. Il lui faut une preuve éclatante des faits qu'elle avance;

et c'est de Samuel même qu'il veut la recevoir. Si la pythonisse ne fait pas apparaître l'ombre du prophète, si celui-ci ne parle pas, elle n'échappera pas à la mort. Sans crainte pour elle, la pythonisse entraîne Saül dans le tombeau du protecteur secret de David.

Suivant l'ordre qu'il en a reçu du Roi, David a fait préparer l'autel, et le cortége s'avance pour célébrer les fêtes de l'hymen. On cherche Saül; Michol, Jonathas s'étonnent, tremblent de cette absence. Tout-à-coup le ciel s'obscurcit, le tonnerre gronde, des éclairs sortent du tombeau de Samuel; l'effroi s'est emparé de tous les assistans, chacun d'eux tourne les yeux vers la tombe entr'ouverte, et l'affreuse pythonisse soutenant Saül presqu'évanoui, le jette aux pieds de l'autel et fuit sur les montagnes sans qu'on pense seulement à retenir ses pas. On s'empresse autour du Roi, David est le plus diligent à le secourir; Saül revient à lui, il a entendu prononcer le nom de David, c'est celui qu'a fait entendre la bouche de Samuel. Il frémit à la vue de celui que l'on a désigné comme son successeur; plus d'hymen, plus d'union entre sa famille et lui, il faut qu'il périsse aussi bien que le vieil Achiméleck. L'ordre de les saisir est donné aux gardes, malgré les prières de Michol et de Jonathas. Ils vont périr!... mais le ciel les protége. Au moment où l'on élevait les instrumens du supplice, les Philistins qui avaient refusé le combat une première fois, ont attaqué à leur tour et repoussé les Israélites; David et Achiméleck sont sauvés, peut-être même ont-ils passé du côté de l'ennemi? Saül, transporté de fureur, court à la tête de ses soldats, chercher les Philistins et les deux victimes échappées à sa rage.

Le combat est engagé; et David, entendant le bruit des armes du fond de la retraite dans laquelle il a trouvé un asile, a voulu se ranger au milieu des Israélites. Jona-

thas, qui l'a retrouvé, essaie en vain de le dérober aux dangers qui le menacent, David refuse. Jonathas ne voit qu'un seul moyen de le faire échapper au fer des assassins dont son père l'a entouré; c'est de changer avec lui d'armures. David y consent et tous deux volent au combat. Les Philistins ont été repoussés, la nuit même a contribué à rendre la victoire plus complette. Saül est vengé de tous ses ennemis; de sa propre main il a tué David, car trompé par l'armure, il ne s'est pas aperçu qu'il avait plongé son épée dans le sein de son fils. Cependant la présence de la pythonisse dans ce moment solennel, a rempli son âme de terreur; elle a souri, mais du rire de l'enfer, en lui faisant ses derniers adieux. Hélas! bientôt il a l'explication de cette joie cruelle! c'est le sang de Jonathas qu'il a lui-même répandu. Au comble du désespoir, il foule à ses pieds le bandeau royal, source de tous ses malheurs, et se poignarde sur le corps de son enfant chéri, en souhaitant à David, pour seule vengeance, tous les maux dont il a été la victime.

Pour consoler M. Soumet des sifflets qui accompagnèrent le dénouement de *Saül*, d'obligeans amis s'empressèrent de répéter que l'on avait voulu le punir du grand succès de *Clytemnestre*. Cette singulière interprétation du jugement du parterre, ne persuada personne, pas même M. Soumet, qui a trop d'esprit pour se laisser ainsi flatter. Comme M. Bis, il a fait un roman plus vraisemblable qu'*Attila*, mais tout aussi peu intéressant. Par goût, M. Soumet s'est jeté dans la nouvelle école qui a produit, jusqu'à ce jour, plus d'ouvrages ridicules que de chefs-d'œuvre. Partisan du romantique, il s'est habitué à ne voir d'effets dramatiques que dans des apparitions, des tombeaux, des scènes d'urnes, de morts. Son style s'est ressenti aussi de cette exaltation d'idées. Ce sont toujours des descriptions à perte de vue,

des vers brillans en apparence, mais au fond vides d'idées. *Saül* est un poëme dialogué, écrit avec autant de chaleur que d'élégance, mais ce n'est pas là le style de la tragédie. Et que toutes ces brillantes tirades sont éloignées de la noble simplicité d'*Athalie!*

On a généralement blâmé l'apparition, révoquée en doute par une foule de théologiens et d'historiens, de la pythonisse d'Endor, fort mal représentée, même par Mlle Georges, qui a puissamment contribué à la chûte de cette pièce. Ces personnages de sorciers pouvaient plaire quand on a commencé à naturaliser sur notre scène toutes les horreurs du théâtre anglais, mais aujourd'hui quel effroi peut inspirer un personnage fantastique et dont les conjurations et les menaces sont plutôt capables de faire rire que d'inspirer le moindre mouvement d'intérêt ou de terreur? On a trouvé aussi déplacée cette subite amitié de David pour Jonathas, amitié qui fait oublier à ce dernier ce qu'il doit à son père; ce changement d'armures qui amène un dénouement aussi atroce que la réunion des principaux personnages qui se trouvent dans la pièce est singulière. Saül ne se tua, après la bataille qu'il perdit sur la montagne de Gelboé, que lorsqu'il eut été certain de la mort de son fils Jonathas qu'il chérissait tendrement. C'était donc charger sa mémoire d'un crime aussi épouvantable qu'inutile que de le faire le meurtrier de son fils. En général, *Saül* n'avait pas besoin des tracasseries de Mlle Georges pour cesser d'être représenté; il avait en lui le principe de mort auquel il n'a pu résister.

— 26 — Pour donner en France un peu plus d'éclat à la littérature dramatique, il faudrait faire disparaître les obstacles que l'on oppose sans cesse à ses progrès, et de tous ces obstacles, les plus grands sont la censure et le préjugé qui poursuit encore les comédiens. Je suis loin

de demander la liberté illimitée de la presse; une censure raisonnable est nécessaire, et, comme feu M. Suard, je dirai: « — Qu'il serait étrange que la liberté civile consistât dans le droit de rassembler, dans de vastes théâtres, les citoyens d'une grande ville, pour y exposer à leurs yeux des sujets licencieux et atroces; pour tourner en ridicule la religion, la morale et les loix; pour y insulter le souverain, les magistrats, les particuliers, etc., etc. » —

Chez les Anciens, la surveillance des pièces de théâtre était confiée à des magistrats particuliers; et chez les peuples modernes qui jouissent de la plus grande liberté, elle s'exerce, mais avec douceur et discernement. En France, au contraire, et depuis quelque temps, on en a fait une arme terrible; elle écrase le génie par la crainte continuelle qu'elle inspire. L'auteur ne suit plus le noble élan de son imagination; il travaille, mais en pensant que telle phrase, telle situation peut prêter à des allusions qui feraient rejeter le fruit de ses veilles; il perd sa chaleur, son temps, et se voit dans la nécessité de créer de nouveaux plans, de nouvelles situations qui ne remplaceront jamais ceux qu'il devait à son enthousiasme. Que seraient aujourd'hui les immortels ouvrages de Corneille, de Racine et de Voltaire, s'ils avaient été soumis à une censure aussi puérile, aussi minutieuse que celle que l'on vient d'instituer parmi nous? Et cependant c'étaient sous les gouvernemens ombrageux de Louis XIII, de Louis XIV, de Louis XV que la scène retentissait des accens de liberté de Brutus et de Cicéron; que le plus fidèle ami d'Auguste vantait la fière indépendance d'une république; que *Tartuffe*, par l'ordre du protecteur du Molière, paraissait sur le théâtre, et anéantissait le règne de l'hypocrisie. Mille exemples prouveraient que, dans ces temps, si le mot de liberté était prononcé rarement,

on jouissait, *plus* réellement que de nos jours, des bienfaits qui viennent à sa suite.

Cette sévérité, aussi ridicule que déplacée, a donné naissance à un art nouveau, art que les Français possèdent maintenant d'une façon toute particulière : c'est celui des interprétations. Grâce à ce système, suite nécessaire de celui que l'on a voulu adopter, un auteur est tout étonné d'entendre applaudir ou siffler un mot, une phrase dont il était bien éloigné de penser qu'on détournerait le véritable sens. Craint-on encore les révolutions et la guerre civile? En ce cas, pourquoi agiter ces vieux levains de discorde qu'il est si difficile d'étouffer? Au moyen de toutes ces précautions dangereuses, on rallume les haines mal éteintes, et la vengeance et l'esprit de parti iront trouver des allusions du moment dans les pièces même des fondateurs de notre théâtre. Les Français sont las de guerres et de victoires; la paix, la tranquillité, voilà leurs seuls desirs! Et le citoyen paisible, qui assiste à un spectacle, comme l'homme affligé de passions violentes, s'ils rient d'une plaisanterie spirituelle et satyrique, en iront-ils pour cela former des projets téméraires en sortant de la salle, conspirer contre l'Etat? Eh! non; cet enthousiasme, cette gaîté qu'excitent de beaux vers ou une situation piquante, se dissiperont en prenant l'air du dehors; si l'on a été Romain un instant à une représentation de *Brutus*, on redevient Parisien en mettant le pied dans la rue de Richelieu. Trop prévoir les dangers, c'est leur donner naissance, et le mal n'est souvent fait que parce qu'on a donné l'idée de le faire. Après cela, comment peut-on, de sang-froid, venir reprocher aux auteurs dramatiques de la stérilité? Une galerie de nouveaux portraits, d'originaux d'une nouvelle espèce est formée; on la ferme au triple

verrou; la face de la France est changée; sa situation politique a fait naître mille nouveaux intérêts, a mis en présence des hommes différens, a rémué des intrigues que Thalie réclame, et ces immenses ressources ne servent à rien ! !

Le pouvoir ne manque jamais de défenseurs officieux; aussi la censure a-t-elle été vantée par d'autres hommes encore que ceux par qui elle doit être exercée. Tout en criant contre la décadence des lettres, ils professaient la plus cruelle intolérance, et devenaient les partisans les plus chauds, les plus secrets d'une censure capable de remplir leurs vues étroites et bornées avec intention. Leurs déclamations, leurs raisons sont aussi fausses que leur système est ridicule, et je me contenterai d'y répondre par deux traits, qui seront la critique la plus juste de la censure et du système des interprétations.

Des courtisans engageaient Louis, non pas le saint, mais le père du peuple, à punir les clercs de la bazoche qui, dans leurs moralités, tournaient en ridicule son économie et l'austérité de ses manières. — « Ils peuvent nous apprendre des vérités utiles, dit-il, laissons-les se divertir, pourvu qu'ils respectent l'honneur des dames. Je ne suis pas fâché que l'on sache que, sous mon règne, on a pris cette liberté impunément, et j'aime mieux les voir rire de mon économie, que pleurer de ma prodigalité. » —

Dans une tragédie de Cyrano de Bergerac, jouée en 1553, et intitulée *Agrippine*, on remarquait le passage suivant. Séjan, qui conspirait contre Tibère, avait un entretien avec Terentius, son confident, qui lui disait :

Respecte et crains des dieux l'effroyable tonnerre.

SEJAN.

Il ne tombe jamais en hiver sur la terre,

J'ai six mois pour le moins à me moquer des dieux,
Ensuite je ferai ma paix avec les cieux.

TERENTIUS.

Ces dieux renverseront tout ce que tu proposes.

SEJAN.

Un peu d'encens brûlé rajuste bien des choses,
Qui les craint ne craint rien : ces enfans de l'effroi,
Ces beaux riens qu'on adore et sans savoir pourquoi,
Ces altérés de sang des bêtes qu'on assomme,
Ces dieux que l'homme a faits et qui n'ont pas fait l'homme;
Des plus fermes états ce fantasque soutien ;
Vas, vas, Térentius, qui les craint ne craint rien.

TERENTIUS.

Mais s'il n'en était point, cette machine ronde....

SEJAN.

Oui, mais s'il en était, serais-je encor au monde?

Jamais cette scène, pour laquelle les censeurs modernes n'auraient point assez d'encre, n'a été supprimée; et, ce qu'il y a de plus bizarre, c'est qu'à cette époque, des dévots s'imaginant qu'on insultait à la religion, allèrent voir cette pièce pour s'en assurer. Ils écoutèrent tranquillement le passage que je viens de citer, et beaucoup d'autres aussi forts; mais au moment où Séjan, voulant faire périr Tibère, s'écriait :

. . . . Frappons, voilà l'hostie !

ils se levèrent avec fureur, invectivant l'auteur, le traitant d'athée et le vouant aux flammes éternelles : les pauvres gens croyaient que le mot, *hostie!* désignait les pains consacrés que les prêtres emploient pour célébrer la messe. *Ab uno disce omnes!*

Parmi les auteurs que la censure a le plus maltraités, on doit placer au premier rang celui d'*Agamemnon*, M. Lemercier. Dans l'espace de plusieurs années, le théâtre Français et l'Odéon n'ont pu représenter les ouvrages qu'il avait fait recevoir; on lui a refusé l'auto-

risation d'en faire reprendre d'autres, et quelques-uns de ceux qui avaient obtenu du succès, ont été arrêtés dès les premières représentations. De pareilles persécutions dirigées contre un homme, quelquefois bizarre et singulier, mais extrêmement recommandable par ses qualités personnelles et ses talens, étaient bien capables d'exciter la bile de l'homme le moins irascible. Froissé de nouveau dans son honneur et ses intérêts par l'interruption de sa comédie du *Corrupteur*, il profita de la publication de cette pièce, pour se venger des inquisiteurs littéraires. La satyre qu'il publia dans cette intention, est intitulée *Dame Censure*; les personnages sont: dame Censure, fille du soupçon et de la peur; les trois parques, Lachesis, Clotho, Atropos, dames de compagnie de la Censure; l'orgueil, l'intérêt, l'hypocrisie et l'ignorance, pères et mères des vices et des ridicules protégés par la Censure; l'esprit de parti, courtisan à trois faces, fils de la cupidité; M. Duplagiat, conseiller du palais de la Censure; M. Mille-Œil, dit de l'Espionnage, cousin de la délation et de la calomnie; le génie, allié du bon sens; Thalie, Melpomène, Mercure, la satyre.

La Censure reçoit les différentes visites des vices, des ridicules, de Duplagiat qui conspirent contre le génie. Thalie et Melpomène s'abaissent jusqu'à venir demander une explication à dame Censure, et veulent connaître les motifs des persécutions auxquelles elles sont en proie. La Censure les traite un peu hautement; et, au moment où elle croit triompher, Mercure arrive avec un ordre de Jupiter de la livrer aux parques : c'est sa mort qui termine la comédie.

Vouloir citer tous les traits mordans que l'auteur lance contre la censure et ses agens, ce serait vouloir donner la pièce entière. On peut remarquer surtout, cette parodie d'un passage des Femmes Savantes de Molière :

Il semble à ces messieurs, dans leurs petits cerveaux,
Que pour être censeurs, armés de longs ciseaux,
Les voila dans l'état d'importantes personnes !
Que leurs coupures font le salut des couronnes ;
Qu'au moindre petit bruit de leurs incisions,
Ils doivent voir chez eux voler les pensions.
Que leur soif de l'argent ne peut être étanchée,
Si de pégaze enfin l'aîle n'est arrachée.
Qu'en politique ils sont des Scribes très fameux
Pour rayer les écrits approuvés avant eux,
Pour s'être bien bouché les yeux et les oreilles.
Pour détruire en un jour le fruit de mille veilles,
Pour nous faire oublier le grec et le latin,
Dont le classique esprit leur paraît trop mutin,
Pour biffer chaque drame, et s'il se peut les livres ;
Gens qui des gens de cour paraissent toujours ivres.
Mouchards de tout mérite à leur clique importun,
Inhabiles à tout, vides de sens commun,
Et pleins d'un ridicule et d'une impertinence,
A décrier partout les libertés de France.

La description de l'appartement de dame Censure, est aussi curieuse à connaître. — « Voyez, dit Duplagiat, voyez cette tenture noire et sombre qui absorbe la lumière ; ce lustre enfumé que recouvre une large écaille de tortue ; cette bordure de limaces et de vipères entrelacées ; cette table à tiroir sans fond, surmontée par une lampe aux yeux de chauves-souris et de chats-huants dorés ; enfin, cet encrier à pates et à queues d'écrevisses, tout garni de plumes d'oie. Admirez encore sur les lambris ces têtes d'ânes, d'ânesses et d'ânons encadrés ; ce sont autant de portraits de famille !! » —

La censure permet à Thalie de jouer tout le monde, excepté; les nobles, les grands seigneurs, les comtes, les barons, les marquis de la vieille Cuisson, ceux de la nouvelle fournée, les militaires, les ecclésiastiques, les magistrats, les juges, etc, etc, excepté même les Cocus ! Les auteurs pourront aussi faire passer leurs scènes dans

toutes les contrées, mais il ne faut plus employer d'époques, ni de contrées, ni de caractères historiques. — Ne puis-je animer les héros grecs, dit Melpomène. — Plus d'Athéniens ni de Spartiates, répond dame Censure, ils sont trop démocrates! — Des anciens Romains? — Non! ils sont trop entichés de républicanisme. — Des Romains de l'Empire? — Non! trop pareils aux esclaves du jour. — Ceux du Bas-Empire? — Bien pis encore! Allusion frappante aux affranchis modernes. — Ceux de Rome chrétienne? — Non! par respect du pape, des cardinaux, des évêques, etc, — Des Napolitains, des Autrichiens? — Non, non! — Eh bien! les Polonais? — Non, non! — Des Russes? — Non! — Des Anglais? — Diantre! ils ont détroné des rois et des reines... — Des Espagnols? — Non! ils ont des Cortès qui donnent la chasse aux Serviles... — Des Suisses? — Hou! hou! leur Guillaume-Tell ferait fureur... — Des Hollandais, des Belges, des Flamands? — Pou, ou... sujets rebelles au bon Philippe II; votre philosophie déclamerait contre le brave duc d'Albe... — Au moins, je puis faire parler des Gaulois, des Francs? — Non certes, non! Vous attaqueriez les conquêtes gothiques et les Suzerainetés féodales. — Mais des Français, des héros Français, des rois Français? — Les grands n'aiment pas les sujets nationaux, ils ne plaisent qu'au plus distingués d'entre eux et qu'au peuple. — Et voulez-vous que j'aille chercher les miens dans le fond de l'Asie? — Prenez garde; les eunuques y gouvernent le sérail de leurs maîtres... etc. etc.

C'est la suspension du *Corrupteur* qui a fait naître cette satyre, c'est du *Corrupteur* qu'il faut s'occuper maintenant. Les gens qui ont la manie de comparer, et qui voient des ressemblances partout, n'ont pas manqué de dire que le *Corrupteur* de M. Lemercier, n'était autre que le *Séducteur* du marquis de Bièvre; cependant la

différence est grande entre les deux personnages et généralement entre les deux pièces. Le *Séducteur* ne cherche qu'à se mettre bien avec les femmes, qu'à les tromper, les trahir, les désoler, voilà son bonheur : c'est le portrait des mille et un marquis, qui dans le siècle précédent, occupaient la cour et la ville de leurs prouesses. Le Noirville de M. Lemercier est tout autre, c'est un homme profondement vicieux, que l'habitude du mal a rendu insensible aux reproches de l'opinion, aux faveurs de l'estime. Il s'est placé au dessus des remords, et enveloppant dans le même mépris tous les hommes, il est parvenu à mettre à profit leur faiblesse et leurs vices, et à s'en servir pour les empêcher de nuire à sa fortune et à l'exécution de ses projets.

Le comte de Noirville ou Norville, c'est ainsi qu'on l'a imprimé, grand seigneur millionnaire, n'est, on peut le dire, qu'un misérable escroc, lié à une famille respectable ou du moins, qui passe pour l'être. Il a abusé de la confiance de Damon, père de Laure et de Florval :

Proscrit et menacé de confiscation,
Damon vend en partant ses biens un million;
Six cents mille francs nets sont payés sans conteste,
Et l'achcteur lui fait un bon acte du reste:
Votre frère périt chez les Américains;
Les papiers du défunt reviennent dans nos mains;
La dette de Norville en note est consignée,
Et l'effronté... vraiment j'en ai l'ame indignée,
Déclare que du tout il acquita le prix,
Parce que son billet manque dans les écrits;
Et quand nous lui disons, montrez-nous la quittance.
« Montrez-moi mon billet, répond son assurance. »
Du moins si nous savions à quel ami discret
Damon a confié cet acte si secret;
Mais contraint en fuyant d'agir avec mystère,
Il nous cacha la vente et le dépositaire.

Cette friponnerie a fort mal mis Norville dans les papiers

de la famille de Laure et de Florval, qui a reçu ces deux jeunes gens, et se compose de Mme Melcour, veuve fort avare; du président Gercueil, magistrat, vantant toujours son intégrité, et qui a épousé la fille de Mme Melcour. Mme la présidente est une franche coquette, qui s'est laissée séduire par Norville. L'abbé Angelard, qui par ordre de MM. les censeurs, est devenu le commandeur Audouard, est un bon homme d'oncle qui ne pense qu'à son dîner, et ne craint rien tant qu'une mauvaise digestion. J'ai déjà parlé de Laure et de Florval. On voit encore la vieille Marthe domestique, qui a élevée Laure, Lavigne le garçon jardinier, et un ami de la maison, le chevalier Evariste, l'honneur et la probité en personne; tous ces personnages sont en butte aux attaques de Norville.

Blâsé sur tous les plaisirs, fatigué de ne rencontrer que des femmes charmées de céder la victoire dès les premières attaques, Norville n'a pu voir Laure, modèle de toutes les vertus, sans la plus vive impression. — « Non, s'écrie-t-il :

. . . . L'aspect des phrynées les plus voluptueuses,
N'a rien de comparable aux grâces vertueuses,
Qui d'un chaste maintien relèvent la beauté,
Si tout son sexe eut vu sa touchante fierté,
Ah ! par coquetterie et pour seule parure,
La plus belle voudrait se montrer la plus pure,
Tant la candeur ajoute au lustre des appas,
Puisque mes pareils même en font un si grand cas.

Résolu de posséder cette jeune personne à quelque prix que ce soit, il n'a pas été effrayé de l'idée d'un Rapt ; l'exécution seule lui paraissait difficile, mais il a réussi.

Florval est joueur, dissipé, il a perdu au jeu une somme considérable qu'il ne sait comment payer; son oncle Angelard, le seul de ses parens auquel il oserait s'adresser, n'est nullement disposé à réparer les sottises de son neveu. Instruit de cette circonstance, et de plus, que

Laure pour obliger son frère avait fait demander la somme nécessaire à Mme d'Olme, une de ses amies; que Mme d'Olme avait répondu à Laure qu'elle l'attendait, Norville, a commencé par acquitter la dette de Florval, et par se rendre maître de la créance : puis après avoir mis dans ses intérêts la femme de chambre de Laure, il a envoyé sa voiture chez Mme Melcour, comme venant de la part de Mme d'Olme. Confiante, et ne reconnaissant pas Norville, qui pour mieux surveiller l'exécution de son dessein avait pris la livrée d'un de ses valets, Laure a donné dans le piège. Elle croyait aller chez son amie, elle est conduite dans la maison de Norville. Mais là, ses larmes, son désespoir, ont touché le cœur du pervers; il s'est retiré avec respect, en ordonnant que l'on eut les plus grands égards pour Laure, et en lui promettant de ne se présenter devant elle qu'avec le titre de son époux. La nouvelle de l'enlèvement de Laure, a mis toute la famille en rumeur, mais agite les parens de la jeune enlevée d'une façon bien différente. L'abbé Angelard est très mécontent, qu'on l'ait fait lever de grand matin, qu'on lui refuse de traiter l'affaire à table, car le déjeûner refroidit : Mme Melcour est furieuse.

Dans ma maison un rapt, un rapt en ma famille.

Crie-t-elle sans se rappeller que peut-être dans sa jeunesse elle donna l'exemple. — « Comment *nous tirer d'un pareil dédale?* » — répète l'abbé qui se désole à l'idée du scandale et des embarras que cet événement va sans doute causer. — « Comment! » — reprend Gercueil, fier de son titre de magistrat?

. . . . Par l'équité;
En poursuivant l'auteur de ce rapt effronté,
Sa ruine suivra ses actes téméraires :
J'y veux interresser les pères et les mères,

De qui ces intrigans, hardis à tout oser,
Tentent le déshonneur pour se faire épouser.

Mme Gercueil dévorant le dépit qu'elle éprouve à se voir supplantée, car vicieuse elle-même, elle se persuade que Laure a de bon gré cédé à Norville, laisse percer sa colère. Evariste seul, calme au milieu de tous ces personnages si diversement agités, les engage à agir avec prudence, à ne pas accuser si promptement leur parente: il se charge du soin de découvrir sa retraite.

Norville a prévu le bruit que ferait son aventure; il tient cependant à obtenir la main de Laure, et pour tâter l'esprit de son monde, il a envoyé comme ambassadeur et conciliateur son ancien précepteur, M. Prud'home, qui a fait aussi l'éducation de Florval. On peut juger le maître d'après les élèves. Prud'home est mal amené dans cette pièce. Un homme peut être bas, rampant, mais rarement il avoue sa bassesse. Sa position est fausse, il ne joue que le rôle d'un fripon subalterne et maladroit qui fait peine à voir. Aussitôt qu'il s'est présenté on lui fait parvenir l'invitation de sortir au plus vîte. Cet ordre l'étonne; il devait pourtant s'y attendre. M. Lemercier ne l'a placé que dans une situation plaisante. Lafléche, valet de Norville, a vu Lavigne rôder autour de la maison de son maître, il l'a poursuivi jusqu'à la demeure de Mme Melcour, est entré avec lui dans le salon, le menace du bâton s'il s'avise de parler, et lui offre sa bourse s'il veut servir le Comte. Prud'home, témoin de cette scène, se dit à lui-même dans son coin :

Le cœur a deux ressorts; l'intérêt et la crainte;
Et qui résiste au gain se rend à la contrainte.

Lavigne fait des difficultés, ne veut rien recevoir de la main d'un confrère; en présence du Comte il prend la bourse sans faire aucune observation.

Devant un grand seigneur on se tait par respect!

Dit-il. — Vers que la censure a tellement trouvé séditieux qu'elle l'a fait ainsi changer :

Devant un grand monsieur l'on se tait par respect.

Prud'home fait de nouveau, à part, ce raisonnement :

J'attribuais au cœur deux ressorts, un troisième
Vient de l'aspect des grands le prestige suprême.

Doué d'une rare assurance, persuadé que les hommes ne valent pas mieux que lui, et qu'ils n'ont que l'apparence des vertus, Norville a résolu de brusquer le dénouement de l'intrigue qu'il a commencée. C'est dans la maison de ses ennemis qu'il vient tenter tous les moyens de corruption, placer son camp d'observation. Son précepteur le compare à Lowelace...

Séducteur plus profond, j'occupe une autre place.

Répond Norville.

Ce héros de roman me ressemble à moitié :
Il croyait par l'estime à son sexe lié,
Les femmes seulement, faibles contre ses trames ;
Moi je crois sans vertus les hommes et les femmes.
Pour séduire les cœurs il n'avait que l'amour;
J'ai l'amour, l'avarice et la peur tour-à-tour ;
Des préjugés communs j'écarte les fantômes :
Il n'en faudrait pas plus pour mener des royaumes.

Pourquoi s'obstine-t-il ainsi à entrer dans la famille de Mme Melcour ?

J'ai besoin de prouver aux gens qui me refusent,
Qu'ils ne valent pas mieux que l'homme qu'ils accusent.
Osons mettre au néant leurs titres de vertu,
Leur valeur se réduit à presque rien, vois-tu?
Qu'un aventurier dise : « A tant la conscience? »
Tous lui vendant la leur, il régira la France. *(Censuré.)*
Va, tout ce faux honneur, principe accrédité,
N'est que vaine apparence et non réalité.

. . . .
Celui qui se bat bien, le monde le respecte,
Fût-il méchant, ingrat, pour tel au fond prisé,
S'il sait tuer son homme il n'est pas accusé.

Tout ce rôle est écrit de verve, et avec une vigueur, une vérité d'observation et une connaissance du cœur humain peu commune aujourd'hui. Prud'home tremble pourtant que tous les beaux projets du Comte ne réussissent pas.

De Paris contre vous le blâme est général.
— Je vaincrai tout Paris ! — Mais comment?—Par un bal!
Oui, les frais de la noce en feront la dépense ;
Un souper pour messieurs, pour mesdames la danse :
La ville entière à moi viendra se rallier.
Que faut-il à Paris pour tout concilier?
Une brillante fête : hé! oui, point de scrupule
Qui ne tombe en un bal ; j'y reçois, j'y circule,
J'adresse à l'un deux mots, fais à l'autre un souris,
Mes soins polis pour tous séduisent les esprits ;
De gracieux propos me conquièrent les femmes. . .

Florval le premier va prouver la vérité du système de Norville. Furieux de l'enlèvement de sa sœur, il exige une satisfaction éclatante. — « De suite, répond Norville, mais avant sans doute, tu me paieras la somme que j'ai avancée pour te sauver un affront? » — Retenu par le souvenir de cette dette sacrée, Florval est forcé d'enchaîner son courroux. Bientôt l'intérêt prend la place du ressentiment, et il quitte celui qu'il voulait égorger, en lui promettant de plaider sa cause avec chaleur.

Cependant un événement que Norville ne prévoyait pas, est sur le point de changer la face de toutes les choses. Laure est parvenue à fuir la maison de son ravisseur. A cette nouvelle, Norville a pensé qu'il fallait frapper les grands coups et mettre en jeu les meilleurs

ressorts. Présenté chez Mme Melcour par Florval, il a commencé le cours de ses séductions par la coquette Gercueil. Ayant sur elle l'ascendant que tout homme vicieux a sur la femme qui s'est oubliée, s'étant aussi aperçu que le cousin Florval ne lui était pas indifférent, il est bientôt maître de ses secrets et en obtient tout ce qu'il veut : elle a même promis de décider Laure en sa faveur. Gercueil est plus difficile à calmer ; il a une réputation d'intégrité à soutenir et il se trouve possesseur d'une lettre qui prouve, que Damon en mourant, a certifié que Norville lui devait encore une somme de quatre cent mille francs. Il parle haut, il menace, il est intraitable. Cependant tout cet échafaudage de vertu disparaît bien vîte devant la promesse que fait Norville de ne plus se mettre sur les rangs pour l'achat d'une propriété qui fait la plus grande envie à Gercueil ; son courroux s'appaise, il trouve en effet qu'il vaut mieux calmer cette affaire que l'ébruiter, et va même jusqu'à presser Norville contre son cœur.

C'est par l'avarice et l'appât du gain qu'il s'empare de Mme Melcour ; elle desirait vendre un écrin, et pour cette raison elle l'a fait déposer chez un joaillier. Connaissant ce dépôt, Norville a fait prendre les diamans. Mme Melcour en demandait quarante mille francs, Lafléche les remet sans faire la moindre observation, au moment même où la tante de Laure, sollicitée par Mme Gercueil, refusait avec chaleur l'entrevue qu'on lui demandait. Toutes ses belles résolutions sont bientôt détruites. Norville est admis, on lui permet une entrevue, même d'être seul avec Laure. Persuadé qu'il l'emportera auprès de la jeune fille avec autant de facilité qu'il a vaincu les sévères principes des parens, Norville demande, pour que la décence ne souffre pas, que Mmes Gercueil et Melcour entrent dans un cabinet voisin. Angelard, charmé qu'un autre que lui paie les dettes de

son neveu, consent aussi au mariage, et pour être témoin de l'entretien, s'enferme avec Gercueil dans un autre cabinet.

Voilà donc tous ces parens si fiers de leurs vertus, de leur intégrité, accusant Laure, la livrant pour satisfaire leurs passions à l'homme qu'ils traitaient naguère avec le dernier mépris. Qui pourra sauver la jeune fille!... elle-même! Forte de sa propre vertu, elle saura résister aux séductions de Norville, renverser toutes ses espérances. En se voyant seule avec le Comte elle veut fuir. — « Si vous ne me quittez, s'écrie-t-elle!

— Si vous ne me quittez j'appelle ici ma tante.
— Votre tante à mes feux plus que vous complaisante,
Au pardon que j'implore à daigné consentir.
— Ma tante! — Sa bonté cède à mon repentir.
De ses préventions je l'ai désabusée :
Enfin cette entrevue est d'elle autorisée.
— Vous me trompez, monsieur, ma tante rougirait
De souffrir entre nous quelque rapport secret.
— Ah! vous l'humilieriez, si jusqu'à son oreille
Ce discours parvenait. . . . .
. . . .
— Ah! monsieur, si ma tante oublia sa colère,
L'époux de ma cousine est un juge sévère :
Du moins il restera mon noble défenseur.
— Lui même auprès de vous est mon intercesseur.
. . . .

Et Laure, trompée par les apparences, adresse à chacun de ses parens des reproches d'autant plus amers qu'ils sont plus mérités. Craignant de voir la victoire échapper, Norville redouble d'efforts; ses galanteries, ses promesses, les tableaux séduisans qu'il présente à Laure, tout est inutile. Désespéré de se voir méprisé par une enfant, il lui reproche d'avoir d'autres amours, d'aimer Evariste. Rien ne fait sortir Laure du sang-froid dont

elle s'est armée, et, pour cacher sa honte, Norville se retire en se recommandant à toute la famille. C'est à qui accablera alors la malheureuse enfant. — « Laure, lui dit Mme Melcour.

Laure, vous poussez loin votre indignation,
Et la vertu n'est pas l'exagération.

. . . .

Nous vous devons ces discordes cruelles,
Vous seule en êtes cause, et vous les prolongez.

. . . .

Replongez-nous dans tous nos embarras.

Reprend Gercueil.

Epouse, ou tu meurs fille!

Ajoute la femme;

. . . . Epouse, ou je me bats!

Crie Florval. — Et la pauvre Laure n'a que ses larmes pour toute défense. Evariste heureusement a pris le parti de l'innocence. On a reproché au président de n'avoir pas fait usage du papier qu'il avait reçu; ce reproche est la source de nouvelles querelles; bref, la confusion est dans la maison, et Laure l'augmente en promettant de confondre Norville devant tous ses parens. Celui-ci, en recevant une invitation de se rendre chez Mme Melcour, invitation écrite par Laure, ne doute pas que tous les obstacles ne soient aplanis; il commande à Prud'home l'épithalame, et Prud'home cherche, de son côté, à se rappeler dans quel auteur il la pourra trouver. Tous ces beaux projets s'évanouissent; les parens chantent de nouveau la palinodie; Laure jette aux pieds du Comte, et l'or qu'il a avancé pour Florval, et l'or qu'il a donné à Lavigne, et le titre que possédait le président, pour ne plus avoir aucun rapport avec lui. Norville est congédié et reçoit de plus un coup d'épée de la main d'Evariste, qui offre à Laure et son cœur et sa foi, que l'on accepte avec plaisir.

Des expressions tantôt bizarres, tantôt communes, plusieurs passages hasardés, avaient excité la sévérité de quelques juges : mais enfin l'ensemble de l'ouvrage, le caractère principal avaient été généralement approuvés. Il est donc difficile de comprendre le motif du tumulte excité à la huitième représentation, tumulte qui, à ce qu'il paraît, fit suspendre les représentations de l'ouvrage.

— 16 DÉCEMBRE — Il y a loin *du Corrupteur* à la comédie du *Célibataire et l'Homme Marié* de MM. Wafflard et Fulgence. L'auteur du premier de ces deux ouvrages s'est occupé à dessiner à grands traits un caractère commun et cependant peu connu : il indiquait avec vigueur les masses, dédaignant les détails qui l'auraient arrêté dans le vaste projet qu'il avait conçu. Dans le second, au contraire, tout est petit, froid, comme toutes les compositions du jour; point de grands traits, d'observation; mais des détails bourgeois, de fades épigrammes, de petits tableaux de société qui ne disent rien, et ne fournissent à l'esprit aucune nourriture solide. Il s'agit encore d'une de ces éternelles méprises que l'on voit partout.

Dupont et Alfred, jeune artiste qui s'occupe de peinture, après avoir eu beaucoup de relations de plaisirs et de dissipation, se sont liés. Le premier est un homme de quarante ans, marié, père de famille, mais qui, fatigué de la monotonie et de la tranquillité d'un ménage, et atteint de la ridicule manie de faire le jeune homme, vit à Paris, tandis que sa femme habite Versailles. Alfred, au contraire, ne pense qu'au mariage; il a même l'intention d'épouser une jeune personne, nommée Élise, dont il est tendrement aimé. Dupont, qui, quoique garçon, tient maison montée à Paris, donne des soirées, brigue, en un mot, la réputation d'homme à la mode, est venu inviter Alfred et le consulter sur les dispositions de la fête qu'il prépare. Dans le cours de la conversa-

tion, on parle de femmes, de maîtresses. Dupont prétend, tant il est disposé à s'en faire accroire, qu'il est encore un rival dangereux pour des jeunes gens. Alfred que tant de présomption amuse, le persiffle, le porte même au défi. Dupont se retire pour penser à la fête à laquelle sont invités aussi M. et M[me] St.-Hilaire, deux époux amis d'Alfred.

Tout en se proposant de partager les plaisirs qu'on lui offre pour le soir, le jeune peintre n'est pas sans inquiétude. Il a fait, comme tous les jeunes gens, des folies, des dettes, et il n'a pu payer une lettre de change de mille écus, dont le terme est échu et pour laquelle il y a poursuite et prise de corps. Il a inutilement confié sa peine à ses amis. St.-Hilaire, pris à l'improviste, ne peut l'obliger que dans deux ou trois jours. En attendant, on peut le saisir, et il se tient d'autant plus sur ses gardes, qu'on l'a prévenu de la ruse que doit employer le clerc d'huissier, chargé de l'arrêter. Sous prétexte qu'une dame, aussi aimable que jolie, l'attend dans un fiacre à la porte de la rue, on doit le forcer à descendre de chez lui, et par ce moyen l'emmener en prison. Dupont, après maintes courses, est revenu chez Alfred; il a besoin de contredanses nouvelles; Alfred possède ce qu'il y a de mieux en ce genre; et pendant qu'il va, dans une pièce voisine, chercher les cahiers nécessaires, et que Dupont seul récapitule ce qui lui reste à faire, le clerc de l'huissier monte et prenant Dupont pour Alfred, le prévient avec mystère qu'une dame l'attend dans la rue. Dupont se rappelant le défi que lui a fait son ami, et pensant qu'il s'agit d'une maîtresse, répond qu'il est Alfred, se laisse emmener par l'huissier et conduire à Ste.-Pélagie, pendant qu'Alfred revient avec ses contredanses. Etonné de ne plus trouver Dupont, mais attribuant ce prompt départ à la grande préoccupation de son ami, il n'y fait

pas grande attention, et se prépare à aller au bal auquel il a été invité.

Les deux derniers actes ne sont point aussi simples que le premier, les quiproquos, les événemens, s'y pressent avec trop de rapidité. Chaque scène amène un nouvel incident, et cette suite d'événemens fatigue. Ce n'est plus assister à la représentation d'une comédie, mais bien à la lecture d'un roman dialogué. La plus brillante société s'est rendue chez Dupont. On a d'abord été surpris de ne pas voir le maître de la maison; mais enfin, l'on a pris le parti de faire comme s'il y était. Alfred s'est chargé de le remplacer et tout marche on ne peut mieux. Cependant la nuit s'avance, trois heures viennent de sonner, et cette absence commence à inquiéter les amis de Dupont. Les danses sont moins animées; les tables d'écarté s'éclaircissent; et le souper est servi. Alfred a profité du tumulte de la fête pour entraîner sa chère Elise dans une pièce moins fréquentée que les autres. Là, il lui parle de son amour, de leur prochain mariage. C'est au milieu de cette tendre explication, qu'un valet remet une lettre adressée à M. Alfred. Quelle est cette lettre? de qui peut-elle venir? Déjà la jeune imagination d'Elise travaille! Alfred a fait l'aveu de ses dettes; la lettre est signée par l'huissier chargé de faire les poursuites pour le recouvrement de la lettre de change; il ne voit donc aucun inconvénient à la remettre à Elise; il l'engage même à la lire. Mais que devient celle-ci en apprenant qu'une dame de Beaumont a payé les dettes de M. Alfred, et en voyant que l'huissier félicite ce dernier d'avoir une amie aussi bonne que belle? Plus d'amour, plus de mariage! Elise fait part à M. et à Mme St.-Hilaire de la trahison de son amant. Mais de nouveaux incidens vont encore augmenter leur mésintelligence.

Dupont, une fois monté dans le fiacre, s'était bien

aperçu qu'il était dupe de son amour-propre, et que malheureusement il ne s'agissait pas d'intrigue amoureuse. Cependant, dans la crainte du ridicule qui ne pouvait manquer de tomber sur lui, si son aventure était connue, il s'était décidé à passer entièrement pour Alfred. C'était sous ce nom qu'il avait été écroué; c'était sous ce nom qu'il avait payé sa bien-venue, qu'il avait eu une querelle avec un gentilhomme Polonais, nommé Polowski, et qu'il avait fait les démarches nécessaires pour recouvrer sa liberté. Mme de Beaumont, prévenue de l'aventure, avait envoyé l'argent à l'huissier, toujours pour M. Alfred. De là, la lettre de l'huissier, lettre qui a exaspéré Elise; de là, les quiproquos sans nombre, et toujours prévus d'avance, qui vont former la fin du second acte et tout le troisième.

Sorti de prison, et accompagné du clerc d'huissier qui attend le restant de la somme, Dupont rentre chez lui avec précaution. Il craint les regards, les questions; et, pendant qu'il va dans son cabinet chercher l'argent nécessaire pour completter le montant de la lettre de change, une scène fort plaisante se passe dans le salon. Alfred qui remplace son ami, a fait partout distribuer des glaces; il en reste encore deux sur le plateau qu'il tient dans ses mains, lorsqu'il aperçoit le clerc d'huissier qu'il ne connaissait pas. — Monsieur, il en reste encore deux, chacun une. — Monsieur, je vous rends mille grâces. — Acceptez, Monsieur, toutes les dames sont servies. —(*Le clerc, à part.*) Je ne sais si je dois me permettre... et pourquoi pas? (*Haut.*) Monsieur, je ne veux pas vous refuser. — Moitié citron, moitié vanille; cela ne vous fera pas de mal; car il fait une chaleur dans ces appartemens... Vous avez sans doute beaucoup dansé? — Non, Monsieur, non, je ne suis pas venu ici pour cela. — Ah! je vois, Monsieur est un

amateur d'écarté; la chance vous a-t-elle été favorable? — Monsieur, je ne joue jamais surtout dans une maison où l'écarté doit être fort cher — Mais, non, c'est un jeu très modeste; 10 francs! — Jugez donc, moi, qui n'ai qu'une petite place de 800 francs! — (*A part.*) Quel est donc ce monsieur? (*Haut.*) Vous n'avez pas vu Dupont? vous ne savez pas s'il est rentré? Chacun dans le salon, parle de son absence: on paraît fort mécontent. — M. Dupont, dites-vous? je n'ai pas l'honneur de le connaître! — Comment, vous ne connaissez pas le maître de la maison? — Non, Monsieur; je suis clerc d'huissier! — Vous êtes, dites-vous... un clerc d'huissier? (*A part.*) Ah! mon Dieu! — Oui, je suis le second clerc de M. Durand! — De M. Durand! (*à part.*) l'huissier de Louis Perrin! — Et je suis ici dans l'exercice de mes fonctions... Mais, qu'avez-vous donc? vous paraissez troublé! — Ce n'est rien; un étouffement subit.... — Cette glace vous incommode peut-être?... Je suis venu pour M. Alfred... — M. Alfred... mais, il ne demeure pas ici... — Je le sais bien; il demeure rue Croix-des-Petits-Champs, mais il est ici, chez un ami, et je l'attends — (*A part.*) Ah! grand Dieu! quelle perfidie! quel acharnement! me poursuivre jusqu'ici? (*Haut.*) Vous n'entendez pas l'orchestre? une dame que j'ai invitée.... la contredanse... (*A part.*) Et moi, qui lui offre une glace! (*Haut.*) Je me sauve, Monsieur, je me sauve... » — et en effet, il va se cacher au fond des appartemens. La scène où Dupont revoit Saint-Hilaire et sa femme, Elise, et où il s'efforce de donner quelques bonnes raisons pour expliquer son absence, est loin d'être d'aussi bon goût; elle est pleine de calembourgs que l'on peut entendre aux boulevards, mais que l'on ne devait point souffrir sur une scène d'un ordre plus relevé. Toujours irritée, Elise

a pressé Saint-Hilaire de se retirer; mais celui-ci, avant de faire partir la voiture qu'il a retenue, voulant raccommoder les deux amans, fait prévenir Alfred par le concierge de la maison, qu'un monsieur et deux dames, attendant à la porte de la rue, dans un fiacre, desirent lui parler. La ruse du clerc d'huissier, revient aussitôt à l'esprit d'Alfred. Bien loin de descendre dans la rue, il répond par un billet fort impertinent à l'invitation que l'on avait chargé le concierge de lui faire, et se sauve par un escalier dérobé, tandis que Dupont, accablé de lassitude, mourant de faim, et ne trouvant plus le moindre reste du brillant souper qu'il avait ordonné, et dont il ne voit plus que l'énorme mémoire, va se coucher en attendant l'heure du rendez-vous fixée pour son duel avec M. Polowsky.

Le troisième acte est encore plus rempli d'événemens que les deux premiers : on se trouve dans la demeure de Saint-Hilaire. Après une explication au sujet de la lettre écrite par Alfred, les deux amans se réconcilient. Dupont, qui a pensé qu'Alfred serait le matin chez Saint-Hilaire, s'y est rendu aussi, et a promis à son ami de terminer son affaire, il l'engage surtout à prendre garde de faire de nouvelles lettres de change, parce que cela peut mettre ses amis dans un cruel embarras, et court aux Tuileries chercher son Polonais. Par suite du changement de nom de Dupont, un billet de M. Polowski a été remis à Alfred. M. le gentilhomme Polonais s'excuse d'être obligé de retarder d'une heure son rendez-vous, attendu qu'il n'a pu sortir de Sainte-Pélagie aussitôt qu'il l'eût desiré. Alfred pense que ce billet est encore quelque ruse de l'huissier, et la présence de celui-ci le confirme dans ses premiers soupçons; mais enfin ses confidences, qui auraient pu être faites plutôt, font connaître la mésaventure que Dupont aurait voulu cacher à toute la terre.

Alfred voyant alors que le duel n'est plus du tout une plaisanterie, court aux Tuileries pour arranger cette affaire ; mais Dupont qui n'a pas trouvé M. Polowski, revient fort irrité de la lâcheté de son antagoniste. Alfred, qui a tout concilié, lui explique le motif du retard de M. Polowski ; de plus, que ce gentilhomme est un homme fort aimable, qui a entendu facilement raison, et a même beaucoup ri de l'aventure de M. Alfred. Entièrement revenu de ses soupçons jaloux, Elise épouse Alfred, et Dupont, devenu sage, promet de retourner à Versailles ; il termine même la pièce par une plaisanterie commune et de mauvais goût, en disant que, pour faire pénitence de ses erreurs passées, il va retrouver sa femme.

Je n'ai point parlé de plusieurs reprises d'anciens ouvrages, tels que : l'*Habitant de la Guadeloupe* de Mercier (le 15 février.) ; l'*Intrigue Epistolaire* (le 2 juin.) ; l'*Enfant Prodigue* (le 25 septembre.) : on a tout dit sur ces pièces ou sur leurs auteurs.

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Depuis fort long-temps on fait une guerre opiniâtre à ce théâtre. Pour quel motif? Ses ennemis les plus acharnés ne le savent peut-être pas bien, et s'ils voulaient avouer franchement ce qu'ils ont sur la conscience, on verrait que ces critiques virulentes sont plutôt dictées par l'intérêt personnel que par le desir d'être utile. Malgré l'affectation des acteurs à adopter les roulades et le chant peu naturel des Italiens, il serait injuste de ne pas avouer que l'Opéra-Comique est aujourd'hui le seul théâtre national que nous possédions, le seul qui offre encore quelquefois un refuge aux compositeurs français. Pendant que les différens théâtres de la capitale allaient chercher chez les étrangers des bateleurs et des curiosités dignes des tréteaux de la foire, pour faire fortune et amener des spectateurs dans leurs salles, l'Opéra-Comique conservait précieusement un genre qui a pris naissance parmi nous, et dont on a reconnu depuis long-temps le charme. Les noms des Berton, des Boieldieu, des Catel, des Auber et de tant d'autres dont on veut pervertir le goût, font notre gloire, mais il semble que ce soit cette gloire même qui attire des ennemis à l'Opéra-Comique. Une nuée de prétendus musiciens, affectés de la manie de tout italianiser, se sont mis à déchirer à belles mains les ouvrages des plus fameux compositeurs ultramontains; et, chargés de ces lambeaux devenus méconnaissables grâce à eux, crient partout que le théâtre est perdu si l'on ne

change tout de fond en comble. On oublie donc qu'en France on doit secours et protection aux arts qui font la gloire de la nation, et que le Gouvernement entretient déjà à grands frais un théâtre Italien?

Le système d'administration intérieure qui régit l'Opéra-Comique fut la seule et véritable source de toutes les discussions qui mirent la discorde parmi les acteurs, et furent sur le point d'amener la ruine du théâtre. Il était impossible de satisfaire tous les intérêts, de contenter tous les amours-propres. On ne pouvait pas jouer continuellement toutes les pièces du répertoire, ni mettre tous les acteurs à même de se procurer une campagne ou un équipage. L'inégalité de fortune et d'influence causa la révolution qui renversa l'ancienne administration; de nouveaux mécontens renverseront bientôt celle qui a pris la place de la première, quand elle ne pourra plus mettre un frein à leurs prétentions exagérées, tant il est vrai que le gouvernement républicain aura beaucoup de peine à prendre dans nos théâtres.

On reprochait à l'ancien directeur de donner trop de pièces nouvelles, de les monter avec trop de luxe, et de tout sacrifier aux effets de décorations; on l'accusait surtout d'avoir compromis la fortune de ses co-sociétaires en unissant la destinée du théâtre à celle d'un seul chanteur, de Martin, qui annonçait toujours l'intention de quitter le théâtre, et ne jouait cette comédie derrière la toile que pour se faire prier, ou obtenir de nouvelles faveurs. Ces plaintes ont été entendues, un nouveau directeur nommé par le Gouvernement a été donné au théâtre Feydeau; les haines, les vengeances ont été assouvies, mais la fortune ne s'est pas montrée plus favorable, et la présence de Martin a peut-être contribué plus qu'on ne le pense à ce fâcheux état de chose. C'est le sort qui attend généralement toutes les administrations théâtrales,

qui, séduites par une prospérité du moment, ont la faiblesse de placer toute leur fortune sur la tête d'un seul homme. Martin a presque toujours refusé de jouer dans des pièces nouvelles, il n'affectionnait que le vieux répertoire, dont il devait être fatigué, et ne se montrait que dans trois ou quatre pièces, dont les rôles lui convenaient. Cet arrangement, qui pouvait être agréable à Martin, n'était pas toujours du goût du public. La variété seule divertit; et quand Martin se fut retiré, comme on avait tout sacrifié à l'idole du moment pour retenir quelques spectateurs, il fallut employer les grands moyens, essayer de vieilles pièces et mettre à contribution les auteurs les moins discrédités.

Je n'ai jamais bien compris pourquoi l'on présentait au public tant de pièces connues, insignifiantes, ou qui ont obtenu peu de succès dans leur nouveauté. C'est perdre du temps et faire des frais de mémoire fort inutilement; des nouveautés plairaient beaucoup plus. Ou si l'on croit nécessaire de conserver d'anciens ouvrages au courant du répertoire, que l'on accorde au moins cette faveur à ceux qui jouissent d'une réputation méritée. On aurait bien pu par exemple se dispenser de rejouer (le 5 janvier et le 5 mars) la *Jeanne d'Arc*, *la Clochette*, deux froids opéras-comiques de M. Théaulon, que soutinrent seulement la musique de M. Caraffa et de M. Hérold.

Je conçois mieux qu'on ait essayé *Cendrillon*, badinage qui fit tomber tant de méchantes plaisanteries sur M. Etienne. Le succès de cette pièce fut extraordinaire. Le jour de la première représentation, 22 février 1810, à la fin du spectacle, chose rare alors, on appela Mmes. Alexandrine Saint-Aubin, Duret, Lemonnier-Regnault qui avaient joué les rôles de Cendrillon, de Clorinde et de Tisbé. On a prétendu que cette pièce avait

été faite par ordre supérieur pour Mlle Alexandrine St.-Aubin, qui jusqu'alors s'était peu fait remarquer, et ne put soutenir la réputation qu'on avait tenté de lui faire.

La *Cendrillon* de M. Etienne était la seconde du nom, car en 1759 Anseaume en fit représenter une dont la musique était de Laruette, et qui a bien pu servir à M. Etienne comme *Connaxa* lui servit pour les *deux Gendres*. Cependant on n'y rencontre pas les deux personnages si plaisans de Dandini et de Montefiascone, ni les traits piquans dirigés contre les vieux nobles, traits qui se trouvaient alors à l'ordre du jour.

Roméo et Juliette fut représenté à une époque aussi terrible que le sujet emprunté à Shakespéare, en 1793. Il est assez singulier qu'un drame aussi sombre ait été donné à l'Opéra-Comique, mais en tous temps les genres ont été confondus : et aujourd'hui même, ne voyons-nous pas plus d'une fois la tragédie usurper le trône du joyeux opéra-comique ? La première pièce donnée sous le titre de *Roméo et Juliette* est celle de Ducis, qui malgré quelques imperfections, ne laissa pas d'augmenter la réputation de l'auteur. Ce qui a toujours paru ridicule dans l'opéra-comique, surtout après avoir lu la tragédie de Ducis, et les trois ou quatre autres traductions de l'anglais qui ont été représentées, c'est le tour de gibecière de l'homme de loi Cébas, qui prouve à Juliette qu'elle doit s'empoisonner, et ne profite du fanatisme amoureux de la jeune personne que pour l'endormir, et produire un effet qui pourrait être plus terrible, s'il n'était pas prévu et si mal amené.

Le grand succès que la pièce obtint dans sa nouveauté, fut plutôt dû au talent du musicien qu'à celui du poète, M. de Ségur. La partition de Stebelt est brillante d'effets et d'harmonie, pleine de verve et de chaleur; alors aussi les principaux rôles étaient remplis par Mme Scio, Ga-

veaux, Gavaudan, etc., etc.; aujourd'hui la représentation en est bien moins satisfaisante, et c'est ce qui fait encore trouver le poème plus détestable. Je ne parlerai pas de même du joli vaudeville de *l'Une pour l'Autre*, donné à l'Opéra-Comique par M. Etienne, et dont la reprise fit d'autant plus de plaisir que Martin y jouait encore le rôle de Courville; mais j'adjoindrai volontiers à *Jeanne d'Arc*, à *la Clochette*, à *Roméo et Juliette*, le roman dialogué de MM. Capelle et Mézières, *la Journée aux aventures*, qui a obtenu de même quelques représentations.

— 21 Février. — Long-temps avant la représentation de l'opéra-comique, intitulé *le Petit Souper*, on parlait des tribulations suscitées à l'auteur par les censeurs dramatiques, et il n'a rien été dit d'exagéré à cet égard. Le premier titre de cette pièce était, *la belle Ferronnière* Le but de l'auteur avait été, en couvrant d'une gaze légère ce qui pouvait paraître trop immoral dans son sujet, de présenter le tableau d'une époque intéressante de la vie de François premier. On sait jusqu'à quel point ce Roi galant et généreux s'était épris de la belle Ferronnière; c'est sur cet amour qu'était bâtie la fable piquante imaginée par l'auteur. Ni le charme, ni l'intérêt ne manquaient à cette production, mais comme si la plus grande insulte que l'on puisse faire à un Roi, était de publier ses aventures amoureuses, les censeurs n'ont point permis de nommer François premier, ni de donner dans la pièce rien qui put faire allusion à ses galantes entreprises.

L'auteur avait supposé que ce monarque, en parcourant les rues de Paris, avait vu par hasard la jeune fille qui par la suite reçut le nom de la belle Ferronnière; en était devenu éperduement amoureux, et avait fait tous ses efforts pour pénétrer chez elle et lui parler. La belle

Ferronnière venait de perdre son père, et se trouvait demeurer dans la maison de son cousin Marcel, qu'elle devait épouser. Par respect pour la décence, les usages n'avaient pas été suivis, et quoique le temps du deuil ne fût pas encore expiré, l'hymen allait être conclu. François, instruit de cette circonstance, mettait tout en usage pour s'introduire chez sa belle maîtresse, et c'était le fameux Triboulet, le fou de la cour, qu'il avait chargé du difficile emploi de confident dans cette nouvelle intrigue. François, dirigé par Triboulet, s'introduisait donc chez Marcel sous le nom du capitaine François, un des officiers des gardes du Roi de France. Marcel était arquebusier de son état et fort avare; François obtenait sa confiance en lui commandant une grande quantité d'armes, et par ce moyen le forçait à venir au palais, où Triboulet, qui avait mis dans sa confidence Léonard de Vinci, devait le retenir pendant que le Roi entretiendrait la belle Ferronnière, qui n'avait pas trop mal reçu les déclarations que le capitaine François avait trouvé moyen de lui faire. Malheureusement, pour le résultat de cette intrigue amoureuse, la duchesse d'Étampes était instruite de la nouvelle fantaisie du Roi. La crainte de perdre son titre de maîtresse favorite, l'engageait à prévenir Marcel qu'un grand personnage de la cour, que le respect l'empêchait de nommer, était amoureux de sa future, et devait profiter du moment où il irait porter ses armes au palais pour se rendre chez lui. Marcel, pour se tranquilliser, emmenait avec lui la belle Ferronnière, et sans le savoir, la jettait dans les bras de son rival. Cependant, grâces à la duchesse d'Étampes, dont l'inquiète surveillance déjouait tous les projets de son illustre amant, et les complaisances de Léonard de Vinci et de Triboulet, la belle future de Marcel sortait du palais comme elle y était entrée, non sans avoir eté cependant

bien près de succomber, et d'avouer au capitaine François qu'elle partageait ses sentimens. Ses regrets étaient même assez apparens, lorsque le Roi rappelé forcément à la raison, la dotait généreusement et l'unissait à Marcel.

Rien de cette intrigue qui avait fourni à l'auteur des détails et des situations fort comiques ne resta, tout disparut sous la plume inflexible des censeurs. Il fallut même changer les noms des personnages. François I[er] devint un comte Julien de Médicis, la duchesse d'Urbain prit la place de la duchesse d'Etampes, la belle Ferronnière fut appelée Cécile. L'intérêt qui résultait pour la pièce, du nom des personnages, de leurs qualités, des localités observées avec autant de bonheur que d'adresse, fut enlevé. Dépourvue de toutes ces ressources, privée des mots piquans, des reparties spirituelles, historiques même qu'elle renfermait, elle ne fut plus que l'ombre d'elle-même. Le rôle fort plaisant de la duchesse d'Etampes, dame d'honneur de la Reine, qui ne se plaignait jamais pour elle-même, mais qui mettant l'intérêt de la Reine à la place du sien, jettait les hauts cris en apprenant les infidélités du Roi, fut tellement mutilé, qu'il était méconnaissable. Pour contenter ses juges, l'auteur avait d'abord changé le lieu de la scène et quelque chose de l'intrigue, il avait même alors, je crois, intitulé son ouvrage, *Triboulet à Florence*, de cette façon on n'y parlait plus de belle Ferronnière, et c'était une intrigue amoureuse fort ordinaire; mais il paraît que la présence du Roi déplaisait souverainement, car on ne permit la représentation de l'ouvrage, que quand il eut été retranché. L'auteur et le musicien, forcés de raccommoder une pièce aussi mutilée, et dépourvue de ce qui pouvait contribuer à son succès, ne purent, sans beaucoup de peine, en réunir les lambeaux qu'on leur avait rendus généreusement. Leur opéra-comique ne signifiait plus rien alors, la plupart des détails

n'étaient ni compris, ni sentis : sa chûte fut complète et d'autant plus douloureuse pour les auteurs, qu'ils ne la méritaient pas. Tous deux gardèrent l'anonyme; et le *Petit Souper* n'eut qu'une seule représentation.

— 23 MARS. — Il est à remarquer que la censure si sévère dans certains cas, lorsqu'on croit deviner la moindre indirecte allusion contre les gouvernans et les heureux de la terre, est de la plus grande indulgence quand on lui présente des pièces ridicules, ou dans lesquelles la décence et la morale reçoivent à chaque instant les plus rudes atteintes. Si l'on a fait tomber le *Petit Souper*, on n'a bien certainement pas touché à la nouvelle production des deux privilégiés des théâtres de Paris, de MM. Scribe et Méleaville, le *Paradis de Mahomet* ou *la pluralité des femmes*. Il faut bien compter sur l'indulgence du public, pour se donner la peine de composer une fable aussi ridicule, que celle qui fait le sujet de cette pièce. Croirait-on qu'au dix-neuvième siècle, on a mis sur la scène deux hommes, qui veulent bien croire sur parole qu'ils sont morts; que le paradis leur a été ouvert, puis qu'il leur est permis de revenir sur terre pour revoir leurs maîtresses. Cependant, il s'est trouvé d'honnêtes juges pour recevoir et faire jouer un pareil ouvrage. Un officier Français, nommé Adolphe, est venu à Ispahan à la suite de l'ambassade française, et se trouve, à ce qu'il paraît, chargé d'exercer les troupes persannes. Il fréquente habituellement la maison de Nathan, riche négociant, intéressé, avare, et qui a une fort jolie fille nommée Zénéide. Quoique les femmes soient très renfermées en Perse, Zénéide et ses compagnes parcourent librement la maison et les jardins de Nathan. Adolphe de cette manière, a pu voir souvent Zénéide et en devenir amoureux. Cependant, il ne se trouve pas payé de retour, et il l'apprend d'une façon que les auteurs ont sans

doute cru comique, et qui n'est qu'inconvenante et invraisemblable comme tous les incidens qui complètent l'ensemble de leur pièce. Adolphe a rendu une visite au seigneur Nathan, pour le prévenir qu'une bande de Tartares menaçait les environs, et qu'il ferait bien de prendre ses précautions. Nathan tremble, plus pour ses richesses et une caravane qu'il attend d'un instant à l'autre, que pour sa famille. Adolphe lui fait voir alors qu'il y a souvent du danger à avoir une trop belle fortune, une trop jolie fille, que tout cela fait des envieux. Nathan répond que quant à sa fille, *s'il connaissait seulement quelqu'un qui fût aimé d'elle*, elle serait bien vîte établie. — N'y a-t-il que cet obstacle qui vous arrête, répond Adolphe, tenez et lisez! — Et il présente à Nathan un billet que Zénéide lui a fait remettre par un esclave, et qu'il n'a pu encore ouvrir, parce qu'on avait sans cesse les yeux sur lui. Nathan lit le billet, mais il apprend par ce moyen, que pendant un voyage qu'il fit en Tartarie, sa fille qu'il avait laissée à Casan, a été sauvée des mains des Russes, (qui selon les auteurs mais non pas d'après l'histoire, ont assiégé cette ville), par un officier des gardes du Sophi, qu'elle aime beaucoup depuis ce moment. Elle écrivait ce billet à Adolphe, pour l'engager à avoir des nouvelles de son amant. Adolphe s'aperçoit, mais trop tard, qu'il a commis une grande imprudence, Nathan connaît les sentimens de sa fille, et quoiqu'elle lui raconte avec beaucoup d'âme tout ce qu'a fait Nadir pour elle, il ne veut pas entendre parler d'union entre sa fille et un militaire. Sur ces entrefaites, deux étrangers viennent demander l'hospitalité; ils ont été, disent-ils, dépouillés par les Tartares. On se doute bien que l'un de ces étrangers est Nadir: l'autre est Balachou, valet poltron, ridicule, personnage en tout semblable aux niais obligés des mélodrames d'autrefois. Zénéide a bientôt re-

connu son amant, mais couverte d'un long voile elle n'en est pas reconnue. Nathan accorde l'hospitalité qu'on lui demande, et Zénéide se propose d'épier Nadir, pour savoir s'il pense encore à elle. Nadir est un espèce de petit mauvais sujet de Paris, un véritable Philibert; il a dissipé, pour se procurer de jeunes et jolies esclaves, la fortune que lui avait laissée son père, il a même donné sa démission du grade qu'il occupait, pour se mettre à la recherche de Zénéide qu'il n'a plus revue après l'avoir sauvée à Casan. Il paraît qu'il a eu de bien mauvais renseignemens, puisqu'il arrive dans sa demeure sans se douter qu'il est auprès d'elle. Désespéré de ne la pas rencontrer, il a formé le projet de se détruire, pour aller dans le Paradis vivre au milieu des charmantes Houris, que Mahomet promet à ses sectateurs; et pour mettre ce projet à exécution, il a ordonné à Balachou de lui procurer un poison dont l'effet fut certain. Balachou, qui n'a pas envie de mourir, pour prouver sa fidélité, vient raconter la folie de son maître à Zénéide, qui ayant déjà tout entendu, a demandé conseil à Adolphe, et le prie de lui faire donner une bouteille de schiraz qui l'enivrera au lieu de l'empoisonner. Adolphe conçoit alors un projet, et remet à l'esclave une bouteille d'opium. Nadir en boit tant qu'il est promptement endormi; Balachou qui en a bu aussi, croyant que c'était du vin, ne tarde pas non plus à se ressentir de l'effet du breuvage, et s'endort bien persuadé qu'il est empoisonné.

Transportés tous deux dans les magnifiques jardins de Nathan, ils ne s'étonnent pas, en se réveillant, de trouver les arbres, les eaux, les campagnes, les maisons, et même les houris qui les pressent dans leurs bras, entièrement semblables à tout ce qu'ils ont quitté sur la terre, Nadir se croit dans le paradis, et il est au comble de ses vœux. Adolphe, habillé à la persanne, et sous le

nom d'Ismaël ben Nadir, un des ayeux de Nadir, lui a fait cadeau de trente femmes. Mais bientôt sa joie se change en tristesse, quand il est témoin de leurs querelles, quand il se trouve entre Fatmé et Zuléma, deux jeunes filles qu'il a séduites, et surtout quand il apprend par Balachou, qui a vu Zénéide avant de s'endormir, qui l'a entendu se nommer, qu'ils étaient chez Nathan le Riche, le père de Zénéïde et qu'avant de mourir, celle-ci lui a donné le titre de son époux, et lui a mis son anneau au doigt. Nadir se désespère d'autant plus que tout ce que dit Balachou est vrai; mais Adolphe, dans je ne sais quelle intention, lui ayant dit que, pour avoir manqué au prophète, il était condamné à passer quelques heures sur la terre, à moins que quelqu'un ne prît sa place; Nadir s'offre bien vîte pour le remplacer; Adolphe y consent. On endort de nouveau Nadir, mais pendant qu'on joue cette comédie, qu'il devait être fort difficile de composer, et pendant laquelle il n'eût pas été plaisant pour Zénéide, que Nadir se fût consolé de ses chagrins dans les bras des houris qu'on lui avait si généreusement accordées, il s'en passe une plus sérieuse sous les murs du palais de Nathan. Quelques-uns des Tartares qui se sont avancés jusques dans les environs, ont osé pénétrer dans le paradis. Balachou les a aperçus, fort étonné de rencontrer de pareilles figures dans le séjour des bienheureux. Leur présence a répandu l'alarme; Adolphe s'est mis à la tête des esclaves de Nathan, et, pendant qu'il repousse les Tartares, Nadir met à profit les deux heures qui lui ont été accordées pour faire sa cour à Zénéide, lui déclarer son amour et recevoir l'aveu du sien. Au plus fort de la conversation, le bruit des armes se fait entendre; les Tartares attaquent de tous côtés. Nadir, voulant bien employer le temps qu'il doit passer sur la terre, court au secours de Nathan qui défend sa cara-

vane, a le bonheur de le délivrer, et en reçoit pour récompense la main de Zénéide. On lui explique la plaisanterie qu'on lui a faite, et il espère trouver dans son ménage le paradis qu'il a perdu.

Le *Paradis de Mahomet* est digne en tout d'être mis sur la ligne des livrets italiens qui nous font tant rire. Il n'est pas possible de rencontrer une pièce plus invraisemblable en tous points, et, en l'entendant, on est presque tenté de croire à la vérité de certains bruits que l'on faisait courir le jour de la représentation. On disait que cette pièce avait été faite pour ne pas laisser perdre les décorations d'un opéra tombé quelque temps auparavant. Deux auteurs s'étaient réunis pour composer le poème, deux musiciens se réunirent aussi pour composer la musique; elle est de MM. Kreutzer et Kreubé, presque partout à la hauteur du poème, et ne rappelant que faiblement les autres partitions de ces deux compositeurs qui jouissent d'une certaine réputation.

— 11 AVRIL. — Chenard était le doyen du théâtre Feydeau. Il avait commencé par jouer et chanter l'opéra-comique dans quelques grandes villes, telles que Bordeaux et Bruxelles. Il se fit entendre à l'Académie royale de musique, au théâtre Italien, et y fut généralement applaudi. Il débuta, le 28 juin 1782, dans *les Trois Fermiers*, par le rôle de Jacques. L'année suivante, il fut reçu sociétaire. Chenard est bon musicien; dans le *Concert*, il prouvait un talent d'amateur fort remarquable sur le violoncelle, tandis que Martin se distinguait sur le violon, et Mlle Pingenet aînée sur le piano. Il possédait une basse-taille pleine et vigoureuse, qui ne se ressentait pas des atteintes du tems, et ses succès, comme acteur, étaient toujours brillans. Son répertoire était extrêmement varié, mais il réussissait mieux dans les rôles qui demandent de l'âme, de la rondeur et beau-

coup de naturel, que dans ceux qui exigent de la noblesse et de la représentation. Il était très bien placé dans *le Chaudronnier d'Ambroise*, ou *Voilà ma Journée;* dans *le Gouverneur du Prisonnier*, dans celui *des Deux Prisonniers*, et quelques valets, tels que celui qui, dans *les Evénemens Imprévus*, salue cavalièrement M. Lafleur. Le dernier rôle qu'il a créé, le père dans l'opéra-comique *d'Emma*, ou *la Promesse Imprudente*, lui a fait le plus grand honneur.

C'est après quarante années d'un service extrêmement actif (car Chenard était, de tous les comédiens, le plus zélé et le plus laborieux), qu'il a pensé à prendre sa retraite, et en même temps à préparer sa représentation à bénéfice. La tâche était difficile; on ne sait trop comment aujourd'hui trouver les moyens de piquer vivement la curiosité publique. Chenard réussit pourtant à faire une forte recette. Le spectacle commençait par le second acte de *Raoul Sire de Créqui*, de Monvel et de Dalayrac.

Comme il était indispensable que le bénéficiaire parût dans la soirée, on avait donné ce fragment d'un opéra qui obtint un grand succès dans sa nouveauté, et qui se trouvait joué par Nourrit de l'opéra, Mmes Gavaudan et Rigaud : Chenard remplissait le rôle de Ludger. Venaient ensuite le drame de *Misantropie et Repentir*, et la parodie *d'Iphigénie en Tauride*, *les Réveries renouvelées des Grecs*.

Misantropie et Repentir, quoique loin d'être une des bonnes pièces de Kotzebue, obtint un de ces succès qu'il est souvent fort difficile d'expliquer. Le plan de cette pièce est vicieux, l'exposition n'est pas à sa place, peu de personnages tiennent à l'ensemble; et quelle que soit au théâtre l'influence du hasard sur les événemens de la vie des personnages que l'on y rassemble, on y a beau-

coup trop compté, et le traducteur n'a pas senti que ce défaut devait être principalement corrigé. Je ne saurais donc expliquer la vogue extraordinaire qu'obtint ce drame, que par l'effet qu'il a pu produire sur moi-même, lorsque je le vis représenter. Je conviens que le personnage d'Eulalie est faux. Comment supposer que la femme qui a pu abandonner un époux jeune, aimable, délaisser deux enfans en bas âge, qui a pu oublier qu'elle était mère, puisse ainsi revenir à la vertu, se dépouiller de tous vices, devenir un parfait modèle de bienfaisance, de candeur? Mais aussi combien elle est intéressante, comme l'auteur a su l'entourer de mille charmes, comme un pareil personnage plaît à une âme exaltée, à un cœur sensible! Je ne puis me persuader qu'il n'existe pas une femme qui, dans la position d'Eulalie, ne fût capable de finir comme elle. Meyneau est aussi vrai qu'intéressant, peines d'amour, tourment du cœur au commencement de la vie, sont bien capables de nous faire prendre en horreur nos semblables, et la perfidie d'une femme que l'on aime, me paraît mille fois plus cruelle que la perte de la fortune; on échappe à la misère, mais rarement au désespoir, à la douleur: quand ils se sont emparés du cœur, c'est pour toujours.

On a prétendu que le succès de ce drame avait été, pour les femmes, un point d'honneur et même une affaire de corps; qu'avoir pleuré à *Misantropie et Repentir*, était un brevet de sensibilité et même de vertu. Toutes ces plaisanteries sont toutes aussi jolies, que toutes les facéties faites de sang-froid sur les évanouissemens, les pamoisons prétendus des dames. Je n'augure pas bien de l'homme qui reste froid à la représentation de pareils ouvrages; quoique les malheurs, les événemens que l'on nous représente soient imaginaires, ils ne peuvent, selon moi, manquer d'affecter; et quelles que

soient les critiques que l'on puisse porter sur ma façon de penser, je n'en avance pas moins que le drame mérite d'être encouragé. Plus que la comédie, il a servi la morale et les mœurs ; et sans citer une foule de pièces dont la représentation a corrigé le caractère de différens personnages, et pour n'en rester que sur *Misantropie et Repentir*, je suis certain que plus d'une femme en voyant le drame de Kotzebue, a été arrêtée sur le bord de l'abîme.

Comme homme, comme écrivain, Kotzebue est aujourd'hui jugé. Ses variations d'opinions le rendirent méprisable et causèrent même sa mort. Il insulta le pouvoir avec la rage d'un révolutionnaire, et l'encensa ensuite avec toute la bassesse d'un courtisan. Comme poète, comme auteur dramatique, sa place est plus honorable. *Misantropie et Repentir* fut donné pour la première fois à Paris, en 1799. Depuis cette époque on a prétendu, avec quelque raison peut-être, que Mme Molé, aujourd'hui comtesse de Vallivon, n'était que pour très peu de chose dans la traduction et le nouvel arrangement de ce drame. L'anecdote qui court à ce sujet lui ferait même plus d'honneur que l'invention d'un chef-d'œuvre pareil à *Misantropie et Repentir*, si toutefois la vérité toute entière est venue jusqu'à moi. Un comédien de Bruxelles, nommé Bursey, en fut le véritable traducteur ; il a écrit, et très bien écrit en prose ; en cela il a prouvé un goût solide ; l'énergique simplicité des beautés de l'original eut peut-être été difficilement conservée, si le traducteur se fût servi du langage poétique. Mme Molé, alors actrice de l'Odéon, conçut et exécuta le dessein de donner cet ouvrage au théâtre. Elle a jugé en littérateur plutôt qu'en comédienne exercée, quelles scènes pourraient être défectueuses, quel détail serait inutile, quelle pensée acquerrait plus de force, quelle situation

plus d'effet en étant retouchée. Elle a fait plus, servant les lettres et l'amitié, consacrant les succès de l'artiste aux nobles emplois de la bienfaisance, c'est à la veuve du traducteur qu'elle remit le produit de sa part d'auteur. Meyneau était joué par Talma, Eulalie par Mlle Mars; et le succès qu'obtint de nouveau ce drame, engagea les Comédiens Français à le représenter quelquefois sur leur théâtre. On a même profité de cette circonstance pour y faire d'importans changemens.

Les *Réveries renouvelées des Grecs* ont été regardées comme le chef-d'œuvre des parodies, et la manière dont elles étaient montées était seule capable de faire courir tout Paris. Potier, dans Oreste, était le beau idéal de la caricature. Perlet jouait Pylade, Mme Boulanger Iphigénie, Dérivis le farouche Thoas. Les moindres rôles étaient remplis par les premiers sujets de l'Opéra-Comique; Lemonnier jouait un scythe, Mlle Desbrosses une prêtresse; les autres avaient pris place dans les chœurs, ou s'étaient chargés des moindres coryphées. Le divertissement de M. Gardel était conforme aux paroles de Thoas :

> Peuple, amusez les dieux par de joyeux hommages;
> Exécutez ici la danse des sauvages;
> Pour éviter l'ennui de l'uniformité,
> Cette fois seulement appelons la gaîté,
> Et que le calinda joint aux branbransonnettes,
> Témoigne les transports de la joie où vous êtes.

On y voyait entr'autres Ferdinand habillé en femme, et défendant sa vertu exposée aux attaques de quatre sauvages. Cette débauche chorégraphique d'un homme connu par tant de tableaux gracieux, eut beaucoup de succès.

— 13 Mai. — M. Guilbert Pixérécourt, connu par tant de mélodrames, était très lié avec Dalayrac, auquel

il doit la musique d'une de ses pièces, *Koulouf* ou *les Chinois*; il a même consacré à la mémoire de ce compositeur un ouvrage estimé. Dalayrac avait fait dans le temps, la musique d'un opéra-comique, intitulé *le Pavillon du Calife* ou *Almanzor et Zobéïde*, il était en deux actes, en vers, et trois auteurs, je crois, y avaient mis la main; c'étaient Desprez, Deschamps et Morel Chédeville. Malgré ce renfort, la pièce tomba à plat, quoiqu'on rendît justice à la partition de Dalayrac, et qu'on le plaignît d'avoir eu à travailler sur un aussi faible poème. Cette chûte l'affligea long-temps, et souvent il avait engagé M. G. Pixérécourt à lui faire un ouvrage sur cette partition, qu'il avait à cœur de voir ainsi oubliée. Après sa mort, Mme Dalayrac renouvella les mêmes instances, M. G. Pixérécourt céda enfin à ses sollicitations, et travailla, non pas pour des décorations, comme MM. Scribe et Melesville, mais pour rendre aux amateurs de musique une partition estimée. Ce ne fut cependant que plusieurs années après la réception, qu'il parvint à faire représenter le *Pavillon des Fleurs* ou *les Pêcheurs de Grenade*.

Ne connaissant pas la pièce du *Pavillon du Calife*, je ne puis dire si M. G. Pixérécourt a fait usage de l'ouvrage de ses devanciers, et s'il a beaucoup profité de leurs fautes. Le *Pavillon des Fleurs* est une pièce agréable, et si elle ne présente pas plus d'intérêt, c'est que l'auteur avait à vaincre de très grandes difficultés pour arriver au but qu'il s'était proposé d'atteindre.

Almanzor, roi de Grenade, a fait construire un pavillon délicieux dans une des parties du Généralif; cette retraite lui plaît infiniment, et la garde n'en est confiée qu'à des personnes sûres. Depuis huit jours elle est sous la surveillance de Kaled, qui n'a pas encore eu le bonheur de voir son maître. Almanzor avait un ministre

nommé Azem; accusé faussement par des jaloux, Azem, sans qu'on lui ait permis de se défendre, a été condamné à une prison perpétuelle, et même le Roi, dans son ressentiment, a ordonné la peine de mort contre ceux qui auraient le malheur de prononcer devant lui le nom de son ancien favori. Chose étonnante, le ministre disgracié a trouvé un ami et un défenseur dans son successeur. Sélim s'est intéressé au sort de Zoraïde, fille d'Azem, et il a fait plusieurs tentatives pour lui faire obtenir d'Almanzor une entrevue; l'une d'elles a réussi. Après avoir donné à Kaled une fausse commission, il a introduit Zoraïde et Laure, jeune Française, compagne de la fille d'Azem, dans les jardins qui entourent le pavillon. Là, elles feignent de dormir, et Almanzor, conduit par Selim et frappé de leur tournure, lève le voile de Zoraïde, en devient amoureux, et, pour chercher à s'en faire aimer pour lui-même, va se déguiser avec Selim, qui recommande à Zoraïde avant de s'éloigner, de profiter de l'occasion qui se présente.

Kaled de retour, est de fort mauvaise humeur d'avoir fait une course inutile, veut renvoyer Laure et Zoraïde. Laure le séduit tellement qu'il change de résolution, et les invite même à une collation frugale qu'il prépare. Pendant le repas, Almanzor et Selim, déguisés en pêcheurs, paraissent sur le lac; Laure veut qu'ils soient invités, et, pour lui plaire, Kaled y consent. Pour se divertir, on chante, et Zoraïde, d'après le conseil de Selim, peint sa position sous le voile de l'allégorie. Almanzor, enflammé de plus en plus par les charmes et les talens de Zoraïde, devient plus pressant, et Selim, jugeant que l'instant est favorable pour les laisser seuls, trouve moyen d'éloigner Laure, que suit bientôt le jaloux Kaled. Almanzor peint son amour avec la plus grande vivacité; Zoraïde, entraînée par son penchant naturel et

par le desir de sauver son père, y répond, mais avoue à Almanzor, qui s'est fait appeler Nelzir, que le malheur a accablé sa famille, qu'elle a besoin de l'indulgence du roi de Grenade pour sauver son père. Le prince, oubliant qu'il est sous les habits d'un pêcheur, offre sa protection... sa médiation, mais ne peut cacher sa colère quand Zoraïde lui dit qu'elle est la fille d'Azem. Cependant les observations de Zoraïde font quelqu'effet sur lui. Azem n'a pas été entendu, il se peut qu'il ait été injustement puni... Il saisit le mémoire que lui présente Zoraïde et se retire précipitamment. Zoraïde tremble pendant quelques instans, mais bientôt Almanzor revient dans tout l'appareil de sa majesté; il a reconnu l'innocence d'Azem, lui a pardonné, et élève Zoraïde au rang de son épouse.

Je ne sais par qui la partition a été accommodée aux nouvelles paroles; mais on a prétendu que M. l'arrangeur avait profité de l'occasion pour faire passer quelques morceaux de sa façon, sous le nom de Dalayrac. Quoi qu'il en soit, la pièce a eu quelques représentations et a été vue avec plaisir. Par suite même de cette singulière conduite des administrations théâtrales, qui prodiguent les honneurs de la représentation à des auteurs qui n'ont plus besoin des secours, ni de la protection des hommes, on a repris, cette année, beaucoup d'ouvrages de Dalayrac. Outre *le Pavillon des fleurs*, on a donné le *Château de Monténéro* au bénéfice de Mme Ve Moreau; *la Dot* (le 28 juin), *Sargines* (le 29 septembre), *les Deux Tuteurs* (le 4), sans compter les pièces de cet auteur, qui se trouvent au courant du répertoire. L'anecdote qui a fourni le sujet de *la dot*, était très connue et a, depuis la représentation de cette pièce, été employée dans d'autres ouvrages, tels que *la Belle Allemande, la Laitière Prussienne*, qui ont

reproduit beaucoup plus fidèlement le trait dont on fait Frédéric le Grand, le héros. C'est à la reprise de cette pièce, que M. St.-Paul fit son premier début par le rôle du Bailli; il joua ensuite le Bailli des *Deux Savoyards*, et s'y montra assez comique. Un soir, sans aucun motif apparent, quelques spectateurs le sifflèrent; cette sévérité qu'il n'avait pas provoquée, l'affligea et l'engagea à ne pas continuer ses débuts.

Les Deux Tuteurs, dont les paroles sont de Fallet, furent donnés, pour la première fois, pendant un voyage de la cour à Fontainebleau. Alors la pièce était intitulée *les Deux Soupers*, et n'eut que peu de succès. L'auteur la corrigea, la réduisit, et la fit jouer à Paris, où elle se releva un peu. On la donne maintenant sous le nouveau titre des *Deux Tuteurs*.

— 27 JUILLET. —Peu de musiciens ont été mieux servis, cette année, que M. Romagnesi. Pour son coup d'essai dramatique, M. Justin Gensoul lui a fourni, dans son opéra-comique de *Nadir et Selim* ou *les Deux Artistes*, une pièce comme en demandent tous les compositeurs. Pourvu que ces messieurs aient l'occasion de disposer des notes, et de faire chanter les acteurs, ils s'embarrassent fort peu que l'intrigue de l'ouvrage ait le sens commun, que le dialogue en soit spirituel. Donnez-leur des ariettes, de grands airs, des morceaux d'ensemble, des quatuor, des trio, des duo et des romances, ils seront satisfaits et ne demanderont seulement pas de quelle manière tous ces morceaux sont disposés. Mais le public, plus sévère qu'eux, se montre plus exigeant; il veut des pièces bien conduites, intéressantes, et, sous ce dernier rapport, M. J. Gensoul n'a que faiblement contenté les plus indulgens.

Les deux héros de son ouvrage sont artistes, l'un peintre, l'autre musicien, et tous deux Grecs d'origine.

En revenant de leurs voyages, ils ont été attaqués sur les frontières de l'Inde par des Mahrattes. On leur a pris tout l'argent qu'ils possédaient; mais ce qui met le comble au désespoir de Sélim, c'est la perte de Délia, jeune Circassienne, sa compagne, qui lui a été ravie par les mêmes soldats. Egarés après cette funeste rencontre, ils ont long-temps erré pour gagner la ville de Lahor, et se sont glissés, pendant la nuit, au milieu d'une caravane, qui se dirige aussi vers cette capitale, et qui a fait halte à quelque distance de ses murailles. Cependant, lorsque le jour est venu, ils ont été découverts, et on veut les renvoyer. Quelle nouvelle douleur pour Sélim! Il a entendu la voix de Délia; elle est dans une tente voisine de l'endroit où il reposait, et le conducteur de la caravane, Haroun, l'a destinée, à ce qu'il paraît, au sérail du Nabab de Lahor.

Le Nabab, le vieil Olkar, usé par les plaisirs et par les fatigues de la guerre qu'il aimait beaucoup, n'a plus qu'une passion, celle de la musique. L'eunuque Missoul est chargé de diriger son orchestre, et Haroun espère lui faire un véritable cadeau, en lui présentant Délia qui chante à ravir. On profite de cette circonstance pour la mener devant Haroun, et Sélim compte la voir. Il est forcé de s'éloigner, parce que le marchand veut faire seul son examen. Il est satisfait de la jeune Circassienne, mais il est embarrassé d'un autre côté. Le Nabab voudrait un artiste qui pût remplacer le vieil eunuque, qui lui chante sa gloire et ses vertus depuis près de cinquante années. Nadir se fait heureusement connaître. Haroun enthousiasmé l'arrête, et lui fait autant de politesses et d'honnêtetés qu'il l'avait maltraité auparavant; il consent à emmener en même-temps Sélim à Lahor, et les voilà en route pour la capitale du Nabab.

Olkar est enchanté de l'arrivée de Haroun, surtout

quand il apprend qu'un artiste célèbre l'accompagne. Missoul commence déjà à être jaloux, et se promet bien de surveiller les deux nouveaux venus qui, d'accord avec Délia, pensent déjà aux moyens de fuir; un jeune Français, esclave dans les jardins, leur en procurera les moyens. Mais, voyez le malheur! le Nabab, qui prétendait ne devoir plus devenir amoureux, s'enflamme pour Délia, et veut en faire son épouse. Ce contretemps désole les deux artistes; car Missoul, voyant que son maître lui témoigne de la froideur, profite de ce changement subit pour les faire expulser. Nadir est aussi entêté qu'il est entreprenant. Il fait tant que, malgré Missoul, il se trouve sur le passage d'Olkar. Le prince veut qu'il chante devant Délia, et que Sélim fasse son portrait. Missoul se croit alors tout-à-fait perdu dans la faveur de son maître; cependant, le desir de conserver sa place et ses richesses, lui donne de l'esprit et de l'attention. Olkar, ayant déclaré que Délia serait son épouse, on apporte à la nouvelle mariée des présens, des bouquets; et, pendant que Nadir chante, Sélim écrit un billet qu'il place dans le bouquet que doit prendre Délia. Mais, quoiqu'il ait agi secrètement, Missoul s'est aperçu de tout, et, au moment où Délia croit pouvoir ouvrir le billet, il le saisit et le fait lire au Nabab. Olkar ne montre que du mépris pour l'action de Délia. Son habitude, à ce qu'il paraît, est de ne s'occuper que fort peu d'une femme qui le trompe. Il condamne Sélim à être esclave dans son palais, et Délia à devenir la femme de Missoul : Nadir se trouve être oublié dans cette distribution de châtiments.

Tout espoir de délivrance est donc détruit! Nadir est au désespoir : ne plus revoir ses amis... et ce qui le désole davantage, c'est que Missoul veut vendre Sélim. L'idée lui vient alors de se dévouer, de s'offrir à Missoul

à la place de son ami et de Délia qu'il devra laisser partir. Missoul calcule, et, croyant faire un bon marché, accepte la proposition ; mais Délia et Sélim refusent long-temps un pareil échange, et jurent de faire leurs efforts pour délivrer aussi leur ami. Missoul est presqu'ému de leurs adieux, mais le Nabab se fait entendre, et ses soldats emmènent les deux amans. Malheureusement pour Missoul, Nadir est vu par le Nabab, qui vient assister à une fête qu'on lui donne, je ne sais pour quel motif. Il veut entendre chanter le jeune Grec. Nadir, profitant de l'occasion, et dans un couplet tout-à-fait de circonstance, se compare à un rossignol mis en cage auquel on rend la liberté, et qui chante beaucoup mieux lorsqu'il vole à travers champs. Le Nabab jure sur son honneur qu'il n'a jamais entendu si bien chanter, et promet à Nadir une récompense, au moment où Sélim et Délia accourent se jeter aux pieds du Nabab pour lui demander la grâce de leur ami. Olkar ne sait ce que tout cela signifie, et entre dans une grande colère, lorsqu'il apprend le marché que Missoul avait conclu. Touché du dévouement de Nadir, il se montre généreux pour tous trois, pardonne à Délia et à Sélim, et les fixe tous trois à sa cour. Il abandonne Missoul à Nadir ; mais celui-ci ne pensant pas avoir besoin des soins du vieil eunuque, la lui rend aussitôt avec la permission du Nabab.

Depuis long-temps M. Romagnési s'est fait une réputation comme compositeur de romances. Ses ouvrages sont sur tous les pianos ; et, à Paris comme en province, il n'existe pas un seul salon où l'on n'en trouve une collection. On lui a reproché, avec raison, de n'avoir pas, dans la partition de son opéra-comique, évité la mollesse et la langueur affectées du genre qu'il cultive habituellement. A l'exception de quelques parties traitées avec

goût et talent, le reste pouvait paraître froid : c'est ce défaut commun au poëme et à la musique, qui a nui au succès complet de l'ouvrage, qui a eu cependant plusieurs représentations.

— 17 août. — Ce qui est très capable d'encourager les auteurs, qui regardent la littérature comme un métier, à continuer de suivre une carrière pour laquelle ils n'ont aucune vocation, et à déshonorer la profession d'homme de lettres par une foule de dégoûtantes platitudes qu'on leur laisse publier, c'est l'inconcevable succès des romans de M. d'Arlincour : le *Solitaire*, le *Renégat*, *Ipsiboé*, les moins ridicule de tous ces ouvrages, ont eu une vogue qu'obtiennent très rarement les livres les plus estimés, et faite pour frapper d'un éternel ridicule le genre romantique, si toutefois on a jamais songé à compter M. d'Arlincour parmi les auteurs peu nombreux, sortis de cette nouvelle école. Le *Solitaire* a été représenté sur trois théâtres des boulevards, et le *Renégat* allait aussi être livré à la curiosité des amateurs de ces théâtres, si la censure, rêvant des allusions terribles, ne s'était promptement opposée à ce que ce nouveau chef-d'œuvre passât sur notre scène.

On fut assez étonné quand on apprit qu'une nouvelle imitation du *Solitaire* allait être donnée sur le théâtre de l'Opéra-Comique. Depuis long-temps l'on n'avait pas vu de pièces dans le genre de *Roméo et Juliette*, de *Lodoïska*, de véritables mélodrames enfin. Le nouveau *Solitaire* en eut été sans doute un, si M. Planard n'avait en partie inventé une nouvelle intrigue moins ridicule que celle du roman, et n'avait même fait en plusieurs endroits la critique du chef-d'œuvre à la mode.

Le comte de St.-Maur est assassiné dans un défilé du Mont-Sauvage, près le pont du torrent. La nuit a couvert ce crime de ses ombres. Palzo, seigneur italien, et

son écuyer Alberti, prétendent avoir trouvé la victime expirante, qui leur a révélé le nom de son meurtrier. St.-Maur est tombé sous les coups du jeune chevalier Roger; le noble caractère de ce guerrier, d'autres présomptions se réunissent en vain pour attester son innocence. Palzo l'accuse, Palzo jouit d'un grand crédit à la cour du duc de Bourgogne; son témoignage est foudroyant, celui d'Alberti le soutient, et le malheureux Roger est condamné à mort. Son supplice se prépare, mais comme on craint que les soldats dont il est aimé ne le délivrent, le prudent Palzo, qui se plaît à agir dans les ténèbres, et se trouve, comme on l'a vu plus d'une fois à des époques très récentes, accusateur, témoin, juge et exécuteur dans la même cause, ordonne que Roger sera exécuté pendant la nuit. Cette précaution sert à merveille le condamné qui, profitant d'un moment où ses gardes n'exercent pas une active surveillance sur leur prisonnier, s'élance dans un lac, dont les eaux heureusement bourbeuses le dérobent à la hache des bourreaux et aux recherches de ses persécuteurs. On le croit généralement mort; une seule femme cependant ne partage pas cette croyance; Marceline, qui a élevé Roger, et passe dans le pays pour une inspirée, prétend qu'il lui est apparu et lui a donné l'assurance qu'il n'était pas mort. Malgré ces bruits, les biens du condamné ont été donnés à Elodie, sœur de St.-Maur, et l'ambitieux Palzo obtient du duc de Bourgogne la main de la jeune héritière. C'est ici que la pièce commence, un chœur de vassaux annonce que,

Ce soir, deux illustres époux
Vont former les nœuds les plus doux.

On cueille des fleurs, on tresse des guirlandes, on élève un autel de verdure, selon l'usage. Rien n'est plus cer-

tain que le mariage de Palzo. Les parens, les amis sont prêts, mais le solitaire s'oppose à ce mariage. . . Quel est donc ce solitaire qui s'arroge une pareille autorité? Les réponses que fait Charlot, jeune villageois qui a vu ce personnage mystérieux, aux questions qu'on lui adresse, ne sont pas propres à satisfaire la curiosité. On lui a demandé quel nom le solitaire se donne ?—L'homme des montagnes! —Son rang? —Roi du Mont-Sauvage! — Et qui l'a amené là-haut? —Les orages de la vie et les vents de l'infortune! — Et comment peut-il vivre? — Sa tête repose sur la feuille des hivers, il mange des noisettes, boit de l'eau glacée et se porte à merveille! — Heureusement Marie se charge de nous l'apprendre dans une ronde charmante. C'est un personnage mystérieux qui passe pour avoir tout pouvoir sur la nature, et fait le bien et le mal avec la même facilité. Ce récit donne à Palzo l'envie d'aller faire un tour au Mont-Sauvage; l'occasion est d'autant plus favorable, qu'ayant manifesté le desir de rester près d'Elodie, celle-ci l'a invité à la laisser seule; elle a l'intention d'aller prier dans la chapelle. Mais au lieu de penser à la prière comme elle vient de le dire, la vierge de la vallée cause avec Marie, du Solitaire mystérieux qui occupe toutes ses pensées. Bientôt on le voit paraître lui-même... Une barbe grise couvre son visage, il semble cassé; mais malgré cette apparence de vieillesse, il a su plaire à Elodie. Certain d'avoir touché le cœur de la jeune fille, il se découvre, et au lieu d'un vieillard, Elodie voit un beau jeune homme, qui lui promet de l'aimer toujours, de la protéger et d'empêcher qu'elle ne devienne la victime de l'infâme Palzo. Revenu au château, celui-ci se propose de conduire sa fiancée à l'autel, et va pénétrer dans la chapelle, lorsque l'homme de la montagne armé de pied en cap, lui en ferme l'entrée et cause une telle peur

à tous les assistans, que le mariage n'est point célébré.

Au second acte on se trouve au pont du torrent. Les soldats de Palzo, expulsés ainsi que leur maître du château d'Elodie, qui ne veut plus obéir aux ordres du duc de Bourgogne, y sont postés en embuscade, ce qui ne les empêche pas de chanter à pleine gorge un hymne à Bacchus. Phébée vient de nouveau voiler les cieux, c'est l'heure des remords. Alberti, troublé par l'aspect des lieux où succomba l'infortuné St.-Maur, tourmenté par des souvenirs déchirans, est bien résolu à fuir un pays où il ne digère pas bien et à se retirer en Sicile, asile ordinairement consacré aux traîtres repentans. Palzo, extrêmement contrarié de ce départ, dissimule et prie Alberti de lui rendre un dernier service que celui-ci ne peut refuser d'accorder. C'est d'aller monter la garde sur un rocher au bord du torrent. Pendant qu'il se rend à son poste, Palzo envoie après lui deux soldats gagnés, qui le précipitent dans les flots. Alberti tombe dans le torrent, dont les eaux ne sont pas bourbeuses, ce qui donne au Solitaire, qui se trouve fort à-propos de ce côté là, le moyen de le tirer de l'eau et d'apprendre de lui le mystère de l'assassinat de St.-Maur.

Se croyant délivré de son complice, Palzo songe à s'emparer d'Elodie; ses soldats l'enlèvent pour la soustraire au pouvoir du Solitaire; les ombres de la nuit favorisent son projet, mais cette fois sa mauvaise étoile lui fait changer de système. Le ténébreux Palzo veut voir la lumière, et l'homme qui ne trouvait pas la nuit assez noire pour exécuter ses coupables desseins, ne se contente pas des éclairs qui brillent dans l'air de toutes parts; le ciel est tout en feux, mais on y verra mieux en plaçant un fanal sur le pont. On se demandera pourquoi Palzo prend plaisir à se trahir lui-même? En voici la raison. Le Solitaire qui, pour ne pas se perdre sans doute dans

les détours des souterrains de la chapelle, s'était fait précéder de Charlot avec une lanterne, a renvoyé celui-ci près d'Elodie pour la rassurer et lui dire de placer un fanal sur le pont si quelque danger la menaçait encore. Les soldats de Palzo empêchent l'émissaire d'arriver à sa destination; mais comme d'après l'ordre de leur maître ils allument eux-mêmes un fanal, le Solitaire l'aperçoit, vient enlever Elodie au milieu des gardes de Palzo qui reste immobile à la vue de l'ermite ravisseur, mais bientôt se met à sa poursuite.

Au troisième acte la scène change et représente le jardin du château d'Élodie. On n'est point en peine sur le compte de la jeune vierge, Charlot et Marie rassurent ses vasseaux, le Solitaire est un bon diable. Au moment où Palzo veut courir après Elodie, cette dernière, ramenée par un souterrain, reparaît et déclare solennellement que les liens les plus sacrés l'unissent au Solitaire. Palzo jure de tirer vengeance de ce nouvel affront, quand on lui annonce que sa troupe s'est emparée de son plus implacable ennemi, qu'on le lui amène en silence et avec un mystère qui étonne même ses satellites. Le Solitaire accuse Palzo du meurtre de St.-Maur, Palzo invoque le témoignage d'Alberti, qu'il croit ne devoir plus craindre, mais dont la présence le confond. Roger n'est pas mort, on reconnaît ses traits, sa voix, Marceline est au comble du bonheur, Palzo est arrêté, et Roger, rentrant dans tous ses biens, épouse Elodie.

Le titre de cette pièce, la bizarrerie du roman, son inexplicable réputation, mais plus encore la manière dont M. Planard traita son sujet, et surtout la musique de M. Carafa, firent obtenir un succès de vogue à cette pièce, succès qui rétablit un peu les affaires de l'Opéra-Comique, car à cette époque, il était bien près de sa ruine.

La première composition de M. Carafa, qui n'est bien apprécié en France que depuis peu, fut un grand opéra, le *Vaisseau l'Occident*, qui fut joué à Naples, en 1815, sur le Théâtre royal du Fondo. Cet ouvrage dont toute l'intrigue roulait sur l'amour du capitaine du vaisseau, pour la femme d'un des passagers de son bord, eut beaucoup de succès. La scène se passait sur le vaisseau dont on voyait tour-à-tour la chambre du capitaine, une grande salle basse, et enfin, la vue générale à peu près comme dans le mélodrame de *Jean-Bart*.

M. Carafa donna ensuite un opéra en trois actes, *la Gabrielle*, qui fut joué aussi au Théâtre du Fondo, en 1816, pendant la réédification du Théâtre St.-Charles. Cet opéra eut un très grand succès, on en fit successivement au Théâtre St.-Charles trois reprises, qui ne lassèrent point le public. Les personnes qui connaissent cet opéra, sont justement surprises, qu'il n'ait pas encore été joué sur le Théâtre Italien de Paris. M. Carafa aux yeux de l'administration de ce théâtre, n'aurait-t-il plus de talent depuis qu'il est naturalisé Français? Je connais encore de ce compositeur un grand opéra en trois actes, *Iphigénie en Aulide*, qui n'eut pas de succès. Le machiniste et le peintre décorateur le secondèrent mal, et entrèrent pour beaucoup dans la chûte de l'ouvrage, dont le deuxième et le premier acte surtout furent vivement applaudis. On a même eu à l'Opéra un morceau de cette partition, composé pour Henri, qui dansait un pas de sept dans le divertissement de cette *Iphigénie*, et sur lequel, au moyen de coupures assez maladroites, Albert a composé un pas de trois, qu'il danse, je crois, dans la *Lampe Merveilleuse*. M. Carafa a encore fait la musique de plusieurs pas, la plus grande partie pour les ballets de Henry. On parle aussi d'un opéra d'*Abufar*, qui n'a pas encore vu le jour.

Ce compositeur s'était déjà fait connaître à Paris, par la musique de *Jeanne d'Arc*, mais mal servi par le poète, il ne put faire aussi bien peut-être qu'il en eut été capable; dans le *Solitaire*, il a pris sa revanche. Sa musique trouva des admirateurs et des critiques passionnés. On l'accusa d'avoir pillé quelquefois Rossini, car tout le monde aujourd'hui est Rossiniste, et le dernier des croques-notes veut à toute force trouver des passages de cet italien, devenu notre idole, dans les ouvrages de nos auteurs qui détestent le plus sa manière. La musique de M. Carafa est composée avec âme, avec feu : un grand nombre de passages sont charmans, et s'il s'est trop souvent rappellé les méthodes de sa nation; si, pour ne pas perdre la réputation de compositeur italien, il a fait chanter mollement et avec force roulades, les principaux personnages, il faut aussi adresser aux acteurs le reproche d'avoir rendu ce défaut plus sensible, par une profusion ridicule de cadences et d'ornemens étrangers dans des morceaux qui doivent être chantés avec âme et simplicité.

— 11 SEPTEMBRE. — Favart a partagé avec quelques auteurs fameux du siècle dernier, la gloire d'avoir fait sortir l'Opéra-Comique du genre bas et trivial dans lequel on paraissait vouloir le laisser, et de l'avoir rendu digne d'un culte tout particulier. Les pièces de Favart sont bonnes à voir dans tous les temps, on pouvait les jouer presque sans le moindre changement, elles auraient toujours fait autant de plaisir que pendant leur nouveauté. Un auteur, pour rendre plus brillans les débuts d'une actrice aimée du public, donna aux Variétés la *Chercheuse d'esprit*, avec de légers changemens, qui ne regardaient que les timbres des airs et quelques expressions vieillies dans les couplets. La pièce et l'actrice firent le plus grand plaisir. Alléchés par ce succès, une nuée d'auteurs se précipitèrent sur les œuvres de Favart, les

mutilèrent sous prétexte de les arranger à la moderne, et en couvrirent tous les théâtres de Paris. La même pièce fut souvent jouée sur quatre ou cinq théâtres différens dans une même soirée. On les mit en ballets, en vaudevilles, en opéra-comiques, quelques auteurs même allèrent plus loin, et variant les changemens et les additions, donnèrent deux ou trois éditions différentes de la même pièce, sans faire difficulté d'accoler leurs noms à celui de Favart.

Par suite d'une de ces bizarreries, de ces contre-sens que l'on découvre chaque jour dans nos lois, n'est-il pas révoltant que, lorsque les biens matériels sont assurés dans toutes les familles, passent sans contestation des pères aux enfans, qu'il en soit autrement pour les œuvres de l'esprit; qu'au bout de dix années, des enfans soient légalement déshérités du produit des ouvrages qui ont couté, des soins et des peines infinies à leurs parens, et dont souvent une tardive postérité à fait connaître le mérite. Il est certain qu'il existe en ce moment un héritier du nom de Favart, et que cet homme peut-être dans la gène, a vu nombre d'auteurs augmenter leurs honoraires avec les ouvrages qui doivent lui appartenir, je dirai presque aux dépens de sa propre existence.

La destinée de Favart, fut loin d'être toujours heureuse. Fils d'un pâtissier qui faisait des vers, et se vantait d'être l'inventeur des échaudés, il imita son père, et faisait, alternativement, ou tout à la fois, des petits pâtés et des vers. Bientôt, il quitta tout-à-fait son état pour devenir le plus ferme soutien de l'Opéra-Comique. Il avait fait au moins vingt pièces avant la *Chercheuse d'Esprit*, la première qu'il ait avouée. Tout ce que l'on a raconté sur sa connaissance, ses amours avec Mlle Duronceray, depuis sa femme, n'est pas présenté très clairement par toutes les personnes qui se sont occupées de publier des notices sur

son compte. Ce que l'on peut voir de plus certain dans tout ce qui a été dit à ce sujet, c'est qu'après la fermeture du Théâtre Italien qu'il menait fort bien, et qui fut demandée et obtenue par les comédiens Français, il fut pour son malheur, chargé de conduire la troupe de comédiens, que le maréchal de Saxe menait à la suite de son armée. De là tous ses malheurs. Le maréchal pour assouvir l'ignoble et brutale passion qu'il avait conçue pour Mme Favart, les persécuta de la manière la plus cruelle, et ne céda que lorsque cette malheureuse femme eut consenti à son deshonneur. Depuis ce temps, Favart ne jouit d'aucun moment de repos, et la malheureuse étoile sous laquelle il était né, ne cessa de répandre sur lui, et même sur sa mémoire la plus funeste influence. On lui disputa la propriété de ses plus jolis ouvrages pour les attribuer à sa femme, et à un avorton décoré du nom d'abbé de Voisenon. Il est encore extrêmement difficile de porter un jugement bien sain sur Mme Favart, qui a marqué de différentes façons pendant le siècle dernier. Les critiques et les éloges à son sujet sont partout extrêmes. Elle était divine selon les uns, détestable selon les autres. La même obscurité qui couvre la vie de son mari s'étend sur la sienne, aussi que d'occasions favorables ne fournit elle pas à la malignité !

Cette actrice est morte en 1772; elle montra beaucoup de courage et de patience pendant tout le temps de ses souffrances. Revenue un jour d'un long évanouissement, elle aperçut, parmi ceux que son danger avait rassemblés en hâte autour d'elle, un de ses voisins dans un accoutrement fort grotesque; elle se mit à sourire, et dit qu'elle avait cru voir le paillasse de la mort. Selon quelques faiseurs de notices elle reçut les secours de l'église avec autant de calme que de résignation. Selon d'autres, jamais les prêtres ne purent la déterminer à

renoncer au théâtre. Elle dit qu'elle ne voulait point se parjurer; que c'était son état; que si elle guérissait, elle serait obligée de le reprendre, et qu'elle ne pouvait parconséquent y renoncer de bonne foi; elle aima mieux se passer de sacremens. Mais lorsqu'elle se sentit expirer, elle dit : — Oh! pour le coup, je renonce! — ce furent ses derniers mots. Mme Favart était âgée à-peu-près de cinquante ans : c'était, s'il en faut croire Grimm, Diderot et les autres fournisseurs de la *Correspondance littéraire*, une mauvaise actrice; elle avait la voix aigre, et le jeu bas et ignoble; elle n'était supportable que dans les rôles de charge, et ne l'était pas long-temps. Elle jouait supérieurement la savoyarde montrant la marmotte : c'était tout son talent; elle dansait, elle chantait, et sa danse en sabots tourna la tête à tout Paris. Suivant une autre version, une gaîté franche et naturelle rendait son jeu piquant et agréable; elle n'eut point de modèle, et en devint un inimitable!!!.. Tour-à-tour soubrette, amoureuse, paysanne, elle pliait son jeu à tous les caractères, et les rendait avec une vérité surprenante. Tout ce qu'on dit encore de ses vertus et des qualités de son cœur est plus brillant. Il paraît que Favart, mécontent de la conduite du maréchal de Saxe, enleva sa femme, et disparut avec elle pendant le siége de Maëstricht. La nuit de leur évasion fut apparemment orageuse; car les ponts de communication entre l'armée du maréchal et le corps de Lowendal, qui était de l'autre côté du fleuve, furent enlevés, et l'on craignit que les ennemis n'en profitassent pour tomber sur ce corps et l'écraser. Dumesnil entre chez le maréchal de grand matin; il le trouve assis sur son lit, échevelé, et dans l'agitation de la plus vive douleur; il entreprend de le consoler. — « Le malheur est grand sans doute, dit Dumesnil, mais il peut se réparer. » — « Ah! mon ami, lui répond le maréchal, il

n'y a point de remède, je suis perdu! » — Dumesnil continue à ranimer son courage abattu, et à le rassurer sur l'événement de la nuit. — « Il n'aura peut-être pas, dit-il, les suites qu'on en redoute. » — Le maréchal continue à se désespérer, et à se regarder comme sans ressources. Enfin, au bout d'un quart d'heure, il s'aperçoit que tous les discours de Dumesnil n'avaient pour objet que ces ponts entraînés... — « Eh! qui vous parle, lui dit-il, de ces ponts rompus? c'est un inconvénient que je réparerai en trois heures. Mais la Chantilly! elle m'est enlevée!!! » — Le héros, à qui jamais l'opération la plus importante n'avait fait perdre une heure de sommeil, était alors échevelé, éperdu. Irrité d'une résistance qu'il n'avait jamais éprouvée nulle part, le maréchal eut la faiblesse de demander une lettre de cachet pour enlever à un mari sa femme, et pour la contraindre d'être sa concubine; et, chose plus affreuse, cette lettre de cachet fut accordée et exécutée. Les deux époux plièrent sous le joug de la nécessité, et la petite Chantilly fut à-la-fois femme de Favart et maîtresse de Maurice de Saxe: on prétendit même qu'elle causa la mort de ce héros l'année suivante. On a peut-être répandu cette anecdote pour empêcher qu'on ne parlât davantage de la mort de ce maréchal. La ruse a réussi; car on n'a jamais rien dit de certain duel fameux, qui avait pourtant fait du bruit à cette époque.

Les pièces de Favart que l'on a reprises sont: *la Chercheuse d'Esprit*, *Ninette à la Cour*, *Isabelle et Gertrude*, *les Ensorcelés*, attribués à Mme Favart, et enfin *le Coq de Village*, qui n'est venu chanter à Feydeau qu'après avoir paru sur cinq autres théâtres de la capitale. Les changemens sont de M. Achille Dartois, et la musique, agréable en plusieurs endroits, de M. Frédéric Kreubé, l'auteur de la musique *d'Edmond*

et Caroline : l'opéra-comique de Favart avait été représenté pour la première fois, sur le théâtre de la foire, le 31 mars 1743.

— 17 OCTOBRE. — La mort de Moreau et les circonstances qui la suivirent ont occupé vivement l'attention. Cet acteur a emporté dans la tombe les regrets de tous ceux qui pouvaient le connaître. Comme homme, comme comédien, il jouissait d'une réputation excellente, et n'a laissé que des souvenirs honorables pour sa mémoire. Moreau débuta il y a vingt-cinq ans au théâtre Favart, et commença sa réputation par le Jokey du *Délire*. Depuis lors il n'eut que des succès, et consola le public de la perte de Dozainville et de la retraite de Lesage. Attaqué d'une maladie de langueur il s'éteignit lentement, après avoir conservé la connaissance jusqu'au dernier instant, et s'être occupé de ses dernières affaires avec autant de courage que de bienveillance pour ceux qui avaient toute son amitié. Inquiet sur le sort de son épouse, il ne cessa de penser à lui procurer les moyens d'assurer son bien-être ; c'est ce desir qui lui fit adresser la lettre suivante à ses camarades.

Mes chers Camarades,

Si je succombe, selon toute apparence, je vous demande pour grâce dernière, de donner ma représentation (de retraite) au bénéfice de ma femme, immédiatement après ma mort. J'emporte au tombeau la douce consolation que vous m'accorderez ce que je demande, et je prie ici tout ce qui compose le théâtre, depuis le premier jusqu'au dernier, de recevoir mes adieux, l'expression de ma reconnaissance et les vœux que je fais pour le bonheur de tous.

MOREAU.

Cette lettre produisit le plus grand effet ; elle attendrit

tellement les cœurs, que de toutes parts chacun s'offrit avec zèle pour concourir à l'accomplissement des desirs de Moreau. On pensa à la représentation à bénéfice, on composa le spectacle, on l'annonça, puis, par un de ces retours singuliers, si communs à l'homme, tout ce beau zèle se refroidit : Moreau n'était plus, on l'oublia, on oublia son épouse, et peut-être sans quelques véritables amis qui parlèrent des devoirs que l'on s'était imposés, et qu'il fallait remplir, tout cet étalage de beaux sentimens n'eut amené aucun résultat avantageux.

Enfin la représentation fut donnée, mais elle n'offrait que peu d'appas à la curiosité. Malgré les admirables talens de Talma et de Mlle Duchesnois, *Marie Stuart*; était trop connue. La reprise du *Château de Montenero*, regardé comme le chef-d'œuvre de Dalayrac, n'offrant pour extraordinaire que la présence de Chenard dans le rôle de Ferrand, de Potier dans celui de Longino, et un ballet placé au premier acte ne suffisait pas encore. Il n'y eut que peu de monde, et la recette ne s'éleva qu'à 7,000 francs. On prétendit qu'elle avait été assurée à 12,000 par les Sociétaires.

—29 OCTOBRE. — C'est le mardi 7 septembre 1784, que l'on donna sur le théâtre de la comédie Italienne, la première représentation de *Fanfan et Colas*, jolie comédie que l'on a attribuée pendant long-temps à Mme de Beaunoir, et qui est de son mari. Mme de Beaunoir, rappelée après la représentation, parut et fut accueillie par les applaudissemens de tous les spectateurs, que cet ouvrage intéressant et moral avait vivement attendris. Le sujet en est tiré de la plus jolie fable de l'abbé Aubert, de la seule même qui soit venue jusqu'à nous.

La comédie de *Fanfan et Colas* était destinée au théâtre des Variétés amusantes; elle y fut même présentée par Mme de Beaunoir. C'est à M. Suard, censeur des spec-

tacles, qu'elle fut redevable du triomphe qu'elle obtint. C'est lui, qui après avoir lu la pièce et ne l'avoir pas trouvée à sa place sur un théâtre secondaire, engagea les comédiens Italiens à la recevoir; et l'auteur consentit facilement à la leur laisser représenter. Mme Gonthier, qui vit encore, et a pu assister à la reprise de cet ouvrage, créa le rôle de Perrette et la jolie Carline, devenue ensuite Mme Didelot, et morte il n'y a pas long-temps, était de l'espiéglerie la plus piquante dans celui de Colas.

Comme Mme Favart, Mme de Beaunoir a obtenu et conservé à peu de frais la réputation de femme auteur. On a même été jusqu'à imprimer le recueil des pièces de théâtres représentées sous son nom, sans expliquer le motif qui empêchait en cette circonstance l'éditeur de dire la vérité. Employé à la bibliothèque du Roi avant la révolution, M. de Beaunoir avait été invité par ses confrères à ne pas se nommer, et c'était pour déférer à ce desir que la plus grande partie de ses ouvrages dramatiques était annoncée sous le nom de sa femme. Aujourd'hui on est beaucoup moins sévère, et MM. les commis de la Bibliothèque ne se formalisent pas de voir leur confrère, M. Dumersan, devenir le peintre du *Coin de rue*, des *Bonnes d'enfans* et de la *Marchande de Goujons*.

Née en 1766, d'une famille estimée dans le commerce, et plus d'une fois honorée de l'Echevinage, Louise Céline Cheval de Beaunoir mourut des suites d'un asthme, le 19 janvier 1821. Son grand-père avait été annobli par Louis XV, pour avoir créé la manufacture de verrerie établie à Sèvres, et dans laquelle on sait qu'il fallait que les ouvriers fussent tous gentilshommes. Mme de Beaunoir fut mariée de bonne heure, mais forcée, à l'époque des troubles qui désolèrent la France, de se séparer de son mari qu venait d'émigrer, elle s'embarqua pour Saint-Domingue dans l'espoir de recueillir quelque fortune. Frustrée des

espérances qu'elle avait formées, elle revint en France et oublia, au milieu des plaisirs, du tourbillon du grand monde et de toutes les distractions qui peuvent entourer une jolie femme, naturellement spirituelle et jouissant d'une réputation qui, quoique usurpée, ne la faisait pas moins rechercher, tous les chagrins qu'elle avait éprouvés. Réunie à son mari lorsque la tourmente révolutionnaire eut été calmée, elle vécut loin du monde que sa fortune ne lui permettait plus de fréquenter, et qu'elle regrettait souvent.

C'est M. Jadin père, maître de chant des enfans de chœur de la chapelle du Roi, qui eut le premier l'idée de mettre *Fanfan et Colas* en opéra-comique. Lié avec Mme Gavaudan, il entendit quelquefois cette actrice manifester le désir de jouer, avant de quitter le théâtre, le rôle de Colas. Curieux de lui plaire, M. Jadin se présenta chez M. de Beaunoir pour le prier d'acquiescer à cet arrangement et lui demander les changemens nécessaires. Cette affaire fut entamée et terminée dans un dîner auquel j'assistai, et je fus chargé de composer les morceaux que M. Jadin devait mettre en musique. J'avais déjà commencé ce travail, lorsque différens événemens m'éloignèrent de M. de Beaunoir, et firent donner à M. Jadin fils, attaché à la maison de M. le Comte d'Artois, la tâche que j'avais entreprise. La pièce, ainsi métamorphosée, fut représentée, mais non pour Mme Gavaudan qui avait eu l'intention de la faire reprendre le jour de son bénéfice. Ce fut Mme Moore-Pradher qui joua Colas et s'en acquitta fort bien; Mlle Desbrosses fit la nourrice Perrette, et, ce qu'il y a de singulier, demanda des conseils sur le costume et les traditions du rôle, à sa devancière Mme Gonthier.

Quelque temps avant que la pièce ne fût reçue au théâtre Feydeau, je l'avais présentée au théâtre de la

Porte St.-Martin. Le comité la refusa sous prétexte qu'un pareil enfantillage serait déplacé sur le premier théâtre des Boulevards. Malgré cette grave décision, prononcée par des juges qui ne regardent pas comme des enfantillages les mélodrames curieux qu'ils donnent au public, la pièce obtint le plus grand succès à Feydeau; et, quoique M. de Beaunoir ne retirât presque aucun profit de cette reprise, puisque trois personnes partageaient les faibles droits d'auteur qu'elle rapportait, tout l'honneur lui en revint. Le jeu des acteurs, l'intérêt qui règne dans la pièce, firent passer sur la musique nulle et inintelligible que M. Jadin composa sur les nouvelles paroles. On assure pourtant que ce musicien a fait quelques opéras qui annonçaient un peu de talent.

— 28 NOVEMBRE. — Valentine de Milan a été l'héroïne d'un grand nombre de drames, de mélodrames et de tragédies. Ses amours, ses nombreux malheurs, sa sensibilité, ses vertus, son courage, ont été maintes fois mis à contribution par les auteurs dramatiques, mais presque toujours sans succès. Jeune encore, M. Bouilly se prit aussi de passion pour la belle fille de Galéas; mais, voyant que tous les théâtres étaient envahis par ses confrères, il se rejeta sur l'Opéra-Comique et composa pour Méhul un poëme, dans lequel ce compositeur célèbre pût déployer toutes les ressources de sa brillante imagination. En véritable ami, M. Bouilly s'est entièrement sacrifié au musicien, ou plutôt il a travaillé dans le goût de l'époque à laquelle il vivait alors. Car, tout en partageant l'avis des critiques modernes, qui ont dit que sa pièce n'était qu'une suite d'invraisemblances, j'ajouterai qu'il y a quinze ou seize ans, époque de la réception de *Valentine de Milan*, ce drame aurait obtenu beaucoup plus de succès qu'aujourd'hui. Au théâtre comme en politique, les circonstances font tout.

La fable que M. Bouilly a inventée, ne ressemble nullement aux autres. Son intrigue est toute romanesque. Bien certainement il n'avait d'autre but que celui de fournir au musicien tous les moyens possibles de faire briller son talent. Le lever du rideau au premier acte est imposant. Des fenêtres de l'une des salles de la citadelle de Cortosa, on aperçoit les troupes Françaises disputant la victoire aux soldats de Galéas, duc de Milan. Valentine, témoin malgré elle de cet affreux combat, tremble en pensant que son père, que son amant peuvent en venir aux mains et livrer le reste de ses jours à d'éternelles douleurs. A chaque instant son inquiétude augmente : avec le jeune Urbain Galéas, son parent, auquel elle a confié les secrets de son cœur, elle suit les mouvemens des armées, et attend avec anxiété la fin de cette lutte terrible. Un instant elle doute du résultat; les combattans se sont éloignés et la présence de la vieille Laurencia, bonne paysanne qui s'occupe à secourir les blessés et les malheureux, de quelques pays qu'ils soient, adoucit son inquiétude. Toutes deux parlent du bien qu'elles ont fait, de celui qu'elles cherchent à faire; et Laurencia raconte qu'elle a sauvé la vie à un beau chevalier qui, pour reconnaître ce service, lui a fait présent d'une chaîne en or. Pendant ces récits assez déplacés, Jean Galéas a perdu la bataille, et suivi de toute sa cour, des ducs de Férare et de Florence, amans dédaignés par Valentine, il rentre dans la forteresse, furieux et résolu à s'ensevelir sous ses ruines, plutôt que de se rendre. Ces sermens sont interrompus par l'arrivée d'un écuyer qui annonce que le frère du Roi de France, Louis, l'objet des affections de Valentine, demande à le voir. Jean Galéas pense que Louis veut l'insulter, et jouir de sa victoire! — Il est seul et sans armes, ajoute l'écuyer. — On admire cette

confiance qui est plus que de la témérité et on décide qu'il sera admis.

Jamais les Fils de France ne quittaient leur épée, il est donc assez étonnant de voir Louis se livrer ainsi à la merci de ses ennemis; mais il va plus loin : quoique vainqueur, il demande la paix et paraît décidé à tout sacrifier pour voir Valentine qui ne sait pas encore que son amour est partagé. Bien loin, dans la fâcheuse circonstance où il se trouve, de profiter de la générosité de son vainqueur, Jean Galéas fait le fier, refuse la paix, ne veut entendre parler d'aucun accommodement. Louis de France, qui pourrait facilement commander, le supplie de ne pas se montrer si sévère; Valentine prie d'un côté; le jeune Urbain, de l'autre; le peuple, les soldats se joignent à eux et Jean Galéas, ne pouvant plus décemment résister, promet d'aller au rendez-vous fixé par Louis de France, au monument qu'il fit élever à Bélisaire dans les plaines du Milanais.

La cabane de Laurencia se trouve par hazard près de ce monument; de là, elle est à même de voir ceux qui viennent visiter l'obélisque. Elle a reconnu Louis de France, qui venait sans doute examiner la place où les deux armées doivent se réunir, et, par ses indiscrétions, ses confidences, lui laisse deviner une partie des secrets de Valentine. Resté seul avec son confident et son médecin, sir Albert, Louis de France s'abandonne à sa rêverie, pense à ses amours; et bien que l'endroit ne soit pas des mieux choisis, il grave sur l'obélisque son chiffre et celui de Valentine. Sortie de son palais, on ne sait trop comment, et curieuse de voir la cérémonie qui va avoir lieu, Valentine, accompagnée d'Urbain Galéas, arrive près de la cabane de Laurencia au moment où Louis de France, ne croyant avoir pour confidens que

les échos et son médecin, chante son amour. Valentine bénit le ciel qui lui a donné l'idée de venir sous un costume de bachelette pour entendre de si doux aveux; et pendant que les soldats des deux nations, que Jean Galéas, qu'Olivier de Clisson, connétable de France, et tous les grands officiers des deux nations se rangent autour du monument, elle se cache dans la foule des spectateurs. L'entrevue entre les chefs ennemis commence mal. Olivier est fier et vainqueur; Jean Galéas ne veut pas se rappeler qu'il a été complètement battu, et peut-être tout espoir d'accommodement serait-il détruit, si Louis de France ne se mettait au milieu d'eux, et ne les ramenait à de plus pacifiques sentimens. Les chevaliers se serrent la main, les soldats les imitent, tous se réjouissent du bonheur et de la tranquillité qui les attendent; et Louis de France, après avoir demandé à Jean Galéas la permission de présenter ses hommages à sa fille, se dirige vers la citadelle de Cortosa. Mais un traître veille sur lui : dans le chemin, il est frappé d'un coup mortel. Olivier de Clisson, au désespoir, accuse Jean Galéas de cette perfidie : celui ci s'en défend; les injures succèdent aux reproches; mais, guerriers prudens, ils remettent l'exécution de leur vengeance à une autre occasion et Olivier de Clisson court au secours du prince qu'on amène évanoui sur un brancard, pendant que Valentine, évanouie de son côté, est transportée dans la cabane de Laurencia.

On a porté le prince mourant dans un vieux temple ruiné, autrefois consacré à la paix. Là, tous les soins lui sont prodigués; les soldats inquiets entourent le lit de douleur. Dans cette enceinte, des nouvelles alarmantes ont été apportées au Connétable. Jean Sans-Peur, le terrible duc de Bourgogne, a trouvé moyen de fuir sa prison; et les soldats Français, irrités du crime commis sur la

personne du frère de leur roi, veulent rompre l'armistice, et attaquer les Milanais. Le Connétable court donner des ordres, pour que la fuite de Jean Sans-Peur ne devienne pas funeste à la France, et pour empêcher que ses soldats ne manquent, par excès de zèle, à l'honneur et aux lois de la guerre. Louis, pendant ce temps, reste donc seul sous la garde de son médecin, qui bientôt le quitte lui-même, après l'avoir confié à la vieille Laurencia que le prince desirait voir, et qui amène avec elle une de ses nièces : on se doute bien que cette nièce est Valentine elle-même. Il est assez singulier que le frère du Roi de France, dangereusement malade, soit ainsi délaissé dans un temple en ruines et ouvert de toutes parts ; il l'est plus encore de voir Valentine, dans des circonstances aussi critiques, s'aventurer au milieu d'une soldatesque effrénée, abandonner le palais de son père, et courir après un amant qu'il serait plus convenable qu'elle attendît, etc., etc. : mais ces invraisemblances ne sont pas les plus fortes que renferme l'ouvrage. Valentine admire le prince, lui baise la main, lui fait entendre les chants les plus passionnés, fait enfin tout ce qu'on ne pardonnerait pas à une *Nina*. Ses folies font sortir le prince de sa léthargie, mais Valentine s'est cachée derrière le brancard sur lequel il est étendu. Grâce à la princesse, les chefs de l'armée, les soldats, trouvent Louis de France debout et bien portant, en état même de recevoir la visite, assez mal reçue d'abord par Olivier de Clisson, de Jean Galéas qui, en apprenant que Louis n'était pas mort, veut, à toute force, se justifier du meurtre qu'on lui impute. Excitée par les reproches que l'on adresse à son père, Valentine s'oublie, sort de sa cachette, et arrive fort à-propos pour entendre une vive remontrance de son père sur sa conduite inconvenante, et une belle déclaration de son

amant, qui trouve, au contraire, cette conduite digne d'approbation. Sur ces entrefaites, on annonce que le meurtrier du prince vient d'être arrêté. C'est un émissaire du duc de Bourgogne; il a tout avoué; et Jean Sans-Peur a eu l'attention extrême, pour faire sans doute reconnaître l'assassin, de remettre à ce misérable, une arquebuse que lui donna le Roi de France : l'innocence de Galéas est reconnue, et il unit le prince et sa fille.

Rien ne ressemble plus à un opéra italien que *Valentine de Milan*. Mais la délicieuse musique que Méhul a composée pour les paroles, pouvait opérer un miracle, et faire écouter, dans un religieux silence, une pièce dix fois plus mauvaise que celle de M. Bouilly. Le charlatanisme employé par les comédiens, pour ajouter à l'éclat du triomphe qu'obtint encore après sa mort cet illustre compositeur, était inutile s'il n'était pas déplacé. Une circulaire avait été adressée aux auteurs et aux compositeurs ordinaires de Feydeau, afin qu'ils se trouvassent en costume à la représentation de cette pièce: les deux balcons leur avaient été destinés à cet effet. A la fin de l'ouvrage, le buste de Méhul fut apporté par les acteurs, couronné de fleurs et de lauriers, et, pour completer la fête, des couplets de M. Bouilly furent chantés et répétés en chœur. Cette comédie, donnée par les sociétaires pour en imposer au public, et gagner quelques bonnes recettes (car le desir de rendre hommage à la mémoire d'un homme justement célèbre, doit être compté pour fort peu de chose dans cette circonstance), ne fit que peu d'effet. Si les administrateurs de Feydeau avaient eu l'intention de se montrer reconnaissans envers un des auteurs de leur fortune, le meilleur moyen de lui prouver leur bonne volonté, c'était de jouer sa pièce de son vivant. Quoi qu'il en soit, *Valentine* obtint, grâce au compositeur, un succès des plus

on y trouva
personne du frère de leur roi, veulen' ... tation. C'est à
tice, et attaquer les Milanais. Le Conr ... t les changemens
des ordres, pour que la fuite de ... artition.
devienne pas funeste à la France ... carrière dramatique
ses soldats ne manquent, par ... ble que par les conti-
et aux lois de la guerre. Le ... sait cette actrice. Pres-
donc seul sous la garde ... ant dans aucun ouvrage
quitte lui-même, apr' ... éparée à l'idée d'une sépara-
rencia que le prin ... ublic; aussi son départ n'a-t-il
elle une de ses nic ... e sensation. Depuis long-temps la
est Valentine ... e indispensable pour Mme Gavaudan.
frère du Roi ... s moyens empêchait qu'on ne l'entendît,
ainsi délai ... s spectateurs dans le cas de juger plutôt du
toutes p ... sa pantomime que de celui de son chant et de
des ci ... tion. Ce reproche d'ailleurs lui a toujours été fait,
d'ur ... qu'on rendît justice à l'intelligence, à la vivacité de
p ... jeu. On l'a toujours comparée à une jolie miniature
qu'un souffle pouvait anéantir, et l'Opéra-Comique serait bientôt tombé, s'il n'avait eu que des cantatrices aussi fluettes, car la première qualité requise pour chanter l'opéra, c'est d'avoir autre chose qu'une voix de boudoir. Mme Gavaudan, après une assez longue absence, était rentrée le 3 janvier, par Jozet des *Deux Savoyards*, et Margot du *Diable à Quatre* : depuis, elle est arrivée sans peine et sans fatigue jusqu'à sa représentation à bénéfice, que quelques circonstances ont rendu remarquable et lucrative.

On avait annoncé pendant long-temps *le Diable à Quatre*, pièce dans laquelle Chenard reparut pour jouer Maître Jacques ; Mlle Demerson remplissait le rôle de la Soubrette, et Mme Gavaudan celui de Margot, rôle qu'elle a toujours rendu avec une gaîté et une verve charmantes ; une pièce nouvelle, dont, chose rare, le

e fut caché jusqu'au jour de la représentation, et le *Délire*, pièce dans laquelle Gavaudan devait rôle de Murville. L'apparition de cet acteur fit t Paris, et fut la principale cause du grand ectateurs qui assistèrent à la représentation. e sans doute que dans le temps, Gavau- s'éloigner du théâtre Feydeau. On ofesser des opinions exagérées, adoptées , traitées d'infames par les autres, comme il ans tous les pays que l'esprit de parti divise. A uvelle de son apparition sur une scène dont on ait expulsé, le ressentiment des uns éclata, l'amitié des autres applaudit à cet acte d'indulgence. — « C'est faire insulte à la majesté Royale! criaient les premiers, que de souffrir un pareil homme à Paris » — « C'est mettre fort bien en pratique la maxime *union et oubli*, disaient les seconds. » — Et dans l'espoir d'un peu de scandale et de bruit, c'était à qui pourrait voir l'entrée en scène de l'acteur exilé. Très heureusement pour tout le monde, car la moindre dissention n'eût pas manqué d'avoir des suites excessivement funestes, tout se passa fort bien. Gavaudan, quoiqu'un peu usé, réunit tous les suffrages dans le joueur Murville, qu'il joua avec autant de chaleur que d'entraînement.

La pièce nouvelle était du plus fécond, du plus spirituel, mais du moins inventif peut-être de nos vaudevillistes du jour, de M. Scribe. C'était un canevas dans lequel on avait réuni différens acteurs à la mode de Paris. L'Opéra-Comique, personnifié, doit rassembler tous les sujets qui composent sa troupe, pour présider à la reddition des comptes de sa servante Fanchette. Un voisin, rentier de son état, ouvre la scène, (ce rôle était joué par Lepeintre) il se plaint du bruit et des embarras du quartier, il croit s'y soustraire en entrant à Feydeau;

mais il est tout surpris d'y trouver une chambrée complette. Bientôt arrivent M. Gavaudan et Mlle Mante, qui viennent être témoins des adieux de Fanchette au public. Tous les acteurs et actrices de Feydeau entrent en scène. — L'Opéra-Comique, sous le costume de Bailli, personnage de sa création, préside l'assemblée. Dans ce moment, Potier se fait annoncer, et se propose comme chanteur, ayant une méthode nouvelle, qui consiste à remplacer la voix par des gestes. Il donne dans une scène bouffonne, un échantillon de son savoir faire. Fanchette est enfin introduite. L'Opéra-Comique, après avoir fait l'énumération des pièces au succès desquelles elle a contribué par son talent, lui peint, au nom de l'assemblée, le regret qu'il a de la voir se retirer, et lui donne un certificat que sanctionne l'approbation de ses camarades. Comme on vient de le voir, tous les acteurs et les actrices de l'Opéra-Comique paraissaient dans cet impromptu. Quelques spectateurs, qui avaient vu Martin assis à la première galerie, s'avisèrent de trouver mauvais qu'il ne rendît pas, avec ses autres camarades, les derniers honneurs à Mlle Fanchette. Quelques voix le demandèrent, d'autres se joignirent aux premières, et bientôt le tumulte devint assez général pour qu'on fut obligé de suspendre la représentation de l'Intermède. Martin s'excusa hautement, en disant que, ne se mêlant plus des affaires du théâtre, et ne s'y rendant que fort rarement, il ignorait entièrement que les acteurs du théâtre dussent se réunir sur la scène; Huet, prenant de son côté la parole, assura que ce que disait son camarade Martin, était l'exacte vérité. On s'en tint à ces explications, le calme se rétablit, et la pièce fut achevée au milieu des applaudissemens, accordés plus aux acteurs qu'à l'auteur. Cependant, cette scène improvisée par le parterre, faillit avoir des suites. Martin

parlait de donner sa démission, mais, comme le premier il n'en avait pas grande envie, l'affaire en resta là ; seulement, la leçon qu'il reçut put être profitable. Martin a souvent oublié que la modestie est la seule compagne du véritable talent ; il avait toujours l'habitude de se croire le haut et puissant seigneur de l'Opéra-Comique, et de traiter un peu les comédiens qui l'entouraient, comme des vassaux. Plus on a de talent, plus on doit s'efforcer de faire oublier aux autres sa supériorité. Au théâtre, plus que partout ailleurs, cette vérité est démontrée.

— On a dit, depuis long-temps et avec raison, que le sceptre de l'Opéra-Comique tombait en quenouille. Jamais cette vérité n'a été mieux sentie qu'aujourd'hui, puisque la retraite de Martin est certaine et qu'on a laissé éloigner Baptiste, le seul homme qui rendît supportable l'absence de son chef d'emploi. Les actrices du premier mérite sont en nombre à Feydeau, mais les hommes, on les compte, on les cherche. Beaux temps du théâtre Italien, de l'Opéra-Comique, qu'êtes-vous devenus?

On a admis beaucoup trop de débutans, cette année, à ce théâtre comme aux autres ; et le directeur mérite d'autant mieux des reproches à cet égard, que la plupart de ces nouveaux venus étaient connus du public, jugés d'avance, et qu'il savait bien que peu méritaient l'honneur qu'on leur faisait. Ainsi, par exemple, pourquoi avoir fait venir deux acteurs, qui ont été se gâter en chantant le vaudeville au Gymnase, Desessart et Auguste. Ces deux comédiens se destinaient à peu près au même emploi ; mais Desessart avait davantage la prétention de remplacer Chenard dont il joua quelques rôles, Jacques de *Blaise et Babet* (le 26 janvier), le Gouverneur du *Prisonnier* (le 2 février), Dorimont de la *Fausse Magie*. Desessart peut être un acteur agréable en province, mais à Paris, il ne sera jamais remarqué.

Sa voix a de la force, du mordant, est assez correcte, mais il ne sait pas ce que c'est que la comédie. Il l'a, malheureusement pour lui, prouvé dans le rôle de Dupuis du *Secret*. Auguste ne s'est montré que dans celui de Micheli des *Deux Journées* (le 10 juillet). Il est bien inférieur à Desessart.

Deux débutans dans l'emploi de Martin, ce n'était pas trop en même temps! cependant aucun de ces messieurs n'est resté. Cassel, le premier, venait de Rouen où il était *adoré*! Les divinités théâtrales de la Basse-Normandie sont loin d'être parfaites et les Parisiens furent même sur le point de briser l'idole. Le premier début de Cassel dans *Gulistan* (le 27 avril) fut très tumultueux. Des sifflets, qui avaient bien l'air de venir d'une cabale faite d'avance, troublèrent plusieurs fois la représentation, intimidèrent l'acteur et lui ôtèrent tout-à-fait les moyens de se faire apprécier. Cet accueil, qui n'était pas mérité, était sur le point de décider Cassel à prendre la diligence et à retourner à Rouen, lorsqu'il céda à de nouvelles sollicitations, et consentit à tenter de nouveau la fortune. Ce ne fut cependant que presqu'un mois après son premier début (le 22 mai), qu'il joua Frontin de ma *Tante Aurore*, puis Dorimont de la *Lettre de Change*, *Joconde* et une bonne partie du répertoire de Martin. Intimidé dans les commencemens, Cassel se remit peu à peu et l'on fut bientôt à même de le juger mieux que la première fois. Cet acteur est froid, peu comédien, chanteur agréable, mais si loin de Martin que la seule pensée d'une comparaison ne pouvait que lui être funeste. C'est ce qui est arrivé; on ne l'a pas poursuivi comme le premier jour; souvent on l'a encouragé; mais, en général, on l'a traité avec infiniment d'indifférence. Il aurait beaucoup mieux fait de ne point quitter Rouen. Mais se trouve-t-on jamais bien où l'on est.

Pendant que le parterre de Paris sifflait Cassel, celui de Rouen faisait éprouver un pareil sort à Monrose cadet, frère de l'acteur de la Comédie Française, qui venait prendre la place de Cassel. On a dit que quelques motifs d'opinion, le mécontentement d'avoir vu partir Cassel, avaient été cause de l'injuste réception qu'on lui avait faite. Cette anecdote peut être vraie, tout est possible aujourd'hui. Chagrin de la chûte qu'il avait éprouvée, Monrose cadet vint se remettre à Paris. Frontin de ma *Tante Aurore* (le 9 août), *Gulistan*, Lafrance de l'*Epreuve Villageoise*, etc., etc., le montrèrent successivement dans les rôles de l'emploi pour lequel il se proposait. De l'habitude de la scène, de la verve et de l'intelligence, voilà pour le comédien; on reprochera au chanteur, une voix trop travaillée, et une faiblesse de moyens qui le forcent à escamoter certaines notes et l'obligent à en attaquer faiblement quelques autres. Monrose cadet n'est pas encore l'homme qu'il nous faut pour remplacer Martin, voire même Baptiste.

Il paraît qu'il est plus aisé de jouer les caricatures que les autres emplois de la comédie; car le nombre des comédiens qui se destinent à ce genre, est très considérable. Cela vient sans doute de ce qu'il n'est point difficile d'outrer le naturel et de faire rire aux dépens de la vérité. Les débutans comiques de cette année étaient d'abord M. Granger, neveu du fameux comédien de ce nom, acteur dont le débit sec, la fausse chaleur et la voix peu agréable n'étaient point propres à produire un grand effet. Il joua (le 11 juin) Thibaut des *Deux Jaloux*, Bertrand des *Rendez-vous Bourgeois*, Bastien du *Mari de circonstance*, Roch de l'*Avis au Public*, etc., etc. Le second, M. Gaudy-St.-Preux, ancien amoureux de province, qui n'a jamais eu le physique de cet emploi, s'était montré un ou deux mois avant ce premier début, au théâ-

tre de la Porte St.Martin, dans la *Servante justifiée*, où il jouait le rôle de Claudin, et, dans *Riquet à la Houpe*, où il remplissait celui de Riquet. Ces deux épreuves avaient suffi aux directeurs de ce théâtre pour l'apprécier; ses services n'avaient point été acceptés. On ne fut point aussi exigeant à Feydeau; il fut engagé après avoir joué (le 25 juin) Thibaut des *Deux Jaloux*, Blaise du *Nouveau Seigneur de Village*; ensuite Zozo de la *Maison Isolée*, Fabrice d'*Azémia*, Mathurin de *Blaise et Babet*, Roch de l'*Avis au Public*, Ali de *Zémir et Azor*, etc., etc. Le troisième est M. St.-Paul dont j'ai parlé plus haut.

Un autre jeune homme qui s'est essayé (le 24 septembre) dans le rôle d'André de l'*Epreuve villageoise*, Belnie, employé autrefois au Théâtre Feydeau, sous le nom de Mada, avait été au Gymnase un seul instant. Après avoir joué dans le petit opéra-comique du *Bramine*, il est revenu prendre à Feydeau son ancienne chaîne, mais non pas son premier nom.

Quoique ce théâtre soit très riche en actrices recommandables, on a cru nécessaire d'en engager encore de nouvelles; et, pour n'en pas perdre l'habitude, les nouvelles débutantes ont été meilleures que les débutans. Je me rappellerai long-temps l'effet que produisirent les petites Colon, le jour de leur premier début, (le 17 avril,) dans *les Deux Savoyards*. L'aînée jouait Michel, la cadette, enfant de quatorze ans au plus, jouait Joset, rôle dans lequel Mme Gavaudan s'était fait une réputation. Trop jeune pour sentir le danger d'une pareille comparaison, la petite Jenny se livra à une rare gaîté qui se communiqua bientôt à tous les spectateurs : son succès fut des plus complets. Il ne manquait à cet aimable enfant qu'un peu du charlatanisme qui entoure la frêle Léontine Fay, pour devenir

au même instant la merveille à la mode : elle n'aurait certainement pas été au-dessous de sa réputation.

Mlle Colon aînée est moins vive, moins enjouée que sa sœur, bien qu'elle ait aussi d'aimables qualités. Elle paraît se destiner à un emploi qui demande plus de gravité, celui des amoureuses et des ingénuités. Avant de jouer Michel dans *les Deux Savoyards*, elle avait rempli, à la satisfaction générale, le rôle d'Eugénie dans *la Lettre de change*. Depuis, les deux sœurs ont obtenu un égal succès dans leurs autres rôles de début. J'ai vu jouer à la petite Jenny, le rôle de l'enfant dans *Camille*, rôle qui ne ressemble guère au Joset *des Savoyards*, avec une âme, un sentiment faits véritablement pour étonner. — Je ne sais si Mlle Saint-Paul est femme, fille, nièce ou parente, à un degré quelconque, de l'acteur du même nom qui a aussi débuté à Feydeau. Ce qu'il y a de plus certain, c'est qu'après lui avoir vu jouer Rosine du *Prisonnier*, et Louise des *Rendez-vous Bourgeois*, je lui aurais conseillé de s'en aller bien vîte aux boulevards. Sa petite tournure, sa figure assez jolie, sa voix trouvée quelquefois agréable, n'auraient pas manqué de la faire remarquer, là où une voix juste n'est pas facile à rencontrer : à Feydeau, elle était déplacée. J'en dirai à-peu-près autant de Mlle Madinier, que l'on avait déjà vue, l'année précédente, aux Variétés, et qui se présentait, à Paris, avec la réputation d'une bonne actrice d'opéra-comique. Elle avait échoué dans les rôles *d'Angeline* et de *la Laitière Prussienne*; elle échoua encore, à Feydeau, dans celui de Colette de *Jannot et Colin* (le 11 mai) : elle eut le malheur de chanter faux auprès de Martin !

Une singulière circonstance fit faire attention aux débuts de Mme Joséphine Martin, qui venait aussi de province, et se destinait à l'emploi des duegnes. On lui

trouva une ressemblance extrême avec l'infortunée Reine de France, Marie Antoinette; on assure même qu'en province, elle n'était désignée que sous ce nom, devenu célèbre à force de malheurs. Malgré cela, Mme Martin ne produisit que peu d'effet comme comédienne et comme chanteuse, dans les rôles de *ma Tante Aurore* (le premier juillet), de Mopsa du *Jugement de Midas*, de Mme Hubert dans *l'Epreuve Villageoise*.

M. et Mme Letellier sont encore des acteurs de province. Une tournure assez agréable, mais un accent méridional; peu de voix, point d'aisance sur le théâtre, voilà Monsieur; une physionomie piquante, de la vivacité, assez d'habitude de la scène, voilà Madame. De bons, de véritables amis eussent conseillés à ce jeune couple de débuter au Vaudeville ou au Gymnase; l'un aurait fait un amoureux passable; l'autre une soubrette piquante, une coquette vive et légère. Ce qui leur manque pour réussir à l'Opéra-comique, n'est pas toujours nécessaire aux boulevards; mais l'amour-propre permet-il jamais aux comédiens de se mettre à leur véritable place?

Mlle Thibaut est la seule actrice qui ait véritablement marqué cette année. Son premier début (le 17 juillet) dans *le Prisonnier*, par le rôle de Mme Belmont, et dans *Euphrosine et Coradin*, par celui de la comtesse, la mit à même de se faire connaître avantageusement dans la même soirée. Cette actrice est grande, belle femme, d'un embompoint raisonnable; elle dit bien, chante avec goût, mais avec peu de force : tout en paraissant jouir d'une vigoureuse santé, ses moyens sont faibles. Bien placée dans l'emploi des mères, si froidement rempli par Mme Belmont, elle a joué, avec succès, Cécile du *Secret*, *Camille*, Mme Sylvain, dans l'opéra-comique de ce nom, etc. Mlle Thibaut était néces-

saire à ce théâtre, et l'on fera très bien de l'y conserver. — Sans qu'elle eût été annoncée, on vit, un soir, Mme Sèvres se présenter sur la scène dans *le Petit Matelot*, je crois. Je vis cette actrice à Orléans, dans un temps où la troupe que dirigeait M. Chaillou, n'était pas dans un état très satisfaisant, Mme Sèvres (car alors elle ne portait que ce nom : celui de Desacres lui a été, depuis sans doute, octroyé par l'hymen), était un des ornemens de la troupe. La petitesse de la salle d'Orléans était convenable à sa voix, car elle n'a pas su la faire briller à Feydeau : elle était svelte, à Paris, elle est devenue grasse et rondelette, et ne s'est pas distinguée dans les petits rôles qu'on lui a confiés. Enfin, Mme Colon mère, pour être plus près de ses enfans, est venue se mêler aussi aux débutantes. Après son apparition, dans Mme Hubert de *l'Epreuve Villageoise* (le 14 septembre), on vit bien qu'en bonne mère elle avait donné tout le talent à ses enfans, et n'avait gardé que fort peu de chose pour elle.

THEATRE ROYAL ITALIEN.

L'année 1822 n'a pas été très heureuse pour cet établissement, dont la situation avait paru si brillante lors de la présence simultanée de Mmes Mainvielle Fodor et Debégnis. Ce n'est pas que ces deux dames ne laissassent quelque chose à desirer aux connaisseurs, mais enfin on pardonnait à Mme Debégnis un peu d'aigreur dans la voix en faveur de l'étendue de ses moyens, de sa facilité, de son assurance, et surtout de sa méthode, regardée assez généralement comme très pure. Souvenons-nous aussi qu'elle était très jolie femme, et que de pareils avantages, si rarement réunis, excusent assez les caprices d'une actrice qui sait qu'elle est aimée du public. Je crois également devoir rappeler qu'elle ne refusait jamais de paraître dans le même ouvrage que Mme Mainvielle Fodor, et que s'il existait quelque rivalité entre ces dames, l'heureuse confiance de Mme Debégnis lui faisait braver tranquillement toute espèce de concurrence, et les plaisirs des spectateurs n'en étaient que plus assurés. Aussi, n'est-ce qu'à cette époque que l'on a entendu exécuter les ouvrages de Mozart avec tant d'ensemble et les représentations des opéras, *le Nozze di Figaro* et *D. Giovanni*, n'ont plus eu le même prix depuis le départ de Mme Debégnis. A la vérité, l'on nous a fait depuis présent de Mme Pasta, dont Paris possède toujours jusqu'à présent le talent unique, mais on n'a fait en cela

que combler un vide dans la composition de la troupe qui demandait un *contralto*, surtout pour beaucoup d'opéras de Rossini ; et si, depuis, le talent souple et les moyens bien dirigés de Mme Pasta lui ont permis de chanter quelques rôles écrits pour une voix de *soprano*, il n'en est pas moins vrai que le premier emploi de cette voix est toujours resté vacant après le départ de Mme Mainvielle Fodor, car, en dépit des décisions administratives, je n'ai jamais considéré Mlle Naldi que comme une *seconda Donna*.

La venue de Mme Pasta avait donné pendant l'année précédente de l'intérêt et de la variété au répertoire. Mme Mainvielle Fodor restait encore, rien ne faisait prévoir qu'elle voulut partir, et malgré sa jalousie connue à l'égard d'une rivale que sa modestie recommande autant que son talent, elle consentit quelquefois à paraître dans le même opéra que Mme Pasta ; mais bientôt celle-ci, liée par un engagement, fit, pour l'aller remplir à Turin, une absence de cinq mois : on resta donc avec une seule *prima donna* souvent malade, et remplacée comme on le peut imaginer par les demoiselles Cinti et Naldi.

C'est sous ces fâcheux auspices que commença l'année 1822. Chaque jour la crainte d'un relâche, les talens de Pellegrini et de Galli inactifs ou mal secondés, Garcia malade, un répertoire monotone, une exécution médiocre auraient été autant de causes de désertion pour les amateurs si l'administration n'avait pas eu précédemment le bonheur de voir toutes ses loges louées pour un an après les succès de Mme Pasta et de Galli. L'intérêt de la vérité me force à dire que cette administration ne prit que des mesures insuffisantes pour remédier au mal. On vit régner dans ses actes un esprit étroit, l'indécision, la mollesse et une espèce d'insouciance, déguisée sous l'apparence de l'ordre et de l'activité seulement dans

les petites choses. Cet esprit étroit, qui n'était utile au ministère qu'en fait de bordereaux et de fournitures, conseilla une parcimonie malentendue et ruineuse. On sentait le besoin d'une *prima donna*; au lieu de décider de suite, par des offres convenables et dignes du ministère de la maison du Roi, quelque cantatrice en réputation à venir se faire entendre sur le théâtre italien de la capitale des arts, on crut avoir fait un coup de maître d'en avoir engagé deux, dont l'une, Mlle Corri, n'avait jamais mérité d'occuper l'attention du public de Paris, et qui alors était tout-à-fait usée; l'autre, Mlle Schiroli, écolière que l'on jugea dès son premier début dans l'opéra de *Clotilde*, le 22 janvier.

Mlle Schiroli était une jeune personne ou, pour mieux dire, une enfant de quinze ans au plus, qui avait des moyens propres à donner de l'espérance; un commencement de méthode, une figure qui pouvait devenir bien, et une taille peu avantageuse. Mais elle n'avait aucune habitude de la scène, aucun maintien, et je me la rappelle encore, les mains étendues et remuant les pouces en l'air, quand il lui fallait passer un trait. La musique qu'elle chantait, n'était, à la vérité, propre ni à inspirer, ni à faire supporter la cantatrice. Je ne sais sur quelle recommandation on avait pu se décider à monter un tel ouvrage, le plus détestable qui ait été représenté depuis l'établissement d'un théâtre Italien à Paris. Le sujet était le même que celui de la *Forêt d'Hermanstadt*, mélodrame très connu, et pouvait, tout ridicule qu'il était, fournir des situations à un musicien de génie. Mais je ne pense même pas qu'aucun faiseur de sonnets d'Italie ait pu jamais donner ce nom à M. Coccia, atteint et convaincu de ce méfait. Jamais musique anglaise n'a paru aussi vide et aussi plate. Ajoutez à cela l'insupportable contrariété de voir à chaque instant les formes vigoureuses et originales, inventées par la verve de Rossini,

servilement parodiées par ce musicien à la glace, dont l'impuissance semble n'avoir jamais dû pouvoir inventer un seul motif entraînant. La débutante, et principalement l'opéra qui ne mérite pas que l'on en parle davantage, furent regardés comme une mystification par le public qui, tour-à-tour, bailla, rit, et finit par s'oublier au point de siffler. On essaya de le donner encore une fois; il fut joué dans le désert, et seulement pour Mlle Cinti qui s'était imaginée qu'elle pourrait briller dans le rôle principal. Quant à Mlle Schiroli qu'on avait vantée d'avance et à laquelle l'administration s'était empressée de compter seize mille francs, elle ne reparut plus, et le découragement succédant à l'engouement, et au même degré, dans les bureaux du ministére, on eut la faiblesse de ne plus risquer cette jeune personne dont les moyens bien dirigés auraient pu être utiles au moins dans quelques rôles de *seconde donne*. Ainsi Mmes Corri et Schiroli coûtèrent à elles deux, et pour une mauvaise représentation par tête, vingt-deux mille francs qui auraient payé six mois de service de quelque fameuse *prima donna*. MM. les chefs de bureau du ministère n'ont pourtant pas été guéris par cette rude école, de la manie des économies ruineuses, ainsi que l'on aura occasion de le voir bientôt.

Je pourrais bien, à la rigueur, ne pas compter cette malheureuse *Clotilde* comme une des pièces qui furent représentées cette année, puisqu'elle ne resta pas au répertoire, et même sous ce rapport, être d'accord avec les gens qui ne demanderaient pas mieux qu'on oubliât cette preuve de leur mauvais goût ou de leur peu de lumières; mais enfin je suis condamné ici à une exactitude arithmétique. Je donnerai donc ainsi le titre de seconde nouveauté à l'*Elisabetta* de Rossini, qui fut représentée (le 10 mars) au bénéfice de Mme Mainvielle Fodor dans la salle du grand Opéra. Cet ouvrage avait

joui jusqu'à ce moment, grâce à l'éloignement, d'une réputation qui s'évanouit en partie le lendemain de la représentation. Il s'en faut cependant qu'il soit dépourvu de mérite. On y trouve des morceaux d'un ordre supérieur, mais l'inégalité y est insupportable. L'intrigue, ainsi que toutes celles des opéras italiens, et surtout des derniers, est conduite sans art, remplie d'invraisemblances et d'inconvenances grossières; mais les élémens les plus favorables au musicien y étaient réunis et ordonnés de la manière la plus commode; et il est étonnant que Rossini n'en ait pas tiré meilleur parti.

D'après la fable, imaginée par je ne sais quel romancier, Leicester, envoyé par Elisabeth pour soumettre les Ecossais, a épousé en secret une fille de Marie Stuart, nommée Mathilde. Il revient à la cour pour jouir de la récompense qu'Elisabeth réserve à ses services; mais Mathilde, qu'il croyait restée cachée en Ecosse, n'a consulté que l'amour et a suivi son mari avec son frère Henri, qui s'est caché avec elle parmi les ôtages écossais que Leicester a amenés à la Reine d'Angleterre. Leicester confie son secret à Norfolk, jaloux de sa faveur et qui découvre tout à la Reine. Celle-ci irritée fait arrêter Leicester, Henri et Mathilde. Elle fait signer à cette dernière une renonciation au titre d'épouse de Leicester, comme le seul moyen de lui conserver la vie; celui-ci, qu'on a tiré de sa prison, déchire cet acte et rallume par ce dédain, toute la fureur d'Elisabeth. Il est ramené en prison; mais Norfolk, que la Reine a puni, par une disgrâce, d'avoir eu la maladresse de lui révéler un secret qui empoisonne son existence, profite de l'amour du peuple et des soldats pour Leicester, et s'en sert pour exciter une sédition. Il pénètre même dans la prison de son rival condamné à mort, un moment avant qu'Elisabeth elle-même y descende pour faire évader secrète-

ment l'infortuné qu'elle accablait de son amour. Norfolk, furieux à cette vue, veut s'élancer sur Elisabeth, quand Mathilde et Henri qui rodaient, on ne sait trop comment, dans la prison, l'arrêtent et, en sauvant les jours de la Reine, obtiennent le pardon de tout le monde.

L'ouverture est peut-être la plus connue de Rossini, vu qu'elle a été mise à la tête du *Barbiere di Séviglia*, opéra de cet auteur, qui mérite la vogue qu'il a obtenue pardessus les autres. Quoique le caractère de ces deux ouvrages soit différent, et qu'on ait de la peine à concevoir que la même ouverture puisse servir pour tous les deux, j'avoue cependant que l'inconvenance n'est presque rien ni d'un côté ni de l'autre, tant les phrases originales de cette symphonie et les successions alternatives des modes majeur et mineur se fondent avec bonheur pour lui donner un caractère mixte plus qu'agréable. L'introduction est bruyante, triviale et n'offre rien d'heureux qu'une marche et le dernier chœur. La cavatine d'Elisabeth ressemble tellement à un morceau du *Barbiere* que Mme Mainvielle Fodor chanta à la place celle de l'*Elisabetta* de Carafa, air brillant, véritable *charge* de la manière de Rossini, mais sans originalité. Le petit duo *Incauta! Che festi!* est simple, mais plein de vérité d'expression, de charme musical et de jolis effets. On n'a jamais reproché à ce morceau que son extrême brièveté. L'air de Mathilde *Sento un' interna voce* est un des plus beaux et des plus pathétiques qu'ait enfantés le génie de Rossini. Chanté avec beaucoup d'adresse et de grâce par Mlle Cinti, il obtint un succès d'enthousiasme. Le duo entre Elisabeth et Norfolk est encore un morceau de maître, empreint d'une touche très vigoureuse, à part les roulades qui, encore, étant composées d'une certaine manière par des chanteurs habiles,

peignent la fierté et la colère souvent avec bonheur. Le final mériterait ce nom, si le défaut de liaison et d'unité ne le rendait languissant et sans couleur. Le quatuor est le seul corps un peu solide qui surnage au milieu de ce déluge de phrases entrecoupées, presque sans suite et tout-à-fait perdues. La strette rappelle, selon l'usage de l'auteur, celle de l'ouverture.

Le second acte s'ouvre par la scène de la renonciation et par un trio, véritable chef-d'œuvre dont la première moitié, le duo entre les deux femmes, fut redemandée à grands cris. Ce délicieux morceau parut d'autant mieux qu'il ne fut suivi d'aucun autre qui pût en approcher et qu'il servit à faire paraître le reste plus terne. Tout cet acte, sauf cet excellent commencement, est rempli d'une faconde musicale sans couleur, pleine de facilité, mais dénuée de toute espèce de verve et d'originalité. Cette pauvreté inattendue refroidit singulièrement les amateurs, et l'on ne pressa plus l'administration de redonner *Elisabetta* qui aurait pu être encore exécutée quelquefois avant la fin du mois, époque fixée pour le départ de Mme Mainvielle Fodor.

C'est ici le lieu de parler de la séparation de cette dame d'avec l'administration du théâtre Italien et des discussions un peu aigres auxquelles elle donna lieu. On apprit un beau matin que Mme Fodor, qui paraissait n'avoir à se plaindre ni du public, ni du ministère, allait cesser, au 1er avril, de faire partie d'une troupe dont elle était l'un des principaux ornemens, sans qu'on assignât aucune cause à ce départ inattendu. On s'empressa de faire courir sur les prétendues causes de cet événement, mille bruits contradictoires, sans qu'aucun de ces bruits fût démenti par Mme Mainvielle Fodor, ou par l'administration. Le fait est que cette dame avait manifesté la ferme résolution de ne pas renouveler son engagement expirant au mois de mars, afin de pou-

voir faire, en Italie, un voyage qu'exigeait sa santé, chose assez croyable. L'administration, ne pouvant croire que Mme Mainvielle eût dit la chose qui n'était pas, ne s'était pas avisée de lui offrir de l'argent pour qu'elle ne fût pas malade, et d'ailleurs ne pouvait augmenter son gain, qui s'était monté, dans la dernière année, à plus de soixante mille francs. Cependant le public murmurait. La très grande majorité aimait Mme Mainvielle Fodor, qui aurait pu être encore chérie à moins. Une voix, la plus belle de l'Europe, d'une étendue et d'une justesse admirables, le timbre le plus séduisant, une facilité et une souplesse qui faisaient dire à certains connaisseurs, quand elle passait subitement de l'aigu au grave, qu'elle avait la voix *mouillée*, une légèreté et une aisance qui donnaient du prix aux moindres agrémens, étaient certainement bien plus que suffisans pour compenser devant la multitude, les défauts que lui trouvaient les puristes. Ceux-ci lui reprochaient de n'avoir aucune profondeur, de ne mettre que la grâce à la place du sentiment, de ne se servir de ses admirables moyens que pour faire valoir des ornemens insignifians, ou le plus souvent de mauvais goût, de ne pas savoir donner de couleur décidée, une et particulière à chaque rôle, pas même à un air séparé, de ne pas avoir de méthode homogène à elle, et de prendre des ornemens incohérens partout, en les assemblant sans distinction de caractère bouffe ou sérieux, de ne pas avoir, par conséquent, une manière qui eût le goût du terroir d'Italie et de chanter les partitions italiennes, comme une cantatrice qui sortirait de Feydeau sans préparation. Tous ces reproches étaient, il faut l'avouer, plus ou moins fondés; mais ces défauts, il faut le dire également, n'étaient pas sensibles pour les dix-neuf vingtièmes des amateurs, éblouis par cette réunion extraordinaire d'avantages si rares. Mme Mainvielle Fodor

était adorée par l'immense majorité du public ; c'eût donc été une grande faute, de la part de l'administration, de chercher les moyens de l'éloigner ; aussi eut-on la persuasion qu'en cette circonstance, l'administration fit tout ce qu'elle devait faire. Ce n'est pas qu'au ministère de la maison du Roi, dont les supériorités appartiennent, en grande partie, ou au militaire, ou à cette cathégorie d'hommes qui ont vu l'heureux temps où les comédiens qui avaient une volonté, étaient envoyés au Fort-l'Evêque ; les volontés mêmes raisonnables des artistes ne doivent trouver de la résistance ; mais il est probable qu'il n'en était pas ainsi à l'égard de Mme Mainvielle Fodor. On était bien loin de vouloir rien diminuer de ses avantages. Elle avait seulement intimé son intention de partir, sans manifester aucun désir d'avantages plus grands.

Cependant, il paraît que sa santé s'étant beaucoup améliorée, le voyage en Italie n'était plus qu'un prétexte, et que si elle n'osait demander elle-même des récompenses exhorbitantes, elle n'aurait pas été fâchée qu'on les lui offrît pour rester. Aucune offre n'ayant été faite, elle prit de l'humeur, comme les gens déçus dans leur attente. Elle se fâcha sans qu'on sût pourquoi, et, surtout après son *bénéfice*, fit sentir à l'Administration, jusqu'à la fin du mois, les effets de ses bouderies. Enfin, elle avait promis pour le dernier jour, qui était un dimanche, de chanter la comtesse des *Nozze di Figaro*, dans une représentation extraordinaire au grand Opéra, et au bénéfice de la caisse des pensions. Les affiches étaient posées quand Mme Mainvielle Fodor fit dire qu'elle était malade, et demanda à le faire attester par le médecin de l'administration. Le médecin alla la voir, et *ne put lui découvrir aucune indisposition*. L'administration avait, jusque là, gardé un silence dé-

cent ; mais la chose ayant transpiré, un journal en donna connaissance. Mme Mainvielle Fodor se fâcha tout-à-fait, et écrivit au *Journal des Débats* une lettre fort adroite, mais sans raisons, dans laquelle il était parlé de malveillance d'un côté, et de reconnaissance du sien envers le public, qui avait bien voulu l'honorer de sa faveur. L'administration répondit alors par un simple exposé des faits où régnait la plus grande modération. Mme Mainvielle Fodor n'écrivit plus, mais ses amis ne cessèrent de travailler, et firent, pendant long-temps, des appels au patriotisme et à l'esprit national, qui n'étaient pourtant pas intéressés dans cette intrigue. On aurait pu cependant donner tort évidemment à ces amis indiscrets, par ce dilemne concluant : ou Mme Mainvielle Fodor est malade, comme elle l'a déclaré, ou elle ne l'est pas. Si elle est malade, elle doit partir pour aller chercher le remède à son mal, même malgré les instances de l'administration; si elle ne l'est pas, elle a eu tort précédemment de se dire telle, et, en second lieu, de ne pas avouer franchement qu'elle ne l'est plus. Mais la passion n'aime pas les raisonnemens. Mme Mainvielle Fodor, croyant qu'il y allait de son honneur de ne pas reculer, prit un engagement avec Barbaglia, entrepreneur des théâtres de Naples, Milan et Vienne, partit dans les premiers jours d'avril, et ses amis s'en consolèrent, en répétant pendant trois mois à peu-près, que l'administration n'avait pas de patriotisme.

Si Mme Mainvielle Fodor était partie, Mme Pasta était revenue. C'était beaucoup de gagné, mais la perte matérielle et abstraction faite du talent, d'une voix de *Soprano*, n'était pas cependant entièrement réparée. D'ailleurs, le *Contralto* n'était revenu qu'avec trois rôles, où l'on admirait à la vérité un talent européen, tandis qu'un plus grand nombre était laissé vacant par le départ de

Mme Mainvielle Fodor, dont l'espèce de voix est en ce sens presque universelle. Néanmoins, on fit ce qu'on pouvait faire, et l'on se contenta pendant long-temps d'une excellente représentation par semaine. On mit un peu d'activité, et l'on put enfin donner, le 23 avril, *Tancredi*. C'était un vrai cadeau à faire aux Rossinistes et même aux curieux. On parlait depuis long-temps de cet ouvrage, le premier opéra sérieux du jeune maître Pesarais, et l'air qu'on en connaissait partout, ne pouvait qu'exciter la plus vive curiosité à l'égard du reste. *Tancredi* obtint beaucoup de succès. La jeune muse de Rossini, presque encore vierge quand il composa cette partition, s'y montre accompagnée de chants plus frais, plus gracieux, plus francs et bien moins entachés de manière, que dans toutes celles qu'il composa depuis, et si, le finale excepté, on n'y trouve que des airs et des duos, selon l'usage un peu ancien, presque tous ces morceaux ont un tel charme, qu'on ne pense pas à en desirer d'une autre espèce. L'ouverture est un peu saccadée, et les parties, de différens caractères, s'y succèdent toujours à la manière de l'auteur, sans autre transition que quelques notes au bout desquelles il tourne court, ou seulement qu'un point d'orgue, mais les phrases ont une grâce et une verve entraînantes, qui ne sentent encore rien d'étudié. L'introduction est un peu insignifiante; cependant on y remarque quelques belles phrases en duo entre Argirio et Orbassano. Le premier air d'Aménaïde, quoique gracieux, n'est guère autre chose qu'une complaisance pour la cantatrice, et je n'y ai jamais entendu approuver que les traits et les points d'orgue, passés avec plus ou moins d'adresse. Mais, en sortant de là, on arrive enfin à la fameuse scène du retour de Tancrède, à cet air : *Tu che accendi questo cor*, précédé du noble récitatif : *O patria!* et suivi de cette expression d espé-

rance : *Di tanti palpiti*, si naïve et si heureuse. Ceux qui ont dit que ce morceau, véritablement admirable, ressemblait à une contredanse, ne l'ont entendu que lorsque les ménétriers l'ont eu arrangé à leur guise, ou lorsque toutes nos petites sérinettes de concert, se modelant sur une cantatrice alors à la mode, en faisaient un air brillant à mouvement pressé, un canevas à roulades. Mme Pasta seule l'a compris et lui a rendu son véritable caractère. Elle lui a donné le mouvement serieux et imposant qui peint les sentimens profonds du patriotisme et de l'amour, elle l'a rempli des élans les plus brûlans de l'âme, elle l'a terminé par l'expression de l'ivresse la plus délirante. Cette opinion est généralement partagée par les connaisseurs les plus éclairés ; et dernièrement, dans un voyage que je fis à l'étranger, je vis dans un ouvrage, destiné à satisfaire exclusivement la curiosité du public à l'égard de Rossini et de ses productions, que pour se faire une idée juste de cet air célèbre, il fallait l'avoir entendu chanter à Paris par Mme Pasta.

Le duo qui suit cet air est rempli d'âme et de phrases admirables, quoique l'ensemble laisse plus ou moins apercevoir l'absence de l'art. C'est le génie brut et manquant encore d'adresse. Le finale commence beaucoup mieux qu'il ne finit ; beaucoup de phrases isolées, surtout dans la bouche d'Aménaïde, sont vraies et belles ; mais la partie la plus belle, et peut-être la seule véritablement belle, est le quatuor sans accompagnement qui se trouve au milieu. La péroraison du finale est commune et rappelle le crescendo de l'ouverture.

L'air *No che morir non è*, que chante Aménaïde en prison au commencement du second acte, est le plus court et peut être le mieux fait de l'ouvrage. Rossini semble s'y être astreint à un cadre dont il n'a pas excédé les dimensions, et pour les formes duquel il a travaillé

avec soin ; les roulades n'y sont guère que la suite de la volonté de la cantatrice. Le duo qui suit est un des plus beaux, s'il n'est pas le plus beau de l'auteur. Il est plein de douleur, de sentiment, et simple avec vérité. Il fut redemandé avec transport le jour de la première représentation. Depuis, il a toujours produit beaucoup d'effet, mais moins que cette première fois. L'air à deux caractères, que chante ensuite Aménaïde, est bien en partie, mais il est généralement peu intéressant, ce qui provient de la ressemblance que lui donne la fin avec un air de bravoure. Le duo *Lasciami, non t'ascolto*, entre Aménaïde et Tancrède, a de grandes beautés, des taches inhérentes à la manière de Rossini, et quoiqu'il soit inférieur pour la vérité et la facture générale au duo précédent, entre Argirio et Tancredi, il a toujours obtenu plus de succès depuis la deuxième représentation. Je crois en avoir trouvé la raison dans le charme que lui donne la nature différente des deux voix de femme chantant presque toujours à la tierce des phrases larges et bien senties. Si, comme je le crois, cette raison est la véritable, c'en serait une de plus ajoutée à celles qui condamnent et les gens qui trouvent absurde qu'une femme chante un rôle d'homme, et l'exclusion prononcée dans notre système musical contre les voix de *contralto*.

Le dernier morceau de *Tancredi* est un chœur de soldats cherchant Tancrède dans la campagne. Ce chœur, très original, est en même temps plein de vérité. Il existe dans la partition avant ce chœur, un air pour Tancrède que Mme Pasta chanta aux premières représentations, et que la fatigue la força à supprimer. Quoiqu'il ne fût pas mauvais, on n'y perdit pas beaucoup : le souvenir du fameux air du premier acte lui était trop défavorable.

Des espèces de couplets de vaudeville avec rhythme de

polonaise terminent cet opéra, rempli de charme et pas plus classique que les autres productions du même auteur. Ce charme fut assez grand pour lui faire partager la faveur publique avec *Otello*, fait d'une manière plus régulière et où le principe de l'unité règne davantage, mais dans lequel la facture Rossinienne se fait déjà sentir trop souvent et produit la fatigue.

— 4 MAI. — Grâce au talent de Mme Pasta et à la peine qu'on éprouvait à la quitter, *La Camilla* avait obtenu, au moment de son départ, à la fin de l'année précédente, un véritable succès de circonstance; mais, lorsque revenue et fixée à Paris par un engagement qui nous l'assurait pour dix-huit mois, elle eut encore la complaisance d'essayer de donner la vie à l'œuvre de M. Paër; on trouva que cette production bien travaillée, mais monotone et dépourvue d'idées saillantes, ne méritait pas la réputation qu'elle avait usurpée; et le sang-froid, l'indifférence des auditeurs allèrent même jusqu'à y reconnaître des plagiats, ou tout au moins des réminiscences. On ne put la représenter plus de quatre à cinq fois.

— 8 JUIN. — Les nouveautés ne se succèdent pas rapidement à ce théâtre; aussi, le répertoire ordinaire commençait à paraître trop peu varié, et plusieurs autres circonstances contribuaient encore à mécontenter le public. Garcia, qui avait été long-temps malade, s'en ressentait souvent, et se fatiguait encore quelquefois en s'occupant des répétitions de son *Florestan* qui devait bientôt tomber. Mlle Cinti avait obtenu un congé de trois mois qu'elle était allée exploiter à Londres. Les abonnés ne pouvaient se contenter d'une seule *prima donna* (*soprano*), et surtout d'une *prima donna* telle que Mlle Naldi. Il fallait au moins un opéra et une femme de plus. Cette fois, je l'avoue, l'administration eut de la prévoyance. Elle avait fait venir d'Italie une actrice qui

avait naguère obtenu une juste réputation. Mme Bonini, dont l'engagement avait dû courir, je crois, à compter du 1er avril, fut en état de débuter un peu plus de deux mois après. On parut hésiter, pendant quelque temps, sur le rôle qu'on choisirait pour ses débuts. On avait bien arrêté que la *Cenerentola* serait le premier opéra nouveau qu'on offrirait au public; mais il paraîtrait aussi qu'on savait que le rôle principal était désiré par Mme Pasta. Je ne sais si, en effet, on se trouva dans l'embarras à cet égard, et si Mme Pasta avait demandé ce rôle; mais il est certain qu'elle n'aurait pas été fâchée qu'on le lui donnât. C'était le seul opéra de Rossini, dans lequel elle eût chanté en Italie, lorsqu'elle remonta sur la scène après ses études recommencées. Elle y avait obtenu du succès, et par un sentiment de coquetterie bien pardonnable à une cantatrice bien vue, elle aurait été satisfaite de prouver qu'elle était capable de remplir aussi bien un rôle bouffe qu'un personnage sérieux. Cette prétention, considérée en elle-même, était probablement mal fondée; mais enfin, je suis sûr que la belle tragédienne aurait également bien chanté et bien joué le rôle de Cendrillon, qui est beaucoup moins enjoué que sentimental. C'est précisément pourquoi elle ne pouvait raisonnablement conclure de cet essai en faveur de son aptitude à paraître avec le même éclat dans le genre bouffe, puisque la Cendrillon italienne, par exception, semble rentrer dans le sérieux. Toujours est-il qu'elle aurait sans doute donné une teinte originale à ce caractère et que nous n'aurions pu qu'y gagner. D'ailleurs, on peut se rappeler qu'à l'un des concerts spirituels de cette année, elle avait chanté avec une grande supériorité et une verve charmante le rondo final de cet opéra. Quoi qu'il en soit, après quelques incertitudes, Mme Bonini dut débuter dans la *Cenerentola*.

L'opéra fut reçu presque froidement et n'obtint qu'un succès d'estime, quoiqu'il mérite mieux, en jugeant du moins par comparaison avec les autres opéras de Rossini. Mais il est vrai de dire qu'aux yeux (ou plutôt aux oreilles) du public qui fréquente l'Opéra Italien, la réussite des opéras dépend, en grande partie, du mérite des chanteurs. L'ouverture, qui, selon quelques personnes, est celle de *La Pietra del Paragone* (car on ne sait jamais au juste à quel opéra de Rossini ses ouvertures appartiennent), a de l'originalité et du charme, mais on y est toujours contrarié par la même facture, les mêmes formes, la même brusquerie et le peu d'art dans les préparations et les transitions. L'introduction n'est pas mal vers le milieu; et, dans le premier acte, trois morceaux sont remarquables, savoir : le duo entre le Prince et la Cendrillon, morceau qui vient un peu trop tôt, un charmant quintetto, et surtout le petit duo déjà connu *zitto, zitto*; *piano, piano*. Ce joli morceau est d'une légèreté de chant et d'une élégance d'orchestre peu communes, et Rossini en a fait peu d'aussi bien liés. On trouve de belles choses dans le premier air de D. Magnifico, que Galli rendait fort drôle; dans l'entrée de Dandini, que chantait très bien Pellegrini, et surtout dans le finale.

On compte également dans le second acte, trois morceaux presque sans reproche, qui sont le duo entre Dandini et D. Magnifico, le fameux sextuor *questo è un nodo awiluppato,* d'un genre tout-à-fait nouveau, et le rondo final dont j'ai déjà parlé. Le duo pour deux basses, produisit toujours beaucoup d'effet; il est écrit de verve, fut toujours chanté de même par Pellegrini et Galli, qui n'y faisaient pas entendre une note douteuse; et de plus, la facture en est régulière pour Rossini. Ces deux artistes se faisaient également remarquer dans le sextuor

où d'ailleurs on entend à la seconde reprise un accompagnement d'alto rempli d'esprit. J'aurais pu citer aussi l'air brillant du prince Ramiro, *sì, ritrovarla io giuro,* qui est fait avec adresse et qui valut des applaudissemens à Bordogni, au doucereux ramage duquel on était habitué depuis long-temps; mais ce morceau, quoique à effet, est composé de pièces de rapport, et la strette est la même que celle du trio du second acte d'*Otello*, avec cette différence que la mesure à deux temps est devenue un *trois temps*. Je ne parlerai pas d'un certain air-proclamation, assez insignifiant, de D. Magnifico, que pour remarquer qu'il y a transporté sans façon, des fanfares de chasse très connues, et surtout les basses de galop de l'ouverture du *Jeune Henri*. Quant à un air *estimable* de M. Paër, intercallé avant le rondo final, et chanté par Alidoro, on sentit qu'il n'avait été placé là que pour donner le temps à Cendrillon de s'habiller richement, ainsi je n'en parle que pour mémoire.

Il parut assez singulier à quelques personnes, que Rossini terminât, contre la coutume, un opéra par un solo accompagné de chœurs. Pour moi, je préfère à un chœur de banquettes, ordinairement insignifiant, cet air qui fait beaucoup de plaisir et qui intéresse jusqu'à la fin, par la chaleur et la vérité de sentiment qui y sont répandus. Pour être juste, j'ajouterai cependant que plusieurs phrases avaient déjà été entendues dans *Tancredi*, à la fin du second air qu'Aménaïde chante au deuxième acte; la position du personnage est momentanément à peu près la même.

J'ai dit que l'ouvrage n'avait obtenu qu'un succès d'estime; la première cause de cette défaveur fut le peu de nouveauté des morceaux qu'on avait déjà entendus, en tout ou en partie, dans le *Turc en Italie*; mais la seconde et la plus forte fut l'extérieur et l'état de la voix de la

nouvelle cantatrice. Mme Bonini n'avait pas toujours été une mauvaise chanteuse, ainsi que beaucoup de personnes ennuyées l'ont dit. Il était aisé de voir par sa méthode de très bon goût et les hardiesses très grandes qu'elle se permettait et qui lui réussissaient quelquefois, qu'elle avait eu autrefois un instrument très docile et rempli de ressources, et qu'elle avait dû mériter sa grande réputation. Mais un extérieur grêle et désagréable, une physionomie immobile, une voix en ruine, des sons le plus souvent hasardés, un air de contrainte et même de souffrance, étaient plus que suffisans pour rendre impossible son séjour dans un théâtre où chanter juste doit être le moindre mérite. On eut le désagrément de voir tomber très sensiblement le reste des moyens de cette pauvre femme qui s'essaya sans aucun succès dans les rôles de Ninette de la *Gazza Ladra*, et de la Comtesse des *Nozze di Figaro*. Enfin, au mois d'octobre, son engagement fut rompu d'un commun accord, et l'on se trouva sans *prima donna* autre que les Dlles Cinti et Naldi.

C'est sans doute pour faire ressortir davantage le mérite de ces dames, que l'on fit débuter, le 27 juillet, Mlle Buffardin, jeune personne, brune, très gentille, très timide, qui sortait de l'École royale, et qui parut dans le page des *Nozze di Figaro*; rôle si ridiculement joué l'année précédente, par une Française italianisée, Mme Negrini. Mlle Buffardin avait une jolie petite voix peu exercée, point d'expérience, et peut-être même quelque peu d'indolence. Je me rappelle, au moment où j'écris, l'avoir entendu chanter très récemment, sans m'être aperçu qu'elle eût fait aucun progrès. Elle balbutia deux ou trois fois le même rôle, et il paraît que sa réception a été au moins ajournée.

— 17 AOÛT. — On n'a jamais su si Mlle Bertoli était

italienne ou française; mais, quoiqu'elle n'eût à remplir que le petit rôle d'Emilia dans *Otello*, on en entendit suffisamment pour être assuré que si elle avait assez de voix pour prétendre à l'emploi de *seconda donna,* elle n'avait ni assez d'acquit, ni assez de maintien même pour ce petit emploi; c'était pourtant demander bien peu : elle ne parut que deux fois, et fut oubliée.

— J'ai eu plus d'une fois occasion de faire remarquer les économies ruineuses de MM. les chefs de bureau du ministère de la maison du Roi : de nouveaux exemples ne me manqueront pas. La non conservation de Galli fut la plus singulière de ces sages mesures. Pour parler exactement, les chefs de bureau de ce ministère ne sont peut-être pas plus particulièrement blâmables que d'autres dans ces sortes d'affaires; mais j'ai eu besoin, pour rendre mon idée, de me servir de ce mot générique et vrai dans l'application; car on saura que l'esprit bureaucratique, cette lèpre encore plus funeste aux Beaux-Arts qu'aux autres parties de la Société, règne et domine en tyran dans l'administration commune aux deux opéras; de telle sorte qu'un directeur, un régisseur, un secrétaire-général, un administrateur, et tout personnage soi-disant influent dans cette administration, n'est qu'un très humble commis du ministère; et ils sont tous forcés, par l'admirable système de centralisation, de parler des Muses avec le langage de la caisse et du contrôle des dépenses, et de les considérer avec les yeux d'un receveur de péage ou de contributions. Employer tous les moyens pour faire le plus de recette et dépenser le moins d'argent possible, est un axiôme qu'on donne pour règle de conduite à ces malheuraux serviteurs-maîtres, toutes les fois qu'on ne leur ordonne pas de l'oublier, pour accabler de prodigalités des sujets, et surtout des sujettes que recommande quelque protection cachée. On règle,

avec le même esprit, le nombre de balais qu'un garçon de théâtre doit user par mois, et les appointemens que doit avoir le sujet mis à l'enchère par les directeurs de théâtres.

Galli, la plus belle voix de basse et le plus bel acteur de l'Italie, avait joui, pendant la première année de son séjour, de 24,000 fr. d'appointemens; mais lorsqu'il vit que l'engagement de Garcia, chanteur qui n'était plus comme lui à la fleur de l'âge, lui assurait à-peu-près 30,000 fr. annuellement, il ne voulut consentir à renouveler le sien qu'aux mêmes conditions. La prétention était peut-être un peu élevée : la faute était à ceux qui avaient laissé établir le précédent. On marchanda avec Galli qui ne voulut rien rabattre. Il fut décidé que l'acteur favori du public coûterait trop cher, et qu'on aurait une autre basse à meilleur marché; Galli fut congédié: C'est ce qui fit appeler Zuchelli, qui débuta, le 20 décembre, dans *Mose in Egitto*, donné au bénéfice de Mme Pasta, dans la salle du grand Opéra.

Ce *Moïse* de Rossini était aussi un des ouvrages auxquels l'éloignement avait contribué à donner le plus de réputation. On ne parlait que du caractère religieux et large qu'il avait su donner à cette composition; la couleur en était tout-à-fait à part, et, en vertu d'un privilège qui n'appartient qu'au génie, ne participait en rien de cette teinte commune aux autres inventions du même auteur. La vérité est que ces éloges ne pouvaient guères s'appliquer qu'à un seul morceau, l'introduction. Rien de plus touchant et de plus pathétique que cette phrase toujours la même qui se reproduit dans toutes les voix dans les timbres de tous les instrumens, et dont la monotonie, vraiment inspirée, vous tient arrêté sur l'unique pensée de douleur qui absorbe l'esprit du Roi et des Egyptiens. L'invocation de Moïse, qui vient immédia-

tement après, et au commencement de laquelle on entend encore un peu cette phrase de la plainte que l'espérance n'a pas assez de force pour faire taire, cette invocation, dis-je, est simple, grande et vraie. Le retour subit de la lumière est marqué par un chœur brillant, qui, malheureusement, semble, au commencement, composé avec la première phrase de l'explosion de la lumière, dans la création d'Haydn. Il est cependant vrai de dire que Rossini a perfectionné les effets, mérite qui marche après celui de l'invention. Quelques personnes l'ont blâmé de ce qu'ayant trouvé un si beau motif pour la première et la plus longue partie de son introduction, et voulant le conserver comme sujet obligé, il ne l'a pas fait moduler avec toute la force de sa science, ce qui lui aurait donné une variété qui réveille l'attention et devient l'auxiliaire si puissant du talent. Elles ajoutent que lorsqu'il l'aurait voulu, il n'aurait peut-être pas pu le faire, gêné par le manque de profondeur et d'instruction solide. Le reproche peut être fondé, surtout pour ce qui regarde l'absence d'instruction suffisante; mais il me semble aussi, et l'on pourra être de mon avis en réfléchissant un peu, que si la science avait enrichi cette belle introduction en nouveaux effets musicaux, elle l'aurait appauvrie en vérité, et que les chants auraient bien encore été ceux de la douleur, mais d'une belle douleur étudiée, et n'auraient plus aussi bien exprimé l'abattement, qui ne se manifeste dans sa faiblesse que par une seule expression, toujours la même. J'ai peut-être maintenant tout dit sur *Mose*, dont tout le mérite consiste dans un premier morceau. Il en existe d'autres assez estimables; mais le style est trop Rossini, l'habitude s'y fait encore trop reconnaître. Je serais tenté de croire ou qu'il s'est épuisé sur son introduction, ou que sa vivacité ne lui a pas permis de soutenir son attention

plus long-temps, ou qu'il aura médité en charlatan, de frapper, dès le commencement, un coup très-grand et inoui pour lui, afin de se faire absoudre pour le fatras qu'il a jeté à pleines mains dans tout le reste. Le quintetto qui suit l'introduction est bien, mais seulement dans la première partie ; la strette est commune et forme une contredanse toute faite, que nos jeunes gens ont du danser quinze jours après dans tous les bals. Je ne parlerai ni d'un air de Carafa, chanté par Pharaon, ni d'un air de Pacini, roucoulé par sa femme, ni d'un duo de *Torwaldo et Dorliska*, entre eux deux. Je dirai seulement quelques mots du duo d'Elcia et d'Osiride, dans lequel on entend au loin la marche de départ des Hébreux et quelques belles phrases soutenues par un accompagnement assez gracieux, mais rembourré de lieux communs comme tous les autres morceaux.

Le quatuor *Mi manca la voce*, que les acteurs, malgré *ce manque de voix*, chantent pendant un quart-d'heure, produisit, sans être original, beaucoup de sensation ; d'abord parce qu'il était bien chanté, ensuite parce que toutes les parties et les voix étaient disposées à l'effet. Il faut rendre cette justice particulièrement à Rossini, et en général aux compositeurs étrangers, qu'ils entendent très bien ce qu'on appelle les effets, qui ne sont pourtant pas l'invention ; tandis que nos musiciens semblent les dédaigner, à tort, et nos poètes ne pas donner à ces derniers assez de facilité à cet égard. C'est ce que ne veulent pas se persuader et nos Français, irrités très souvent avec justice de la faveur qu'on accorde à l'Opéra italien, et ceux de nos compositeurs qui s'indignent de cette faveur, et ne veulent pas employer le moyen qui ferait pencher la balance de leur côté. C'est pourtant la grande différence sensible entre les deux manières de travailler. Il n'y a pas de doute,

et l'on peut s'en convaincre, que, prises isolément, les phrases de chant de nos bons musiciens français valent au moins autant que celles des musiciens étrangers, et de Rossini, qui les a souvent pillées ou reproduites involontairement. Nous ne parlerons pas ici de la facture française, qui l'emporte de beaucoup sur celle de Rossini, car le public ne tient pas compte de ce genre de mérite; mais quand on présente une fleur seule, quelque belle qu'elle soit, elle ne flattera pas autant que réunie à d'autres qui, belles d'une manière différente, la soutiendront et formeront un contraste agréable. Nos musiciens s'obstinent, en musique dramatique, à présenter des fleurs trop isolées, tandis que les étrangers, et surtout Rossini, les mettent presque toujours en faisceau. Voilà tout le secret. Il ne s'agit pas là de supériorité de génie, mais de savoir-faire.

Il me reste, en revenant à *Mose*, à parler de la prière finale qui est véritablement belle et d'un caractère pur et religieux. Les deux premiers versets en mineur et le dernier en majeur éclatent quand les Hébreux paraissent assurés de se voir exaucés, et font un effet qui part d'une source plus relevée que celle du calcul. Il est dommage que la moitié de la première phrase trompe l'homme qui a de la mémoire, au point de lui faire croire qu'on va lui chanter la romance d'*Otello*. Dans l'origine, cette prière formait le commencement du troisième acte, et précédait le Passage de la mer Rouge qu'on exécuta une fois à l'Opéra italien; mais le jeu des machines et les prétendus moyens d'illusion firent tellement rire qu'on trouva suffisant de faire chanter ce dernier morceau très doux après le bruyant finale du deuxième acte, finale qui ne vaut pas grand chose, ainsi que celui du premier, et de plus a le tort de rappeler singulièrement celui du deuxième acte d'*Otello*. Je finis en réparant un

oubli relatif au duo *parlar*, *spiegar*, entre Pharaon et son fils. On y entend de belles choses, principalement au commencement; et, sans les roulades tolérées chez tout ce qui est italien, ce serait un morceau dramatique. Pour tous les autres morceaux, et surtout pour la facture instrumentale, je rappellerai le jugement général que j'ai porté, après avoir parlé de l'introduction.

Zuchelli débuta par le rôle de Pharaon. C'est un homme de taille médiocre, de figure assez noble, froide, et de formes un peu épaisses. Il serait inutile de le comparer avec Galli pour le jeu, attendu qu'il n'est pas acteur, et qu'il se borne au plus à faire contenance passable. Quant au chant, c'est un sujet véritablement distingué. Le timbre de sa voix, dont le volume est suffisant, est pur, bien sonore et très peu nasal. Elle a de l'accent, de la souplesse, et le travail l'a tellement perfectionnée qu'il l'emploie avec autant de facilité et de délicatesse qu'une voix de femme. Sa méthode est de bon goût, et froide comme tout ce qui lui appartient. Ce défaut donne peut être à ce chanteur un air de fatuité déplaisant dans lequel il est possible qu'il n'y ait rien de sa faute. Il influe aussi sur la composition de ses agrémens très propres, bien exécutés, mais un peu monotones et sans élan. Il est, presque en tout, l'opposé de Galli, qui se bornait à une méthode franche, chaleureuse, et produisait, par le feu qui l'animait, une grande sensation, même après avoir manqué à la justesse. Zuchelli eut beaucoup de succès. Depuis, il est resté un de ces hommes auxquels on ne trouve pas de défauts essentiels, qu'on voit avec plaisir et dont on ne remarquerait pas l'absence au premier moment.

THEATRE DU VAUDEVILLE.

Les cinq théâtres royaux qui composent la première et la plus grande partie de cet ouvrage, en sont aussi la partie la plus intéressante. C'est sur eux que se fonde notre gloire littéraire; c'est donc eux surtout qu'il appartient de faire connaître. Les théâtres secondaires devenus des propriétés particulières, font vivre des entrepreneurs, des acteurs, des auteurs, et n'ont que cela d'utile; il n'y a rien de national ni de littéraire dans leur institution. La place qu'ils occuperont dans ce recueil ne peut donc être que relative à leur état de prospérité, ou à l'importance et à l'intérêt des ouvrages qu'ils ont pu faire représenter: sous ce dernier rapport elle serait fort petite, car, en général, ceux qu'ils donnent diffèrent fort peu les uns des autres. C'est toujours la même situation, présentée le plus possible sous un autre aspect; c'est toujours une intrigue amoureuse qu'il s'agit de terminer par un mariage; et l'imagination des vaudevillistes modernes n'a encore fait aucun effort pour sortir du cercle étroit dans lequel on tourne depuis si long-temps.

J'ai donc suivi, pour ces théâtres, la marche adoptée par quelques auteurs qui m'ont précédé, entr'autres par ceux du *Dictionnaire des théâtres*; quand il s'est agi de parler de pièces insignifiantes ou qui n'avaient obtenu aucun succès, je n'en ai donné qu'une simple analyse: j'ai cru par ce moyen rendre un double service aux auteurs qui ont à déplorer une chûte, et aux lecteurs qui n'ai-

ment pas à perdre leur temps. Souvent aussi il m'aurait été presqu'impossible de m'étendre sur ces prétendues productions dramatiques dont un très petit nombre offre à peine une idée qui ait le sens commun, une intrigue un peu vraisemblable. Les motifs de cette médiocrité, malheureusement permanente, ne sont pas difficiles à deviner.

Quoique l'intrigue et la faveur règnent presqu'en maîtresses, dans nos premiers théâtres, l'intérêt personnel, plus que l'intérêt de notre gloire, forcent souvent ceux qui les dirigent à écouter quelquefois la voix de la pudeur et à n'accepter que des ouvrages qui présentent encore la peinture de quelque caractère, et des situations piquantes ou dramatiques; malgré eux, ils sont forcés d'accorder protection au mérite. Mais dans les petits théâtres où l'intérêt personnel est, et ne peut être que seul écouté, on a fait de la littérature un métier d'autant plus lucratif, et pour lequel il se présente d'autant plus d'ouvriers, que les spectateurs qui les fréquentent sont en partie ignorans, faciles à contenter sur les délassemens qu'on leur offre, ou, curieux de tout voir, quelque soit la nature des objets qu'on leur présente.

Le premier de tous ces théâtres secondaires, par son ancienneté et par les souvenirs qu'il laisse dans la mémoire des amateurs, le Vaudeville, que l'on voudrait voir accompagné, comme autrefois, de la gaîté, de l'esprit et du bon goût dont il ne se séparait jamais, est menacé en partie par ces raisons, d'une ruine prochaine que l'on s'efforce de prévenir ou de retarder, mais qui arrivera bien certainement si l'on ne change le système d'administration qui le régit. La politique l'a de plus frappé d'un coup dont il est à craindre qu'il ne puisse se relever jamais; et quoiqu'il soit facile de revenir sur ses pas, on ne veut pas céder aux remontrances, aux

bons conseils. On ne sent pas la leçon que donne le public en s'éloignant presque d'un commun accord, d'un théâtre qui ne fait rien pour lui plaire. Il semble même que ce soit par les plus déplorables productions et des chûtes continuelles, que l'on veuille faire oublier le passé et se réconcilier avec l'avenir.

— 12 JANVIER. — Cette date était d'un bon augure pour le Vaudeville. C'est le 12 janvier 1792 que l'on fit l'ouverture de la salle de la rue de Chartres, au bruit des applaudissemens d'une foule de spectateurs, charmés de voir consacrer un théâtre au seul genre qui ait pris naissance parmi nous. Mais depuis cette époque les temps ont changé, et l'influence du 12 janvier fut nulle pour le vaudeville-féerie des *Treize Infortunes d'Arlequin*.

On donna autrefois sur le Théâtre Italien, une pièce de Veronèse qui fit du bruit; elle était intitulée: *Les Vingt-six infortunes d'Arlequin*. — « Cette pièce, dit « l'historien du Théâtre Italien, est reprise trop souvent » pour avoir besoin d'en donner l'extrait, qui ne pourrait manquer d'être froid, parce que tout le comique » est dans le jeu d'Arlequin. Je dois cependant faire remarquer une chose; c'est que m'étant amusé plusieurs » fois à compter le nombre des infortunes, je n'en ai » jamais pu trouver que vingt-quatre, à moins que le » mariage d'Arlequin qui termine la pièce, ne soit compté » pour deux infortunes. » — Les copistes de Veronèse n'ont rendu leur Arlequin que treize fois malheureux. Ce nombre est déjà raisonnable! Par l'effet d'un pouvoir magique auquel il est soumis, Arlequin est tour-à-tour libraire, financier, bureaucrate, joueur, dupe, danseur, etc.; bientôt il compte douze bonnes infortunes. La treizième est le retour de sa femme qui, depuis vingt ans le croyait mort, et, dans cette persuasion, allait épouser

Scapin. Quelques couplets passables, un surtout qui faisait allusion à l'anniversaire de la fondation du Vaudeville et que l'on applaudit; le personnage de la Folie, jeté sans doute dans l'ouvrage pour l'égayer un peu, ne purent le faire réussir; les auteurs ne furent pas nommés.

— 23. — Rien n'est plus triste qu'un vaudeville en vers, et en général toutes les pièces en vers mêlées d'ariettes ou de couplets. Quelques temps à la mode du temps de Marmontel et de Favart, ce genre est tombé et les exceptions fort rares, faites depuis ces deux auteurs, au système actuel, n'ont point été heureuses. La comédie en vers de *Thompson* et *Garrick* ou *l'Auteur* et *l'Acteur*, de MM. Ourry et Jacquelin, avait été présentée et refusée, dit-on, au théâtre de l'Odéon. Pour ne point perdre le fruit de leurs travaux, les auteurs ajoutèrent au dialogue quelques couplets, et la portèrent au Vaudeville; mais puisqu'ils s'étaient décidés à faire jouer leur ouvrage sur un autre théâtre, ils auraient dû en même-temps le mettre en prose : par ce moyen, il aurait été facile de donner à l'intrigue fort commune qu'ils ont imaginée, un peu de mouvement et de vie.

Dans le *Recueil* des *pièces intéressantes et peu connues* de Laplace, on lit le trait d'un acteur Anglais, de Quinn, qui vînt au secours de Thompson, l'acteur des *Saisons*, qui se trouvait dans la misère. MM. Ourry et Jacquelin ont attribué cette action généreuse à Garrick, et ont fait de leur pièce un de ces éternels canevas à travestissemens, dont on a accablé le public de Paris depuis deux années.

Ils supposent que Garrick, qui a amassé une brillante fortune, est amoureux de Fanny, la nièce de Thompson. Le poëte est dans la gène et est même poursuivi pour un billet qu'il n'a pas pu payer. Thompson voit avec plaisir l'amour de Fanny et de Garrick; il a la plus haute

estime pour ce dernier, mais il ne veut pas les marier parce que Garrick est plus riche que lui. Que fait l'acteur pour vaincre la résistance du poète. Il se sert du singulier talent qu'il a pour se travestir, et vient d'abord sous les traits d'un constable, demander le paiement du billet, puis, comme s'il se laissait diriger par un sentiment généreux, il offre sa bourse, que Thompson accepte, excité par la singularité de la proposition. Sous les traits du peintre Hoghart il fait le portrait du poète et lui laisse, comme un gage de son admiration, un tableau de l'Albane, dont le prix ne saurait être fixé. Il paraît ensuite en directeur de spectacle qui veut ouvrir promptement une salle, et paye généreusement Thompson pour des ouvrages qu'il lui commande d'avance; puis en Anglais attaqué du spléen, et que la lecture du poème des *Saisons* a guéri. Pour ce prétendu bienfait, il fait don à son nouveau médecin du quart de sa fortune. A quelques signes d'intelligence que se font Fanny et Garrick, Thompson s'est aperçu qu'il était la dupe du grand talent du comédien; se voyant possesseur d'une fortune égale à celle de son ami, il ne peut plus résister. Cependant puisqu'il était disposé à céder si facilement, il aurait pu éviter à Garrick tout le mal que celui-ci s'est donné pour devenir l'époux de Fanny.

— 28. — *Ruse de Guerre et Ruse d'Amour!* Ce titre était bien joli, cependant le jeune compagnon de Bayard, le chevalier d'Annebaut, héros de l'aventure imaginée par les auteurs anonymes de cette pièce, n'eut point un meilleur sort que l'Arlequin aux treize infortunes.

Honoré de la faveur du roi François Ier, il a été chargé par ce prince, du siége de Belcastro, petite ville du royaume de Naples, et en a fait le blocus, pour

éviter aux habitans les horreurs d'un assaut. Quelque peu d'intérêt personnel a motivé ces sentimens d'humanité; d'Annebaut aime la nièce du Podestat de la ville assiégée, jeune et jolie veuve, chez laquelle il pénètre souvent sous le faux nom du peintre Florestan. Le gouverneur et sa nièce sont loin de se douter de la ruse, et le Podestat même donne, tant il est confiant, différens renseignemens au chevalier, qui profite de ces confidences. Il le prévient entr'autres que les habitans reçoivent des vivres par une poterne qui a jusqu'à ce jour échappé aux regards des Français.

La nièce du Podestat, desirant garder son amant auprès d'elle, croit avoir trouvé un excellent moyen pour le forcer à rester dans la ville : c'est de le faire passer aux yeux de son oncle pour un émissaire du chevalier d'Annebaut. Le gouverneur, trouvant quelque vraisemblance dans le rapport de sa nièce, fait arrêter le pauvre d'Annebaut, que ce contretemps met au désespoir. Comment ouvrira-t-il la poterne à ses soldats? Le seul moyen, c'est de tout déclarer à sa maîtresse! Il lui apprend qui il est, lui fait sentir que le déshonneur l'attend s'il ne réussit pas dans son entreprise, la décide enfin à trahir sa patrie, ses concitoyens, et à aller ouvrir la poterne aux Français. En peu d'instans, la ville est au pouvoir des assiégeans; et, sans doute pour consoler le gouverneur de sa défaite, d'Annebaut épouse sa nièce, après s'être fait publiquement reconnaître. — Cet ouvrage fut retiré après la première représentation.

— 4 FÉVRIER. — *Avis aux goutteux ou la Petite Guerre*, comédie - vaudeville en un acte.

Encore une chûte! Cette pièce, donnée par M. Planard à Feydeau, sous le titre des *Créanciers* ou *le Remède à la Goutte*, avait eu du succès avant qu'un confrère maladroit l'eût retouchée. On avait autrefois passé

sur l'invraisemblance des moyens employés par l'auteur, sur l'impossibilité de supposer seulement qu'une anecdote semblable eut pu avoir lieu ; on s'était amusé des situations bouffonnes et de l'esprit qui y était répandu. Aujourd'hui il n'en a pas été de même.

Un vieux Comte, ancien militaire, est attaqué de la goutte, et promet cent mille florins au médecin qui le guérira de cette cruelle maladie. Alvinsky, son neveu, s'est déjà plusieurs fois, mais toujours en vain, adressé à lui pour en obtenir les moyens de payer ses dettes. Inutilement il a menacé son oncle de se brûler la cervelle ; ses prières, ses menaces, tout a été infructueux. Le vieux Comte a chez lui une jeune parente qu'il veut marier à un Baron, personnage ridicule. A cette nouvelle, Alvinsky réclame la main de Stéphanie, dont il possède le cœur. L'oncle se refuse encore aux nouveaux arrangemens de son neveu, et, pour mettre fin à ses importunités, va s'enfermer dans un vieux château avec Stéphanie et le Baron, dont le mariage doit se faire le lendemain. Quel parti va prendre en cette circonstance critique l'amant disgracié ? Le plus sûr et le meilleur, c'est, selon lui, d'assiéger la forteresse. En conséquence, il rassemble ses créanciers, les arme et les exhorte à bien faire leur devoir. A la tête de cette armée bizarre, il se présente devant le château ; mais avant d'entamer le siége et de commencer les opérations militaires, on députe un parlementaire. Ce député, choisi parmi les créanciers, promet au Comte de déserter avec tous ses camarades, s'il veut solder leurs créances. Le Comte n'entend pas raison sur cet article ; il jure qu'il se défendra jusqu'à la dernière extrémité, et renvoie le parlementaire avec mépris. Enfin, il faut bien que ce siége burlesque finisse ; le Baron, par sa maladresse, livre la place à l'ennemi. Aussitôt que

cette nouvelle est sue du Comte, il entre en fureur, se lève, se précipite et court, comme s'il n'avait jamais eu la goutte. Le neveu paraît, et voyant son oncle si leste, demande le prix de cette cure, dont il est l'auteur. L'onclé rit et pardonne; Alvinsky épouse Stéphanie; les créanciers sont payés, et tout le monde est content excepté le Baron.

— 16. — Puisque toutes les classes de la société sont jouées sur la scène, les nourrices ne pouvaient être exceptées. Cependant le sujet ne paraissait pas prêter beaucoup; car sur trois ouvrages composés d'après les notes prises dans le bureau de la rue Sainte-Apolline, un seul a réussi, encore parce que les tableaux un peu grossiers qu'il présentait étaient du goût des spectateurs ordinaires du théâtre sur lequel ils étaient offerts. Comme s'ils s'étaient donnés le mot, les auteurs de ces trois *Bureaux des Nourrices* ont suivi à peu-près la même marche, ont développé presque la même intrigue. Dans celle du Vaudeville, c'est un enfant nouveau né, adopté par un M. Canari et remis par lui au ravisseur de sa nièce, déguisé en nourrice. Ce tableau, un peu populaire, ne passa même pas sous la protection du carnaval, et n'eut qu'une représentation, sans que les auteurs aient été nommés.

— 25 — *Rataplan, ou le Petit Tambour*; vaudeville anecdote en un acte, de MM. *Sewrin* et *Visentini.*

On connaît le trait de ce vieux grenadier, qui sauva un enfant, l'éleva et le porta long-temps dans son havresac. La peinture et la gravure se sont chargées du soin de faire partout connaître cette belle action dont cette pièce paraît être la suite. Au siége d'Ehrenbreistein, un soldat venait d'être tué. Sa femme accourt, s'évanouit sur son corps et laisse exposé aux plus grands dangers son enfant qui la suivait. Le grenadier, Vieux-Canon,

prend l'enfant ; mais, forcé de marcher en avant, il se trouve séparé de la mère qu'il ne peut secourir. Ne la retrouvant plus après la prise de la ville, il a élevé l'enfant, qui est devenu Tambour du régiment dans lequel il sert. Marceline, cette pauvre mère, après avoir échappé à la mort, s'est retirée dans un village, chez l'aubergiste Michau qui, depuis huit ans, lui fait la cour, mais inutilement ; Marceline, espérant revoir son enfant avant de mourir, a juré qu'elle ne se remarierait que quand il serait retrouvé. Le régiment de Vieux-Canon s'arrête dans le village. Michau, intéressé à connaître le sort du fils de Marceline, ne manque jamais de s'informer de lui auprès de tous les régimens qui passent près de sa maison. Par hasard il a entendu, à la suite d'une querelle survenue entre un jeune Tambour et un Fifre, Vieux-Canon dire au premier, qu'il était un enfant inconnu. Frappé de ces paroles, Michau interroge Vieux-Canon. Bientôt il soupçonne la vérité ; enfin Marceline embrasse son fils. Vieux-Canon, satisfait et désolé en même temps de cette reconnaissance, veut partir sans qu'on le sache. Rataplan l'arrête. Il voudrait rester auprès de sa mère ; mais il desirerait bien aussi ne pas perdre son père adoptif. Il lui vient dans l'idée de faire marier Marceline avec Vieux-Canon, et il réussit dans son projet. Michau, qui, d'après la promesse de Marceline, se croyait sûr de son fait, revient avec le notaire ; mais il ne sert pas pour lui.

— 4 MARS. — Le temps des parodies est passé ; le public s'est lassé d'un genre qui divertissait beaucoup nos pères, et dans lequel réussissaient quelques auteurs. C'est peut-être aussi la faute des parodistes modernes, s'il est tombé. Rien de neuf, de spirituel : toujours le même cadre ; de grossières critiques, de fades éloges, voilà les élémens de presque toutes les parodies, revues, etc.,

que l'on donne de nos jours. Que signifiait ce titre de *Siffla, parodie de Sylla?* et comment pouvait-il convenir à l'intrigue imaginée pour faire la critique de la tragédie à la mode.

Un directeur de province et sa troupe étaient encore chargés de parodier les acteurs de la rue de Richelieu. Arlequin faisait rire aux dépens de Sylla. Mais tout le talent de Laporte échoua dans cette soirée, qui vit naître et mourir cette production de plusieurs auteurs qui se sont soigneusement cachés.

— 13 — *La Chercheuse d'Esprit* opéra - comique de *Favart*, mis en vaudeville.

Cette imitation vint après celle des Variétés. Toute la scène de M. Narquois a été retranchée, et presque tous les couplets de la pièce originale ont été refaits; en voici un que MM. Gersin et Gabriel ont mis dans la bouche de l'Éveillé, et que Favart se serait bien gardé de composer.

AIR : *de Mariane*.

J' vas tacher d' vous faire comprendre,
Ce que sur l'esprit on m'a dit.
Chez l' percepteur, c'est l'art de prendre,
Chez l' marchand, l'art d'être en crédit ;
Chez l' cabaretier,
C'est le métier
D' bien baptiser
Le vin qu'il vient d' puiser.
Chez l' courtisan
C'est le talent
De deviner de quel côté vient l' vent !
Et savoir assurer en somme
La prospérité de ses champs,
L' bonheur d' sa femme et d' ses enfans,
C'est l'esprit d' l'honnête homme.

Monsieur Gardel est le premier qui ait refait Favart. En 1778, il donna un ballet de la *Chercheuse d'Esprit*,

qui eut beaucoup de succès à une époque où il était difficile de fixer l'attention, pendant la grande vogue du *Roland* de Piccini. On l'adjoignit *au Devin du Village*, *à Myrtil* et *Lycoris*, et il soutint ces ouvrages d'une manière productive pour l'Opéra. M. Gardel a suivi la marche de l'Opéra-Comique, scène par scène; il a même conservé le plus possible la musique. La fameuse Mlle Guimard jouait le rôle de Nicette.

— 19 — En refaisant la comédie de Legrand, intitulée *le Temps passé*, M. Théaulon et un autre auteur qui a gardé l'anonyme n'ont pas été si heureux que les refaiseurs de Favart; *Les deux Portraits*, ou *vingt ans d'absence* ont eu le sort de *Siffla*, du *Bureau des Nourrices*, etc. En effet, il eut été difficile de prendre du plaisir à la représentation d'une pièce aussi froide.

Victor Florville et Clémentine Durand s'aimaient dans leur enfance, ils se sont même donnés mutuellement leurs portraits. Vingt années se sont passées depuis cette époque. Aux sermens que l'on s'était faits ont succédé d'autres sermens: Florville s'est marié, Clémentine aussi. Le premier a eu un fils qu'il a nommé Victor, et Mme Durand a une fille qui s'appelle Clémentine. Après une si longue absence, les deux amans se retrouvent, mais craignant l'un et l'autre d'avoir à se reprocher leur inconstance, ils se cachent leurs précédens mariages, et se présentent leurs enfants, Florville en faisant passer Victor pour son neveu, et Mme Durand en donnant Clémentine pour sa nièce. Grâce à leurs portraits qui n'ont point vieilli, ils croyent se reconnaître dans l'enfant l'un de l'autre. C'est cette erreur peu comique et de la dernière invraisemblance qui donne naissance aux quiproquos, aux événemens qui conduisent la pièce jusqu'à la fin. Les deux jeunes gens sont unis, et les deux vieux amans, veufs à ce qu'il

paraît et revenus de leur commune erreur, font enfin ce qu'ils auraient dû faire vingt ans plutôt, ils se marient.

— 30 — *Le Maître du Château*, comédie vaudeville en un acte.

Ce maître du château, le jeune Léon, est fort heureux de trouver par le temps qui court un ami aussi sincère que celui qui le rend propriétaire. Amoureux fou de la jeune Elise Dorfeuille, cousine de Gercourt, cet ami si précieux, il se désolait continuellement de ne point avoir de fortune, puisque cet obstacle l'empêchait d'épouser celle qu'il adore, lorsque tout à coup un de ses oncles, immensément riche, meurt et le laisse héritier de tous ses biens. Au comble de la joie à cette nouvelle, Léon court à Paris, jure à Gercourt de n'aimer, de n'épouser que sa cousine, lui confie la moitié de son bien; et, en attendant l'occasion d'effectuer ses promesses, va dissiper l'autre moitié dans la capitale. Complétement ruiné, Léon court demander à Gercourt le reste de son héritage, hélas! il n'en existe plus. Le banquier chez lequel était déposé l'argent a fait banqueroute. Sans demander d'explication, Léon a cru tout ce que son ami lui disait et s'est laissé conduire dans un château dont Gercourt dit le maître son ami.

Sans le savoir, Léon se trouve dans ses propriétés; Gercourt voyant son ami livré aux plaisirs et à la dissipation a agi sagement, et sans rien dire, a acheté un riche château avec l'argent qui n'aurait pas manqué d'être follement dépensé. Là, Léon retrouve sa chère Elise, mais il se désole de nouveau en apprenant de Gercourt qu'elle doit épouser le maître du château. Dans son désespoir, car il se persuade que l'espérance d'une grande fortune tournera la tête à Elise; il lui demande, comme marque d'amour, de le suivre et de fuir la demeure de son odieux rival. Elise consent à cet arrangement, car elle ne voit pas qu'il soit mal d'obéir

d'avance à celui qui doit être son mari, puis aussi pour se venger de son frère qui ne l'a pas voulu mettre dans sa confidence.

Sur ces entrefaites, un vieil intendant, caricature jetée dans cet imbroglio pour l'égayer, ne connaissant personne, ne se trouvant par conséquent pas au fait des secrets qui occupent les habitans du château, se présente à Léon qui s'en déclare le propriétaire, et lui ordonne de se tenir prêt à partir avec une chaise de poste, à la grille du parc. Pour détourner en même temps les soupçons, il écrit à Gercourt qu'il enlève une vieille marquise, mais Gercourt, bientôt mis dans la confidence par sa cousine, se prépare à jouer un bon tour à Léon.

A peine la nuit est-elle venue que notre amoureux s'empresse de mettre son projet à exécution. La voiture l'attend, et pour aller chercher sa belle, il monte par une fenêtre. Introduit dans le château, il appelle Elise, on ne lui répond point. Il avance, tout à coup, une foule de paysans, les mains chargées de bouquets et de flambeaux, l'entourent en chantant des couplets en l'honneur du maître du château. — Quel est-il donc ce maître mystérieux, demande Léon? — « Toi même, répond » Gercourt, en expliquant à son ami la ruse qu'il a em» ployée. Ordinairement un maître fait son entrée par la grande porte, toi tu as voulu la faire par la fenêtre » c'est plus original. » — Léon remercie son ami du service signalé qu'il lui a rendu et épouse Elise.

-- 16 AVRIL. — *Vadeboncœur*, *ou le Retour au Village*, comédie vaudeville en un acte, par MM. *Désaugiers* et *Gentil*.

La scène se passe dans un village, dont le château est la propriété de la famille de Clairfond. Le jeune Edouard, officier, depuis long-temps à son régiment, ayant perdu son père, en devient l'héritier, et il est attendu par les seuls villageois, car l'intendant du château, un certain

Leloup, misérable s'il en fut, compte bien que son jeune maître ne reviendra plus, se fera tuer dans quelque bataille ou dissipera son bien dans quelque capitale. Il voit même plus loin et espère devenir un jour maître du château. Rêvant d'avance ce qu'il désire, il tranche du grand seigneur, prétend acquérir un petit bois, dans lequel les paysans vont se divertir le dimanche, et traite si mal ces derniers, que l'un d'eux, Latulipe, ancien militaire, fermier de M. de Clairfond, a écrit à Edouard, sans le connaître, ce qui se passait au village. Non content d'être méchant, M. Leloup veut être ridicule, il aime Julienne, la fille de Latulipe, et prétend l'épouser. Mais Julienne a donné son cœur à un paysan nommé Philippe, qui est parti depuis six ans pour l'armée, et malgré le temps et l'absence elle n'a pu l'oublier. Justement, Philippe revient, mais ce n'est plus le même homme, il est même tellement changé, que sa maîtresse se sauve en le voyant arriver. Philippe est accompagné d'un inconnu qui n'est autre qu'Edouard. Voulant éprouver son intendant, il a laissé sa voiture à quelques lieues du village, est venu à pied et a fait route avec Philippe qu'il a rencontré en chemin, et qu'au régiment on appelle Vadeboncœur. Philippe a promptement renoué connaissance avec Latulipe et Julienne, et Edouard de son côté s'est fait connaître de Latulipe. Pour être certain de l'égoïsme et de la dureté de Leloup, il se présente à lui, muni d'un billet de logement. Leloup refuse de le loger, et Vadeboncœur et Edouard, fatigués de sa résistance, entrent malgré lui dans le château, et rient beaucoup de le voir aller chercher du renfort pour les en expulser. Lorsqu'il revient, tous les villageois sont en danse, et Edouard, sur le balcon du château, assiste à la fête. Leloup à cette vue menace de nouveau. Edouard, pour se jouer de lui, parle d'un banquet,

d'une fête ! Justement c'est la St.-Polycarpe, patron de Leloup ; il avait fait tambouriner cette nouvelle, et il est dupe de l'empressement des villageois; il prend d'abord tous les hommages pour lui, mais lorsqu'Edouard se présente en uniforme de colonel, il reste stupéfait. Au grand contentement des villageois, on le chasse, et chacun célèbre l'heureux retour du maître du château.

— 50 — *Amour et Caprices*, comédie vaudeville en un acte, de M. *Lafontaine et*...

La fille de M. Dormeuil, jeune personne assez capricieuse est retirée au fond d'une campagne avec son père et sa tante ; là, Mlle Mélanie se livre à toute sa misantropie, forme de beaux projets de retraite, et refuse tous les établissemens qu'on lui propose. Cependant son père lui annonce l'arrivée d'un nouveau futur, du jeune Valcour, fils d'un de ses vieux amis. Il désire beaucoup cette union, et parvient presque, par de sages observations, à décider sa fille ; mais par suite de l'indécision de son caractère, la jeune personne cède d'abord, refuse ensuite, écrit une lettre à Valcour pour motiver son refus, la déchire, en fait écrire une autre par son père, ne la fait pas partir; enfin au milieu de ces indécisions, Valcour arrive à la campagne.

Curieuse cependant de savoir si le nouveau futur mérite les dédains qu'elle lui fait éprouver d'avance, Mélanie se fait passer pour une cousine aux yeux de Valcour, mais ce dernier s'aperçoit bientôt de la ruse, il a reçu un portrait de Mélanie, et en comparant l'image et l'original, il n'a plus douté qu'on ne voulut l'éprouver. Cependant cette conduite l'inquiète, car il croit avoir un rival préféré dans un certain original, nommé Point-à-Jour, marchand de dentelles, qui est venu à la campagne pour épouser Ursule Dormeuil, la tante de Mélanie.

Trompé par les apparences, et bien persuadé qu'il

n'est pas aimé, Valcour demande à Mélanie une dernière entrevue qu'on lui accorde. En sondant avec adresse le cœur de la jeune personne, il s'aperçoit qu'il ne lui est pas aussi indifférent qu'il le croyait d'abord; il excite avec adresse son dépit, lui confie qu'il adore une femme charmante, et offre même de faire voir son portrait. Mélanie piquée s'efforce de cacher son trouble, mais en jettant les yeux sur le portrait, elle a l'agréable surprise de se reconnaître. Par un singulier hazard, elle a reçu aussi le portrait de Valcour sans que celui-ci en fut instruit. Elle lui rend donc peur pour peur, mais bientôt, lorsqu'elle lui montre le portrait, il ne doute plus de son bonheur. Il épouse la capricieuse qui cesse de l'être, et M. Point-à-Jour suit un si bon exemple en donnant sa main à Mlle Ursule.

— 13 MAI. — *Le Premier Prix, ou les Deux Artistes*, Vaudeville en un acte, par MM. *Dupeuty* et *de Villeneuve*.

Le jeune Armand Dercour, artiste pauvre et plein de talent, occupe, dans la rue de la Paix, le sixième étage d'un hôtel tenu par M. Bernard. Le premier étage de cet hôtel est occupé par un seigneur Russe, le comte de Rézoff, homme comme on en rencontre fort peu parmi les boyards de Moscou ou de Saint-Pétersbourg. Malgré la distance qui les sépare doublement, Armand, vivement protégé par le comte de Rézoff, est devenu amoureux de sa fille, et cet amour même qui a fait son bonheur pendant long-temps, commence à faire naître de vives inquiétudes dans son cœur. Mlle Alfréda doit partir pour Moscou, épouser un fat fort ridicule, M. Timoléon de Sainte-Rose, dont les auteurs n'ont bien certainement trouvé le modèle nulle part, et s'éloigner d'Armand qu'elle aime, et qui, dans le jour même, doit voir décider son sort. Il a concouru pour le grand prix de peinture; mais, quoique son tableau soit supé-

rieur à tous les autres, il est probable que le prix sera donné à l'un de ses amis, à Courville, qui a fait un voyage à Londres et se trouve encore dans cette capitale. Le comte a fait en vain des démarches pour Armand auquel il doit la vie ; il est certain que Courville aura la préférence. Sur ces entrefaites ce dernier arrive, apprend la triste situation d'Armand, la misère même dans laquelle il se trouve, l'injustice qu'on veut lui faire en sa faveur. Il paie les dettes de son ami, obtient que les membres du jury de peinture ne se laissent influencer que par la justice, et fait avoir le premier prix à Armand. A cette nouvelle, le comte de Rézoff s'étant aperçu de l'amour d'Alfréda et d'Armand, les unit, et ne pense plus qu'à rester avec eux : M. Timoléon de Sainte-Rose part seul pour Moscou.

Rarement une pièce de théâtre offre autant d'invraisemblances que celle-ci. Il n'est pas une situation qui ne puisse être justement critiquée; cependant elle fut reçue, jouée, et plusieurs fois représentée.

— 24 — *Les Deux Turennes*, Vaudeville-Anecdote, de MM. *Maréchalle* et *C. Hubert*.

Cette pièce avait été reçue au théâtre de la Porte Saint-Martin, et devait y être représentée. Lors du changement de direction, on exigea des auteurs une seconde lecture : ils la refusèrent et portèrent leur ouvrage au Vaudeville.

L'aubergiste Thomas, plein de respect et d'admiration pour le maréchal de Turenne, quoiqu'il ne le connaisse pas, lui a écrit pour l'engager à venir déjeûner chez lui. Les Allemands, avant d'être chassés des pays qu'ils occupaient, ont tout pillé, tout emporté, et Thomas ne possède plus que quelques bouteilles de vin et une tranche de jambon qu'il garde précieusement pour

le Maréchal. Pendant qu'il porte sa pétition, arrive le soldat Michel, surnommé Turenne par tout son régiment, à cause de sa patience et de son courage. Ce surnom trompe Maclou garçon d'auberge, et Suzette la fille de Thomas. Tous deux font mille révérences à Michel, fort étonné de tant de politesses; enfin on lui offre à déjeûner, à lui qu'on voulait renvoyer avant qu'il n'eût laissé entendre son surnom. Thomas est revenu à la tête des villageois; on appèle Michel, Monseigneur! Il a beau s'en défendre, on veut qu'il soit le grand Turenne, on crie : vive Turenne! Le bailli de l'endroit se recommande à Monseigneur, demande la permission de le servir à table; on le conduit enfin, en grande pompe, dans un pavillon.

Turenne a reçu le placet que Thomas avait remis à l'un de ses officiers. Son originalité l'a diverti, et, sous un costume fort simple, il se rend au déjeûner auquel il est invité. En arrivant, il s'aperçoit bientôt qu'il y a méprise, surtout lorsque Suzette lui apprend que le grand Turenne est chez son père, et lorsqu'il voit passer Maclou tenant dans ses mains le vin et le jambon. Fort étonné de cette aventure, le Maréchal demande la faveur d'être présenté au Turenne qui déjeûne. Maclou l'adresse, pour en obtenir la permission, au bailli qui reçoit fort mal une pareille demande, et qui force Turenne à le remettre à sa place. Cependant, Maclou a pris pitié de lui, et lui apporte un œuf que vient de pondre la seule poule que l'on ait laissée dans l'auberge. Pendant que Turenne mange son œuf, Michel, entouré d'une cour nombreuse, dévore sa tranche de jambon; mais quand le déjeûner est terminé, une compagnie de soldats arrive, et rend les honneurs à Turenne. En vain le bailli leur montre-t-il Michel; il s'aperçoit bientôt de l'erreur dans laquelle il est tombé, se con-

fond en excuses auprès du Maréchal, qui, pour toute vengeance, le condamne à faire les frais de la noce de Suzette et de Maclou, et Michel, à ne manger qu'un œuf à la coque, pendant le repas de noce auquel il est invité.

— 12 JUIN. — *Le Coq de Village*, tableau-vaudeville en un acte, de *Favart*, remis avec des changemens, par MM. *Décour, C. Hubert et Théodore Anne.*

Les auteurs de ces changemens, qui sont plus considérables que ceux des autres pièces, ont dédié l'ouvrage de Favart à M. Désaugiers. Mais à force de délayer les plus jolies idées de cet aimable auteur dans de longs couplets, ils ont fait disparaître l'original sous les nouveaux ornemens qu'ils y ont ajoutés. Les personnages ont perdu une grande partie de leur naïveté, et le dénouement son originalité. Des soldats reviennent à la fin et épousent les villageoises, etc., etc.

— 2 JUILLET. — *Amélie, ou le Chapitre des Contrariétés*, comédie - vaudeville en deux actes.

Heureux ceux qui n'éprouvent que des contrariétés semblables à celles que M. Séwrin a réunies dans sa nouvelle pièce; personne, à un pareil prix, ne se plaindrait de l'existence. La jeune Amélie de Tilmont, épouse d'un capitaine de lanciers, est depuis deux mois séparée de son mari, obligé de marcher avec son régiment. Première contrariété. Elle est triste, chagrine; mais sur la nouvelle qui lui est parvenue que le régiment de son cher Edouard allait se rendre à Nevers, elle a bien vîte été habiter une maison de campagne qu'elle possède sur la route qui conduit à cette ville. Elle y est avec sa tante, vieille folle qui passe sa vie à lire des journaux, à parler des querelles des Turcs et des Grecs, avec Suzanne, sa femme de chambre, et Gaspard, ancien lancier, aujourd'hui concierge-jardinier de la pro-

priété de son ex-capitaine. Amélie compte bien que son mari passera plus d'un mois auprès d'elle, et elle pense avec ivresse au moment de cette réunion desirée. Pendant qu'elle fait tout disposer pour l'arrivée du capitaine, on vient lui annoncer la jeune veuve Ernestine de Blanval, son amie. Nouvelle contrariété, et d'autant plus grande, qu'Ernestine a l'intention de passer toute la journée à la campagne. Recherchée par le colonel d'Edouard, par le comte de St.-Céran, et apprenant qu'il allait passer devant la maison d'Amélie, elle n'a pas cru devoir manquer une si belle occasion de recouvrer un empire, qu'une certaine Mme de Versac avait été sur le point de lui faire perdre. Les deux officiers arrivent en effet, mais la vieille tante a toujours empêché Edouard et Amélie de rester seuls; sans cesse elle les contrarie par ses importunités. Les deux dames avaient l'espérance de conserver, l'une son époux, l'autre celui qu'elle espère voir devenir le sien, un ordre du général commandant la division vient contrarier ces projets de plaisir; il faut passer une revue le lendemain et partir à l'instant. Malgré cet ordre, le colonel promet secrètement à Mme de Blanval de revenir le soir se justifier de certains soupçons qu'on a conçus sur sa fidélité; et, de son côté, Edouard a juré pareillement à sa femme qu'il reviendrait passer la nuit au château.

La nuit est venue; les deux jeunes femmes, réunies dans une pièce voisine de la chambre à coucher d'Amélie, se désespèrent, sans oser se confier les motifs de leur impatience. La tante les étourdit de la lecture du Moniteur; la pendule marque neuf heures et le colonel ne vient pas! Amélie craint qu'Edouard n'arrive pendant qu'elle se trouve en société; elle voudrait se débarrasser de sa tante et de son amie. Enfin, Ernestine impatientée part, la tante se retire et Amélie est un instant satis-

faite. Mais de nouvelles contrariétés, toutes aussi légères que les premières, l'attendent encore. Gaspard s'est aperçu que la porte du petit pavillon par lequel doit venir Edouard, est ouverte; il veut la fermer, et la pauvre Amélie est obligée de se fâcher pour obtenir enfin qu'on la laisse en repos. Dans le déshabillé le plus galant, elle soupire après l'arrivée de son Edouard; tout-à-coup elle entend marcher dans le corridor; plus de chagrins, d'inquiétude, c'est son époux; elle vole au devant de lui!.. Point du tout, c'est le colonel qui s'offre à ses yeux! Il venait trouver Mme de Blanval : quel est son étonnement, elle est partie! Craignant de commettre une indiscrétion en restant trop long-temps auprès de Mme de Tilmont, il se confond en excuses et ouvre la porte pour descendre. — « Quelqu'un monte, s'écrie-t-il! » — Amélie ne sait que devenir, c'est sans doute Edouard; que va-t-il penser en la voyant seule avec le colonel? Celui-ci, sentant l'embarras de la jeune femme, lui jure qu'il mourra plutôt que de la compromettre, et court se cacher dans la chambre à coucher. Edouard arrive en effet; mais Amélie, désespérée de tout ce qui lui arrive, craignant que le colonel ne punisse son mari pour s'être absenté du poste qui lui a été confié, conjure Edouard de s'en aller au plus vîte. Etonné d'un pareil accueil, celui-ci croit que sa femme plaisante; mais bientôt il est convaincu du contraire. Le soupçon s'empare de son âme; il entre dans la chambre à coucher, dont sa femme lui refusait l'entrée, n'y voit personne! Dans cet instant, Amélie hors d'elle-même, est sur le point de tout avouer, lorsqu'un grand bruit se fait entendre. Edouard se cache à son tour! C'est le colonel qui, après avoir sans doute sauté par la fenêtre, a rencontré en se retirant Mme de Blanval, que ses chevaux avaient laissée en chemin. Tout ce froid et long quiproquo, que l'auteur

s'est plu à prolonger sans motif, s'explique enfin. Le colonel promet à Edouard de le mettre au fait du mystère qu'il ne comprend pas ; et, pour avoir manqué à son service, le condamne à quinze jours d'arrêts.... auprès de sa femme. Il obtient ensuite la main de Mme de Blanval.

— 18. — *Arlequin Professeur, ou la Pension de Demoiselles*, folie-vaudeville en un acte.

Arlequin a bien du malheur cette année ! on lui a ri au nez lorsqu'il était misérable, on a sifflé ses infortunes, on l'a encore sifflé sous les traits d'un pédant, on le sifflera encore sous ceux du beau Narcisse ! Est-ce la faute de l'acteur qui s'est chargé de nous rappeler ce vieux personnage de la foire ? Non, car son talent est toujours jeune et aimable ; mais la plupart des pièces que l'on fait pour lui, sont si détestables, que toutes les gentillesses, l'intelligence de l'acteur ne sont pas susceptibles de les faire supporter.

Ici, Arlequin, toujours paresseux, toujours gourmand, est obligé de suivre les classes de M. Pensum, son oncle, maître d'école, qui donne à son neveu plus de coups de férule que de douceurs. Arlequin s'ennuie beaucoup de cette vie, surtout depuis que la provision de macarons que lui donnait Mlle Rose est épuisée. Cette Mlle Rose est nièce de Mlle Desvertus, qui tient une pension de demoiselles. Pour revoir sa maîtresse, Arlequin escalade les murs de la pension ; mais au moment où il se croit près de sa chère Rose, Mlle Desvertus l'aperçoit. Elle avait mandé un célèbre professeur nommé Lebrun, et comme Arlequin a le visage noir, elle le prend spirituellement pour le savant qu'elle attendait.

Par suite de cette ridicule méprise, Arlequin est solennellement introduit dans la pension, présenté aux jeunes élèves comme maître de langue russe, et à Rose

comme époux, car il paraît que la tante avait le projet d'unir sa nièce au professeur. Malheureusement pour Arlequin, M. Lebrun arrive, se met dans une grande colère en apprenant qu'un intrigant a pris son nom, et voyant que Mlle Desvertus refuse de le reconnaître, il défie son rival en prose, en vers, en grec, en latin, etc. Arlequin est effrayé un instant, mais il compte sur son adresse et accepte le défi. En effet, il s'empare d'un discours sur les langues que possédait M. Lebrun, et, fier de cette capture, il attend tranquillement l'heure du combat, parce que, dans l'intervalle, il espère avoir le temps d'apprendre à lire. Bientôt la société, prévenue par Mlle Desvertus pour être témoin de cette lutte savante, se réunit. Arlequin demande que l'on commence par les arts d'agrément; il danse l'allemande, chante un air italien et obtient mille applaudissemens. Enfin le tour des sciences arrive; Arlequin se lève dans l'intention de communiquer à l'assemblée le discours qu'il a dérobé, mais n'ayant pas eu le temps d'apprendre à lire comme il l'espérait, il le donne à son rival pour en faire part aux auditeurs. Lebrun ouvre le cahier et reconnaît son manuscrit.... Probablement alors, Mlle Desvertus s'apercevait qu'elle était la dupe d'Arlequin, lui pardonnait, le mariait à Rose ou le renvoyait à l'école de son oncle; je ne sais lequel, car les dernières scènes de cette triste folie furent jouées au milieu des sifflets.

— 3 AOUT. — *Les Frères Rivaux, ou la Prise de Tabac*, comédie vaudeville en un acte, de MM. *Ach. Dartois, Eugène et Théodore.*

Léonidas Alexandre Rigaut, vieux capitaine de hussards, qui ajoute à toutes ses phrases les mots : *En avant!* et Mathieu Rigaut son frère, notaire goutteux et cassé, qui termine toutes les siennes, par ceux de : *Halte là!* sont amoureux d'une jeune et jolie veuve, Mme de Mel-

ville. Possesseurs de deux titres qui les rendent maîtres de la petite propriété qui fait toute sa fortune, ils la menacent de l'en priver, si elle ne fait pas choix de l'un d'eux pour époux. La jeune veuve est d'autant plus importunée des poursuites de ces deux prétendants qu'elle aime son cousin Prosper. Dans la situation fâcheuse où elle se trouve, elle lui a même écrit de venir la rejoindre, pour aviser aux moyens de sortir d'embarras. Très jaloux de leurs droits respectifs, les deux frères sont convenus de ne jamais parler secrètement à Mme de Melville, de ne la voir qu'ensemble. Mathieu Rigaut a même à ce sujet, rédigé un traité que son frère a signé, qui a été approuvé par la jeune veuve et que l'on a communiqué à la servante Thérèse pour qu'elle en surveillât l'exécution. Pendant une absence momentanée des deux frères, Prosper est arrivé et, au lieu de penser à secourir sa cousine, il lui parle de son amour; mais, au milieu de ces tendres discours, Léonidas se fait entendre; Prosper se cache dans un pavillon et de là est témoin de toutes les folies du pauvre capitaine, qui est venu dans l'intention d'attendrir la cruelle. A son tour, celui-ci est interrompu par le notaire, et dans la crainte d'être privé de ses droits pour avoir manqué au réglement qu'il a adopté et signé, il se précipite dans un pavillon situé en face de celui qui sert de retraite à Prosper. Mathieu qui a eu la même idée que son frère, se jette aux pieds de la jeune veuve et croit triompher aussi bien que Léonidas, parce qu'ils ne s'aperçoivent pas que les réponses que leur fait Mme de Melville s'adressent à Prosper. Mathieu se retire transporté pour aller faire part de son bonheur à Thérèse, il ne la rencontre pas, et la subite apparition de cette dernière amène de nouveaux incidens. — « Quand pourrais-je sortir. a dit Léonidas? » — « Lorsque vous entendrez rire, répond la jeune veuve!...... et quand on

frappera dans les mains, ajoute-t-elle, pour Prosper! » — Thérèse, toute innocente qu'elle paraît être, a un amoureux, le jeune Lionnet, petit paysan, bien simple. Elle l'attend; mais celui-ci accourt ayant le notaire sur les talons. Il faut le cacher; Thérèse le fait entrer dans une serre, et lui recommande de n'en sortir que lorsqu'elle éternuera. Mathieu Rigaut revient très content de ce qu'il a fait; et Thérèse, suivant une mauvaise habitude qu'elle a contractée, prend une prise de tabac dans la tabatière du notaire. Cette prise a les suites auxquelles on devait s'attendre : il lui prend envie d'éternuer; longtemps elle cherche à se retenir, enfin elle éternue. Lionnet sort de sa cachette. A cette vue, Mathieu frappe dans ses mains de surprise; Prosper se montre; Lionnet rit; Léonidas paraît. Mme de Melville arrive ensuite, et obtient facilement des deux vieillards les titres qui pouvaient lui nuire. Satisfaits que Mme de Melville n'appartienne ni à l'un ni à l'autre, ils consentent à son mariage avec Prosper.

— 24. — *Un Coin du Tableau*, à propos-vaudeville en un acte de MM. *Désaugiers*, *Letournel et...*

La fille du vieil invalide Lafrance, Louise, est aimée du sapeur pompier Jolicœur; mais le père s'oppose à cette union. Jolicœur, en faisant un voyage à Soissons pour recueillir l'héritage d'un parent, a sauvé des flammes les enfans d'un cousin de Lafrance, nommé Blémur, et de Perrette dont la ferme a été consumée par l'incendie. Le Roi a réparé cette perte et les deux provinciaux viennent à Paris pour bénir et chanter leur bienfaiteur. Ils rencontrent aux Champs Elysées Jolicœur; et, reconnaissants du service qu'il leur a rendu, veulent partager avec lui les dons qu'ils ont reçus. Mais Jolicœur refuse; il a lui-même été récompensé du cordon de la Légion d'Honneur par S. M. Lafrance, instruit de tous

ces détails, ne s'oppose plus à ce qu'il épouse sa fille. Pour faire un peu ombre au tableau, il y a dans la pièce, un solliciteur, nommé Grognardin, que la joie des autres personnages importune et met de mauvaise humeur. Il l'exprime quelquefois d'une manière plaisante.

— 28. — *Une Journée à Montmorency*, tableau-vaudeville en un acte, de MM. *Théaulon*, *Ramond et Ferdinand.*

Mme de Versac, nièce de M. Desgrandbois, voulant fuir le tumulte de la ville, s'est retirée à Montmorency. Là, elle ne reçoit que trente ou quarante personnes qui viennent égayer sa solitude, et surtout faire de ces parties d'ânes, si à la mode depuis long-temps. M. Desgrandbois a envoyé sa fille Roseline chez sa tante pour achever son éducation; et, comme on peut le croire, cette éducation doit être excellente! Roseline s'est amourachée d'un jeune fat nommé St.-Léon; mais sa tante la destine à sir James Pincett, neveu de mylord Pouff. Ce M. Pincett est, selon Mme de Versac, un jeune homme charmant, destiné à devenir un des premiers orateurs du parlement anglais. Il était attaqué du spleen; on lui a conseillé, pour se guérir, les eaux d'Enghien, les cerises de Montmorency et le mariage avec une Française: c'est par humanité que Mme de Versac veut bien lui donner sa nièce. Une certaine présidente de St.-Luc est amoureuse du baronnet Pincett. Venue par hasard à Montmorency avec St.-Léon, la nouvelle du mariage de Roseline les renverse tous deux, et les engage à mettre leurs efforts en commun pour rompre cette union. Toute la société se trouve réunie, les deux mylords sont arrivés, on va se mettre à table. Pendant que l'on dîne, survient Desgrandbois; il croit trouver sa nièce triste et mélancolique : quel est son étonnement, on chante, on rit dans la maison; les ânes attendent à la porte pour

mener à la promenade toute la société. Il ne revient pas de sa surprise, et voulant savoir de quelle manière on a élevé sa fille, il se cache dans un pavillon pour tout observer. A peine y est-il placé, que Roseline sort de la maison, sir James Pincett la suit, est prêt à lui faire une déclaration; mais en levant la tête pour chercher ses idées, il aperçoit des cerises, oublie sa future et monte sur l'arbre en chantant ce vers élégant :

Ah! que ces gobets sont bons !

Pendant qu'il se régale ainsi, Roseline est rentrée et a été chercher mylord Pouff. La Présidente a pris la place de Roseline, et sir James Pincett, croyant parler à sa future, se jette aux pieds de la Présidente. Mylord Pouff est très mécontent de cette conduite; cependant cet incident n'amène aucun résultat, et l'on part pour la promenade. Roseline a fait prévenir sa tante qu'elle était indisposée, et elle a ses projets en demeurant à la maison; elle retrouve Saint-Léon, qui est aussi resté, et qui propose à Roseline de s'enfuir. Comme il est habillé à la mode, c'est à dire en blouse, Desgrandbois, toujours placé dans le pavillon et fort mécontent de l'éducation que l'on donne à sa fille, ne conçoit pas qu'elle se prenne de passion pour un charretier; mais Roseline refuse de s'enfuir, et son père, enchanté des bons sentimens dont elle fait preuve, sort de sa cachette pour lui en témoigner sa joie. Survient en ce moment un orage, tous trois rentrent dans la maison; et la société, mouillée, crottée, accourt bientôt de tous côtés; mylord Pouff a perdu sa perruque en route, et sir James Pincett a profité de occasion pour se sauver avec la Présidente. Mylord Pouff veut envoyer à sa poursuite; Desgrandbois, qui se montre à sa nièce étonnée, lui fait sentir que cela est inutile puisqu'il donne sa fille à St.-Léon. Cependant sir

James revient, devient l'époux de la Présidente, et rend à son oncle sa perruque qu'il a retrouvée !..

— 5 SEPTEMBRE. — *Un Mois après la Noce ou le Mariage par intérêt*, comédie-vaudeville en un acte, de MM. *Menissier* et *Ernest Renaut.*

Eugène de Merval, pendant l'absence de son oncle, M. de Senneterre, a contracté avec la jeune Adelphine un mariage d'intérêt; ses créanciers le poursuivaient, il a bien fallu faire une fin, aussi ne s'est-il aperçu, ce qui est assez invraisemblable, ni des charmes, ni de l'esprit de sa jeune compagne. Entraîné par ses amis, il a si bien repris le train de vie qu'il menait avant son mariage, qu'il se souvient à peine de son épouse; celle-ci, de son côté, a payé cette indifférence par une indifférence semblable. Arrive M. de Senneterre; il a appris avec douleur l'éloignement de deux époux faits pour s'aimer, et il forme le projet de les réunir. La jalousie, les soupçons sont les meilleurs moyens qu'il croit devoir employer! Il fait accroire à Adelphine qu'Eugène desire reprendre son portrait qu'elle a laissé couvrir de poussière, pour le donner à une célèbre virtuose. De l'autre côté, il fait entendre à Eugène que l'indifférence de sa femme a peut-être quelque motif secret, et qu'Adelphine pourrait bien avoir connu l'amour avant son mariage. Ces confidences, faites à propos, n'ont pas manqué de brouiller les deux époux, et c'est justement dans ce moment qu'Eugène s'aperçoit, pour la première fois, que sa femme est aimable, spirituelle et jolie. Mais il ne s'en aperçoit que pour devenir jaloux. Adelphine se sentait aussi disposée à aimer son mari; mais comment ramener un infidèle? comment faire oublier une première passion? Ces réflexions éloignent de nouveau les deux jeunes gens, et M. de Senneterre leur propose, puisqu'ils n'ont pas d'enfans, de se séparer tranquillement. Il fait même rédiger l'acte de

séparation et les laisse seuls. Tous deux se sont bientôt expliqués, entendus. Eclairés sur les faux torts qu'ils se reprochaient mutuellement, ils jurent de s'aimer toujours, et c'est aux pieds de sa femme qu'Eugène ratifie son serment. M. de Senneterre arrive l'acte à la main; il veut le lire, Eugène l'en empêche, mais c'est une donation générale de ses biens.

— 12. — *La Parisienne en Espagne*, comédie-vaudeville en un acte, tirée d'un conte de La Fontaine; par MM. *Désaugiers et Saintine*.

Célanie, jeune Française, nièce de Gusman, gouverneur de Burgos, aime le colonel de Sénanges qu'elle a vu à Paris : forcée de suivre son oncle en Espagne, elle se trouve, malgré toute sa résistance, presque dans la cruelle nécessité d'épouser le seigneur Mendoce, Espagnol ridicule. Gusman, pour venir à bout de sa nièce, a même retenu une fameuse duègne sur les soins et la discrétion de laquelle il compte beaucoup; mais il est dupe de son propre choix. Pédrina n'est autre qu'une jeune fille que Célanie avait auparavant à son service, et qui a trompé Gusman par son costume de vieille. Lisette, à peine entrée dans la maison de Gusman, a reconnu Sénanges, qui se trouve par hasard en Espagne et demandait un passeport au gouverneur pour retourner en France. Elle instruit Célanie de cette rencontre; mais comment retenir le colonel? Célanie qui a vu jouer à Paris, l'*Ecole des Maris* se sert du moyen qu'emploie Angélique pour échapper à la tyrannie de son tuteur; elle persuade à Gusman et à Mendoce que Sénanges voulait l'enlever; que, dans ce dessein, une chaise de poste était prête. Gusman ordonne aussitôt que l'on arrête l'officier et son valet L'œillade, qui ne conçoivent rien à ce singulier traitement. Célanie fait ensuite remettre son portrait à son amant, toujours en imitant la conduite d'Angélique, et en faisant entendre à

son oncle qu'il a été peint par Sénanges. Celui-ci en recevant le portrait, reconnaît sa maîtresse, se doute de la ruse qu'elle veut mettre en usage, et avoue alors ce qu'il niait un instant auparavant. Il prétend de plus épouser Célanie malgré Gusman, malgré Mendoce; enfin il se sauve avec le portrait. L'œillade resté avec Pédrina, a bientôt reconnu Lisette, qui fait passer de l'argent aux assiégeans, en se servant de la même ruse que pour le portrait. Enfin Célanie a une entrevue avec Sénanges; elle a dit qu'elle voulait elle-même donner au colonel son congé, afin de jouir de sa confusion. Mendoce, pour être témoin de l'entrevue, se cache dans un pavillon, Gusman dans une galerie. Les deux amans profitent de cette occasion pour arranger leur fuite; mais en même-temps pour dérouter leurs surveillans, ils ont le soin de faire des gestes opposés au sens de leurs paroles. De cette façon, Mendoce qui entend sans voir, est furieux, Gusman qui voit sans entendre, parce qu'il est placé plus loin que son futur gendre, est au contraire enchanté. Enfin grâces aux ruses de Lisette, Célanie et Sénanges sont prêts à fuir, lorsque les deux vieillards, revenant dans l'appartement, les forcent à se cacher dans le pavillon. Célanie met la mante de vieille de Lisette, Sénanges le manteau de L'œillade; ils se sauvent. L'œillade et Lisette enferment ensuite Gusman et Mendoce et rejoignent leurs maîtres, en laissant aux deux Espagnols le soin de se faire délivrer comme ils le pourront....

25. — *L'Ecarté, ou un Lendemain de Bal*, comédie en un acte, mêlée de vaudevilles, par MM. *Jacquelin*, *Ourri et* ***

Le banquier Durivage a donné un bal fort brillant. Comme c'est l'usage dans nos salons d'aujourd'hui, les jeunes filles ont dansé avec les vieillards et les jeunes gens ont été garnir les tables d'écarté. Le colonel Valcourt,

ami d'Armand, le fils de Durivage, et parent d'un jeune négociant qui doit épouser Amélie, sœur d'Armand, a gagné à ce dernier une somme de deux cents louis. Le matin, avant de quitter la maison de Durivage, Valcourt a laissé un petit mot par lequel il prie Armand de lui remettre dans le courant de la journée la somme qu'il a perdue. Cette dette met le jeune homme dans un cruel embarras. En vain il a confié ses peines à Bertrand, le caissier de son père, Bertrand refuse d'avancer tant d'argent et prévient même M. Durivage de ce qui s'est passé, pendant qu'Armand est allé chez ses amis chercher quelques secours. M. Durivage apprend avec peine la perte qu'a faite son fils; mais indulgent et bon, il lui pardonne d'avance, et ne veut le punir de sa légèreté qu'en le forçant à avouer lui-même la faute qu'il a commise. Armand est revenu : aucun de ses prétendus amis n'a pu l'obliger; son père se fait un jeu de le tourmenter, et le pauvre Armand ose encore bien moins dire la vérité. Enfin sa sœur lui arrache son secret, et trouve le moyen de tirer son frère d'embarras. Elle a reçu un écrin de son futur; elle le mettra en gage secrètement jusqu'au jour de la noce. Armand refuse ce secours, Amélie insiste et appelle un laquais; mais Bertrand est aux aguets. C'est lui qui prend l'écrin et remet en échange la somme nécessaire. Valcour est payé, et Durivage s'apprête à donner une leçon à son fils; il lui fait accroire, ainsi qu'à sa fille, que Blinville, le futur gendre, a retiré sa parole, et qu'il faut, par conséquent, rendre l'écrin qu'il a envoyé. Grand embarras des jeunes gens, surtout d'Armand qui avoue enfin sa faute en présence de Valcour, que ce bon exemple gagne et qui promet de se corriger.

— 8 Octobre. — *Les Tailleurs de Windsor, ou l'Acteur en Voyage*, comédie - vaudeville en

un acte, par MM. *Gabriel* et *Philibert.*

Dorfeuil et Desvignes, l'un comédien, l'autre musicien, parcourent ensemble l'Angleterre et s'arrêtent dans tous les endroits où on leur offre l'occasion d'utiliser leurs talens. Arrivés à Windsor, ils ont été retenus pour une soirée chez un grand personnage; mais il leur faut des habits neufs pour paraître devant la brillante société qui les attend; et les tailleurs de Windsor ne sont point gens fort traitables. Ces messieurs se pressent pour habiller de grands seigneurs; mais deux pauvres artistes valent-ils la peine qu'on se dérange! Dorfeuil et Desvignes, irrités de l'accueil qu'ils ont reçu, se promettent bien de se venger de ces impertinens. L'occasion s'en présente. Desvignes a retrouvé une compatriote dans Mme Jackson, leur hôtesse, jeune veuve qui a une cave parfaitement montée, et beaucoup d'adorateurs, entr'autres le constable Beldégaine, enthousiaste de musique et de l'art dramatique. Mme Jackson instruite du rôle qu'elle doit jouer dans la comédie que l'on prépare, est bientôt du parti des Français pour mystifier les deux tailleurs. Le premier arrive: Dorfeuil, revêtu d'un habit de jockei qu'il avait dans sa malle, reçoit M. Trimm, lui vante la générosité de mylord son maître, enfin l'introduit dans le cabinet où s'est retiré Desvignes. Desvignes joue de son côté parfaitement son rôle, reçoit le tailleur, prend le gilet et la culotte, mais renvoie l'habit auquel il trouve des défauts. Reversonn l'autre tailleur, se présente à son tour: Desvignes le reçoit, trouve des défauts à la culotte et au gilet qu'on lui présente, et garde l'habit. De cette manière, le voilà complètement habillé. Trimm et Reversonn en rapportant les pièces auxquelles on avait trouvé des défauts, sont fort étonnés de se trouver en présence, et demandent à Mme Jackson les grands seigneurs qui les ont fait demander. Mme Jackson fait l'étonnée; leur dit qu'il n'y a pas

de grands seigneurs dans son hôtel; qu'elle ne loge que deux comédiens. Cette explication rappelle aux tailleurs leurs refus, leurs impertinences du matin, et ils ne s'apperçoivent que trop qu'ils sont mystifiés; lorsque Mme Jackson leur remet en échange des habits qu'ils ont apportés, un billet payable à quinzaine. Furieux d'être dupes, ils courent chez le constable; mais Beldégaine est à l'auberge : il a bu copieusement en écoutant un solo de Desvignes, il est gris, et rencontrant Dorfeuil, il lui rappelle sa promesse de lui faire entendre un morceau de tragédie. Pour satisfaire le constable et rendre la scène qu'il veut lui jouer, plus intéressante, il lui emprunte son manteau et son bonnet. Beldégaine s'endort. Dorfeuil profitant de l'occasion, l'entoure d'un paravent et couvert des insignes du constable (emploi qui, quoiqu'en disent les auteurs, ne donne pas le droit de juger), il reçoit les plaignans qui revenaient à l'auberge, commence par faire déposer au greffe, le complément des habits et emporte le paquet. A peine est-il parti, que Beldégaine se réveille, crie, demande du secours; on le retire de derrière le paravent, et les tailleurs, en apprenànt qu'il est le véritable constable, sont encore plus sots que le matin. Enfin les deux artistes reviennent. Leur soirée a été très lucrative; ils acquittent leur billet et se vengent ainsi noblement. Desvignes épouse Mme Jackson, au grand regret du constable, qui était fort amoureux.... de la cave de l'aubergiste.

— 14. — *Blaise le Hargneux* est une des meilleures comédies de Dorvigny; elle fut représentée pour la première fois sur le Théâtre de Nicolet, le 7 novembre 1782, et avec succès. On a prétendu avec quelque raison que M. A. Duval y avait puisé le sujet du *Tyran domestique*. En effet, le dénouement est le même dans les deux ouvrages; M. A. Duval semble n'avoir fait qu'annoblir les

personnages employés par son prédécesseur, ne s'être donné d'autre peine que celle de délayer la première idée de Dorvigny dans une intrigue plus vaste, et d'y joindre quelques personnages épisodiques qui ne pouvaient trouver place dans le premier cadre. Les arrangeurs qui se sont jetés sur Dorvigny comme on s'était jeté sur Favart, n'ont pas fait preuve d'adresse en chargeant de couplets et de nouveaux détails l'intrigue déjà assez compliquée de *Blaise le hargneux*.

En laissant cette pièce telle qu'elle était, et surtout en confiant le rôle principal à un acteur plus habile que celui qui le jouait, elle aurait peut-être été vue avec plaisir. Tous les efforts des arrangeurs n'ont eu pour résultat que de faire avoir un affront à la mémoire de Dorvigny.

— 26. — *Colinette à la Cour*, que l'on donna à l'Opéra, était une pâle copie de la *Ninette* de Favart, car on commençait déjà à refaire les pièces de ce charmant auteur. *Colinette* tomba, et son auteur, M. Lourdet de Santerre, maître des comptes, et qui se trouvait chargé de toutes les fêtes de cette compagnie, fut gratifié de l'épigramme suivante, que les arrangeurs modernes peuvent prendre aussi pour eux.

Qui veut lutter avec Favart,
S'il n'est passé maître en son art,
S'expose à d'étranges mécomptes.
Veux tu charmer ton auditeur,
Il faut mon cher maître des comptes
Avoir recours au correcteur.

Dans cette nouvelle *Ninette*, remise en deux actes en prose et en vaudevilles par des auteurs qui se sont cachés sous le nom de M. Charles, on ne voit plus cette Ninette si douce, si ingénue; ce Colas si franchement jaloux et si amoureux. Les auteurs, et les acteurs chargés

de ces deux rôles (Mlle Minette et Joly), leur ont donné une tournure aussi ignoble que peu naturelle. La prose la plus commune a remplacé la versification facile et souvent brillante de Favart. Le Fabrice de la pièce originale est devenu un véritable Bonneau dans les mains des anonymes, et s'ils ont cru bien comique le nom de Bombardini qu'ils lui ont donné, ils se sont lourdement trompés. On ne voit pas non plus qu'il soit plaisant de lui rendre la vue faible, afin qu'au premier acte il prenne Lucas caché dans un arbre pour un faisan et tire sur lui. Aucune de ces additions n'est heureuse ni de bon goût.

— 5 NOVEMBRE. — *Le Duel par Procuration*, comédie en un acte mêlée de couplets, par MM. *de Courcy* et *Rousseau*.

Deux bons bourgeois, M. et Mme Derbain n'ont point consenti au mariage de leur fille Clémence, avec le capitaine Léon de Senneville, qu'ils ne connaissent pas, mais que leur fille aime beaucoup, parce que ce dernier était un mauvais sujet, avait des duels, des dettes, etc. Depuis cette époque les deux époux sont sans cesse en querelle. Mme Derbain veut marier Clémence à M. Doucin, conservateur des hypothèques; M. Derbain veut la donner à M. Martial, ex-fournisseur des vivres. Léon, pour prévenir le malheur qui le menace aussi bien que sa maîtresse, a eu recours à la ruse. Après avoir changé de billet de logement avec un de ses amis, qui a pour domestique le trompette du régiment, il s'est introduit dans la maison de sa maîtresse avec son valet Laurent, qui, pour donner plus de vraisemblance à la ruse, a endossé l'uniforme du régiment. Cependant le hazard les sert beaucoup mieux que leur imagination. Les deux rivaux, Martial et Doucin, sont très poltrons; Léon et Laurent s'amusent à exciter une querelle entr'eux, les forcent à se provoquer mutuellement, à fixer un ren-

dez-vous, ils doivent servir de témoins. Enchantés tous deux de la tournure que prend cette plaisanterie, ils espèrent qu'en voyant les deux futurs si belliqueux, M. et Mme Derbain les expulseront comme ils ont expulsé Léon; mais un incident assez singulier trouble un instant leur joie. M. Doucin, qui a vu Laurent l'engager fortement à se battre, le féliciter d'avoir une affaire, vient le prier de prendre sa place. Cette proposition étourdit Laurent qui n'est pas plus brave qu'il ne faut, cependant trente louis méritent bien que l'on s'expose un peu, il accepte la procuration. Mais Senneville, ignorant ce qui s'est passé entre son valet et Doucin, a monté la tête à Martial, celui-ci ne parle que de ses duels, des morts qu'il a laissés sur le champ de bataille, et Laurent commence à trembler d'avoir en tête un si redoutable adversaire, lorsque Martial laisse voir à son tour le bout de l'oreille; il prétend que tuer un si faible ennemi que Doucin n'est pas digne de lui, et au moyen d'une somme assez raisonnable il décide facilement le prétendu trompette à prendre sa place. Voilà donc Laurent, jouant dans la même affaire quatre rôles différens, ceux de combattans et de témoins. Cependant, pour empêcher les deux prétendans de signer le contrat pendant l'absence qu'il est obligé de faire pour avoir l'air de remplir ses engagemens; il a donné à l'un rendez-vous dans un café, à l'autre sur la place d'armes. Martial rentre le premier, Laurent lui apprend que Doucin est tué, et il l'engage, pour éviter les suites de cette malheureuse affaire, à fuir au plus vite. Pendant que Laurent court au café faire une histoire pareille à Doucin, Martial croit toujours prudent de se cacher, et il était occupé à ouvrir la porte d'un cabinet au moment où M. Derbain entrait dans la salle. Après beaucoup d'hésitations, il avoue à son ami le meurtre qu'il croit avoir commis, et Derbain, effrayé

de cette nouvelle, s'empresse d'entrer avec lui dans le cabinet pour le dérober à tous les regards. Doucin a fait une semblable confidence à Mme Derbain, et celle-ci, aussi effrayée que son mari, cache bien vite le percepteur dans un autre cabinet. Les deux époux qui croyent que le rival de leur protégé est mort, qui ne veulent compromettre personne, sont fort embarrassés; les apprêts de la noce sont faits, les personnes invitées sont arrivées. Mme Derbain lève toute difficulté en proposant de mettre sa fille au couvent. La nuit est venue, et les deux dupes, inquiets de ne pas voir revenir Laurent, hasardent de sortir, ils se rencontrent et jettent des cris d'effroi en se voyant, toute la société accourt, on demande l'explication de cette singulière aventure. Les deux prétendus duellistes s'apercevant bien qu'ils sont joués, gardent le silence et consentent à ce que Senneville épouse Clémence. Justement M. et Mme Derbain qui, grâce aux soins de leur fille, étaient déjà revenus sur le compte de Senneville, ne s'opposaient plus à cette union.

— 18 — *Le Fagotier ou la Cabane Enchantée*, pièce sans féerie en un acte, mêlée de Vaudevilles.

En parcourant les Œuvres de Ducray-Duménil, je tombai, par hazard, sur un conte assez singulier dont deux enfans étaient les héros. L'un, fils d'un homme riche, en se promenant sur la terrasse de la maison de son père, et en regardant par le tuyau de la cheminée d'une petite bicoque adossée au mur, s'aperçut de l'état misérable dans lequel était l'intérieur des bonnes gens qui l'habitaient, il entendit même les prières qu'ils adressaient au ciel pour en obtenir des secours. Emu de pitié, il alla prendre deux poignées de pièces d'or dans le secrétaire de son père, et les jeta dans la cheminée en se sauvant, et sans prévenir ses parens de cette action généreuse. Les habitans de la bicoque crurent que la

fortune qui leur arrivait d'une si singulière manière, était un présent du ciel, et l'employèrent à sortir de l'horrible misère dans laquelle ils se trouvaient. Cependant, leur changement de situation fit faire des observations. On s'était aperçu dans l'hôtel qu'il avait été pris de l'argent; bref, les pauvres et leur fils furent arrêtés: le reste du conte explique comment on reconnut leur innocence, etc...

C'est cette historiette, peu connue, qui a sans doute donné l'idée de la pièce du *Fagotier*, dont le titre original aurait piqué davantage la curiosité, s'il n'avait pas été mal présenté. On avait ajouté à la première désignation, ou *la Cabane Enchantée*, piéce sans féerie, mais l'affiche portait *sens* féerie! Malgré cette observation, on s'attendait à quelque spectacle magique, et le désappointement qu'éprouvèrent les spectateurs, leur fit encore trouver plus faibles et plus froids les moyens employés par les auteurs, pour arriver au dénouement de leur intrigue.

Un malheureux fagotier a sauvé la vie au fils du seigneur de son village; il l'a retiré d'un étang dans lequel il était tombé. Croyant n'avoir fait qu'une action fort ordinaire, Denis n'a jamais parlé de ce fait, et Adolphe, ne l'ayant pas revu depuis l'aventure de l'étang, n'a pu lui témoigner sa reconnaissance. Cependant, Denis et sa fille Denisette, demeurent à la porte du château. Quoique misérables, et forcés de travailler sans cesse pour gagner leur vie, ils ne se plaignent pas de leur sort. Denis regrette seulement que son manque de fortune l'empêche de marier sa fille à Jacques Brouet, le jardinier du château. Les parens de celui-ci exigent une dot égale à celle qu'ils doivent donner à leur enfant. Adolphe, qui a appris tous ces détails de Jacques, est curieux de voir Denis et sa fille. Il les examine à travers

les trous que le temps a fait au mur de leur chétive demeure; mais, que devient-il en reconnaissant dans Denis son sauveur? Avant d'aller prévenir son père, M. de Gercour, de cette heureuse rencontre, il leur jette une bourse qui tombe sur leur table, ensuite, et sans qu'ils s'en aperçoivent, il leur apporte une bonne bouteille de vin de Bordeaux. Le fagotier croit fermement qu'il y a quelque sorcellerie dans tout ce qui lui arrive, et surtout, lorsque M. de Gercour, après lui avoir demandé pourquoi il ne mariait pas sa fille à Jacques, et lui avoir dit que, peut-être, il se faisait plus pauvre qu'il ne l'était réellement, aperçoit un paquet cacheté qui tombe de son bissac, au moment où il le retournait pour prouver qu'il n'avait rien. Ce paquet contient trois billets de mille francs, qu'Adolphe a glissés dans la poche du fagotier, sans que celui-ci s'en aperçût. Grâce à une vieille gouvernante bavarde, Denis sait bientôt qui il doit remercier de ce généreux secours; il marie Jacques et Denisette au grand déplaisir d'un vieux maçon, nommé Falaiseau, qui comptait fort épouser la jeune paysanne.

— 28 Novembre. —*Les Arrangeuses ou les Pièces mises en pièces*, folie-vaudeville en un acte, par MM. *Gersin*, *Gabriel* et***

La scène de cette prétendue folie se passe dans le foyer du théâtre de Quimper. Les actrices, car les acteurs ayant obtenu un congé, sont tous absens, ce qui n'est pas possible, attendent leur directeur qui est allé à Paris faire provision de nouveautés dramatiques. Ce cher directeur arrive enfin avce des rôles pour tout le monde. Il parle de faire jouer les *Forçats* sur son théâtre et destine même le rôle du bandit à la duègne, en l'assurant qu'avec de la barbe au menton, elle ferait courir toute la Bretagne: cette gentillesse n'est pas la seule que l'on rencontre dans l'ouvrage.

Les actrices ont jeté un coup-d'œil sur les rôles, et aucune ne veut jouer celui qu'on lui destine. La duègne prétend qu'elle compromettrait son talent dans une mère noble, la coquette sa réputation dans une ingénue, la première chanteuse sa voix dans des ponts-neufs, etc. etc.; l'une voudrait au moins dans son rôle une tirade à effet; l'autre un premier rôle, celle-ci un grand air. Bref, elles ne veulent pas jouer; et puis, peut-on se donner quelque peine pour paraître dans une ville comme Quimper? où il n'y a jamais de garnison? Sur la proposition de la duègne tous les rôles sont rassemblés et jetés au feu. Mais à la fin de cet auto-da-fé, des fanfares de cavalerie se font entendre: le garçon de théâtre vient annoncer qu'un régiment de lanciers fait son entrée dans la ville, et que le colonel, au nom des officiers les plus beaux hommes que l'on puisse voir, a fait retenir vingt loges au spectacle. Ces dames se réjouissent d'abord, mais ensuite elles se désespèrent en se rappelant que leurs rôles sont brûlés, et qu'il n'y a plus moyen d'organiser le spectacle pour le jour demandé. La duègne qui est femme de bon conseil, prenant exemple sur les théâtres de Paris qui jouent souvent tous dans une seule soirée les pièces de Favart, demande pourquoi elles ne se mettraient pas à leur tour à arranger des pièces de cet auteur. L'avis est adopté à l'unanimité; on vide le carton du directeur et chaque actrice va dans sa loge mettre la main à l'œuvre. Le directeur en rentrant dans le foyer, et en se félicitant de sa ruse, car c'est lui qui a fait sonner les fanfares de cavalerie par un garçon de théâtre, voit le carton vide et rit beaucoup en pensant que ses actrices veulent peut-être essayer de rivaliser avec les arrangeurs. Les *Trois Sultanes* restaient seules au fond du carton; Dupré s'en empare, et puisque ces dames ont pris le parti de se donner la comédie elles-mêmes dans le foyer, il se met de la partie. Bientôt en

effet, arrivent deux actrices vêtues différemment en *Chercheuses d'Esprit*, chantant quelques couplets et disant quelques mots qui ont rapport au personnage qu'elles représentent. Une autre, costumée comme l'était madame Favart dans le rôle de Ninette, sous Louis XV, entre sur l'air du menuet d'Exaudet. Une troisième est habillée comme le maréchal ferrant des *Ensorcelés*; une quatrième en Colas; puis la duègne dans le rôle de Gogo, à la tête de dix figurantes qui représentent des coqs de village; enfin, pour mettre un terme à cette mascarade, dont il est impossible de deviner le but, Dupré, en costume de Roxelane, et appuyé sur son garçon de théâtre affublé d'un habit Turc, déclame plusieurs passages des *Trois Sultanes*, et entonne le premier couplet d'un vaudeville, dont le refrain n'a tout au plus que cinq ou six cents ans d'existence, c'est que partout l'on joue la comédie.

Je ne reviendrais pas sur cette pièce, si elle n'avait été la cause d'un événement aussi cruel qu'inattendu, et si elle ne m'amenait, par suite, à parler du changement qui eut lieu dans l'administration du Vaudeville. On s'est presque toujours plaint de la direction de ce théâtre et ses éternels ennemis ne cessèrent leurs plaintes que lorsqu'elle fut accordée à M. Désaugiers. On était en droit d'espérer que cet auteur, homme d'esprit et de goût, enrichirait le répertoire de son théâtre de nouvelles pièces, propres à ramener la foule; il n'en fut rien. En voulant leur donner ce qu'on appelait *une couleur*, on épousa les intérêts d'un parti, tandis qu'il n'en fallait adopter aucun, et l'on commença à conduire le théâtre à sa perte. Enfin, après avoir porté M. Désaugiers aux nues, on le décria, on blâma sa manière d'agir, et l'on ne cessa la guerre qu'on lui faisait sans relâche, que quand on sut qu'il avait un successeur.

M. Bérard n'était nullement connu avant d'être nommé à cette place ; on savait seulement qu'il avait été directeur des théâtres de l'ex-Roi de Westphalie. Ne voulant sans doute pas encourir le reproche que l'on avait fait à M. Désaugiers, celui d'une extrême faiblesse, M. Bérard prit la dureté et l'obstination pour de la fermeté, et faillit payer de sa vie la triste dignité qu'il venait de recevoir. Le premier acte de son autorité fut de changer le dernier spectacle fait par son prédécesseur, en dépit de quelques usages reçus au théâtre. Cette conduite déplut à l'un des auteurs des *Arrangeuses*, et une explication, poussée à un point que, suivant nos préjugés, on ne peut venger que dans le sang l'insulte qui a été reçue, eut lieu entre le directeur et M. M*** Le lendemain, M. Bérard tomba frappé d'une balle qui lui traversa presque le col, et, malgré les soins généreux que son adversaire lui prodigua sur le champ, on désespéra pendant long-temps de ses jours. Cet événement, terrible leçon pour tout autre, n'en fut point une pour M. Bérard. Il a persévéré dans son systême, et peut-être lui-même aura à en déplorer bientôt les suites funestes.

— 9 DÉCEMBRE. — *Les Dames Martin* ou *le Mari, la Femme et la Veuve*, comédie-vaudeville en un acte, par MM. Lafontaine, Belle et Tully.

Dans une auberge de Paris, chez M. Durand, sont descendus M. et Mme Martin, négocians jouissant de trente mille livres de rentes. M. Martin est très jaloux et ne voit pas avec plaisir que sa femme se livre à la société. Il est mécontent que, dans un bal, elle ait causé long-temps avec un jeune élégant, nommé Gustave ; il trouve aussi mauvais qu'elle accepte les dîners que leur offre une madame Gervais de leur connaissance ; cependant, Adèle Martin est un modèle de douceur, et fait de continuels efforts pour guérir son mari de la cruelle maladie dont

il est affligé. Elle compte pour cela sur le retour d'un oncle qui vient des îles manger à Paris la fortune qu'il a amassée.

Par l'effet du hasard, car dans cette pièce il compte pour beaucoup, une autre Mme Martin, veuve au bout de quelques mois de mariage, est venue à Paris pour se remarier, elle est descendue dans l'hôtel de Durand, et elle attend aussi l'arrivée d'un oncle. Amélie, c'est le nom de cette seconde Mme Martin, est une femme du bon ton, dans toute l'acception du mot. Elle s'est amourachée d'un jeune élégant, coryphée de la Chaussée d'Antin, qui a tous les talens d'un homme du jour, mais non ceux d'un homme utile. Ce jeune homme est justement M. Gustave, le danseur qui a mis Martin de si mauvaise humeur.

De cette ressemblance de noms, vont naître tous les incidens de la pièce, incidens que l'on pourrait prolonger à volonté, et qui ressemblent beaucoup a ceux employés pour égayer l'intrigue des *Ménechmes*, et en général, de toutes les pièces à quiproquo. Gustave qui est venu voir Amélie, rencontre Martin, l'un croit que l'on parle de sa femme, l'autre, de sa maîtresse; leur conversation ne pouvant être agréable ni pour l'un ni pour l'autre, ils se disent quelques mots désagréables et finissent par s'appeler en duel. L'invitation que Mme Gervais adressait à Adèle, est remise à Amélie. Cette invitation, l'envoi de présens achetés par l'oncle Dormeuil pour la jeune veuve, excitent une nouvelle querelle entre Gustave et Amélie qui se brouillent sérieusement par suite de ces mêmes quiproquos. Dormeuil, en arrivant, est acosté par Martin qui le prenant pour l'oncle de sa femme, se plaint à lui de la légèreté de sa nièce, des extrémités fâcheuses auxquelles elle le réduit. L'oncle, confondu et persuadé qu'Amélie n'était pas remariée

ne sait que dire; bientôt il a une scène avec Amélie, pendant laquelle ils se parlent sans se comprendre, ensuite avec Gustave, fort étonné de s'entendre traiter de séducteur, accuser de troubler un ménage uni; enfin tout s'explique par l'arrivée simultanée des deux dames Martin.

— 21. — *Arlequin Narcisse,* tout porte à le croire, n'est autre qu'une petite pièce en un acte, intitulée: *Le Beau Narcisse*, donnée au théâtre de la porte St. Martin, pour Potier, par MM. Scribe, de Courcy et... — On y suppose qu'un jeune homme est arrivé jusqu'à l'âge de vingt ans, sans avoir vu son visage dans une seule glace. Le hasard fait tomber dans ses mains le portrait d'une jeune personne qu'on lui destine en mariage et qui aime un peintre. Le nouveau Narcisse devient amoureux de cette image qu'il croit être la sienne, et c'est cette ridicule passion qui sert les amours du peintre et de la jeune future. Le talent et l'originalité de Potier, dans ce rôle de Narcisse, avaient pu seuls soutenir cette très faible production; au vaudeville, le visage noir d'Arlequin ne fit pas fortune. La pièce tomba, malgré les nouveaux changemens.

Le même sort attendait, le 31, l'*Enfer Dramatique*, folie vaudeville en un acte, ou plutôt revue nouvelle de toutes les pièces jouées à Paris. Les deux théâtres Français, désespérés de ne point rencontrer de bonnes pièces sur terre, descendaient aux Enfers, pour chercher au moins l'ombre de l'esprit et du bon sens. Arlequin-Pluton trouvait la chose un peu difficile; mais enfin, pour remercier les directeurs de ce qu'ils font donner sans cesse tant d'auteurs au Diable, il leur accordait la permission d'emmener qui leur plairait; de cette façon, on faisait passer successivement en revue et l'on critiquait *Saül*, *Clytemnestre*, *Valerie*, qu'Arlequin-Pluton opérait de la cataracte, etc., etc.

— Je n'ai qu'un mot à dire de quelques reprises d'an-

ciens ouvrages, tels que *L'exil de Rochester*, (le 9 mars) le *Faucon*, le (8 juillet) le *Folliculaire*, que l'on donna en même temps que celui des Français, dont il avait la prétention d'être la parodie. Le *Baptême de village* fut repris pour l'anniversaire de la naissance du Duc de Bordeaux; le Vaudeville est le seul théâtre qui ait, cette année, célébré cet événement !

La *Bonne Aubaine* de M. Radet, donnée de nouveau, (le 10 février) fut représentée dans une des circonstances les plus épouvantables de la révolution française, le 28 janvier 1793, sept jours après la mort de l'infortuné Louis XVI. C'est encore le tableau de l'intérieur des études de ces anciens procureurs que l'on comparait sans scrupule à d'insignes fripons !!..

Le nouveau, mais moins extraordinaire succès de *Misantropie et Repentir*, fit penser à la parodie que l'on en avait faite dans le temps, à la comédie en un acte mêlée de vaudevilles de *Comment faire* ou *les Epreuves de Misantropie et Repentir*, de MM. Joui et Longchamp. On fit disparaître les *citoyens* et les *citoyennes* qui se trouvaient dans le manuscrit du 26 nivose an 7, et la pièce fut de nouveau de circonstance. Elle a été jugée depuis long-temps, et toujours regardée quoique froide, comme un modèle de critique et d'urbanité. La lettre suivante de Patrat, publiée dans les journaux du temps, en a probablement donné l'idée.

« M.****, éperduement amoureux de la sœur de son intime ami, la demande en mariage, l'obtient, est au comble de ses vœux, et attend avec la plus grande impatience le moment qui doit assurer son bonheur. La veille du jour pris pour la cérémonie, il loue une loge et conduit au spectacle sa prétendue belle-mère, son ami et sa maîtresse. A la représentation du drame chéri, l'amant pleure, le frère sanglotte, la mère fond en larmes; la prétendue sourit avec dédain, et, dans le mo-

ment où l'intéressante Eulalie baise les mains de son époux outragé, ne pouvant contenir son indignation, elle s'écrie : — Cela est odieux ! comment une femme peut-elle s'humilier ainsi ! — Le prétendu, sans dire un mot, présente la main à la mère, la conduit à sa voiture, aide la jeune personne à y monter, force le frère à passer le premier, et, quand ils se sont placés tous trois, il serre la main de ce dernier et lui dit : — « mon ami, je n'épouserai pas votre sœur ; celle qui peut voir sans émotion le repentir d'une âme honnête, ne fera jamais le bonheur d'un galant homme. » — Il les quitte aussitôt et le mariage est rompu. » — Quant aux nouveaux acteurs, je n'aurai à parler que de Mlle Suzanne Bras, nièce de l'actrice de ce nom. Après avoir joué Georgette de *Rataplan*, (le 18 mai), Jeannette des *Deux Gaspard*, (le 4 juin), elle fut engagée probablement par égard pour sa tante. — Mlle Mélanie, qui n'avait pas de protection, n'eut pas le même bonheur. Après s'être montrée dans Cécile de *la Somnambule*, Pauline du *Prix*, on ne la revit plus. — Mme Nargeot a quelques aimables qualités ; elle est jolie femme, a de beaux yeux, et on la jugea assez favorablement dans les rôles de l'Eveillé de *Rataplan*, de Cécile de *la Somnambule*, d'Amélie de la *Visite à Bedlam*, etc. ; malgré cela cependant, elle est encore bien loin d'être une comédienne passable. Parmi les débutans, je n'ai à citer que M. Lafond, appelé sans doute pour remplacer Gobert, qui faisait plaisir à l'Ambigu, qui n'avait ni la voix, ni les manières d'un amoureux de vaudeville, et dont la place est marquée au second Théâtre Français. M. Lafond sort du Conservatoire ; c'est quelquefois une fort mauvaise recommandation. Il est resté au Vaudeville après avoir joué l'Officier du *Prix*, Prosper des *Deux Pères*, Valbert du *Marin*, etc., sans s'être fait aucunement remarquer.

GYMNASE DRAMATIQUE.

La sage administration qui dirige cet établissement, le bon goût surtout qui, presque toujours, préside au choix des pièces qu'on y représente, ont contribué aussi bien que la mode à lui assurer une vogue, qui ne fera qu'augmenter, surtout si son rival continue à marcher dans la mauvaise route qu'il semble avoir adoptée. Le Gymnase est le plus agréable des théâtres secondaires de Paris, et la meilleure société de la capitale s'y donne un continuel rendez-vous. Comme partout l'on y a vu tomber des ouvrages, mais jamais, comme partout, la décence et le goût n'y ont été outragés.

— 15 janvier. — Le *Boulevard Bonne Nouvelle*, de MM. Scribe, Moreau et Melesville, avait été donné pour l'ouverture du Gymnase. L'année dernière, on le reprit pour célébrer l'anniversaire de la naissance de Molière, et l'on se rappelle la scène, fort originale, que l'on y avait ajoutée et dont les acteurs étaient un actionnaire du théâtre, et un Anglais qui prétendait avoir vivement à se plaindre du premier de nos auteurs dramatiques. Ses pièces l'avaient fait rire, et avaient guéri du spleen plusieurs parens qui avaient l'envie de lui laisser d'immenses héritages! Qui ne haïrait à la mort un auteur coupable d'un pareil crime! Cette année, la même scène a fait le plus grand plaisir. Qui pourrait, en effet, ne pas applaudir au plus simple hommage rendu

à l'immortel auteur de *Tartuffe*, du *Misantrope*, et de tant d'autres chefs-d'œuvres !!

— 23. — Toutes les fois qu'il s'agit de célébrer quelque circonstance, on est presque toujours certain de rencontrer M. de Rougemont sur le chemin. Rendons-lui cependant justice; ses hommages cette fois n'étaient pas adressés comme à l'ordinaire aux puissants du jour, mais bien à des hommes qui ont fait bénir le nom Français sur une terre malheureuse et étrangère, l'éloge était un devoir; il aurait dû seulement, ainsi que son collaborateur M. Melesville, le placer dans une action moins froide que celle qui fait le sujet de leurs *Deux Médecins*. On serait presque tenté de croire que leur pièce n'est devenue de circonstance qu'après coup.

M. Filerin et Gustave, dont les originaux se trouvent encore dans Molière, habitent le même village et demeurent près l'un de l'autre. Le premier qui est vieux, suit les anciennes méthodes, se soigne beaucoup, ne sort jamais la nuit, ne visite que de riches malades, et encore quand il fait beau temps, ou lorsqu'on l'envoie chercher en voiture. Il s'est fait surtout une habitude de fréquenter avec soin les antichambres des ministres pour obtenir des places et des décorations. En ce moment même, il sollicite auprès d'une Excellence dont il soigne les enfans, la décoration de la Légion-d'Honneur et une place de médecin en chef des hôpitaux. Gustave, au contraire, est jeune, s'est déclaré partisan des nouvelles méthodes, étudie la nature avec zèle. Il était au nombre des médecins qui se rendirent à Barcelone, et sa modestie égale son talent.

Une nuit, on avait envoyé prier M. Filerin de se rendre à Chartres, auprès de la fille d'une Mme de Senneville, qui se trouvait dans le plus grand danger. On a eu beau sonner à sa porte, il n'a pas répondu. Gustave, qui est

amoureux de Cécile la fille de son confrère, craignant que ce refus cruel ne perdit de réputation celui qu'il espérait pouvoir nommer un jour son beau père, s'était fait passer pour Filerin, était monté dans la voiture que l'on avait amenée, avait eu le bonheur de sauver Mlle de Senneville, et n'avait parlé à personne de cette aventure, connue seulement de sa vieille gouvernante Marguerite, qui voyait avec douleur tous les présens, destinés véritablement à son maître par Mme de Senneville, portés chez M. Filerin. Ce dernier qui ignore le beau trait de Gustave, et qui n'approuve ni sa conduite peu intéressée, ni ses principes austères, lui refuse la main de sa fille, et d'autant plus encore qu'en sa présence, Gustave ayant été demandé en même temps, chez un grand seigneur qui avait la migraine et chez un porteur-d'eau qui s'était cassé un membre, a donné la préférence au porteur-d'eau. Ce trait paraît d'un ridicule extrême à Filerin, et il peut paraître tel à tous les hommes qui ne voient que leur intérêt personnel. Cependant cette manière de voir n'est pas plus particulière aux vieux médecins qu'aux jeunes; tous sont à peu près aussi rapaces les uns que les autres, et le nombre de ceux qui prêtent une oreille attentive aux cris des misérables n'est pas très considérable.

Le frère de Mme de Senneville, le général Valmont, était en tournée à l'époque de la maladie de sa nièce: mais, en apprenant sa guérison, il a juré qu'il irait témoigner sa reconnaissance à M. Filerin; et, en effet, il se rend chez le vieux docteur. Celui-ci, entendant le général lui offrir sa protection, parle de suite de ses droits à la croix de la Légion-d'Honneur, et du desir qu'il a d'obtenir la place de médecin en chef des hôpitaux. Le général, on ne peut mieux disposé pour celui qui a rendu le bonheur à sa famille, veut l'emmener de suite chez le ministre, et lui promet même de procurer un bon éta-

blissement à sa fille. Marguerite qui a entendu ces derniers mots, profite du moment où Filerin est allé donner quelques ordres dans sa maison, pour instruire le général de toute la vérité, et lui apprendre que c'est à Gustave que sa nièce doit la vie. Cette confidence change les résolutions du général; Gustave reçoit le prix de son dévouement généreux; c'est à lui qu'est accordée la croix d'honneur et la place de médecin en chef des hôpitaux. Filerin, voyant son jeune confrère heureux et sur le chemin de la faveur, lui accorde alors la main de sa fille.

— 28. — On a reproché, avec quelque raison, à MM. Moreau et Séwrin d'avoir, dans leur vaudeville du *Garde-Moulin*, introduit un changement de décoration qui pouvait devenir d'un mauvais exemple, si leur pièce avait été accueillie moins froidement qu'elle ne l'a été. Cette innovation ferait même supposer, avec quelque fondement, que leur ouvrage était précédemment en deux actes, et que, pour le réduire en un seul, et obéir au réglement imposé au Gymnase, ils n'ont trouvé que ce moyen, qui ne doit pas être encouragé.

Epris des charmes de la jeune Henriette de Frémonville, Hypolite de Fontbonne a demandé sa main; mais la mère, séduite par les vers musqués d'un M. Duboulard, poëte de circonstance, préfère ce dernier, et congédie Hypolite, en donnant l'ordre à ses gens de ne jamais le recevoir. Malgré cet ordre, Hypolite s'introduit chez Mme de Frémonville, en se faisant passer, aux yeux du portier, pour un parent de la femme de chambre Suzanne. Là, celle-ci le prévient d'une partie du malheur qui le menace, et sans l'arrivée de Mme de Frémonville, il apprendrait sans doute tout le reste. Mais Suzanne, s'apercevant que sa maîtresse l'observe, dit à Hypolite, pour se tirer d'embarras, que toute la maison part pour

la Provence. Ne comprenant pas le motif du changement de conversation de Suzanne, et dupe de cette confidence, Hypolite court retenir une place à la diligence de Marseille. Mme de Frémonville est satisfaite de la conduite de sa femme de chambre, sa confidence la débarrasse d'Hypolite. Cependant, par précaution, et après en être convenue avec Duboulard, elle part pour une petite maison qu'elle possède à Ivry : c'est là que l'on doit signer le contrat.

Le théâtre change ; on se trouve à Ivry : Hypolite y est déjà arrivé. Après avoir mis dans ses intérêts le père George, maître d'un moulin situé en face la maison de Mme de Frémonville, il a pris la place et les habits du fils du meûnier, qui doit s'être rendu à Montereau pour assister à la noce d'un de ses cousins. C'est par Suzanne qu'Hypolite a appris que Mme de Frémonville se rendait à Ivry. La sensible femme de chambre n'a pu consentir à le laisser ainsi partir, et à se mettre dans le cas de perdre, peut-être pour jamais, sa maîtresse ; mais, en arrivant, chargée de cartons, de paquets, elle laisse tomber l'album d'Henriette. Hypolite s'en saisit, écrit quelques mots sur une des pages, et le remet à Henriette sans qu'elle, ni sa mère le reconnaissent. Mme de Frémonville le charge même d'indiquer sa maison aux personnes de sa société qu'elle attend ; ces personnes sont : Duboulard, deux de ses amis, et le notaire Duclos qu'Hypolite connaît. Bien loin de répondre à l'invitation de Mme de Frémonville, il s'amuse, avec le père George, à les mystifier. D'abord, il leur fait croire qu'il n'y a pas de Mme de Frémonville à Ivry, que peut-être même on leur a mal indiqué l'endroit de sa résidence, et qu'il s'agit de Livry près Bondy. Avant de se remettre en route pour ce dernier village, les trois voyageurs désapointés veulent dîner. Hypolite les fait entrer dans le moulin, et les enferme

à double tour. Toutes ces espiègleries n'ont pas avancé ses affaires, et quoiqu'Henriette, grâce à l'album, soit instruite du déguisement de son amant, il faut parvenir auprès de Mme de Frémonville, obtenir son pardon, son consentement ; c'est en vain qu'il cherche quelque moyen de se tirer d'embarras. Tout-à-coup le fils de George revient ; il n'a pas trouvé de place au coche. Il est d'abord fort étonné de voir ses habits sur le dos d'un nouveau venu ; il se fâche ensuite, veut faire du bruit, et force Hypolite à le renfermer avec Duboulard et sa société dans le moulin. Au même instant, le poète, le notaire et les deux invités, fatigués d'attendre leur dîner, se montrent aux barreaux de la fenêtre, et font un tel bruit que Mme de Frémonville et sa fille sortent de leur maison. Enfin, le fils de George, étant parvenu à sortir du moulin, apporte les habits d'Hypolite, et, par ce moyen, fait connaître la vérité. Duboulard, sentant qu'il ne serait pas prudent d'épouser après de pareils événemens, renonce à la main de Cécile, qui devient alors Mme de Fontbonne.

— 14 FÉVRIER. — Le plus triste métier que l'on puisse exercer est celui de plaisant ? Passer sa vie à faire rire les autres aux dépens de son repos et de sa considération, à inventer mille fadaises pour payer le repas que l'on vous donne en échange de vos pasquinades, au lieu de le gagner honorablement par un travail quelconque, ne peut être que le propre d'un homme qui s'est mis au-dessus de la honte et du mépris.

On cherche les Rieurs, et moi je les évite..

On donna au Vaudeville, il y a trois ans, je crois, une pièce intitulée : *le Mystificateur*. Si ma mémoire ne me trompe pas, elle était de MM. Scribe et Meles-

ville, et donnait une idée de ces personnages dont je parlais plus haut, communs il y a trente ou quarante ans, inconnus aujourd'hui. C'est cette pièce que l'on a arrangée pour le Gymnase, et que l'on a intitulée : *le Plaisant de Société*; mais ce titre donnerait une fausse idée de l'ouvrage, si l'on s'attachait à l'expliquer littéralement. Il s'agit, au contraire, d'un malheureux que l'on mystifie. Quelques étourdis veulent donner un bal, mais il leur manque des danseurs. Pour en trouver, on a pris le parti d'arrêter tous les voyageurs qui passent sur la route. Mais, ce n'est pas le tout d'avoir des danseurs, il faut aussi, pour completter les plaisirs de la soirée, avoir un imbécille aux dépens duquel on puisse se divertir. Le hazard conduit chez nos étourdis un homme comme ils en desiraient un, un certain Coquard, qui devient le plastron de toutes leurs plaisanteries. Ils le font passer pour un homme d'esprit, qui a la manie de cacher ce don si rare. De là naissent plusieurs quiproquos, mais tous froids et peu comiques. Nos étourdis se faisant un jeu de se récréer, et d'admirer chaque balourdise de Coquard, en s'efforçant de leur trouver un sens, sont trop souvent dans la même situation. Cette froideur, cette uniformité ont nui au succès de l'ouvrage.

— 20. — *Une aventure de Faublas,* dont les auteurs sont MM. Sauvage et Carpentier, fut représentée, sur le théâtre du Vaudeville, avec quelque succès, en 1818. Les auteurs avaient imité du roman de Louvet, l'épisode si plaisant du chevalier de Faublas déguisé en jeune fille, faisant la conquête du marquis de Senneville, et s'étaient contentés de le dialoguer. Mais on a été à même d'éprouver que ces imitations étaient rarement heureuses. A l'époque où l'on donna cette pièce au Vaudeville, on avait passé sur la légèreté du sujet, et sur la courte durée de l'intrigue qui n'est pas assez développée; on se montra

plus sévère au Gymnase, quand à l'aide de quelques changemens, *une Aventure de Faublas* fut présentée sous la forme d'un opéra-comique. C'était la faute du sujet et des auteurs plus que celle du musicien, dont deux ou trois morceaux étaient agréables. Cette deuxième édition n'eut qu'une seule représentation. — Dans la scène quatrième, Faublas introduit chez Mme de Senneville, disait que pour plaire aux femmes, il ne faut que faire parler son cœur. — « Ah! il ne faut que le cœur, répondait Rosambert, phrase banale qui n'est plus bonne que pour les complimens de nouvelle année, les couplets de fête *et les pièces de circonstances*... » — Le passage souligné a été supprimé par les censeurs!!!

— 21. — Comme je le disais tout à-l'heure, il est des sujets qui peuvent être supportés dans un roman, et ne le sauraient être sur la scène; la raison en est que les oreilles du plus grand nombre des spectateurs sont chastes, et que malgré l'esprit des détails, si le fond manque de décence et de vraisemblance, il est impossible que l'ouvrage se soutienne long-temps. J'en donnerai pour preuve la comédie de M. Vial, le *Mari et l'amant*, jouée l'année dernière à la comédie française, et sa contre-partie, *les Mémoires d'un colonel de hussards* de MM. Scribe et Mélesville. Gustave de Montemart, ce colonel, pour avoir chargé, sans ordre, à la tête de son régiment, et avoir décidé le gain de la bataille par ce mouvement, a reçu la croix d'officier de la légion d'honneur, mais en même temps a été condamné à huit jours de prison. Six jours de cette honorable captivité se sont écoulés; quelquefois le souvenir de sa jeune femme Mathilde, s'est offert à l'esprit du colonel, mais ce souvenir ne l'a pas beaucoup diverti, et il voudrait passer le septième jour un peu plus gaiement que les autres. En regardant par la fenêtre de sa chambre, il aperçoit dans une autre partie de la

prison, un jeune sous-lieutenant auquel il a sauvé la vie; voilà une société toute trouvée! Au moyen de quelque argent glissé dans la main du geolier, Léon est dans la chambre du colonel. Chose rare, Léon, tout hussard qu'il est, se trouve être l'innocence même; il rougit en parlant à une femme, ne fume point, ne jure jamais! Le colonel pense qu'il est urgent de s'opposer au scandale que ne peut manquer de causer l'apparition d'un pareil officier dans la société; et pour commencer l'éducation du jeune homme, il l'adjoint à la rédaction de ses mémoires. Malheureusement la cloche du souper interrompt cette intéressante occupation. Le colonel se rend à table, et Léon, en l'attendant, va prendre l'air sur une terrasse qui se trouve être attenante à la prison.

Bien différente du colonel, Mathilde en apprenant que son époux était condamné à passer quelques jours en prison, s'est aussitôt mise en route pour le venir consoler. Grâce à sa nourrice qui se trouve être la femme du concierge, et à une petite porte secrète qui conduit dans la prison du colonel, sans que celui-ci s'en doute, elle a pu examiner la retraite momentanée de son mari, mais non si secrètement qu'elle n'ait été aperçue par Léon. Frappé de cette apparition inattendue, celui-ci s'élance de la terrasse dans la chambre, mais trop tard : Mathilde est rentrée par la petite porte. Le jeune officier est d'autant plus vivement ému de cette singulière aventure, qu'il se rappelle avoir vu dans un bal, la figure céleste qu'il vient d'apercevoir, et qu'il en était déjà épris. Il raconte avec chaleur à Gustave ce qui vient de lui arriver, le colonel se monte aussi la tête pour l'inconnue; et voilà nos deux officiers occupés à faire des lettres, et à les jeter au hasard pour qu'elles puissent parvenir à la belle qui occupe toutes leurs pensées. Celle du colonel arrive seule à son adresse; mais l'on conçoit le dépit de Mathilde à la

vue de cette galante épitre : elle a résolu de s'en venger, et profitant d'un moment où ses deux adorateurs sont passés dans la chambre à coucher, elle place sa réponse dans le colback de son mari. Dans ce billet elle promet de venir à minuit au rendez-vous qu'on lui demande. Plus heureux que son maître, Léon découvre cette réponse pendant que Gustave repose, il la déchire et en met une autre dans laquelle il fixe le rendez-vous sur la terrasse. Dupe de ses propres avis, et de l'espièglerie de Léon, le colonel se rend promptement au lieu indiqué, enferme le jeune sous-lieutenant dans sa chambre, ôte même la lumière; mais pendant qu'il se morfond sur la terrasse, Léon reçoit Mathilde, et celle-ci, trompée par l'obscurité et se croyant auprès de son mari, se laisse conter mille douceurs, prendre même son anneau. On conçoit encore l'extrême surprise du colonel, lorsque Léon lui fait le récit de ce qui s'est passé de nouveau, et surtout lorsqu'il lui montre l'anneau. Fort inquiet, sans oser le faire paraître, Gustave, lorsque le jour est paru et que sa femme est revenue dans la prison, s'assure que Léon n'a pas poussé trop loin la première expérience des leçons qu'on lui a données; et quand celui-ci, après avoir été chercher les laissez-passer, rentre et s'étonne de trouver dans celle qu'il aime, la femme de son colonel; Gustave lui impose silence, et pour se débarrasser d'un élève si heureux dans ses galantes entreprises, lui promet une lieutenance dans un autre régiment.

— 5 MARS. — *Une Journée à Versailles*, ou *le Discret malgré lui*, fut donné en trois actes au Théâtre de l'Odéon, le 20 décembre 1814. Le succès qu'obtint cette comédie fut plutôt dû à l'originalité du principal personnage qu'à la vraisemblance de l'intrigue. La légèreté, l'inconséquence de Julie de Morange est aussi ridicule

que l'entêtement et la fatuité de Dorival. Quoique placé dans des situations fort peu naturelles, le personnage de Bonneau fait rire, et quand on rit on est toujours disposé à l'indulgence. *Une Journée à Versailles* avait été reprise au second Théâtre Français, où elle était généralement mieux jouée qu'elle ne l'a été au Gymnase; Perroud surtout était fort plaisant dans Bonneau. Il paraît que c'est pour Clozel qu'elle fut remise en un acte, mais ce changement ne lui a pas été favorable; les événemens y sont trop pressés, les entrées, les sorties trop fréquentes, bref, M. Georges Duval a eu tort de mutiler ainsi le seul ouvrage un peu présentable qu'il soit parvenu à faire jouer. Cependant, par suite de quelque arrangement que je ne connais pas, on a été assez étonné de le voir jouer à quelque temps de là au second Théâtre Français, sous sa première forme, tandis que sous la nouvelle, il était en même temps représenté au Gymnase. M. Georges Duval voulait-il faire dire de lui, en parodiant un vers fait pour l'abbé Pellégrin, qu'il...

Soupait de l'Odéon et dinait du Gymnase!

— 11. — A chaque instant dans le monde, on trouve l'occasion de rire des scènes singulières qu'offrent les mariages qu'on appelle de convenance. Avant, c'est à qui se couvrira des voiles les plus épais du mensonge et de l'hypocrisie; mais après, lorsque l'époux se voit certain d'une fortune considérable, lorsque l'épouse a acquis le droit de faire respecter ses caprices et ses volontés, c'est alors que la scène change, que la haine et toutes les passions prennent la place des aimables qualités dont on se parait avant le mariage. Sébastien, le héros de la pièce de *la Demoiselle et la Dame*, ou *Avant et Après*, de MM. Scribe, de Courcy et Dupin,

est dupe des apparences comme tant d'autres époux. Pendant l'absence de son ami Droguignard, ex-employé à la mairie, ami précieux qui lui servait de mentor, il a ébauché un mariage, et était occupé à commander à la Barrière du Maine, le repas qui doit précéder la signature du contrat, au moment où son mentor descendait de la diligence d'Orléans. Droguignard est confondu en entendant le récit des sottises qu'a faites Sébastien, de son mariage, et surtout d'une querelle qu'il a eue la veille au spectacle avec un cuirassier, auquel il a donné rendez-vous par prudence à la Barrière de Vincennes, pendant qu'il se rendait à celle du Maine. La future est connue de Droguignard; Mlle Giraud étant jeune, promettait d'être vindicative à l'excès, et sa mère est bien la mercière la plus bavarde de Paris. Captivé de plus en plus, et principalement depuis une entrevue qu'il a eue avec Mlle Adélaïde, et quoique cette dernière lui ait avoué qu'un de ses cousins, cuirassier, M. Belenfant, lui avait fait la cour, Sébastien ne prête aucune attention aux observations de Droguignard, sa passion l'emporte, et pour hâter son hymen, il le prie de se servir de l'ancienne influence qu'il avait à la mairie, pour lever quelques difficultés que l'on fait éprouver à Mme Giraud, au sujet de l'acte de décès de son mari, qu'elle ne possède pas; Droguignard y consent, suit toute la société à la mairie, mais bien décidé à sauver son ami du précipice dans lequel il veut se jeter lui même.

Pendant ce temps arrive le cousin Belenfant; c'est justement le soldat avec lequel Sébastien s'est pris de querelle. Belenfant était un peu gris alors, le mot de Vincennes n'est pas entièrement parvenu jusqu'à son oreille, il a cru qu'il s'agissait de Barrière du maine et il s'y est rendu, parce qu'on y vend de bon vin, et qu'il a supposé qu'un duel avec un bourgeois devait finir par un

déjeûner; il a reconnu sa tante, sa cousine, et malgré toutes leurs observations, il s'invite sans façon au repas et se présente à toute la société. Sébastien est stupéfait en le voyant, et quoique Belenfant ne l'ait pas reconnu, la compagnie de son adversaire lui paraît fort désagréable, il voudrait s'en débarrasser, et Droguignard lui conseille de demander son expulsion à Adélaïde. Sébastien suit ce conseil, prie d'abord sa femme, mais voyant qu'on lui résiste, dit qu'il veut que M. Belenfant s'éloigne de sa société. Ce mot de *je veux* produit un effet extraordinaire. Mlle Adélaïde qui jusqu'alors avait fait la doucereuse, montre les dents. Elle prétend que si l'on expulse son cousin, on doit aussi expulser M. Droguignard. Bref, de paroles en paroles on s'aigrit, on se fâche, Mme Girand se met de la partie, crie plus fort que les autres, enfin Droguignard emmène son ami, et lui apprend qu'il n'est pas marié, que se doutant de tout ce qui allait lui arriver, il lui a fait signer un faux contrat. Malheureusement pour Sébastien et la ruse de Droguignard, Belenfant qui attendait toujours sur la route son adversaire, a entendu leur conversation, à quelques mots même échappés à son cousin futur, il a reconnu son antagoniste de la veille, et court prévenir sa tante et sa cousine de ce singulier événement, en leur proposant de couper les oreilles à Sébastien. Adélaïde l'arrête, voit d'un coup d'œil le danger qui la menace, et véritablement attachée à Sébastien, se propose de le ramener en le corrigeant et en se corrigeant elle-même de ses défauts. En effet, pendant que Droguignard est allé chercher un fiacre pour arracher son ami aux séductions qui l'entourent, Adélaïde triomphe, et lorsqu'il revient trouve tout le monde d'accord et disposé à aller signer le véritable contrat. Sébastien invite Belenfant à diner et Adélaïde prie Droguignard d'être toujours le plus fidèle ami de son mari.

— 27. — Rien ne ressemble plus à une parade tombée, il y a trois ans, au théâtre de la Porte Saint-Martin, et intitulée, *Cadet Roussel Troubadour*, que *l'Opérateur et son Compère*, qui éprouva le même sort au Gymnase. Bertrand et Jules, l'un, ancien cabaretier, l'autre, ex-tambour, et tous deux natifs du village de Brassieux en Sologne, sont revenus dans leur pays après dix ans d'absence, mais sous le costume de Charlatans, métier qui les a fait vivre dans leur long voyage. Après avoir échappé aux désastres des batailles, Jules voudrait bien savoir si Rose, sa maîtresse, lui a été fidelle, et Bertrand être certain de la constance de sa femme. Cependant, comme le cas leur paraissait scabreux, et que de plus Bertrand a beaucoup de dettes et quelques prises de corps contre lui, ils n'ont point osé se faire reconnaître, et ont établi leur baraque, avec tous ses attributs, sur la place du village.

Avec des miracles... comme en font les charlatans, ils en ont facilement imposés à leurs compatriotes. Jules s'était déguisé en invalide, privé d'un œil, d'un bras, d'une jambe. En un clin-d'œil, Bertrand lui a rendu tout ce qu'il avait perdu, et cette cure merveilleuse leur a attiré la pratique de tous les Solognais. De plus, il a annoncé qu'il ressuscitait les morts, qu'il faisait revoir les parens, les amis, les époux que l'on avait perdus. Une des premières à demander la confirmation de ce prodige, est Mme Bertrand, qui tient beaucoup à savoir si véritablement elle est veuve. Elle a un secret motif en se décidant à venir consulter le signor Spavento (c'est le nom de guerre de Bertrand); elle est recherchée par le docteur du village, M. Renard, le tuteur de Rose, qu'il veut donner en mariage à son fils Poulot. Voyant que toutes deux ont été ébranlées par les discours de Bertrand, et surtout par l'apparition de Jules qu'il a fait

voir à Rose, il s'avise, de son côté, d'une ruse pour parvenir à son but. Il offre à Bertrand le choix entre la prison, et il lui prouve qu'il a le pouvoir de le faire enfermer, ou une bourse de cent écus, à condition que lui et son compère joueront la comédie, paraîtront, comme des ombres, sous les noms de Bertrand et de Jules, assureront qu'ils sont morts, enterrés, et conseilleront à Mme Bertrand et à Rose d'épouser promptement Renard et Poulot. Tous les villageois se réunissent pour assister à cette miraculeuse apparition! Mme Bertrand et Rose tremblent pendant que Renard jouit secrètement de leur terreur, et du succès que ne peut manquer d'avoir sa ruse. Mais sa joie est de courte durée. Bertrand et Jules paraissent sous leurs véritables traits, et sont reconnus avec transports, l'un par sa femme, l'autre par sa maîtresse. Renard, furieux, veut faire usage de la prise de corps qu'il possède contre Bertrand, mais celui-ci le paie avec l'argent qu'il en avait reçu pour déclarer qu'il était mort.

— 9 AVRIL. — De quatre frères du nom de Gobinet, il ne reste plus que Jacques Gobinet, maître d'école dans les environs d'Honfleur. Un des trois frères morts a laissé un fort gros héritage à ses neveux, Jean-Claude, Normand processif et envieux, et Marcel, qui, dès l'âge de quatorze ans, s'est enfui de la maison paternelle pour se faire soldat. Le même oncle a accordé 20,000 f. de plus à Toinette, la fille de Jacques, à condition qu'elle épouserait Jean-Claude. On conçoit que celui-ci presse un hymen qui doit faire sa fortune; mais Toinette n'a aucun penchant pour lui; elle conserve, au contraire, un tendre souvenir de Marcel, et de plus, Jacques Gobinet ne veut entendre parler d'hymen et de partage, que lorsque l'on aura quelque certitude de la mort de Marcel. Cette obstination engage Jean-Claude, à avoir

recours à la ruse, à mettre en avant une bonne *bourde*, une *frime Normande*, pour forcer son oncle et Toinette à donner, malgré eux, leur consentement. Un hussard, nommé Bertrand, se trouve dans le village; il est bien reçu par Gobinet, par sa fille. Jean-Claude l'engage à passer pour le cousin qui est mort; et, après lui avoir expliqué les raisons qu'il a de le prier d'en agir ainsi, il lui fait promettre de ne se découvrir que le lendemain de la noce. Jean-Claude est dupe de sa *frime Normande*, car Bertrand n'est autre que Marcel. Forcé, à la suite d'un duel, de fuir sa garnison, ce dernier est venu se cacher au milieu de sa famille, mais sous un nom supposé; il a jugé prudent de ne pas se faire connaître. La proposition de Jean-Claude le charme, et il joue si bien le rôle de cousin, que le pauvre Normand commence à se fâcher en se voyant si cruellement trompé dans son attente, car Marcel prétend épouser Toinette. Il cherche à se venger, puisqu'il ne peut plus parvenir à faire croire à la famille que Marcel n'est point leur parent. Celui-ci causait avec un de ses camarades venu de Honfleur pour lui donner des nouvelles de son affaire. Jean-Claude, entendant Ladrogue baragouiner le français, et dire, *ia mein her*, en a conclu qu'il était Anglais, que son cousin avait des intelligences avec les ennemis de la France, et il a envoyé chercher des gendarmes pour l'arrêter. N'en ayant pas trouvé, le petit paysan que Jean-Claude avait chargé de cette commission, a amené des hussards qu'il a rencontrés sur sa route. Mais il se trouve que ces hussards sont des amis de Marcel; ils venaient le prévenir que sa grâce avait été accordée, et que les vives sollicitations de son adversaire, qui avait reconnu ses torts, lui avaient fait obtenir le grade de sous-lieutenant. Jean-Claude est confondu, Gobinet et sa fille sont enchantés. Marcel

épouse Toinette, et abandonne généreusement les vingt mille francs à son envieux parent. Cette pièce, dans laquelle un seul acteur parlait à-peu-près normand, était intitulée : *la Famille Normande*; le second titre qu'elle portait, ou *le Cousin Marcel*, lui convenait beaucoup mieux.

— 18. — Malgré les vives critiques que l'on en a faites, le drame de Mercier, l'*Habitant de la Guadeloupe*, est une pièce aussi morale qu'intéressante; et la preuve que le sujet qu'il avait mis en action n'était pas si mauvais que le prétendent quelques critiques difficiles, c'est que toutes les imitations que l'on en a faites ont obtenu le plus grand succès. Dans le *Nouvel Habitant de la Guadeloupe*, on voit la contrepartie du drame de Mercier. C'est un homme que, comme dans une petite pièce jouée l'année dernière sous le titre de *Chacun son Numéro* ou *le Petit Homme gris*, on veut prendre pour un homme riche, quoiqu'il soit dans la misère.

Mme Bonnacueil, maîtresse de l'auberge des mylords à Calais, est très avare. Avec un sien cousin, nommé Dutillac, véritable corsaire, elle est parvenue à recueillir un héritage considérable, aux dépens d'un de leurs parens qui était aux Iles. Mme Bonnacueil a une nièce, Rosine, qui est aimée d'Armand, le commis de la maison; mais Mme Bonnacueil s'oppose à toute union entre les jeunes gens, parce qu'elle a grande envie de prendre elle-même le commis pour mari. Arrive un pauvre voyageur, qui a fait naufrage presque sur les côtes de France. — « Je demande l'hospitalité pour moi, mon pauvre Michel et pour mon ami, ajoute-t-il en montrant un perroquet. » — « Ah! c'est là votre ami, répondait Armand? » — « Oui, reprenait le voyageur.

Oui, parmi nous, je le dis avec peine,
Puisque chacun outrage un nom si beau,
Il faut chercher hors de la race humaine;
L'un prend son chien, j'ai choisi cet oiseau.
Si je me tais, il garde le silence,
Et si je parle il dit tout comme moi;
C'est par moi seul qu'il veut, agit et pense;
Un tel ami serait digne d'un Roi.

Les quatre derniers vers ont fait supprimer le couplet en entier.

Il demande à être logé par charité, dit s'appeler Désaubaines; justement c'est le nom du cousin dont on a pris l'héritage. Un pareil homme est bon à mettre à la porte, c'est ainsi que pense la maîtresse de l'auberge des mylords; cependant, dans la crainte qu'il ne se plaigne à Dutillac d'un accueil aussi dur, elle l'envoie loger au grenier. Le hasard veut que Dutillac, qui a vu jouer quelques jours auparavant l'arrivée de son cousin, *l'Habitant de la Guadeloupe*, se mette dans la tête que Désaubaines est riche, et qu'il ne se dit pauvre que pour les éprouver. Il fait part de son idée à Mme Bonnacueil, la persuade, et les voilà tous deux à combler de bienfaits et de politesses celui qu'ils avaient voulu chasser auparavant. On le loge au premier, Dutillac lui remet sa part de l'héritage, Mme Bonnacueil, malgré la promesse formelle faite à Dutillac, prétend l'épouser, et, pour ne point lui laisser le temps de la réflexion, le contrat est aussitôt dressé que signé. C'est alors qu'on connaît la vérité; Désaubaines est véritablement ruiné de fond en comble. Mme Bonnacueil et Dutillac sont furieux; mais le bon Désaubaines, satisfait d'avoir recouvré sa part de l'héritage, déchire le contrat de mariage. Avant cependant, il a eu la précaution de faire marier Rosine et Armand, dont il n'a eu qu'à se louer. — On a donné cinq auteurs à cette pièce, dont

l'idée première était originale, mais qui péchait par les détails. Elle n'eut qu'une représentation ; on désignait même l'auteur d'*Une Aventure du chevalier de Grammont*, au nombre des coupables. Avant la représentation, tous se disputaient peut-être la propriété de l'ouvrage, mais après,

Plus n'ont voulu l'avoir fait l'un ni l'autre.

Voici encore une suppression curieuse de cette pièce. Dutillac faisait donner un de ses habits à Désaubaines, et lui chantait :

Cher cousin, au siècle où nous sommes,
Dans les emplois, sous les mêmes habits,
Nous avons vu de si grands hommes,
Et l'on en voit de si petits,
Qu'il faut alors sans qu'on en raille,
Qu'on ait, en cas d'un changement subit,
Et des tailles à tout habit,
Et des habits à toute taille.

On a craint les applications et on a rayé le couplet.

— 25. — Je n'aurais jamais cru qu'un *notaire* pût devenir un personnage comique, encore moins qu'une pièce portât ce simple titre ; car que signifie-t-il ? Peut-être l'auteur, qui a gardé l'anonyme, n'a-t-il pu en trouver un autre, et si ensuite il lui avait donné celui qui lui convenait, et qui était le *Mystérieux*, le *Notaire* aurait pu rappeller un ouvrage tombé au théâtre de la Porte Saint-Martin, quoiqu'il fut d'un jeune auteur plein d'esprit. On aurait pu croire que le *Notaire* et le *Mystérieux* ne faisaient qu'un seul et même ouvrage. Quoiqu'il en soit, le même sort leur était réservé.

Un propriétaire de Nogent, M. Dervière, ne peut parvenir à marier sa fille Laure, quoiqu'il donne de brillans concerts, et réunisse chez lui toute la ville. Ce-

pendant il compte un peu sur la dernière soirée qu'il se propose de donner. Un de ses amis, notaire de Nogent, M. Dodart, est devenu amoureux de Laure; il voudrait bien l'obtenir, mais il n'ose avouer sa passion, et, pour ne pas manquer ce mariage comme il a déjà fait de cinq ou six autres, il suit une autre marche, et se dit chargé par une personne qui desire ne point se faire connaître, de demander Laure en mariage; il fait même l'éloge du futur.

Dodart avait été chargé par le jeune officier Jules Derneville, qui a vu Laure à Nogent, et en a conservé un tendre souvenir, de lui acheter une propriété dans cette ville. Dodart a répondu que c'était une affaire arrangée, et soudain Jules est parti pour Nogent. En arrivant il est descendu chez Dodart, mais ne l'ayant pas trouvé, on l'a envoyé chez Dervière, qui s'imagine que Jules est le prétendu dont parlait son ami Dodart, et le reçoit comme tel. Laure et Jules sont charmés de cette méprise, et en peu d'instans le mariage est conclu et arrêté. Bien éloigné de prévoir un aussi singulier hasard, le pauvre Dodart a fait préparer le contrat par un de ses confrères, M. Martin, qui est sourd et bossu, et il a donné ordre à son valet Baptiste, d'apporter la corbeille de mariage, et de mettre dedans son portrait. Mais en apprenant tout ce qui s'est passé en son absence, il frémit à l'idée de ce qu'il a fait faire; il voudrait pouvoir tout contremander; mais malgré ses efforts, la présence de Martin et de Baptiste dévoilent son secret; il a la douleur de se voir plaisanter, et d'être témoin du mariage de Laure et de Jules.

— 1er MAI. — Qui ne connait ce passage de la fable de Lafontaine, le *Coche et la Mouche*, où, après avoir vu arriver la voiture sur la montagne, la mouche s'écrie :

Respirons maintenant..........
J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine;
Ça, messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine.

Dans le monde que de mouches de cette espèce ! Pour ma part j'en pourrais nommer un grand nombre, qui partout occupent la place de l'homme modeste et nécessaire. Ce sujet, tout moral et philosophique, devait tenter quelques auteurs dramatiques; malheureusement il n'en a tenté que de médiocres. Il y eut d'abord la *Mouche du Coche* ou *M. Faitout*, de MM. Duval (Georges) et Dossion, donnée à l'Odéon le 24 juillet 1812; puis celle de MM. Brazier et..... Dans la pièce des premiers auteurs, M. Dermont a voulu marier sa fille Emma à son ami Franville; celui-ci a pour neveu le colonel Dorigny, qui aime Emma. L'oncle s'est aperçu de cet amour, et il se propose de rendre les deux jeunes gens heureux. L'incertitude dans laquelle se trouvent Dermont et Franville pour se communiquer ce même désir fait tout le nœud de la pièce. Cette intrigue est fort simple, mais elle se trouve bien vîte compliquée par la présence de M. Faitout, cousin de Dermont, qui a la fureur de se mêler de ce qui ne le regarde pas, et croit tout faire. Il est cause que la voiture de Franville est renversée, il tue le chien de chasse de Dermont, il tourmente tous les domestiques, prétend arranger le mariage des deux jeunes gens, et arrive toujours quand tout est terminé.

Dans la nouvelle *Mouche du Coche*, il s'agit de deux frères brouillés. Heureusement le hasard et l'amour sont prêts à opérer un rapprochement entre les deux familles que cet événement afflige. Un des deux frères, Gercourt a une fille; l'autre a un fils. Les deux jeunes gens s'aiment et sont les premiers intéressés à opérer promptement une réconciliation; mais un autre secours leur est encore offert, c'est celui de M. Gaillard, personnage

ridicule, affairé, important et nul, véritable mouche du coche enfin, qui prétend seul rapprocher les deux frères. En même temps, il se fait fort d'obtenir une place pour l'un des deux frères, mis à la demi-solde, et de marier les deux cousins. Pour faire marcher de front ces trois affaires, il court, va, vient, bavarde, intrigue et finit par obtenir la permission d'entrer dans les bureaux du ministère. Pendant qu'il se donnait tant de peine inutilement, la réintégration du militaire était arrivée, les deux frères s'embrassaient, et les deux cousins étaient unis. — « Il faut convenir que je me suis donné bien de la peine, s'écrie Gaillard... et il veut qu'on le remercie de ce qu'il n'a pas fait ! — »

C'est par le rôle de Gaillard, dans cette pièce, qu'Emile, déjà connu à Paris, débuta au Gymnase. Cet acteur commença sa carrière dramatique à Toulouse. Orphelin dès l'âge le plus tendre, réduit à un état voisin de l'indigence, il fut forcé d'apprendre un métier qui pût lui procurer une existence honorable, et voyagea jusqu'à l'âge de vingt un ans, exerçant, de ville en ville, la profession qu'il avait embrassée, ne connaissant pas même une lettre de l'alphabet. c'est à la suite d'une gageure, qui pouvait paraître imprudente, qu'il débuta à Toulouse avec le plus grand succès. *Pataquès* et la *Banqueroute du Savetier* furent les deux pièces que lui désigna le fameux Volange. Emile se fit apprendre, par un des ouvriers de l'atelier où il était employé, ses deux rôles de début; il fut engagé après le second, et partit avec celui qui croyait rire à ses dépens. Dès lors, par une persévérance et une aptitude incroyables, il se fit un système d'études, qui lui procura, en peu de temps, les moyens de développer sa gaîté et son esprit naturel. Un an après son entrée au théâtre, il fit représenter une comédie vaudeville en deux actes, inti-

tulée, le *Carnaval Romain*. Cette pièce fut jugée avec indulgence, et l'on applaudit au premier essai de celui qui, comme acteur, était déjà le soutien du théâtre dont il faisait partie. Arrivé à Lyon, il fit jouer douze pièces, dans l'espace de six ans; toutes obtinrent du succès. Appellé à Paris, le théâtre de la porte St.-Martin lui offrit un champ vaste où on lui vit déployer un talent dont la province avait déjà applaudi les germes. Comme auteur et comme acteur, Emile s'est toujours fait remarquer par de la verve, de l'esprit et de l'originalité.

— 6. — On pourra peut-être trouver singulier que je ne partage pas l'opinion générale au sujet de Léontine Fay; on est souvent traité de bizarre, quand on ne partage pas les opinions à la mode; mais j'avoue avec franchise que j'ai toujours été surpris de la réputation que l'on a faite à cette actrice en miniature, qui, dans dix ans d'ici, ne sera qu'une comédienne des plus ordinaires. Il ne faut d'abord pas parler de sa voix, elle chante faux d'une manière fort désagréable. Quant aux autres qualités qu'on lui donne, je m'en expliquerai tout à l'heure. Ce que l'on appelle l'art du comédien, m'a toujours paru une énigme fort difficile à expliquer, surtout depuis que j'ai eu l'occasion de voir nos comédiens les plus distingués, là où ils ne devraient jamais laisser pénétrer leurs juges, derrière la toile. Jamais je n'ai pu bien concevoir comment un sot, un homme sans éducation, pouvait devenir un parfait acteur, s'habituer à prendre différens caractères, exprimer avec une égale facilité, le bon ton, l'élégance des gens du monde, la rondeur d'un paysan, etc., etc., et comment il se faisait que les savans, les gens d'esprit fussent, en général, des comédiens pitoyables, lorsqu'ils se mêlaient de monter sur un théâtre. Peut-être serait-il facile d'expliquer ces étranges contradictions; mais il est inutile de lever le voile qui couvre

et l'art dramatique et les comédiens; l'illusion est nécessaire à tous deux, ne la détruisons pas. Pour en revenir à Léontine, je la crois intelligente, spirituelle, les jeunes filles le sont presque toutes et plus que les garçons. Elle doit être fort coquette; le desir de paraître, de se faire applaudir, d'attirer les regards, lui donne de l'assurance, et partant, comme l'assurance fait les trois quarts du talent d'un comédien, nous lui en reconnaîtrons donc quelque peu. Toujours dans les théâtres depuis son enfance, son intelligence naturelle la porte sans cesse à imiter ce qu'elle voit faire de bien; de là vient que son jeu est souvent un composé de réminiscences. J'avoue aussi que quelquefois son cœur et son esprit lui ont fourni des traits de sentiment ou de gentillesse qui ont contribué à la faire remarquer. Mais le hasard, le bonheur, l'étonnement qu'excite toujours la présence d'un enfant sur un théâtre, quand il sait s'y faire supporter, doivent être comptés pour beaucoup dans la vogue inattendue qui la tira de l'obscurité.

Un autre bonheur se joignit encore au premier; des auteurs, profitant de l'engouement du public, pour faire leurs affaires, s'empressèrent de composer des pièces pour l'actrice à la mode. Comme il était nécessaire de la placer toujours en première ligne et de lui sacrifier les acteurs qui jouaient avec elle, tous ses rôles étaient brillans, et, quoique quelques uns fussent souvent hors de la portée de son age, tous contribuèrent à lui assurer la faveur du public. C'est ainsi qu'on lui a vu jouer successivement les principaux de la *Petite Folle*, du *Vieux Garçon et la Petite Fille*, de *la Petite Lampe Merveilleuse*, etc.

La *Petite Folle* de MM. Scribe et Melesville est un véritable mélodrame, quoique les auteurs l'aient appelé

un drame. Brigands, enlèvement, femme persécutée, tout s'y trouve réuni. La scène se passe au temps où des partis contraires livraient l'Angleterre aux horreurs de la guerre civile. Lord Melfort, pour avoir suivi le parti d'Edouard, est exilé avec son épouse, et leur enfant miss Juliette, est mise par le Roi Georges, ainsi que la fortune qu'il lui a conservée, sous la tutelle de lord Shesbury son oncle. Aussi ambitieux que vil, le lord est prêt à trahir son nouveau souverain, mais, craignant les observations de miss Juliette que le prince aime à entretenir, tenté aussi par les grands biens de sa pupille, il la fait passer pour folle aux yeux du prince, afin qu'il n'ait plus occasion de la voir, et a chargé des émissaires de la conduire dans une demeure éloignée. Cette ruse tourne contre lui-même. Juliette, devinant à peu près pourquoi on la dit folle, fait comme si elle l'était véritablement, et de cette manière parvient à se sauver elle et sa famille des dangers qui les menaçaient. Par l'effet du hasard, lord Melfort apprenant que sa fille était malade, a voulu la revoir, et accompagné de son épouse, il est revenu en Angleterre, malgré l'ordre qui leur a été enjoint de n'y jamais rentrer. Prête à être arrêtée, lady Melfort a été rencontrée par sir Arthur, le fils de Shesbury, et conduite, sans le savoir, dans la demeure qu'habite sa fille; mais quelle est sa douleur! elle la retrouve privée de la raison, car Juliette, observée par ses gardiens, est forcée de continuer à jouer son rôle. Mais bientôt elle trouve moyen de rassurer sa mère, de la prévenir des projets que l'on a formés contre elle, que lord Shesbury est l'auteur des malheurs de sa famille, enfin elle l'engage à écrire quelques mots à lord Melfort pour le tirer d'inquiétude; elle compte sur son cousin Arthur pour les faire remettre; mais celui-ci, la voyant en présence de Brown,

l'exécuteur dévoué de Shesbury, faire toutes les actions d'une folle, met Brown, sans aucune mauvaise intention, dans la confidence des secrets qui lui ont été confiés. Juliette est désespérée; bientôt Arthur, apprenant que lady Melfort est cette femme qu'il a sauvée, voyant à quels dangers il l'a livrée elle et son époux, car Brown se prépare à faire arrêter lord Melfort et à gagner la récompense promise à tous ceux qui peuvent livrer un proscrit, ne voit qu'un moyen pour les sauver, c'est d'amener le Roi au château, et de procurer à ses malheureux parens l'occasion de se jeter aux pieds de S. M. Pendant ce temps, Juliette, par sa présence d'esprit, parvient à en imposer à trois scélérats qui étaient chargés de l'enlever elle et sa mère. Le Roi arrive, et tout en ne donnant aucun soupçon sur son oncle, Juliette parvient à obtenir la grâce de ses parens.

— 24. — M. Dubocage, le *Vieux garçon*, a soixante ans et soixante mille livres de rente. Il en veut beaucoup à un sien neveu qui s'est marié sans sa permission et a été chercher fortune à New-Yorck. Or il se trouve à New-Yorck deux Lefebvre, c'est le nom du neveu. Celui-ci est militaire, sans fortune, avec une femme et une jeune fille charmante; un autre Lefebvre est négociant, veuf et chargé de dix enfans. Dubocage aime beaucoup les enfans, et trompé par la ressemblance de nom, il a écrit au négociant, croyant écrire à son neveu, le prévenant qu'il lui pardonnait et qu'il l'engageait à revenir avec sa nombreuse famille; cette dernière condition est de rigueur. On s'est promptement aperçu de l'erreur de Dubocage, et la lettre a été remise à Jules Lefebvre qui s'est empressé d'arriver dans la ville qu'habite son oncle; mais son épouse n'a pas jugé à propos de se présenter elle-même, craignant quelque mauvaise réception. Jules est

donc venu seul avec sa fille Mathilde. Bientôt il a appris les conditions de son oncle, et pour aviser aux moyens de rentrer tout-à-fait en grâce auprès de lui, il va trouver un ami dont il espère recevoir de bons conseils, et confie sa fille aux soins du jardinier et de la jardinière. Mathilde profite de l'absence de son père pour faire voir à son oncle qu'une petite fille vaut mieux que tous les petits garçons du monde, en paraissant sous différens costumes et en jouant différens rôles. Elle se présente d'abord sous le nom d'Achille, petit tapageur, qui fait un tel vacarme que son oncle ne peut seulement pas venir à bout d'écrire une lettre, et qu'il lui cède la place avec quelqu'humeur; elle devient ensuite M. Théodore, petit gourmand qui a mangé une partie d'un pâté de foie d'oies que Dubocage réservait pour son dîner; elle feint d'avoir une indigestion, et veut forcer Dubocage à prendre du thé avec elle. Dubocage est déjà mécontent, car pendant que Mathilde joue son rôle, elle lui fait accroire que ses frères dévastent le jardin, brisent les cloches, les espaliers; mais ce qui achève de fâcher le pauvre oncle, c'est la présence de M. Edouard, jeune fat de douze ans, qui se donne les airs d'un élégant de Paris. Le pauvre Dubocage est désolé d'avoir une pareille famille, surtout lorsqu'on lui annonce que les uns sont tombés dans la pièce d'eau et sont malades, que les autres, Achille à la tête, ont jeté un pétard dans son cabinet, que le feu y est, et qu'en s'échappant, Achille s'est donné une entorse; dans ce moment Mathilde, sous le costume de son sexe, revient, calme son oncle sur ces événemens, et le charme par sa douceur et sa sensibilité ; elle lui lit un conte qu'elle compose, et qui n'est autre chose que l'histoire de son père et de sa mère. Jules Lefebvre en revenant de chez son ami, interrompt la lecture, est fort étonné d'entendre parler de ses dix enfans; enfin Dubocage sait

la vérité, et pardonne à son neveu en faveur de la gentillesse de Mathilde.

Dans la pièce des *Petits Acteurs*, donnée au théâtre des Variétés, comme on le verra plus bas, on tournait en ridicule la manie que l'on a aujourd'hui de faire jouer la comédie par des enfans. Mlle Léontine Fay se crut attaquée, et engagea *ses auteurs* à la défendre. Dans la scène du petit fat, ils ajoutèrent ce passage : — Parbleu! dit l'oncle, émerveillé du ton, de la jactance de son petit neveu, on devrait bien mettre ces petites bonnes gens là sur la scène. — Hé! mais, mon oncle, c'est déjà fait! On donne à présent un ouvrage à Paris où l'on nous attaque.. *Les Petits Acteurs!* — C'est à merveille! et comment l'avez-vous trouvé cet ouvrage? — Très bien conçu et exécuté avec un rare bonheur! C'est une pièce faite contre les enfans qui ont trop d'esprit, et les auteurs qui ne sont pas des enfans, se sont bien gardés de tomber dans le défaut qu'ils nous reprochaient. — C'est sagement vu : il faut joindre l'exemple au précepte : et où donne-t-on cette pièce? Sans doute sur un théâtre où règne la morale la plus exquise et le goût le plus pur. — Joliment! c'est un théâtre où l'on ne fait que des farces ; voilà ce qui nous choque, nous autres enfans, sans cela!...

Grands acteurs, honneur de la scène,
Quand vous voudrez prendre la peine
De nous donner quelques leçons,
De bon cœur nous remercierons ;
Mais vous, dont la gloire inconnue
Ne passe pas le *Coin de Rue*,
Pour railler les petits enfans.
Vous n'êtes pas déjà si grands.

— 8 JUIN. — A propos de méchancetés (car il y avait du plaisir à voir quelle expression mettait la petite Léon-

tine à chanter ce couplet), le public a trouvé à se satisfaire dans la pièce de *l'Amateur à la porte du Louvre*, au sujet de l'exposition des peintures de l'année 1822. Il paraît que les auteurs de cette bluette ont eu beaucoup à se plaindre de la censure. On leur rendit leur ouvrage tellement mutilé, qu'ils étaient sur le point de le retirer du théâtre. Ils n'avaient donc pas pensé qu'en attaquant des amours-propres, qu'en livrant aux ridicules des sots et des intrigans, qu'en blâmant les faveurs que l'on avait accordées à des artistes qui en étaient indignes, ils se faisaient des ennemis de tout ce qui pouvait avoir quelque relation avec les censeurs. Le résultat de ces protections injustes et particulières, fut de priver leur pièce de ses meilleures plaisanteries : tant il est vrai que l'esprit de cotterie sera toujours prêt à tout étouffer, à tout écraser.

L'intrigue d'une pareille revue ne doit pas être fort régulière ; cependant, elle est à la hauteur de toutes celles des pièces que l'on représente chaque jour. M. Chevalet, fils d'un encâdreur, et vitrier-encâdreur lui-même, pendant cinquante ans, se pique d'être amateur en peinture. Il connaît le cousin de M. Gérard, il a rencontré M. Gros sur le pont des Arts, et en a été regardé!!! de plus, il a encâdré le tableau des Sabines: avec de pareils titres, on doit nécessairement être amateur! Pour voir l'exposition plus à son aise, il est arrivé de Melun un vendredi, jour consacré aux curieux, porteurs de billets, avec sa femme et sa nièce, Mlle Julie, qui aime M. Léonard, jeune peintre, qui a exposé au salon. Mais Chevalet ne veut entendre parler d'hymen que quand Léonard apportera une dot égale à celle qu'il donne à sa nièce, c'est-à-dire, trente mille francs. Le comique de la situation de Chevalet, c'est que, venu pour voir l'exposition, brûlant d'examiner les produits de l'école française, il passe la journée à la porte du salon

sans pouvoir y entrer. Pendant qu'il déposait sa canne et le bichon de Mme Chevalet au bureau, celle-ci, peu disposée à attendre son mari, entrait avec Julie. Léonard, dans l'intention de réparer ce manque de convenance, était entré pour redemander à Mme Chevalet le billet qui avait servi à la faire entrer. Nouvelle contrariété! il était perdu. Pour contenter son futur beau-père, il avait été demander au directeur la permission de faire entrer Chevalet, et l'avait obtenue; mais un intrigant, nommé Furet, qui se glisse partout, entend la conversation du jeune peintre et de Chevalet, et entre à la place de ce dernier. Chevalet est sur le point de se faire arrêter, parce que, fort de la permission qui lui a été accordée, il s'obstine à pénétrer dans le salon. Enfin, sa femme, Furet, plusieurs personnes sortent, toutes lui offrent leurs billets. Chevalet est radieux, il va donc voir l'exposition.... quatre heures sonnent et les portes sont fermées. Son chagrin ne peut être calmé que par la nouvelle que lui apporte Léonard, les tableaux du jeune peintre ont été achetés trente mille francs, mais il se promet bien de ne plus aller au salon un vendredi. C'est donc à la porte du Muséum que l'on fait la critique des tableaux. On a beaucoup ri de la description exacte du portrait en pied de M. d'Arlincourt:

Fier sur un mont, qui n'est pas le Parnasse,
Ce romantique, en costume élégant,
Vous le verrez, l'œil vif et plein d'audace!
Sous son bras droit se promène un torrent.
Je ne suis pas ennemi du contraste;
Mais je suis surpris cependant,
De voir un génie aussi vaste,
En pantalon collant!

Nous allons voir, s'écrie Chevalet enthousiasmé:

Nous allons voir, je l'espère,
Des Chactas, des Atala,
Et des révoltes du Caire,
Et des Gustave-Vasa.

LÉONARD.

Hélas! hélas!
On n'en voit guère;
Hélas! hélas!
On n'en voit pas.

CHEVALET.

Mais nous verrons, je l'espère,
Des Psyché, des Endymion,
Des Didon, des Bélisaire,
Des Brutus, des Pigmalion.

LÉONARD.

Hélas! hélas!
On n'en voit guère;
Hélas! hélas!
On n'en voit pas.

Plus loin, on parle du tableau représentant Alexandre domptant Bucéphale:

Aux yeux du peuple un cheval indocile,
Par Alexandre est dompté sans façon;
Pour que du Roi la gloire fut facile,
L'auteur n'a fait qu'un cheval...... de carton.

Un de nos premiers peintres n'a pas même échappé aux traits de la satyre; il s'était trompé, on l'en a averti:

Notre Ariane est d'un bel effet;
Son teint est un peu rose;
Quand on a fait tout ce qu'elle a fait,
A rougir on s'expose.

— 17. — Un fort joli conte que j'aurais cité avec plaisir, s'il n'était pas trop long, a fourni à M. Delestre-

Poirson, le directeur du Gymnase, l'idée et le sujet de l'opéra-comique du *Bramine*. Ce conte est intitulé le *Doyen de Badajoz*, et offre une leçon pleine de vérité et de philosophie. — Missour, maître d'école d'un petit endroit peu éloigné de Bagdad, est amoureux d'Irza, nièce du dervis Nadir. Celui-ci a constamment refusé la main de sa nièce à Missour, parce qu'il accuse ce dernier d'ambition. Le maître d'école trouve pourtant fort naturel qu'on ait le désir de parvenir, de faire son bonheur et celui de tout ce qui nous entoure; et il est d'autant plus irrité contre Nadir, qu'Hamed, le neveu du Dervis, a découvert que son oncle était sorcier, car que veut-il, lui? rendre Irza heureuse pour la vie! Hamed et Irza, excités par Missour, reprochent à leur oncle de leur avoir caché son secret; mais Nadir répond à leurs plaintes, en leur faisant savoir à quelle singulière condition il a reçu la science de la sorcellerie. Il lui est défendu d'employer sa puissance pour lui-même, les autres seuls peuvent en jouir, et pour le bonheur de ses semblables, il aime mieux la cacher. Irza le supplie d'enrichir Missour; en vain Nadir l'assure-t-il, qu'une fois comblé de présens, Missour ne se souviendra plus de ses anciens amis, Irza insiste tellement, que Nadir à la fin consent à faire ce qu'on lui demande. Par l'effet de ses enchantemens, un palais brillant prend la place de la simple chaumière du maître d'école; Missour est couvert de riches habits, et ses amis deviennent à volonté méconnaissables à ses yeux. Hamed est l'intendant du nouvel Emir, c'est cette qualité qu'il a plu à Nadir de donner, de la part du Calife, à l'ambitieux Missour, très étonné de ce qui lui arrive; mais avec ces faveurs inattendues les épreuves vont commencer, car Nadir est entêté, et il veut prouver clairement à sa fille que les hommes ne valent rien. Les caisses du nouvel émir sont vides, la garde-robe est dégarnie, les écuries

manquent de chevaux, il n'y a pas assez d'esclaves, etc. Missour en un mot, n'est pas très satisfait du rapport de son intendant Hamed; cependant il reçoit bien d'abord Nadir et Irza, qui viennent lui rendre visite; il jure à sa maîtresse qu'il l'aimera toujours, et lui promet sa foi. Grâce à Nadir, il fait ensuite une réponse fort heureuse à un message du Calife et cette réponse lui vaut un riche présent. La vue de l'or commence à faire effet sur son esprit: il a promis une part de sa fortune à Nadir auquel il doit tout, il verra ce qu'il pourra faire en sa faveur, car il est très occupé des préparatifs d'une fête qu'il entend donner en l'honneur de sa nouvelle dignité. Au milieu de ces beaux projets, Nadir qui s'était absenté quelques instans demande à entrer. Missour l'avait auparavant engagé à venir quand il le désirerait, sans se faire annoncer: cette fois, comme il est un peu pressé, il le fait prier d'attendre. Pour égayer une maison il faut des femmes; Hamed, toujours à titre d'intendant, parle avec intention d'une voisine, nièce du Calife; Missour est d'avis qu'on lui rende une visite, mais la princesse daigne venir elle-même, ce qui est un peu contre l'usage du pays. On se doute bien que cette princesse n'est autre qu'Irza qui vient à son tour éprouver son amant; elle parle beaucoup de son crédit, fait entendre qu'elle pourrait obtenir la place de visir pour celui qui serait son époux, de plus elle a mille talens, elle chante surtout à ravir. Voilà Missour ébranlé. Nadir arrive dans ce beau moment, il prévient notre ex-maître d'école qu'Irza est désolée de l'ordre qui l'empêche d'entrer au palais. Missour impatienté, fait mettre son bienfaiteur à la porte. Irza joue aussi la jalousie, demande quelle est cette Irza, Missour en parle avec dédain, fait enfin une déclaration à la fausse Azéli qui, pour toute preuve d'amour, lui demande l'anneau qu'il a au doigt. Missour hésite : c'est un présent d'Irza, et sur ce

fragile ornement il a fait serment d'être toujours fidèle ; enfin il le donne. En ce moment, ses beaux habits, ceux d'Irza, le palais brillant, tout disparaît. Missour confus et sentant sa faute, veut s'éloigner, et Nadir lui propose de l'enrichir, à condition qu'il quittera le pays pour ne pas être chargé du fardeau trop pesant de la reconnaissance : Missour refuse et se dit satisfait de la leçon qu'il a reçue ; il conjure Irza de lui pardonner, et celle-ci oubliant l'infidélité momentanée de son amant, le demande pour époux à son oncle; — « car, dit-elle, puisque tous les hommes sont des ingrats, autant vaut celui-ci qu'un autre. »

Le résultat de la représentation de cet opéra, dont la musique est de M. A. Piccini, était important; il s'agissait de savoir si le Gymnase pourrait devenir une succursale de l'Opéra-Comique, et si les soins du directeur seraient couronnés d'un heureux succès. Sous le rapport de l'exécution musicale, on n'avait qu'à accorder des éloges. A force de soin, l'orchestre de ce théâtre commence à prendre de l'assurance et à acquérir de l'ensemble ; il ne manquait que des chanteurs, et quoiqu'on eut déjà dans Mme Méric-Lalande une cantatrice fort distinguée, il fallait renforcer la troupe de quelques autres artistes du même mérite. Les trois débutans qui parurent dans le *Bramine*, étaient M. Belnie dont j'ai déjà parlé à l'article de Feydeau, et que l'on connaissait sous le nom de Mada, Mlle Georges et M. Peyronet, qui par malheur est louche. Tous ces débutans obtinrent du succès comme chanteurs, comme comédiens ils étaient nuls. Des difficultés élevées au sujet de leur engagement, firent manquer les projets que M. Delestre-Poirson avait pu former, et arrêtèrent aussi les représentations du *Bramine* qui faisait généralement plaisir. Mlle Georges resta seule un peu plus long-temps que ses deux compagnons.

—21.—*Le Nouveau Jeu de l'Amour et du Hasard*, de MM. Scribe et Germain-Delavigne, est la pièce du *Valet de son Rival*, jouée dans le temps à l'Odéon avec quelque succès, et à laquelle pour la faire recevoir au Gymnase, on a ajouté des couplets, et donné un nouveau titre.

— 6 JUILLET. — *La Bonne Mère* était déjà imprimée dans les œuvres de Florian, avait même été jouée sur des théâtres de société, avant d'être donnée aux Italiens, où elle fut représentée le 22 mars 1790. Carline, qui s'était déjà fait tant de réputation dans le rôle de Colas, de *Fanfan et Colas*, jouait Arlequin, mais sous le simple costume d'un jeune paysan, et avec tant de chaleur, de grâce et d'ingénuité, qu'il était impossible de ne pas partager toutes les impressions de joie et de douleur que lui font éprouver son amour et sa jalousie. Le rôle de Laurette était rempli par Mme St.-Aubin, qui fit obtenir un succès d'enthousiasme à la scène du testament. Depuis ces acteurs, *la Bonne Mère*, jouée presque toujours médiocrement, a été donnée sur tous les théâtres, entr'autres à l'Odéon. L'idée de mettre cette pièce en opéra-comique ne me paraît pas heureuse; déjà froide en comédie, elle ne pouvait que paraître plus longue au moyen des morceaux de chant qu'on y ajoutait; c'est ce qui est arrivé. Elle n'a eu qu'un petit nombre de représentations, quoiqu'on ait rendu justice au premier essai du compositeur qui en avait fait la musique. Elle est de M. Douet, jeune musicien de l'orchestre, qui a donné à sa partition une couleur originale fort remarquable.

— 25. — Sans prévenir son mari qui était en voyage, Mme Valcour, femme du bon ton qui a des vapeurs et des attaques de nerfs quand on lui refuse l'argent nécessaire pour satisfaire toutes ses fantaisies, est partie

avec ses deux filles, Eugénie et Ernestine, pour aller prendre les *Eaux du Mont d'Or*. (Le nom de cet établissement sert de titre à ce vaudeville de MM. Scribe, Saintine et de Courcy.) Le jeune Adolphe Desaulnois, dont le père est un habile médecin, s'était rendu à Paris pour étudier la médecine. Au lieu de pâlir sur les livres, il a fait la cour à Eugénie, a été aux eaux du Mont-d'Or, s'y fait même passer pour médecin et donne ses soins aux dames. Sur ces entrefaites arrive M. Quinze-Seize, négociant, espèce d'incroyable, qui a adopté la mode nouvelle des blouses, et se rend à Paris pour épouser Mlle Valcour. En passant, il a voulu visiter l'établissement des eaux. Les confidences, qu'il fait à Adolphe, mettent celui-ci au désespoir; il parvient pourtant à cacher à Quinze-Seize la présence des dames... mais autre contrariété! Valcour et Desaulnois, qui se sont rencontrés, viennent prendre Quinze-Seize aux eaux. La lecture du livre des voyageurs leur fait connaître l'arrivée de Mme Valcour et de ses filles. Valcour est inquiet, et d'autant plus, qu'à sa vue sa femme a une attaque de nerfs; heureusement Desaulnois ne s'effraie pas de tous ces symptômes et, grâces à son sang-froid et à son adresse, il rend bientôt la santé aux malades, en engageant le mari à faire ce qu'on lui demande. Il a reconnu son fils, qu'on reçoit pour gendre quand on a bien eu des preuves de l'imbécillité de M. Quinze-Seize, qui, se croyant malade, reste aux eaux du Mont-d'Or pour se faire guérir.

— 29. — Le grand succès de *la Lampe Merveilleuse*, à l'Opéra, donna l'idée à plusieurs auteurs d'en faire de suite des imitations qui eurent quelque succès. L'une au Gymnase, où l'on parvint avec assez de bonheur, malgré le petitesse de la salle, à obtenir plusieurs effets de décorations; l'autre au Panorama-Dramatique,

où la magnificence et la beauté du spectacle ne contribuèrent pas peu à faire passer sur quelques passages dont le comique pouvait paraître un peu trop bas. Cependant, si les titres de ces pièces étaient les mêmes que celui de l'opéra de M. Etienne, les sujets en différaient de beaucoup. Dans celle de MM. Scribe et Mélesville, au lieu du prince Timorckan, il s'agit d'un alchymiste nommé Xailoum. Ce savant a lu dans ses livres de négromancie qu'il existait un talisman précieux dans une maison de Bagdad. Il a acheté cette maison, et pour ne pas laisser soupçonner ses véritables occupations, il a établi une boutique de pâtisserie. Le même livre de négromancie lui a appris que, pour aller chercher ce talisman, il fallait descendre dans un caveau par un escalier dont quelques marches constellées, doivent s'enfoncer sous les pieds de celui qui osera y pénétrer. Malheureusement ces marches ne sont pas désignées, et Xailoum n'est pas disposé à tenter lui-même l'expérience. Le hasard a amené chez lui deux frères qu'il emploie dans sa boutique, Aladin et Massoud. Ce dernier est aussi simple que le petit Aladin est gai et espiègle. Massoud, tout en faisant des petits pâtés, est devenu amoureux de la fille du Sultan, de la belle Faruknaz, de sorte qu'en pensant à son amour, il a oublié, ainsi que son frère et ses camarades qui se divertissaient de leur côté, de confectionner deux cents tartelettes, commandées pour les enfans du Sultan. Xailoum, irrité de cette négligence, met les deux frères à la porte. Mais étonné de la hardiesse du petit Aladin, de son ton résolu, l'idée lui vient tout-à-coup de l'employer à la recherche du talisman. Il lui pardonne sa faute, pique son amour-propre, et enfin le décide, au moyen d'une bourse de sequins, à descendre dans le souterrain. A peine le jeune enfant a-t-il disparu qu'un bruit épouvantable se fait entendre, le tonnerre gronde,

Massoud effrayé, se sauve, et Xailoum, persuadé qu'Aladin a rompu à ses dépens le charme qui l'empêchait d'approcher la Lampe Merveilleuse, s'empresse de descendre; mais au même instant, Aladin reparaît à la porte du four, tenant à la main le talisman qui a failli lui coûter bien cher.

Maître, grâce aux explications d'un génie qui lui est apparu, de demander tout ce qui lui plaira, il se sert de sa puissance pour contenter d'abord son frère, et lui faire voir la princesse Faruknaz, ensuite pour demander lui-même la princesse en mariage au nom du prince Broudoulboudour, c'est le nom qu'il a donné à Massoud. Le Sultan a accepté avec d'autant plus de plaisir l'offre de l'ambassadeur Aladin, que celui-ci, fier de son talisman, lui a promis de remonter sa cavalerie en chevaux arabes, de lui faire avoir l'or, les pierreries, les diamans à pleins sacs. Mais le Sultan est convenu avec Aladin, que si toutes ces conditions n'étaient pas exactement remplies, dans un temps donné, la tête de M. l'ambassadeur roulerait aux pieds de sa Hautesse.

Xailoum, fort désappointé, en ne trouvant plus la lampe dans le caveau, remontait tristement l'escalier, lorsqu'il avait aperçu Aladin, faisant voir à son frère, à travers de légères vapeurs, la belle Faruknaz endormie. Excité par la colère et l'amour (car il a aussi des prétentions sur le cœur de la fille du sublime Aboul-Assan), Xailoum se décide à suivre Aladin et son frère au palais, dans l'espoir de reprendre son talisman. Grâce à la simplicité de Massoud, il a, en effet, retrouvé son trésor; il a offert au nouveau prince, une lampe d'or en échange de la lampe de bronze sale et terne que lui avait donné à garder Aladin. Massoud se croit trop heureux d'avoir fait un pareil marché; mais bientôt il s'aperçoit cruellement de l'erreur qu'il a commise, lorsque le Sultan,

fatigué d'attendre les présens que lui avait promis Aladin, et en ayant reçu d'autres de Xailoum, qui a profité, avec adresse, de la circonstance, envoie prendre les deux frères, pour qu'on les exécute aussitôt.

Cependant, il reste encore un espoir à Aladin; il demande grâce au Sultan, et consent à périr au bout d'une heure s'il ne tient pas sa promesse. Parvenu jusqu'à la chambre où Faruknaz doit être livrée à son nouvel époux, il a le bonheur de rencontrer la princesse, lui explique sa ruse. Faruknaz, suivant les conseils qu'on lui a donnés (car elle trouve Massoud aussi aimable que Xailoum odieux) obtient de ce dernier qu'il éteigne la lampe dont l'éclat effarouche sa pudeur. Cette condescendance est le signal de la mort du pauvre sorcier. Aladin s'empare de la lampe, Xailoum est englouti dans la terre, et Massoud devient l'époux de la belle Faruknaz. — La partition de cet opéra-féerie est encore de M. A. Piccini. Cet ouvrage est le troisième qu'ait donné ce compositeur au Gymnase.

— 19 AOUT. — C'est probablement *le Sacrifice Indien*, joué à la Porte Saint-Martin, qui donna l'idée du vaudeville de *la Veuve du Malabar*, dont les auteurs se cachèrent sous le nom de Saint-Amand.

Dupré, après avoir été laquais, s'est enrichi dans le commerce, établi sur la côte du Malabar, et même s'est fait naturaliser pour mieux faire ses affaires. Une femme entre, un matin, dans son magasin, le demande. — Ah! mon Dieu! quel souvenir, s'écrie-t-il en la voyant! — Quel son de voix, reprend la femme. — A la sueur froide qui me saisit! — A la terreur que j'éprouve! — Je ne peux pas m'abuser! — Je ne me trompe pas, c'est le fripon de Dupré. — C'est ma femme. — C'est mon mari!

Fatigué du mauvais caractère de sa femme, Dupré

l'avait abandonnée depuis cinq années. Enchantée d'apprendre que son mari possède des maisons, des esclaves, celle-ci devient toute aimable, paraît l'adorer; mais Dupré ayant refusé de lui faire connaître les motifs d'une visite qu'il allait rendre, les voilà qui se querellent de nouveau. Dupré est sorti, et, pendant son absence, M. Ali-Brull-Pha-Gos, courtier des prêtres du Malabar, commis feutier, et employé aux bûchers de la ville et des environs, entre au magasin. Il venait parler d'affaires à Dupré; mais, ne le trouvant pas, il offre à Madame des billets pour une cérémonie magnifique qui doit avoir lieu le jour même. La jeune Zéila, veuve du vieil Amrou, doit se brûler sur la grande place. Douze voies de bois de sandal, six fagots d'aloës pour composer le bûcher... quel luxe! Toutes ces explications font frémir Mme Dupré; car les femmes des hommes qui meurent étant naturalisés, doivent aussi se brûler! Que de soins elle a pour son mari, lorsque celui-ci revient tout en sueur! En effet, il s'est donné beaucoup de peine. Un de ses compatriotes, Surville, était amoureux de la veuve d'Amrou; il fallait sauver Zéila du bûcher; ils ont eu le bonheur de réussir, et ils se proposent de partir tous pour la France. Mais, quel moyen employer pour fuir sans éveiller les soupçons? Dupré fait cacher Zéilà dans un cabinet, et, en présence de sa femme, feint d'avoir une querelle avec Surville; tous deux sortent, et Surville revient annoncer que Dupré est tombé roide mort. La pauvre Dupré est d'autant plus désolée, que cette triste confidence est faite en présence d'Ali-Brull-Pha-Gos, qui, très embarrassé de la disparution de Zéila, était venu demander conseil à Dupré. Il prend bien vîte ses notes; mais, autre malheur. Surville, qui ne connaissait pas le courtier, et ne savait pas que Dupré avait amené la jeune veuve chez lui, était allé la cher-

cher, pendant que celle-ci, croyant entendre la voix de son amant, était entrée dans l'appartement, et avait été vue par Ali, qui l'emmène bien vîte. En entrant chez lui, Dupré a effrayé grandement sa femme, et se désole en apprenant ce qui s'est passé. Heureusement Surville a rencontré Ali-Brull-Pha-Gos à temps; il ramène sa maîtresse, et achète sa délivrance du courtier, qui compte sur Mme Dupré pour remplacer la jeune veuve. L'apparition de Dupré l'embarrasse beaucoup, car enfin, on attend pour la cérémonie, et il faut que quelqu'un brûle! Il se décide alors à employer un mannequin qui a déjà servi en maintes occasions, et qu'il va faire monter sur le bûcher, pendant que les deux couples vogueront pour la France!

— 29 — M. Armand Charlemagne, que des ouvrages dramatiques, dans lesquels on trouvait à applaudir et la gaîté des détails et la pureté du style firent connaître dans le temps, est aujourd'hui presque oublié. La comédie *des Lunettes Cassées* qu'il fit représenter au théâtre de l'Odéon, aurait eu le sort de ses autres pièces, sans M. Leroy de Bâcre, auteur de quelques ouvrages dramatiques, qui pour rendre service à un confrère peu fortuné, se chargea de refaire son ouvrage. En le réduisant en un acte, pour pouvoir le faire représenter au Gymnase, M. Leroy de Bâcre en a aussi changé le titre; *les Lunettes Cassées* sont devenues *le Testament Singulier*. Jouée avec quelque succès sous cette dernière forme, on a été étonné de ne voir donner cette pièce que fort rarement.

— 2 SEPTEMBRE. — Le bruit que fit, à Paris, l'arrivée du fameux Zodiaque de Denderah, que deux Français, zélés pour les sciences et la gloire de leur patrie, avaient, malgré les difficultés et les peines sans nombre qui les entouraient, arraché aux déserts de l'Egypte, devait

nécessairement inspirer quelque revue, quelque critique en vaudevilles. Je suis étonné qu'il n'y ait eu qu'une pièce composée à ce sujet; car MM. Théaulon, Brisset et Ferdinand n'ont point parlé du Zodiaque Egyptien. Ils ne se sont point amusés à faire la critique de toutes les dissertations à perte de vue, et presque toujours ridicules, que l'on a répandues au sujet de ce monument précieux. Ils se sont seulement servi de son nom, pour motiver, tant bien que mal, la faible intrigue qu'ils avaient imaginée, et qu'ils ont intitulée, *le Zodiaque de Paris, à propos du Zodiaque de Denderah.*

Un chœur de momies ouvre la scène, en se plaignant vivement des dilapidations que l'on exerce dans leur pays, et surtout de l'enlèvement du Zodiaque de Denderah. Osiris les console, en les prévenant qu'il s'est plaint à Jupiter, et que celui-ci lui a promis de lui envoyer à la place des objets qu'on lui a enlevés, une curiosité d'Europe. Mercure, en effet, vient lui annoncer l'arrivée d'un Zodiaque de Paris. — Car, dit-il, puisque Paris prend le Zodiaque de Denderah, il est juste que Denderah possède le Zodiaque de Paris. — On y peut donc, à son aise, examiner les signes du nouveau Zodiaque. Le premier qu'il appèle est le Scorpion, sous la figure d'un journaliste, pour qui, injurier, calomnier, diffamer est une vétille. Il veut voir ensuite les poissons; M. Scorpion les a sous le bras, et lui debite tous ceux que le mois d'avril a vu naître. Le Verseau est un marchand de vin qui joue le mélodrame en société, et qui se moque des comédiens anglais qui sont venus donner des représentations à Paris. Aidé de son garçon et de sa fille de boutique, il joue une scène d'*Otello.* Les Gémeaux sont représentés par le Panorama et le Diorama. La Vierge, par une danseuse de l'Opéra, qui a débuté à tous les théâtres, et enfin le lion par un grenadier français.

Tous ces personnages débitent une foule de couplets, qui n'ont d'autre mérite que celui que leur donne la circonstance. Le journaliste ne parle que de vendre sa plume et son fiel; le Verseau répète tout ce que l'on a dit sur les marchands de vins, les petits théâtres et le mélodrame; la danseuse, toutes les niaiseries que, depuis soixante ans, l'on débite sur les nymphes de Terpsychore; et enfin, le Lion vante encore notre gloire et nos succès; le Panorama seul dit quelque chose de nouveau; la description du Diorama est très exacte.

— 14 — Le *Corregidor d'Aveiro* est encore un ancien ouvrage joué à l'Odéon sous le titre des *Trois Secrétaires*. M. de Rougemont n'a pas gagné à mettre sa pièce en vaudevilles. Il en a été de même du *Pacha de Surenne*, badinage de MM. Etienne et Nanteuil, que l'on a eu tort d'exhumer, parce que les ridicules qu'il critiquait dans sa nouveauté, ne sont ni connus, ni sentis aujourd'hui que le système d'éducation n'est plus le même qu'il y a dix ans. La manière dont il fut joué ne contribua pas peu non plus à le faire mal recevoir du public.

— 28 — Sainte-Pélagie, autrefois l'effroi des pauvres débiteurs, qui se croyaient perdus de réputation quand ils avaient le malheur d'y entrer, n'est plus aujourd'hui une prison redoutable; la mode a trouvé moyen de la prendre sous sa protection et même, à présent, il est peu d'écrivains politiques, un peu jaloux de faire du bruit dans le monde, qui ne se fassent une espèce de point d'honneur d'aller séjourner quelque temps dans la rue de la Clef, pour se donner un air de partisan persécuté de l'opposition. Un pareil sujet prêtait à la critique et à la bonne plaisanterie, et il était possible de le traiter plus gaîment que ne l'a fait M. de Rougemont, dans la comédie *d'Une Heure à Sainte-Pélagie*, ou *la Prison pour Dettes*.

Le négociant Bertrand, pour corriger son neveu Adolphe, et l'empêcher de contracter de nouvelles dettes, s'est rendu son créancier, et l'a fait mettre en prison. En ayant recours à ce dernier moyen, Bertrand était loin de se douter qu'à Sainte-Pélagie on retrouvât absolument toutes les habitudes des salons de Paris. Aussi Adolphe prendrait-il parfaitement son mal en patience, si le souvenir d'une jeune veuve qu'il adore, Mme de Bellecourt, ne venait quelquefois le distraire des plaisirs que l'on goûte dans la prison. Là, il y a assemblées, concerts, spectacles, jeux, dîners, etc., etc. On a donné à Adolphe un compagnon de chambrée aussi gai qu'aimable, le peintre Raymond, véritable modèle des artistes; car il a eu la générosité de se faire écrouer pour un de ses amis, homme marié, et qu'un séjour à Sainte-Pélagie aurait entièrement ruiné. Raymond se trouve être le cousin de Mme de Bellecourt. Bientôt, lui et Adolphe ont fait échange de mutuelles confidences; et Raymond, enchanté de faire quelque chose pour un jeune homme qui lui paraît digne de toute son amitié, lui promet de parler en sa faveur à sa cousine; il lui montre même un portrait qu'elle lui a commandé, et qui, sans doute, est destiné à Adolphe. Pendant cette conversation, on annonce Mme de Bellecourt. Adolphe veut se retirer, Raymond l'en empêche, le place devant son chevalet, de manière qu'il tourne le dos à la jeune veuve, et le fait passer pour un peintre anglais, occupé à retoucher un tableau. Ne croyant pas devoir se gêner devant un homme qui n'entend pas sa langue, Mme Bellecourt avoue qu'Adolphe ne lui est pas indifférent et celui-ci, enchanté de cet aveu, surpris par hazard, se précipite aux pieds de sa maîtresse, lui renouvelle l'assurance de son éternel amour, et l'empêche de gronder Raymond de la ruse qu'il a employée. Mme Bel-

lecourt ne s'est pas doutée qu'Adolphe était emprisonné, elle a cru qu'il était venu rendre visite à son cousin. A peine est-elle sortie que l'on propose une partie d'écarté, un punch. Adolphe perd de nouveau son argent, et quel argent ! Il semblait que le ciel le lui avait envoyé pour sortir de suite de prison et rentrer dans la bonne voie. Un membre de la société philantropique était venu visiter la prison dans l'intention de délivrer quelque prisonnier. Il est ami de Bertrand, et reconnaît Adolphe. Il devait mille écus à l'oncle. Persuadé qu'il lui fera plaisir en délivrant son neveu (car il ignore que Bertrand est le créancier d'Adolphe), il donne trois billets de mille francs à ce dernier, afin qu'il soit mis de suite en liberté. Au lieu de sortir, Adolphe, comme on l'a vu, joue et perd; mais bientôt la fortune le favorise; il gagne deux mille écus à un milord, paie sa sortie, et offre de rendre à son oncle la somme que lui doit son ami le philantrope; de plus, il veut forcer Raymond à accepter quinze cents francs: c'est la somme que devait l'ami pour lequel il a été écroué. Notre peintre hésite, et prie Adolphe de les remettre à un pauvre employé qui voudrait revoir sa famille; quant à lui, il se trouve bien à Sainte-Pélagie; il y fait ses affaires, et n'en sortirait pas si Mme Bellecourt n'était parvenue, sans qu'il le sache, à faire lever son écrou. Elle se charge ensuite de corriger Adolphe, et de le rendre raisonnable au moyen d'un bon mariage.

— 5 OCTOBRE. — Une des plus singulières manies dont soient affligés la bourgeoisie et les petits marchands, c'est celle de la chasse ! il semble à tous ces bonnes gens, qu'en poursuivant de malheureux lapins, qui viennent se placer sous le fusil du chasseur, qu'en dépeuplant les plaines et les bois, des moineaux qui les habitent, ils se rapprochent des grands qui se donnent ce plaisir. sor-

tent de leur sphere accoutumée. Que de scènes plaisantes l'on a décrites à ce sujet! combien il s'en passe encore tous les jours! Je suis vraiment étonné, qu'en composant une pièce sur ce sujet, les auteurs anonymes du *Chasseur de la rue St.-Denis* n'en aient pas tiré un meilleur parti.

M. Bontemps, épicier de la rue St.-Denis, est affligé de cette manie de la chasse au plus haut dégré. Tout à son commerce pendant la semaine, il ne connaît plus que la chasse le samedi, le dimanche et le lundi, jours qu'il consacre à sa campagne de Pierrefitte. Cette manie est d'autant plus singulière, qu'il a la vue extrêmement courte, et que cette infirmité le force à porter continuellement des lunettes. Trois amis l'accompagnent ordinairement dans ses excursions : l'un, Barbetot fort amateur de la pêche, et aussi adroit avec sa ligne que Bontemps avec son fusil; l'autre Chopin, qui vient manger des raisins pour sa santé; le troisième, enfin, a un nom qui a quelque rapport avec ses goûts, il se nomme Papillon, et court sans cesse après les insectes des champs. Ces trois personnages ne font que paraître; il y aurait eu cependant moyen de les utiliser.

Mme Bontemps et sa fille Mlle Céleste, détestent autant la chasse que M. Bontemps la chérit. Toujours seules à Pierrefitte, elles maudissent de grand cœur la campagne, Mlle Céleste cependant moins que sa mère, elle a trouvé un amoureux dans le fils du secrétaire de l'adjoint du maire (la censure n'a pas voulu qu'il fût celui du maire), et elle aimerait assez le séjour des champs, si Adolphe pouvait devenir son époux. Par ses attentions auprès des dames, celui-ci a obtenu leur confiance, et par une ruse dont il fait part à Mme Bontemps, il se fait fort de forcer le mari à ne pas s'éloigner de la maison, c'est en se servant d'un instrument qui imite

le cri de la caille. Il en a déjà fait l'expérience pour engager Bontemps à demeurer à Pierrefitte qu'il voulait quitter sous prétexte que l'on n'y trouvait pas de gibier, il la renouvelle sur le pauvre chasseur qui a déjà éprouvé plus d'une catastrophe; il est tombé dans l'eau, a perdu sa casquette, ses lunettes, son chien caniche qu'il veut faire passer pour un levrier. Attiré par le faux cri de la caille, il se trouve en présence de sa femme qui lui fait reproche de sa folie. Bontemps, pour ne pas avoir la réputation d'un mauvais chasseur a envoyé son valet Pierre acheter deux perdraux à St.-Denis; il les montre comme des témoins irrécusables de son adresse, malheureusement ces deux perdraux sont truffés; il prétend avoir tué un lièvre, en montre la patte, il se trouve que c'est celle d'un chat. Mais la maîtresse du pauvre animal, désolée de la perte de son favori, a fait dresser procès-verbal. Pour étouffer cette affaire dans la crainte du ridicule, il consent au mariage d'Adolphe et de Céleste. Voilà une union bien motivée!

Au nombre des suppressions faites par la censure dans cette triste production, on remarquera celle-ci, elle est une preuve bien frappante de la ridicule crainte des allusions. Mme Bontemps, dans un couplet, dit qu'elle ne peut jouir d'aucune société, que lorsqu'il fait beau, son mari est dans les champs, et que lui et ses amis, quand il fait mauvais, s'établissent au billard. Elle terminait ainsi:

Sur la carambole et les poules,
Pour obtenir avec sécurité
La préférence et la majorité
Je viens d'escamoter les boules.

Les censeurs avaient d'abord fait mettre *billes* au lieu de *boules!* On sent combien cette différence de noms devait contribuer à la prospérité et à la tranquillité de

l'État ! Cependant, après beaucoup de réflexions, ils ont trouvé qu'il valait mieux supprimer tout le couplet. Il y en eut encore un autre de supprimé, parce que le mot *réquisitoire* y était employé. On a empêché M. Bontemps de dire que la *chasse était le plaisir des Rois. etc. etc.*

— 22. — *Une heure de Veuvage*, vaudeville en un acte, de M. Mazère, et ***

Montbrel a épousé une femme charmante, et, pour jouir de son bonheur, il s'est retiré dans un château de la Bretagne. Six mois se sont écoulés, et Montbrel, forcé de retourner à Paris, sans cesser d'adorer sa femme, sa chère Sophie, oublié au milieu des plaisirs, qu'il fallait revenir, et six autres mois ont passé avec la rapidité de l'éclair. Mme de Montbrel a employé tous les moyens pour le rappeler auprès d'elle ; lettres, prières, jalousie, soupçons, rien n'a réussi. Fatiguée de l'inutilité de ses tentatives, elle a résolu de frapper les grands coups. Par l'intermédiaire d'un médecin de ses amis, qu'elle avait fait venir auprès d'elle, elle a fait annoncer la nouvelle de sa mort à M. de Montbrel et toute sa maison a pris le deuil. Elle espère apprendre, par cette ruse un peu forte, quels sont les sentimens de son mari, et surtout s'il aime une Me de Melleville, sa meilleure amie.

Malheureusement pour Sophie, Montbrel a été instruit du tour qu'on voulait lui jouer; il arrive, mais disposé à se venger de son épouse, du docteur. Il fait chorus avec les valets, qui fondent en larmes, et demande le docteur et Mme Hardi, femme de son chasseur et gouvernante de Sophie, exige des détails sur le déplorable événement qui l'améne... puis, jouant la fureur, il saisit à la gorge le docteur, qui commence déjà à se repentir de ce qu'il a fait. — « Mais, reprend Montbrel, il faut être philosophe; je ne puis rester veuf... il faut que je soulage ma douleur, et je ne puis mieux faire que

d'aller me consoler chez la meilleure amie de ma femme... Mme de Melleville est-elle à son château ? — Non, dit vivement le docteur, elle est aux Iles. — Pardon, reprend le chasseur Hardi, je viens de la voir arriver tout à l'heure. — En effet, on annonce Mme de Melleville, et voilà Montbrel qui court à sa rencontre. Le docteur et Mme Hardi sont exaspérés de cette conduite ; ils en font part à Mme de Montbrel, qui se met en fureur à son tour ; le docteur voudrait tout déclarer, Sophie le lui défend ; elle prétend voir jusqu'où ira la perfidie de son mari. Elle charge seulement le docteur de le surveiller, aussi bien que Mme de Melleville. Montbrel s'est bien aperçu que le docteur l'épiait sans cesse, aussi fait-il exprès d'adresser de tendres déclarations à la meilleure amie de sa femme ; il l'assure qu'il ne pouvait mieux faire que de la choisir pour remplacer celle qu'il a perdu, puisqu'ils en parleront sans cesse. Enfin, les parens étant assemblés pour la lecture du testament, Montbrel la prie de rester pour la signature du nouveau contrat. Le docteur a beau crier au scandale, Montbrel n'écoute rien et présente sa nouvelle épouse à l'assemblée, lorsque Sophie paraît ! A sa vue tout le monde s'enfuit. Restée seule avec son mari, elle veut lui faire des reproches ; celui-ci, continuant son rôle, feint de la prendre pour une ombre ; et, après l'avoir encore tourmentée, après lui avoir fait sentir combien sa vengeance avait été cruelle pour lui, combien de maux elle pouvait faire naître, il lui demande pardon de son absence et l'obtient.

— 11 NOVEMBRE. — Le Baron de Muldorff passe, en voyageant, devant un château de belle apparence. — A qui appartient ce château, postillon ? — A M. le comte Albert de Vurtzbourg. — Au comte Albert !... arrête bien vîte ! Comment, mon ancien élève demeurerait ici ? — Le Baron descend, trouve le Comte ; de là, explica-

tions, confidences, etc. Le Baron a eu le malheur de perdre une fille qu'il idolâtrait. Pour dissiper sa mélancolie, il voyage continuellement, et a déjà parcouru une partie de la terre. En Auvergne, il a failli perdre la vie; tombé dans un précipice, il allait périr, lorsqu'une jeune fille lui sauva la vie. Le Comte, de son côté, a voyagé aussi en Auvergne; là, il s'est épris d'une jeune fille nommée Louise. Profitant de son innocence et de l'amour qu'il a su lui inspirer, il lui a fait quitter la maison d'une tante à laquelle elle avait été confiée par son père, bon paysan du pays. Il lui a promis de l'épouser, mais il n'a pas encore tenu sa promesse, et, pour ne pas laisser deviner ses liaisons, il l'a présentée partout comme sa sœur. Le Baron gronde d'abord son élève, mais ensuite il est du même avis que lui, lorsqu'il a vu la jolie, l'aimable Louise; il engage même le Comte à bien finir avec la jeune Auvergnate; mais un nouvel incident vient troubler la joie que le Comte comptait trouver dans une fête qu'il offrait à ses voisins. Son oncle, grand écuyer du Prince, auquel il doit toute sa fortune, veut le marier, et c'est le lendemain même qu'il prétend présenter son protégé à l'épouse qu'il lui destine. Albert n'ose instruire Louise du malheur qui le menace, et charge le Baron de lui faire cette cruelle confidence. Pendant qu'on est à table, arrivent au château deux petits Auvergnats qui parcourent le Tyrol en montrant la lanterne magique. Dès les premiers mots, on voit que Georgette est la sœur de Louise; Petit Jacques est un amoureux qui grandit pour Georgette. Ils ont demandé la permission de donner le spectacle au château, on la leur a accordée, et Petit Jacques annonce des tableaux nouveaux, peints par un dessinateur de la capitale, c'est *Clary* ou *le Repentir*, pantomime jouée à l'Opéra de Paris avec grand succès. A chaque tableau, l'émotion de Louise

devient plus forte; enfin elle fait cesser les petits Auvergnats, elle a reconnu Georgette, dont le cœur dès le premier instant avait volé au devant de sa sœur. Bientôt elles sont dans les bras l'une de l'autre. Louise fait part à sa sœur de la cruelle situation dans laquelle elle se trouve, et, comptant sur la tendresse d'Albert, elle se décide à prier le Baron de l'engager à former des nœuds dont elle attend le bonheur et la tranquillité: elle est loin de se douter de la confidence que le Baron a à lui faire! Voulant conserver Georgette auprès d'elle, elle lui a fait donner des habits de ville, et tout en lui promettant de ne pas abandonner Petit Jacques, elle l'engage à ne plus le revoir. Malgré la défense, Petit Jacques a pénétré dans la maison; il demande à Georgette, magnifiquement vêtue, Mlle Georgette, qui comme dans la *Ninette* de Favart dans la scène avec Colas, fait la précieuse, et désole Petit Jacques en l'engageant à se retirer. Le baron de Muldorff a été frappé de la figure de la jeune fille, mais la croyant de la société qui était à la maison, il n'y fait pas attention. Cependant Louise a eu une entrevue avec le Comte; il ne lui a pas laissé ignorer l'impossibilité dans laquelle il se trouvait de lui donner sa main. Louise, au désespoir, veut tout quitter pour aller se jeter aux pieds de son père, lui demander pardon de ses erreurs : elle s'éloigne; et Georgette, furieuse de l'affront que l'on fait à sa famille, ôte les précieux vêtemens qu'on lui avait fait prendre; et, sous le simple juste-au-corps d'une Auvergnate, elle est revue du Baron qui, cette fois, la reconnaît pour celle qui lui a sauvé la vie. Il apprend alors que Louise est sa sœur, et il promet de les adopter toutes deux et de leur donner son immense fortune. Louise refuse tout, elle a repris les vêtemens d'Auvergnate et veut partir. Cependant elle ne résiste pas aux tendres sollicitations du

Comte, qui oublie alors et les volontés du Prince et les desirs de son oncle.

Cette pièce est longue, froide et peu nouvelle; car, quoique son titre soit *la Nouvelle Clary* ou *Louise et Georgette*, elle rappelle à chaque instant les principales scènes du vaudeville d'*Une Soirée aux boulevards du Temple*, jouée à la rue de Chartres, mais elle n'en a nullement la gaîté. M. Scribe, malheureux dans cette association avec M. Dupin, se releva quelques jours après dans le vaudeville de *l'Ecarté* ou *un Coin du Salon*, dont j'ai à parler, et dans lequel, outre M. Mélesville, un troisième auteur, M. Saint-Georges, se fit remarquer. — On reprochait un jour à l'actrice qui jouait le rôle de Louise dans *la Nouvelle Clary*, de se charger la tête de diamans. — Je vous réponds qu'ils sont nécessaires, dit-elle. — Pourquoi, repartit-on? — Ne suis-je pas une fille séduite? — Oui! — Hé bien! je n'ai pas pu me laisser séduire pour rien! — Cette naïveté peint, dit-on, on ne peut mieux l'actrice qui en est l'auteur.

— 14. — M. Duparc, ancien homme de robe, retiré en province avec douze mille livres de rentes, a envoyé son neveu Léon à Paris pour finir son stage et entrer dans l'ordre respectable des avocats. Comme tous les jeunes gens de son âge, Léon laisse souvent les cinq codes pour courir les grandes sociétés. Lancé dans les meilleures maisons de la Chaussée d'Antin, il a fait la connaissance d'une jeune veuve, Mme de Roselle, femme aimable, jolie, sensible et riche; on a parlé de mariage, et l'oncle Duparc, enchanté de cet événement, est venu bien vîte à Paris pour être témoin du bonheur de son neveu. Il a suivi Léon dans les sociétés que celui-ci fréquentait, et s'est aperçu avec douleur, que suivant l'exemple général, le futur avocat avait pris goût à l'écarté, et y jouait avec

une ardeur sans pareille. Que faire pour essayer de corriger le jeune homme, ou du moins pour l'empêcher de perdre son argent? M. Duparc se sert d'un singulier moyen; il parie toujours contre son neveu. — « Si je perds, dit-il, mon neveu en profitera, si je gagne, j'en suis quitte pour lui rendre son argent. « — Mais cette conduite bienveillante lui a fait obtenir partout la réputation d'un intrépide joueur d'écarté.

Mme de Roselle donne une soirée, M. Duparc y est invité; et selon son habitude, il ne manque pas de s'y rendre les poches garnies d'argent et de billets de banque. Au nombre des invités sont M. Duroseau l'homme essentiel de la maison, celui qui se mêle de tout, qui dirige tout; le jeune Fortuné d'Alville, dernier clerc de notaire, qui reçoit par mois deux cents francs de pension de ses parens, et en perd trois cents à l'écarté dans une soirée, aussi doit-il deux mille francs à Léon son ami; Mlle Mimi, fille du notaire chez lequel se trouve Fortuné qui lui fait la cour. Toute la société est arrivée, les mamans, les oncles, les papas garnissent les tables de boston, de bouillotte, et le devant de la cheminée, les jeunes filles dansent entr'elles, les jeunes gens jouent à l'écarté. Léon a bien promis de ne pas jouer, d'être tout à la société; et pour plaire tout-à-fait à Mme de St.-Clair, la tante de sa bien-aimée, il lui tient compagnie auprès du feu. M. Duparc est enchanté de cette conduite: malheureusement Mme St.-Clair s'avise de prendre une place vacante, toujours dans le but de plaire, Léon parie pour elle; elle perd: il prend sa place, ne gagne pas et s'anime tellement, qu'au lieu d'aller souper il entre dans le boudoir de Mme de Roselle, retraite des plus fermes amateurs du jeu à la mode, son oncle l'y suit en gémissant. Plus sage que son ami, Fortuné qui se trouvait porteur de deux billets de mille francs, qu'il tenait de son notaire, les a confiés à Léon

pour n'être pas tenté de jouer. Léon dans le fatal boudoir, et quoiqu'en présence de son oncle, s'est oublié au point de jouer les deux billets de Fortuné, il les a perdus. M. Duparc qui les a gâgnés n'en est pas moins furieux, et M. Duroseau qui court partout, a annoncé cette terrible nouvelle à Mme de Roselle et à Fortuné qui se trouvent ensemble. Craignant que celui qu'elle aime ne soit soupçonné de la moindre action coupable, Mme de Roselle remet de suite deux billets de mille francs qu'elle possède, à Fortuné qui tremblait dejà, lui dit que Léon l'avait chargée de garder cet argent, en se promettant bien de fuir un jeune homme qui se laisse maîtriser par un pareil défaut. M. Duparc, après avoir fait une sévère leçon à son neveu, les lui rend. Quel est l'étonnement de Fortuné, en se voyant payé deux fois, son observation fait connaître le trait plein de délicatesse de la jeune veuve, et lui fait exprimer et sa douleur et sa résolution. Léon demande pardon, et du temps pour faire voir qu'il s'est corrigé, et sur l'observation de Mme de St.-Clair, que demain tout Paris connaîtra le trait de Mme de Roselle, cette dernière est forcée de tout promettre à Léon.

Cette pièce pourra dans cinquante ans d'ici donner de nos mœurs une idée aussi exacte que le *Cercle* peut nous donner aujourd'hui une idée des mœurs d'autrefois. On a remarqué cette critique de nos soirées à la mode. Duparc arrive à dix heures chez Mme de Roselle, les salons sont vides, et il témoigne son étonnement au valet. « Est ce que monsieur ne serait pas de Paris, dit celui-ci? — Non, mon garçon, j'arrive du Poitou. — C'est ce que je me suis dit tout de suite... Voyez-vous, Monsieur, c'est ici la chaussée d'Antin, et dans ce pays les sociétés ne commencent qu'à minuit. — On devrait alors changer la date des billets d'invitation. (*Regardant le sien.*) Que diable! *Lundi soir*, il fallait mettre *Mardi de grand matin.* —

— 2 DÉCEMBRE. — C'est au desir que manifesta plusieurs fois Gonthier, de jouer un rôle de Vieillard, que l'on doit *le Bon Papa* ou *la Proposition de Mariage*, de MM. Scribe et Mélesville. Adolphe et Léonie, les deux petits enfans de M. de Verbois, quoiqu'à peine échappés de leurs pensions, ont des inclinations, des intrigues amoureuses. Au lieu de les renvoyer à leurs classes, le grand-père écoute leurs folies, apprend que Léonie a pour amant un camarade d'Adolphe, Auguste Derneville, un écolier qui reçoit encore des férules, et qu'Adolphe brûle pour la nièce de M. de St.-Vallier, riche fournisseur, dont la maison est voisine de celle de M. de Verbois. Léonie s'est brouillée avec M. Auguste, elle voudrait que son grand-père se chargeât de les raccommoder; Adolphe, par sa légereté, a excité les soupçons jaloux d'Henriette St.-Vallier; ils ne se parlent pas depuis deux jours. Malgré ce refroidissement, Adolphe n'en est pas moins désolé, lorsqu'il apprend qu'Henriette doit devenir l'épouse d'un moderne enrichi, dont la réputation est des plus mauvaise. Henriette était déjà venue, sans qu'on le sût, chez M. de Verbois, pour engager ce digne vieillard, qui lui témoignait la plus vive amitié, à rompre ce mariage, qui causait son malheur. Adolphe, qui fait ses efforts pour arriver au même but, en a trouvé un, c'est de faire demander Henriette en mariage par son grand-père; il s'est même permis d'écrire au nom de celui-ci à M. de St.-Vallier. Pour que tous les incidens de cette pièce soient aussi invraisemblables les uns que les autres, M. de St.-Vallier, au reçu de la lettre, rompt le mariage avec M. Gercour, vient chez Verbois, l'appelle son neveu, et se trouve fort étonné, ainsi que les autres personnages, de la présence d'Henriette chez son futur. En attendant qu'elle pût parler au bon-papa, la servante Babet l'avait fait

entrer dans un cabinet. Pour se venger d'Adolphe, quand elle apprend que c'est par son conseil que M. de Verbois a fait la demande de sa main, elle consent à devenir la compagne du vieillard. Verbois commençait à se faire à l'idée qui l'avait d'abord si fort épouvanté, lorsque les jeunes gens se raccomodent, et, comme on a surpris Adolphe aux pieds de sa future grand-mère, et lui baisant les mains, on trouve qu'il est convenable de les unir au plus vîte, de crainte que M. Adolphe ne manque par trop de respect à son bon-papa.

— 21. — On a dit que *l'Album* ou *le Voyage en France* était dans l'origine une comédie en trois actes; il est cependant difficile de concevoir comment M. Picard a pu étendre ainsi un sujet déjà connu, et qui lui a fourni à peine la matière d'un acte dépourvu d'intérêt, froid et languissant. On a donné au Panorama Dramatique, l'année dernière, une pièce presque semblable à *l'Album*, *la Prise de Corps* ou *la Fortune Inattendue*. Toutes deux semblent même faites d'après une anecdote publiée dans le temps par quelques journaux.

Le lieutenant Georges Duval et le sergent Larose, faits prisonniers en Russie, ont trouvé un asile dans la maison du comte Nordiskin, envers lequel ils ont eu l'occasion de se montrer reconnaissants; ils ont sauvé le Comte et sa famille dans un horrible incendie. Pour être mieux reçus, Larose avait fait accroire au Comte que son lieutenant était le fils du comte Duval de Ste.-Arsenne, un des riches propriétaires de France. Admis dans la familiarité de la famille de ceux qu'il a sauvés, Georges s'est épris des charmes de la belle Henriska Nordiskin, a développé en elle le germe de plusieurs talens, et en a obtenu un tendre retour. Echangé et forcé de retourner en France, séparé de sa chère Henriska, il n'en a plus entendu parler; et, consacrant le produit de ses travaux

au soutien de sa mère et de sa sœur, il s'est retiré dans un village avec Larose, pensant à celle qu'il a perdue, et n'espérant plus la revoir de la vie. C'est au milieu de ces occupations interressantes, qu'un maître de danse nommé Bélair, vient le trouver; il est porteur de l'album de Mme la comtesse Bourliskoff, qui desirant posséder des dessins de tous les artistes français en réputation, a mis sur sa liste le lieutenant retiré. Georges retrace sur le papier la scène de l'incendie où il eut le bonheur de sauver le comte Nordiskin. Le hasard veut qu'Henriska, revenue en France après la mort de son père, ait acheté une riche propriété dans le village qu'habite Georges Duval; le hasard veut aussi que Bélair connaisse Henriska; il la prie de joindre un dessin aux dessins que renferme l'album que Georges lui a rendu. La jeune Russe reconnaît la scène de l'incendie, bientôt Larose lui apprend que son lieutenant demeure près d'elle. Après quelques quiproquos, causés par le premier mensonge de Larose et par le mariage d'une sœur de Georges, Henriska récompense le dévouement et la fidélité de son amant par le don de sa fortune et de sa main. *L'Album* donné pour la représentation à bénéfice de Mlle Léontine Fay, fut sévèrement jugé par la brillante société, réunie pour assister aux adieux de l'actrice à la mode. On ne nomma point les auteurs, je dis les auteurs, car M. Picard avait chargé un jeune vaudevilliste de réchauffer sa pièce par quelques couplets à effet. Quelques-uns furent applaudis, mais non l'ouvrage. Dans les entr'actes, plusieurs musiciens en réputation exécutèrent différens concerto, et Mlle Georges chanta avec assez de goût un air du *Rossignol*.

— Je n'ai à parler que pour mémoire, et afin que rien ne manque à ce recueil, de quelques pièces reprises à ce théâtre, la plupart pour faciliter à des débutants

l'occasion de se faire voir dans les rôles où ils croyaient devoir briller davantage. C'est ainsi qu'on a revu *le Charlatan* ou *la Femme du Sous-Préfet* (le 2 avril), *la Maison en Loterie* (le 28), *le Mariage Enfantin* (le 15 mai), *le Ménage de Garçon* (le 18 août), *M. Courtois*, donné à défaut d'une nouvelle pièce de circonstance, la veille de la St.-Louis, *l'Amour Platonique* (le 28 septembre), enfin *le Jeu de Bourse* (le 28 décembre). *Le Nouveau Pourceaugnac*, que l'on donnait le même jour que *l'Amour Platonique*, fut la cause d'un procès entre les deux administrations rivales du Vaudeville et du Gymnase. La première prétendait que la pièce lui appartenait ; le directeur de la seconde, qui se trouvait un des auteurs de la pièce, objet du débat, soutenait qu'il la pouvait faire jouer sur son théâtre; et en effet, *le Nouveau Pourceaugnac* y fut représenté. De là, assignations, procès-verbaux, et autres menus préliminaires d'une querelle judiciaire. Mais le tribunal jugea en faveur du directeur du Gymnase, qui ne fut pas aussi heureux quand il plaida contre les Comédiens Français, comme on va le voir.

Menjaud, acteur assez faible de la Comédie Française, mécontent de son sort, donna sa démission et contracta un engagement avec M. Delestre Poirson. Mais dans l'intervalle de temps qui s'écoula entre la signature de cet engagement et les débuts de l'acteur, quelques amis officieux arrangèrent ses affaires. Il épousa même Mlle Devin, actrice du même théâtre et rattaché de cette façon à la société qu'il voulait quitter d'abord, il demanda à rompre avec le directeur du Gymnase. Celui-ci ne le voulut pas; Menjaud assura qu'il ne paraîtrait pas au Gymnase. On afficha ses débuts pour constater son refus et, comme il ne parut pas en effet, il fut attaqué par M. Delestre Poirson. Soutenu par les Comédiens Fran-

çais, qui parvinrent, je ne sais comment, à faire voir aux juges que leur pensionnaire avait raison quoiqu'il y eut eu un engagement de signé, Menjaud fut déclaré libre.

Quant aux autres débutants dont j'ai à parler, personne n'en disputa la possession au Gymnase. M. Préval, le premier, se montra dans Ambroise d'*Alexis* (le 11 mars), et n'y fit pas merveille. — M. Belfort est un amoureux transi que l'on avait déjà vu à la Porte St.-Martin, et qui le soir du 21 mars, vint jouer, comme il jouait tous ses rôles et sans trembler de succéder à Perlet, le Michel de *Michel et Christine*. — Nestor valait mieux, aussi fut-il engagé pour quelque temps. Des intentions comiques, une voix juste et quelquefois agréable, mais une figure immobile, tel est cet acteur. Il joua une grande partie du répertoire de Perlet et créa quelques nouveaux rôles. — Mlle St.-Ange était à la Comédie Française, et tenait l'emploi des soubrettes. On trouvait sa physionomie piquante, sa tournure agréable, mais son talent des plus ordinaires. Elle débuta au Gymnase par Adelaïde de *la Demoiselle et la Dame*, Christine de *Michel et Christine*, Mathilde des *Mémoires d'un Colonel de Hussards*, et fut toujours à la hauteur de ses premiers essais. — MM. Adrien, Chardon, Charles, Emile Cuiller, St.-Albin, peuvent être mis sur la même ligne; on ne les connaissait pas avant leurs débuts, on ne les connaît pas plus aujourd'hui. Les deux premiers se montrèrent successivement, l'un (le 12 mai), l'autre (le 2 juin), dans *la Maison en Loterie*, où ils remplissaient le rôle de Jacquillard. Le troisième débuta par le rôle du *Jeune Homme en Loterie*; le quatrième, qui sortait des théâtres de la banlieue, y retourna je crois après cinq ou six apparitions indifférentes. Enfin M. St.-Albin se risqua dans *l'Artiste*; on prétend que sa témérité fut généreusement récompensée. A cette époque on avait répandu le

bruit que le Vaudeville avait engagé l'exilé du Gymnase, Perlet; et, pour empêcher le passage de sa pièce, il était nécessaire de la faire jouer au moins une fois dans le courant de l'année. — Je n'ai plus rien à dire de Mlle Minette Laforêt, petite brunette, assez gentille, qui joua (le 5 juin), Caroline d'*Alexis*. Elle dansait fort bien la gavotte dans *le Pacha de Surenne*, et faisait mieux les entrechats que les roulades. L'amour, assure-t-on, l'a mise aujourd'hui à même de quitter le théâtre. — Mme Casimir, si j'ai bonne mémoire, a débuté l'année dernière à Feydeau; elle chanta fort bien (le 1er août), Toinette de *la Maison en Loterie*. Quant à Mlle Adèle Prévot, je ne la connaissais pas avant son début dans *Philibert Marié*, par le rôle de Victor. Je ne sais aujourd'hui ce qu'elle est devenue.

THÉATRE DES VARIÉTÉS.

— 5 JANVIER. — Commencer l'année par une bonne action c'était d'un heureux augure pour l'avenir, quand on fait le bien on doit réussir, et une administration théâtrale qui se recommande par de pareilles œuvres, ne peut être que bien vue du public. Je veux parler ici d'une représentation au bénéfice de M. A..., un des auteurs qui ont le plus puissamment contribué à la fortune du Théâtre des Variétés, et qui n'a pas eu le bon esprit de s'assurer des rentes comme les directeurs et les administrateurs que ses ouvrages ont enrichis. Quatre pièces du répertoire de ce théâtre, jouées par les premiers acteurs, composaient le spectacle, qui ne fut pas des plus productifs. Il eut été autrement monté s'il se fût agi de la représentation à bénéfice de quelque comédien; on profita même de cette occasion pour augmenter le prix des places, mesure qui ne fut pas généralement approuvée ; le moment surtout paraissait mal choisi.

—12 — Depuis l'*Intendant comédien*, *Phrosine*, etc. que de pièces à travestissemens n'a-t-on pas imaginées pour faire briller quelques acteurs aimés du public? Vouloir dans ces canevas une intrigue quelconque, la moindre vraisemblance, ce serait demander la chose impossible, on ne peut raisonnablement exiger de leurs auteurs que de l'esprit et de la gaîté dans les détails, en passant condamnation sur le reste. *Le Comédien de*

Paris, ou *Assaut de travestissemens*, est encore une imitation des ouvrages dont je parlais plus haut. Et comme si les auteurs d'aujourd'hui rougissaient du métier qui les fait vivre, et cherchaient tous les moyens de rester dans l'oubli, dont, par suite d'une singulière contradiction, ils paraissent vouloir sortir; ceux du *Comédien de Paris*, imitant la conduite du plus grand nombre de leurs confrères, se cachèrent sous leurs noms de baptême d'Eugène et d'Armand.

M. Dufard, ancien comédien, s'est retiré près de Limoges, après avoir fait fortune; il a une fille que sa femme, par amour pour son ancien état sans doute, veut marier à un comédien de Paris qu'elle ne connaît pas, mais qu'elle a été attendre à Limoges. Le vieux Dufard, avant de céder à sa moitié, avait bien pensé à son intendant Lisis qui aime sa fille, mais cette considération ne lui ayant pas paru d'un assez grand poids, il est allé rejoindre sa femme pour ramener le futur. Pendant l'absence du père et de la mère, Mlle Laure et Lisis dressent leurs batteries pour empêcher ce mariage. Deux comédiens de province, alléchés par la dot que Dufard doit donner à sa fille, ont séduit, à l'insu l'un de l'autre, l'Essouflé, ancien souffleur de Dufard, aujourd'hui son ami. Ils ont obtenu une chambre dans le château, et s'y préparent à déployer tous leurs talens devant Mme Dufard, tandis que Lisis et Laure s'apprêtent à les recevoir et à les mystifier. En effet, sans qu'on puisse deviner dans quel but cette comédie commence, M. Téobel, l'un de ces comédiens, se présente sous le nom de Férocino, acteur de mélodrame, débite cent phrases ridicules à Lisis, travesti en vieil intendant. Laure, sous les habillemens de sa mère, reçoit la déclaration que Férocino Téobel avait préparée pour elle-même; puis ensuite celle de l'autre comédien Floridor, qui, sous le nom de

Dutitre, fait la critique des auteurs et des journalistes du jour, le reste est un salmis de quolibets, d'épigrammes, de travestissemens sans suite et sans liaison. Téobel revient et se donne pour Soufflé, artiste cuisinier de Paris; puis on annonce M. Dujarret, danseur, écuyer voltigeur. Laure trouve plaisant de laisser les deux prétendans en présence, et se retire. Dans cette scène on fait la critique du *Paria*. Laure, revenue habillée en savoyarde, prétend que l'intendant de la maison l'a renvoyée. Floridor, dupe de la ruse, trouvant la petite fille à son gré, lui donne rendez-vous chez lui. Téobel en reparaissant pour imiter Damas dans la *Fille d'Honneur*, se laisse captiver par Lisis, habillé en anglaise. Enfin, dès que M. Dufard est de retour, on l'instruit de tout ce qui s'est passé pendant son absence, et comme Lisis a bien joué la comédie, il lui donne sa fille en mariage.

— 23 — C'est dans le couplet suivant, extrait de l'une des chansons qu'il a publiées, que M. Brazier, assisté de MM. Merle et Carmouche, a trouvé le sujet du vaudeville de *sans Tambour ni Trompette....*

Le trompette d'un régiment
Aimait un' vivandière,
Le tambour en faisait autant,
Elle les laissait faire.
Nos amans se voyant trahis
Quittèrent la fillette,
Qui retourna dans son pays
Sans tambour ni trompette.

La petite vivandière, Claire, qui ne se trouve pas aussi sévèrement punie dans la pièce que dans la chanson, est courtisée par le trompette Fanfare, le bel esprit et le Lowelace de la garnison; et le tambour Labreloque, amoureux timide et sentimental, parlant toujours en rime. Claire fait la coquette avec ces deux galans, et se

moque aussi du vieil hussard Schabraque qui a monté, depuis qu'on lui a donné sa retraite, une petite boutique, située en face de la maisonnette de celle qu'il poursuit de ses déclarations d'amour. Fanfare a demandé et obtenu de Claire un rendez-vous à onze heures; Labreloque en obtient un à deux heures. L'espiègle vivandière ne les rejette ni l'un, ni l'autre, ce qui met Schabraque, qui observe ce manége, de fort mauvaise humeur; malgré cela, il se décide à lui déclarer son amour et à lui offrir sa main. Claire rit et ne répond rien à cette singulière confidence. Cependant, Labreloque et Fanfare, assez satisfaits de leur entrevue avec la vivandière, ont, sans se consulter, acheté, l'un des boucles d'argent, l'autre un madras qu'ils ont été choisir chez Schabraque, et tous deux ont eu par hasard l'idée de le charger d'offrir ces présens à leur belle. Schabraque, pour leur jouer un tour, remet les boucles à Fanfare, le madras à Labreloque, en leur faisant croire qu'il est chargé de leur faire ces cadeaux en échange de ceux qu'ils ont donné; grande querelle entre les deux rivaux, lorsqu'ils se font confidence des faveurs qu'ils croyent avoir reçues et de leurs prétentions, ils sont même prêts à tirer le sabre lorsque Claire les sépare, mais elle essuie leurs reproches. La pauvre fille ne comprend rien à ce qui lui arrive, Schabraque lui explique tout le mystère, et bientôt attendrie par le tendre attachement qu'il lui porte, par le récit des services qu'il lui a rendus, elle oublie facilement une coquetterie qui n'était pas dans son cœur, et consent à devenir la compagne du vieux hussard.

— 6 FÉVRIER. — Autant les sentimentales amours de Claire et de Schabraque, bien que ce nom parut un peu dur à des oreilles françaises, avaient obtenu de succès, autant en eurent peu celles de *Manon Giroux*. Cette héroïne célèbre de Vadé, en héritant de la fortune de

son oncle le *déchireux* de bateaux, est devenue orgueilleuse. Les tendres déclarations de Bachot, *passeux* de la Grenouillère, dont elle accueillait les voeux avant cet heureux événement, lui paraissent communes et de peu de goût, surtout depuis quelle a écouté les douceurs de M. Cadenette, le commis de l'octroi; celui-ci a fait sentir à sa nouvelle maîtresse

Qu'une femme jeune et jolie
Ne peut vivre ainsi sur l'eau,
Et descendre dans un bateau
Le fleuve de la vie.

Manon sentant la justesse de cette observation, prend une toilette *catalogue* à sa nouvelle position, renonce au blanchissage, et accepte même un dîner des commis de l'octroi, en exigeant que leurs épouses s'y trouvent, par respect pour la décence. Pour assister à cette fête, Manon a dédaigné le repas et le bal préparés pour célébrer la fête des blanchisseuses; celles-ci irritées de cette conduite, s'apprêtent à rabattre l'orgueil de leur ancienne compagne d'une manière toute énergique. On commence la guerre par des mots piquants, des mots on en vient aux injures, et déjà le bonnet de la dédaigneuse Manon commençait à être chiffonné, lorsque Bachot, étouffant dans son cœur tout sentiment de haîne et de vengeance, prend le parti de l'opprimée, l'arrache des mains de Mme Thomas la cabaretière, et de Suzon la repasseuse, et s'en déclare hautement le défenseur. Touchée de ce beau trait, et ne pouvant résister au plaisir de danser la *monaco*, Manon se raccommode avec Bachot et tandis que l'on berne le pauvre Cadenette, qui s'était avisé d'en conter à deux ou trois femmes à la fois, elle fait la paix avec ses compagnes, et termine la pièce en donnant une leçon de morale que l'on aurait voulu en-

tendre exprimer de manière à ne pas donner lieu à une sale équivoque.

Et par cette historiette
On est convaincu
Qu'il ne faut pas que l'on monte
Plus haut qu'on ne doit.

Un pareil tableau était pourtant bien placé aux Variétés, des poissardes, des gravelures, de grosses plaisanteries, etc., etc., tout cela devait réussir. — Le bon goût voudrait-il rentrer au théâtre que nous exploitons? — s'écrièrent en chœur les fournisseurs ordinaires, surtout quand ils virent avec quel plaisir on adopta la *Chercheuse d'esprit* de Favart.

— 15 — MM. Dumersan et Lafontaine qui, sans le vouloir sans doute, donnèrent le signal du pillage des œuvres de Favart, avaient agi avec autant de modestie que de discernement. Un petit nombre de couplets nouveaux, mais agréables, la scène où Nicette demande de l'esprit à M. Narquois retranchée, tels furent les seuls additions et changemens qu'ils se permirent de faire à cette jolie pièce. On leur sut gré de n'avoir livré que le nom de Favart au désir des curieux, et d'avoir fourni à Mlle Jenny Vertpré l'occasion de créer un rôle, dans lequel Mme Favart s'était fait une grande réputation.

— 28. — On a déjà vu plus haut qu'un *Bureau des Nourrices* était tombé au Vaudeville, le même sort attendait celui que l'on représenta sur le théâtre des Variétés. Comme l'intrigue de ces deux tristes ouvrages était à peu-près la même, je passerai rapidement sur l'analyse de cette dernière, pour arriver à l'événement plus curieux de la rentrée de Potier au théâtre de ses premiers exploits.

Le père Galuchet, portier ambitieux et savant, qui a lu

Berquin et J.-J. Rousseau, a une fille, la belle Aurore, dont le cœur s'est enflammé pour un Céphale de Montmartre, nommé Champoulot, et qui vend du lait d'ânesse. Cet amour déplaît à Galuchet, qui préfère pour gendre M. Badoulard, meneur de nourrices, assez volage de son naturel et séducteur reconnu. Champoulot vient d'être renvoyé par le père, lorsqu'un agent d'affaires, M. Diligent, arrive afin d'obtenir des renseignemens sur un certain meneur dont la conduite mérite quelques reproches. Badoulard ne tarde pas ensuite à se présenter au bureau à la tête d'une troupe de nourrices. Son séjour à Paris le met à même de revoir Aurore, qui le reçoit fort mal, en lui faisant l'aveu qu'elle n'aura jamais d'autre mari que Champoulot. Déguisé en nourrice, celui-ci s'est introduit dans le bureau avec le projet d'enlever sa belle. Sous ce nouveau costume il plait à Badoulard, qui lui fait la cour, et dont il cherche à se débarrasser, lorsqu'un commissionnaire survient, portant une barcelonnette renfermant un enfant; il remet le nouveau né entre les bras de la fausse nourrice, qui n'ose se découvrir, dont l'embarras est extrême, surtout à l'approche des autres nourrices. Le père, la fille, le rival paraissent, Champoulot est reconnu. On le questionne sur les parens de l'enfant, il ne répond rien et on le met sur son compte... Dans ce moment, M. Diligent reconnaît dans Badoulard, le meneur qu'il cherchait... Tout s'éclaircit. Badoulard confesse ses torts, consent à épouser la mère de l'enfant, qui se trouve une de ses anciennes maîtresses, et le marchand de lait d'anesse devient l'époux de Mlle Aurore.

— On trouvera de plus amples détails sur les premières querelles de Potier avec la nouvelle administration du théâtre de la Porte St.-Martin, à l'article de ce dernier théâtre. Je n'ai ici à parler que de son arrivée,

que l'on a comparée, avec raison, à celle de l'enfant prodigue dans la maison paternelle qu'il avait abandonnée. Son départ avait fait plaisir à plusieurs acteurs que sa présence empêchait d'être remarqués; son retour devait, par conséquent, mécontenter beaucoup de monde, c'est ce qui arriva. On se persuadait que, comme auparavant, Potier allait s'emparer du répertoire, accaparer tous les rôles, briller seul dans les pièces, etc. Ces bruits, qui pouvaient avoir quelque fondement, firent parler de démissions, de départs; c'était à qui crierait le plus haut, que ses intérets étaient lésés, qu'il lui fallait aller chercher fortune ailleurs. On parvint à calmer toutes ces frayeurs, à faire entendre raison aux plus obstinés, et à leur prouver que le retour de Potier n'influerait en rien sur le sort des acteurs qui, pendant son éloignement, avaient contribué par leur zèle et leurs talens, à assurer la prospérité du théâtre. Potier, en effet, devait trouver du changement en rentrant au théâtre des Variétés; plusieurs de ses anciens camarades s'étaient formés, avaient obtenu une vogue méritée; ils craignaient de se voir supplantés, et l'intérêt et l'amour-propre s'unissaient pour leur faire pousser des plaintes, quelquefois justes. Toutes ces difficultés furent aplanies, Potier redevint l'égal de tous ceux qu'il maîtrisait autrefois, et à cette condition, le bon accord régna, comme avant, dans les coulisses des Variétés.

On a beaucoup blâmé le séjour qu'a fait Potier au théâtre de la Porte St.-Martin, je n'en vois pas trop le motif. Il faudrait donc en conclure que cet acteur original n'avait de talent que dans une salle, et n'était inspiré dans les rôles plaisans qu'il créait, que par les autres acteurs qui l'entouraient. Potier faisait autant de plaisir au théâtre de la Porte St.-Martin qu'à celui des Variétés, y attirait autant de monde. Il était donc ridicule

de le fixer dans un endroit préférablement à tout autre.

Le théâtre des Variétés, en enlevant à son rival l'acteur qu'il regrettait depuis long-temps, montra une fermeté dont le premier il dut être surpris; aussi, ce fut sans doute pour avoir le temps de se remettre, que l'on ajourna la rentrée de Potier. Elle fut annoncée en dépit de toutes les assignations, procès-verbaux, significations, etc., etc., accumulés par les nouveaux directeurs de la Porte St.-Martin, que quelques individus, dans l'espérance de profiter de la confusion que faisait naître cet événement, poussaient à la guerre, au lieu de les amener à un accommodement qui ne pouvait manquer de leur être profitable. C'était dans *le Ci-devant Jeune Homme* et dans *les Précepteurs*, que Potier devait faire sa rentrée, le 5 mars; c'est aussi dans ces deux pièces qu'il reparut. Quelques marques d'improbation, dont il était difficile de pénétrer le motif, et dont on pouvait accuser quelques mécontens maladroits, intimidèrent l'acteur à son entrée en scène, mais comme on avait politiquement composé le parterre, le triomphe fut certain, et rappelé, comme l'ordre sans doute en avait été donné, Potier, conduit par Brunet, vint recevoir au milieu des applaudissemens, l'assurance qu'il serait aussi bien accueilli que par le passé.

Ce qu'il y eut de plus remarquable dans cette soirée, c'est que Potier reparaissait dans une pièce de l'un de ses adversaires, dans *le Ci-devant Jeune Homme*, de M. Merle, et qu'à quelque temps de là, le même auteur, en qualité de co-directeur du théâtre de la Porte Saint-Martin, donna au directeur du théâtre des Variétés, qu'il poursuivait en justice, la permission de jouer trois pièces de son répertoire, *les Frères Féroces* (le 20 mars), *le Code et l'Amour* (le 20 mai), *le Tailleur de Jean-Jacques* (le 28 juin)!!

Le titre de cette dernière pièce, une des plus agréables que l'on ai faites depuis long-temps pour Potier, m'amène naturellement à parler du *Cordonnier de Voltaire* ou *la Fuite de Berlin*, espèce de contrepartie du *Tailleur de Jean-Jacques*, bien que leur destinée ait été très différente, et que le cordonnier ait été aussi mal reçu que le tailleur avait été bien accueilli.

Le roi de Prusse ayant consulté Voltaire sur des vers de sa façon, le poète a eu la maladresse de les trouver mauvais; et le Roi, irrité plus qu'il n'est permis de l'être pour une pareille vétille, a ordonné qu'on arrêtât Voltaire. Prévenu à temps, celui-ci a pris la fuite, et c'est dans la maison de l'aubergiste chez lequel il s'est réfugié que se passe la scène. Pour faire avoir un jour d'avance à Voltaire sur ceux qui le poursuivent, l'hôte imagine de faire passer le cordonnier du poète pour le poète lui-même. Le disciple de St.-Crépin accepte avec plaisir la commission, endosse la robe de chambre de Voltaire, met sa perruque, son bonnet, et sous ce grotesque appareil, reçoit quelques visiteurs qui croyent s'adresser au grand homme; entr'autres un poète de la Silésie, qui vient le consulter sur un quatrain, et un peintre anglais, qui se rendait à Berlin pour faire son portrait. Venait ensuite un conseiller de S. M. Prussienne; mais la présence de ce magistrat porta malheur à l'ouvrage. Il s'avisa de parler de lettre de cachet! Ce mot, et les plaisanteries un peu de mauvais goût répandues dans le rôle du cordonnier, excitèrent un tel bruit que la pièce n'alla pas plus loin. Le cordonnier allait-il en prison, n'y allait-il pas, c'est ce que j'ignore, et ce qu'il fut impossible de savoir.

— Quoique la salle des Variétés soit une des plus jolies constructions de ce genre qui embellisse la capitale, elle a encore reçu de nouveaux enjolivemens

cette année. Toutes les parties de la salle, à l'extérieur comme à l'intérieur, ont été repeintes à neuf, et ornées de peintures nouvelles. L'orchestre et le parterre sont tels qu'ils étaient auparavant. Le principal changement a porté sur le rang des premières loges. On les a toutes, excepté les deux premières de chaque côté, diminuées de deux places; et, par ce moyen, l'on a pu établir une galerie fort commode, qui fait le tour de la salle. Les loges des premières sont séparées par des colonnes, qui divisent aussi les secondes loges, et dont les chapitaux soutiennent une galerie circulaire, coupée en loges sur les deux côtés. Au milieu, est le premier amphithéâtre; au-dessus, le deuxième amphithéâtre ou paradis, dont les côtés sont séparés par des groupes représentant des rideaux à demi-fermés. Le plafond est circulaire, et orné d'arabesques et de fleurs, dont les rameaux viennent se réunir autour d'un réseau en or qui cache la place du lustre. Le fond de ce plafond, aussi bien que celui de toutes les devantures de la salle, est blanc, ce qui donne beaucoup d'éclat à l'ensemble, surtout depuis que l'on a adopté le mode d'éclairage par le gaz hydrogène, qui jette, sur chaque peinture, une lumière aussi douce que brillante. Les avant-scènes sont les mêmes qu'auparavant; on sait qu'elles ont l'avantage de ne pas avancer sur la scène, coutume que l'on devrait bien adopter dans tous les autres théâtres. On a remplacé les peintures qui bordaient la devanture des premières loges, par d'autres peintures moins originales que les premières. On doit se souvenir qu'elles représentaient les scènes les plus plaisantes des meilleures pièces de ce théâtre; seulement, il était assez ridicule de voir monsieur *Vautour* ou *Cadet Roussel* sous le costume grec. A cet anachronisme près, ces peintures offraient une variété qu'on ne retrouve pas aujourd'hui. On voit

une suite de guirlandes sur lesquelles se balancent des amours occupés, les uns à jouer de différens instrumens, d'autres à tirer des armes, à bander un arc. Les devantures des secondes offrent une draperie bleue rehaussée d'or, et bordée de velours cramoisi; celles des amphithéâtres sont ornées d'arabesques. La toile, dont le fond est bleu tendre, est coupée, dans plusieurs sens, d'arabesques en or, qui soutiennent un cadre plus long que large, au milieu duquel est représenté un jeune enfant tenant une marotte dans sa main gauche, et de la droite, dirigeant deux dauphins qui traînent la coquille sur laquelle il est debout: deux autres enfans l'accompagnent assis sur des cignes. Un caisson, placé au milieu de la bordure, offre le nom de Vadé, les deux latéraux ceux de Panard et de Collé.

— 16 AVRIL. — Le parti qu'il est possible de tirer des situations plaisantes et dramatiques, qui naissent naturellement de la différence de conduite de deux époux avant et après leur mariage, devait nécessairement engager quelques auteurs à les transporter sur la scène. Ceux de la *Demoiselle et la Dame* ont assez bien réussi au Gymnase, et ont eu bientôt des successeurs. L'idée première de leur pièce se trouve reproduite dans le vaudeville, en deux actes, *de Matin et Soir*, ou *la Fiancée et la Mariée*, de MM. Dartois et Eugène. Cependant, quoique cette dernière pièce ait eu assez de succès, je donnerais la préférence à celle du Gymnase.

Le capitaine St.-Léon doit épouser sa cousine Amélie, et Suzanne, la femme de chambre de cette dernière, prendre pour mari le maréchal-des-logis, Ladouceur. Ces quatre personnages ont des caractères fort différens. Le capitaine est vif, emporté; Amélie, pleine de douceur. Suzanne s'est toujours montrée le digne pendant du capitaine, et Ladouceur, par sa complaisance sans exemple

pour sa future, mériterait d'être mis sur la même ligne qu'Amélie. Mme Dormilly, jeune veuve, qui est venue assister au mariage, engage St.-Léon à attendre, pour la cérémonie, l'arrivée d'un oncle qu'il ne connaît pas. Cette observation déplaît fort au capitaine qui a tout fait préparer. Il gronde tout le monde, même sa jolie future, qui a bien innocemment témoigné le desir d'aller à Paris. Une lettre qui lui annonce l'arrivée d'un original nommé Jean, qu'il a connu dans ses voyages, et l'arrivée de ce dernier, lui sert à sortir d'embarras! Mme Dormilly voulait absolument remettre la noce au lendemain, parce que l'oncle n'arrivait pas... eh bien! Jean va remplacer cet oncle que personne ne connaît. Celui-ci veut d'abord s'opposer à cette folie, mais St.-Léon le prie tellement, qu'il consent à tout, et l'on part pour l'église, où le prêtre va donner une double bénédiction.

Au second acte, tout change de face; les noces ont été célébrées, et Jean et Mme Dormilly ont donné à Amélie le conseil de montrer du courage et de rompre le caractère fougueux de son mari. Amélie y consent avec peine; mais enfin elle le promet, et s'acquitte de son rôle à merveille. St.-Léon veut commander, elle lui résiste, et prétend partir pour Paris, avec son oncle, quoique St.-Léon, irrité de la conduite de sa femme et de celle de Jean, prétende s'y opposer de tous ses moyens. Suzanne est enchantée de la conduite de sa maîtresse, mais Ladouceur lui fait changer de ton. Le refrein du maréchal-des-logis était, avant la noce: *Comme c'est ça!* Depuis que le oui fatal a été prononcé, il répète toujours : *C'est plus ça!* et prévient Mme Ladouceur qu'il ne s'agit plus de lever la main et de crier, parce qu'il a, lui, la main dure, exercée, et la voix forte. St.-Léon, exaspéré de tout ce qui se passe, et surtout de l'obstination de Jean, veut le forcer à

changer de rôle, et à ne plus jouer celui de son oncle. Jean change aussi de ton, et prétend, à toute force, être l'oncle de St.-Léon. Le capitaine ne se connaissant plus, prétend, en présence de tous les invités à la noce, démontrer l'imposture de Jean. Celui-ci se découvre alors, et fait voir qu'il est véritablement l'oncle de St.-Léon. Le capitaine promet alors de se corriger, et offre à sa femme de la conduire à Paris.

— 7 MAI. — C'est d'après une coutume en vigueur dans plusieurs contrées de l'Angleterre, que fut fait le vaudeville de la *Fiancée de Windsor* ou les *Indemnités Anglaises*. Il est d'usage qu'un amant ou un mari trompés, soient indemnisés par celui qui a eu le bonheur de recevoir quelque faveur de la maitresse ou de la femme de celui qui se plaint. Si l'on plaisante les maris français de leur indifférence pour les fautes de leurs moitiés, que doit-on dire de la conduite des maris anglais qui en trafiquent ? L'avantage est donc encore, dans ce cas, à notre nation. Cependant, malgré cette donnée comique, la *Fiancée* n'eut que très peu de succès.

Georgina, filleule du constable Berlificotte, est sur le point d'épouser l'imbécille Nigodin. Aimée du baronnet Edwin, elle en reçoit un baiser dont elle porte plainte à son parrain. L'intéressé Nigodin s'en réjouit, ne voyant dans ce baiser que la cause d'un procès, qui lui rapportera une forte *indemnité*. Edwin est cité devant le constable, et piqué de ce que Georgina a porté plainte contre lui, il nie le baiser; les témoins le contredisent, et Georgina, furieuse, jure de se venger du baronnet. Elle prétend se faire embrasser de nouveau par lui devant tout le village : c'est Nigodin qui dirige tout le complot. Edwin arrive presque repentant de l'affront qu'il a fait essuyer à Georgina; ne voulant plus se soustraire à l'amende, il vient lui offrir une riche dot, pour qu'elle

puisse oublier l'injure qu'il lui a faite. Georgina, attendrie par cette action, oublie sa vengeance et ses projets. Nigodin, qui arrive en tapinois avec tout le village, est témoin de la promesse que fait Georgina d'appartenir au baronnet.

— 28. — C'est au sujet des *Petits Acteurs* ou *les Merveilles à la mode*, de MM. Brazier et Dumersan, que Mlle Léontine Fay, pour se venger des traits malins dirigés contre elle, fit ajouter, dans une des scènes du *Vieux Garçon*, le couplet que j'ai cité plus haut. On a ri beaucoup, en effet, de plusieurs passages fort comiques de cette parade, surtout de ceux où l'on avait eu l'idée de faire jouer quelques scènes du *Dépit Amoureux*, par des enfans, dont le plus âgé avait cinq ans au plus, et que l'on avait costumés comme les personnages de la cour de Louis XIV.

Auguste et sa femme Adèle, tous deux comédiens de province, se trouvant sans engagement, ont été à Pantin se mettre en pension chez le menuisier Michon. Ce menuisier, bel esprit, amateur de spectacle, s'est fourré dans la tête de faire jouer la comédie à Jacquot et à Pierrette, ses enfans, aussi bien qu'au petit Coco, le fils de la voisine Chopin. Ce qui achève de lui tourner la tête, c'est qu'il a lu dans les journaux que beaucoup d'enfans faisaient merveille à Paris; il compte bien que les siens seront du nombre, et s'embarrasse fort peu des observations et des criailleries de sa femme qui n'approuve pas tous ces beaux projets. Pendant son absence, il se hâte de faire répéter à ses élèves une scène du *Misantrope*, parce que le soir même ils doivent jouer sur un petit théâtre que l'on a élevé dans le village. Sur ces entrefaites arrive un directeur de spectacle: il a entendu parler d'Auguste et d'Adèle, possède leur adresse, et se propose de les engager; c'est à Michon qu'il demande

les renseignemens nécessaires. Trompé par les discours du directeur Floricourt, et ignorant que ses hôtes étaient comédiens, le menuisier croit que l'on parle de ses enfans, s'empresse de donner son consentement aux propositions qu'on lui fait, et accepte même des avances. A cette nouvelle, Mme Michon entre en fureur, mais bientôt le retour d'Auguste et d'Adèle explique le quiproquo qui a eu lieu, Floricourt s'arrange avec eux, et pour se divertir un instant aux dépens du pauvre Michon, qui a été faire habiller ses enfans chez la voisine Chopin, on garde le silence. C'est le *Dépit amoureux* qu'il fait représenter. Pour aider son fils, il s'est chargé du rôle de Gros-Réné, et reçoit un soufflet de sa femme quand il dit :

Car voyez-vous la femme est, comme dit mon maître,
Un certain animal difficile à connaître,
Et de qui la nature est fort encline au mal,
Et comme un animal est toujours animal.
Et ne sera jamais qu'animal, quand sa vie
Durerait cent mille ans. . . . . . .

Jusqu'à ce moment la représentation marche assez bien, mais un malencontreux pâtissier s'est placé dans la foule des curieux, les enfans ont aperçu le panier aux gâteaux : dès-lors plus d'attention, toujours des répliques manquées, leurs yeux ne quittent pas les brioches ; Michon se fâche, pousse le pâtissier, la corbeille tombe, et voilà l'amoureux et l'amoureuse qui sautent sur les gâteaux ! Floricourt s'explique alors, les avances servent à payer le mois que devaient les comédiens, et Michon crie à l'intrigue et à la cabale !

— 7 JUIN. — Quelque fut la faiblesse de l'intrigue des *Petits Acteurs*, il y avait au moins dans ce canevas ombre de bon sens, de la gaîté, des saillies, des intentions comiques, mais que dire de *la Marchande de Coco*,

ou *les Projets de réforme*, de MM. Imbert et Varner!

On se trouve dans la rue Mouffetard, le marchand de vins, Chablis, et Mlle Robinette, marchande de coco, fille du frotteur Desbrosses, s'entretiennent de leur commerce respectif. Il est de bonne heure et l'on attend les chalands. Chablis a un garçon qui aime Robinette, mais Robinette ne veut pas de Rougeot, quoiqu'il soit le protégé du père Desbrosses; son cœur appartient à Latringue, commis à la barrière, qui a la galanterie de venir tous les matins remplir d'eau la fontaine de sa maîtresse. Pendant que Chablis est descendu à sa cave, Robinette apercevant Rougeot poursuivi par les commis de la barrière, ferme la porte du cabaret pour lui jouer un tour. Rougeot en effet a passé un chien dont le ventre creux contenait du vin blanc. Entendant les commis venir derrière lui, il veut entrer dans la boutique, la porte est fermée! le danger est imminent... heureusement il aperçoit la fontaine de Robinette, elle est vide, il y verse tout son vin blanc et jette le caniche par dessus le mur. Quoiqu'il paraisse innocent, Latringue n'en exige pas moins qu'il se rende à la visite.

Après avoir passé trois nuits hors de chez lui, le père Desbrosses revient essuyer les reproches accoutumés de sa femme, mais cette fois il lui promet de se corriger et de ne plus boire que de l'eau. Robinette satisfaite du tour qu'elle a joué à Rougeot, part avec sa fontaine, le vin de Rougeot, sans qu'elle, ni les acheteurs s'en doutent. Fidèle à la promesse qu'il a faite à sa femme, mais ne pouvant pas subitement se mettre à l'eau pure, Desbrosses essaie de la tisanne de sa fille, vide la fontaine, se grise complètement, et pour l'achever, des amis l'entraînent chez Chablis. Latringue, constant dans ses habitudes, accourt, trouve la fontaine à sa place accoutumée, la remplit d'eau, et offre à sa belle, comme gage de ten-

dresse, un bâton de réglisse. Rougeot, mis en liberté, s'est empressé de revenir, regarde la fontaine et bénit le ciel en la voyant pleine; avec le père Chablis, il se hâte de verser ce qu'elle contient dans quelques bouteilles que saisissent Desbrosses et ses amis, mais à peine les ont-ils goûtées qu'ils font une grimace épouvantable et cherchent querelle à Rougeot; celui-ci raconte son histoire du matin et soutient que ses bouteilles contiennent du vin blanc, Latringue qui arrive, entend cet aveu, veut savoir ce que le vin est devenu, et apprenant qu'il a été bu par le père Desbrosses, prétend le faire payer comme tonne de deuxième classe. Celui-ci se tire d'affaire en donnant sa fille à Latringue.

— 19. — *La Fille mal gardée* est une des plus agréables productions de Dauberval, et Mme Quériau, dans le rôle de Lise, s'y est fait une grande réputation. Avant que MM. Francis, Brazier et Dumersan pensassent à mettre ce ballet en vaudeville, un auteur, M. Charles Maurice, avait transformé en agréable comédie les scènes du chorégraphe. Les nouveaux arrangeurs ne se sont donné d'autre peine que celle de dialoguer en prose assez commune le programme de Dauberval. La seule addition qu'ils y aient faite, c'est le second titre de *la Coupe des Foins*.

— 20 JUILLET. — Dans notre pays, où l'on semble être les tributaires nés des extravagances de la mode, rien ne devrait étonner. Toutes les idées bizarres des oisifs et des sots qui donnent ce qu'on appelle le ton à la société, sont presque toujours adoptées par la masse, sans que la critique ose y trouver à redire. Cependant, lorsqu'il s'est agi de marcher sur les traces des charretiers et des rouliers, d'endosser la blouse roturière, l'orgueil de nos fashionables s'est offensé de cette innovation. Un cri d'indignation a retenti de toutes parts; on a

proscrit les blouses; on a chassé des jardins publics quelques hardis novateurs, qui bravaient le scandale; et les blouses enfin ne trouvèrent d'asyle que dans les campagnes de nos élégans les plus déterminés et dans les ateliers des peintres qui s'en servirent du moins comme d'un vêtement utile dans leurs travaux. Ce travers d'un moment occupa assez la capitale pour qu'on en fît la critique sur le théâtre. On avait déjà commencé, comme on l'a vu dans l'ignoble parade d'une *Journée à Montmorency*. On lui porta le dernier coup, dans le vaudeville en un acte, des *Blouses* ou la *Soirée à la Mode*, de MM. abriel et Armand...

M. Michel, petit négociant qui joue à la bourse et se ruine, a un frère chef de division dans un ministère. Il en est mal reçu; et cette espèce de dédain est la juste punition de la conduite qu'il a tenue lui-même envers son second frère qui, de sa propre volonté, est resté simple laboureur. Mme Michel est une folle qui donne dans tous les travers de la mode; elle a résolu de marier sa fille Cécile à un certain M. Blousé, élégant s'il en fût, au détriment du fils de Michel le laboureur, de Charles qui a été élevé dans la maison de son oncle, et lui a rendu de grands services; elle a même persuadé à son mari dont les affaires vont mal, qu'il fallait donner une soiree magnifique pour les relever, et dépenser mille écus pour remplir sa caisse! C'est Blousé, que Michel ne connaît pas, quoiqu'il vienne tous les jours chez lui, qui dirigera cette fête. De plus, il a engagé Mme Michel à mettre en *post scriptum* dans ses lettres d'invitation que l'on ne serait reçu qu'en blouse, et à en adresser une à son frère, parce qu'un homme en place est toujours bon à ménager.

Michel le laboureur, ayant appris que son frère le négociant faisait de mauvaises affaires, est venu à Paris

pour le tirer d'embarras, à son insu. Il est promptement instruit de ce qui se passe dans la maison, que sa belle sœur s'oppose au mariage des deux jeunes gens! Une seule chose l'a étonné, c'est que son frère ait hésité, quand il lui a demandé à venir passer la soirée chez lui avec ses enfans. On devine la cause de ce refus. Michel n'ose pas présenter le laboureur à sa femme, encore moins l'inviter à sa brillante soirée. Malgré elle cependant il s'y trouvera. On a donné à André, le domestique de la maison, une lettre pour le chef de division. Michel le laboureur, entendant prononcer son nom, croit qu'il est question de lui, prend la lettre, et est enchanté de voir qu'il est permis de se présenter en blouse. Bientôt il se trouve en présence de M. Blousé en nouveau costume. Michel le laboureur le prend pour un fermier, et Blousé croit voir, dans Michel, un sectateur de la nouvelle mode. Enfin le premier va chercher ses enfans et le second s'apprête à recevoir la société, et à faire sa déclaration à Cécile. Le salon s'emplit; Colinet arrive à la tête de l'orchestre. On annonce M. Michel. — « L'administrateur? » —dit Mme Michel en se redressant. Point du tout, c'est le laboureur avec ses trois garçons, habillés en blouse. A cette vue l'assemblée est très surprise, Mme Michel furieuse, Michel le laboureur mécontent de la réception qu'on lui fait, remet secrètement à son frère toutes les créances qu'il a rachetées, et va se retirer; mais celui-ci l'arrête, et Mme Michel le retient aussi, quand elle a appris qu'il paie les dettes de son mari. Enfin, on marie Charles et Cécile.

— 10 AOUT. — Si l'on a joué au théâtre les passions et les vices des hommes, aussi bien que leurs travers et leurs ridicules; l'instabilité de leurs opinions, de leurs attachemens, offrait aussi aux auteurs dramatiques trop d'excellentes situations pour ne pas être fréquemment mise

à profit par eux. Qui peut se vanter d'avoir également supporté tous les changemens de fortune? De ces épreuves envoyées par le hasard doivent nécessairement naître des oppositions intéressantes, et l'intrigue d'une foule de pièces ne repose pas sur d'autres données. *L'Oiseleur et le Pêcheur* ou *la Bague perdue*, de MM. Carmouche, Xavier et Ferdinand, en est aussi le développement déjà connu, car il existe une pièce de Sedaine, intitulée, *L'Anneau perdu et retrouvé*, qui, dans les détails, a de la ressemblance avec celle dont je parle en ce moment.

Le carillonneur du village de *** est en faction; il attend le retour d'un pigeon qui doit apporter à son col une bague de diamant : c'est un signal convenu pour annoncer le mariage d'un baron et d'une belle des environs. Dans le même village, on est sur le point de célébrer la noce de Finot et de Toinette, l'un fils de Laglu, marchand d'oiseaux, l'autre fille du pêcheur Barbillon. Les villageois sont invités à la fête, mais comme les deux pères ne sont pas riches, le dîner est un peu aventuré; car il faut qu'il soit nécessairement le résultat de la chasse de Laglu, et de la pêche de Barbillon. Jusques alors les familles des deux futurs étaient d'accord; mais le pigeon qu'attendait le carillonneur Bourdon, étant tombé dans le filet de Laglu, la vue du diamant a changé toutes les idées du marchand d'oiseaux. Il trouve Toinette un trop mince parti pour son fils, pense à acheter des terres, et rejète toutes les propositions de Barbillon, malgré le désespoir et les prières des deux amans. Finot a bientôt connu le motif de ce qu'il appelait la folie de son père; il pleure, il supplie; mais, voyant que ses instances sont inutiles, il jète la bague dans l'eau. Laglu est d'abord furieux, mais bientôt il se calme, écoute la raison, et promet à son fils de ne plus s'opposer au

mariage projeté. Par l'effet du hasard, la bague a été avalée par un brochet; le brochet est tombé dans l'épervier de Barbillon, a été ouvert, et la vue du bijou a, tout-à-coup, changé aussi les idées du pauvre pêcheur; malgré cela cependant, il consent au mariage de sa fille et de Finot; mais, à peine a-t-il ouvert la main, et montré son trésor, que Laglu et Finot le réclament. Les deux pères sont prêts à se battre, lorsque Bourdon vient demander l'oiseau et la bague. Après quelques querelles, la récompense accordée par le Baron étant partagée entre Laglu et Barbillon, ils se donnent la main, et les amans sont unis.

— 18 SEPTEMBRE. — *Les Cris de Paris*, tableau poissard, en un acte, mêlé de couplets, par MM. Francis, Simonin et Dartois.

Le théâtre représente une partie du marché des Innocens. Il est de grand matin; les marchands arrivent de toutes parts, et le père Grand-Jean, marchand de café à la crême commence par faire boire la goutte à la patrouille de la garde nationale. Dans les scènes suivantes, on voit le marchand de balais et de plumeaux, François, qui en conte à la petite Claudine, sœur de Bardaud, marchand de fruits et de légumes; M. Hypolite, autre adorateur de Claudine, commis dans un magasin à prix fixe, et neveu de la veuve Grand-Jean, bru du père Grand-Jean; celui-là va jouer à la roulette: puis la veuve Grand-Jean, marchande d'amadou et d'allumettes, qui cherche à emprunter de l'argent à son beau-père, et n'en reçoit que des reproches; heureusement que son beau-frère, Lorrain, le carreleur de souliers, lui prête un écu à la vache. Lorrain est l'amant chéri de Claudine, mais il n'a pas encore osé déclarer son amour; et le père Grand-Jean ne veut pas entendre parler de mariage entr'eux, parce que Claudine n'a pas

assez d'argent. Cependant, André Grand-Jean et sa femme, tous deux marchands d'habits et de vieux galons, promettent à Lorrain de parler vigoureusement en sa faveur, car bientôt il n'y aurait peut-être plus moyen de s'intéresser à lui. François, le marchand de plumeaux et le plus redoutable rival de Lorrain, possède la confiance de Bardaud, qui est en même temps le tuteur de sa sœur; il est libertin, Bardaud aussi, et jamais ils ne se quittent. Cependant Lorrain a effleuré la coupe du bonheur; le hasard lui a fait connaître qu'il était aimé. Caché sous la charrette de sa belle, il a entendu toutes les expressions aimables qu'elle adressait à une tête de chou qu'elle avait plantée sur un bâton pour représenter son amant. Il ne faut plus que le consentement du père Grand-Jean, et il court le chercher. Pendant ce temps, Hypolite, trouvant Claudine seule, veut l'embrasser quoiqu'elle s'en défende; elle crie à la garde; la patrouille, le père Grand-Jean, toute la famille accoure. On sermone Hypolite qui demande excuse à Claudine; on fait entendre raison à Bardaud, et Lorrain épouse sa maîtresse.

— 3 OCTOBRE. — *L'Actrice en Voyage* est encore une pièce à travestissemens, mais au moins offre-t-elle une action raisonnable et suivie, et non une suite de quolibets, comme *le Comédien de Paris.*

Un bon bourgeois de Châtellerault, fort amateur de l'art dramatique, et de plus agent dramatique, a résolu de donner sa fille, Laure, en mariage à M. Dutaillis, marchand de bœufs, qu'il n'a pas vu depuis vingt ans. La jeune fille, comme c'est l'ordinaire, aime un jeune homme fort aimable, le clerc du notaire du pays, mais sans fortune, et dont le père ne veut point entendre parler. Il attend Dutaillis et une Mme Franval, actrice de Paris, qui vient donner des représentations dans le

département. Mme Franval arrive la première; elle est bientôt au fait des petites intrigues amoureuses, et promet de rompre l'hymen proposé, avec d'autant plus de facilité, que Dupré la laisse long-temps seule, pour aller rendre une visite. Avec Laure et Toinette, la servante de la maison, Mme Franval a bientôt imaginé le moyen de dégoûter Dutaillis du mariage. Celui-ci, qui n'a pas vu Dupré depuis vingt ans, n'est plus trop au fait des affaires de la famille de son ami; et, quoiqu'on lui ait dit qu'il n'avait qu'une fille, il n'est pas surpris que Toinette lui annonce qu'il en a trois. Les trois sœurs de l'invention de Mme Franval, sont, comme on le pense bien, représentées par cette actrice, qui paraît d'abord sous le costume d'une enfant de quinze ans aussi folle qu'étourdie. Elle force Dutaillis à danser, à sauter à la corde, lui déchire son habit, lui fait, en un mot, mille espiègleries. Notre marchand de bœufs, qui est avare, jaloux, ne veut pas d'une pareille femme; il ne veut pas non plus de la seconde sœur, demoiselle à grands airs, qui prétend toujours demeurer à Paris lorsqu'elle sera mariée, monte à cheval, se fait accompagner par un jeune dragon, lit les romans, et aime le romantisme par-dessus tout. Enfin, Mme Franval revient sous le nom d'une Mme Ledoux, la troisième sœur, veuve de son troisième mari; petite femme, qui n'aime que l'ordre, l'économie, place son argent à haut intérêt. Un pareil trésor tente Dutaillis qui lui offre sa main, et signe, en même temps, une promesse qu'il n'épousera que madame Ledoux, et refuse toute autre personne. Dupré revient de sa visite, embrasse Dutaillis. L'explication entre les deux amis ne sert qu'à embrouiller les affaires; tous deux se traitent de fous, se fâchent; de colère, Dupré donne sa fille au jeune clerc, et Dutaillis apprend alors de Mme Franval qu'il a été mystifié.

Depuis cette pièce, que le jeu de la charmante Jenny-Vertpré soutint pendant quelque temps, et qui est de MM. Leblanc-Ferrières connu par plusieurs bons ouvrages dramatiques, Touret et Caron de Morcourt, on ne vit plus, aux Variétés, que des chûtes où des pièces arrangées.

— 23 — *Les Montagnards* de MM. Lafontaine et Gervais ouvrirent presque la marche. La dernière partie de l'ouvrage de ces messieurs offrait des scènes traitées avec esprit; mais la première était longue, froide, et avait indisposé le public. En général, l'intrigue qu'ils avaient imaginée était trop romanesque pour plaire à des spectateurs habitués aux émotions fort différentes que font naître *la Marchande de Goujons*, *le Coin de Rue*, et autres chef-d'œuvres.

Un jeune peintre est venu prendre des vues dans les montagnes de l'Auvergne. Il est logé chez André dont il aime la fille. André lui accorde volontiers la main de cette dernière, et comme tous deux sont d'accord, la pièce pourrait finir dès le commencement, lorsque l'attention est fixée par l'arrivée de ces honnêtes enfans que l'Auvergne envoie tous les ans à Paris. Tous re viennent dans leurs montagnes. Parmi eux se trouve un neveu d'André, que celui-ci n'attendait pas sitôt. Obligé de lui remettre un dépôt qu'il conservait avec soin, et qu'il comptait acquitter plus tard, il n'a plus de dot à donner à sa fille. Il raconte au jeune peintre comment il confia ce dépôt à un ami, qui depuis a disparu, et dont il n'a plus eu de nouvelles. Raimond reconnaît son père dans celui qui a si cruellement trompé André. Désespérant d'obtenir Fanchette, il écrit à André pour lui découvrir la vérité, et lui envoie cent louis pour payer la dette de son père. Il part. Lacoque, son rival, le prenant pour un déserteur, le dénonce à la gendarmerie qui l'arrête, le ramène; et, à son retour.

il retrouve son père, qui était venu pour remplir ses engagemens avec André. De là, réconciliation et mariage.

— 6 NOVEMBRE. — Tous les théâtres de Paris ayant eu une édition du *Coq de Village*, les Variétés ne pouvaient se passer de la leur. Ce furent MM. Ourry et Brazier qui se chargèrent de la lui arranger.

— 20. — Le conte de Perraut, *Barbe-bleue*, a été quelquefois mis sur la scène. Le jeu des acteurs, la musique firent réussir l'opéra qui fut donné dans le temps sous ce titre. Ici il ne s'agit pas d'une imitation sérieuse du conte, le but des auteurs a été de composer une parodie, propre à faire briller le talent original de Potier dans le rôle principal. Barbe-bleue, comme dans Perraut, veut épouser une jeune fille; celle-ci, curieuse de savoir ce que contient le cabinet à la clef d'or, y pénètre, voit les ombres de toutes les femmes de Barbe-bleue, et doit bientôt éprouver elle-même le sort de ces malheureuses, puisque la clef d'or qu'elle devait rendre à Barbe-bleue s'est changée en clef de cristal. Ce redoutable mari est même instruit d'une singulière façon des infidélités de ses femmes; sa barbe, coupée récemment, pousse à proportion de la curiosité de celles qui manquent à leur promesse. Cependant, Isaure, c'était le nom de la jeune fille, échappait à ses poursuites, et Barbe-bleue, condamné à être englouti dans la terre, obtenait un sursis à l'exécution de sa sentence, pour venir demander au public la faveur de ne pas envoyer la pièce nouvelle avec lui dans l'abime.

Cette facétie en valait bien d'autres qui ont été jouées long-temps sans qu'on pût deviner le motif du succès qu'elles avaient obtenu, mais soit que l'on s'attendît à plus de *farces*, car c'est véritablement ce que l'on exige maintenant aux Variétés; soit que le mélange du bouffon et du sentiment ne plût pas cette fois, on engagea forte-

ment Barbe-bleue, lorsqu'il vint demander conseil sur ce qu'il fallait faire de la pièce, à l'emmener avec lui dans le voyage qu'il allait entreprendre pour les sombres bords.

— 6 DÉCEMBRE. — Je n'ai pas encore compris comment la parodie d'*Iphigénie en Tauride* pouvait devenir celle de la *Clytemnestre* de M. Soumet. Puisqu'on avait envie de reprendre cette bouffonne et spirituelle production, pour procurer à deux acteurs l'occasion de jouer deux rôles fort comiques, il eut été plus naturel certainement, de la donner telle qu'on la trouve dans les œuvres de Favart! mais en y faisant quelques changemens on obtenait des droits d'auteurs, on trouvait moyen de vivre sans qu'il en coûtât le moindre travail, les moindres frais d'imagination, et cette considération était plus importante que toutes celles que peut inspirer le respect que l'on doit aux œuvres littéraires d'autrui; de plus, il eut été convenable, selon moi, que MM. Francis et Armand n'accolassent pas leur nom à celui de l'auteur des *Rêveries renouvelées des Grecs*, c'était bien assez de gagner de l'argent à ses dépens.

— 13. — *La Dot du Savetier*, ou *oui ou non*, de Dorvigny, n'obtint que très peu de succès dans sa nouveauté. Comme toutes les pièces de cet auteur, qui entendait peu l'art de disposer les scènes, et surtout de les lier entr'elles, et de leur donner une durée convenable, elle est longue, froide, et devait paraître encore plus fatigante aujourd'hui, que l'on a habitué le public à un genre de pièces qui ne signifient rien, et s'écartent de toutes les règles. On aurait dû se douter du résultat qui attendait toutes les pièces arrangées de Dorvigny, par celui que l'on avait obtenu pour *Blaise le hargneux*. En effet, qui peut trouver de l'intérêt ou de la gaîté dans une intrigue telle que celle-ci. Béquet, le savetier, est amoureux de la cuisinière Rose, mais il n'ose décla-

rer sa passion. Louise, sa fille, voudrait bien épouser son amoureux Citronnet, mais Béquet ne veut lui donner qu'un mari qui aura cent écus de dot. Citronnet, fort embarrassé de cette condition, s'adresse à sa cousine Rose pour sortir d'embarras, et tous deux imaginent une ruse pour obtenir la dot demandée. Citronnet s'habille en beau monsieur, vient faire la cour à Rose, et celle-ci prévient Béquet que c'est un mari qui se présente pour elle. Tourmenté par la jalousie, le savetier déclare enfin sa passion, et consent à prêter à sa future cent écus dont elle prétend avoir besoin. Cette somme, on le pense bien, est remise à Citronnet qui a changé de costume, et obtient la main de Louise, après avoir avoué sa supercherie.

On a cru bien faire, en chargeant de couplets, les scènes de cette pièce, et l'on n'a fait que les rendre plus longues. C'est le second affront que les arrangeurs modernes ont ménagé à la mémoire de Dorvigny.

—19—*Ninette*, mise en prose et en vaudevilles au théâtre de la rue de Chartres, jouée en vers au théâtre de la Porte Saint-Martin, fut encore arrangée pour les Variétés une troisième fois, ni mieux, ni plus mal que les autres, mais toujours de manière à faire regretter la pièce originale, et à faire déplorer l'insuffisance des lois, qui ne peuvent protéger l'héritage d'un homme qui laisse des héritiers. On avait donné à cette nouvelle édition, le second titre de, *la Petite Fille d'honneur*.

— 31. — L'usage de faire des complimens au public, au renouvellement de chaque année, est très ancien. Autrefois on y aurait difficilement manqué, et nous voyons dans plusieurs ouvrages, que des auteurs du plus grand mérite ne dédaignaient pas de composer ces espèces de discours d'apparat. Aujourd'hui cet usage, comme une foule d'autres, qui méritaient d'être conservés, est tombé

en désuétude, et les pièces que l'on donne encore au jour de l'an, ne se trouvent être de circonstance, que parce que leur intrigue offre, quelquefois, une idée des scènes comiques que peut faire naître cette époque. Les *Etrennes*, de MM. Francis, Dartois et Gabriel, en sont la preuve. Quelques mots seuls en faisaient une pièce de circonstance; en les retranchant, elle pouvait être jouée dans tous les temps, et en effet, on l'a donnée par la suite, sous le titre de *Gautier, Guillaume et Garguille*, ou *Le Cœur et la Pensée*. Les principaux personnages de cette comédie grivoise, sont un boulanger, un coîffeur et un vitrier. Leurs femmes sont cousines, et comme Jean est, à ce qu'il paraît, le patron de la famille, les trois dames, sont occupées à se souhaiter leurs fêtes, et à préparer des bouquets pour leurs maris. M. Guillaume le coîffeur, est un mirliflor, qui passe son temps à séduire les belles du quartier; il en conte à Mmes Gautier et Garguille, et pour leur fête, offre à la première une épingle enrichie d'une pensée, à la seconde, une chaîne retenant un cœur. Les deux cousines croyaient subjuguer le volage coîffeur; mais après s'être fait confidence des présens qu'elles en ont reçues, elles forment le projet de se venger de son inconstance. L'occasion s'en présente aussitôt. Le boulanger et le vitrier cherchent aussi mutuellement à se tromper; Mme Gautier donne à Garguille le cœur et la chaîne, et Gautier reçoit de Mme Garguille l'épingle à la pensée. Mme Guillaume, qui s'est aperçue que son mari avait acheté des présens, et ne devinait pas à qui ils pouvaient être destinés, est bientôt instruite des singuliers voyages qu'on leur a fait faire. Elle les obtient à son tour, et les montre à son mari, en le remerciant de sa galanterie. Celui-ci reste stupéfait, aussi bien que les deux maris et les deux autres cousines, et sans qu'on voie le résultat de ces allées, de ces venues, que les auteurs ap-

pellent des scènes, ils se rendent à table pour fêter leur patron, comme si tous n'avaient aucun reproche à se faire.

Je passe rapidement sur quelques reprises, telles que celle de *Crouton* (le 4 mai), au sujet de l'exposition du musée; de la *Chatte Merveilleuse* (le 7 juillet), de la *Saint-Louis Villageoise*, pour la fête de la Saint-Louis; des *Valets en deuil* (le 27 septembre), du *Réveillon de la Courtille* (le 24 décembre), pour arriver plus promptement à un théâtre qui a fourni quelques événemens remarquables cette année. Je n'omettrai cependant pas les débuts de MM. Paul et Amédée dans l'emploi des amoureux, ni le procès qu'excita le passage du vaudeville de la *Servante Justifiée* du théâtre de la porte Saint-Martin au théâtre des Variétés. Après y avoir changé quelques couplets, quelques phrases, les auteurs de cette pièce avaient été la porter aux Variétés, où elle fut reçue et jouée, et ils vendirent leur manuscrit ainsi arrangé à un libraire. Celui qui l'avait acheté en premier lieu, crut ses droits lésés, et attaqua son confrère et les auteurs en contrefaçon. Le tribunal jugea en sa faveur, et le second manuscrit fut supprimé. Plus heureux, d'un autre côté, ils ne furent pas inquiétés par le théâtre de la porte Saint-Martin, et virent, au contraire, leur ouvrage joué sur deux théâtres à la fois. Les deux débutans se montrèrent dans le rôle d'Adolphe d'*Angeline*; le premier, (le 10 mars), le second, (le 16 septembre). M. Paul, seul, est resté aux Variétés.

THÉATRE DE LA PORTE St.-MARTIN.

— 5 JANVIER. — On représenta dans le temps au Vaudeville, et avec succès, une pièce intitulée l'*Echarpe Blanche*. En changeant son titre, en l'appelant *le Duc d'Ossone* ou *les Souhaits*, et en ajoutant un gâteau des Rois au souper que faisaient les principaux personnages, l'auteur, M. Dupin, la présenta comme une pièce de circonstance pour le jour de l'Epiphanie. Malgré cette précaution, (on sait aujourd'hui qu'il faut avoir beaucoup d'indulgence pour une pièce de circonstance), et l'espèce de ruse dont se servit l'auteur le jour de la première représentation, *le Duc d'Ossone* fut assez mal accueilli. Quelques affiches, placardées seulement dans les environs du théâtre, sur les deux heures de l'après-midi, l'annoncèrent en remplacement d'un ouvrage que l'indisposition d'un acteur empêchait de donner; elle eut lieu de cette façon, presqu'à l'improviste.

Le duc d'Ossone arrive incognito dans une auberge avec sa pupille Laure. Les prenant pour deux époux, l'aubergiste les a annoncés sous ce titre à deux jeunes artistes, l'un poète, l'autre musicien, qui demeurent chez lui. Un ami de ces derniers, Léon, officier, fils du général Riveira, arrive presqu'en même temps. Il a été blessé en sauvant la vie à un militaire qu'il n'a pu reconnaître. Avant de descendre à l'auberge, il a rencontré le Duc et Laure. Epris des charmes de cette dernière, il

l'a suivie pendant l'espace de six lieues; mais quel est son désespoir, en apprenant, par l'aubergiste, qu'elle est mariée. Cependant un dîner est servi, Léon prend place au milieu de ses amis, oublie un instant ses chagrins, et ne connaissant pas le duc d'Ossone, l'invite, au moment où celui-ci passe, à venir partager leur gaîté et leur repas. A la vue d'un gâteau des Rois, que l'aubergiste apporte, c'est à qui formera quelque souhait. Le poète voudrait être nommé secrétaire d'un grand seigneur; le musicien, que le Vice-Roi eût un fils, afin de pouvoir faire jouer son opéra à la cour; le Duc demande à devenir Roi, et Léon à posséder seulement la jeune femme qui occupe la pièce voisine. Le Duc, qui a reconnu dans Léon son sauveur, sourit de ce souhait. Bientôt, cependant, il se découvre, et, après avoir joui de l'embarras de chacun d'eux, leur accorde ce qu'ils avaient souhaité. Léon épouse Laure.

— 25 — Une pièce de circonstance et une pièce féerie se touchent de près; cependant je suis loin de vouloir comparer *Kabry le Sabotier* ou *les Chiquenaudes*, de MM. Sewrin et Moreau, qui se sont cachés sous le nom d'Auguste, au *Duc d'Ossone* de M. Dupin. Autant cette dernière était faible, autant l'autre était gaie, spirituelle, et présentait d'idées comiques, quoique la censure en ait supprimé un grand nombre.

Kabry est un paysan goguenard et malin, qui se contente de sa mâsure et du faible produit de la vente de ses sabots; mais sa femme Ragonde, et sa fille Agnelette, ne partagent pas les mêmes sentimens. Elles sont possédées de la manie de briller, et, séduites par les cajoleries d'un petit prince voisin, du seigneur Tutu, qui en conte à la timide Agnelette, elles rejettent avec hauteur tout projet d'union avec Niquet, fils d'un autre sabotier. Kabri est entêté, il prétend que ce mariage aura lieu,

et s'apprête même à aller tuer dans le bois quelques pièces de gibier pour le repas de noce. En partant, il aperçoit un épervier poursuivant une colombe. Ajuster l'oiseau de proie, le tuer, est pour Kabry l'affaire d'un moment ; il s'approche pour le ramasser, mais un énorme griffon, vomissant des flammes, et tenant dans ses griffes un magicien qui fait de vains efforts pour échapper, s'élance du milieu des buissons. Kabry, fort effrayé de cette apparition inattendue, ne se rassure qu'en entendant les doux roucoulemens de la colombe qu'il a sauvée, et qui se laisse prendre et mettre dans une cage. Mais, nouveau prodige, la cage grandit tout-à-coup, et la colombe devient une jolie petite fée, qui offre à Kabry sa protection et l'engage à former un vœu, lui donnant l'assurance qu'il sera exaucé. Kabry ne sait trop que demander ; enfin, il lui vient dans l'idée d'obtenir le pouvoir d'envoyer des chiquenaudes à tous ceux qui seraient tentés de commettre une mauvaise action. La fée y consent, et lui remet un talisman au moyen duquel il peut devenir invisible, et faire ce qu'il desire. C'est sur sa femme et sur sa fille qu'il exerce d'abord sa puissance ; ensuite sur le prince Tutu, qui prétendait le maltraiter. Mais, victime de sa bonhommie, il se laisse bientôt gagner par les caresses de Ragonde, qui, brûlant de connaître le secret de son mari, parvient à s'en rendre maîtresse, et se sert à son tour du talisman pour prendre sa revanche. Privé de sa puissance, et forcé de fuir pour éviter le déluge de chiquenaudes qui tombe sur son visage, Kabry est bientôt poursuivi par les gardes du prince Tutu, qui ont ordre de venger le nez meurtri de leur auguste maître. La fée Blanche, heureusement, n'a pas oublié son sauveur ; elle vole à son secours, et fait tomber dans un précipice le prince Tutu et sa suite. Délivré du danger extrême qui le menaçait, Kabry revient

à sa maison; un singulier spectacle s'offre à ses yeux. Sa femme, craignant, après l'avoir expulsé, qu'il ne reprît son talisman, a cherché un endroit favorable pour le cacher. Pour son malheur, elle l'a voulu placer dans un trou de la muraille, où Kabry avait ajusté un piége. Celui-ci ne voit pour délivrer sa femme, qu'un moyen, c'est d'abattre la muraille. Aidé de Niquet, il s'arme d'une pioche; mais, au premier coup, sa vieille mâsure disparaît et devient une riche métairie; c'est le présent de la fée Blanche, qui unit Agnelette et Niquet.

— 3 FÉVRIER. — Pour célébrer le carnaval, un danseur de ce théâtre eut l'idée d'aller arracher au néant le canevas d'un chorégraphe italien, nommé Taglioni, inconnu, comme il mérite de l'être, si l'on juge ses autres ouvrages d'après celui que l'on a fait représenter à Paris, et que l'on avait intitulé *une Nuit de Carnaval.* Il s'agissait encore d'un vieux tuteur qui fait de vains efforts pour empêcher sa pupille de devenir la femme d'un jeune seigneur. Celui-ci prend différens costumes pour pénétrer chez sa maîtresse, et réussit enfin à tromper la surveillance de son geolier.

Je n'aurais pas parlé de cette production chorégraphique, qui fut sifflée, n'eut qu'une représentation, et n'était tout au plus bonne qu'à fournir à un danseur l'occasion de montrer son savoir faire, sans l'idée assez bizarre que l'on eut de la vouloir faire jouer derrière une gaze, pendant le bal masqué. On en sentit promptement l'inconvenance, et même aucun acteur ne se voulut prêter à cette innovation.

— C'est à peu-près dans les premiers jours du mois de mars, que l'on commença à parler des changemens qui eurent lieu dans l'administration de ce théâtre, changemens qui, sans quelques heureux événemens qu'il était impossible de prévoir, devaient entraîner sa ruine

totale. En 1814, M. St.-Romain avait obtenu la permission d'ouvrir la salle St.-Martin, et vendit ensuite ce privilége à M. Lefeuve, qui avait été long-temps caissier du théâtre. Après avoir eu le bonheur de s'enrichir, pendant que ses actionnaires se ruinaient les uns après les autres, celui-ci pensa à se retirer, et la nouvelle de sa retraite donna naissance à une foule d'intrigues, dont le motif était d'obtenir la translation du privilége. M. Lefeuve avait déjà traité avec le plus ancien de ses actionnaires, avec M. de Serres; et celui-ci, se croyant sûr de la réussite, s'apprêtait déjà à payer chèrement le triste droit de se ruiner peut-être complettement un jour, lorsqu'un rival, auquel on était loin de s'attendre, vint arrêter ces négociations entamées. Ce rival était M. Merle, auteur d'un grand nombre de vaudevilles. Les circonstances le servaient beaucoup mieux que M. de Serres. Ce dernier n'avait que de l'argent comptant à donner, M. Merle était vivement protégé par plusieurs personnages en faveur auprès du Ministre de l'Intérieur; de plus, il présentait dans son intérêt quelques argumens qui n'étaient pas favorables au directeur concessionnaire, et dont je ne parlerai pas parce qu'ils sont de la compétence des tribunaux, et non de la mienne. La partie, de cette façon, n'était pas égale; M. de Serres le sentit; et comme, à ce qu'il paraît, il tenait beaucoup à être directeur, il chargea quelques personnes d'opérer un rapprochement entre lui et M. Merle. Les deux rivaux réunirent leurs droits, leurs ressources, et consentirent à partager le pouvoir qu'ils se disputaient.

Pendant que ces messieurs signaient leur traité d'alliance, la discorde et l'inquiétude entraient dans les coulisses du théâtre. Nullement intéressés dans les arrangemens des directeurs, les comédiens étaient inquiets sur la validité de leurs engagemens. Seraient-ils conservés?

ne le seraient-ils pas ? c'était la question que tous s'adressaient. Potier prit l'initiative. Depuis long-temps on le rappellait au théâtre des Variétés; après avoir consulté plusieurs hommes de loi, on lui persuada et il crut qu'il était libre de tout engagement envers les nouveaux directeurs. Il partit donc, en prevenant un soir que l'on n'eut pas à compter sur lui le lendemain.

Ce brusque départ fut la cause du long procès que lui intentèrent MM. Merle et de Serres, procès qui n'est pas encore jugé, et dont je ne pourrai publier que plus tard les détails plaisans et curieux. On annonça le lendemain sur l'affiche : *Changement de spectacle par refus de jouer de M. Potier*. L'attaque était vive ; on espérait exciter le public contre l'acteur qu'il chérissait, mais il n'eut aucun désagrément, et, comme on l'a vu plus haut, il fut reçu sur le premier théâtre de ses exploits, au bruit des applaudissemens de tous les spectateurs. Les réponses qu'il avait faites aux lettres des directeurs réunis, avaient sans doute réussi à calmer l'orage.

Par suite des mauvais calculs de M. Lefeuve, Potier tenait à lui seul une grande partie du répertoire. A son départ tout se trouva arrêté, on n'avait rien de prêt; les nouveaux administrateurs, novices encore, ne pouvaient donner aucune impulsion à l'immense machine qu'ils avaient demandé à conduire. Les spectateurs ne venaient pas; on parlait dans le public de fermeture, de banqueroute. Pour prévenir de pareils malheurs, les directeurs, comme un homme prêt à se noyer, s'accrochèrent à tout ce qui leur tomba sous la main, et pour faire des recettes, s'avisèrent de penser à Mlle Bégrand. L'histoire de cette demoiselle a fait quelque bruit. Ses liaisons avec le caissier Mathéo, revelées par la police, l'avaient mise à la mode, quoiqu'elle y fût déjà un peu depuis long-temps, et d'une autre façon. On n'eut aucun repos qu'on

n'eut trouvé sa demeure ; on alla la prier de vouloir bien reparaître sur la scène, moyennant un bon engagement. Cette proposition fut bien vîte acceptée, et Mlle Bégrand reparut (le 5 mars) dans *la Chaste Suzanne*. On se rappelle la vogue qu'obtint ce ballet, et combien Mlle Bégrand y fut *admirée !* Il fallait trouver une femme qui s'oubliât assez pour se montrer presque nue aux yeux de tout Paris ; Mlle Bégrand se présenta et obtint, de cette façon, un succès qui fit sa fortune. — A la reprise de ce ballet, quelques personnes critiquaient le collier de diamans qu'elle portait au col, collier que l'on disait être un présent du caissier du trésor; les uns prétendaient que les pierres n'en étaient pas belles, d'autres, qu'il était mal placé; en somme, qu'il était *mal et haut.*

Plus loin j'aurai à parler d'une foule de débutans plus mauvais les uns que les autres, qui se pressèrent sur les pas des nouvelles autorités, et contribuèrent puissamment à éloigner le public, je ne m'occuperai maintenant que d'une tentative faite dans les meilleures intentions, et qui n'obtint aucun résultat avantageux. Il est d'usage à ce théâtre de donner tous les ans une représentation au bénéfice des pauvres de l'arrondissement dans lequel il est placé. Cette année, le spectacle se composait de la première représentation du *Château de Kenilworth,* mélodrame de MM. Boirie et Lemaire, et du vaudeville de *la Servante justifiée*. MM. Mengal, Wogt, Dauprat se faisaient entendre dans les entr'actes; mais par une maladresse sans exemple, les places avaient été presque triplées ! Cette mesure devait éloigner le public, et en effet, il n'y avait que peu de monde dans la salle, circonstance qui fut favorable à la nouvelle pièce. Devant une nombreuse assemblée, elle serait complettement tombée ; les spectateurs qui se trouvaient dans la salle, se contentèrent de blâmer le dénouement et

le divertissement du second acte, au moyen du quel on prétendait donner une idée de la fameuse fête décrite par tous les historiens anglais. Tous deux furent changés à la seconde représentation.

La réputation du romancier Walter Scoot est devenue presque Européenne, et il l'a méritée en grande partie. Ses ouvrages sont écrits avec verve, originalité, et ils approcheraient presque de la perfection demandée pour ce genre d'écrits; si, à toutes ces scènes historiques qu'il décrit avec un talent qui annonce dans leur auteur une grande connaissance des temps dont il parle et des personnages qu'il met sur la scène, il n'avait pas la singulière habitude de joindre toujours des astrologues, des sorciers et des personnages merveilleux. Le *Château de Kénilworth* est une de ses plus intéressantes productions, et d'autant plus intéressante, que les acteurs qui y jouent les principaux rôles ont existé, et que l'horrible dénouement qu'il y a placé est presque historique. On trouve à ce sujet des données extrêmement curieuses dans une notice publiée à Londres par M. J. Nightingale. On peut voir d'après cette notice, qu'il courait différens bruits sur la mort de la première femme du trop fameux Leicester, d'Amy Robsart. On disait quelle était tombée du haut d'une maison, mais d'autres personnes assuraient que la mort d'Amy, étant nécessaire pour que Leicester vît réussir ses projets d'ambition, il l'avait décidée à force de caresses à se rendre à Cumnor, comté de Berk, dans la maison d'Anthoni Foster. Sir Richard Varney, complaisant du comte, tenta d'empoisonner Amy, mais n'ayant pas réussi, il se décida, aidé de Foster, a abréger ses jours par une mort violente. Ayant envoyé tous les domestiques de la maison à une foire éloignée, ils profitèrent de leur absence pour étouffer leur jeune maîtresse, et précipitèrent ensuite son cadâvre du haut d'un

escalier, afin de faire croire sans doute qu'elle était tombée par hazard.

Ce Leicester, qui pensait toujours à épouser Elisabeth, qui avait failli être l'époux de Marie Stuart, avait la manie des mariages secrets. Il épousa aussi secrètement lady Douglas, baronne douairière de Sheffield. Ce mariage fut tenu tellement secret, que la reine ne le sut jamais, mais comme la baronne était jalouse de faire reconnaître ses droits, pour lui imposer silence et la guérir de son orgueil, son illustre époux la fit empoisonner.

Walter Scoot s'est habilement servi de ces deux aventures pour composer son roman; il a donné à la malheureuse Amy le caractère de lady Douglas, et l'a fait regarder comme une victime de l'amour et de l'ambition. Le mélodrame de MM. Boirie et Lemaire est un abrégé du roman de Walter Scoot, ils ont pressé les événemens et élagué tout ce qui ne se rapportait pas très directement aux principaux personnages de leur pièce, Elisabeth, Leicester, Amy Robsart, Tressilian, etc.

— 11 AVRIL. — C'est dans l'intention de faire briller une petite fille froide et guindée, nommée Sidonie, à laquelle on apprend ses petits rôles comme une leçon de grammaire, que MM. Dupeuty et Villeneuve composèrent le vaudeville de *Fille et Garçon* ou *la Petite Orpheline*. Un M. de St.-Elme, en mourant, a confié sa fille à M. et à Mme de Monval. A cette époque, étant aux Grandes Indes, ils n'ont pu être instruits que par lettres du service important que demandait leur malheureux ami. Eugénie a été élevée par une vieille gouvernante, chargée de surveiller la propriété de M. de Monval, et elle a dix ans lorsque celui-ci revient en France avec son épouse. En écrivant, la gouvernante a oublié de dire, ce qui n'est pas croyable, si l'enfant de St.-Elme était

une fille ou un garçon ; de cet oubli est résulté un pari. Mme de Monval prétend que leur enfant adoptif sera une petite fille, M. de Monval un garçon. Eugénie, instruite de ce différend, et craignant que l'un de ses bienfaiteurs ne lui accorde pas autant d'amitié qu'elle le désirerait, captive d'abord Mme de Monval, sous les habits de son sexe, et son père adoptif, sous ceux d'un petit garçon. Elle se découvre enfin, et tous deux, enchantés de sa gentillesse, lui accordent toute leur tendresse.

— 2 MAI. — Il faut avoir bien du temps à perdre et surtout un grand bonheur pour parvenir à composer et à faire jouer des ouvrages, pareils à celui que M. Montigny a donné à ce théâtre, *M. Pis-Aller*, ou *les Mariages inpromptu*. On voit dans ce prétendu vaudeville, qui rappelle la *Petite Ville*, comme l'œuvre d'un mauvais graveur rappelle le tableau d'un grand peintre, un bel esprit d'Arcis-sur-Aube, se moquant de trois folles; l'une est Mme Dupuis, l'autre sa nièce Sapho, la troisième une vieille fille nommée de Bonne Souche. Pour ce galant chevalier, elles ont refusé de solides partis, mais grâce à l'arrivée d'un neveu de Mme Dupuis, la scène change de face, Pis-Aller est éconduit, et pour se tirer d'affaire, épouse la vieille Bonne Souche. Croirait-on que dans cette pièce on voit Pis-Aller et Mlle de Bonne Souche, qui doivent jouer dans la tragédie d'*Iphigénie*, courir les rues d'Arcis-sur-Aube, le premier en costume d'Achille, l'autre habillée en Clytemnestre. Comment aussi supposer que des hommes raisonnables puissent devenir les époux de deux extravagantes comme Mme Dupuis et Sapho, etc., etc.

— 9 — Les auteurs du mélodrame des *Deux coups de Sabre*, MM. Béraud et Puisaye, avaient sans doute aussi bonne opinion de leur ouvrage, que M. Montigny du sien. Avant sa représentation, ils étaient certains du

succès, après ils se sont aperçus que la fortune se plaît souvent à se jouer des rêves et des espérances des auteurs.

Le négociant Morambert a eu deux enfans d'une femme qui a fait le malheur de sa vie. Dans un voyage qu'il entreprenait, jeté sur les côtes de France par une horrible tempête, il a été sauvé par un Anglais, commis de la Compagnie des Indes, nommé Belton. Revenu en France, Morambert traite Belton et son fils comme des parens, et pousse même la reconnaissance jusqu'à vouloir que le jeune Charles devienne l'époux de l'aînée de ses filles, d'Emma. Par suite d'un amour paternel, bien difficile à comprendre, surtout dans un homme qui a fait une belle action; Belton, pour augmenter la fortune qui doit revenir à son fils par son mariage, fait assassiner dans le bois de Cadoure, situé dans la Basse-Provence, la jeune Laure, seconde fille de Morambert. Astley, son valet, a été chargé de l'exécution de ce crime. Laure est tombée sous un coup de sabre qu'elle a reçu à la tête: mais au moment où Astley allait redoubler, un soldat, nommé Guillaume, qui traversait le bois, ayant pris la défense de la victime, a atteint d'un coup de sabre la joue de l'assassin. Ce misérable s'était mis à la tête de quelques vauriens habillés en pirates, pour faire croire que Laure était tombée sous les coups des barbaresques.

Désespéré de cet horrible événement, Morambert a quitté la Provence pour venir habiter la Suisse. Fixé dans cette retraite avec Belton qui ne le quitte plus, il a toujours le projet d'unir le fils de ce dernier à sa fille: le contrat est préparé, quelques incidens ordinaires en ont retardé seuls la signature. Sur ces entrefaites, Guillaume, ce soldat dont j'ai parlé plus haut, et qui par hasard est entré au service de M. de Morambert, a présenté à Emma, qui leur a fait donner un logement et a promis de les recommander à son père, deux femmes

très malheureuses, l'une jeune et l'autre âgée. Conduit presque par la fatalité, Astley arrive aussi chez M. de Morambert, il a mangé tout l'argent que lui avait donné Belton, et pour garder le secret sur le forfait qui leur est commun, il exige de nouvelles concessions. Emu par l'arrivée de son complice, et n'ayant pas sous la main les moyens de satisfaire sa cupidité, Belton le décide à rester chez Morambert jusqu'à la célébration des noces de Charles et d'Emma, mais la vue de Guillaume a fait sur le misérable Astley le même effet que sa présence avait produit sur Belton. Le vieux soldat, en l'examinant, n'a pu s'empêcher de se rappeler le bois de Cadoure. Enfin comme si le ciel avait réuni à dessein dans le même lieu la victime et le meurtrier, pour faire connaître des mystères trop long-temps impénétrables, Laure, car cette jeune inconnue n'est autre que la sœur d'Emma, présentée à M. de Morambert ainsi qu'aux autres personnes de la société, s'arrête en frémissant devant Astley. Quoiqu'atteinte d'une espèce de folie depuis la blessure qu'elle reçut à la tête, le souvenir de l'assassinat commis sur elle dans le bois de Cadoure se présente vivement à son esprit, elle reconnaît le meurtrier et tombe évanouie dans les bras de sa compagne.

Astley n'est que trop certain que Laure est vivante, et d'un autre côté, que Guillaume est ce même soldat qui le frappa à la joue; toutes ces observations jettent Belton et son complice dans le plus grand trouble. Réunis par le danger, ils cherchent les moyens d'éloigner Laure de la maison de son père, et pour y parvenir ils effraient la vieille Berthe. D'après une conversation qu'Emma avait eue avec Berthe et Louise, et les réponses que ces deux inconnues avaient faites aux demandes qui leur étaient adressées, Emma soupçonnait presque la vérité, et attendait un papier fort important pour pré-

senter à son père cette sœur que l'on avait tant pleurée. Astley a profité de ces confidences qu'il a saisies avec adresse, il fait accroire à Berthe que Laure est le fruit de la mauvaise conduite de l'épouse de Morambert, que si ce dernier pénètre l'horrible secret qui les environne, il ne peut manquer de se montrer implacable envers toutes deux; Berthe effrayée se place sous la protection d'Astley qui les emmène au moment où Emma, qui avait reçu la preuve authentique de l'existence de sa sœur, la montrait à son père. Guillaume assure qu'Astley est l'assassin de sa jeune maîtresse, et qu'il ne l'a sans doute emmenée que pour accomplir enfin ses infâmes projets. Belton est atteré par tous ces événemens, mais il fait bonne contenance et suit Morambert et toute sa famille qui vole au secours de Laure.

Le projet d'Astley est en effet d'assassiner la jeune fille; c'est dans une obscure vallée qu'il a conduit ses deux victimes, mais tout va se découvrir! Belton, avait envoyé un autre de ses valets après Astley, pour l'instruire de tout ce qui s'était passé depuis son départ. Ce valet est découvert et donne quelques indices. Bientôt Morambert, Emma, Guillaume sont dans la vallée. Astley est arrêté au moment où il allait commettre le crime, lui même dénonce Belton qui, pour échapper à l'échaffaud se brûle la cervelle.

Il est d'usage depuis long-temps parmi les auteurs de faire applaudir leurs ouvrages par des amis complaisans ou par des agens salariés; cette coutume est véritablement renouvelée des Grecs et des Romains, mais malgré cela on l'a toujours regardée comme ridicule, honteuse, et faite pour replonger l'art dramatique dans la barbarie dont il est sorti avec tant de peine. Quelques auteurs ont voulu secouer le joug d'une poignée de misérables qui spéculent sur la faiblesse de plusieurs gens de lettres, les

administrations théâtrales répondaient qu'elles ne pouvaient compromettre leur existence et leur fortune, et continuaient à tenir à gage des troupes de claqueurs composées d'individus pris dans les rangs les plus bas de la société. Je pourrais nommer tels de ces claqueurs qui, nés dans la fange et sans talens, sans états, sont parvenus à acheter des maisons! Je pourrais encore nommer les directeurs qui les soudoient, les comédiens assez vains ou assez sots pour les accabler de prévenances, de présens, d'appointemens fixes, les admettre même à leurs tables en échange de leurs coups de mains qui font lever les épaules au plus grand nombre des spectateurs. A la première représentation des *Deux coups de Sabre*, le parterre était envahi comme de coutume par toute cette canaille applaudissante, mais le bruit qu'elle faisait se trouvait si ridiculement en contraste avec l'opinion des gens raisonnables que, fatigués à la fin d'imposer à chaque instant silence, ceux-ci secouèrent vigoureusement quelques-uns de ces juges des comédiens d'aujourd'hui. Les battus voulurent se défendre, le nombre des battans augmenta; une bataille générale suivit ce premier mouvement: enfin, les claqueurs repoussés de toutes parts, arrêtés par la gendarmerie qui ne les ménageait pas furent chassés de la salle. Cette scène, dont on rit beaucoup quand on fut certain que le résultat du combat se bornait à quelques visages meurtris, à quelques nés ensanglantés, fit du bruit dans Paris. Le lendemain, les directeurs de la porte St.-Martin firent annoncer dans tous les journaux qu'ils n'emploieraient plus de claqueurs et que le public serait seul juge chez eux. On ne les crut pas plus que leurs confrères, qui prétendaient suivre ce bon exemple, et l'on eut raison. Huit jours ne s'étaient pas écoulés que ces misérables étaient rentrés en fonction, sur l'observation même de quelques comédiens qui pré-

tendaient qu'un silence profond dans la salle les gênait. On doit se faire une bonne idée de leurs talens d'après cette observation! heureusement l'insolence, la sottise de ces claqueurs en est venueà un tel point, qu'un acteur qui se respecte, ne peut qu'avoir honte de tout applaudissement qui retentit dans une salle de spectacle, et que nécessairement cette lèpre qui afflige nos théâtres disparaîtra bientôt d'elle-même.

— 30. — Un trait sans exemple, arrivé il y a quinze ans, dans une ville de France, et dont le héros ne fixa pas autant l'attention qu'il le méritait, a fourni la première idée du drame de M. *Benoit* ou l'*Adoption*, joué d'abord à l'Odéon, sous le titre de *Stanislas* ou la *Partie de chasse.* Voici comment un journal présentait ce trait dans le temps.

— « Notre ville vient d'être témoin d'un fait aussi admirable qu'extraordinaire, un homme a adopté le fils de l'assassin du sien. » —

Au premier acte, la scène se passe à Lunéville, dans le palais de Stanislas alors grand duc de Lorraine et retiré dans ses possessions, après de malheureux événemens que tout le monde connaît. Ce monarque est enfermé dans son cabinet et travaille avec le duc de Volny, son premier ministre. Isidore, le page, veille à la porte du cabinet du Roi. Un jeune officier survient, c'est Valincour, neveu du duc de Volny. Il arrive de Livourne, où il a rempli une mission dont il rend compte à son oncle. Après que celui-ci a donné des ordres à Isidore pour une partie de chasse qui doit avoir lieu dans la journée, et pendant laquelle le Roi voyagera sous le nom de M. Benoit, Valincour amène un général arrivant de Corfou, le baron de Sarmé. A la voix de ce général, le ministre croit le reconnaître; il éloigne son neveu, et Volny ainsi que Sarmé se remettent mutuelle-

ment leurs traits. On apprend que ce général fut autrefois condamné à une peine qu'on n'explique pas, et qu'il dut beaucoup à Volny qui était alors magistrat. En ce moment, on annonce que le Roi part pour la chasse. Des seigneurs, des gardes précèdent le monarque qui aperçoit Sarmé et lui fait signe de le suivre.

Au second acte, on est à Ligny, dans le château de M. Dormesson. Sa famille, qui se compose d'Ernest son fils, et de Cécile sa fille, se prépare à faire une partie de pêche, tandis que Francheville, l'ami de la maison, va tirer quelques perdrix. Dormesson paraît dévoré de chagrin; chaque jour, il passe des heures entières dans un pavillon retiré, sans qu'on puisse deviner quel motif l'y attire. On le voit toujours aussi témoigner une secrète horreur pour la chasse, et cette aversion lui fait refuser de voir des chasseurs qui demandent l'hospitalité. On devine que c'est le Roi et toute sa suite, c'est-à-dire, Volny, Sarmé, Isidore et Valincour. Sous le nom de M. Benoit, le prince qui n'est connu de personne dans le château, s'y installe avec son monde, et surprend la famille Dormesson par la connaissance qu'il montre de tout ce qui regarde chacun de ses membres. On se loge. C'est ici que Dormesson, et Francheville qui doit épouser la fille de ce dernier, ont une longue conversation dans laquelle s'explique l'intrigue, et qui en même temps empêche de trouver odieux l'amour que ressent Ernest pour Cécile. Dormesson a perdu depuis quinze ans un fils adoré, nommé Eugène, par l'effet d'une affreuse catastrophe. Un soldat l'a assassiné. Ce coupable était le mari de celle qui avait allaité Eugène, et qui vivait dans la maison avec son propre enfant, frère de lait de ce dernier, comme chez de tendres protecteurs. La loi a frappé ce malheureux qui protesta constamment de son innocence et que l'on accusa, en outre, d'avoir dérobé les restes

de sa victime que personne ne put retrouver. Dans l'excès de son désespoir, et par un de ces actes inouis d'un héroïsme inconcevable (s'il n'était prouvé), Dormesson a voulu revoir son fils dans l'enfant nourri du même lait, dans celui qui lui rappelait le plus cruellement son Eugène, il a adopté cet infortuné, innocent du crime de son père, l'a élevé comme son véritable fils, et ce jeune homme, c'est Ernest!!!

Cependant le Roi veille sur tout ce qui se passe dans la maison, donne audience au général Sarmé et lui dit de voir son ministre. Sa suite s'inquiète pour lui de toutes les allées et venues qu'on remarque dans le château; Stanislas les rassure, et se joue de ces alarmes en se donnant, aux yeux de tous, un air de sorcellerie, qui sert au mieux ses desseins. Enfin, Ernest a une touchante entrevue avec Dormesson et Cécile. Il leur fait ses adieux et part. Mais le Roi le ramène à ses parens et se mêle tellement des affaires de cette famille, qu'il attire sur lui les remontrances et les plaisanteries de Francheville, bien persuadé qu'il parle à M. Benoit. Dormesson est lui-même prêt à quitter sa demeure, quand une lettre l'y retient par la demande qu'on lui fait de ses enfans; elle est du Roi présent à cette scène, et qui jouit de la surprise, de l'inquiétude générales. Enfin il se montre revêtu des marques de sa grandeur, et raconte ce qu'il a fait pour tant de malheureux. Il en résulte que Sarmé, devenu général, est le soldat faussement accusé du meurtre d'Eugène, que ce dernier est Valincour; et que, par conséquent, les deux pères retrouvent chacun son fils. Valincour est celui que Dormesson a tant pleuré, et Ernest, celui de Sarmé qui se nommait autrefois Roger. Le monarque répand les faveurs, distribue les récompenses: il fait Dormesson duc de Valincour, Roger comte, et unit les deux amans qui n'ont entre eux aucun rapport

de parenté. La pièce finit par le voeu que de tels monarques soient immortels.

— Je passe rapidement sur la reprise *des Ensorcelés*; joli vaudeville de Favart, donné, (le 8 juin), et arrangé par MM. Dupin et Sauvage, pour arriver aux débuts de Henry et de Mme Quériau, dont la présence, à ce théâtre, produisit un tout autre effet que les belles formes de Mlle Bégrand. Depuis plusieurs années, ces deux artistes étaient éloignés de Paris, et parcouraient l'Italie, où leurs talens réunis causaient le plus vif plaisir. Profitant d'un congé qu'ils avaient obtenu du directeur des théâtres de Naples, Barbaglia, ils acceptèrent la proposition qui leur fut faite, de donner des représentations, à Paris, pendant la belle saison. On sait ce qui força, dans le temps, Henry à quitter l'Opéra. Elève de Deshayes et principalement de M. Coulon, il y avait débuté avec le plus grand succès, et passait alors pour un des plus fermes soutiens de Terpsychore. Mécontent des entraves que l'on opposait sans cesse à la représentation d'un ballet qu'il avait composé, de *l'Amour à Cythère*, il quitta l'Opéra, et partit pour l'Italie, où, en peu de temps, par ses talens, comme danseur, comme mime et comme chorégraphe, il fit sa fortune et sa réputation. Mais, ce qu'on ignore, c'est le singulier hasard qui le jeta dans la carrière qu'il parcourt aujourd'hui. Il passait près la porte Saint-Martin (alors l'Opéra); on répétait le ballet de *Psyché*, et, avec quelques enfans de son âge, il avait trouvé le moyen d'entrer dans les coulisses du théâtre. Etonné du spectacle nouveau qui s'offrait à ses regards, il s'approchait du milieu de la scène, au moment où plusieurs enfans, qui devaient être précipités avec Psyché, étant arrivés au lieu du départ avaient peur, et refusaient d'obéir: — « Sont-ils poltrons, s'écria Henry! » — « Tu sau-

terais donc, lui dit M. Gardel ? » — « Certainement! » — Et il sauta avec la plus grande légèreté. M. Gardel lui fit prendre, de suite, mesure d'un habit de diable; et Henry enchanté, courut chez ses parens, répétant qu'il était de l'Opéra. On rit beaucoup de cette aventure, et l'on ne gêna pas l'enfant dans ses goûts; il devint danseur.

Comme mime, Mme Quériau a une réputation européenne; avec Mlle Bigottini, elle partage un trône qu'on ne leur disputera pas de long-temps. Elève de plusieurs maîtres très distingués, de Dauberval, de Novèrre, de Guillet, elle se fit remarquer dans la danse et dans la pantomime, mais surtout dans ce dernier genre, qu'elle porta à un haut degré de perfection; on se la rappèle encore dans *la Fille mal gardée*, *Jenny*, *les Deux Créoles*, *la Forteresse*, *le Page Inconstant*, etc., etc.; et, en 1815, pendant le séjour qu'elle fit en France, dans *Hamlet*, *le Rosier*, *le Mariage rompu*, etc., etc. Mme Quériau avait commencé à paraître sur un théâtre, à Bordeaux; de là elle était allée chez Mlle Montansier; ensuite, elle partit pour Marseille, en qualité de première danseuse, avec Mlle Chameroy : c'est dans cette ville qu'elle joua, je crois, la comédie et l'opéra-comique. Engagée au théâtre de la Porte Saint-Martin, après avoir visité les principales villes de France, elle le quitta à sa fermeture, qui eut lieu par ordre, et commença alors à parcourir les villes les plus considérables de l'étranger.

En arrivant en France, Henry avait fait provision de pièces nouvelles, et, bien certainement, il se serait montré digne de la haute réputation qu'il s'était précédemment acquise, si la jalousie et l'intrigue ne se fussent acharnées à ses pas, aussitôt qu'il s'occupa de la mise en scène de son premier ballet. On le soumit à une double inquisition, celle des censeurs dramatiques et celle de

l'Opéra. On lui défendit telle et telle composition, et on lui permit la représentation de telle autre, parce qu'on pensait qu'elle ne produirait pas grand effet sur le public. Ainsi, par exemple, il ne put faire jouer *Hamlet*.

C'est par *le Sacrifice Indien*, pantomime en trois actes, qu'il débuta, (le 9 juillet). Une de ces coutumes barbares, qu'il n'a pas encore été possible d'abolir dans l'Inde, en fait le sujet. Pendant que des Indiens célèbrent la fête du Dieu de la lumière, des Portugais débarquent sur la côte, et attaquent les Indiens qu'ils mettent en fuite. Cependant la paix succède à ces premières scènes d'horreur, les Européens, les habitans se livrent au plaisir; mais, pendant la fête, un Indien, mécontent du bon accord qui règne entre les deux nations, veut poignarder le chef Portugais. La guerre recommence avec une nouvelle fureur, et le Radjah perd la vie dans les combats qui ont été livrés. Sa veuve Lanassa, pour obéir aux lois de son pays, s'apprête à monter sur le bûcher fatal, et n'est délivrée de la mort horrible qu'on lui préparait, que par le général Portugais qui l'arrache des mains des bramines.

Ce premier essai, quoiqu'il n'offrît pas une action suivie et intéressante, fit connaître avantageusement Henry. Pour l'entente de la scène, la manière de disposer les groupes, de placer les personnages, pour l'art enfin d'enseigner la pantomime, je lui connais peu de rivaux en France. Le rôle de Lanassa offrit à Mme Quériau quelques occasions de montrer toute son énergie: mais elle fut moins bien partagée que Henry, qui, dans le ballet pantomime d'*Agnès* et *Fitz-Henry*, donné (le 22 juillet), joua de la manière la plus remarquable, le rôle de Fitz-Henry.

Le sujet de cette pantomime est connu depuis longtemps; il existe même un mélodrame en trois actes, sous

le même titre. Henri a trouvé que deux actes étaient suffisans, et il a eu raison. Agnès et son père sont les seuls personnages sur lesquels se fixe l'attention. Tout autre intérêt secondaire ne peut que nuire à l'ensemble de l'ouvrage. C'est avec autant de bonheur que d'adresse qu'il a su lier les événemens, et l'on conviendra qu'il fallait un talent de mime bien remarquable, pour parvenir à intéresser, en demeurant presque toujours dans la même situation, et même pour rendre les extravagances d'un fou attachantes. — Fitz-Henri, dans une scène du second acte, ne pouvant croire à la réalité de tout ce qui l'entourait, commandait à un valet de lui mordre le doigt pour être bien certain qu'il ne dormait pas. Ordre exprès des censeurs de supprimer ce jeu de scène! On permit seulement au valet de *pincer* le doigt de son maître. Si je rapportais la réponse que fit le censeur, quand on lui demanda quel était le motif de cette défense, on ne la croirait pas, tant elle est absurde!

Je place ici le ballet de *La Fortune vient en dormant*, quoiqu'il n'ait été représenté que le 10 septembre, pour réunir, en un seul article, tout ce qui concerne Henri et Mme Quériau. Cette pantomime, dont son auteur même faisait peu de cas, ne fut composée que parce que l'Opéra s'opposait toujours à la représentation des ouvrages que l'on soumettait à son examen, et que l'administration du théâtre de la porte St.-Martin ne se sentait pas assez riche pour faire exécuter les décorations d'une pantomime intitulée, *Roméo et Juliette*, qui offrait des situations aussi dramatiques qu'intéressantes. Sur un sujet tout d'imagination, Henri broda une intrigue assez suivie, et dans laquelle il intercala avec adresse un ballet comique qui avait obtenu beaucoup de succès à Naples, et qui n'en obtint pas moins à Paris. La fortune, en traversant une forêt, aperçoit un bûcheron endormi. Il lui prend fan-

taisie de protéger ce pauvre diable et elle charge les nymphes de sa suite de le former. Bientôt Ménandre sait faire des armes, combattre de toutes les manières, danser avec grâce; on lui donne de riches habits, et il vole à un tournois que fait célébrer une princesse voisine, et dont le vainqueur doit obtenir la main. Ménandre renverse tous les chevaliers, mérite la couronne, et la princesse en est d'autant plus satisfaite que le nouveau chevalier lui plaît infiniment. Cependant l'amour se joue des projets qu'elle peut former; Ménandre qui est amoureux d'une jeune fille d'honneur de la suite de la princesse, refuse la main de cette dernière et excite sa colère. Furieuse de se voir dédaignée, celle-ci fait séparer les deux amans par ses gardes, est sur le point d'empoisonner la pauvre fille d'honneur; heureusement la Fortune veille sur elle et sur Ménandre; la princesse est foudroyée au moment où elle ordonnait l'arrêt de mort des deux amans.

On se souviendra long-temps du magnifique spectacle qu'offrait le troisième acte de cette pantomime. Au moment où la princesse était foudroyée, Ménandre et sa maîtresse étaient transportés, au milieu des nuages, dans le palais de la Fortune, qui apparaissait à leurs yeux sur une boule d'or mobile, qui traversait le théâtre dans toute sa largeur. Un mécanisme des plus ingénieux et de l'invention de Henri retenait l'actrice qui jouait le rôle de la Fortune (c'était Mlle Juliette, une des premières danseuses de ce théâtre), de manière, qu'ayant le corps et les bras libres, ainsi que la jambe gauche, elle ne paraissait poser sur la boule, haute de vingt-cinq pieds avec la charpente qui la soutenait, que l'extrémité du pied droit. Une pluie d'or tombait sur la scène et complétait l'ensemble de ce tableau vraiment merveilleux.

—31. JUILLET.— En annonçant des comédiens anglais à Paris, on s'attendait bien à quelqu'opposition, suite de l'effervescence qui s'est emparée aujourd'hui de tous les esprits, mais on ne pouvait soupçonner la réception brutale qui leur fut faite par une assemblée composée en grande partie de Français. J'ai assisté à la répétition d'*Otello*, la veille de la représentation. Alors on pouvait juger du talent des acteurs qui composaient la troupe anglaise, et certes, quelques-uns méritaient d'être entendus. Je citerai entr'autres, Barton, chargé du rôle d'Otello, les acteurs qui jouèrent Jago et Brabantio, miss et mistriss Penley, chargées des rôles de Desdemona et d'Emilia. Le jour de la représentation, toutes les loges étaient louées d'avance. Malgré la pluie qui tombait par intervalles, justement à l'ouverture des bureaux, des milliers de curieux entouraient le théâtre; et, compagnons ordinaires de tous nos plaisirs, une centaine de gendarmes à pied et à cheval faisaient faire la queue au milieu de la boue. En peu d'instans toutes les places furent envahies, et, dès-lors, des marques d'improbation retentirent dans la salle, malgré l'avis des gens sages qui, formant la majorité des spectateurs, desiraient jouir d'un spectacle nouveau et curieux, et demandaient que l'on entendît les acteurs pour les juger. La plupart de ces remontrances furent inutiles. A peine le rideau fut-il levé et les premiers vers de la pièce eurent-ils été entendus, que des vociférations et des huées retentirent de toutes parts. Pour l'honneur des gens de lettres et des Français en général, on put facilement voir par qui ce scandale était causé. En vain voulut-on encore accuser l'esprit de parti de ces scènes tumultueuses! le meilleur esprit animait la plus grande partie des spectateurs. Ne sait-on pas que les arts sont de tous les pays, que les gens de lettres et les artistes forment, sans distinction de

nations, une république qui ne reconnaît pas de maîtres. On citait avec complaisance le refus que firent les Anglais, il y a une centaine d'années, de laisser établir à Londres un théâtre français sous la direction de Monnet; mais ce fut la canaille de Londres qui fit tout le bruit dans cette affaire, et c'est l'exemple de la canaille anglaise que l'on a suivi à Paris.

Les premières scènes furent jouées au milieu du brouhaha. On espéra que la présence des actrices calmerait cette effervescence: les acteurs anglais y comptaient, ils croyaient à la galanterie et à l'urbanité française! Ce fut inutilement: le vacarme continua jusqu'au milieu du troisième acte, et un incident vint encore augmenter la confusion. Quelques individus se prirent de querelle dans le parterre; une terreur panique s'empara, sans aucun motif, de ceux qui entouraient les combattans. Les spectateurs du parterre se précipitèrent sur les spectateurs de l'orchestre; ceux-ci, épouvantés, escaladèrent la scène par dessus la rampe, dont plusieurs quinquets furent brisés. sept à huit personnes furent blessées, des femmes se trouvèrent mal, et le tumulte était à son comble. Les comédiens se retirèrent, les gendarmes accoururent, on baissa le rideau et le calme se rétablit un peu. On fit sortir les gendarmes qui garnissaient l'avant-scène, et un acteur ayant demandé si l'on voulait laisser continuer le spectacle, un oui général se fit entendre; mais, par ordre, on passa le quatrième acte d'*Otello*. Le commencement du cinquième et les dernières scènes furent attentivement écoutées, et même on applaudit fréquemment l'acteur Barton.

La petite pièce était intitulée le *Rendez-vous*, c'est l'opéra-comique des *Rendez-vous bourgeois*, traduit en anglais. La première scène fut écoutée, mais l'arrivée des actrices causa de nouveaux cris. La comparaison

que l'on avait pu faire des acteurs tragiques anglais avec nos acteurs ne fut pas désavantageuse aux premiers; leurs gestes, leur diction n'ont rien de ridicule, rien d'exagéré, comme on avait paru le faire entendre. Dans la comédie, au contraire, en voulant se rapprocher le plus possible de la nature, ils deviennent bas, et c'est surtout ce qui a frappé dans le jeu des femmes. De plus, l'actrice qui jouait la soubrette ayant été applaudie pour un morceau qu'elle chanta assez bien, elle salua les spectateurs, sans doute suivant l'usage de son pays. Cette nouveauté augmenta encore les mauvaises plaisanteries; enfin à la sixième scène il fut impossible de rien entendre; quelques jeunes gens jettèrent sur la scène différens objets, entr'autres un morceau de sucre qui blessa une actrice à la tête. La toile tomba sur ce beau chef-d'œuvre.

Après un pareil scandale, généralement désapprouvé, on aimait à croire que la police s'opposerait à ce qu'il se pût renouveler, on se trompa : le lendemain on afficha l'*Ecole de la Médisance*, de Shéridan, et *l'Intrigue*, ou *la Route de Bath*, petite comédie en un acte. On était persuadé que le tumulte de la première représentation n'avait été causé que par des gens du peuple et des malveillans. Pour les empêcher de venir, ou les maintenir, on doubla le prix des places, on posta des gendarmes dans les corridors, des réserves étaient placées dans différens lieux voisins. Malgré ces précautions la foule assiégeait les portes du théâtre, et comme un jour de spectacle gratis toutes les places furent promptement envahies. Des cris, des sifflets, des huées retentirent aussitôt dans la salle et firent présager l'orage qui allait éclater. Le rideau se leva, les acteurs anglais se furent à peine présentés sur la scène que les vociférations commencèrent de nouveau; on jetta sur le théâtre des gros sous, des pierres, des œufs pourris,

des odeurs qui infectèrent la salle; une des actrices anglaises s'évanouit et l'on baissa le rideau; un instant après le régisseur du théâtre se présenta, et après avoir essuyé un œuf qu'on lui jetta sur la poitrine, demanda si l'on voulait laisser continuer le spectacle, un non général fut la réponse de presque tous les spectateurs. On proposa un spectacle français, il fut accepté avec enthousiasme, et l'on se prépara à jouer le vaudeville des *Ensorcelés;* pendant l'entr'acte des spectateurs voulaient forcer les directeurs à venir demander excuse, heureusement pour eux, l'attention se porta d'un autre côté. Le silence se rétablit, *les Ensorcelés* furent écoutés avec le plus grand calme et les acteurs français vivement applaudis. On fit répéter trois fois le couplet au public qui offrait quelques allusions avec ce qui venait de se passer.

La seconde pièce promise était *Kabri.* On entendit frapper les trois coups, l'orchestre joua l'ouverture, la recommença, la joua une troisième fois : cette singularité étonna, mais l'étonnement redoubla quand on vit les musiciens quitter précipitamment l'orchestre avec leurs instrumens. Le bruit recommença, mais pendant ce temps, une autre scène se passait sur le théâtre. Au moment où l'on frappait les trois coups, un officier de gendarmerie voulut empêcher la représentation de la seconde pièce annoncée, sous prétexte qu'il fallait attendre la réponse du préfet de police, près duquel s'était rendu M. Merle. Un pareil ordre mit dans le plus grand embarras toute l'administration. Le tumulte recommençait dans la salle, on lançait contre la toile des sous, des pierres, des tabourets, des chaises, enfin arriva l'ordre du préfet: il avait répondu que puisque les comédiens anglais avaient été affichés, il fallait qu'ils jouassent, ou que la gendarmerie fit évacuer la salle!!! cet

ordre connu, on leva la toile et l'on aperçut sur la scène une haie de gendarmes. A cette vue l'indignation fut générale, des banquettes, des tabourets furent jetés sur la scène; les spectateurs placés au paradis jettèrent aussi leurs bancs; enfin les gendarmes se précipitèrent dans la salle et renversèrent à coups de crosse de fusil tous ceux qui ne fuyaient pas assez vite. Le théâtre évacué, la guerre continua au dehors, les gendarmes chargèrent les passans, les boutiques furent fermées et le tumulte ne cessa guère que sur le minuit.

Tout ce désordre venait de quelques jeunes gens qui, dans toutes les occasions, font du bruit pour le plaisir de faire du bruit et rien autre chose; cependant on eut la sottise de leur supposer les plus ridicules et les plus atroces projets : on alla jusqu'à prétendre les avoir entendus menacer de brûler la salle, et jurer que toutes les pièces qu'on représenterait sur ce théâtre, seraient sifflées. C'est ce qui fit que, la veille de la représentation du *Lépreux de la vallée d'Aoste*, les auteurs de ce mélodrame adressèrent aux journaux une lettre, dans l'espoir de prévenir toute cabale. Cette mesure ne fut pas la seule que l'on prit pour faire réussir la nouvelle pièce et éteindre l'incendie que l'on devait allumer! Deux haies de gendarmes furent placées sur le théâtre, dans les coulisses ; le parterre, composé d'agens de police, de claqueurs et la moitié du reste de la salle, livrée à des amis complaisans. Malgré toutes ces précautions le *Lépreux* n'eut point de succès.

M. de Maistre, non pas celui qui est mort dernièrement, qui s'est fait un nom parmi les anti-philosophes, mais son frère, l'auteur du *Voyage autour de ma Chambre*, a publié, il y a quelques années, une nouvelle sous le titre du *Lépreux de la cité d'Aoste*. Ce malheureux a reçu son mal de ses parens et s'est retiré

dans un coin de la vallée avec sa sœur, infectée du même mal. Cette dernière est morte. Long-temps il est resté seul livré au désespoir : il rencontre un militaire et lui raconte ses aventures. Ce sujet est fort simple et bien traité. La position, les discours du Lépreux arrachent des larmes, et d'autant plus encore que l'on voit qu'il n'y a plus d'espoir pour lui ; son mal, ses douleurs ne doivent finir qu'avec sa vie. MM. d'Aubigny et Comberousse ont eu grand tort de ne point imiter la touchante simplicité de l'original ; ils ont chargé leur intrigue d'incidens trop étrangers au sujet, et en voulant produire des effets dramatiques, ils ont oublié que du sublime au ridicule il n'y a souvent qu'un pas. Ces deux auteurs ont pourtant obtenu des succès assez brillans pour faire croire qu'ils ont quelqu'habitude de la scène.

La jeune Bianca est destinée à devenir l'épouse du paysan Antonio, quoiqu'elle aime le soldat Francœur, qui est allé on ne sait où. La marquise Aurélie san Salvator a promis d'assister au mariage de sa protégée, et comme il faut une exposition, c'est à Bianca qu'elle raconte ses aventures. Elle aimait un chevalier Laurentini, qui a disparu depuis long-temps ; le comte Aldini, jeune seigneur italien, lui a fait la cour, elle est veuve, on l'engage à se remarier, peut-être cédera-t-elle ! Au moment où Bianca et Antonio allaient danser le menuet de la mariée, Francœur arrive de l'armée et reprend sa fiancée. Malgré cet incident, la fête continue, mais elle est bientôt troublée par l'apparition du Lépreux. Fatigué, dévoré par la soif, il s'est approché de la chaumière des deux époux, soudain tout le monde s'est enfui, le seul Francœur reste immobile. Pourquoi ne fuyez-vous pas, dit le Lépreux.—Voyez cet habit, reprend Francœur. —Soldat français, crie le Lépreux ! ah ! pardon ! — Il ôte

son chapeau et le parterre de mugir de joie en entendant ce singulier dialogue; on lui donne à boire, il casse le vase dont il s'est servi et se retire.

On se trouve au second acte à l'ermitage du Lépreux, établi dans la tour de Bramafan (mot qui signifie cri de la faim). On rapporte que ce nom lui fut donné, parce qu'un certain comte de Chalans, fort jaloux de sa femme, enferma cette infortunée dans une tour, et qu'elle y mourut de faim. Des jeunes filles, auxquelles une sorcière a promis des maris si elles allaient cueillir des fleurs dans le jardin du Lépreux, se décident à y pénétrer; la comtesse san Salvator y vient aussi en se rendant à la chapelle de Manfrédonia. La beauté du jardin qui s'offre à ses yeux l'attire, elle sonne à la porte, le Lépreux paraît, c'est Laurentini! la comtesse, même après cette reconnaissance, ne se doute nullement que son amant est Lépreux! elle, qui est si passionée, ne pense pas à se jetter dans ses bras; à lui demander pourquoi il habite des décombres, pourquoi il ne l'embrasse pas, ne la presse pas sur son cœur; elle ne lui offre même pas un asile dans son château. Laurentini donne seulement à sa maîtresse rendez-vous à minuit dans la chapelle, et elle part. Pendant qu'il la reconduit, Antonio, furieux de la perte de Bianca, veut se venger sur quelqu'un sur le chien du Lépreux, il le tue. Laurentini de retour s'aperçoit du meurtre de son chien, du seul ami qu'il eût au monde, il est au désespoir, il veut se tuer, il entend un cliquetis d'armes.—Je puis secourir un de mes semblables, s'écrie-t-il, vivons encore!—Et il préserve Aldine des attaques de plusieurs brigands, lui donne aussi rendez-vous à minuit. Il donne la même heure à Francœur qui, à son tour, le sauve de la fureur des habitans de la vallée; Francœur l'a reconnu, c'est le même homme

qui, à Marseille, pendant l'incendie de l'hopital, conserva la vie à deux Lépreux, et gagna leur mal en les emportant dans ses bras.

Aldini, la Comtesse, Francœur ne connaissent pas le motif de ce rendez-vous; cependant, tous y arrivent dans l'ordre de l'invitation. La chapelle Manfrédonia est éclairée, Aldini, la marquise croient qu'il s'agit d'un mariage, mais la vue d'une fosse fraîchement creusée les épouvante! Bientôt Laurentini s'affaiblit, on dirait qu'il s'est empoisonné; les cloches du couvent de St.-Maurice retentissent dans les airs, tout cela d'après l'ordre du Lépreux. Deux files de capucins s'avancent avec des flambeaux, Laurentini tombe dans la fosse et la toile aussi, sans qu'on sache s'il est mort ou vivant, ni ce que deviennent Aldini, la Comtesse, Francœur, Bianca, en un mot tous les personnages de la pièce.

— J'ai oublié de parler de la représentation du *Coq de Village*, arrangé pour la quatrième fois par MM. Carmouche et de Courcy, et donné le 16 juillet. Je répare mon oubli et j'arrive promptement à la pièce de circonstance et à la comédie en un acte et en vers des *Comédiens de Brives la Gaillarde*, pour parler du mélodrame des *Deux Forçats*, si productifs pour le théâtre qui consentit à leur donner asile.

La Réconciliation, ou *la Fête de la St.-Louis* est de MM. Carmouche, de Courcy et Ferdinand. Le père Duguet, garde-chasse, doit donner sa fille à Jacquot, fils de Briquet. Ces deux vieux soldats se querellent toujours pour le plus léger motif. Duguet prétend avoir tué un lièvre qu'il a fait accommoder pour le souper de la veille, Briquet soutient que c'est un lapin qu'on lui a servi, Jacquot les met d'accord en les prévenant que c'est un chat qu'ils ont mangé. Duguet a conservé la fortune de l'ancien seigneur du village, Briquet lui a

sauvé la vie ; tous deux se disputent de nouveau sur l'importance du service qu'ils ont rendu, s'injurient, se donnent rendez-vous, bref mettent le sabre à la main. On les sépare, en leur disant que le jour de la St.-Louis tout le monde doit s'aimer et être uni. Ils s'embrassent, Jacquot épouse sa maîtresse, et l'on couronne le buste du roi. Au milieu de cette action fort simple, on a jeté le rôle d'un M. Paraphe, clerc de notaire, personnage assez gai.

La pièce des *Comédiens de Brives la Gaillarde*, donnée le 17 septembre, était connue ; elle fut représentée à l'Odéon, sous le titre des *Comédiens d'Angoulême*, et, aussi bien que le drame de *M. Benoit, ou l'Adoption*, est de M. Charles Maurice, qui se fit appeler au théâtre M. Delille. Les seuls changemens consistent dans quelques mots et un vaudeville final ajouté pour cette reprise.

— 3 OCTOBRE. — Depuis le drame de la *Pie voleuse*, dont le succès fit la fortune de ce théâtre, il n'est point d'exemple aux boulevards d'une vogue pareille à celle qu'obtint le mélodrame des *Deux Forçats*, de MM. Carmouche, Poujol et Boirie. Jamais pièce n'arriva plus à propos pour sauver l'administration fort embarrassée dans ses affaires ; jamais aussi administration ne prouva mieux combien il est facile de porter un faux jugement sur les pièces de théâtre. Le matin même, un des directeurs disait qu'il ne faisait jouer les *Deux Forçats*, que pour avoir le temps de faire peindre les décorations d'un autre mélodrame. Le soir, tout le monde était émerveillé, et l'on put alors se persuader qu'Henry, en partant pour Vienne, avoit véritablement laissé la *fortune* qui *vient en dormant* au théâtre de la Porte St.-Martin.

Tout en trouvant que la pièce des *Deux Forçats* a quelque ressemblance avec *la Femme à deux Maris*, et

avec plusieurs autres ouvrages ; on est forcé d'avouer que malgré plusieurs invraisemblances assez fortes, elle est bien conduite, courte et intéressante. Un homme a été trouvé presque mourant à la porte d'une ferme. Il a été secouru, soigné; on lui a donné de l'ouvrage et jamais on ne lui a adressé la moindre question sur lui, sur sa famille. Six ou sept années se sont écoulées depuis cet événement, le maître de la ferme est mort, et sa veuve Thérèse, cédant au penchant qu'elle éprouve pour François, c'est le nom que se donne l'inconnu, consent à l'épouser, sans lui demander comment il se nomme, ni qui il est, ni d'où il vient. Les autorités devant lesquelles les deux époux passent leur contrat de mariage, montrent la même discrétion ; et le curé, c'est ce qui m'étonne davantage, leur administre la bénédiction nuptiale, sans avoir seulement le plus léger mouvement de curiosité. M. François serait donc tout à fait inconnu, sans un incident aussi imprévu que singulier. Pendant qu'on se rendait à l'église, un mendiant épuisé de fatigue, est tombé inanimé près de la maison de Thérèse, à la place même où sept années auparavant on avait relevé François; on lui porte secours, et bien qu'il ait la mine d'un véritable bandit, on l'engage à rester pendant la fête qui se prépare, et à se remettre de ses fatigues. Il accepte : mais bientôt la voix de François l'a frappé, il croit l'avoir entendue quelque part, il s'approche : François l'examine et tous deux se reconnaissent; le bandit, piqué même du froid accueil qui lui est fait, est sur le point de nommer le nouveau marié, celui-ci l'arrête à temps, mais bientôt ce misérable, humble et craintif auparavant, a changé de ton ; l'avenir lui paraît moins terrible, puisqu'il a rencontré un homme dont il peut d'un seul mot causer la perte,

et auquel il se promet de faire payer cher le silence qu'il gardera sur certaines aventures.

Tout dans ce premier acte, fort mystérieux, laisse soupçonner que François est un forçat échappé des galères, et que le misérable auquel on a donné asile est probablement son compagnon d'infortune. Cependant, peu satisfait encore du prix qu'on a mis à sa discrétion, des promesses qui lui ont été faites pour l'avenir, et cédant à ses habitudes criminelles, ce dernier forme le projet de ruiner celui qui le comble de bienfaits. Pendant la fête, il se glisse dans l'appartement de la fermière, enlève le porte-feuille qui contient toute sa fortune et se sauve; mais il a été aperçu. Tous les gens de la noce sont à sa poursuite, et, pour leur échapper, il rentre justement dans la ferme, et dans la pièce où François était resté livré au plus violent désespoir. A la vue du misérable qui cause son malheur, François s'empare d'une hache et veut le forcer à restituer le porte-feuille qu'il a dérobé; le bandit résiste; armé de deux pistolets qu'il a trouvés sur une table, il blesse François et parvient à s'évader. Attirés par le bruit des armes à feu, Thérèse, tous les habitans de la ferme accourent, trouvent François baigné dans son sang; on le secoure, on le dépouille de ses vêtemens; et alors son secret, si long-temps caché, est connu; il est flétri des lettres T. F., signe certain qu'il a subi une condamnation déshonorante.

Cette découverte a porté le désespoir dans le cœur de Thérèse; pour elle il n'est donc plus d'espoir de bonheur, et elle a la cruelle conviction que son sort est pour jamais lié à celui d'un homme qui a indignement abusé de sa confiance, qui est flétri par le bourreau, et que la force armée cherche déjà pour reconduire au bagne d'où il s'est échappé. Que faire en cette horrible situation? Abandonnée de tout le monde, elle a vu fuir son mari comme

s'il était atteint d'un mal contagieux, ses valets même se sont éloignés. N'écoutant que sa tendresse, elle a pris la résolution de suivre son époux, de l'accompagner jusqu'à l'horrible séjour qu'on lui destine, et là de mourir à ses pieds. Mais, avant de quitter pour toujours sa demeure, elle a voulu savoir quel crime avait amené le malheureux François à un tel degré d'abaissement et d'infortune. C'est là que s'explique le nœud de la pièce, et cette explication, retardée avec adresse et bonheur, produit le plus grand effet.

François était le fils d'un négociant. Employé dans la maison de son oncle, il en partageait les travaux avec son frère. Celui-ci était joueur. Entraîné par cette fatale passion, il a compromis sa réputation, son bonheur, celui de sa famille, de ses enfans; il s'est oublié au point de commettre un faux. Menacé d'être arrêté pour ce crime, il est parvenu à s'enfuir, et François, pour lui éviter la honte qui l'attendait, a eu la générosité de se sacrifier pour lui et de se déclarer l'auteur du crime dont son frère était coupable. Cet aveu a rendu Thérèse au bonheur; il lui suffit que son époux soit innocent à ses yeux, et elle attendra du temps que son innocence soit reconnue. Cependant ce moment arrive plutôt qu'elle n'aurait osé l'espérer. Le misérable qui a causé tous les malheurs de François, après avoir échappé aux nombreuses recherches des paysans, a été enfin découvert. Il cherche à fuir, mais en vain; arrêté au moment où il engageait François à le défendre, et ne voulant pas périr sans se venger, il nomme enfin l'époux de Thérèse! — Arrêtez-le, s'écrie-t-il! C'est Paul Delille, condamné, comme moi, aux travaux forcés. — Ce nom de Delille a été entendu d'un colonel, dont l'arrivée en Auvergne n'avait d'autre but que l'achat d'une propriété, et le desir d'obtenir des renseignemens

sur une affaire fort importante qu'il n'avait pas expliquée. Ce militaire est l'oncle de François; il lui apprend que son frère, corrigé de sa fatale passion et connaissant son dévouement généreux, était parvenu à arranger ses affaires; que l'on avait pris des mesures pour le faire réhabiliter et que sa fuite du bagne avait forcé tous ses parens à se mettre à sa recherche sur des points différens de la France. François Delille, heureux enfin, n'a plus qu'à oublier les malheurs qu'il a long-temps essuyés.

La simplicité de cette action, l'intérêt croissant que l'on y trouve, et surtout le jeu de l'actrice qui remplissait le rôle de Thérèse, de Mme Allan Dorval que l'on n'avait pas encore remarquée, et qui arracha des larmes de tous les yeux, firent obtenir à la pièce un succès d'enthousiasme. Cent représentations suivies satisfirent à peine la curiosité des spectateurs. On y remarqua des danses auvergnates fort bien dessinées par M. Blache fils, des effets dramatiques produits naturellement. Entr'autres, je puis citer le moment où le jeune enfant que Thérèse a eu de son premier mari, offrant à François un compliment, lui présente un papier sur lequel sont tracées les lettres T. F., initiales de son nom et de celui de Thérèse. Par une attention qui déchire l'ame du malheureux fermier, on a suspendu, dans la salle où l'on se réunit, des transparens, soutenus par des guirlandes de fleurs, et sur lesquelles on a peint ces lettres entrelacées.

Un repas, un bal, furent donnés aux acteurs de la porte St.-Martin, en l'honneur de ce grand succès. On donna aussi des dîners, mais particuliers aux auteurs de la pièce, aux journalistes qui en avaient fait l'éloge; mais, par une précaution qui divertit singulièrement les rieurs, on les partagea en deux brigades, les royalistes et les libéraux. On invita les premiers un jour, les

seconds le lendemain. On aurait dû savoir que tous ces messieurs ne sont ennemis que la plume à la main. On remarqua qu'il n'y avait pas de brigade du centre; on jugea sans doute que ces messieurs étaient également *ventrus*. — Un mauvais plaisant disait, à cette époque, que l'administration couvrirait ses déficits nombreux, avec *deux forts sacs*.

— 12 NOVEMBRE. — L'idée première du ***Protégé de tout le monde***, de MM. Dusaulchois, Leroy de Bâcre et Desprez, est assez heureuse. Le jeune Melvil est devenu amoureux de Lucile. Mais cette jeune personne dépend de deux oncles et de deux tantes, et, pour obtenir sa main, il faut avoir l'assentiment de tous ces parens, tous plus originaux les uns que les autres. Par l'intermédiaire d'un de ses amis, Melvil s'est fait recommander particulièrement à chacun d'eux. Il a d'abord mis la tante Santeuil dans ses intérêts, et attend de pied ferme les trois parens qui se rendent à la campagne pour décider le sort de Lucile. L'oncle François est un chasseur déterminé; l'oncle Hubert, un botaniste par idée; la tante Aspasie, une nouvelle tante Aurore, qui ne lit que des romans, et ne parle que le langage des Darlincourt. Melvil devient chasseur avec l'oncle François, lui fait le récit de ses prouesses contre les lièvres et les perdreaux, il l'enchante au point que François prétend lui faire épouser sa nièce. Hubert, d'une ignorance complète, est bientôt dupe de l'assurance de Melvil, et croyant trouver en lui un excellent soutien, lui propose d'être son neveu, Melvil accepte avec plaisir. Enfin son air langoureux, ses éloges outrés du *Solitaire* et de son obscur auteur, qu'il surnomme le privilégié des libraires, l'homme des éditions, lui gagnent la tante qui, enchantée de pouvoir être utile à un jeune homme si séduisant, promet de le servir. Voilà donc tous les

parens d'accord; mais, lorsqu'il s'agit de nommer le futur, il se trouve que chacun présente le même. De là reproches, discussions, et pour se venger du tour qu'on leur a joué, tous font serment de ne donner leur nièce qu'à celui qui leur a été recommandé par leur ami commun, et que Lucile sera Mme Belval, mais Belval est un nom de terre de Melvil: il épouse donc Lucile.

— 26. — On a déjà vu *Ninette à la Cour*, arrangée pour le Vaudeville et les Variétés; à la porte St.-Martin, MM. Dupin et Sauvage se montrèrent un peu plus respectueux que leurs confrères pour l'œuvre du pauvre Favart. Ils conservèrent ses vers, et en ajoutèrent de leur façon, le moins qu'il leur fut possible. Comme les premiers, ils donnaient cette pièce arrangée, ils crurent nécessaire de la faire précéder d'un prologue. Les acteurs en étaient M. St.-Martin, habitué de l'orchestre et le régisseur du théâtre. M. l'habitué est fort mécontent de voir que l'on reprend toutes les pièces de Favart. Le régisseur lui prouve que l'on n'a pas tort d'en agir ainsi, et le persuade si bien que l'habitué jette un sifflet qu'il avait apporté pour se venger. Le régisseur finit ce prologue, assez insignifiant, en priant le public d'imiter l'exemple de l'habitué, et de ne pas siffler *par égard pour Favart!*

— Comme on l'a vu plus haut, la vente du nouveau manuscrit de la *Servante Justifiée* avait excité un procès entre les deux libraires qui l'avaient acheté et les auteurs qui l'avaient vendu. Ceux-ci, ayant obtenu du tribunal la remise de leur cause et voulant constater qu'il n'y avait pas contre-façon, puisque deux théâtres différens jouaient chacun une *Servante Justifiée*, cherchaient à faire représenter leur pièce à la porte St.-Martin. Malheureusement les deux actrices, qui pouvaient jouer le rôle de la *Servante*, étaient malades. Le hasard

vint à leur secours, et donna occasion à Mlle *Zélie* Mollard de se faire connaître dans un genre qu'elle n'avait pas encore cultivé. Cette danseuse, dont on trouva toujours les formes trop prononcées pour un art qui exige une taille svelte et des membres délicats, s'était formé un genre de danse. Ne pouvant se donner la légèreté, elle avait remplacé cette qualité par de la grâce; souvent elle était maniérée, mais elle n'en faisait pas moins plaisir à la masse du public. Elle eut même quelques succès dans la pantomime, et lors de sa nouvelle rentrée au théâtre de la porte St.-Martin, on reprit pour elle le ballet de la *Fille Soldat* et celui de l'*Amour et la Folie* qui n'est pas une des meilleures productions de M. Blache père.

Mlle Zélie Mollard avait déjà joué la comédie en Espagne, et depuis ce voyage elle s'était encore exercée. Elle avait appris le rôle de la *Servante Justifiée*, pour une représentation extraordinaire à Versailles, lorsqu'on lui proposa de le jouer à Paris. L'affaire se fit le plus secrètement possible. On afficha les *Comédiens de Brives la Gaillarde* le matin, avec l'intention de ne pas les donner le soir; et au lever du rideau, on vint annoncer qu'un acteur étant indisposé, on priait le public de recevoir, à la place des *Comédiens*, le vaudeville de la *Servante* et le début de Mlle Zélie Mollard. La pièce et l'actrice furent, comme on s'en doute bien, acceptées avec plaisir.

Mlle Zélie Mollard était une danseuse agréable; elle ne sera qu'une comédienne ordinaire; ce qui lui nuit surtout c'est une voix de tête désagréable, quand il s'agit d'attaquer des notes élevées. Les occasions de briller ne lui manquèrent cependant pas. C'est pour elle que MM. Ferdinand, Menissier et St-Hilaire firent la pièce de la *Fille à marier* (donnée le 19 décembre).

Cette fille à marier a eu une singulière idée. Ayant

entendu dire que son futur, M. Edmond Dupuis, voulait pour épouse une femme de ménage, elle a résolu de lui prouver que l'excès en tout est un défaut, et qu'une femme qui s'occupe trop des détails de sa maison, ou qui se donne trop aux plaisirs du monde est également insupportable. Cette vérité n'a pas besoin de preuves, et les desirs d'Edmond ne sont pas tellement ridicules qu'il faille lui donner la comédie pour l'amener à convenir qu'une femme doit adopter un milieu raisonnable entre ces deux excès. La conduite originale de M. et Mme Richard, les parens d'Amélie, servent même parfaitement les projets de cette dernière. L'une est aussi avare que l'autre est prodigue; ce qui fait que pour s'accorder, le mari et la femme sont convenus de commander dans la maison, chacun à leur tour. Mme Richard range et économise, le matin; M. Richard dérange et prodigue, le soir. Le matin, Edmond trouve donc Amélie simplement mise, tricottant, au lieu de quitter son ouvrage, comme toute demoiselle bien élevée doit le faire, quand son futur a obtenu la permission d'avoir un entretien avec elle. A chaque instant elle l'interrompt pour lui parler de confitures, de tricots, de mailles échappées, elle le laisse même à genoux, au moment le plus pathétique de sa déclaration, pour aller soigner des crêmes. On conçoit qu'un prétendu doit trouver aussi sotte que mal élevée une jeune personne qui se conduit ainsi. Cependant la scène a bientôt changé de face; le règne de Richard a commencé; il ne connaît que le bon genre, et il faut que tout soit du dernier goût chez lui. C'est aussi sa fête, il y a réunion, bal, concert, et Amélie paraît si brillante, si gracieuse, si différente d'elle-même, qu'Edmond se doute bien qu'il a été mystifié le matin. Dans un nouvel entretien qu'il demande, Amélie joue la même scène, et répond par nombre d'extravagances aux explications

que demande Edmond. Celui-ci ne revient pas de sa surprise, et prend alors le parti de fuir une femme si peu faite pour inspirer de l'amour. Mais bientôt, dans un dernier entretien qu'il a réclamé, Amélie lui donne *la clef de sa conduite*, dans une seule phrase, tellement longue, qu'elle a plus d'une fois embarrassé l'actrice qui la prononçait. — « ... Mes yeux commencent à s'ouvrir, dit Amélie, je vois combien peu j'ai su atteindre au but que je me proposais... Eloignez-vous, monsieur, fuyez une femme qui, destinée à vous donner sa main, a voulu repousser épreuve par épreuve; et qui vous voyant revenu d'une erreur pour en adopter une autre, vous aimait encore assez pour vouloir vous faire sentir qu'au sein du mariage les qualités solides et la frivolité peuvent être quelquefois également déplacées; et qu'il n'est de véritablement bonnes femmes de ménage que celles qui savent tempérer, par la légèreté de la folie, la sévérité de la raison. » — Après cet aveu, Edmond, certain qu'il est aimé, devient l'époux d'Amélie.

— 28. — Les personnes qui connaissent bien Voltaire, doivent se rappeler une nouvelle fort plaisante, mais en même temps fort dramatique, imprimée dans le volume des facéties, sous le titre de, *Aventures d'un jeune Anglais nommé Jenny, écrites de la main de dona Las Nagas*. Cette nouvelle a une très grande ressemblance avec une pièce de Lessing, *Sara Sampson*, fort estimée en Allemagne. L'atroce caractère de la Clève-Hartt, la faiblesse de Jenny, la douceur de Primerose, se trouvent donnés aux trois personnages de la pièce allemande, Marwood, Mellefont et Sara Sampson. En traduisant la pièce allemande, MM. Martin Deslandes et Antier ne croyaient peut-être pas avoir si près d'eux leur véritable original; dans le cas contraire, ils se seraient empressés, je n'en doute pas, de faire connaître le larcin

de l'auteur allemand. En changeant le titre de l'ouvrage, (ils l'intitulèrent, *Elfride* ou *La Vengeance*), en présentant différemment quelques situations, ces messieurs ont oublié quelquefois que l'énergie, la profondeur du théâtre allemand n'étaient pas encore goûtées chez nous. Il fallait imiter Lessing, et non le traduire! De plus il n'est pas facile de trouver des acteurs capables de jouer, même passablement, des rôles, tels que ceux des personnages dont je citais les noms tout-à-l'heure. Tous ces motifs contribuèrent à la chûte de ce mélodrame qui, dans la main d'un auteur exercé, aurait pu devenir fort intéressant.

— Mlle Caroline Roger, qui fait partie des débutants et des débutantes qui se pressèrent sur les pas des nouveaux directeurs, est une jolie brune, dont le visage est orné de deux grands yeux noirs bien fendus. Malgré ces qualités, fort nécessaires au théâtre, je connais peu d'actrices aussi froides que Mlle Roger, c'est une véritable statue. Cette froideur cependant ne l'empêcha pas, l'année dernière, de quitter clandestinement le théâtre de l'Ambigu où elle était engagée, pour faire un voyage tout-à-fait sentimental à Bruxelles; on l'accueillit à la porte St.-Martin, malgré cette escapade, après qu'elle eut arrangé ses affaires avec le théâtre qui la poursuivait, et elle arriva au moment où une actrice, Mlle Adeline, suivait son exemple, et partait à l'improviste pour la capitale de l'Angleterre. — Mlle Adèle Mariani, la seconde débutante, était je crois, figurante aux Variétés quand elle trouva moyen d'obtenir, je ne puis deviner comment, ni à quel titre, un engagement à la porte St.-Martin. — Mlle Aglaée qui, pendant quelque temps, se fit voir au théâtre de la Gaité, est de la force de Mlle Adèle Mariani; mais il y a cependant quelque différence entre ces deux dames, je n'ose dire ces deux actrices! Mlle Aglaée, quoique jeune, a la voix cassée, chante faux, et la nature lui a donné une che-

velure d'un blond hasardé, dont la vue n'est nullement agréable. Sa compagne, au contraire, chante à peu près juste, et a une grosse figure bien portante, qui ne fait pas peine à voir sur un théâtre. — Des circonstances, dont je n'ai aucune envie d'entretenir le public, firent sortir tout à coup de l'obscurité Mlle Jenny-Geniez, qu'aucune qualité ne recommandait et à laquelle on a fait une réputation qui tomba promptement d'elle-même, lorsque le soutien secret que le hasard lui avait donné, se fut lassé du rôle onéreux et fatigant de protecteur. Mlle Jenny-Geniez avait commencé à jouer la comédie en province; de là elle était venue passer presque *incognito*, une année, au théâtre des Variétés. Elle fut engagée après le départ de Mlle Jenny-Vertpré, qu'elle crut follement pouvoir remplacer! — D'après le beau systême adopté au Conservatoire, il faut bien s'attendre à rencontrer des élèves de l'école Royale dans les théâtres des Boulevards; c'est presque pour eux qu'on a fondé cet établissement. Mme Berthier y étudiait l'emploi des Reines, il y a deux ou trois ans, et, comme les études que l'on fait pour apprendre à concevoir Mérope, Agrippine, Clytemnestre, etc., etc., doivent mettre nécessairement à même de sentir et d'apprécier toutes les beautés d'un rôle de princesse de mélodrame, Mme Berthier fut engagée même avant ses débuts. Après on se repentit de cette précipitation; on trouva que, quoique belle femme et de belle apparence, cette élève de l'école Royale avait une tournure et un air beaucoup trop cavalier; qu'elle grasseyait d'une manière désagréable; enfin qu'elle jouait le mélodrame, absolument comme on lui avait appris à jouer la tragédie au Conservatoire; ce qui n'a jamais été du goût du public, et ne le fut pas dans cette circonstance. — On a encore vu passer, sans y faire attention, une demoiselle Victoire Florval, fille d'une actrice de ce théâtre

dont on n'utilise pas la voix magnifique. Mlle Victoire, pour le bonheur de toute sa vie, n'aurait jamais dû quitter un atelier de couture.—Dans la danse, je n'ai vu que deux débuts, celui de Mlle Nanine-Nara, danseuse réformée du grand Opéra, maigre, sèche, sans forme et sans tournure; mais douée de deux belles jambes (style de chorégraphie), c'est-à-dire qu'elle exécute avec netteté, soin et correction, tous les pas qu'on lui donne à danser. Engagée seulement pour les représentations de Henry, elle est restée au théâtre après le départ de celui-ci.—Le second est celui d'une petite fille nommée Louisa Court, amenée de Londres par M. Hullin, ancien maître de ballet du théâtre de la Gaîté. On annonçait Mlle Louisa comme une merveille, elle échoua complètement dans le ballet de la *Fortune*, où son maître lui fit danser un pas de sa composition qui lui porta malheur. Il s'était vanté d'avoir été engagé comme maître des ballets du théâtre de la porte St.-Martin. On le remercia, lorsqu'il eut donné ce double échantillon de son savoir-faire.

Le premier des débutants, M. Victor, est aussi, comme Mme Berthier, élève du Conservatoire. Attaché à l'orchestre du théâtre et possédé de la passion de la comédie, il quitta son violon pour s'élancer sur la scène, et se montra pour la première fois, dans le rôle de M. de Puntis de la *Brouille et le Raccommodement*. En suivant les débuts de ce jeune homme, je me suis encore mieux convaincu que jamais, de la singularité des jugemens des professeurs de l'école Royale de déclamation. Grand, mince, doué d'une physionomie froide et peu mobile, d'un organe quelquefois criard et peu flexible, M. Victor est et ne sera jamais qu'un comédien des plus ordinaires. Cependant, dans le concours, M. Victor a remporté le prix. Serait-il donc meilleur comédien dans une chambre que sur la scène? je ne le crois pas; mais comment expliquer des résultats si

différens, fruits des efforts d'un même homme? Je n'y comprends rien, et me tais, en m'humiliant devant la suprême intelligence des juges des jeunes comédiens. — Sur la réputation qu'il s'était faite à l'Opéra-Comique, dans des rôles dont le plus long avait quarante lignes, l'administration engagea M. Suleau aux appointemens de mille écus! Il joua trois rôles dans trois vieilles pièces!! Souvent à ce théâtre, on a fait des affaires semblables à celle-ci. —On fit mieux en reprenant Perrin, acteur presque toujours agréable dans le vaudeville, qui du théâtre de la rue de Chartres était passé à la porte St.-Martin, de ce théâtre était allé au Gymnase et enfin était revenu à la porte St.-Martin. Ce fut pour lui que l'on reprit le vaudeville de l'*Amant Somnambule* (le 1er juin) et (le 15 mai), le mélodrame du *Duel et le Baptême* imitation d'un drame allemand, arrangé d'abord par Rochon de Chabannes, puis par Lieutaut. Les auteurs du *Duel et le Baptême* doivent à Rochon le personnage le plus gai, le plus original de leur ouvrage.— L'acquisition de Signol fit aussi plaisir. Cet acteur, fort aimé à Versailles où il resta long-temps, a de la verve et du naturel; il débuta par le rôle de Blaisot de la *Pie Voleuse.* —Je n'ai point besoin de parler des deux débuts insignifiants que fit M. Gaudy-St. Preux dans la *Servante Justifiée* et *Riquet à la Houppe*, on a vu plus haut qu'il avait été engagé à l'Opéra-Comique.

THEATRE DE LA GAITE.

— 9 JANVIER. — Le 13 mars 1821, on donna au Vaudeville une petite comédie en un acte, intitulée, *Le Château de Bécherel* ou *la Petite Guerre*, qui fut fort mal reçue. Après quelques représentations, toutes aussi mal accueillies que la première, les auteurs la retirèrent; mais ne voulant pas perdre le fruit de leurs veilles, ils changèrent le titre, les noms des personnages et la firent recevoir au théâtre de la Gaîté sous celui d'*Un Tour de Garnison*. Cette seconde tentative fut plus heureuse, la pièce réussit, elle est de MM. Merle, Carmouche et de Courcy.

Comme il n'y a pas de prison à Posen, ce dont je doute, la forteresse sert à renfermer les prisonniers de toutes espèces. Rudosky, qui en est le commandant, a fait venir auprès de lui sa fille Lysinska, pour la dérober aux poursuites d'un amant aimé, du jeune capitaine Sigismond. Pour guérir entièrement sa fille de sa passion, le major lui a raconté toutes les folies de celui qui prétendait à sa main, et n'a pas oublié surtout de lui parler d'un duel qu'il a eu tout récemment et qui a fait beaucoup de bruit. Le major a beau faire, Lysinska trouve toujours le moyen d'excuser Sigismond. Enfin, pour achever de désoler le pauvre père, Sigismond, qui tentait tout pour revoir sa maîtresse, a eu l'idée de commettre une légère faute contre la discipline, et pour ce motif il a été condamné à quelques mois de prison.

Le tour paraît piquant au major; mais, puisque la guerre est déclarée, il a aussi le droit de se venger, et il s'apprête à enfermer Sigismond dans une prison séparée, lorsqu'un ami du capitaine, le chirurgien Croustignac, accourt tout joyeux annoncer qu'il a obtenu la grâce de Sigismond. Bien loin de se réjouir à cette nouvelle qui ravit le major, le capitaine est furieux de voir sa ruse devenue inutile; et, pour calmer sa fureur, Croustignac est obligé de lui promettre de chercher un moyen de le faire mettre de nouveau en prison. Il est bien vite trouvé. Un militaire a toujours des dettes; Croustignac a été chez un juif de la connaissance de Sigismond; à l'aide de quelque argent, on l'a engagé à se servir des titres qu'il avait dans les mains, et, grâces à lui, le capitaine se trouve écroué pour cinq années. Le major, battu de toutes façons, voit bien qu'il faut céder la victoire, et ce qui l'y engage davantage, c'est une lettre qu'il a reçue de l'oncle de Sigismond, et dans laquelle ce dernier marque qu'il faut bien finir par marier les deux jeunes gens. Mais, avant d'annoncer formellement sa défaite, il prétend se venger d'un seul coup de tous les tours qu'on lui a joués. Par son ordre, la garnison est assemblée, les armes sont chargées; Croustignac, témoin de ces dispositions, court prévenir son ami qui s'était déjà évadé de sa chambre pour aller voir Mlle Lysinska. Sigismond rit d'abord de cet appareil formidable; mais bientôt l'inquiétude a remplacé la gaîté, lorsque le major lui annonce qu'à la suite de son duel son adversaire est mort; et que lui et Croustignac qui a servi de témoin, sont condamnés à être fusillés. Quoiqu'une pareille nouvelle soit difficile à croire, puisqu'ils n'ont été ni entendus, ni jugés, les deux amis, surtout Croustignac, se désespèrent. Le major ordonne au greffier de lire la sentence; mais, au lieu d'entendre la lecture d'un arrêt de mort,

c'est celle du contrat de mariage de Sigismond et de Lysinska.

— 16 FÉVRIER. — J'ai déjà donné l'analyse de deux pièces faites sur le *Bureau des Nourrices*; voici la troisième, qui est de MM. Belle et Frédéric, toujours sous le même titre, et qui eut plus de bonheur que les autres; j'ai dit plus haut pour quelle raison. Le jeune Toussaint Caillette a quitté sa mère pour venir voir à Paris Suzette, sa maîtresse, filleule de l'invalide Antoine, concierge du bureau des nourrices. Son père se trouve justement à Paris en même temps; il est venu loger chez son ami Antoine, par économie; car le père Caillette est passablement avare. Il jure et tempête contre son fils qui, caché dans la salle des meneurs, entend toutes ces imprécations, et en même temps le père Antoine qui, pour adoucir le compère Caillette, lui rappelle toutes les folies de leur jeunesse. Toussaint se promet bien de profiter de ces aveux. Il a un oncle à Paris, M. Godard, marchand de tabacs; Mme Godard est accouchée la veille, et le cher mari vient chercher une nourrice au bureau. Il prie Antoine de lui en choisir une; et c'est justement Jeanneton, la sœur de lait de Toussaint, qu'il lui désigne. Il choisit ensuite pour parrain, l'avare Caillette, qui, absolument comme le M. Durand de la comédie du *Parrain* au Gymnase, refuse d'abord et se trouve ensuite entraîné dans de grandes dépenses. Jeanneton a été chercher son nourrisson et Toussaint qui avait apporté de son pays les habits de cette dernière (il savait prévoir de loin) s'habille en femme, et se mêle avec les nourrices pour voir de plus près sa chère Suzette; mais en revenant, Jeanneton a reconnu son frère de lait et, pour se divertir à ses dépens, lui confie, sous un léger prétexte, l'enfant de Godard, et va le dénoncer au concierge. Godard, ne sachant ce qu'est devenue la nourrice et son enfant,

revient au bureau, ne reconnaît pas son neveu, qu'il prend pour une femme et l'arrête, puisque Jeanneton est si négligente; il fait même des agaceries au pauvre Toussaint, qui ne sait comment s'en défendre et tremble que l'enfant ne vienne à réclamer les soins de sa nourrice. Cette préférence de Godard pour une nouvelle venue, excite la jalousie des autres nourrices qui se jettent sur Toussaint, lui arrachent son bonnet, et laissent voir ses faces et sa queue. L'oncle et le père veulent alors gronder; mais Toussaint, fort de tout ce qu'il a vu et entendu, les force à l'excuser, et obtient la permission d'épouser Suzette.

— 26 MARS. — Pascal Paoli, le héros du nouveau mélodrame de *Paoli* ou *les Corses et les Génois*, de M. Frédéric et d'un anonyme, était d'une figure imposante, d'une grande énergie dans le caractère. Envoyé par son père chez les Corses, en 1755, il fut nommé commandant général de toute l'île, quoiqu'il n'eût que vingt-neuf ans. Il établit une administration régulière chez un peuple indiscipliné, forma des troupes réglées, institua une université, et se fit aimer en se faisant obéir. Long-temps il soutint la Corse contre l'argent des Génois et les armes des Français. Quand ces derniers firent la conquête de la Corse, Paoli se retira à Londres; lors de la révolution il songea à repasser en Corse, et y revint, en 1790. Reçu avec transport, à cette époque, il en fut expulsé par les Anglais et mourut quelque temps après. Paoli a été quelques fois le héros de plusieurs romans, faits sur les guerres civiles qui désolèrent souvent la Corse; mais, dans ces ouvrages comme dans cette pièce, il est toujours présenté sous un faux jour.

Obligé de quitter la Corse, Paoli a confié au montaguard Pietro qui lui est dévoué, sa fille Célanie. Celle-ci ignore le secret de sa naissance, appelle Pietro son on-

cle, et s'est éprise d'amour pour le fils du gouverneur général de la Corse. Jules a un rival dans la personne du florentin Verino, colonel au service de Gênes, qui a tout fait pour connaître la naissance de Célanie, y est parvenu et a proposé à cette dernière de la faire venir à la cour, et de lui tout révéler. Célanie refuse, Verino veut lui faire quelque violence, un inconnu se précipite sur lui, c'est Paoli! Verino court réunir les Génois et les montagnards, en apprenant le retour de leur chef, se rassemblent de toutes parts. Pietro a présenté Célanie à son père. Seul avec elle, Paoli lui fait part de tous les maux qui ont affligé sa vie. Son épouse, son fils ont été assassinés par les Génois; aigri par tant de revers, il veut que sa fille jure de ne jamais devenir la compagne d'un Génois. Célanie frémit; comment oublier Jules? Justement celui-ci, caché derrière quelques buissons, a entendu la conversation; il se présente; Paoli veut le poignarder, Jules Doria, plus généreux, lui apprend que bientôt il va être entouré, s'il ne veut fuir; Paoli s'entête mal à propos, veut attendre les Génois; heureusement Pietro lui fait entendre raison; mais, comme ils ont perdu beaucoup de temps à bavarder, les ennemis sont tout près; Paoli s'échappe à travers les ruines, et Pietro, le chapeau sur les yeux, les épaules couvertes du manteau de son général, se laisse prendre par les Génois qui l'emmènent, ainsi que Célanie, devant le gouverneur de l'île.

Il y a fête chez le gouverneur, pour quel motif? l'auteur ne le dit pas; cependant il a couru de grands dangers, et, pour intimider les Corses, c'est à qui demandera la mort de Paoli. Doria se le fait donc amener. Que devient-il, en voyant Pietro! Etonné du dévouement de cet homme et sentant bien que la force et la violence ne soumettront pas les Corses, il a recours à la ruse. Pietro est secrètement renvoyé à Paoli, avec une lettre dans

laquelle le gouverneur prévient ce chef que, desirant faire la paix, de sa réponse va dépendre le sort de sa fille. Puis, laissant toujours croire que Paoli se trouve en son pouvoir, il feint de faire préparer son supplice et, par ce moyen, force Célanie à donner sa main à son neveu Jules Doria. La fête que l'on devait célébrer, sert de cette façon. On trouve sous la main des présens, des pages; le chapelain est averti, et, en moins de quelques instans, la noce est faite, on chante, on danse, etc... Autre nouvelle, Paoli est revenu par un souterrain qui conduit dans le palais, et a un entretien avec sa fille. Il lui reproche son mariage, lui soutient qu'il est nul, et veut l'emmener. Célanie fait quelques difficultés; Verino, furieux de s'être vu dédaigné par les Doria, veut se venger; il voit Paoli, lui offre de livrer la ville qu'occupent les Génois; Paoli refuse ce honteux secours. Verino se fâche, Paoli en fait autant, ils tirent l'épée, se battent; probablement Verino est tué, car Paoli revient et emmène sa fille par une petite porte secrète qui le conduit au souterrain par lequel il est venu.

Célanie a été conduite dans une église ruinée d'un faubourg de Corte; son enlèvement a causé une grande rumeur à la cour du gouverneur; les Génois se sont armés, ont massacré tous les Corses qu'ils ont rencontrés dans la ville, et Paoli qui errait dans les rues, n'a dû son salut qu'à la protection d'un des chefs Génois. De retour au milieu de ses compagnons, il fait passer dans leurs âmes la fureur qui l'anime. Un d'eux va même jusqu'à proposer d'égorger les Corses qui seraient unies à des Génois. Paoli frémit en pensant à sa fille qui, de la pièce voisine entend tout ce qui se dit, comme s'il n'était pas assez puissant pour révoquer une loi si sanguinaire! Sur ces entrefaites, le jeune Doria, brûlant de revoir son épouse, est parvenu à se faire conduire à la

retraite de Paoli, il l'engage à faire la paix, il demande à être son fils. Paoli refuse tout, même en présence de sa fille, et rappelle que Doria tua son fils. — Toute union entre un Doria et ma fille est impossible, s'écrie-t-il. — Il prévient le jeune homme de tous les dangers qui vont fondre sur lui et sur les siens; Jules refuse de fuir et préfère mourir, puisque Paoli est inflexible. En vain Célanie conjure-t-elle son père de ne pas se montrer si barbare. Paoli la répousse et va, avec ses montagnards, exécuter ses sanguinaires projets.

On se trouve aux portes du palais du gouverneur; les Génois sont assaillis de toutes parts, repoussés; Jules, après une vigoureuse résistance, est près de périr, Célanie, qui s'est échappée de l'église ruinée dans laquelle on avait voulu la retenir, se jette sur lui, le couvre de son corps. Les Corses égorgent lâchement le jeune homme, la fille de leur chef! et le premier spectacle qui frappe les regards de Paoli, libérateur de la Corse, c'est le cadavre sanglant de sa fille, massacrée par ses compatriotes. Un pareil dénouement est froidement horrible, et je ne vois pas pourquoi les auteurs ont mis sur le compte de Paoli toutes ces aventures romanesques.

— 23 AVRIL. — Les *Peintres d'Enseignes* ou les *Huissiers à la Noce*, comédie en un acte, mêlée de couplets, par M. Simonnin.

Le peintre Labrosse marie sa fille Rosette au peintre d'enseignes Crouton. Labrosse est pauvre, et au moment où il a mis ses habits de fête, et sa fille son bouquet de mariée, arrivent des huissiers qui ont ordre de le conduire en prison, s'il ne paie de suite un billet de cinq cents francs. Ce mauvais tour lui a été joué par le perruquier Dutoupet, dont Rosette n'a pas écouté les vœux. Crouton a bien chez lui une lettre de change de cinq cents francs qui pourrait tirer son futur beau père d'embarras; mais

il ne connaît pas l'adresse du souscripteur. Tous les invités sont arrivés, entr'autres M. Goyard, employé à l'enregistrement, facétieux personnage, riant et goguenardant toujours. Goyard n'a pas le moyen de venir au secours de son ami; mais, malgré cet inconvénient, il a promis de le tirer d'embarras. Il commence d'abord par chasser les huissiers qui ont été dresser leur procès verbal dans la chambre de la mariée. Mme Goyard, curieuse de voir le griffonnage d'un huissier, lit le procès verbal, Crouton, qui s'est aussi approché, voit le nom de Lebref pour signature, c'est celui de l'endosseur de sa lettre de change. Tout le monde est enchanté de ce singulier hasard, et Goyard médite un grand projet. On devait jouer, à la noce de Rosette, le *portrait de Raphaël*. Goyard se fait apporter son costume, et, lorsque Lebref se présente avec de la troupe, il arrive lui, habillé en huissier, lit le jugement rendu au sujet de la lettre de change de Crouton, et force le pauvre huissier à payer de suite les cinq cents francs qui acquittent la dette de Labrosse. Dutoupet est revenu pour jouir du malheur du père de Rosette, mais lui seul se trouve puni. Lebref a une prise de corps contre lui, et, furieux de lui devoir l'affront qu'il vient de recevoir, il l'emmène en prison. La noce se fait alors tranquillement.

M. Simonnin n'oublia pas de mettre sur le titre de sa pièce, *Membre de l'Académie de Mâcon*. Si chacun des membres de cette docte société compose des pièces pareilles à celle-ci, le public pourra jouir d'un recueil curieux.

— 7 MAI. — La chanson de l'Ermite de Saint-Avelle, si connue, a fourni déjà plusieurs pièces aux petits théâtres. *L'Ermite* et *la Pèlerine*, de MM. Merle, Carmouche et de Courcy, qui se firent appeler Charles, est si semblable aux premières qu'il est inutile de s'en occu-

per. Je passe à *la Fermière* ou *Mauvaise Téte et Bon Cœur*, de M. E. Wanderburch et ***, donnée, le 18 du même mois.

Grondant du soir au matin, brusquant ses domestiques et répandant à pleines mains les bienfaits, telle est la fermière Catherine. Elle a à son service deux jeunes gens qu'elle se propose de marier, Nicolas et Louison; mais elle ne les en traite pas pour cela avec plus de douceur qu'à l'ordinaire. Deux habitans du village lui font la cour : l'un est M. Roquillard, depuis quelques jours maire par *interim*; l'autre est un ancien militaire, nommé Maurice. Le premier est aussi sot, aussi envieux, aussi méchant que le second est franc et généreux. On pense bien que, malgré sa mauvaise tête, ses brusqueries, Catherine préfère le militaire. Mais celui-ci est encore aussi timide que M. Roquillard est audacieux, car ce dernier a seul osé déclarer sa passion à la belle fermière. Roquillard, s'apercevant bien que sa passion n'est pas partagée, et voulant à toute force une femme, pense à Louison, et, pour faire mettre Nicolas à la porte, il a eu la méchanceté de détourner une des vaches de Catherine, pendant que les deux amans, après une petite querelle, se réconciliaient. Heureusement la vache a été retrouvée. On fête la fermière, car l'action se passe le jour de la Sainte-Catherine, et, comme il faut que tout le monde soit content, elle unit Nicolas et Louison et épouse Maurice, qui vient d'être nommé adjoint, au grand mécontentement de M. Roquillard qui comptait sur la place.

— 4 JUIN. — L'opéra-comique du *Petit Matelot*, de Pigant-Lebrun n'est supportable à la représentation que lorsqu'il est très bien joué. On s'en est aperçu dernièrement. Un ballet, fait d'après cette pièce, ne pouvait être ni gai, ni intéressant, surtout en le voyant exécuté par

des danseurs de la Gaîté. On y remarqua pourtant Victor Chatillon, ancien danseur de la porte Saint-Martin, qui avait débuté quelque temps avant la représentation de ce ballet, dans le mélodrame de *Paoli*. Le nouveau *Petit Matelot* est de M. Lefevre, père de la danseuse du même nom, qui a débuté à l'Opéra. M. Lefevre fera bien de s'en tenir à cet essai.

— 10 — Je ne vois pas non plus quel motif plausible a pu engager la directrice de ce théâtre à reprendre *l'Amour à l'anglaise*, de M. de Rougemont, comédie déjà jouée aux Jeunes Artistes, puis à l'Ambigu. Il faut supposer qu'une jeune veuve, aussi riche que jolie, s'est éprise d'un mylord Dolsey, l'Anglais le plus sot et le plus ennuyeusement original que l'on ait vu. C'est, en un mot, un véritable caprice de femme! La jeune veuve veut être sûre de l'amour de son amant et l'éprouver. Elle lui dit en confidence qu'elle a une jambe de bois!! Il faut être bien Ang'ais pour être dupe d'une pareille ruse. Mylord Dolsey croit son amante, et, pour lui prouver sa tendresse, prétend se faire couper aussi une jambe. Un médecin est appelé, et le pauvre homme, instruit de ce qu'il a à faire, ne sait comment se tirer d'embarras, lorsque la jeune veuve, qui entre dans l'appartement, quoique le mylord en ait fermé toutes les portes, lui avoue sa ruse et lui donne sa main.

— 2 JUILLET. — *L'Arracheur de Dents*, parade en un acte, de MM. Dupeuty et de Villeneuve.

La mère Chicorée, marchande de café en plein vent, près du Pont Neuf, a pour fille la belle laitière Fanchonnette, qui a donné son cœur à l'Escarolle, marchand de salade, et rejeté les vœux de Rossignolet, marchand d'oiseaux. Les deux rivaux se sont pris de querelle, mais Mme Chicorée les a bientôt mis d'accord, en les prévenant que la main de sa fille doit appartenir à son cousin Mus-

cade, dit Mâchoire, faiseur de tours, arracheur de dents, qu'elle ne connaît pas et qu'elle attend d'un instant à l'autre. Cette confidence fait naître une idée à Rossignolet, et c'est à son ami l'Amadou qu'il a rencontré, qu'il confie son projet. Rossignolet représentera le cousin faiseur de tours, et l'Amadou le paillasse obligé. Pendant qu'il se prépare à jouer cette comédie, le véritable Muscade est arrivé; il cherche la demeure de sa tante Chicorée et la demande à l'Escarolle qui reconnaissant à quelques questions l'heureux rival qui vient lui enlever la main de sa maîtresse, l'envoie au bout de la rue Mouffetard. Nullement instruit de ce qui s'est passé, Rossignolet a été endosser un habit et une perruque de faiseur de tours, et, suivi de l'Amadou habillé en paillasse, il commence ses exercices, arrache même une dent à un malheureux qui croit à ses discours; enfin il se présente à Mme Chicorée qui, dupe de la ruse, le prend pour gendre. Mais prévenue par l'Escarolle, Fanchonnette refuse, lorsque le véritable Muscade arrive, furieux d'avoir été joué, et surtout de la longue promenade qu'on lui a fait faire. Il démasque Rossignolet, et voyant que le cœur de celle qu'il devait épouser est pris, il cède généreusement ses droits à l'Escarolle.

—16 JUILLET.—*Le Meurtrier* ou *le Dévouement filial*, mélodrame en trois actes de MM. Crosnier et Saint-Hilaire.

Un habitant de Messine, Stéphano, avait un fils en bas âge, sur la tête duquel un grand seigneur avait placé quelques rentes. Cet enfant périt dans le désastre de cette ville célèbre, et Stéphano, pour conserver la fortune avec laquelle il espérait soutenir sa vieillesse, a enlevé un enfant qu'il a réussi à faire passer pour le sien. Ce mystère est connu seulement d'un misérable nommé Uberti, qui a partagé les crimes de Stéphano, et qui même l'a aidé à voler une somme considérable à Mme Laurenti, femme

chez laquelle ils avaient trouvé l'hospitalité, et dont la fille Maria doit épouser Julio le prétendu fils de Stéphano.

On va celébrer ce mariage, et le père Marcello, vieillard respectable qui a fait l'éducation de Julio, s'est empressé de venir assister à cette touchante cérémonie. Tout semble sourire à Stéphano; mais l'arrivée d'Uberti l'inquiète. Ce misérable, depuis le vol commis chez Mme Laurenti, s'était éloigné et réfugié en Espagne où, devenu espion de Charles-Quint, il avait été chargé de découvrir la retraite d'un comte Ferraria, convaincu d'avoir combattu les Espagnols. Se trouvant près de Messine et sans ressource, Uberti a été voir Stéphano pour lui demander des secours. Stéphano refuse d'abord, mais Uberti menace, il montre les preuves de l'enlèvement de Julio, que, par une précaution assez singulière, il a ravies pour imposer silence à son complice. Cet événement imprévu n'est pas le seul qui tourmente Stéphano. La nourrice de Julio, la vieille Margarita a été témoin du vol commis chez Mme Laurenti, et, par tendresse pour l'enfant qu'elle a élevé, elle n'a pas voulu dénoncer les criminels, mais elle est mourante, elle peut parler! En effet, elle a fait demander Mme Laurenti et lui a tout révélé. En revenant, cette dernière a confondu Stéphano. Plus d'hymen entre les deux jeunes gens. Elle exige même que Julio et son père quittent secrètement sa demeure pendant la nuit: Stéphano promet de partir, mais il roule, dans sa tête, les plus affreux projets.

Au milieu de la nuit et accompagné d'Uberti, il est venu près de l'appartement où repose Mme Laurenti; mais la porte en est fermée, comment faire? Pendant qu'avec son complice, il cherche le moyen d'y entrer, Maria qui attendait Julio, sort pour aller prier sur la tombe de son père. Stéphano, profitant de cette occasion inatten-

due, se jette comme un forcené dans l'appartement de Mme Laurenti, l'assassine; mais, en sortant, il se trouve en face de Julio qui venait voir sa chère Maria, laisse tomber le poignard avec lequel il a frappé sa victime. Julio frémit, apprend ce qui vient de se passer, force son père à fuir, parvient à ramasser le poignard qui ne manquerait pas de décéler le meurtrier, et à le cacher dans son sein; mais il n'a pu empêcher Maria de rentrer dans l'appartement de sa mère, d'attirer par ses cris une foule de personnes; le gouverneur de Messine lui-même accourt à la tête de ses soldats. Stéphano est revenu et reçoit sans trembler dans ses bras, la fille de sa victime. Le gouverneur cherche à découvrir l'auteur du crime et, sans le vouloir, Maria fait tomber les soupçons sur Julio. Elle a vu du sang sur sa main! Ce sang provenait du poignard, et elle a fait cette observation, dans la crainte que son amant ne fût blessé. Cette circonstance engage le gouverneur à interroger le jeune homme; Julio se trouble, se fait soupçonner, et déjà les gardes se préparent à l'emmener, lorsque Marcello accourt. Il veut défendre son élève qu'il assure être incapable d'un crime aussi atroce. — « Il m'a sauvé la vie, s'écrie-t-il, voyez ces nobles cicatrices qui couvrent sa poitrine, c'est en combattant pour ma défense qu'il les reçut. » — En même temps il ouvre le vêtement de Julio, et le poignard tout sanglant roule à ses pieds!

Une pareille preuve est accablante. En vain Marcello et le gouverneur voudraient-ils voir Julio innocent, le malheureux jeune homme, pour sauver celui qu'il croit son père, s'efforce de faire tomber tous les soupçons sur lui, et n'y réussit que trop. Cependant Stéphano a pensé à sauver ce généreux jeune homme. Uberti, à la tête d'une troupe de bandits, attaque l'escorte qui conduisait Julio à Messine; mais ce dernier a refusé un pareil secours,

il a même aidé les soldats qui l'escortaient, à renverser les brigands et s'est remis entre leurs mains. Ce trait étonne de nouveau Marcello, qui commence à soupçonner l'hypocrite Stéphano. Il fait part de ses pensées au gouverneur qui les partage, et tous deux se proposent de tout tenter pour connaître la vérité. D'abord ils mettent en présence Julio et Maria; Julio résiste aux douces exhortations de sa maîtresse. Marcello a recours alors à la ruse. Par ordre du gouverneur, Stéphano écrit une lettre à son fils, dans laquelle il annonce que tout est découvert, que son crime est connu, et que, n'ayant pu résister à la cruelle idée de le voir périr, il a tout avoué. Stéphano refuse d'abord d'écrire ce billet. On lui répond que, puisqu'il est innocent, il n'a rien à redouter. La lettre est donc remise à Julio qui, trompé par ce message, trahit son secret. Stephano furieux veut se venger de son fils. Mais Uberti découvre le secret de la naissance de Julio. Il est le fils de Marcello, qui se trouve être le comte Ferraria, que justement Uberti avait l'ordre de chercher, et qui a obtenu sa grâce de Charles-Quint. Stéphano est conduit au supplice, Uberti, pour prix de ses aveux, reçoit la vie, et Maria devient la compagne de Julio.

Nicias avait confié sa fortune, consistant en trois talents, à Euthyme son ami; celui-ci rendit deux talens et nia d'en avoir reçu davantage. Isocrate parvint à prouver, par les probabilités qu'il en avait reçu trois, et Euthyme fut obligé de les restituer. Le célèbre Sartines, dont on a imité la ruse dans cette pièce, fut plus adroit que Nicias. Un homme nia d'avoir reçu un dépôt. Sartines le fit venir et lui dit: — Je vous crois; mais, en ce cas, écrivez d'ici à votre femme ce que je vais vous dicter. « Tout est découvert, et je suis perdu, si vous n'apportez pas sur-le-champ le dépôt que nous avons reçu. » — A cette proposition,

l'homme pâlit; il sentit que sa femme, ainsi surprise, ne manquerait pas de le trahir; tout fut découvert en effet.

— 17 AOÛT. — *Le Paysan Picard*, vaudeville en un acte, par MM. Brazier et Léon ***.

La jeune Elisa Gercourt est à marier. Un imbécille, un fat, se croyant homme de bon ton, prétend l'épouser; mais le père veut lui donner pour mari un nommé Florimont, fils d'un de ses vieux amis. Tous ces projets contrarient fort la demoiselle qui, selon les us et coutumes, aime un autre jeune homme, un capitaine de hussards nommé Saint-Léon, qu'elle a rencontré une fois au bal. Le futur arrive; c'est un bon gros paysan Picard, sans façon, qui déplaît assez généralement. Dès son arrivée, le cousin Ernest, le fat imbécille en question, veut le plaisanter, et en reçoit une bonne leçon. Le valet de M. Ernest, mons Frontin, veut singer son maître; nouvelle leçon. Enfin, dans un entretien avec Elisa, le paysan parvient à intéresser la jeune personne. Bientôt il feint de s'éloigner, et revient en costume de hussard. C'est l'officier qu'Elisa avait vu au bal, avait aimé et qu'elle épouse. Saint-Léon, pour éprouver sa future, avait pris le costume de son frère le fermier.

C'est dans cette pièce que la fille de M. Gercourt, demoiselle fort bien élevée selon les auteurs, dit devant son père à son cousin : — Laissez-moi tranquille, vous m'ennuyez ! —

— 24 SEPTEMBRE. — Il n'est pas un écolier qui ne connaisse le conte des Mille et Une Nuits, intitulé, *Ali Baba* ou *les Quarante Voleurs*. Je me rappèle encore avec plaisir, le fameux : *Porte, ouvre-toi! Porte, ferme-toi!* Et dans les jeux où nous mettions en action les aventures du bûcheron Mahométan, c'était à qui se chargerait du rôle intéressant de l'esclave qui sauve son

maître. M. Guilbert-Pixérécourt avait eu une excellente idée, en mettant sur la scène ce sujet populaire; mais le grand succès *des Forçats* devint funeste au pauvre *Ali Baba*, qui, cependant, avait complettement réussi.

Le premier acte commence par l'exécution du frère d'Ali, qui, poussé par la cupidité, et s'étant aperçu que son frère possédait des trésors, a découvert l'endroit où il les prenait. Bientôt Morgiane, son épouse, Ali Baba, ont eu connaissance de cet assassinat, ont emporté les dépouilles du malheureux, pour lui rendre les derniers devoirs. Mais Ali, sans y prendre garde, a échangé son turban contre celui de son frère. Cette circonstance, en apparence insignifiante, met les voleurs, fort inquiets de tout ce qui leur arrive, à même de découvrir celui qui connaît le dépôt de leurs trésors : ils partent pour la ville.

Les moyens employés par les voleurs dans le conte, ont été aussi employés par l'auteur dans son second acte. Leur chef, déguisé en Egyptien, à la tête de quelques-uns de sa bande, s'est assuré qu'Ali Baba était l'homme au turban. Il fait placer ses soldats dans des tonneaux qu'il a dit être remplis d'huile, et qu'il venait vendre à la ville; mais la ruse est découverte, et tous sont arrêtés.

Dans le troisième acte, M. Guilbert Pixérécourt s'est plus livré à son imagination. Propriétaire d'une riche maison dans la ville, le chef des voleurs a invité Ali Baba à une fête brillante. Le bucheron s'y est rendu sans défiance, fort honoré de la faveur qui lui est faite; mais bientôt il se trouve en danger de perdre la vie. Heureusement la jeune esclave qui l'a préservé déjà de plus d'un danger, le sauve encore du dernier et du plus terrible. Tous les voleurs sont pris, et pour récompenser son esclave, Ali Baba l'épouse.

— 22 OCTOBRE. — Je me suis bien tourmenté pour trouver une *leçon paternelle* dans la pièce qui porte ce titre, et je n'y suis pas parvenu.

M. d'Orvilliers a marié sa fille Ernestine à Charles. Il a fait obtenir à ce dernier la place qu'il occupait, celle de chef de bureau dans un ministère, et lui a donné toute la fortune qu'il possédait. Simple dans ses goûts et aimant la solitude, M. d'Orvilliers s'est retiré à Senlis où il occupe utilement ses loisirs. Pendant ce temps, Charles, dirigé par un M. Firbel, intrigant, qui vit aux dépens des deux époux, donne dans tous les travers. Il s'est persuadé qu'il était amateur, et il accumule, dans son appartement, les bronzes, les tableaux, et des antiques... faits de la veille, par les marchands qui profitent de son aveuglement. Il y a chez lui des soirées, des bals; il ne refuse ni robes, ni bijoux, ni diamans à sa femme; fait bâtir une petite maison de campagne aux Champs-Elysées, et oublie, presque tous les jours, d'aller à son bureau, et de remplir les devoirs de sa place. De cette façon, sa fortune a été promptement dissipée. Il en est déjà aux expédiens; et Firbel a trouvé un homme qui prêtera 15,000 francs, moyennant un billet de 20,000 francs, à six mois de date. Au milieu de ces nouvelles, qui semblent n'inquiéter nullement les deux époux, M. d'Orvilliers arrive; il embrasse ses enfans, et les quitte un instant sans se douter du mauvais état de leurs affaires.

Tout cela forme le premier acte. Dans la dernière scène, cependant, Firbel, qui ne connaît pas l'usurier qu'on lui a procuré pour Charles, ayant donné l'ordre au valet de chambre de laisser entrer les personnes qui le demanderaient, et de les faire attendre, Antoine s'est mis dans la tête de fermer la porte à tout le monde. Le portier, par cette raison, ne veut pas laisser entrer

M. d'Orvilliers que Firbel, ne connaissant pas, prend pour l'usurier en question, et protége par conséquent. M. d'Orvilliers se contraint; il apprend ainsi, par Firbel, l'état fâcheux des affaires de ses enfans. Vingt fois la patience est prête à lui manquer; cependant, il écoute tout jusqu'à la fin, et promet de revenir. Charles et Ernestine étaient allés visiter leur petite maison des Champs-Elysées; mais, a leur retour, ils trouvent les créanciers réunis dans la maison et faisant tapage. Ernestine comptait recouvrer quelqu'argent; on lui écrit pour lui en demander encore. Charles, au même instant, reçoit une lettre du ministre, qui lui annonce sa destitution... Que devenir? Ernestine vendra ses diamans, Charles ses bronzes, ses tableaux; mais le marchand qui les lui a fournis ne veut plus les reprendre; car Firbel s'entendant avec lui, les achetait, à vil prix, pour les revendre, très cher, à celui qu'il nommait son ami. M. d'Orvilliers revient enfin comme il l'avait promis, gronde ses enfans, démasque Firbel, le renvoie, et emmène les deux époux à Senlis, où il se propose de mettre Charles à la tête d'une manufacture qu'il a établie avec ses économies.

La Leçon Paternelle est l'ouvrage d'un honnête homme, de M. Paccard, qui s'est essayé quelquefois au théâtre, et que l'on a un peu forcé de s'adjoindre un collaborateur. Ce dernier s'est caché sous le nom de Laqueyrie : il ne devrait pourtant pas redouter le grand jour.

— 7 NOVEMBRE. — Une Mme de Melcourt, vieille folle, veuve de son quatrième mari, possède le domaine de la *Côte Rotie* près Grenoble. (C'est le nom de cet endroit qui servit de titre à ce nouvel ouvrage de M. Simonnin, qui l'avait d'abord intitulé, *Amour et Hasard*). Elle a eu l'envie de se défaire de cette propriété et a écrit à son homme

d'affaires, le priant de lui trouver un acquéreur, et en même temps un mari pour sa nièce Elise qu'elle élève auprès d'elle. Le correspondant a parfaitement rempli les intentions de la bonne dame. Le colonel St.-Félix, dont le régiment est à Grenoble, consent à être en même temps mari et acquéreur. M[me] de Melcourt est charmée de cette rencontre, mais Elise n'est pas du même avis. Elle a vu, je ne sais où, le capitaine Florbel, elle l'aime et redoute d'autant plus l'exécution des projets de sa tante qu'elle ne reçoit plus de nouvelles de son amant. Le capitaine Florbel se trouve cependant à Grenoble; il sait que sa belle habite les environs de cette ville, mais il ignore le nom de l'endroit. Dans le dessein de la découvrir, il parcourt chaque jour le pays avec son ami Armand, et se fait poursuivre continuèllement par tous les garde-chasses. Le hasard les a conduits à la Côte Rotie. Poursuivis par le garde de M[me] de Melcourt, ils sont entrés dans le jardin de cette dernière, s'y reposent; mais au moment de partir, Florbel aperçoit Elise! Reconnaissance des amans, reproches de la part de la jeune fille; explications et soumission de la part de l'amant. La tante arrive au milieu de la conversation. Elise, fort dégourdie pour une jeune fille de province, sent de suite l'embarras de sa position et s'en tire, en présentant Florbel comme le monsieur de Grenoble, l'acquéreur enfin! Armand se déclare de suite le domestique de son ami, et M[me] de Melcourt s'empresse de faire les honneurs de sa maison avec le plus de grâce possible. Nos deux étourdis sont bien embarrassés, surtout Florbel, car Armand a été à l'office. Au lieu de conduire la tante, il cherche à s'esquiver, lorsqu'il voit revenir le garde-chasse amenant deux étrangers qu'il a arrêtés. Quel est son étonnement? il reconnaît le colonel St.-Félix. Bientôt il est entré dans un pavillon; mais, comble d'embarras! le colonel, qui

s'amuse de la plaisante méprise du garde-chasse, se laisse traiter de braconnier, et même enfermer avec son domestique dans le pavillon. Florbel, en les voyant approcher, a promptement sauté par la fenêtre, mais comment fuir ? Elise qui avait promis d'apporter la clef de la porte du jardin, ne vient pas! escalader la muraille n'est pas possible, il se décide enfin à aller retrouver Armand. Le colonel, en bon militaire, se garde bien de suivre le même chemin que Florbel, il a promis de garder les arrêts, et il les garde. Mais on vient bientôt le consoler de sa captivité. Elise n'avait pas oublié la promesse qu'elle avait faite, mais elle n'avait pu venir plutôt. Sans entrer dans le pavillon, sans même regarder par la fenêtre pour voir son amant, elle adresse la parole au colonel, qui s'aperçoit alors de tout ce qui se passe et commence à deviner pourquoi on l'a si mal reçu; elle lui remet la clef, mais, au moment où elle l'engage à fuir, la tante revient avec le garde-chasse, en le grondant d'avoir ainsi renfermé deux étrangers. On fait sortir le colonel et son valet; Elise ne sait que penser en ne revoyant plus Florbel. St.-Félix avait résolu, avant d'arriver et pour visiter plus à son aise la propriété, de se faire passer pour l'ami de l'acquéreur, il est tout surpris d'entendre dire que l'acquéreur est arrivé. Enfin, le garde-chasse, qui voit des braconniers partout, a arrêté les deux jeunes gens au moment où ils allaient partir, et les ramène. La vue de leur colonel les attère; mais Mme de Melcourt qui veut à toute force voir un acquéreur dans Florbel, gronde encore plus fort le pauvre garde-chasse. Florbel et Armand sont sur le point de se faire connaître; le colonel leur impose silence, les fait toujours passer pour ce qu'ils ne sont pas, il n'y a que quand la tante a tout accordé qu'il lui avoue la vérité; elle veut revenir sur ses pas, il l'en empêche, et les deux amans sont unis.

— 3 DÉCEMBRE.—Le second ouvrage de M. G. Pixérécourt, de cette année, est une imitation d'un roman de Walter Scoot, *le Monastère*, qu'il a donnée sous le titre du *Château de Loch-Lewen*. Le sujet du roman et de la pièce est la fuite de Marie Stuart du château où elle était retenue captive, par ordre du Régent d'Ecosse. Ce drame eut peu de succès, quoiqu'il fût généralement bien conduit et présentât quelques scènes neuves et originales. Le défaut des ouvrages qui peuvent avoir quelque ressemblance avec celui-ci, c'est de paraître être la suite d'autres ouvrages que le plus grand nombre de spectateurs ne connaît pas. Et puis, quel intérêt peuvent trouver les habitués ordinaires de ces théâtres au tableau des infortunes de grands personnages dont les caprices, les vices, les malheurs mêmes ont toujours été funestes à l'humanité. Le plaisir que nous goûtons au spectacle vient, en partie, dela comparaison que nous pouvons faire de la situation du personnage que nous voyons sous nos yeux, avec la nôtre. Il est donc facile d'expliquer, d'après cela, pourquoi il y a journellement plus de spectateurs aux mélodrames qu'aux Théâtres Français.

M. G. Pixérécourt a placé dans son drame, presque tous les personnages du roman, en faisant seulement quelques changemens à leurs noms, lady Douglas, Douglas, le page Roland, le farouche Randal, la jeune Catherine, Marie Stuart, et même le ridicule chambellan du château. Il a aussi employé plusieurs passages remarquables du romancier Anglais. Le premier acte montre Marie prisonnière. On voit les tentatives faites par Douglas pour sauver la Reine, et comment elle deviennent inutiles par suite des soupçons jaloux du page Roland. Dans le second, il y a une scène fort jolie, imaginée entièrement par M. G. Pixérécourt. Le jeune page cherche à réparer sa trahison involontaire. Il a rencontré

Douglas, déguisé en joueur d'instrumens. Douglas joue et chante un air, sur lequel dansent de jeunes filles du village de Kinross. C'est en expliquant les figures et en chantant les couplets qu'en présence du Chambellan il parvient à faire comprendre au page de quelle manière ils pourront sauver la Reine. Au troisième acte, cette dernière, après avoir échappé au fanatisme de Randal qui avait tenté de l'empoisonner, fuit pour toujours le château de Loch-Lewen; mais Douglas paie de sa vie, la liberté qu'il procure à celle qu'il adorait en secret.

—Les débuts aux boulevards sont souvent assez insignifians pour qu'on les passe sous silence; cependant je rappellerai ceux de deux jeunes gens qui faisaient partie de la première troupe du Panorama Dramatique, de Francisque et de Camiade. Le premier est assez agréable : le second s'est habitué à une diction traînante et psalmodiée, qui est fatigante, il avait mieux commencé. M[lle] Lion ou Léon est une jolie brune, qui ne se doute pas de ce que peut être un théâtre et qui n'a pas assez de moyens pour se faire entendre. Elle n'a paru que fort peu à la Gaîté.

— *Le Sergent de Chevert*, vaudeville de MM. Dupeuty et Villeneuve, fut joué, le 19 décembre, quelques jours après le mélodrame de M. Pixérécourt. On connaît le trait de Chevert devant la citadelle de Prague que le comte de Saxe faisait escalader, (quelques auteurs prétendent que c'est devant une autre forteresse), mais n'importe! Chevert fait assembler les sergens de son détachement : — Mes amis, leur dit-il, vous êtes tous braves, mais il me faut ici un *brave à trois poils* (ce furent ses propres expressions). Le voilà, ajouta-t-il, en s'adressant au nommé Pascal. — Camarade, montez le premier, je vous suivrai; quand vous serez sur le mur, le factionnaire criera *Werdeau*, ne répondez pas; il lâchera son

coup de fusil et vous manquera, vous tirerez et vous le tuerez. —

C'est ce fait que MM. Dupenty et Villeneuve ont mis en action. Le sergent est amoureux de la fille de son capitaine, et a pour rival un gascon qui est médecin, aubergiste, et se prétend parent de Chevert. Pendant que son père le capitaine se bat, que son amant affronte le trépas, la demoiselle cause de ses amours avec le tambour de la compagnie et les soldats du dépôt. Le gascon, de son côté, est fort inquiet du résultat de la bataille, il est toujours du parti du vainqueur, et a un écriteau aux armes de France d'un côté, à celles d'Allemagne de l'autre. Lequel devra-t-il faire voir? On lui fait accroire que les Français sont battus, il met l'aigle noire au grand jour! Mais bientôt il voit qu'on l'a mystifié; le sergent, devenu officier, épouse sa maîtresse.

—La seule reprise que je puisse citer est celle du drame de *ManonLescaut*, débauche d'un homme d'esprit, de M. Gosse, qui crut trouver, dans le roman de l'abbé Prévost, une intrigue intéressante, une leçon salutaire pour cette foule de jeunes filles, qui se laissent aller au vice avec tant de plaisir et de facilité. L'unité de lieu et de temps n'y était nullement observée. Le quatrième acte (car il en avait quatre, je crois, dans la nouveauté) se passait à la Nouvelle-Orléans: dans les premiers, la scène était en France. Manon Lescaut y rencontrait Desgrieux au milieu des Sauvages, et périssait dans une forêt pendant un orage terrible. Ce dernier acte fut changé. Le troisième finissait auparavant, au départ de Manon; aujourd'hui, à peine cette dernière a-t-elle disparu, accompagnée de gendarmes, que Thiberge accourt pour tenter un nouvel effort auprès de Desgrieux. Il est porteur des volontés du père de ce dernier, mais où le trouver? Le chevalier est près de sa chère Lescaut.

il la console. Il avait cherché à obtenir sa grâce ; mais le lieutenant-criminel est inflexible. Bientôt on lui annonce que Lescaut n'existe plus. En effet, on amène la pauvre fille sur une civière, sans qu'on puisse se douter de quelle manière elle a reçu le trépas. Desgrieux s'évanouit à ses côtés, et la toile tombe sur ce tableau lugubre, qui n'est ni meilleur, ni plus mauvais que l'autre.

THÉATRE DE L'AMBIGU COMIQUE.

— 10 JANVIER. — *Le mieux est l'ennemi du bien*, a dit quelque part le bon Lafontaine, et tout prouve continuellement la vérité de cette sentence. Le *Solitaire* de M. Darlincourt avait été joué sur deux théâtres, et cela suffisait. On voulut en donner une troisième imitation, on fit des efforts pour la rendre plus intéressante que les autres, mais inutilement. L'action était longue, froide; et, malgré la beauté des décorations dues au pinceau de M. Daguerre et de M. Gosse, peintre qui mérite d'être distingué, *Elodie* n'eut point de succès.

M. Victor Ducange fit précéder son nouvel ouvrage d'un prologue, dont l'idée était aussi heureuse qu'originale, et qui mettait de suite le spectateur au fait des principaux évènemens de la vie de Charles le Téméraire. La scène se passe sous les murs de Nancy, dernier théâtre des exploits de ce prince; tous ses chevaliers lui predisent la victoire! lui seul est inquiet. Il est poursuivi par un être mystérieux, qui n'a jamais manqué de s'attacher à ses pas au moment d'une défaite; et, pendant que l'on combat, cet être, si je puis me servir de cette expression, qui n'est autre qu'un spectre couvert d'une armure noire, se découvre à Charles pour lequel il est seulement visible, lui annonce sa défaite, et qu'il ne vivra plus que dans le souvenir des hommes. C'est en vain que Charles a cherché le trépas au milieu

de ses ennemis ; ses jours ont été respectés, mais la prédiction de l'esprit infernal s'accomplit. Pour échapper aux assassins qui le poursuivaient, il avait revêtu l'armure de l'un de ses chevaliers. Un cadavre que l'on croit être le sien est trouvé, on lui rend les derniers honneurs ; et Charles, décidé à aller chercher une retraite au Mont-Sauvage, pour expier ses erreurs, est témoin de ses funérailles. Il s'éloigne, ne laissant maître de son secret, qu'une paysanne dont il a sauvé le fils, et Ecbert qui l'a vu fuir de loin sur les montagnes.

Le premier acte n'offre pas de grands changemens : c'est la même scène d'amour entre Elodie et le Solitaire ; l'arrivée d'Ecbert, son projet d'enlèvement, l'exécution de ce projet, enfin la délivrance de la jeune fille par son amant ; la reconnaissance des deux amis. Au second acte, Herstal se rend au Mont-Sauvage pour connaître le Solitaire. Pendant ce temps, Elodie s'endort sur un banc à la porte du monastère, et voit en songe sa mère, le Mont-Sauvage sur lequel le Solitaire est tourmenté par des furies ; elle voit aussi Herstal périr, frappé de la foudre, au moment où, reconnaissant Charles le Téméraire, il levait le glaive sur la tête du meurtrier de sa fille et de son épouse.

Le troisième acte est tout entier de l'invention de l'auteur ; mais, à force d'y accumuler les incidens extraordinaires, les visions, les fantômes, il l'a rendu invraisemblable, quelquefois ridicule, et d'une longueur aussi démesurée que fatigante. Herstal a été enterré dans une des galeries du monastère, et Elodie vient pleurer sur sa tombe. C'est là que le Solitaire se rend pour se justifier du nouveau crime qu'on lui impute, et qu'il se nomme à son amante. Elodie, au nom de Charles le Téméraire, frémit ; mais bientôt elle s'adoucit, croit aux sermens que lui fait son amant, et promet de

l'épouser. En vain Anselme lui fait des représentations; Elodie ne les écoute pas, et prétend que son mariage soit célébré. On se rend donc à la chapelle; Anselme s'apprête à bénir les amans, et demande au Solitaire quel nom il donne à son épouse. A peine s'est-il nommé, qu'Anselme épouvanté recule, crie anathème sur l'auteur de tant de forfaits; le tonnerre gronde, le temple se détruit, Elodie même est enlevée au ciel sur l'autel qui a été métamorphosé en tombeau. Charles veut la suivre, mais la mort est à ses trousses et ne l'abandonne plus; des furies sortent de terre, le tourmentent; une immense vallée, remplie des victimes de sa cruauté, s'offre à ses regards; enfin il est englouti, et, sur la place où il a succombé, s'élève un tombeau fort bien construit, sur lequel on lit ces mots : *Il n'est plus!* Pour preuve, une flamme brillante sort de sa tombe; c'est son âme qui va rejoindre celle d'Elodie qui voyage toujours dans les airs.

— 25 MARS. — Dans une note qu'il a placée en tête de sa pièce des *Trois Jérôme* ou *les Rivaux du Gros-Caillou*, M. Vsannaz avoue que les *Trois Damis*, ancien proverbe de M. G...., lui ont fourni le sujet de son vaudeville. — J'ai transporté, ajoute-t-il, la scène du salon à la halle; j'ai changé, retranché, transposé, et le tout est *lardé* de couplets de ma façon! — M. Vsannaz aurait mieux fait de ne point condamner, à une aussi cruelle mutilation, l'ouvrage de M. G...., et surtout de ne le point *larder* de couplets de sa façon: on y aurait beaucoup gagné. L'intrigue de cette pièce est des plus communes. Le père Bougon, invalide, veut donner sa fille Françoise en mariage au provincial Anatole Lacour; mais Françoise a un amoureux, le beau Jérôme, fort de la halle, qui a fait tourner la tête à la marchande d'oranges, Javotte. Jérôme se présente sous

le nom d'Anatole Lacour. Javotte, pour se venger de son perfide, vient chez le père Bougon, sous le nom et les habits de Jérôme. Anatole Lacour s'avise de prendre lui-même le nom de ce dernier. Ces travestissemens donnent lieu à un quiproquo qui s'éclaircit facilement, et à la fin duquel Anatole Lacour épouse Javotte la délaissée, et Jérôme sa maîtresse Françoise.

— 11 AVRIL. — Le dévouement des six bourgeois de Calais est tellement connu, qu'il me semble inutile de le rappeler. La tragédie de Dubelloy le rendit populaire; et malgré les réclamations de Voltaire contre l'identité de ce fait, le silence de Hainaut, dans son *Abregé Chronologique*, les dénégations de David Hume, il est dans toutes les mémoires. Et comme on ignore généralement qu'Eustache de Saint-Pierre devint, par la suite, l'homme de confiance d'Edouard, et que, par cette conduite, il entacha sa réputation, son nom n'est jamais prononcé qu'avec respect et reconnaissance.

Il est peu d'exemples d'un succès pareil à celui du *Siége de Calais* de Dubelloy. Le jour de la première représentation, l'auteur fut obligé de reparaître quatre fois sur le théâtre. On joua sa pièce dans toute la france. Le Roi l'admit à sa cour, lui fit présent d'une médaille d'or. Les bourgeois de Calais lui envoyèrent des lettres de bourgeoisie, placèrent son portrait à l'hôtel de ville. Tous ces brillans succès n'empêchèrent pas Dubelloy de mourir dans la gêne et la souffrance. Sa pièce a été vivement critiquée, et aujourd'hui, elle est placée au rang qui lui était destiné. Tout en louant l'auteur d'avoir introduit le personnage touchant d'Aurèle, on critiqua l'épisode d'Harcour et d'Alienor, beaucoup de longueurs, et un style dur. — On reprochait à un étranger, au service de France, de n'être pas bon Français : « Bon

» Français, reprit-il, je voudrais que les vers de » M. Dubelloy le fussent autant que moi ! » —

L'Eustache de Saint-Pierre, de M. Hubert, eut une destinée bien différente. Les premiers mots de la pièce peuvent donner une idée des connaissances et du style de son auteur : — « Déjà l'horison s'élève ! » — dit Saint-Pierre, assis dans son fauteuil, et que le sort de tous ceux qui l'entourent inquiéte vivement. La ville est pressée par Edouard, et Saint-Pierre dépose ses craintes dans le sein de sa sœur, Mme d'Aubigny, du chevalier d'Aubigny, son neveu, et de sa fille Eléonore, éprise du chevalier. Ces dames sont fort curieuses, et veulent toujours savoir ce qui se passe. Malheureusement, on ne leur parle que de mort et de désastres. La disette des vivres est tellement grande, que le gouverneur, Jean de Vienne, est obligé de renvoyer de la ville toutes les bouches inutiles. Mme d'Aubigny et Eléonore, à ces nouvelles, jurent qu'elles mourront sur la brèche. Le peuple se révolte pour avoir du pain. Saint-Pierre calme les séditieux, au moment où l'anglais Mauny entre dans la ville, annonçant qu'il a des communications à faire aux assiégés.

Mme d'Aubigny et Eléonore, dont la curiosité est extrême, sont les premières dans la salle du conseil, où elles font mille conjectures. Elles assisteraient probablement à la séance, si Saint-Pierre ne les renvoyait. Après beaucoup d'hésitations, Mauny apprend aux Calaisiens que, pour sauver leur ville, il faut que six d'entr'eux se dévouent à la mort. On se récrie; Saint-Pierre, ramène encore le calme dans l'assemblée, veut signer (car on inscrit son nom sur un papier); on l'en empêche, mais, comme le nombre des signataires est grand, on le charge de faire un choix. Jean de Vienne se plaint de n'être pas Calaisien, car cette con-

dition est de rigueur. Quand tous les conseillers sont partis, Saint-Pierre veut se placer le premier sur la liste. Grand débat entre lui et le chevalier. L'un parle de sa vieillesse, l'autre de sa jeunesse; enfin, Saint Pierre ne voit d'autre moyen pour sauver son neveu, que de l'unir à sa fille. Il les bénit et s'esquive. Bientôt un billet fait savoir qu'il est parti avec cinq des habitans. Le désespoir s'empare de toute sa famille à cette nouvelle; et d'Aubigny, n'écoutant que son courage, excite la vengeance des habitans, et, à la tête des plus déterminés, se prépare à marcher contre les soldats d'Edouard.

Le troisième acte fait voir le roi d'Angleterre dans son camp. On donne des fêtes à son épouse, qui revient de la conquête de l'Ecosse; car, malgré la misère, la désolation qui doivent règner sous les murs et dans les environs de Calais, M. Hubert a trouvé moyen de rassembler des danseurs, des danseuses, des Amazones, etc. Quand chacun s'est bien diverti, on amène les six otages, qui apportent les clefs de la ville. Edouard se plaint qu'on ne les lui offre pas à genoux. Saint-Pierre trouve cette condition un peu dure, refuse de s'y soumettre. Edouard se met en fureur, et ordonne qu'on les conduise à la mort. Ils vont y marcher quand Mme d'Aubigny et Eléonore se précipitent au-devant d'eux. Il est assez difficile de concevoir comment ces deux dames ont pu parvenir jusqu'à la tente d'Edouard. Cependant, celui-ci les écoute, est sur le point de pardonner, lorsque de nouvelles rodomontades de Saint-Pierre l'irritent. C'en est fait, l'arrêt de mort sera exécuté. En ce moment, la Reine et d'Aubigny, qui, à la tête des Calaisiens, a suivi l'exemple de sa tante, et a pénétré, sans trouver de résistance, dans le camp des Anglais, supplient de nouveau Edouard, et obtiennent enfin la révocation de la sentence.

— 1er MAI. — *Trois Méprises pour Une, ou les Infidèles sans Infidélités*, comédie vaudeville, en un acte, de MM. Saint-Ange Martin et B. Ant***.

Le jeune chevalier de Sainte-Aure aimait une veuve, nommée Lucile; ils allaient se marier, lorsque des circonstances imprévues les forcèrent à se séparer. Depuis quatre mois ils n'ont même plus de nouvelles l'un de l'autre. Sainte-Aure était lié avec un officier, nommé d'Harville, qui s'est marié. Invité à visiter la propriété de son ami, il s'y rend, et, dès son arrivée, naissent tous les quiproquos qui font l'intrigue de la pièce. Une nièce de Mme d'Harville écoutait la conversation des deux amis. Entendant les exclamations de... *ma femme!... la perfide!.. la volage!..* elle a soupçonné que Sainte-Aure était marié, et son avis a été partagé par Mme d'Harville et Lucile, qui se trouve dans la maison de l'ami de son amant. De son côté, Sainte-Aure, sachant que d'Harville est marié, mais ne connaissant pas sa compagne, reste stupéfait à la vue de Lucile, qu'il prend pour la femme de son ami. Egalement abusée par la confidence de la nièce de d'Harville, Lucile ne peut cacher son dépit. Les deux amans se boudent; et, pour se venger, Sainte-Aure prétend épouser une parente dont lui parlait d'Harville. Ce dernier désignait Lucile, car il ignorait la liaison de cette dernière avec Sainte-Aure; mais, par suite de sa première méprise, le chevalier prend Mme d'Harville pour cette parente, lui fait une brusque déclaration, prétend l'enlever le soir même. Mme d'Harville effrayée, confie à Lucile ce qui vient de lui arriver. La jeune veuve est outrée; mais Reine, la nièce curieuse, se plaint, à son tour, d'avoir été embrassée par l'officier. — C'est un monstre! — s'écrient les trois femmes, et elles demandent son expulsion à d'Harville, qui se doute aussitôt qu'il y a quiproquo dans cette affaire. Il fait

venir Sainte-Aure; on s'aperçoit que toutes ces dissentions sont l'affaire d'une méprise, et Sainte-Aure épouse sa chère Lucile.

— 30 MAI. — *L'Inconnu* ou *les Mystères*, mélodrame en trois actes, par MM. Boullé, Mathias et Varez.

Je ne sais si le sujet de cette pièce a été pris dans un roman; mais, bien certainement, à force d'y avoir rassemblé les récits, les incidens, les explications, on en a fait un véritable roman, aussi long que froid, et fatigant à voir représenter. Une nommée Laurence, qui faisait métier de voler des enfans en bas âge, a enlevé, sur les bords de la Loire, le fils de Robert de Clarenville. Cet enfant, par suite d'événemens fort extraordinaires, a été élevé sous le nom de Philippe Bernard : ce nom est celui de son protecteur. Par l'effet d'un hasard bien singulier, il s'est trouvé témoin fort involontaire du meurtre de son véritable père, qu'il ne connaissait pas. Il a été accusé de cet assassinat, arrêté, jugé, et condamné à mort. La veille de l'exécution de la sentence, il a été délivré par celui qui l'avait adopté. Toujours par le plus singulier des hasards, en fuyant la ville qui devait être témoin de son supplice, il a sauvé la vie au frère de Robert Clarenville, à son oncle, qui partait pour Saint-Domingue. Il l'a conjuré de l'emmener avec lui; Clarenville y a consenti avec empressement; et Charles (c'est le nom que s'est donné le faux Philippe Bernard) est devenu l'ami de celui dont il augmente chaque jour la fortune par son travail et ses talens.

Clarenville a perdu son épouse depuis son arrivée dans l'île. Une seule fille, Elise, lui reste, et Charles s'est chargé de son éducation. Le précepteur et l'écolière n'ont pu se défendre d'un secret penchant l'un pour

l'autre. Le père s'est aperçu de cette passion naissante, l'a vue avec plaisir ; car, bien qu'il ignore ce que peut être Charles, et qu'il lui ait promis de ne jamais chercher à pénétrer le secret dont celui-ci s'est continuellement entouré, il n'en est pas moins décidé, par l'estime que lui inspirent ses vertus et ses bonnes qualités, à faire son bonheur et sa fortune en même-temps. L'arrivée d'un certain Durivage, plonge bientôt toute la famille dans la désolation. Clarenville, avant de connaître Charles, avait promis la main de sa fille à ce misérable, dont les crimes cachés jusqu'alors vont être bientôt découverts. Elise, ayant pour lui une répugnance invincible, Clarenville n'a pas donné suite à son premier projet ; mais Durivage, furieux de se voir dédaigné, s'apprête à se venger, et d'autant plus qu'il a tout à craindre de Charles. Il est, lui, le meurtrier de Clarenville, et a été vu par Charles, au moment où celui-ci courait au secours de son malheureux père. Quoique le sachant condamné à mort, et persuadé qu'une dénonciation peut le perdre, il essaie d'abord de le faire enlever par ses nègres, mais cette tentative est déjouée par la présence du gouverneur de Saint-Domingue. Pendant la fête que l'on donne ensuite chez M. Clarenville, il envoie une corbeille au milieu de laquelle est un billet. Ce billet révèle au malheureux père d'Elise le secrèt de Charles ; dès-lors, plus d'hymen! Il repousse celui qu'il nommait son ami; et celui-ci ne trouvant aucun moyen pour se justifier, fuit la maison de son bienfaiteur, la raison presque égarée.

Cependant, le gouverneur de Saint-Domingue (car c'est dans cette île que se passe la scène), ayant pris Charles en amitié, fait tous ses efforts pour mettre dans tout son jour l'innocence de cet infortuné. Pour y parvenir il a cru devoir ordonner l'arrestation de Duri-

vage et de Mme Durmer, femme de charge chez Clarenville. Cette Durmer n'est autre que Laurence qui, associant sa honte à celle de Durivage, a fait passer ce dernier pour son fils dans tous les pays qu'elle a parcourus, excepté à Saint-Domingue, et dans la maison de Clarenville, chez lequel elle s'est introduite, dans l'intention de faciliter le mariage d'Elise et de Durivage, et la ruine de celui qui lui donnait un asyle. Grâces aux papiers que l'on a saisis dans l'habitation de Durivage, aux aveux de Laurence qui, repentante de ses crimes, démasque son complice, qui n'est point son fils, on apprend que Charles, qui a reconnu l'assassin, est le fils de ce même Robert, si lâchement égorgé, et, par conséquent, le neveu de Clarenville; que Durivage est le véritable Philippe Bernard. Enfin, Durivage est conduit en prison, pour être ensuite renvoyé en France où le supplice le réclame; et Laurence qui s'était empoisonnée, meurt. Rien ne s'oppose plus alors au mariage des deux amans.

— 11 JUIN. — *Le Coq de Village,* tableau-vaudeville de Favart, remis avec des changemens par MM. Ch. Hubert et Décour.

Les mêmes auteurs avaient déjà arrangé cette pièce pour le Vaudeville. Les changemens annoncés consistent dans une scène ajoutée au commencement de la pièce, une autre au milieu, et dans l'arrivée de quelques soldats à la fin, de sorte que toutes les filles trouvent à se marier. Ils y ont ajouté aussi quelques calembourgs, qui ne sont pas heureusement placés auprès des plaisanteries fines et naïves de Favart.

— 4 JUILLET. — *Les Fiancés Tyroliens* ou *les Deux Bouquets*, vaudeville en un acte, de MM. Dubois et Brazier.

Claire était la fille d'un paysan tyrolien. Elle était

jolie; une dame de la ville demanda à l'élever et l'emmena. Là, Claire devint la femme d'un jeune homme qui fréquentait la maison de sa bienfaitrice; mais, pour ne pas essuyer les reproches de sa famille, St.-Emile fit supposer que Claire était d'une naissance distinguée, et, pour empêcher Franckmann de parler, il intercepta toutes les lettres que sa femme adressait à son père. Il a pourtant bien fallu le consentement de ce dernier pour le mariage; mais les auteurs ont trouvé plus convenable de s'en passer. Au lieu d'aller voir à la ville ce que fait sa fille, Franckmann se contente de la croire perdue pour lui et de gémir dans sa cabane. St.-Emile est propriétaire d'un château voisin de la demeure de Franckmann; il s'y est rendu avec son épouse qu'il a fait habiller en Tyrolienne, et là lui avoue la ruse qu'il a employée pour l'obtenir. Claire se fâche d'abord, puis pense à calmer son père; ce qui peut se faire très facilement, car Franckmann ne peut se plaindre de voir sa fille légitimement mariée avec un jeune et riche seigneur, mais alors il n'y aurait plus de pièce. St.-Emile l'engage à se faire des partisans dans le village, et Claire pense à deux jeunes mariés qu'elle a rencontrés. L'un est Peters, un autre parent de Franckmann, l'autre Betzy. Quoique amoureux de sa future, Peters s'enflamme pour la nouvelle venue, jure qu'il plaidera vivement la cause de Claire, et pour gage de sa promesse, donne son bouquet de marié. Claire, en costume de tyrolien, s'était présentée chez son père, sous prétexte d'apporter des nouvelles de France, Franckmann avait refusé de les recevoir, mais, destinée à enflammer tout le monde, elle se faisait aimer de Betzy, que la jalousie pousse encore à l'oubli de ses devoirs. Elle a surpris auparavant Peters donnant son bouquet à Claire habillée en femme; pour se venger, elle donne aussi le sien au jeune tyrolien qui lui demande seulement, pour récom-

pense de son amour, qu'elle parle à Frauckmann en faveur de Claire. Les deux futurs se querellent, veulent se séparer; mais Claire, en grande parure, arrive avec St.-Emile, se jette dans les bras de son père qui lui pardonne, et elle rend les bouquets aux deux jeunes gens.

— 16 AOUT. — Jeanne Hachette a été célébrée par plusieurs poètes; mais je ne pense pas qu'elle ait été placée bien souvent sur la scène, si ce n'est par un vaudevilliste, toujours habile à traiter toutes les circonstances. Le trait qui la rendit célèbre, est moins connu que celui des bourgeois de Calais, et cependant il le méritait autant. En 1472, les Bourguignons tenaient la ville de Beauvais assiégée. Le jour de l'assaut, Jeanne parut sur la brèche, arracha le drapeau qu'on y voulait arborer et renversa de sa main plusieurs soldats dans le fossé. Les descendans de cette héroïne furent exempts de tailles et, en mémoire de sa belle action, il se faisait tous les ans, le 10 juillet, une procession, où les femmes marchaient les premières. Je ne sais si cette coutume subsiste encore aujourd'hui.

Faire une pièce en trois actes sur ce sujet, n'était pas chose facile; cependant M. Duperche a tenté l'aventure. Le premier acte, comme c'est assez l'habitude aujourd'hui, est de pur remplissage. Dans un village, peu éloigné de Beauvais, est arrivé le Prévôt de Paris, Robert de Touteville, à la tête d'une troupe de Parisiens; et le capitaine Urvani accompagné de Milanais, alliés pour le moment de la France. On a appris que le siége de Beauvais était levé; que Jeanne Hachette se rendait à Paris pour porter au Roi les drapeaux pris sur l'ennemi, et malgré la misère qui doit régner dans ces contrées, on a préparé des fêtes pour honorer le passage de Jeanne. Cependant le capitaine Milanais, plus instruit ou plus fourbe que le Prévôt, sait que le siége n'est pas levé,

que Jeanne Hachette a été envoyée à Paris sous un prétexte, mais au fond pour éviter qu'elle ne tombât au pouvoir du duc de Bourgogne qui a juré sa mort. Jeanne frémit à ces nouvelles, elle veut retourner à Beauvais. Les Bourguignons ne lui en donnent pas le temps; ils attaquent le village dans lequel elle se trouve, et la font prisonnière.

Au second acte, on se trouve dans la ville assiégée, dont les habitans sont livrés au plus cruel désespoir. Cependant les Parisiens, le Prévôt, grièvement blessé dans l'action précédente, les Milanais, sont entrés, mais on a appris que Jeanne était prisonnière. Tout à coup on l'annonce! Accompagnée d'un officier flamand au service des Bourguignons, elle entre au conseil. Comme Régulus, elle prévient que le duc de Bourgogne exige qu'on se rende ou qu'elle soit sacrifiée. Cette alternative cruelle fait naître une foule de conversations; enfin le conseil est de l'avis de l'héroïne qui a promis de retourner dans le camp de l'ennemi. Malgré le peuple qui veut la retenir, elle s'éloigne, et l'on se prépare à l'assaut.

Puisque M. Duperche avait pris le parti de faire un roman d'un sujet historique, il fallait au moins qu'il fît ses efforts pour le rendre vraisemblable et intéressant. En présentant Jeanne comme la nièce du maire de Beauvais, en lui ôtant une famille, un époux, des enfans, qui, par leurs craintes, leurs alarmes, eussent ajouté à l'intérêt de la situation; il se privait lui-même de tous les moyens dramatiques qu'il avait à sa disposition.

Après le départ de Jeanne Hachette, les habitans, persuadés qu'il n'y a de salut pour eux que dans la victoire, se préparent à une vigoureuse résistance. Le Maire veut renvoyer les vieillards, les femmes, les enfans, quelques-uns obéissent, mais la plupart veulent mourir sur la brèche. Bientôt une défection inattendue vient les

accabler. Urvani et ses Milanais abandonnent la ville et ses habitans à leur triste sort. Dans leur désespoir, les femmes s'arment de tout ce qui se présente sous leurs mains, s'attèlent aux canons, renversent les ennemis qui montent à l'assaut. Bientôt Jeanne Hachette accourt. Elle a été sauvée des fureurs du duc de Bourgogne par un officier Flamand que ce dernier avait maltraité, et qui est passé avec ses soldats du côté des Français. Avec le secours de ces étrangers, secours honteux, puisqu'il est le résultat d'une trahison, et qui ôte à Jeanne Hachette la gloire qu'elle s'est véritablement acquise, les Français sont à leur tour vainqueurs et renversent les Bourguignons.

— 24 — La pièce de la fête de la Saint-Louis, *Un Trait de Bienfaisance* ou *la Fête d'un bon Maire*, est de MM. Coupart et Varez. Le Maire d'un village se nomme Louis. Ses administrés se disposent à célébrer sa fête; et, à l'instigation de Lecoq, greffier de la mairie, et maître de l'auberge de la Poule, ils se sont même cotisés pour la rendre plus brillante. M. Louis est instruit de ce qui se passe; il sait de plus que Lecoq refuse d'unir son fils à la fille de la mère Simonne, qui a perdu, dans un incendie, le peu qu'elle possédait. Il obtient des villageois que la collecte faite pour lui préparer une éclatante réception, sera donnée à cette bonne vieille. Lecoq refuse toujours de consentir au mariage qu'on lui propose de nouveau. Le Maire invoque la fête du Roi. — « Je n'ai rien à refuser à ce nom-là, s'écrie Lecoq. » — Et les amans sont unis.

— 5 SEPTEMBRE. — *M. Camion* ou *les Deux Portraits*, pièce en un acte, mêlée de couplets, de MM. Dupin et Dumersan.

Un habitant de Château-Chinon, M. Grognard, veut donner sa fille Louison en mariage à un Parisien.

Il a la vue fort basse, et ne s'est pas aperçu de l'amour de Louison pour Robin, clerc du notaire de l'endroit; il a même chargé ce jeune homme de la rédaction du contrat de mariage. Robin, à cette nouvelle, ne revient pas de sa surprise, et adresse mille soupirs, mille expressions passionnées au portrait de sa maîtresse. Soudain il lui vient dans l'idée de faire prendre une copie de ce portrait, et il obtient de Bruneau, vieux domestique de M. Groguard, la permission de l'emporter seulement pour deux heures. Pendant ce temps, le prétendu, M. Camion arrive. C'est un des plus élégans merciers de Paris. On cause avec le beau-père de la dot, puis enfin de la future, de laquelle M. Grognard fait les plus grands éloges. On demande à la voir; et le père, ne se doutant pas du changement qui a eu lieu, dit à Camion de regarder le portrait qui est accroché à la muraille. Ici commencent les quiproquos. A peine le portrait avait il été enlevé par Robin, que Bruneau, sentant qu'il avait mal fait, et pour éviter les reproches de M. Grognard, avait mis le portrait de sa femme à la place de celui de Louison. Camion reste stupéfait en voyant la figure enluminée et la grosse taille de Mme Bruneau. Ce qui le trompe encore davantage, c'est l'arrivée de Mme Bruneau elle-même. Persuadé que c'est à Mlle Louison qu'il parle, Camion lui fait mille complimens qui s'adressent aux trente mille francs de dot que donne M. Grognard; mais, fatiguée de s'entendre appeler mademoiselle, la vieille Bruneau exige qu'on l'appelle madame, parle de sa passion pour Bruneau, de ses enfans. Camion, confondu, croit que ce Bruneau n'est qu'un amant déguisé en valet; mais, tout bien examiné, il ne s'en décide pas moins à épouser la prétendue Louison, et tombe à ses pieds, espérant que le beau-père, en compensation des nombreuses erreurs de sa fille, augmentera la dot

de cinquante mille francs. Bruneau est témoin de cette scène, entend la déclaration que Camion fait à sa femme, se fâche, s'emporte : Mme Bruneau se sauve. Pendant ce temps, Robin s'est fait recommander auprès de M. Groguard, est parvenu même à l'intéresser à son amour, et a replacé le portrait. Groguard, mécontent de la conduite de Camion, qui ne s'est pas encore aperçu de sa bévue, marie les deux jeunes gens. Camion demande alors ce que c'est que ce portrait qui a causé sa méprise ; mais, en voyant celui de Louison, il commence à se douter du tour qui lui a été joué fort innocemment. Les auteurs de cette pièce se firent nommer M. Durand.

— 28. — *Monseigneur, vous baissez*, serait il permis de dire à M. Caigniez : car les ouvrages qu'il donne aujourd'hui sont bien faibles. On croirait vraiment que cet auteur est, depuis quelque temps, sous une influence fâcheuse ; aucune de ses associations littéraires n'est heureuse ; on en a encore eu la preuve, en voyant tomber le drame d'*Honneur et Séduction*, qu'il composa avec M. Brisset. Le colonel d'Albursney avait eu la malheureuse bienveillance de mettre sur son testament un de ses valets nommé Melwack. Ce dernier, pressé de jouir de la fortune qui lui a été promise, et aidé de Drinck, scélérat timide sur lequel il a pris beaucoup d'empire, a assassiné son bienfaiteur dans le bois de Sommermoor. Par l'effet d'une fatalité bien singulière, ce colonel d'Albursney était continuellement en querelle avec le capitaine Clarendon, officier de son régiment. Ils avaient eu une discussion extrêmement vive, s'étaient donné rendez-vous dans le bois de Sommermoor, mais le malheureux capitaine y était arrivé au moment où son ennemi expirait sous les coups des assassins. Arrêté en ce moment, le cartel adressé à d'Albursney, la continuelle mésintelligence dans laquelle tous

deux vivaient, sont autant de preuves accablantes, il est traduit devant un conseil de guerre, jugé et condamné à mort. Heureusement il parvient à échapper au supplice, et se cache sous le nom de Fitz Allan, dans les montagnes de l'Ecosse, avec Oscar son fils et sa fille Malvina.

Melwack est devenu le valet du colonel Granville, qui a succédé au malheureux d'Albursney, et Drinck celui de sir Charles, neveu du colonel. Sir Charles, en parcourant les environs de sa demeure, a rencontré Malvina, en est devenu amoureux, et l'a enlevée. Malvina s'est enfuie de la maison de sir Charles; mais, n'ayant plus trouvé son père dans la retraite qu'il s'était choisie, elle s'est laissée ramener par son ravisseur qu'elle ne déteste pas autant qu'elle cherche à le faire paraître. Sur ces entrefaites, le colonel et sa sœur Lady Stralson, femme toute romanesque, arrivent au château. Leur voyage n'a d'autre but que le mariage de sir Charles avec une jeune et belle héritière. On conçoit que cette nouvelle renverse bien des espérances. Grâce à l'indiscrétion de quelques valets, Lady Stralson est instruite des amours de son neveu; le colonel s'en doute; et, pour arracher sir Charles aux séductions de la jeune fille qui les intéresse beaucoup, ils partent promptement. Sir Charles croit laisser Malvina chez lui, mais un nouvel incident va les séparer. Oscar, qui sert comme simple soldat dans le régiment où son père était capitaine, a appris, avec douleur, l'enlèvement de sa sœur. Il veut la sauver; et n'ayant pu obtenir un congé, il déserte et arrive au château de sir Charles au moment où celui-ci part avec son oncle et sa tante. Il décide sa sœur à l'accompagner et à venir retrouver son père : bientôt ils sont loin du château.

Un orage, qui rend les chemins impraticables, a

forcé le colonel, Lady Stralson, sir Charles et leur suite à chercher un asyle dans les montagnes. Une cabane s'offre à leurs yeux ; ils y entrent, y trouvent l'hospitalité... c'est justement celle du malheureux Clarendon, toujours sous le nom de Fitz Allan. Oscar et Malvina y arrivent aussi, sont bientôt dans les bras de leur père ; mais la méchanceté et la trahison veillent encore sur eux. Au moment où ils se croyaient réunis, et où ils pensaient à chercher un autre asyle, pour s'éloigner de la famille Granville, Melwack a reconnu Clarendon. Dans la crainte d'être dénoncé ainsi que son complice, par le capitaine qui les a vus dans le bois de Sommermoor, il prend le parti de le livrer à une troupe de soldats qu'il a rencontrés. On arrête Clarendon et en même temps Oscar comme déserteur.

Tous deux ont passé devant un conseil de guerre, et ont été condamnés à mort, malgré les efforts du colonel et de Lady Stralson pour les sauver. Cependant, en voyant entrer dans la salle qui précède celle du conseil, Drinck, qui était venu parler au colonel de la part de sir Charles, Clarendon a été frappé de la figure de ce dernier. Le colonel a remarqué, de son côté, avec quelle attention le capitaine examinait Drinck. Sans laisser soupçonner les projets qu'il vient de former, il fait suspendre l'exécution de la sentence de mort, et en même temps consigne Drinck dans une salle. Intimidé par cette mesure, celui-ci cherche à fuir, et saute par une fenêtre, après avoir laissé son chapeau et son manteau sur un siége. Sir Charles, de son côté, a été consigné, mais pour un motif différent. On veut l'empêcher de voir Malvina. Fort inquiet sur le résultat de tant d'événemens, sir Charles voudrait échapper à ses surveillans, et ne voit d'autre moyen pour y parvenir, que de se couvrir du manteau et du chapeau de Drinck, et d'at-

tendre patiemment un instant favorable. Cette espèce de déguisement amène le dénouement. Melwack, prenant sir Charles ainsi vêtu pour son camarade, lui demande s'il craint encore quelque chose, que le supplice est prêt, et que bientôt ils n'auront plus à redouter les révélations de Clarendon. A ces mots, sir Charles se découvre, fait arrêter Melwack; celui-ci nie effrontément ce dont sir Charles l'accuse, mais bientôt la présence de Drinck le confond et rend toutes ses dénégations inutiles. Clarendon est reconnu innocent, sa fille épouse sir Charles, et Oscar obtient sa grâce. Lady Stralson est, heureusement, très liée avec le général Elson, commandant l'une des parties de l'Ecosse; elle lui a même promis de l'épouser. Elson est donc intéressé à ne rien refuser à celle qu'il aime. Les faiblesses des grands, comme on le voit, peuvent être quelquefois bonnes à quelque chose!

L'intrigue de ce drame est si mal conduite, les scènes si mal coupées, que, dès le commencement, la chûte en parut certaine, et que la fin fut achevée au bruit des sifflets. Une phrase malencontreuse vint encore augmenter le tumulte. Drinck, effrayé des regards scrutateurs de Clarendon, demeurait immobile après le départ de celui-ci, et ne sortait de sa stupeur que pour dire : — Ce coup-d'œil là ne me sort pas de la tête. — Cette phrase, qui n'était nullement déplacée dans la bouche d'un valet presque niais, et qui était peut-être de l'invention de l'acteur qui venait de la débiter, fut le véritable coup de massue : la pièce ne put s'en relever.

— 17 OCTOBRE. — *Adieu à la Chaussée d'Antin*, comédie en un acte, mêlée de couplets, par MM. H. Magnien et Varez.

Un honnête rentier du Marais vivait tranquille avec sa nièce Adèle. Invité un jour dans une maison de la Chaussée d'Antin, il en est revenu dégoûté de son

gothique ameublement, honteux de ses vieilles habitudes. Depuis cette époque, il prétend trancher du grand seigneur, et a même refusé, sans l'avoir vu, le jeune Dermon qui était aimé de sa nièce et lui offrait sa main, sous prétexte qu'il était provincial. Quoique rejeté, Dermon n'a pas perdu l'espoir d'obtenir Adèle, et même il a formé le projet de corriger Durand de sa ridicule manie. Sous le nom de Florville, il a couru les sociétés que fréquentait le vieux rentier; il l'a captivé, a obtenu accès dans sa maison, et a tellement gagné sa confiance, que Durand l'a chargé de lui acheter un hôtel dans la Chaussée d'Antin, et de lui composer une agréable société. Dermon, pour faire réussir son projet, a loué, pour une journée, une maison de la rue du Helder. Son valet, Lafleur, doit, dans la comédie qu'il s'apprête à faire jouer, représenter un spéculateur; Mme d'Ablainville, sa tante, une marquise à prétentions littéraires; et enfin Rose, la suivante de cette dernière, une jeune baronne bien coquette. Durand arrive avec sa nièce, et déjà il fronce le sourcil, en entendant parler des sommes énormes que Florville prétend avoir dépensées. Il est bientôt las du fatigant bavardage de la fausse marquise, de s'entendre sans cesse demander de l'argent. Cependant, la figure chiffonnée de Rose lui revient assez; mais elle n'est pas capable de lui rendre la gaîté, quand on vient lui parler du dîner et du bal qu'on doit donner le soir même; des fêtes qui doivent les suivre, etc., etc. Cependant, étourdi par la nouvelle passion qui l'agite, il fait folies sur folies, et va jusqu'à promettre à la fausse baronne de l'épouser, quoiqu'elle le fasse frémir au récit de la vie qu'elle prétend mener. Enfin, s'étant éloigné un instant pour l'observer, il la voit se laisser embrasser par M. Lafleur d'Argencourt. Cet incident amène le dénouement de cette

intrigue assez morale, mais invraisemblable. Durand, dégoûté de la chaussée d'Antin, se plaint de tout ce qu'il a fait; mais Dermon lui explique sa ruse et obtient la main d'Adèle, qui retourne au Marais avec son oncle.

— 9 NOVEMBRE. — Le résultat des représentations des pièces nouvelles, dont j'ai eu à parler jusqu'ici, ne fut pas favorable à ce théâtre. Depuis deux années, il ne comptait que des chûtes, et semblait être placé sous la même influence fâcheuse que M. Caigniez, lorsque le succès de la *Pauvre Famille* vint rompre ce charme malfaisant et ramener la foule dans la salle, déserte depuis long-temps. Le succès de ce drame était presque certain. On ne pouvait qu'intéresser très vivement, en présentant sur la scène des personnages pris dans les classes laborieuses de la société, tous vertueux et malheureux, quoiqu'ils fissent leurs efforts pour vaincre la constance de l'infortune, et réduits à la dernière misère pour avoir résisté aux séductions d'un homme, aussi riche qu'immoral. Comme je le disais plus haut, cet intérêt naissait, en partie, de la comparaison que chaque spectateur pouvait établir entre sa situation et celle des personnages de la pièce; il fut assez grand pour empêcher qu'on s'aperçût du grand nombre de défauts, d'invraisemblances, et, en général, du peu de conduite de l'intrigue de cette pièce, de MM. B. Antier et Melchior.

Pierre Bonnard est un bon auvergnat, qui avait trois enfans. Philippe l'aîné a suivi un négociant qui lui voulait du bien, et l'on n'en a plus de nouvelles. Forcé par un incendie de fuir son pays, Pierre est venu à Paris. Les maladies, le chagrin ont abattu ses forces; la misère et la faim se sont emparées de sa demeure, et même il se voit forcé de l'abandonner par l'ordre de son propriétaire, M. Richard.

Ce Richard est un de ces misérables enrichis, qui s'imaginent que leurs richesses leur donnent le droit de mettre un prix au déshonneur de leurs semblables. Il a trouvé Jeannette, la fille de Pierre, à son goût, et, voyant que la jeune fille refusait d'acquérir l'aisance, la fortune même, au prix de sa honte ; il a commencé sa vengeance par la chasser, ainsi que sa famille, de sa maison, et a juré ensuite de la poursuivre toujours. Un autre motif excite encore son courroux. Jeannette aimait un jeune ouvrier, nommé Paul, qui logeait sur le même carré qu'elle. Ce Paul est le fils d'un riche négociant de Bordeaux ; il est armateur lui-même, et irrité de l'indigne conduite de Richard, il s'est fait connaître à lui et l'a appelé en duel. Richard, confondu de cette singulière aventure, a répondu à l'aggression ; mais, en répétant le nom de son antagoniste, il a appris à Jeannette un secret que Paul ne voulait pas encore faire connaître. La jeune fille, au désespoir de cette découverte dont elle n'ose parler à son père, rejette les dons que lui offre son amant, et dont elle pourrait rougir, et quitte avec sa famille le misérable grenier qu'ils habitaient, sans savoir où ils pourront reposer leur tête et avoir un morceau de pain

Un porteur d'eau, leur ami, est le seul qui leur ait offert un asile ; ils se sont rendus chez lui et ne l'ont pas trouvé. Mais, se rappelant qu'il était d'une noce à la barrière de Reuilly, ils ont continué leur route, dans l'espoir d'obtenir, par son moyen, quelque nourriture. Cette barrière, animée un instant auparavant par tous les accens de la gaîté la plus vive, va offrir bientôt un spectacle affreux. C'est là que le duel a lieu entre Richard et Valmont. Richard tombe percé d'un coup d'épée ; Valmont s'éloigne, et sa fuite devient la source d'une foule de méprises. Le valet de Richard, Maurice, ayant suivi

la pauvre famille, est parvenu, pendant que Pierre, au désespoir, mendiait les secours de quelques passants, à tromper la confiance d'André et des malheureux que le bon auvergnat cherche à soulager, il les a conduits, comme si son cœur lui avait suggéré cette action, dans une maison garnie, dont le maître est un misérable vendu à Richard. Pierre, après avoir obtenu des secours d'un passant, venait chercher sa femme et ses enfans; il les appelle, on ne lui répond pas! La nuit est très obscure, il cherche à se diriger, étend les bras et sent le corps d'un homme mort, s'imagine que c'est le généreux passant qui lui offrit des secours, que l'on a assassiné; il appelle du monde. Dans le même instant, Jeannette, voyant entre les mains de qui elle est tombée et se trouvant séparée de sa mère, cherche à fuir, descend par une fenêtre. Pierre aperçoit Maurice qui la poursuit, il ramasse l'épée de Richard, va frapper le misérable valet; celui-ci voyant son maître mort, et redoutant pour lui les rapports de Pierre, accuse ce dernier de la mort de Richard. Il appelle la garde, ameute le peuple; mais André, par une heureuse audace, fait évader Pierre et se laisse arrêter à la place de son ami.

Le troisième acte se passe dans la maison de Dorfeuil, personnage dont je n'ai encore pu parler, quoiqu'il paraisse dès les premières scènes. Ce Dorfeuil est le fils de Bonnard, ce Philippe dont Pierre déplorait tant l'absence. Elevé par le négociant Dorfeuil, celui-ci lui a laissé, en mourant, sa fortune, à condition qu'il porterait son nom. Philippe a fait tous ses efforts pour retrouver sa famille, mais inutilement. Le plus singulier hasard le réunit à elle, le met à même de lui donner des secours, sans qu'il la reconnaisse. Lié avec Valmont, il doit épouser sa sœur, et le pressait de retourner avec lui à Bordeaux, pendant que celui-ci cachait son nom et son rang dans

un grenier, voisin de celui de Pierre. Ce dernier, poursuivi par la garde, se réfugie chez son fils, sans se douter qu'il est si près de son enfant chéri. Après divers incidens, qui l'empêchent de savoir la vérité sur le meurtre de Richard, et même d'avoir aucune explication avec son ami, Philippe apprend, pendant l'interrogatoire du commissaire, que Pierre est son père. Cette découverte le fait frémir, il ne doute pas de l'innocence de l'auteur de ses jours; mais enfin toutes les apparences l'accusent, il doit périr!!! Mais Philippe, en se faisant connaître, ne prétend pas survivre à la honte qui l'attend. Il se nomme et en même temps se tire un coup de pistolet dans la tête. Heureusement Pierre a détourné le bras de son fils, la balle va frapper la muraille, il le presse contre son cœur. L'arrivée de Valmont, d'André qui a obtenu les déclarations du logeur qui était vendu à Richard, font connaître l'innocence de Pierre. Dès-lors Jeannette n'est plus un parti indigne pour Valmont, et la Pauvre Famille voit l'espérance renaître pour elle.

Je termine, en rappelant la reprise d'une petite comédie fort agréable de M. Caigniez, *Souvenirs d'Amour*, qui fut jouée, il y a une quinzaine d'années, avec succès au théâtre Louvois. On la donna à l'Ambigu, le 5 décembre.

Le début le plus remarquable qui ait eu lieu à ce théâtre, et même en général, dans les théâtres secondaires, est celui de l'acteur Firmin. Ce jeune homme qui sortait, je crois, des petits théâtres de Seveste, débuta (dans l'emploi que Stockleit eut la sottise de quitter pour aller se faire oublier à la Comédie Française,) le 22 avril, dans les *Intrigans*, par le rôle de Champagne. Il fut tellement goûté des spectateurs, qu'il fut, à la fin du spectacle, généralement redemandé. Cette ovation se renouvela plusieurs fois, lorsqu'il continua ses débuts. Firmin n'est

pas sans talent, quoiqu'il ait été loin de mériter de pareils triomphes. Il a bien rendu quelques rôles nouveaux qu'on lui a confiés. Le meilleur conseil que l'on puisse lui donner, c'est de ne jamais imiter la conduite de celui qu'il remplace. Les autres débutants sont loin de le valoir. M. Gustave, jeune amoureux, qui se montra, pour la première fois, le 1er avril, est froid et n'a que de très faibles moyens. Melcourt était connu aux boulevards. Il quitta l'Ambigu où il était fort bien et où il faisait plaisir, pour aller au Vaudeville; du Vaudeville, où il ne put rester, il alla en province. Il paraît que le besoin l'a forcé de revenir à l'Ambigu, où il est aujourd'hui, bien différent de ce qu'il était autrefois. Dubourjal avait débuté, l'année dernière, au Gymnase, en sortant des théâtres de la banlieue; ses débuts au Gymnase servirent à le faire engager à l'Ambigu Comique. M. Vernet, qui s'était montré dans Bras de Fer de *Tékély* et dans Carcagno de *l'Homme à trois Visages*, n'eut pas le même bonheur.

PANORAMA DRAMATIQUE.

Lorsque l'on ouvrit la salle de ce théâtre, et que l'on eut été à même d'apprécier les pièces et les acteurs qui étaient offerts au public, il fut facile de prévoir qu'un pareil établissement ne pourrait tenir long-temps. Les administrateurs qui le dirigeaient, se ruinaient en décorations magnifiques, donnaient continuellement de nouveaux ouvrages, de manière même à fatiguer les spectateurs plutôt qu'à les contenter, et ils parurent ne s'occuper jamais sérieusement de la formation d'une troupe, et même d'un orchestre supportables. Aussi, la catastrophe fâcheuse qui les attendait, paraissait-elle certaine. Au moment où je termine l'impression de cet ouvrage, un arrêté du ministre de l'Intérieur ordonne la fermeture de leur établissement.

On ne se contenta pas de suivre cette marche, qui ne pouvait conduire à aucun heureux résultat; on eut encore la singulière idée d'aller fouiller dans l'ancien répertoire, de faire représenter des pièces généralement connues, et sévèrement jugées pour la plupart; le plus grand nombre des nouveautés fut choisi dans le rebut des autres théâtres de Paris. Cette conduite bizarre me force presque à séparer en deux parties ce chapitre, à consacrer la première aux anciens ouvrages, et la seconde aux nouveaux.

La *Bonne Mère*, de Florian, que l'on a déjà vue au

Gymnase Dramatique, s'offre en première ligne. On la donna à ce théâtre (le 30 avril) pour les débuts de deux acteurs, Bertin et Dubiez, qui avaient quitté le théâtre des Variétés, à quelque distance l'un de l'autre, et d'une actrice nommée Mlle Hugo. Le premier de ces deux acteurs a de l'habitude de la scène, imite assez heureusement Potier; mais il est si grêle, son physique est tellement ingrat, qu'il est difficile de concevoir quelle circonstance l'a jeté dans la carrière du théâtre. Le second joue les amoureux, c'est tout ce que j'en puis dire. Quant à Mlle Hugo, elle sortait du Gymnase Dramatique. Je la crois élève du Conservatoire et destinée d'abord à l'emploi des soubrettes. Son peu de beauté et de tournure la forcèrent à prendre l'emploi des mères, des duègnes et des caricatures. Ellè faisait la bonne mère. Les autres pièces jouées à ce théâtre, sont : (le 2 mai) *Walter de Montbarrey*, drame froid et long, de M. de Rougemont qui se fit appeler M. Michel, et que l'on avait déjà représenté à l'Odéon ou à la Cité, sous le titre d'*Odon de St.-Amand*; le *Déserteur*, ballet pantomime de Dauberval, *Annette et Lubin, la Fille mal Gardée*, du même auteur. Ces ballets avaient été donnés pour les débuts de Mlle Chéza, danseuse qui s'est quelquefois fait remarquer dans la pantomime, par de la sensibilité, de l'ame, et souvent par une assez grande vérité d'expression, mais à laquelle on peut reprocher une danse et des manières qui, dans certains rôles, comme dans celui de *la Fille Soldat* qu'elle joua au théâtre de la porte St.-Martin, la faisaient plutôt prendre pour un homme que pour une femme. On vit aussi paraître près d'elle un petit mauvais danseur, nommé Baloth, qui prit un beau matin la poste, sans avoir demandé ni obtenu de congé de son administration.

Tout le monde connaissait *le Fou Raisonnable* de

Patrat, on le donna (le 4 juin) pour les débuts d'un M. Herault, qui ne disait pas mal; les *Deux Billets de Florian* furent joués (le 6), *Célestine et Faldoni* (le 11); quelque temps après, *Claudinet*, pièce de Bosquier-Gavaudan, acteur des Variétés, qui avait été représentée autrefois au théâtre Montansier, et qu'il était fort inutile de remettre au jour.

Le grand succès qu'obtint le drame ridicule de *Célestine et Faldoni*, devait, à bon droit, confondre les auteurs contemporains de M. Augustin Hapdé; mais cette vogue ne dura pas; et l'ouvrage et l'auteur seraient ensevelis dans l'oubli qui les réclame tous deux, sans une circonstance tout-à-fait inattendue. M. Allaux, qui avait obtenu le privilége du Panorama Dramatique, sentant le premier que la perte du théâtre qu'il avait ondé était certaine, chercha à en céder le privilége. Cette mutation amena de nombreux changemens dans le théâtre. M. Langlois devint directeur; d'autres personnages connus remplirent les différentes places de l'administration. M. Solomé, ex-régisseur du théâtre de la Porte Saint-Martin, devint celui du théâtre régénéré; et plusieurs nouveaux acteurs y furent engagés, entr'autres, Mlle Hugens et Tautin: c'est pour ces deux acteurs que l'on donna *Célestine et Faldoni*.

Mlle Hugens était déjà connue; elle fit long-temps partie de la troupe de la Porte Saint-Martin, après avoir été au théâtre de la Gaîté et en province. Tautin s'est fait une réputation *colossale*, au théâtre de la Gaîté où il resta pendant plusieurs années. Long-temps il contribua à la prospérité de ce théâtre, ainsi qu'au succès des mélodrames dans lesquels on lui confiait des rôles; mais il paraît qu'il se lassa de tant de triomphes (j'ignore quel motif lui fit quitter Paris), il alla enterrer ses lauriers à Lyon. Lorsqu'il revint, on ne vit plus que

l'ombre de l'homme qui avait fait tant de bruit jadis aux boulevards. Tautin, bien qu'il ait adopté un genre faux et bâtard, avait de véritables dispositions qui, mieux cultivées, l'eussent rendu un comédien agréable. En revenant de province, il ne rapportait que des défauts, un organe et un physique vieux et usé. Les boulevards devaient être, à ce qu'il paraît, le berceau et le tombeau de sa gloire.

A la suite de ces pièces, j'aurai encore à citer le mélodrame *des Charbonniers de la Forêt Noire*, de M. Lafortelle, remis en deux actes (le 28 juillet); *le Coq de Village* de Favart, joué en pantomime (le 28 septembre); *Esope à la foire*, comédie en vers, d'un acteur du théâtre des Victoires, nommé Daroucourt; le mélodrame *du Revenant*, vieille pièce du Palais-Royal; *M. Furet*, ou *les Vendanges de Bagnolet*, folie en un acte, de M. Maréchalle, qui avait été représentée autrefois à l'Odéon. Ces trois pièces furent données les 11, 16 et 23 octobre. Enfin, *le Jugement des Preux*, une des pièces les plus monotones et les plus fatigantes qu'il soit possible de voir, (le 15 décembre); et *le Présent* ou *le Quiproquo*, comédie en un acte et en prose de Patrat (le 31 décembre) : elle servit de pièce de circonstance pour le jour de l'an.

Je termine cette revue, et j'arrive enfin aux pièces nouvelles ou à-peu-près. La donnée de *l'Auberge Dramatique*, de MM. Berrier et Overney, représentée le 15 janvier, n'est rien moins que nouvelle. Aussi, pour rendre leur ouvrage plus piquant, eurent-ils l'idée de lui donner un air de circonstance, en le faisant jouer le jour anniversaire de la naissance de Molière, et en y ajoutant quelques couplets en l'honneur de notre premier poète dramatique. On pourrait se demander ce

que Molière pouvait avoir de commun avec le Panorama Dramatique ; mais une pareille observation ne serait pas obligeante : je passe à la pièce.

Eugène croit étourdîment que son oncle Dufour veut le marier à une personne autre que celle qu'il aime, et pour éviter toute contrainte, il fuit avec son valet. Tous les deux arrivent dans une auberge où se trouve une troupe de comédiens. Sans argent, sans ressources, ils se disent artistes et s'engagent. Mais l'oncle et son ami Doucet, le père ou le parent de la future, courent après Eugène; ils s'arrêtent à la même auberge. Le valet du neveu a l'idée de faire passer M. Dufour, auprès des comédiens, pour le fameux Lekain. De là, des quiproquos qui ne sont point plaisans. L'intervalle entre l'arrivée d'Eugène et celle de son oncle, est rempli par quelques scènes de caricatures. Enfin, M. Dufour apprend à son neveu, que celle qu'il aime est précisément la demoiselle qu'on voulait lui faire épouser.

— 5 FÉVRIER. — Souvent Pierre le Grand et Catherine ont été mis sur la scène, mais jamais placés dans un roman aussi invraisemblable que celui que MM. Boirie et Tournemine ont intitulé, *Catherine*, ou *la Bataille de Pruth ;* titre qui est faux, puisqu'il n'y eut pas de bataille livrée sur les bords du Pruth.

La scène se passe près de cette rivière. Les armées Russes et Ottomanes sont en présence. Catherine n'est encore que la maîtresse du Czar Pierre, mais déjà elle commande. Wolzonski, généralissime des troupes, la déteste, et voudrait s'en délivrer, mais sans crime. Wazielvitz, chef des Boyards, et aussi ennemi juré de Catherine, propose à Wolzonzki de l'assassiner. Celui-ci repousse, avec horreur, une pareille proposition, mais Wazielvitz veut assouvir sa vengeance. Au troisième acte, Catherine est seule ; elle tient à la main les condi-

tions de la paix qu'elle offre au Grand Vizir. Wazielvitz saisit cet instant. Son poignard est levé, mais le hasard trompe encore cette fois sa rage. Frappé à mort par un soldat, il va expirer aux pieds du Czar, auquel il fait, avant de mourir, des dépositions horribles contre la future Czarine. Avant cette circonstance, Pierre avait surpris trois de ses soldats à la maraude. Inflexible quand il s'agit de la discipline militaire, il les a condamnés à mort. Catherine, parmi les coupables, reconnaît Charles, son frère. Elle demande sa grâce au Czar, qui, pour toute faveur, ordonne que le sort choisisse une victime parmi les trois coupables. Charles est désigné, il doit subir son sort ; mais sa sœur, par sa grandeur d'âme, a gagné l'estime de Wolzonski, qui maintenant lui est dévoué. De concert avec lui, elle prépare la fuite de Charles ; et c'est au moment où elle avait ordonné qu'on le conduisît près d'elle, que celui-ci avait arrêté le bras de Wazielvitz. Catherine lui remet une lettre pour le Grand Visir, avec tous ses diamans qu'elle offre à ce chef pour acheter la paix. Charles passe les lignes, court exécuter les volontés de sa sœur : et, lorsqu'après la mort du perfide Wazielvitz, Pierre, indigné de la conduite de sa maîtresse, de la disparition subite de ses diamans, et de son refus obstiné à se justifier, donne le signal du combat. Des cris de paix se font entendre ; Charles et le fils du Grand Visir apportent le traité. Tout se découvre. Pierre, honteux d'avoir pu soupçonner la grande âme de Catherine, lui rend son amour et la couronne aux yeux de toute l'armée.

— 12 MARS. — L'horrible sort du malheureux Lesurque, accusé faussement d'un assassinat pour lequel il fut condamné à mort et exécuté, est trop connu, a excité une trop juste indignation pour que je rappelle le procès dans lequel il fut impliqué, et qui a fourni à

MM. Poujol et Boirie le sujet de leur mélodrame *du Courrier de Naples*. A peu de choses près, c'est cette aventure effroyable qu'ils ont transportée sur la scène. Croirait-on, cependant, que la censure ne voulut pas laisser présenter ce fait dans toute sa vérité. Les auteurs eurent beaucoup de peine à obtenir l'autorisation nécessaire, et on ne laissa représenter leur ouvrage, qu'après qu'ils eurent consenti à changer et le nom des personnages et le lieu de la scène. C'est pourquoi au lieu *du Courrier de Lyon*, on vit, *le Courrier de Naples*.

Alserno et Relci, deux misérables coquins, attendent à l'auberge du village de San-Marco, l'arrivée du courrier de Naples, porteur d'une somme considérable, et auprès duquel est placé Montréal, leur digne compagnon. Ce dernier doit assassiner le courrier dans un endroit convenu, et les deux autres l'aider à le dépouiller. L'auberge de San-Marco est tenue par Mme Manzano et sa fille Georgetta qui attend, avec impatience, le jeune Ferdinand de Belmonte, qui doit se rendre à Cozenza, pour épouser la fille de M. Loretto, grand bailli de la Calabre. Georgetta et sa mère sont invitées à la noce. Ferdinand arrive, mais il est triste; il a commis une faute grave. Jeune, sans fortune, ce n'est qu'à l'amour qu'il a inspiré à la jeune Palmyra, qu'il doit la faveur de s'allier à une famille riche et puissante. Il voulait faire un présent à sa future, et M. Loretto lui ayant remis en secret l'argent nécessaire, Ferdinand fit faire un écrin magnifique; mais étant retourné à Naples, il a eu le malheur de rencontrer un jeune homme, qui l'a entraîné dans une maison de jeu, où il a perdu la somme qui devait servir à payer le bijoutier. Cette confidence, il la fait à Sanetza, son ancien camarade, que la plus cruelle destinée amène dans l'auberge. Craignant que son ami ne soit joueur, Sanetza doute d'abord

s'il doit l'obliger. Enfin, voulant lui causer une surprise agréable, il part, sans le prévenir, pour Cozenza, avec l'intention d'aller chez le bijoutier Félicard, reprendre l'écrin; car il a sur lui la somme qu'il disait d'abord ne pas posséder.

On est à Cozenza. Sanetza a été chercher l'écrin, l'a remis à Ferdinand, qui en a fait hommage à Palmyra; on ne se doute de rien, et l'on se livre au plaisir. Tout-à-coup la fête est troublée; on apprend que le courrier de Naples a été assassiné. On a saisi Montréal et Relci. Mme Manzano et Georgetta, trompées par la ressemblance étonnante de visage et de costume qui existe entre Alserno et Sanetza, jurent, par ce qu'il y a de plus sacré, que Sanetza est le troisième meurtrier. Toutes les plus terribles préventions se réunissent pour accabler Sanetza, même la bonne action qu'il a faite pour son ami. En vain Relci et Montréal, touchés de sa résignation, de son courage, ont-ils avoué leur crime, et assuré que Sanetza n'était point leur complice : on ne les écoute plus. Le tribunal rend sa sentence; la mort attend Sanetza. Heureusement, au moment où l'on va le conduire au supplice, on amène Alserno que l'on vient d'arrêter.

— 21. — La petite comédie des *Enfans Maîtres* était d'abord intitulée, *le Pouvoir d'un Jour*; on craignit les allusions, et ce premier titre fut supprimé!!! Une coutume, usitée dans quelques contrées, et surtout dans les Pays-Bas, en a fourni le sujet. Là, à certain jour de l'année, on laisse aux enfans l'entière disposition de la maison et de tout ce qui la compose. Ce jour de fête produit toujours de vifs plaisirs, par les scènes qu'il amène, et sert à des observations utiles sur le caractère des enfans qui en font tous les frais.

Le comte et la comtesse de Mérival, pour se confor-

mer à l'usage, donnent à leurs enfans, Edouard et Lucile, un jour de pouvoir dans leur château. Les domestiques doivent obéir à leurs ordres, à leurs caprices ; et chacun s'attend à ce que les deux espiègles vont, comme les années précédentes, mettre la maison en désordre, par leurs folies ; mais le contraire arrive. Edouard et Lucile ont résolu d'être bien sages. De plus, ils forment le projet de réconcilier leurs parens avec M. Lisban, voisin fort aimable, dont un procès cause toute l'inimitié. Faisant usage de leur pouvoir, ils prient M. Lisban de venir au château. Là, par mille petits soins, ils parviennent à annuler le procès et à réconcilier les deux familles. Sacrifiant ensuite les goûts de leur âge, ils emploient l'argent dont ils peuvent disposer, à doter un pauvre garçon jardinier, et font son bonheur, en lui donnant les moyens d'épouser sa maîtresse.

Ce petit tableau moral et de bon ton, quoique froid, était joué par les deux enfans que l'on vantait beaucoup au Panorama, par Lingot et la petite Bordes. Il est de deux auteurs ; Mlle Clémence L***, jeune personne fort spirituelle, et M. Amédée ***. Le nom de famille de ce jeune homme, qui est mort, l'année dernière, d'une maladie de poitrine, m'échappe en ce moment. Il avait des qualités aimables et d'heureuses dispositions. Sa carrière a été terminée à vingt trois ans!!!

— 16 AVRIL. — La pièce suivante, de MM. Charles Hubert et Maréchalle, les *Deux Pensions*, faite aussi pour les deux petits acteurs que je nommais tout à l'heure, est loin d'être aussi morale que celle des *Enfans Maîtres*.

Deux pères qu'une amitié longue et mise à l'épreuve, a rendus presqu'inséparables, ont formé le projet d'unir un jour leurs enfans. La jeune personne, Pauline, est en pension chez Mme Follet, institutrice, à la barrière des

Vertus, et n'est séparée de Gustave, confié aux soins de M. Lebeau, que par un mur mitoyen. Le théâtre représente la cour intérieure des deux pensions, et une porte de communication permet d'aller de l'une dans l'autre. Pauline et Gustave, instruits du projet de leurs parens, et se regardant déjà comme mari et femme, ont résolu de se voir tous les jours. Le jeune garçon est convenu d'escalader le mur, et ses camarades bienveillans lui font, à cet effet, ce qu'on appelle, la courte-échelle. Il entretient quelque temps sa petite femme, et se détermine à aller avec elle en partie fine. Pour que chacun d'eux puisse s'échapper de sa pension respective, ils se sont promis d'échanger leurs vêtemens et de les jeter pardessus le mur. Gustave remonte; mais ses camarades sont en classe, il ne peut redescendre; et, pour comble de malheur, il aperçoit M. Lebeau, son maître, qui vient avec une échelle, pour faire, au haut du mur, la conversation sentimentale avec Mme Follet, qu'il aime en secret et qu'il se propose d'épouser. M. Lebeau plante son échelle, et pendant qu'il regarde autour de lui pour voir si personne ne l'observe, l'espiègle descend au plus vîte et lui vole une partie des cerises qu'il apportait à sa belle. M. Lebeau monte à l'échelle, et convient avec Mme Follet, qui est venue le trouver, d'aller dîner tête-à-tête à Belleville. Il s'échappe. Bientôt Jacquot, jardinier de Mme Follet, que sa maîtresse a chargé du soin de veiller aux intérêts de sa maison pendant son absence, apporte un grand panier de provisions, destiné à régaler Mlle Modeste, femme de charge de M. Lebeau. La petite fille, sous les vêtemens de Gustave, ôte les provisions et s'enferme dans le panier. Jacquot la transporte dans la pension des garçons et l'espiègle passe dans celle des filles. Il se voit, en conséquence, obligé de prendre une leçon de danse et Pauline une leçon d'armes. Après quelques scènes inter-

médiaires, les petits garçons se trouvent dans la pension des jeunes demoiselles, et les jeunes demoiselles dans celle des petits garçons : de là, grande surprise de M. Lebeau et de Mme Follet, à leur retour. Leur colère éclate contre des serviteurs qui font l'amour, au lieu de surveiller la maison; mais ils s'appaisent bientôt. Les deux mariages sont arrêtés; quant aux deux espiègles, ils ont un peu plus le temps d'attendre.

— 22 MAI — *Le Diable Amoureux* de Cazotte est un ouvrage aussi spirituel que singulier, mais aussi, c'est un de ceux qu'il est le plus difficile, pour ne pas dire impossible, de transporter sur la scène. M. de Rougemont l'a tenté, sans véritable succès. Il l'a donné sous le titre du *Lutin Amoureux*.

La scène est en Italie. Le baron de Germaly veut unir son neveu à une jeune personne que celui-ci ne connaît pas, à sa nièce Caroline. Gustave croit à la magie, et il est entretenu dans cette ridicule idée par un chevalier d'industrie, qui se prétend l'élève de Cagliostro, et qui lui a promis de l'initier dans les sciences cabalistiques. Le baron, instruit de la conduite de son neveu, par un domestique qu'il a placé près de lui, se résout à frapper son imagination pour l'amener à épouser sa cousine. Déjà il a fait placer le portrait de Caroline sous les yeux de Gustave qui se persuade que c'est celui de la femme qui lui est destinée. Fabio profite ensuite d'un dîner pour faire prendre un somnifère à son maître et le transporter, sans qu'il s'en doute, au château du baron, où tout est disposé pour le recevoir et le faire marcher de surprise en surprise. En effet, le jeune homme, en se réveillant ne reconnaissant pas le lieu où il se trouve, s'emporte contre son valet, et l'envoie au diable. Un effroyable magicien paraît aussitôt, et même Gustave voit auprès de lui, sous l'habit d'un page, la figure du portrait qu'il a en son pouvoir.

Forcé de retourner à Naples, Gustave verse en route et se trouve obligé de s'arrêter dans une misérable auberge. A l'instant où ses regards sont fixés sur un tableau magique qui lui retrace les traits de son page, il voit entrer, d'un côté opposé, une jeune servante qui lui en offre la ressemblance parfaite. Frappé des prodiges qui se multiplient autour de lui, il est prêt à tomber aux genoux de la jeune personne qui se dit un esprit céleste, lorsque son valet annonce l'arrivée du baron. Gustave hésite d'abord à révéler l'état de son ame; cependant il finit par avouer sa faiblesse pour une intelligence supérieure. Sa surprise est extrême, en entendant le baron déclarer que lui-même s'est long-temps occupé de nécromancie. Gustave a l'air d'en douter; mais, pour lui montrer une preuve de son pouvoir, le baron fait un geste. Aussitôt le théâtre change et représente un des jardins du château d'où le jeune homme n'est pas sorti; il y retrouve de nouveau l'original du portrait. Au moment où il va lui renouveler ses sermens d'amour, le maître de l'auberge se présente un mémoire à la main.... c'est celui des frais extraordinaires qui ont eu lieu pour les costumes, décors, et réparations de la salle de spectacle du château de Germaly, où l'action se passe. Le baron unit Caroline à Gustave qui a senti le ridicule de ses manies.

— 9 JUILLET. — Ali Pacha, le féroce tyran de l'Epire, a marqué, d'une façon si extraordinaire, dans la lutte que soutient, avec avantage, la Grèce contre ses oppresseurs, son courage, sa cruauté ont donné naissance à tant de faits singuliers, que le théâtre ne pouvait manquer d'en exploiter quelques-uns. Ce sont ces derniers instans de cet homme devenu fameux, qui font, en partie, le sujet du mélodrame que messieurs de Comberousse et d'Aubigny ont donné sous le titre d'Ali

Pacha. Après de nombreux combats, Ali s'est retiré dans la forteresse qu'il fit construire au milieu du lac de Janina. De là, il fait bombarder la ville qu'il parcourt en même temps le fer et la flamme à la main, pour ne laisser que des ruines à ses ennemis. Les habitans fuient de toutes parts, demandent vengeance. Un homme, qui se trouve au milieu d'eux, la leur promet; il leur annonce même l'arrivée d'Ismaïl à la tête des Grecs, et compte sur un certain Stéphano pour trahir le Pacha. Ali se réjouit à la vue de tant de murs renversés, tandis que son petit-fils Sélim pleure, fait des reproches à son grand-père, lui parle de son amour pour Héléna, l'enfant de Xénoclès, de l'homme qui rassurait les habitans de Janina, et qui croyait sa fille noyée. Ali, que les femmes intéressent fort peu, n'est pas trop de l'avis de Sélim, et il pense que le plus sûr moyen de guérir son petit-fils de l'amour qu'il ressent pour Héléna, est de faire véritablement noyer la jeune fille. Mouctar est chargé de ce crime; mais, au moment où il s'apprête à remplir cet ordre barbare, Sélim revient, se jète dans les bras de sa maîtresse qu'il instruit du danger qu'elle vient de courir. Les deux amans causent alors de leurs amours avec tant de *feu* et d'attention, qu'ils n'aperçoivent pas Ismaïl à la tête de son armée : on les arrête tous deux.

Ali est rentré dans la forteresse. Zélide, mère de Sélim, est très inquiéte de son fils, mais il arrive avec Héléna et Xénoclès chargé d'apporter la paix. Les deux amans ont été sauvés par Ismaïl, lorsque celui-ci a appris, de la bouche d'Héléna, que son père Ibrahim, captif du Pacha, respirait encore. Tout cela se raconte dans les appartemens de la forteresse, où les femmes se promènent au milieu des hommes et des soldats; et où, quoique le moment ne soit pas très favorable, le Pacha fait donner une fête des plus brillantes à Xénoclès;

mais elle ne se termine pas aussi gaîment qu'elle avait commencé. Xénoclès, qui n'avait pris le titre d'ambassadeur que pour s'introduire dans la forteresse, et voir Stéphano, a réussi dans son projet; mais, au moment où tous deux s'exercent à crier : *mort à la race d'Ali! mort au tyran de l'Epire!* Héléna les a entendus, et a été bien vîte instruire Sélim de ce qui se passait. Sélim arrive justement au moment où Zélide effrayée, venait raconter l'assassinat d'Ibrahim; il fait arrêter Stéphano et Xénoclès. Ali, furieux, envoie Stéphano à la mort; et, pour se venger de Xénoclès, lui rend sa fille qui vient de le trahir sans savoir ce qu'elle faisait; lui propose ensuite de la donner en mariage à Sélim, s'il veut s'unir à lui pour écraser Ismaïl. Xénoclès refuse, et Ali ordonne qu'on l'attache au canon de la forteresse, et que l'on renvoie ainsi à Ismaïl son ambassadeur.

Cependant, les cruautés du Pacha ont révolté ceux qui exécutaient ordinairement ses ordres sanguinaires; ils se sont révoltés, ont délivré Xénoclès, Stéphano, Héléna. Ali, au comble de la rage, ne pense plus qu'à se venger, et à périr avec gloire. Il confie à son fils ses desseins, le charge du commandement de l'arsenal, et le prévient que s'il lui envoie son anneau, il devra mettre le feu aux poudres. Sélim a promis d'obéir à cet ordre infernal, mais il se promet bien de ne l'exécuter qu'après avoir mis Zélide et Heléna en sûreté. Les soldats révoltés, commandés par Stéphano, poursuivent le Pacha; ils veulent la paix, et une part dans les trésors que renferment les souterrains de la forteresse. A ces mots, Ali triomphe! il remet à Stéphano son anneau, en lui disant que Sélim comblera leurs desirs. Tous se rendent auprès du fils d'Ali, qu'Héléna était revenue joindre; Sélim va mettre le feu aux poudres, lorsque Zélide se précipite dans le souterrain, avertit les

soldats de ce que l'on a tramé contre eux; ils menacent Sélim. Celui-ci va les faire sauter, mais il ne peut se résoudre à faire périr sa mère et sa maîtresse. Il éteint donc son flambeau; et, pendant qu'elles se sauvent, il meurt frappé par les révoltés. Ali, poursuivi par eux, met le feu aux poudres d'un coup de pistolet. La citadelle saute, et c'est sur ses ruines que Xénoclès proclame la liberté de la Grèce.

Des décorations, un spectacle brillant, firent obtenir, à cette composition singulière, une sorte de succès. Il n'en fut pas de même de plusieurs pièces qui la suivirent, et dont la meilleure ne valait certainement pas *Ali Pacha*, quelque faible qu'il fût.

— *Le Vieillard malgré lui*, donné le 20, est un ouvrage posthume de Mme de Staël, que l'arrangeur, qui a cru faire ses affaires à l'aide d'un nom célèbre, s'est avisé de faire représenter, sans respect pour le nom et la mémoire de son illustre auteur, sur le dernier théâtre de Paris. Le résultat de cette espèce de commerce, fut une chûte complette. Le badinage de Mme de Staël n'était point destiné au théâtre; ce motif seul aurait dû empêcher de porter une main téméraire sur un des plus faibles ouvrage de l'auteur de *Corine*, mais, aujourd'hui, on ne respecte plus rien. La donnée même n'en était point nouvelle; on voyait encore, dans cette pièce, un homme à qui l'on fait accroire que, entre l'ivresse et son réveil, un laps de sept années s'est écoulé.

— M. Sévrin avait fait une pièce, en un acte, intitulée, *le Drôle de Corps*; il la présenta au théâtre de la Porte Saint-Martin, où on la refusa: de suite il la porta au Panorama Dramatique, où elle fut reçue et jouée. Il offre sérieusement dans cette pièce, l'original de ces fléaux de société, qui croient fixer l'attention par leurs

parades, et n'excitent que le mépris. Le *Drôle de Corps* fut joué le 3 août.

Un bon bourgeois de campagne veut marier sa fille Aspasie avec un pépiniériste de sa connaissance. Mademoiselle Aspasie a un amant, et cet amant, un ami, nommé Labussière, qui est le plaisant, le drôle de corps en question. Profitant de l'absence de M. Pernet, le père d'Aspasie, Labussière s'amuse aux dépens du Pépiniériste Pivoine, dans l'intention de le forcer à renoncer à la main d'Aspasie. Il s'habille en vieille marquise, se présente sous le nom de Mme de Cormoran, et lui fait une proposition de mariage. Repoussé par Pivoine, il revient en bretteur Breton, se disant le frère de Mme de Cormoran, demande satisfaction de l'offense qui a été faite à sa famille dans la personne de sa sœur, force Pivoine à mettre l'épée à la main. En ce moment, M. Pernet revient, et croyant Pivoine fou, donne sa fille à Eugène. Après, on l'instruit de la mystification que l'on a fait éprouver au pauvre pépiniériste.

— La pièce de circonstance pour la Saint Louis, était intitulée, *la Comédie à la Caserne*, et d'un M. Henry. Des soldats, pour fêter leur général qui se nomme Louis, font l'abandon de leur prêt, et se préparent à jouer quelques scènes de comédie. Le général, instruit de ces préparatifs, se propose de faire rendre au Roi les hommages que l'on s'apprête à lui offrir. Il met le buste du Roi à la place du sien, et se cache dans le drapeau du régiment. Mais on le découvre bientôt, lorsque tous les soldats s'assemblent : il les exhorte alors à fêter dignement le Monarque.

— C'est dans le théâtre allemand de Kotzebue que l'on a été chercher l'idée première du *Mari Ermite*, pièce représentée d'abord aux Variétés étrangères, puis à

l'Odéon, puis sur plusieurs théâtres secondaires, et enfin au Panorama Dramatique, quand probablement on n'en a plus voulu nulle part : c'est toujours le même sujet que celui de *l'Ermite de Saint-Avelle*, des *Deux Ermites*, etc., etc.

— 10 SEPTEMBRE. — Les auteurs de la seconde imitation de *la Lampe Merveilleuse* (car on n'en a point fait la parodie), sont MM. Merle, Carmouche et Saintine ; c'est une débauche, mais on aurait pu la rendre plus spirituelle et plus gaie.

Un escamoteur pérore sur la place de Pékin ; il promet, non seulement de la poudre sans pareille, mais encore à dîner à ceux qui lui en achèteront. A ce mot de dîner, un pauvre diable qui se trouve dans la foule, s'approche de l'escamoteur. Celui-ci n'est autre que le visir Patagon, qui, ayant introduit dans la Chine, l'art de détruire les rats et les souris que le Sultan Ababa Patapouf avait en horreur, doit épouser la princesse sa fille. Patagon n'est pas seulement visir, il est sorcier (et une pareille excellence est vraiment une nouveauté.) Il a fortement envie d'un fameux talisman placé dans la grotte du roi des génies ; mais il a lu dans ses livres qu'un être s'opposerait à son bonheur. Cet être dont il doit se servir pour avoir la lampe, est Aladin; mais il faut qu'il soit à jeûn, pour mettre son projet à exécution. Patagon lui fait d'abord accroire qu'il est son oncle, lui donne un petit écu, et le détermine à descendre dans le souterrain. Patagon espère bien prendre la lampe, et enfermer Aladin sous terre pour toute sa vie, mais Aladin ne veut rendre la lampe qu'après être sorti. Grande querelle entre Patagon et son prétendu neveu, au milieu de laquelle la lampe tombe et s'éteint: la terre se referme sur Aladin et Patagon se sauve.

La mère d'Aladin se désole, elle croit que son fils est

mort, lorsque des cris étouffés partent de la cave : c'est Aladin qui revient par ce chemin; mais possesseur de la lampe. Il en fait d'abord usage pour se défaire de plusieurs créanciers qui viennent le tourmenter; puis ensuite il envoie sa mère demander au sultan Ababa Patapouf la main de la princesse Badroulboudour, sa fille. Il l'a vue en songe, et en est devenu amoureux fou. Le cas était pressant; car le sultan donne sa bénédiction à sa fille et au visir au moment où la mère d'Aladin vient faire sa demande. Il refuse, même à Aladin en personne, qui s'est présenté à la tête d'un brillant cortège. Le visir triomphe, mais Aladin ne se tient pas pour battu; il pénètre dans la chambre nuptiale, fait enlever le lit sur lequel la princesse, bercée par des songes qui lui montrent Aladin, est endormie, et livre Patagon à une troupe de diables qui le tourmentent et finissent par l'emmener avec eux.

Aladin a frotté sa lampe. Un palais magnifique a été construit; il y reçoit le sultan qui vient redemander sa fille; sa colère se calme, et, comme il est très bonne personne, il les unit. Pendant qu'on se réjouit, Aladin a déposé la lampe sur une table; Patagon, qui s'est introduit secrètement dans le jardin du nouveau palais, la voit et s'en empare. Aladin se désespère; car, dans le même instant, le palais est renversé, la princesse disparaît, et le sultan furieux, fait arrêter Aladin, en lui jurant qu'il aura la tête tranchée, s'il ne retrouve sa fille et son palais. Heureusement un génie protège Aladin; il lui donne une armée d'amours, lui prédit qu'il retrouvera sa belle si elle veut consentir à accorder une faveur à Patagon. Aladin, transporté dans la demeure du sorcier, décide sa maîtresse à embrasser son plus cruel ennemi. Il reprend la lampe, mais cette fois c'est pour toujours: car il se défait de son rival, et épouse ensuite la princesse.

Le coup-d'œil de la petite armée d'amours était vraiment charmant; mais ce spectacle avait déjà été remarqué. Il se trouve dans une pièce que l'on donna, dans le temps, pour les noces de Napoléon et de Marie Louise, et qui était intitulée, *L'Union de Mars et de Flore.*

— Dans la pièce de *la Saint-Rigobert* (5 septembre), on tournait en ridicule un garde national, un nouveau M. Pigeon. On força les auteurs MM. Mars et C. Hubert, à prendre, pour but de leurs plaisanteries, un autre personnage. Il s'agissait d'abord d'un M. Pépin, que sa femme fait mettre à l'hôtel Bazancour, pour avoir le temps de disposer les préparatifs d'une fête qu'elle veut donner à son mari. Dans la prison, on tourmente M. Pépin. Un garde national, aussi en prison, écrit à Mme Pépin que son mari fait la cour à la fille du concierge; et le pauvre mari, qui a envoyé chercher, par le fifre Turlututu, son bonnet, ses pantoufles et sa robe de chambre, trouve, au fond de son bonnet, une lettre écrite, par un cousin, à sa chère moitié. Quoiqu'il ait eu une querelle avec le fifre, qui est l'amant de mademoiselle Suzette, il le prie de lui prêter ses habits, afin qu'à la faveur de la nuit, il surprenne sa femme et son cousin. Pendant qu'il met ce projet à exécution, madame Pépin, excitée par le faux avis qu'on lui a adressé, se rend à la prison; et, dans l'obscurité, prend Turlututu pour son mari, pendant que le fifre croit parler à Suzette. M. Pépin, averti que sa femme est entrée dans la prison, y revient au moment où Turlututu l'embrasse. Au bruit qu'il fait, on accourt, et Mme Pépin se justifie facilement en expliquant pour quel motif elle a fait emprisonner son mari.

Pour obéir aux ordres de la censure, on a métamorphosé M. Pépin en chasseur déterminé, mis dans la

prison d'une ville de province, parce qu'il n'a pas de port d'armes (sa femme le lui a enlevé). Il devient le plastron de quelques jeunes officiers qui se trouvent aux arrêts. A l'exception de ces légers changemens, l'intrigue est semblable à celle que je viens d'analyser.

— *Mon Cousin Lalure*, dont le nom sert de titre à la comédie en un acte et en prose de M. Montigny, jouée le 25, est un riche marin, qui, pour éprouver quelques parens, ses héritiers, se fait représenter par son homme de confiance, Prosper, et passe lui-même pour ce Prosper. De cette façon, il est à même d'apprécier la sottise, la lâcheté, et le vil égoïsme de son cousin Carcassonne; les ridicules prétentions et les froids calculs de Mme Badoulard; les heureuses qualités de Rose, fille de cette dernière, et aimée de Claude Dupuis, autre parent plein de modestie et de douceur. Après avoir mis tous ces parens aux prises avec Prosper qui s'amuse à leurs dépens, leur fait peur; il donne quinze cents livres de rentes à M. Carcassonne, à condition qu'il partira de suite pour son pays; mille écus à madame Badoulard, qui doit les aller manger dans une terre éloignée; Rose et Dupuis qu'il marie, doivent rester près de lui.

Ces ouvrages, sur lesquels je passe rapidement, sont de la plus grande faiblesse, et furent accueillis comme ils méritaient de l'être; mais ils sont encore bien au-dessus du mélodrame *d'Edward* ou *le Somnambule*, joué le 2 novembre, et dont les auteurs se cachèrent sous les lettres initiales A. et B.

Un certain comte de Merval, copie d'un personnage qui a fait quelque bruit à Paris, et qui avait couvert, par des épaulettes gagnées avec honneur, des signes flétrissans, résultat d'une jeunesse orageuse, est amoureux de la fille du général d'Ormilly. Cette fille es

veuve, et a, outre le comte, deux autres adorateurs, le marquis de Francheville, et son cousin Victor qui est le préféré. Le marquis de Francheville a provoqué son rival, Victor. Un duel a eu lieu; mais Victor a tiré en l'air, et les deux ennemis se sont embrassés. Cependant, Fabio, valet de Merval, qui a servi de témoin à Victor, pour débarrasser son maître d'un concurrent, assassine le marquis. Bientôt ce crime est connu; différentes circonstances font accuser Victor; on l'arrête, on le traduit devant un conseil de guerre, dont Merval est nommé président. En vain Victor invoque-t-il son témoignage; le comte, trop intéressé à le perdre, le charge par ses perfides allégations. Enfin, on le condamne à mort, et il est sur le point d'être exécuté, lorsque Merval se trahit lui-même. Il est somnambule, et dans un sommeil qui arrive d'une manière aussi peu vraisemblable, que tous les autres incidens de cette pièce, qui sont usés et on ne peut plus connus, il avoue le crime de son valet, auquel il a participé; il signe même son véritable nom sur un papier; car il se trouve qu'il a volé les titres d'un comte de Merval, dont il a pris aussi le nom. Déclaré innocent, Victor épouse sa cousine.

— 26. — Le révérend père Mathurin était déjà connu en France, par son roman de *Melmoth le Voyageur*, avant que *Bertram* vînt offrir de nouvelles jouissances aux partisans du genre anglais. *Melmoth* est une création plutôt extravagante qu'originale, et elle peut donner une idée de la bonne foi de l'auteur, qui a mis dans son roman, comme épisode, la *Religieuse* de Diderot.

Bertram obtint, dit-on, du succès à Londres. Cela ne prouve pas que les Anglais aient un goût bien pur. Cette tragédie offre encore une de ces catastrophes froidement barbares, que l'on voit quelquefois sur les théâtres anglais.

L'auteur ne néglige rien pour en imposer dès son début, et jeter la terreur dans l'âme des spectateurs. Une tempête horrible éclate sur les côtes de la Sicile: les religieux du couvent de Saint-Anselme, habitués à entendre gronder les orages, en sont même effrayés, et viennent demander des consolations à leur prieur. Des croisées du monastère, on a vu un vaisseau magnifique lutter contre l'orage; il est brisé sur les rochers: et les religieux, oubliant le danger, n'écoutant que la charité, volent au secours des malheureux qui périssaient, et parviennent à les sauver.

Bien loin de remercier ses libérateurs, l'un de ces misérables se plaint que le ciel lui ait conservé une vie qu'il déteste; tous ses traits sont décomposés, ses regards sont fixes, quelques pensées sinistres occupent son âme. Il repousse les consolations de la religion, et ce n'est qu'au prieur qu'il veut bien ouvrir son cœur ulcéré. Favori du Roi, maître d'une fortune immense, adoré de ses vassaux; aimé d'une femme qu'il n'a pu, malgré ses malheurs et l'absence, oublier encore, il osa porter sur le trône de celui qui le comblait de biens et de faveurs, un regard ambitieux. Sa destinée changea aussitôt: banni, chassé de son pays, voyant son nom en horreur, sa tête mise à prix, il devint chef de brigands, parcourut les mers, rendant encore son nom plus odieux, mais n'oubliant pas celle qu'il aimait. Le prieur a soupçonné, à ce portrait, le fameux Bertram. Jusqu'ici cet homme est intéressant; victime de deux passions qui ne sont que celles des grandes âmes, l'amour et l'ambition, il a été plongé dans un abîme sans fin de maux et de tourmens; mais la lugubre imagination de l'auteur rendra bientôt méprisable ce personnage que l'on plaignait d'abord.

Cette femme qu'il aime est Imogène; il ignore qu'elle demeure près de lui, qu'elle est la compagne du sei-

gneur de Saint-Aldobrand, son plus cruel ennemi, l'homme que le Roi a chargé de détruire les pirates qui infectent les côtes de la Sicile. Solitaire dans son château, bien loin d'éteindre, comme une femme qui se respecte devrait le faire, la passion incestueuse que fit naître en elle un homme avili; de s'étudier à ne penser qu'à l'enfant qu'elle doit à la tendresse d'Aldobrand, dont la bonté, la douceur, les brillantes qualités méritaient une épouse plus vertueuse, Imogène passe les heures de la nuit à repaître ses yeux de l'image de celui qu'elle aime; elle entretient sa suivante de tous les dégrés d'une passion qui la consume, elle la rend confidente de tout ce qui fait sa honte.

Le prieur de Saint-Anselme a fait demander pour Bertram et ses compagnons, un asile au château de Saint-Aldobrand. Bien que son époux soit absent, la comtesse accorde cette hospitalité, les pirates sont reçus, bien traités, et oublient, dans le vin et la bonne chère, les dangers qu'ils ont courus.

Voilà donc Bertram sous le même toit qu'Imogène! Clotilde a remarqué la figure bisarre de ce chef, elle en a parlé à sa maîtresse qui, assez imprudemment, a témoigné le désir de l'entretenir. Elle le fait venir. Bertram est devenu si laid, qu'Imogène ne le reconnaît pas. Elle lui offre de l'or, pour le consoler. Tous deux divaguent, jusqu'au moment où Bertram changeant de ton, l'arrête avec autorité; Imogène frémit, elle veut fuir, Bertram se nomme. Imogène effrayée l'engage à s'éloigner, le prévient qu'il peut tomber au pouvoir de ses ennemis! Bertram alors conçoit quelques soupçons : comment Imogène se trouve-t-elle dans la demeure de son plus cruel ennemi? à quel titre? Il n'ose interroger son amante, cependant elle lui avoue la vérité. Son père expirait de besoin! pour sauver son père elle donna sa main au seigneur d'Aldo-

brand. Ce sacrifice devrait étonner Bertram, il n'inspire aucune admiration à ce misérable. Dans sa fureur il appelle toutes les malédictions sur sa tête. — « Puisse celui que tu as épousé, s'écrie-t-il, être bon et généreux envers toi jusqu'à ce que ton cœur, poignardé par sa noble tendresse, succombe aux remords de ta perfidie; puissent les sourires de ton enfant déchirer le sein d'une mère infortunée, qui ne peut pas aimer le père de son enfant, et dans la splendeur de tes banquets somptueux, quand tes vassaux s'agenouillent devant toi et que tes parens sourient de satisfaction autour de toi, puisse l'ombre de Bertram arriver et te rappeller tes sermens rompus, en criant : « Salut et joie à l'orgueilleuse dame d'Aldobrand, » tandis que ses ossemens froids et inanimés blanchissent aux pieds des tours du château. » —

Ces paroles affreuses font perdre la tête à Imogène, elle supplie Bertram de lui ôter la vie, mais le misérable n'a pas encore assouvi toute sa haine, il s'éloigne avec l'espoir de faire encore plus de mal. Aldobrand est revenu au château avec ses chevaliers, sa présence trouble davantage Imogène : ses discours n'ont plus de suite, et Aldobrand surpris, a la bonté d'ame d'attribuer à la solitude dans laquelle vit son épouse, le désordre de son esprit. Il la console, cherche à la calmer. Bientôt il aura la récompense de tant de soins! Bertram obtient un rendez-vous d'Imogène. Là cette horrible femme s'est livrée aux détestables caresses du brigand, et le misérable, à ce nouveau forfait va encore en ajouter un plus horrible. Il a résolu la mort d'Aldobrand et c'est à Imogène qu'il annonce que l'aurore ne doit pas les trouver vivans tous les deux. Cette horrible confidence réveille pourtant la pitié dans le cœur de cette femme qui vient de tromper son époux, elle veut le sauver, elle crie au secours, tous les brigands l'entourent; l'implacable Bertram a pris ses

précautions et Aldobrand, blessé à mort, va mourir aux pieds d'Imogène.

Ces horreurs, reproduites sur la scène française, n'ont fort heureusement pas obtenu beaucoup de succès, les deux premiers actes, du nouveau *Bertram*, sont faits avec les quatre premiers de la traduction de MM. Taylor et Ch. Nodier. Les changemens n'ont guère porté que sur quelques noms et des passages qui auraient empêché de renfermer la pièce dans l'unité de temps et de lieu exigés chez nous. Les derniers actes seuls ont été plus corrigés que les autres. Je donne d'abord l'acte anglais.

Imogène avec son enfant a fui le château, et est venue se réfugier au couvent de Saint-Anselme; là le prieur apprend l'affreuse catastrophe de la nuit; il s'est rendu au château pour obtenir quelques éclaircissemens; il apprend de Clotilde que Bertram s'est enfermé dans une chambre, avec le corps sanglant de sa victime. On le fait sortir, il s'avance sans crainte, ses regards, ses paroles insultent le ciel et les hommes. Il ne tremble pas à l'idée des plus affreux tourmens; cependant un supplice cruel se prépare pour lui. Imogène, privée de la raison, erre dans les environs du monastére, son enfant est mort, elle n'a pas voulu le quitter et ses plaintes arrivent jusqu'au cœur de Bertram! il a résisté aux exhortations du prieur, la présence d'Imogène le fait frissonner. Elle lui demande son époux, son fils, son innocence, son salut dans le monde qui la réclame et dont il lui ferme les portes, elle meurt enfin de faiblesse et de désespoir, et Bertram, saisissant l'épée d'un chevalier, s'en perce le sein, en s'écriant: — « Je ne meurs pas de la mort d'un lâche. L'arme d'un guerrier a délivré l'ame d'un guerrier. » —

Les arrangeurs qui se sont fait appeler M. Raimond, ont

commencé autrement cet acte, et cette innovation a failli faire défendre la pièce. On se trouvait dans l'église du couvent de Saint-Anselme; des prêtres, des enfans de chœur entouraient le catafalque du seigneur d'Aldobrand. La représentation d'un lieu saint et d'une cérémonie funèbre, sur le théâtre, effaroucha la religion d'une autorité, je ne sais laquelle, et cette connaissance et fort indifférente, mais cette autorité dévote, demanda et obtint la suppression de la pièce. Heureusement on parvint à faire rendre le contre-ordre, et grâces aux changemens exigés et à cette petite persécution, *Bertram* eut un succès qu'il ne méritait pas et n'aurait pas eu sans cette circonstance inattendue. Pendant quelques jours on avait parlé de cette défense, car il était assez singulier qu'on eût à reprendre dans une pièce sortie tout récemment des griffes des censeurs; et justement parce qu'on en avait parlé, on s'y porta en foule. Mais je reviens à l'acte français.

On a donc rendu les derniers devoirs au seigneur de Saint-Aldobrand, Bertram est arrêté, Imogène folle, mais une autre intrigue commence. Les soldats que commande Bertram sont dévoués, d'une manière sans égale, à leur chef, ils ont résolu de le délivrer ou de s'ensevelir sous les ruines du château; en effet, l'un d'eux s'est déguisé en chevalier et est parvenu à instruire son maître de leurs projets. L'idée de retrouver la liberté sourit à Bertram, cependant il ne veut pas fuir. Ses soldats l'y contraindront! Ils mettent le feu au château, combattent les chevaliers: Bertram se saisit du corps d'Imogène et l'emporte au milieu des décombres enflammés; mais en passant sur une poutre à moitié brûlée, il tombe et meurt dans les flammes, en tenant embrassé le cadavre de celle dont il a causé tous les maux.

— 8 DÉCEMBRE. — Cette traduction ou imitation de

l'anglais fut suivie d'une imitation du *Comédien d'Etampes*, sous le titre des *Deux Baillis*. Elle est de M. Leblanc Ferrière.

Mme Mathurin a promis sa fille en mariage au bailli de Vert-Galant, au détriment de M. Charles, amant aimé de la demoiselle, et de plus, clerc du procureur de Gonesse. On attend M. le bailli de Vert-Galant et son neveu Durand, marchand fripier à Paris, qui doit venir pour signer le contrat. Mme Mathurin a recommandé à sa servante de donner à déjeûner aux arrivans. Un pauvre diable de comédien qui veut monter un spectacle avec sa femme et ses enfans, est allé demander la permission au bailli; on lui a dit que ce dernier était chez Mme Mathurin. Il s'y rend seul : la servante le prend pour Durand le fripier, lui sert à déjeûner. Bellecour qui meurt de faim, n'a garde de refuser, et ce n'est qu'après avoir bien mangé, et en voyant que Charles le prenant tout à fait pour Durand s'apprête à le maltraiter, qu'il se nomme, raconte son aventure et promet à Charles de le servir. En effet, lorsque Durand arrive, il se présente à lui sous le costume d'un valet de ferme, et jette des soupçons sur la conduite de Mlle Mathurin, soupçons qui enchantent Durand, très fâché de se voir frustré de l'héritage de son oncle. Bellecour se présente ensuite sous le costume du bailli, de Vert-Galant (car le mariage ayant été fait par correspondance, les parties interéssées ne se connaissent pas) et fait tant qu'il se fâche avec le bailli de Gonesse. Enfin, habillé en femme, il a une scène avec Mme Mathurin, lui dit qu'il est la servante du bailli de Vert-Galant, que celui-ci lui a fait une promesse de mariage et quatre enfans. Mme Mathurin furieuse donne sa fille à Charles, mais alors Bellecour qui était revenu déguisé en carillonneur; remet une lettre que le bailli de Vert-Galant adressait a

Mme Mathurin et dans laquelle il prévenait qu'il retirait sa parole, etc. etc.

— 22. — Le mélodrame des *Deux Forçats* a eu le sort de tous les ouvrages qui ont eu une vogue, méritée ou non, on en a fait une parodie assez gaie. Le greffier d'un village des environs de Brest a été prévenu que deux forçats s'étaient échappés du bagne. Pour se faire honneur, il voudrait bien les arrêter, et le désir qu'il en a, lui fait commettre les plus grandes sottises. Il est près d'épouser Claire, la fille de Thomas Finot, l'aubergiste, quoiqu'elle ait été promise à son cousin Longin; lorsque celui-ci, qui fait le métier de marchand ambulant, arrive avec son compagnon Roufflard. Il est si changé que personne ne le reconnaît, et le greffier Madré, en entendant une conversation interrompue qu'ils ont ensemble et dans laquelle ils parlent de marque, d'exposition, de banqueroute, de ballots, de lettres T. F., etc., etc., les prend pour les deux forçats. Ne se trouvant pas en force pour les arrêter, parce que les paysans sont aux champs, il a recours à la ruse. Voyant que Longin se dit le neveu de Finot, il engage ce dernier à passer pour l'oncle et Claire à se laisser faire la cour. Craignant ensuite, lorsqu'on lui a appris le mariage futur de Claire, que de désespoir il ne s'éloigne avant qu'il ait pu réunir son monde, il feint de compâtir aux peines de Longin, lui dit qu'il renonce à la main de Claire, lui remet même un dédit que Finot a signé. Longin signe le contrat de mariage, que fait présenter Madré, bien persuadé qu'il a pris le bon moyen pour arrêter les deux prétendus forçats. Après la signature, les paysans arrivant, il les fait arrêter et enfermer, l'un dans une cave, l'autre dans un four. Ensuite il reçoit les félicitations du village, sur sa prudence et sa valeur, écrit un détail brillant de cette affaire au gouverneur de

la province; de plus, il a réuni les villageois chez le père Finot pour boire à sa santé. Pendant ce temps, Longin et Roufflard cherchent à fuir, au moment où l'on tire des coups de fusil dans les champs. On sort de l'auberge et l'on apprend alors que les deux véritables forçats viennent d'être arrêtés par la troupe. Madré est confondu et Longin épouse sa cousine.

Cette parodie, intitulée comme la pièce, *Les Deux Forçats*, est de MM. Ménissier, Ferdinand et Ernest Renaut. Elle fut promptement suivie de l'*Amour mendiant*, ou *les Deux Chercheurs d'esprit*, pantomime de M. Cuvelier, jouée le 26. L'Amour, je ne sais pour quel motif, fait l'aveugle et demande l'aumône. Un M. Dorvieux, sénéchal de la province dans laquelle se passe la scène, et une Mme Pimbèche, qui viennent assister aux fêtes que le tabellion a fait préparer, le font chasser par leurs laquais. Il promet de s'en venger, et pour cela, commence par protéger Blaisotin et Simplicie, amoureux ignorans, l'un fils du vigneron Lavigne, l'autre, fille du fiscal Lagriffe. Le vieux sénéchal s'enflamme pour Simplicie, la vieille douairière pour Blaisotin; ils leur demandent des rendez-vous, les obtiennent (car l'amour qui veut les mystifier, dirige les deux jeunes gens); mais lorsqu'ils y viennent pendant la nuit, les deux amans s'éloignent avec adresse; les vieux soupirans se trouvent en présence, sans se reconnaître, se disent mille douceurs, se donnent des présens, entrent même dans une grotte; l'Amour les y enferme, se montre sous sa forme brillante, appelle tous les villageois, et après s'être bien diverti à leurs dépens, les force à se marier, et unit les deux jeunes gens.

Le sujet de ce ballet est pris partout dans la *Chercheuse d'esprit* de Favart, dans l'*Amour quêteur* de

M. de Beaunoir, et on n'y trouva de remarquable que les jupons excessivement courts des danseuses.

Aux débuts, dont j'ai déjà parlé plus haut, on peut joindre ceux de Mlle Lise ou Elise, assez jolie femme, dans l'emploi des amoureuses; de M. Alfred, dans celui des amoureux; de M. Pradier, raisonneur; de Mme Meynier, actrice fort laide, mais douée de quelque énergie, et qui jouissait d'une certaine réputation en province: elle joua le rôle de Catherine dans le mélodrame de ce nom; de ceux de MM. Edmond et Léon Moline, qui avaient été tous deux à la Porte Saint-Martin. Enfin ceux de Mlle Lili Bourgoin, nièce de Mlle Bourgoin de la comédie française, qui jouait les enfans sous les yeux de sa tante, qu'elle ne vaudra jamais ni en beauté ni en talent, bien que Mlle Bourgoin de la comédie française ne soit pas une merveille.

Je ne finirai pas sans rappeler une bonne action de l'administration de ce théâtre qui n'est plus. C'est la représentation donnée au bénéfice du fils de Dauberval. Tous les auteurs qui pillaient Favart, auraient dû suivre ce bon exemple, et partager au moins avec l'héritier de cet aimable auteur, l'argent que ses pièces leur rapportait.

CIRQUE OLYMPIQUE.

En changeant de genre, en abandonnant les pantomimes qui leur avaient fait obtenir beaucoup de réputation, les exercices de voltige et de cavalerie que ne rappèlent point ceux que l'on voit aujourd'hui, pour jouer des pièces un peu plus régulières, les frères Franconi ont fait tort à leur théâtre; jamais ils n'ont pu réunir quelques acteurs passables, ni représenter une pièce supportable, et sans quelques tableaux militaires, tels que *la Mort de Kléber*, *l'Attaque du Convoi*, *la Mort de Poniatowsky*, etc, etc. Ils auraient fait la cruelle expérience qu'il est presqu'impossible de réussir avec des ouvrages aussi faibles que ceux qu'on leur fournit habituellement.

Le premier qui se présente, *le Transfuge*, de monsieur Pouet, joué le 22 janvier, me servira de preuve. Deux frères sont désunis depuis long-temps; l'un est colonel, et père d'une jeune personne nommée Amélie; l'autre n'est que lieutenant. Pour se venger des torts qu'il croit avoir reçus, il passe à l'ennemi (car la scène se passe en temps de guerre) avec le drapeau de son régiment, et sa nièce qu'il a enlevée. La place dans laquelle il s'est réfugié est bloquée par les Français, et le colonel vient en parlementaire proposer au commandant de se rendre. Excité par le transfuge, le commandant, au lieu de répondre, est sur le point de faire

assassiner le parlementaire, lorsqu'un sauveur se présente. C'est le fils du commandant qui aime Amélie, et qui, sachant que le colonel est son père, parvient à le sauver. De nombreux combats suivent la délivrance du colonel ; le transfuge se sauve avec sa nièce qu'il traîne partout avec lui ; mais en chemin, il est rencontré par des Français, et fait prisonnier. Son premier supplice est de voir ceux qu'il a trahis vainqueurs, et entrer dans la ville qui lui avait donné asyle. Traduit ensuite devant un conseil de guerre, il est condamné à mort malgré les efforts de son frère ; et, pour éviter la honte du supplice, il saisit, sans qu'on ait le temps de l'arrêter, l'épée du colonel, et s'en perce le sein.

— 22 MARS. — Le trait qui a fourni le sujet du mimo-drame de *la Prise de la Flotte* ou *la Charge de Cavalerie*, est si singulier, si extraordinaire, que l'on serait presque tenté de le révoquer en doute, si nos soldats ne nous avaient habitués, depuis long-temps aux merveilles. Cependant, M. Cuvelier, ne trouvant sans doute pas ce beau fait d'armes assez intéressant, l'a intercalé dans une aventure romanesque de sa façon, tellement obscure, qu'il est fort difficile d'y comprendre quelque chose. Il suppose qu'un misérable, nommé Carll Woldeck, par suite de sa mauvaise conduite, a fait périr sa femme de chagrin, a assassiné un juge nommé d'Avrancour, parce qu'il croyait avoir à s'en plaindre, et a été ensuite condamné à mort à Batavia où il s'était réfugié. Sa fille, Adolphine, a été élevée par un beau-frère qu'il avait, le négociant Vandercruis, qui passe pour en être le père.

Au premier acte, on se trouve dans une auberge, où l'on voit des Français prisonniers. Survient une tempête au milieu de laquelle on aperçoit un pirate poursuivant un vaisseau marchand. On arme les soldats Français.

qui volent au secours des passagers et les délivrent : c'est le négociant Vandercrux qui revenait en Hollande avec Adolphine, que doit épouser Gustave, fils du juge d'Avrancourt, assassiné par Carll Woldeck. L'amour de Gustave pour Adolphine est si vrai, qu'il ne change point de résolution, quand il apprend de Vandercrux, qui croit Carll mort, et qui ne connaît point le crime horrible que ce dernier a commis, qu'il n'est que son oncle. On est venu dans l'auberge pour se reposer, et chacun s'est retiré dans sa chambre. Au milieu de la nuit, les pirates, attirés par un coffre plein d'or qu'ils savent être au pouvoir des voyageurs, reviennent; mais leur démarche est surveillée. On les attaque; un combat meurtrier s'en suit, au milieu duquel le capitaine des pirates, au moment où il allait frapper le négociant Vandercrux, est reconnu. C'est Carll, c'est le père d'Adolphine ! Cette vue a fait évanouir le malheureux Vandercrux, et, pendant que l'on s'empresse autour de lui, Carll parvient à s'échapper. Poursuivi par les Français qui ont capturé son vaisseau ; accompagné d'un seul de ses affidés, et caché sous les habits d'un soldat, il est parvenu jusqu'à la demeure de Gustave, où se trouvent réunis Vandercrux et Adolphine. En se faisant passer pour aveugle, et en racontant des malheurs imaginaires, il est parvenu à intéresser la pitié de cette dernière, qui a consenti à le voir en particulier. Là, il se découvre à elle, lui ordonne de le suivre, et menace de s'empoisonner si elle ne consent pas à ce qu'il demande. Adolphine arrache le poison à son père et consent à tout ; mais une conversation qu'ont eue les deux pirates, et qui a été entendue par un domestique de Gustave, empêche que ce départ n'ait lieu. Le vieux Genneval a été prévenir son maître. Justement, le commandant de l'armée française en Hollande, vient de descendre chez lui avec

son état-major ; on cerne la maison. Carll est, pour la seconde fois, sur le point de périr, car Gustave le couche en joue... sa fille arrête le bras de son amant, et tombe évanouie, en avouant l'horrible mystère que son oncle voulait cacher.

Carll ne se tient pas pour battu ; il renoue connaissance avec un autre coquin, un certain Stainbach, munitionnaire général hollandais. Il a pris à son service quelques houlands pour aller enlever sa fille, les trésors de son beau-frère, et se venger. Justement, le général vient de partir avec Gustave, qui a repris du service parmi les Français. Il attaque donc de nouveau le château ; mais, dans cette bagarre, le pauvre Vandercrux est tué, aussi bien que le compagnon de Carll. Celui-ci se trouve être vainqueur, et emmène, dans un fort que Stainbach a vendu aux Français, sa fille et Gustave, que l'on condamne à mort pour avoir pris parti pour ses compatriotes.

Au 3me acte seulement on commence à parler de la flotte hollandaise. En vain Adolphine a demandé la grâce de son amant ; il doit périr, et, en effet on le conduit au lieu du supplice ; mais heureusement les Français arrivent à temps pour le sauver. Gustave s'est mis dans leurs rangs ; on combat les Hollandais ; leur flotte, arrêtée au milieu des glaces, est prise par une charge de cavalerie ; et, pendant cette action, Carll est tué en présence de sa fille qui s'évanouit de nouveau, et se trouve n'avoir plus d'autre appui que son cher Gustave.

— 12 NOVEMBRE. — Comme pour *la Prise de la Flotte*, l'anecdote assez curieuse qui a fourni à MM. Ernest Renaut, Ferdinand et Ménissier le sujet de *la Diligence attaquée*, était déjà connue ; on l'avait racontée dans presque tous les journaux français (elle avait occupé même les tribunaux d'un de nos départements),

On n'avait pas vu, sans surprise, un voleur condamné pour avoir pris ce qui lui appartenait.

Un bon bourgeois des Cévènes, M. de Mérinval, part pour Saint-Gratien, dans l'intention de porter une dot à sa filleule Louise. En chemin, il est dépouillé par des voleurs de tout ce qu'il possédait. Descendu chez l'aubergiste Maurice, qu'il connaît, et qui prétend à la main de Louise, il demande à ce dernier de l'argent pour venir au secours des voyageurs. Quel est son étonnement, en ouvrant le sac de mille francs que lui a donné Maurice, de trouver la pièce de mariage qu'il destinait à Louise? Maurice était donc au nombre des voleurs? Bientôt il a la cruelle conviction que ses soupçons étaient fondés. Maurice interrogé, se trouble, avoue son crime; mais, dans la crainte de perdre Louise, sa fortune; dans la crainte surtout de la justice, il se résout à cacher son premier crime par un crime plus affreux encore : il a médité et préparé l'assassinat de M. de Mérinval, avec quelques uns de ses complices.

Heureusement pour le parrain de Louise, un hussard, nommé Jacques Pichard, né à Saint-Gratien, et que Maurice a fait passer pour mort, à l'aide d'un faux certificat qu'il avait présenté, pour ne pas être troublé dans ses projets de mariage avec Louise, que le hussard aimait et devait épouser, arrive dans le pays, apprend le tour qu'on lui a joué, et promet bien de s'en venger. Accompagné de quelques hussards de son régiment qui allaient en remonte, il parvient à sauver M. de Mérinval, à arrêter Maurice, et épouse sa chère Louise.

— 3 DÉCEMBRE. — Le trait si connu de cet homme ou de cette femme, je ne sais lequel des deux, qui sauva le meurtrier de son fils et le cacha dans sa demeure, a fourni encore l'idée principale de la pièce intitulée : l'*Arabe hospitalier*. Déjà on l'avait employé dans le

mélodrame des *Catacombes*, tombé au théâtre de la Porte Saint-Martin, et dans le *Petit Georges*, ou *la Croix d'honneur*, pièce tombée aussi au Panorama Dramatique.

La scène se passe au temps des croisades. L'auteur, M. Ferdinand, avait voulu la placer à une époque plus rapprochée, à celle de la dernière expédition d'Egypte; mais la défense formelle de laisser paraître aucuns des derniers uniformes français sur les théâtres, fit changer toute disposition. Elle se passe donc au milieu des Arabes hospitaliers, qui sont à chaque instant menacés et par les Chrétiens qui se trouvent à Ptolémaïs, et par les hordes errantes de Bédouins. Cependant, grâce à la valeur d'Abdallah, fils d'Assan, le chef de cette tribu errante, les brigands ont été vaincus et on les redoute peu. Orcan leur chef, dans l'espoir de se venger, s'est introduit parmi les Arabes, en se faisant passer pour un étranger, en a reçu l'hospitalité, et pour les en remercier, médite la mort d'Abdallah. Le jeune chef arabe était allé à la chasse. On voit revenir son coursier, seul, couvert de sang; bientôt un chevalier, grièvement blessé, le suit. Assan lui accorde l'hospitalité, fait panser ses blessures. Mais ce même chevalier, nommé Geoffroi, est accusé par Orcan de la mort d'Abdallah. Placé entre les devoirs de l'hospitalité et le juste ressentiment d'un père privé de ses plus chères espérances, Assan, quoiqu'il voie son fils étendu, mourant, fait ses efforts pour engager Geoffroi à quitter la tribu; le chevalier proteste de son innocence, et refuse de fuir. Il ne peut échapper à son sort; les vieillards s'assemblent, le condamnent à mort; les Arabes, chargés de l'exécution de la sentence, tendent déjà leurs arcs; Abdallah pouvant à peine se soutenir, se jette au-devant de ses soldats pour préserver celui qu'il nomme son libérateur. Orcan seul était cause

de ce malheur. Auteur de la mort d'Abdallah, après lequel il avait envoyé ses Bédouins les plus déterminés, il avait en même temps, dans le dessein de perdre la tribu des Arabes hospitaliers, envoyé prévenir les Chrétiens qu'un des leurs allait être égorgé par les troupes d'Abdallah. Les Chrétiens accourent, mais ils reconnaissent Geoffroi, se rangent aux côtés des Arabes hospitaliers, et combattent Orcan et les Bédouins, qui comptaient profiter de l'occasion pour écraser leurs implacables ennemis. Orcan est vaincu, et reçoit la peine due à ses forfaits.

— 26 DÉCEMBRE. — Je ne ferai pas l'injure aux lecteurs de leur rappeler l'action mémorable que M. Villiers a mise en action, le *Passage des Thermopyles* ! Tout le monde connaît cet admirable dévouement. Pendant le premier acte, un ambassadeur athénien vient annoncer que les Perses menaçent encore la Grèce, et qu'il faut se défendre jusqu'à la mort; c'est l'avis unanime des sénateurs lacédémoniens. Un ambassadeur perse vient ensuite leur ordonner de reconnaître la puissance de Xerxès; il est renvoyé. Léonidas reçoit ensuite l'ordre de l'assemblée de Corinthe de se rendre au passage des Thermopyles et de le défendre. Il part après avoir été armé par son épouse, qui l'engage à mourir plutôt qu'à revenir vaincu.

Le second acte n'est qu'une suite de combats, dont le dénouement est très connu. On y a placé, avec bonheur, en action, le beau tableau de David, *Léonidas aux Thermopyles*.

NÉCROLOGIE.

En arrivant au terme de cet ouvrage, il me reste encore à remplir un pénible devoir. J'ai consacré ma plume aux vivans, les morts réclament ici quelques souvenirs, et qui peut y avoir plus de droits que ceux qui ont employé toute leur vie à charmer, à embellir la nôtre.

J'ai déjà donné quelques détails sur Benincori, l'intéressant collaborateur de notre Nicolo, je m'empresse d'en joindre, à ces premiers, de nouveaux aussi authentiques que tous ceux que j'aurai a employer, lorsque le sort me forcera à raconter la vie des artistes que la mort aura frappés.

Marie Angélo Benincori est né à Mantoue en Italie au mois de mars 1779. Son père lui fit commencer la musique à l'âge de cinq ans, et ce fut Rolla, homme d'un très grand talent, qui lui donna les premières leçons de violon. A sept ans il fut en état de jouer un concerto en public, devant le prince de Parme, qui fut tellement satisfait du jeune virtuose, que le lendemain il lui envoya une montre à répétition.

Quelque temps après ce brillant succès, Benincori eut le malheur de perdre son père, et fut mis au collège par les soins du prince qui l'avait pris en amitié. Là, on lui donna un instituteur particulier, et on lui fit suspendre ses études de violon, ce qui lui causa un tel chagrin

que, sentant l'impossibilité de travailler pendant le jour, il prit le parti de se lever toutes les nuits, et de consacrer quelques heures à l'étude de son instrument favori. Pour qu'on ne l'entendît pas, il avait imaginé de graisser l'archet de son violon.

Rolla étant venu voir son jeune élève, eut la curiosité de s'assurer s'il avait toujours les mêmes dispositions qu'auparavant. Benincori joua devant lui, et le surprit grandement. Etonné des surprenans progrès de l'enfant, Rolla l'interrogea, et sut bientôt la vérité. Cette singulière anecdote fut racontée au prince, qui, admirant ce goût précoce pour la musique, ne voulut pas gêner d'aussi heureuses dispositions, et fit donner les meilleurs maîtres au jeune Benincori. Cimarosa fut un de ceux qui l'affectionna le plus. A treize ans il fut assez avancé pour composer une messe, qui fut exécutée. Par la suite, il donna plusieurs opéras italiens, entr'autres la *Nitetti*, qui obtint un grand succès.

Après avoir voyagé en Espagne, où il publia quelques morceaux qui le firent avantageusement connaître, il vint à Paris, où la fortune ne le servit pas aussi heureusement que plusieurs de ses confrères qui y obtinrent, à peu de frais, richesses et réputation. On a pourtant de lui différens morceaux et une symphonie dédiée à Haydn; les partitions des *Parens d'un jour*, du *Retour au hameau*, des *Epoux indiscrets*, et des trois derniers actes de la *Lampe merveilleuse*, aussi bien que les airs du divertissement.

Si les circonstances n'ont pas permis à Benincori, de laisser une grande réputation de compositeur, il a du moins emporté celle d'un homme honoré par mille vertus, mille aimables qualités. Je ne crois pas pouvoir mieux finir cette notice qu'en citant un passage d'une lettre de son

épouse inconsolable. Il serait ensuite inutile d'y ajouter un seul mot.

« J'ai l'honneur de vous envoyer, monsieur, la note que vous avez bien voulu me demander. Je regrette vivement aujourd'hui, d'ignorer beaucoup de particularités de la vie de M. Benincori, elles me seraient devenues bien chères, surtout dans cette occasion. Mais dans le temps que j'avais le bonheur de le posséder, j'étais trop loin de penser qu'un jour viendrait où il ne me resterait de lui que des souvenirs, et j'étais trop heureuse du présent pour m'occuper du passé ou de l'avenir! que n'ai-je à vous entretenir de toutes ses bonnes qualités! personne plus que moi, ne serait à même de faire son éloge et alors l'article serait interminable!.... »

—Dans le récit du fait le plus simple, c'est à qui le présentera d'une manière différente. On ne doit donc pas s'étonner des contradictions qu'offre ce qu'on écrit de la vie d'un homme. Ces contradictions se rencontrent dans tout ce qui a été dit sur l'acteur Lainé, mort vers le milieu du mois de septembre et dont les obsèques furent célébrées à l'église St.-Roch, au milieu d'une foule d'artistes.

Le père de Lainé était, selon les uns, jardinier chez M. de Gouve, procureur du Roi, près la cour des monnaies. Ce financier, protecteur éclairé des arts, ayant remarqué les dispositions du jeune Lainé, lui donna des maîtres de musique et de langue française, le fit débuter à l'Opéra, en 1773, et même recevoir. A cette époque la première somme dont il put disposer fut placée sur la tête de son père. Lainé, dans sa jeunesse, ne fut jamais remarqué pour les agrémens de sa voix. Son organe très fort était peu flatteur, surtout dans les tons élevés; mais un jeu animé, la docilité avec laquelle il écoutait les conseils, le rendirent toujours cher aux auteurs et aux com-

positeurs. Il fut de plus un des plus ardens réformateurs du costume au théâtre, et il eut le bonheur de faire et de voir adopter la réforme.

Selon d'autres, il criait de la salade dans les rues de Paris, lorsque Gluck, enchanté de sa voix, l'employa Engagé comme choriste, en 1772, il remplissait depuis deux ans cette place, lorsque le hasard lui fournit l'occasion de se faire connaître. On jouait le prologue de *Platée*: l'acteur, chargé du rôle de la Folie, s'étant trouvé subitement indisposé, pour ne pas changer le spectacle, le directeur fit endosser le costume à Lainé, qui enleva les suffrages de l'assemblée. Dès ce moment il remplit une foule de rôles, Gluck lui confia celui de Pylade dans *Iphigénie en Tauride*.

Emporté par la fougue de son imagination, il s'identifiait tellement avec ses personnages, qu'il s'oubliait quelquefois, et son chant souffrait de cet oubli. Malgré cela, cependant, il n'est point encore remplacé à l'Opéra. On se rappellera long-temps avec quel talent il a joué Adrien, de l'opéra d'*Adrien*; Caïn, dans la *Mort d'Abel;* Arvire, dans *Arvire et Evelina;* Ossian, dans les *Bardes*; *Trajan*; Licinius, dans la *Vestale*; Cortez, dans *Fernand Cortez*; Polinice, dans *Œdipe à Colonne*. On raconte que, dans la nouveauté de ce dernier opéra, au moment où Polinice implore son pardon aux genoux de son père, une femme qui avait encouru la disgrâce du sien, fut si vivement frappée du jeu de Lainé, qu'au moment où OEdipe pardonne, elle s'écria : — « Mon père aussi me pardonnera ! » —

Je lis encore dans d'autres ouvrages que Lainé est né en 1751, que ses dispositions furent remarquées par le chanteur Larrivée et que les contemporains de Sacchini, disent, que cet illustre compositeur accordait à Lainé une estime toute particulière, etc. etc.

Pendant l'espace de trente années environ, il est peu d'ouvrages nouveaux dans lesquels il n'ait créé un rôle. Lorsque la révolution éclata, il manifesta, dit on, des opinions contraires à celles que l'on professait alors. Il ne dut la vie qu'à la difficulté que l'on éprouvait à le remplacer. Si cette anecdote est vraie, elle doit donner une idée bien extraordinaire de ceux qui remplissaient alors la France de sang et de craintes. Ils ne rougissaient pas d'envoyer à l'échafaud des milliers de victimes, et ils respectaient la tête de celui qui, pendant une heure ou deux, les étourdissait sur leurs forfaits. Une pareille réflexion de la part de gens qui ne parlaient que de mort et de supplices, dont les mains étaient sans cesse teintes de sang, est bien faite pour étonner, même ceux qui ont traversé ces scènes d'horreurs.

Après un long et honorable service Lainé se retira, il y a neuf ou dix ans. Sa fortune était plus que suffisante pour lui faire passer ses derniers jours dans l'aisance. Malheureusement on lui suggéra l'idée de demander la direction du théâtre de Lyon. Il se ruina dans l'espace de trois ans. Il revint alors à Paris, et fut ensuite placé à l'école royale. A l'âge de 71 ans, il venait d'être opéré de la pierre, lorsqu'une imprudence le conduisît au tombeau.

— Adrien, aussi de l'Opéra, suivit de près Lainé. Il mourut le 19 novembre à l'age de 56 ans, à la suite d'une courte maladie, quand sa forte constitution semblait lui promettre une longue existence.

Né à Liége, Adrien fut reçu au grand Opéra en 1786, et après la retraite de Chéron, fut chargé de l'emploi des rois. Comme tragédien, il méritait une place distinguée, comme chanteur, ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'il est parvenu à faire supporter sa voix dure et ingrate. Les rôles d'OEdipe, d'Agamemnon, du grand prêtre d'*Alceste*, de Policrate, de Corroès, dans l'*Adrien*

de M. Hoffmann, le firent avantageusement connaître.

Il avait beaucoup de noblesse et s'étudia toute sa vie à faire adopter les véritables costumes; il fit à ce sujet de grandes recherches qui le mirent à même de rendre d'utiles services aux peintres. On dit que les belles têtes d'Agamemnon et de Thésée, que l'on voit dans les tableaux de M. Guérin, ont été modelées sur la sienne.

Fatigué du théâtre, Adrien se retira et fut nommé chef du chant, puis professeur au Conservatoire. Il était chargé de ces fonctions quand il mourut.

— M. Galin était connu surtout par l'invention du méloplaste, et c'est pour les services qu'il a rendus à la musique que je lui accorde une place dans ce recueil. Né avec le goût du travail, il se livra de bonne heure à l'étude des sciences exactes, professa les mathématiques à Bordeaux, sa ville natale. Il instruisit aussi des sourds-muets. Malgré ces travaux importans, il trouva encore le temps d'imaginer et de perfectionner son méloplaste. Il s'est éteint dans la trente sixième année de son âge.

— Bénard Fleury naquit à Chartres. Son père, comédien comme lui, soigna peu son éducation; il ne reçut guère que celle qu'il pouvait recevoir dans les coulisses. Aussi personne n'était-il plus éloigné que Fleury d'être, je ne dis pas un savant, mais un homme instruit. Il s'exprimait avec élégance et pureté, mais il ne pouvait pas écrire sans faire de fautes grossières, et ne savait guère mieux l'orthographe qu'un seigneur de la cour de Louis XV.

Ce contraste, au reste, s'explique. C'est en entendant réciter les chefs-d'œuvre de la scène, les ouvrages les plus parfaits de la langue, qu'il avait appris à parler. Il lui suffisait d'avoir de la mémoire pour parler correctement : pour écrire correctement, c'est autre chose. La

mémoire, quand elle ne vous rappelle que des sons, ne fait que vous tromper.

L'intelligence suppléa dans Fleury à l'instruction; elle seule a suffi pour en faire un des plus habiles acteurs qui ait paru sur la scène française. A l'âge de vingt-quatre ans, il avait déjà acquis assez de réputation en province, pour qu'on le jugeât digne de figurer à Paris. En février 1772, à ce que dit Grimm, il débuta avec succès dans l'Egiste de *Mérope*. Ce n'est qu'en 1778 cependant qu'il fut admis au nombre des comédiens du Roi. Fleury joua d'abord la tragédie et la comédie, mais bientôt il renonça au premier genre dans lequel il n'était pas mauvais, pour se livrer exclusivement au second, où il devint excellent. Bellecourt, qui jouait en chef les premiers rôles comiques étant mort, son héritage fut partagé, mais pas également, entre Molé et Fleury.

Moins brillant, moins bouillant que Molé, mais plus vrai, Fleury obtint de grands succès à côté de cet habile acteur qu'il faisait valoir. Les rôles qui comportent ce sang-froid d'où le persifflage et l'impertinence reçoivent tant de piquant, tels que les marquis ou les fats, lui convenaient surtout. Il excellait aussi à représenter ces libertins du beau monde, ces ivrognes à talons rouges qui apportaient au cabaret le ton de la grande société, et dans la grande société les habitudes du cabaret. Il sera difficile de le remplacer, et impossible de le surpasser dans certaines pièces, telles que *l'Homme à bonnes Fortunes*, *l'Ecole des Bourgeois*, *le Cercle*, *Turcaret*, *le Retour Imprévu*, etc., etc.

Devenu propriétaire de l'emploi tout entier par la mort de Molé, il eut le bon esprit de ne s'emparer que de ceux des rôles qui convenaient plus particulièrement au caractère de son talent, tels que l'Alceste du *Misanthrope* et du *Philinte*, le Clitandre de la *Coquette*

Corrigée, le Cléon du *Méchant*, le *Tartufe*. Son talent ne brillait pas moins dans le drame que dans la comédie. On n'a pas oublié l'effet terrible qu'il a produit dans les *Victimes cloîtrées*. Fleury n'était pas moins grand pantomime que grand déclamateur. Dans les *Deux Pages*, il avait si bien saisi toutes les habitudes du Grand Frédéric, et il les reproduisait avec une telle fidélité, que le prince Henri de Prusse, entraîné par l'illusion en voyant Fleury, crut un jour avoir retrouvé son frère.

C'est, en 1818, que Eleury quitta la scène, après un service de quarante six ans, dont l'activité n'a été suspendue que par des attaques de goutte, auxquelles il était fort sujet. Fleury n'avait pas moins de droits à l'estime par ses qualités personnelles que par son talent. C'était un homme du commerce le plus facile et de la société la plus douce. Dans le rôle du *Conciliateur*, il s'est montré sur le théâtre ce qu'il était réellement dans le monde, *l'Homme aimable*. Il mourut, le 3 mars 1822, dans une campagne qu'il possédait aux environs d'Orléans.

Fleury n'avait pas fait oublier Molé. On ne le fera pas oublier non plus, soit dit sans décourager personne. Il y a plus d'une manière d'exceller dans le même emploi. Mlle Mars n'a pas d'admirateurs plus sincères que les admirateurs de Mlle Contat à qui elle ne ressemble pas.

Je n'ajouterai que peu de chose à ces détails que j'emprunte à un littérateur distingué, à M. Arnault père. Cependant, comme sa mémoire a pu le tromper, je suis curieux de citer un passage de la correspondance de Grimm et Diderot, où il est question de Fleury, et de personnages fameux au théâtre. Il fera voir, combien il faut se méfier des arrêts de certains juges, et que dans tous les temps l'on a pris plaisir à dénigrer, à mépriser les artistes vivans, pour élever aux nues ceux qui n'exis-

taient plus. — « Il y a eu depuis quelque tems, dit Grimm, un assez grand nombre de débuts à la Comédie Française, dont nous nous sommes dispensés de parler. Que dire, en effet, des demoiselles Mars, Desperrières, St.-Ange; des sieurs Dorival, Florence, Vanhove, Fleury? Nous avons vu ces tristes talens, applaudis le premier jour par le parterre avec des rages d'enthousiasme et d'admiration; hués le lendemain par ce même parterre et bientôt oubliés... Le superbe héritage d'Orosmane, de Zamore, de Gengis-kan, de Mahomet, est en proie aux ridicules prétentions des sieurs Molé et Monvel; et ce sont aujourd'hui les demoiselles Sainval qui occupent les places des Gaussin, des Dumesnil, des Clairon! Jamais la scène française ne fut aussi dénuée de toute ressource, de toute espérance, du moins pour la tragédie... etc., etc. » —

— Perroud s'est formé de bonne heure en province. Avant de venir à Paris, et d'entrer au théâtre de l'Odéon, il faisait partie de la troupe de Bordeaux et était très-aimé. Perroud excellait dans les *Gascons*, particulièrement dans M. de *Crac*; et, lorsque la fameuse chanson de la Gasconne était à la mode, on la lui demandait presque tous les soirs. Mieux placé dans les pièces modernes que dans l'ancien répertoire, il a contribué au succès de beaucoup d'ouvrages de M. Picard. Il était très bien dans *l'Homme Gris*, dans *les Deux Anglais*, dans le Fabier des *Petits Protecteurs*, dans Bonneau de la *Journée à Versailles*. Le dernier rôle important qu'il ait créé est celui de *l'Homme aux Précautions*, comédie faible de M. Désaugiers. Sa diction était sèche et son jeu manquait de noblesse et de dignité; aussi, réussissait-il mieux dans les bas comiques et les grimes. Son masque était mobile, et il avait un talent précieux, celui de bien connaître la scène et de savoir l'animer à propos.

Quoique cet acteur ait joui d'une assez bonne répu-

tation, et que son talent ait été presque toujours bien récompensé, il n'était pas heureux, et l'on attribue cette gêne, qui commencait avec sa vieillesse, à la passion du jeu qu'il n'avait pu vaincre.

Perroud est mort, le 8 novembre, presque subitement. Sa fille qui jouait un petit rôle dans la tragédie de *Saül*, fut obligée de le remettre. Cette jeune actrice est la seule de la famille qui se soit donnée au théâtre. Mariée actuellement, on ne sait si elle suivra toujours la même carrière.

— Je termine cette liste, heureusement fort courte, par quelques mots sur Mme Perrin, dont la mort cruelle peut faire oublier les erreurs de sa vie. Il est affligeant de penser qu'une femme douée de tant d'attraits n'ait point voulu mériter le titre qui doit le plus flatter son sexe. Le théâtre qui fit sa réputation, la perdit. Jeune, elle fixa les regards du public qui en fit long-temps son idole, et lui adressa des hommages bien souvent exagérés. Mais son existence fut-elle heureuse au milieu de ces triomphes, accordés plus souvent à la beauté qu'à un véritable talent?

Mme Perrin est morte loin de ceux qui auraient dû entourer son lit de mort, et dont elle s'était malheureusement séparée. Elle est morte chez l'acteur Sanson qui lui avait donné une généreuse hospitalité.

FIN.

ERRATA.

A la page 18, ces mots : *Le Chant*, *la Musique*, *la Danse*, etc, etc, doivent être précédés d'un trait (—).

A la page 21, au lieu de : *Mlle. Dussart*, *qui troisou*, etc, etc, lisez : Mlle Dussart, qui trois ou, etc., etc.

A la page 441, au lieu de : six mois se sont écoulés et Montbrel forcé de retourner à Paris, sans cesser d'adorer sa femme, sa chère Sophie, oublié au milieu des plaisirs, etc., — lisez — six mois se sont écoulés et Montbrel forcé de retourner à Paris, a sans cesser d'adorer sa femme, etc., etc.

TABLE DES MATIÈRES.

THÉATRE FRANÇAIS.

Pages.

SECOND THÉATRE FRANÇAIS.

THÉATRE ROYAL DE L'OPÉRA COMIQUE.

THÉATRE ROYAL ITALIEN.

GYMNASE DRAMATIQUE.

THÉATRE DES VARIÉTÉS.

Pages.

THÉATRE DE LA GAITÉ.

THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE.

PANORAMA DRAMATIQUE.

CIRQUE OLYMPIQUE.

NÉCROLOGIE.

FIN DE LA TABLE.

ROMANS NOUVEAUX

Qui se trouvent à la Librairie de Pollet.

Thélène, ou l'Amour et la Guerre, par V. Ducange. 4 v. in-12. fig............................... 12 f. c.

Léonide, ou la Vieille de Surene, par le même, 5 v. in-12. fig............................... 15

Le Tartare, ou le retour de l'Exilé, par A. de Viellerglé. 4 v. in-12..................... 10

Michel et Christine, par le même. 3 v. in-12... 7 50

La Sœur de St.-Camille, ou la peste de Barcelonne, par feu M. de Propiac. 2 v. in-12 fig...... 6

Les deux Forçats, par Henry Simon. 2 v. in-12 fig. 5

Isabelle Hastings, traduit de Williams Godwin. 4 v. in-12............................... 10

Le Centenaire, ou les deux Beringheld, par Horace de St. Aubin. 4 v. in-12..................... 10

Le Serf du 15e. Siècle, par Dinocourt. 4 vol. in-12 fig............................... 10

Le Camisard, par le même. 4 v. in-12 fig....... 10

L'Homme des Ruines, par le même. 4 v. in-12 fig. 12

Pour paraître incessamment.

Le Luthérienne, ou la famille Morave, par V. Ducange.

Le Ligueur, par M. Dinocourt.

FIN.

AVIS.

Un volume de cet ouvrage paraîtra tous les ans, mais comme les années ne se lient nullement entr'elles et qu'elles sont autant d'ouvrages séparés, il n'est pas nécessaire de souscrire à la collection. Des retards indépendans de la volonté de l'Auteur, ont empêché que l'année 1822 ne parût il y a quelques mois. Des mesures sont prises pour que les nouveaux volumes soient mis en vente au plus tard le 1er mai de chaque année. L'année 1823 sera publiée, par conséquent, le 1er. mai 1824.

